

NUNC COGNOSCO EX PARTE



TRENT UNIVERSITY
LIBRARY

GRAMMAIRE HISTORIQUE

DE LA

LANGUE FRANÇAISE

DU MÊME AUTEUR

Grammaire historique de la langue française, 6 vol. in 8^o.

Tome I. Histoire générale de la langue française. Phonétique historique. Quatrième édition.

Tome II. Morphologie. Deuxième édition.

Tome III. Formation des mots. Deuxième édition.

Tome IV. Sémantique.

Tome V. Syntaxe. Noms et pronoms.

Tome VI. Syntaxe. Particules et verbes.

Études de grammaire française. Fasc. I—VII. (Académie Royale Danoise.)

Histoire étymologique de deux mots français: Haricot et Parvis. (Académie Royale Danoise.)

Manuel phonétique du français parlé. Traduit et remanié par E. Philipot. Cinquième édition revue et corrigée par Elna Simonsen.

Spoken French. Translated by N. Armfield. (Cambridge, Heffer & Sons).

Fransk Lydlære. Fjerde Udgave.

Fransk Verslære. Anden Udgave.

Recueil de textes français publiés pour les cours universitaires.

Fasc. I. Philologie française. Deuxième édition.

Fasc. II. Poésie française 1800—1850. (*Épuisé.*)

Fasc. III. Poésie française 1850—1920. Deuxième édition.

Gaston Paris. (V. Pio).

France. Traduit du danois avec introduction par Jacques de Coussange (Librairie Larousse).

Ordenes Liv, 6 vol. in 8^o.

Linguistique et histoire des mœurs. Traduction par E. Philipot (Librairie E. Droz).

GRAMMAIRE HISTORIQUE
DE LA
LANGUE FRANÇAISE

(HONORÉE DU PRIX DIEZ ET DU PRIX SAINTOUR)

PAR

KR. NYROP

TOME PREMIER

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA LANGUE FRANÇAISE
PHONÉTIQUE HISTORIQUE

QUATRIÈME ÉDITION

REVUE PAR LES SOINS

DE

PIERRE LAURENT

PROFESSEUR AU LYCÉE HENRI IV
ET À L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE SAINT-CLOUD

COPENHAGUE
GYLDENDALSKE BOGHANDEL
NORDISK FORLAG

LEIPZIG
OTTO HARRASSOWITZ

NEW YORK
G. E. STECHERT

PARIS
ALPHONSE PICARD & FILS

Tous droits réservés

PRINTED IN DENMARK

IMPRIMERIE: GYLDENDALS FORLAGSTRYKKERI
COPENHAGUE

ONULP

A LA MÉMOIRE

DE

GASTON PARIS

*Vidi il maestro di color che sanno,
Tutti l'ammiran, tutti onor gli fanno.*
(DANTE)

PRÉFACE

C'était par un beau jour d'été de 1897. Je me trouvais à Cerisy-la-Salle chez Gaston Paris; nous causions dans sa vaste salle de travail qui se trouvait au rez-de-chaussée du vieux château normand où il passait ses vacances. Je lui exposais le projet qui m'occupait depuis quelque temps, celui de publier une grammaire historique de la langue française: je rêvais une grammaire qui donnât un aperçu historique de l'ensemble des phases qu' a parcourues l'évolution de la langue depuis ses origines représentées par les plus vieux textes jusqu'à sa forme la plus moderne représentée par la langue parlée à l'heure actuelle.

Je lui expliquais aussi qu'en étudiant la phonétique et la morphologie, je ne m'arrêterais pas à la forme extérieure des mots, comme c'était la coutume alors, et que je remplacerais l'orthographe officielle par une transcription strictement phonétique partout où cela serait nécessaire pour donner une idée nette du résultat réel du développement linguistique. Ainsi l'orthographe officielle nous fait croire que, par exemple, le féminin des adjectifs se forme par l'addition d'un *e*, tandis que la transcription phonétique nous montre clairement que, dans la plupart des cas, la forme féminine se distingue de la masculine par l'addition d'une consonne (II², § 447), ce qui donne au français une place particulière parmi les langues romanes.

Je finissais mon exposé en ajoutant que j'essayerais de donner à ma grammaire un caractère éminemment pédagogique; je voulais créer un ouvrage dans lequel les romanistes débutants pussent trouver un guide clair et pratique et qui, grâce à un appareil bibliographique détaillé, pût aussi servir de base aux cours et exercices des professeurs d'Universités.

Gaston Paris, qui était pour moi non seulement le maître vénéré et admiré, mais aussi un ami paternel, m'écoutait avec sa bienveillance ordinaire. Après avoir discuté avec moi quelques questions générales, et critiqué plusieurs détails de mon exposé, il m'encouragea à continuer mon travail, dont la réalisation, selon lui, servirait à combler une lacune. Pourtant il doutait fort qu'il me fût possible de me contenter de trois volumes, comme je le croyais alors. Il eut raison. J'avais besoin de six volumes.

L'encouragement de Gaston Paris fut pour moi un grand appui moral. Rentré chez moi, je me mis tout de suite au travail. A la fin de 1899, je réussis à publier le premier volume de ma grammaire; il fut vite épuisé et j'en ai pu donner plus tard deux éditions nouvelles, augmentées et améliorées. Le deuxième volume suivit de près le premier, mais les volumes restants de l'ouvrage ont subi des retards notables que je suis le premier à regretter. Cependant ces retards étaient dus à des causes qui ne dépendaient pas de ma volonté. En 1905, je fus attaqué par une grave maladie d'yeux qui me condamna assez longtemps à l'inactivité et qui finit par me priver complètement de la vue. En moins d'un an, je fus réduit à travailler à l'aide des yeux d'un lecteur et d'un secrétaire. Ce brusque changement des conditions de ma vie me paralysa au commencement tout à fait; mais l'horreur toujours croissante d'une vie inactive et inutile me fit reprendre courage. *Where there is a will there is a way*, comme disent les Anglais, et peu à peu je réussis à me créer, après beaucoup d'essais, une nouvelle méthode de travail.

C'est dans ces conditions difficiles que j'ai publié les quatre volumes suivants de ma grammaire et les nouvelles éditions des deux premiers volumes. J'ajoute encore que la grande guerre m'a si fortement impressionné que pendant longtemps il m'a été impossible de me livrer à des travaux scientifiques.

En publiant aujourd'hui le sixième et dernier volume de ma Grammaire historique de la Langue française, je sens une vive satisfaction d'avoir pu vaincre les grosses difficultés de différente nature que j'ai rencontrées sur ma route, et je suis plein de reconnaissance envers les nombreux collègues

et amis, professeurs et étudiants, étrangers et compatriotes, qui m'ont aidé à les surmonter, soit par leur collaboration souvent offerte spontanément, soit par leurs encouragements et leurs conseils.

Cette amabilité désintéressée envers moi et mon livre m'a vivement touché, et j'y vois une preuve heureuse de la bonne confraternité internationale qui règne dans le monde des romanistes.

Je suis heureux d'avoir mené à fin mon ouvrage, fruit des efforts de beaucoup d'années; j'espère que cet ouvrage, dédié à la mémoire de Gaston Paris, ne montre pas trop de traces des conditions dans lesquelles j'ai dû travailler et qui m'ont empêché de faire des recherches personnelles dans les bibliothèques. Avec tous ses défauts, il témoignera en tout cas de mon admiration pour la belle *parleüre françoise*, qui a joué un rôle si éminent dans le développement de la civilisation européenne, on pourrait même dire mondiale, et, s'il pouvait communiquer ce sentiment à mes lecteurs, j'aurais atteint au moins un des buts que je me suis proposés*)

Copenhague, septembre 1930.

Kr. N.

AVERTISSEMENT

DE LA 4^e ÉDITION

Voici la quatrième édition de ce volume, depuis longtemps devenu classique. Et c'est un autre que l'auteur qui, avec une émotion profonde, la présente aujourd'hui en son nom.

M. le Professeur Kr. Nyrop venait à peine d'achever le dernier tome de sa *Grammaire Historique* que, en quelques

*) Ces pages sont les dernières qu'ait écrites Kr. Nyrop, pour présenter au public le sixième volume de sa *Grammaire Historique*. Avec la pleine approbation de Madame Nyrop, je les place ici, au seuil de l'œuvre définitive, où elles évoqueront tout ce que l'auteur a voulu faire, tout ce qu'il a fait avec une rare et admirable énergie: pages de joie devant le rêve réalisé, qui devaient être des pages d'adieu suprême. (P. L.)

semaines, il était enlevé à l'affection des siens et de ses amis. C'est à l'un de ceux-ci que Madame Nyrop, désireuse de faire vivre l'œuvre belle et grande de son cher mari, a fait appel pour revoir ce volume. Elle ne pouvait douter du zèle et du dévouement de celui que, pendant plusieurs années, M. Nyrop avait associé à ses travaux. Elle était sûre qu'avec le désir de corriger et d'améliorer, il aurait en même temps le souci de respecter pieusement le plan et la présentation de l'ouvrage. Qu'elle soit ici remerciée de la grande preuve de confiance qu'elle a bien voulu me donner!

Là ne s'est pas borné son rôle: elle a mis à ma disposition, outre des notes assez nombreuses, l'exemplaire personnel de son mari avec des annotations, et le manuscrit en partie préparé par lui-même, où un signet — détail émouvant — marquait encore soigneusement la page où il s'était arrêté avec l'espoir de reprendre et de poursuivre sa tâche. Dans toutes ces chères reliques, j'ai pu puiser maintes corrections, maintes additions de détail; j'ai de même fait passer dans l'œuvre définitive les refontes apportées par M. Nyrop lui-même à certains paragraphes (en particulier §§ 4, 13, 20, 32, 66).

De tout le volume, j'ai fait en outre une lecture personnelle minutieuse, au cours de laquelle je n'ai pas hésité à supprimer des exemples douteux, à les remplacer à l'occasion par d'autres, à ajouter des renvois indispensables, à rectifier certaines étymologies hasardées ou périmées: travail long, délicat, mais nécessaire. J'ai dû en outre ici introduire des additions (§ 86 bis), là refondre certains paragraphes (par ex.: §§ 179, 182, 345, 417), çà et là retoucher — avec précaution — la forme de la rédaction. La Bibliographie enfin a été enrichie par mes soins d'ouvrages récents et faisant autorité, et l'Index complété de manière à faciliter encore davantage les recherches des étudiants.

Dans tout le cours de cette revision, j'ai eu sans cesse à l'esprit l'exemple et les idées de l'auteur lui-même, et je crois n'avoir rien fait qu'il n'eût approuvé. Puisse cette nouvelle édition apparaître comme la digne suite des précédentes, auxquelles il avait mis la main lui-même, de la première page à la dernière, avec tant de soin!

XI

Au moment où ma tâche est achevée, je dois exprimer mes remerciements les plus vifs — et je le fais de grand cœur — à ceux qui ont bien voulu m'apporter leur aide précieuse: Mademoiselle E. MEYER, agrégée de l'Université de Copenhague, M. EMMANUEL PHILIPOT, professeur à la Faculté des Lettres de Rennes, M. KR. SANDFELD, Professeur à l'Université de Copenhague. Tous trois ont revu avec moi les épreuves et m'ont fourni maintes observations et corrections intéressantes. Quoi de plus émouvant pour moi, et de plus doux, que de les avoir sentis sans cesse à mes côtés, toujours prêts à apporter à l'œuvre de l'«ami» commun un concours entier et sans réserve!

Paris, le 1^{er} juin 1935.

Pierre Laurent.

ABRÉVIATIONS ET SIGNES.

aha.	ancien-haut-allemand	isl.	islandais
all.	allemand	it.	italien
anc.	ancien	lat.	latin
angl.	anglais	mha.	moyen-haut-allemand
ar.	arabe	mod.	moderne
blat.	bas-latin	napol.	napolitain
comp.	comparez	néerl.	néerlandais
dan.	danois	norr.	norrois
dér.	dérivé	pers.	persan
dial.	dialectal	pol.	polonais
dim.	diminutif	port.	portugais
esp.	espagnol	prov.	provençal
flam.	flamand	roum.	roumain
fr.	français	sax.	saxon
frioul.	frioulan	suéd.	suédois
gasc.	gascon	vén.	vénitien
gén.	génois	vfr.	vieux français
germ.	germanique	vha.	vieux-haut-allemand
got.	gothique	vnorr.	vieux norrois
holl.	hollandais		

> aboutit à

< provient de

≠ parallèlement à

: rime avec

Un astérisque (*) placé devant une forme indique qu'elle ne se trouve dans aucun texte et qu'on ne la restitue que par conjecture.

TRANSCRIPTION PHONÉTIQUE.

(Chaque signe doit se prononcer comme la ou les lettres italiques du mot mis en regard.)

I. CONSONNES.

[b] <i>bout</i>	[ŋ] anglais: <i>king</i>
[d] <i>doux</i>	[p] <i>pouls</i>
[f] <i>fou</i>	[r] <i>r</i> apical (§ 356)
[g] <i>goût</i>	[ʁ] <i>r</i> uvulaire
[h] (§ 478)	[s] <i>sou</i>
[j] <i>yeux</i>	[ʃ] <i>chou</i>
[k] <i>coup</i>	[t] <i>tout</i>
[l] <i>loup</i>	[v] <i>vous</i>
[ʎ] it. <i>figlio</i>	[w] <i>oui</i>
[m] <i>mou</i>	[ʎ] <i>lui</i>
[n] <i>nous</i>	[z] <i>zouave</i>
[ɲ] <i>agneau</i>	[ʒ] <i>joue</i>

II. VOYELLES ORALES.

[a] <i>patte</i>	[o] <i>pot</i>
[ɑ] <i>pâte</i>	[ɔ] <i>port</i>
[e] <i>pédant</i>	[ø] <i>peu</i>
[ɛ] <i>père</i>	[œ] <i>peur</i>
[ə] <i>peler</i>	[u] <i>pour</i>
[i] <i>pire</i>	[y] <i>pur</i>

III. VOYELLES NASALES.

[ã] <i>banc</i>	[õ] <i>bon</i>
[ɛ̃] <i>bain</i>	[œ̃] <i>brun</i>

: après une voyelle indique qu'elle est longue.

' après une consonne indique qu'elle est mouillée.

° au-dessous d'une consonne indique qu'elle est sourde.

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE LA

LANGUE FRANÇAISE

CHAPITRE I.

LES ORIGINES.

1. Le français est une **langue romane**. La famille des langues romanes comprend le sarde, l'italien, le roumain, le ladin, l'espagnol, le portugais, le catalan, le provençal et le français. Toutes ces langues s'appellent *romanes* ou *néo-latines* parce qu'elles continuent la langue que parlaient les Romains (voir ci-dessous), le **latin**. Elles ne sont pas, comme on l'a souvent dit, des langues filles du latin: il n'y a pas de langues filles ni de langues mères; le langage humain va sans cesse en se modifiant, et les transformations se succèdent ordinairement avec une très grande lenteur, sans qu'on puisse séparer nettement les états successifs du développement (§ 110). Aussi est-il impossible de fixer une époque précise où cesse le latin et où commence le français: comme il n'y a eu ni changement subit ni brusque »dégénération«, une telle époque n'existe pas.

REMARQUE. **Romanus** ne s'applique à l'origine qu'aux habitants de Rome. Après le célèbre édit de Caracalla (212), il s'emploie pour tous les habitants de l'empire romain parlant latin, et lors de la constitution des nationalités romanes, chacune d'elles s'attribue cette dénomination, remplacée plus tard par des noms spéciaux; elle s'applique encore aujourd'hui, sous la forme *român*, aux peuples romans des Balkans. De *Romanus*, on tira **Romania** (attesté déjà au IV^e siècle) par analogie avec *Gallia*, *Græcia*, *Britannia*, etc., pour désigner, par opposition à *Barbaries*, l'»imperium Romanum«; ce mot se retrouve encore, avec un sens notablement restreint, dans le nom de la province italienne *Romagna*.

2. Les langues romanes continuent le **latin parlé** et vivant de la plèbe, le *sermo plebeius*, non pas le latin écrit et littéraire, le *sermo urbanus* (*eruditus* ou *perpolitus*).

Ce dernier, soumis aux règles d'une grammaire qui en avait enrayé l'évolution naturelle, était devenu peu à peu un langage plutôt artificiel à l'usage des rhéteurs et des poètes. Quand les Barbares eurent détruit le monde romain, le *sermo urbanus* sombra avec la civilisation qu'il représentait et passa à l'état de langue morte. Pourtant, entretenu et cultivé dans les écoles, il se perpétua comme langue savante et resta, jusqu'au IX^e siècle, la seule langue écrite. La langue que parlait le peuple romain (*sermo plebeius*, *vulgaris*, *usualis*, *cottidianus*, *inconditus*, *proletarius*, etc.) était assez différente de celle du monde officiel; comme elle n'était ni régentée ni arrêtée par les grammairiens, elle put se développer librement en suivant son génie propre, et elle subit, dans la prononciation, la forme et le sens des mots, dans la syntaxe et le vocabulaire, de nombreuses modifications qui l'éloignaient de plus en plus du *sermo urbanus*. Le latin populaire, la langue des soldats, des marchands et des colons, se répandit avec une vitesse prodigieuse dans toutes les provinces de l'immense »*orbis Romanus*«, en supplantant les dialectes indigènes, et bientôt l'avènement du christianisme contribua puissamment à sa victoire. La religion chrétienne se recrutait surtout dans les classes inférieures; aussi le latin populaire fut-il tout naturellement l'organe du nouveau culte. Même quand le christianisme devint religion d'État et que l'Église adopta le latin classique comme langue officielle, le clergé était constamment obligé, pour se faire comprendre de la foule, de se servir de son langage. De cette manière, le latin populaire finit par l'emporter définitivement (cf. § 9).

REMARQUE. La langue qu'on parlait dans les différentes provinces de la Romania s'appelait **romancium**, formé de *romanice* (dans »*romanice loqui*«). Ce mot s'emploie encore dans l'ancienne Rhétie, dont l'idiome s'intitule *romansch*. En vieux français *romanz* avait, jusque dans le XV^e siècle, le sens de »français«: *Vos me samblez François au parler lo roman* (Floovent, v. 1424). *Car a l'escole fu quant il fu petis, Tant que il sot et romans et latin* (voir Du Cange: *romanus*). Comp. aussi *romancier* et *enromancier*, mettre en français; v. esp. *romanzar*, mettre en espagnol. *Romancium* prend de bonne heure le sens de: composition en langue vulgaire (*li romanz de Renart* veut dire la composition française de Renard, comme *el romance de Apolonio* est la composition espagnole d'Apolone), et finit par désigner une composition littéraire déterminée, sans égard à la langue employée (IV, § 213). De la vieille forme française *romanz*, on tira l'accusatif *romant* (comp. II², § 271), qui se retrouve dans les dérivés *romantique* (probablement emprunté de l'angl.

romantic; IV, § 240) et *romantisme*; sur la forme *romande*, voir § 118,3; enfin l'adjectif tout moderne *roman* est un mot savant emprunté directement du latin *romanus*.

3. Avec la conquête de la *provincia Narbonensis* (123—118 av. J.-C.) et les campagnes victorieuses de **César** (58—51 av. J.-C.), le latin fut introduit en Gaule, où il s'acclimata facilement. Les Romains étaient d'excellents colonisateurs, et grâce à leur génie administratif et à leur civilisation supérieure, la nouvelle province fut assez vite romanisée. La langue que parlaient les Celtes de Gaule ou les Galli, comme les appelaient les Romains, était le **gaulois** (*lingua gallica*). Sur cet idiome indo-européen, voisin notamment de l'italique et du germanique, nous n'avons que des renseignements très incomplets; il semble avoir disparu dès le IV^e siècle. A cette époque-là, la population entière avait appris le latin, et il n'y avait probablement plus personne en Gaule qui parlât gaulois. Plusieurs savants, en dernier lieu Granier de Cassagnac, ne voulant point admettre la disparition complète de la civilisation et de la langue gauloises, ont soutenu que le français était sorti d'un mélange du gaulois avec le latin; c'est une opinion absolument fausse et dont l'in vraisemblance a été démontrée d'une manière irréfutable; le gaulois n'a même influencé que très faiblement la langue qui l'a supplanté.

REMARQUE. Les langues celtiques se divisent en trois branches: le gaulois, le cambrique et le gaélique. Le *gaulois*, nous venons de le dire, a disparu dès le IV^e siècle; le *gaélique* se parle encore en Irlande, en Écosse et dans l'île de Man; le *cambrique* ou *brittonique* s'est conservé dans le pays de Galles et dans la Basse-Bretagne française, où il a été introduit par les Bretons insulaires qui, chassés par l'invasion des Scots, vinrent s'établir en Armorique dans la seconde moitié du V^e siècle. Rappelons aussi la nation celtique appelée *Volque* (*Volcae*); sous la forme *walah*, ce nom devint pour les Germains le nom générique de toute la race, et, transporté plus tard à l'ensemble des populations romanes, il est l'origine de l'all. *welsch* et de l'angl. *welsh*; il se retrouve également dans *valaque*, *wallon*, *gallois*.

4. INFLUENCE DU GAULOIS. En apprenant le latin, les habitants de la Gaule n'ont pu manquer de transporter dans la nouvelle langue quelque chose de leurs habitudes antérieures. C'est là un phénomène que manifeste clairement l'étude du vocabulaire. On cite comme venant du gaulois un certain nombre de mots, dont la plupart, du reste, avaient déjà été adoptés en latin. Notons — fait très significatif — qu'à peu

d'exceptions près ce sont des noms, et que ces noms, termes pratiques, concernent surtout la vie rurale ou désignent des objets fabriqués en Gaule, des produits du pays, des plantes et des animaux. En voici un certain nombre, dont l'origine paraît incontestable: pour beaucoup d'entre eux, en effet, on trouve dans le celtique insulaire les mots correspondants.

1° **Nature** (paysages, etc.) — *Landes*. *Breuil*, vfr. *broil* (lat. *brogilum*). Vfr. *bouïge*, terre en friche. *Grève*. *Quai*. *Chemin* (lat. **camminum*). *Marne*, vfr. *marle* (lat. **margula*, de *marga*). *Bourbe*. Vfr. *brai*, boue, fange.

2° **Plantes**. — *Bouleau*, dim. de vfr. *boul*, *boule* (lat. *betulla*). *Vergne* ou *verue*. *Bruyère*, dér. de vfr. *brui* (lat. *brucus*). *Berle* (lat. *berula*). *Bétoine* (lat. *bettonica*).

3° **Animaux**. — *Mouton*. *Bouc*. *Vautre*, vfr. *veltre* (de *veltrum*, altération de *vertragum*; cf. § 9 et § 238). *Alouette*, dim. de vfr. *aloue* (lat. *alauda*). *Écoufle*. Rappelons aussi *bec*, *jarret*, et *ruche*.

4° **Agriculture**. — *Jachère*. *Ouche*. *Soc*. Vfr. *besoche*, hoyau (lat. **bisocca*). *Vouge* (lat. *vidubium*). *Arpent* (lat. *arepennem*). *Boisseau*, dér. de vfr. *boisse*. *Crène*. Il faut probablement aussi citer le verbe *glauer*.

5° **Brassage**. — *Brais* (orge préparée pour fabriquer la bière), du gallo-rom. *brace* (Pline l'Ancien), se retrouve dans *brasser*, *brasseur*, etc. *Cervoise* (lat. *cerevisia*).

6° **Carrosserie et voitures**. — *Banne*. *Jaute*. *Luge*. *Bouton*, moyeu.

7° **Termes divers**. — *Bachoue* (mot dialectal), hotte d'osier (lat. *bascauda*). *Claie* (lat. *cleta*). *Bougette*, d'où angl. *budget*, dim. de vfr. *bouge* (lat. *bulga*). *Broche*. *Matras*. *Truand*. *Vassal*. *Lieu* (lat. *leuca*). Il faut y joindre probablement le verbe *briser*.

REMARQUE. Une assez grande partie des noms de lieux français sont d'origine gauloise. Citons d'abord quelques noms de villes qui remontent à des noms de tribus: *Amiens* (*Ambianis*), *Angers* (*Andegavis*), *Bayeux* (*Baiocassis*), *Beauvais* (*Bellovacis*), *Cahors* (*Cadurcis*), *Chartres* (*Carnutis*), *Nantes* (*Namnetis*), *Paris* (*Parisiis*), *Poitiers* (*Pictavis*), *Reims* (*Remis*), *Rennes* (*Redonis*), *Sens* (*Senonis*), *Soissons* (*Suessionis*), *Tours* (*Turonis*), *Trèves* (*Treveris*), *Troyes* (*Tricassis*). A côté de ces noms ethnologiques, qui n'offrent aucune difficulté, il en existe beaucoup d'autres dont on n'est pas toujours arrivé à déterminer le développement dans tous les détails: *Agen*, *les Ardennes*, *Argent*, *Avallon*, *Beaune*,

Bièvres, Briè, Briançon, Brienne, Brignon, Bordeaux, Bourdeaux, Bourdeilles, Chambon, Chambord, la Charente, Charenton, Condé, Issy, Nemours, Nîmes, Toulouse, Tournay, Vire, etc. — Le subst. **dunum** (château, ville), se retrouve dans *Dun, Châteaudun, le Dunet, Lyon, Laon* (*Laudunum*), *Meung* (*Magdunum*), *Melun, Verdun, Autun* (*Augustodunum*); le subst. **durum** (forteresse?) dans *Duras, Auxerre* (*Altessiodurum*), *Nanterre* (*Nemetodurum*), etc.; le subst. **magus** (champ) dans *Caen* (*Catomagus*), *Meung* (*Magdunum*), *Médan, Rouen* (*Rotomagus*), *Argenton* (*Argentomagus*), *Charenton, Noyon* (*Noviomagus*). On peut encore rappeler les suffixes **-acum, -iacum** (qui ont pris les formes *-ay, -é, -y*) dans *Cambrai* (*Camera-cum*), *Épernay, Gournay, Chantilly, Fleury, Marly, Passy, Neuilly, Neuillé*, et **-oialum** dans *Argenteuil, Bonneuil, Nanteuil, Verneuil, etc.* — Les noms de fleuves *Seine* (*Sequana*), *Saône, Rhône* (*Rhodanum*), *Garonne* (*Garumna*) et probablement *Loire* (*Ligerem*) paraissent d'origine ligure.

5. Aux exemples cités il faut ajouter quelques mots qui paraissent présenter un compromis entre un mot latin et un mot gaulois (cf. § 525): *Orteil* = lat. *articulus* + celt. *ordag* (Rom., XVIII, 330). *Craindre*, vfr. *criembre* = lat. *trēmere* + celt. *cretin-* (AGlt, XI, 439). *Chétif*, vfr. *chaitif*, remonte à **cactivum*, altération de *captivum*, sous l'influence du gaulois **kachto*. — Hors du vocabulaire, il semble y avoir peu de traces d'une influence celte sur le français. On a cru en découvrir dans plusieurs particularités phonétiques, telles que le changement de [u] en [y] (§ 187), de *ct* en *it* (§ 407), etc., dans la morphologie (sur le système vicésimal, voir II², § 489), la syntaxe et la prosodie; mais presque tous les cas cités sont douteux. A tout prendre, la langue gauloise paraît avoir peu influencé la langue des Romains conquérants; ou, tout au moins, une telle influence se dérobe à notre observation, faute de moyens de la contrôler; les connaissances que nous avons de l'ancien gaulois se réduisent à très peu de chose.

6. Dès le commencement du V^e siècle, les Germains pénètrent en Gaule: les *Wisigoths* s'établissent en Aquitaine, les *Burgoudes* en Bourgogne, les *Francs Saliens*, qui viennent des Flandres, dans les provinces du Nord, et les *Francs Ripuaires*, qui viennent des régions rhénanes, dans celles de l'Est. Nous ne nous occuperons ici que des **Francs**. Après avoir vaincu Syagrius, le chef des Romains, en 486, Clovis embrassa, en 496, le christianisme sous la forme catholique, et cet événement, qui rétablit en Gaule l'unité de la foi chrétienne, décida de la for-

tune politique des Mérovingiens; bientôt les domaines gothiques et burgondes, où avait régné l'arianisme, furent réunis à l'empire des Francs. Leur conquête de la Gaule, dont ils firent la France, fut d'une importance capitale; elle amena un nouveau système de gouvernement, un nouveau régime social, une nouvelle architecture (*»novum ædificandi genus«*, disent les textes) et une profonde transformation des lois civiles et pénales. Mais les envahisseurs barbares, dont le nombre était relativement peu considérable, subirent à leur tour une forte influence du pays conquis; grâce à sa supériorité, la civilisation romaine les vainquit, et ils finirent par abandonner leur langue propre pour adopter celle des Gallo-Romains, tout en l'influençant profondément. Les Francs Saliens parlaient un dialecte *bas-allemand*; malheureusement, notre connaissance de ce dialecte, au temps des invasions, est très restreinte; elle se réduit à peu près à un certain nombre de noms de personnes et à quelques vocables conservés sous forme latine dans la Lex Salica, rédigée vers l'an 500. Exemples: *ab antonia*, *ad chramire* (vfr. *arranir*), *bannum* (*ban*), *chranne*, *dructe*, *grafio*, *leudis*, *machalum*, *mallum*, *sunnia* (*soin*), etc. Le salien se continue dans le **néerlandais**, et il est intéressant de constater que presque tous les vocables français auxquels on peut attribuer une origine franque, se retrouvent dans cette langue. Exemples: *bac* (*bak*), *canif* (*knijf*), *cruche* (*kruik*), *échevin* (*schepen*), *étron* (*stront*), *hêtre* (*heester*), *houx* (*hulst*), etc.

REMARQUE. Du nom des envahisseurs, **Frank**, conservé dans *franc* (qui remplace *liber*; IV, § 522), it. *franco*, on a tiré un dérivé **franciscus** > *franceis* (it. *francesco*), plus tard *françois* (all. *Franzose*; § 157) et finalement *français* (§ 159) qui sert à désigner la nouvelle nation. Les Francs donnent aussi leur nom au pays conquis: Gallia doit céder la place à **Francia** > *France*. Le sort et l'emploi de ce terme sont assez curieux; voici ce qu'en dit G. Paris: »La première fois qu'il nous apparaît dans l'histoire, il s'applique à une partie de la Hollande actuelle; puis, à mesure que les Francs s'avancent vers l'ouest, il suit le peuple auquel il est emprunté, et les géographes anciens le marquent de plus en plus près de l'empire romain. Avec les Mérovingiens il passe la frontière, et, sous les successeurs de Clodovech, il désigne tout le pays occupé par les Francs, en deçà comme au delà du Rhin. Plus tard, il paraît se restreindre à la *Francia occidentalis* ou *Neustria*, et enfin, sous les Carolingiens, il ne s'applique plus qu'à une partie de l'ancienne Lyonnaise, dont le chef-lieu est Paris et dont les dues s'appellent ducs de France; c'est du moins là son sens propre, car dès cette époque il signifie

aussi, quoique plus rarement, le royaume entier que les traités de 843 avaient assigné à Charles-le-Chauve et à ses successeurs: le nom de *Carlingia*, dont on avait appelé ce royaume, comme on avait nommé *Lotharingia* les possessions de Lothaire, ne se maintint qu'en Allemagne et seulement jusqu'au XIII^e siècle. La fortune des ducs de France, qui supplantèrent les descendants de Charlemagne et prirent le titre de rois de France, ne contribua pas peu à maintenir cette dénomination; toutefois, au moyen âge, le mot *France* désigne le plus souvent la province qui reçut plus tard, à cause de sa situation entre de nombreuses rivières, le nom de l'Île de France».

7. INFLUENCE GERMANIQUE. La langue des Francs a fourni au français un assez grand nombre de mots (substantifs, adjectifs et verbes). Ces emprunts reflètent très nettement le genre d'influence qu'ont exercé les envahisseurs germaniques; ils nous font voir de près la transformation de la Gaule romaine en Gaule franque. Nous citerons, groupés selon le sens, un certain nombre de ces mots d'emprunt, dont beaucoup ont disparu avec le moyen âge. Ajoutons que, probablement, ils ne remontent pas tous directement à la langue des Francs; ils ont pu aussi être tirés du latin vulgaire qui, par l'intermédiaire de marchands germaniques ou de soldats germaniques servant dans l'armée romaine, en avait de bonne heure adopté un certain nombre.

1^o Termes de guerre. — *Estour* (sturm; it. *sturmo*). *Garde*, vfr. *garde* (warda). *Guerre* (werra; angl. *war*). *Guetter*, vfr. *guaitier* (wactare, de wahta), *guet*, *aguet*, *guet-apens*. *Herberge* (heriberga, camp; comp. *héberge* et le doublet *auberge*, venu par le provençal). *Maréchal*, vfr. *mareschal* (mar[a]hskalk), etc. Ajoutons les verbes *blessar*, *épier*, *escremir* (s'exercer au maniement de l'épée), *fourbir*, *gueuchir* (esquiver un coup), *navrer* (IV, § 324), etc.

2^o Noms d'armes, de vêtements, etc. — *Bannière* (dér. de ban, drapeau). *Brant* (brand, épée) conservé dans *brandir*. *Broigne* (brunja, cuirasse). *Écharpe* (§ 245), pour *écherpe* (skerpa). *Éperon*, (sporo-n). *Épieu* (§ 526), vfr. *espiet* (speut). *Étrier*, vfr. *estrieu* (*streup; cf. angl. *stirrup*); sur le changement de suffixe, voir III, § 250, 1. *Fentre* (filt). *Fourreau*, dim. de *fuerre* (fōdr). *Gamboison*, gilet à manches rembourré, dér. de *gambois*, *wambois* (de wamba). *Gant*, vfr. *quant* (*wantu; cf. dan. *vante*). *Goufanon* (gunpfano-n, bannière de combat). *Guimpe*, vfr. *guimpe* (wimpal; cf. dan. *vimpel*). *Haubert*, vfr. *halberc*, *osberc* (halsberg; cf. § 17).

Heut, helt, garde de l'épée (*helt*; cf. dan. *hjalte*). *Heaume*, vfr. *helme* (*helm*). *Houseaux* (dér. de *hosa*, vfr. *huese*; cf. dan. *hose*). *Robe* (*rauba*), etc. Ces mots attestent que le costume et l'armement des Francs remplacent ceux des Romains.

3° **Institutions politiques** (sociales et judiciaires). — *Ban*. *Bedeau* (blat. *bidellum*, de *bidil*; cf. dan. *pedel*). *Carcan* (dér. de *kwerk*, vha. *querca*, cou). *Échanson* (**skankjo-n*; all. mod. *schenk*). *Échevin* (blat. *scabinum* < **skapin*; all. mod. *schöffe*). *Faide*, guerre privée (**faihida*; cf. dan. *fejde*). *Gage* (blat. *vuaddio* < *wadja*-). *Hameau*, dim. du vfr. *ham* (*haim*; all. mod. *heim*). *Harangue*, vfr. *harengue* (*hring*, cercle, assemblée). *Haschiere*, amende (*harmskara*). *Mainbour*, administration judiciaire (*mundboro+manus*). *Maréchal* (*mar[a]hskalk*). *Ordel*, remplacé par la forme savante *ordalie* (blat. *ordalium* < **ordail*; holl. *oordeel*; all. mod. *urteil*). *Sénéchal* (*siniskalk*). Verbes: *arranir* (fixer, assigner), *bannir*, *garantir*, *maller* (citer en justice), etc.

4° **Demeure et ustensiles**. — *Beffroi*, vfr. *berfrei* (*bergfried*; cf. dan. *barfred*). *Loge*, abri de feuillage (*laubja*; cf. all. *Laube*). *Donjon* (**dungjo*) désigne d'abord une chambre souterraine couverte de fumier, puis un soubassement fort, et ensuite la grosse tour construite dessus; c'est une des étymologies proposées pour ce mot. *Faite*, vfr. *feste* (*firste*; all. mod. *First*). *Clenche*, loquet (*klinka*). *Loquet*, dim. de *loc* (*lok*). *Banc* (*bank*). *Faldestoel* (*faldistōl*, chaise pliante), d'où *fautueil* (III, § 226). *Hanap* (*hnapp*; all. mod. *Napf*). *Masdre* (*masar*), d'où *madre* (§ 498, 4). *Canif* (*knīf*; holl. *knijf*). *Alêne* (**alisna*; holl. *els*; cf. all. mod. *Ahle*).

5° **Nourriture**. — *Bacon*, porc salé (**bakko*; cf. all. mod. *Backe*). *Ganfre* (*wafel*). *Mies*, hydromel (*medu*; cf. dan. *nijød*). *Rôtir* (*raustjan*; all. mod. *rösten*).

6° **Divertissements**. — *Espringuer*, danser (*springan*). *Treschier*, danser (*preskan*). *Gigue* (**gîga*; all. mod. *Geige*). *Harpe* (*harpa*).

7° **Nature**. — *Gaut*, *gualt*, forêt (*wald*). *Gazon* (*waso*). *Gerbe* (§ 246), vfr. *jarbe* (*garba*). *Haie* (*haga*). *Jardin* (dér. de *gard*). *Tourbe* (*turba*).

8° **Plantes**. — *Guède*, vfr. *guaisde* (**waizda*, de *waizd*). *Hêtre*, vfr. *hestre* (cf. holl. *heester*). *Houx* (*huls*; cf. holl. *hulst*).

Laîche ou *lêche* (liska, cf. holl. *lisch*). *Mousse* (mos; cf. holl. *mos*). *Roseau* (dér. de *raus*; cf. all. mod. *Rohr*).

9° **Animaux.** — *Brachet*, dim. de *brache*, *braque* (brakko). *Brème* (cf. v. sax. *bressemō*; holl. *brasem*). *Écrevisse*, vfr. *crevice* (krebiz; cf. holl. *kreeft*; all. mod. *Krebs*). *Esturgeon* (sturjo; all. mod. *Stör*; holl. *steur*). *Épervier* (sparwari, sperwari; holl. *sperwer*; all. mod. *Sperber*). *Hareng* (haring; holl. *haring*). *Hase* (hase; holl. *haas*; all. mod. *Hase*). *Héron*, vfr. *hairon* (*haigiro). *Mésange* (dér. de *meisa*; cf. holl. *mees*). *Taïsson* (*taxonem, dér. de *pahs*; all. mod. *Dachs*).

10° **Parties du corps.** — *Échine* (skina). *Hanche* (*hanka; cf. bas all. *hancke*). *Quenotte*, dim. de *quenne* (*kinni). *Téton*, *tétin*, *tétine* (dér. de *tette* < *titta*; cf. holl. *tet*).

11° **Mots divers.** — Substantifs: *Guerredon* (*widarlôn; cf. § 525,2). *Hâte*, vfr. *haste* (germ. *haifsti). *Houte* (*haunipa). Vfr. *sen* (sin), conservé dans *forcené* (§ 458,2, Rem.). Adjectifs: Vfr. *balt* (bald), conservé dans *baudet*, *s'ébandir*. *Frais*, vfr. *freis* (frisk). Vfr. *grain* (gram). *Hardi* (dér. de *hard*). Vfr. *isnel* (snel). *Laid* (laid). *Morne*. *Riche*. Désignations de couleurs: *blanc*, *blême*, *bleu*, vfr. *bloï*, *blond*, *brun*, *gris*, *saur*. Verbes: *choisir* (kausjan; holl. *keuren*; cf. all. mod. *kiesen*). *Gagner* (*waidanjan; all. mod. *weiden*). *Haïr* (hatjan). *Honnir* (haunjan; all. mod. *hohnen*), etc.

12° **Noms de personnes.** — *Armand*, *Hermand* (Hariman). *Arnoul*, *Ernoul* (Arnulf). *Angier* (Audgair). *Odier* (Audhari). *Baudry* (Baldrīk). *Béranger*, vfr. *Berengier* (Beringair). *Bernard* (Berinhard). *Bertrand*, *Bertram* (Berhtramn). *Charles*. *Ferry*, *Fréry* (Fridurīk). *Garnier* (Warinhari). *Gautier*, vfr. *Gualtier* (Walthari). *Geoffroy* (Gaufrid). *Gérard* (Gairhard). *Gilbert* (Gislberht). *Godefroy* (Godafrid). *Gonthier*, *Gontier* (Gunphari). *Guillaume* (Wilihelm). *Henri* (Haimrīk). *Léger* (Leodgair). *Louis* (*Hlōdwīg; all. mod. *Ludwig*). *Regnauld*, *Raynaud*, *Renaud*, vfr. *Renalt* (Raginwald). *Reynard*, *Renard* (Reginhard; IV, § 490). *Richard* (Rikhard). *Robert* (Hrōþberht). *Roger*, vfr. *Rogier* (Hrōþgair). *Roland*, *Rolland* (Hrōþland). *Thierry*, *Tierry* (þeodrīk). *Thiers* (þeodhari). A partir de la seconde moitié du VI^e siècle, les noms germaniques se présentent avec une certaine fréquence dans les anciennes familles romaines, soit séné-

toriales, soit serviles. En adoptant les noms en usage chez les Barbares victorieux, les Romains paraissent avoir voulu diminuer la distance qui les séparait de ceux-ci.

13^o **Noms de lieux.** — Certains noms composés, qui n'apparaissent pas en Gaule avant les invasions, semblent bien dus à une influence germanique. Ils offrent, en effet, ceci de particulier que le complément y précède le déterminé: *Héronville* (Haroldivilla), *Géraumont* (Gérald), *Hattencourt* (Hatton), *Herbeuval* (Heribodivallum); *Romainville*, *Évêquemon*, *Martincourt*, *Pierreval*. (Cf. all. mod. *Königsberg*, *Petersthal*, *Hermannsdorf*, etc.).

8. L'influence germanique se manifeste aussi hors du vocabulaire. Dans le domaine de la phonétique, on constate l'introduction de deux phonèmes nouveaux: la fricative laryngale **h** dans *haïr*, *heaune*, *honte*, *hardi*, etc., et la fricative bilabio-vélaire **w** dans *want*, *warde*, *werre*, *wise*, etc. *H* s'est amuï depuis plusieurs siècles et n'est plus qu'un signe orthographique (§ 486); *w* se change en *gu* [gw]: *quant*, *garde*, *guerre*, *guise*, qui se simplifie en *g* [g]: *gant*, *garde*, *guerre*, *guise* (§ 454). Rappelons aussi plusieurs formes curieuses qui sont le résultat de la contamination d'un mot latin et de son synonyme germanique: *haut* = *altum* + *hōh* (§ 480), *gâter* = *vastare* + *wastjan* (§ 445), etc. Pour la formation des mots, il faut citer trois suffixes, dont l'origine germanique paraît bien établie: **-ald** dans *Renaud*, *lourdaud*, *hérant*, etc., **-hart** dans *Richard*, *Bernard*, *renard*, *vieillard*, *richard*, etc.; **-ing** (> vfr. *-enc*, écrit plus tard *-an*, *-and*, *-eng*) dans *brelan*, *chambellan*, *merlan*, *flamand*, *hareng* (III, § 351 ss.). D'origine germanique aussi sont les deux préfixes **fir-**, d'où *for*, dans vfr. *forconter* (III, § 528); et **miss-**, d'où *mes*, dans *mesconnaître*, *méconnaître*.

9. Le latin populaire des Gaules, le **gallo-roman**, après avoir fait disparaître complètement le celtique (§ 3), qu'il remplace, et après avoir triomphé des idiomes germaniques, dont il subit cependant une forte influence (§ 7—8), finit par devenir une langue très différente du latin classique; les auteurs contemporains l'appellent *lingua romana* (comp. IV, § 119), en la distinguant soigneusement du latin littéraire, la *lingua*

latina. On trouve aussi, dans les auteurs étrangers, la dénomination de *lingua gallica*; ainsi le moine de St-Gall, (I, chap. 22), parlant de quelques *caniculæ*, ajoute »*quas gallica lingua veltres* [fr. *vautres*] *nuncupant*«. Le gallo-roman finit par être officiellement reconnu par l'Église, qui avait adopté le latin littéraire comme langue officielle, tout en étant obligée d'employer la langue du peuple pour l'instruction religieuse. En 813, le concile de Tours ordonne expressément aux prêtres de se servir de la »langue romane rustique«, quand ils s'adressent au peuple, pour être plus facilement compris de tous: »*Visum est unanimitati nostræ . . . ut easdem homilias quisque aperte transferre studeat in rusticam romanam linguam aut theotiscam, quo facilius cuncti possint intelligere quæ dicuntur*« (Labbe, *Concilia*, VII, 1263).

10. Nous n'avons pas de textes écrits en gallo-roman. On peut pourtant, par la comparaison du latin et du français et à l'aide des documents bas-latins (§ 11), arriver à se former une idée de cette langue et à en fixer les traits principaux.

1^o VOCABULAIRE. Une grande partie du vocabulaire classique a péri; il faut surtout remarquer qu'on n'a presque rien gardé de sa riche synonymie: *pulcher*, *decorus*, *venustus*, *lepidus* ont tous disparu devant *bellus*. On peut de même constater la perte d'un très grand nombre de mots désignant des idées littéraires, philosophiques, artistiques, etc., qui disparaissent avec la haute culture romaine. Le gallo-roman a en outre remplacé beaucoup des mots nobles de la latinité classique par des termes qui appartenaient jusqu'alors à l'usage trivial et qui étaient souvent des métaphores vulgaires: *caput* — *testa* (*tête*); pour d'autres exemples, voir IV, § 191. Enfin de nombreux mots d'emprunt sont venus enrichir le vocabulaire du gallo-roman; à côté des mots germaniques, dont nous avons déjà parlé (§ 7), il faut surtout citer des termes nombreux dus à l'influence de l'Église et qui sont, pour une très grande partie, d'origine grecque: au II^e siècle, le grec était en effet la langue officielle de l'Église de Rome. Ex.: *apostolus* (ἀπόστολος), *baptizare* (βαπτίζειν), *blasphemare* (βλασφημεῖν), *diabolus* (διδύβολος), *idolum* (εἰδωλον), *ecclesia* ἐκκλησία), *episcopus* (ἐπίσκοπος), *monachus* (μόναχος). Sont également grecs: *biblia*, *canonicus*, *coemeterium*, *diaconus*, *elec-*

mosyna, eremita, monasterium, parochia, pasqua, pentecoste, presbyter (II², § 281), etc.

2⁰ PHONÉTIQUE (développement jusqu'au VII^e siècle). Pour les voyelles, il faut surtout remarquer qu'elles ne se distinguent plus par la quantité, mais par la qualité (§ 127 ss.); on n'a plus *ī, ĭ, ē, ĕ, ā, ă, ō, ȝ, ū, ŭ*, mais *i, é, è, a, ó, ò, u*, et, de ces voyelles, *è* et *ò* toniques et libres se diphtonguent en *ie* (§ 165) et *uo* (§ 178), comme dans *pētra* > *piedra*, *bōvem* > *buove*, etc. Les voyelles inaccentuées sont pour la plupart tombées à la contrefinale (§ 254): *bonitatem* > *bontate*, et à la pénultième (§ 258): *calida* > *calda*. *I (e)* devant une voyelle est devenu consonnantique et par conséquent non-syllabique: *sapiam* > *sapja*, *seniorem* > *senjore* (§ 262 et § 467). Une voyelle prosthétique s'est développée devant *s* + consonne: *scala* > *escala* (§ 461). L'accent se déplace dans certains groupes de voyelles: *filíolum* > *filiòlo* (§ 137,₁), etc. Pour les consonnes, il faut rappeler: — l'amuïssement déjà ancien de *h*: *homo* > *omo* (§ 478), de *m* final: *murum* > *muro*, de *n* final: *nomen* > *nome*, et de *n* devant *s*: *insula* > *isla* (§ 318); — l'introduction des deux consonnes germaniques *h* et *w* (§ 8); — le changement des explosives médiales: *p* et *b* deviennent *v*: *ripa* > *riva*, *hibam* > *beva* (§ 366), *capra* > *cavra* (§ 369); *t* devient *d*, plus tard *ð*: *mutare* > *mudare* (§ 386), *patrem* > *padre* (§ 383); *c* devient *g*, plus tard [j] ou [ɣ]: *pacare* > *pagare* > *pajare* (§ 415), *securum* > *seguro* > *seɣuro* (§ 414), etc.; — l'altération des groupes *-ci-* et consonne + *ti* dans *faciam* (§ 476) et *captiat* (§ 474,₄), etc.; — le passage de *di* + voyelle et de *z* à [dʒ]: *diurnum* > *dzorno* (§ 475), *zelosum* > *dzeloso*, etc.; — enfin, le développement de plusieurs consonnes mouillées: *filia* > *filja* > *fiɭa* (§ 350); *linea* > *linja* > *lipa* (§ 333); on a eu probablement aussi des *r*, des *t*, des *s* mouillés: *corium* > *corjo* > *cor'ò*; *factum* > *fat't'ò* (§ 305); *basiare* > *basjare* > *bas'are*.

3⁰ MORPHOLOGIE, etc. Les formes grammaticales se sont réduites en nombre. Le genre neutre a presque complètement disparu des substantifs (II², § 244), et ne subsiste que dans les adjectifs et les pronoms (II², § 261, § 518). La déclinaison s'est désorganisée; pour les noms, elle a été ramenée à deux cas (le nominatif et l'accusatif), à côté desquels on a encore de

faibles traces du génitif (II², § 232), et le rapport des mots est surtout déterminé par des prépositions. Le comparatif est remplacé par une circonlocution analytique (II², § 455). Beaucoup des anciens pronoms ont disparu, de nouveaux se sont formés, et le démonstratif ille fonctionne comme article. La conjugaison a subi un changement radical: il n'y a plus de verbes déponents; le passif s'est perdu, ainsi que plusieurs temps de l'actif; on y supplée par l'emploi de l'infinitif ou du participe accompagné d'un auxiliaire (II², § 1 ss.); les différentes conjugaisons sont rapprochées par la force de l'analogie, qui fait disparaître les formes divergentes et les irrégularités. De nouveaux procédés de dérivation et de composition sont utilisés, et on fait un emploi très étendu des diminutifs, qui remplacent fréquemment les primitifs simples: *Agnus* — *agnellus* (*agneau*); *auris* — *auricula* (*oreille*); *avis* — *aucellus* (*oiseau*); *avus* — *aviolus* (*aïeul*); *corbis* — *corbicula* (*corbeille*); *culter* — *cultellus* (*couteau*); *genu* — *genuculum* (*genou*); *luscinia* — *lusciniolus* (*rossignol*); *sol* — **soliculus* (*soleil*); *vas* — *vascellum* (*vaisseau*), etc.

11. En face du gallo-roman, langue parlée mais non écrite, se place le **bas-latin**. On désigne par ce mot le latin littéraire écrit par des gens plus ou moins ignorants et qui laissent échapper constamment des fautes grammaticales de toute espèce derrière lesquelles on découvre la langue parlée. Cette latinité est extrêmement curieuse et d'un grand intérêt linguistique; on peut l'étudier dans les anciennes inscriptions, les collections de lois, les formulaires, les glossaires, les diplômes, etc., et dans plusieurs petits traités populaires. Nous allons en donner quelques spécimens:

SILVIAE VEL POTIUS AETHERIAE PEREGRINATIO AD LOCA SANCTA (fin du IV^e siècle). — Chap. 7,₂: »*Ut cata mansiones monasteria sint*«. Sur l'emploi de *cata* en roman, voir II², § 577,₂. — Chap. 13,₁: »*Si tamen labor dici potest, ubi homo desiderium suum compleri videt*«. Sur l'emploi de *homo* comme pronom indéfini, voir V, § 369. — Chap. 15,₅: »*Sic redirent mature ad candelas*«. Sur cet emploi populaire de *ad*, voir VI, § 72,₂.

INSCRIPTIONS CHRÉTIENNES. — Inscr. de Berre, V^e siècle (Le Blant, n^o 542, a): »*Maria virgo minester de tempto Gerosale*«.

Remarquer *de tempulo* pour *templi*. — Inscr. d'Autun, V^e siècle (Le Blant, n^o 5): »*Eufronia . . . naufragio necta*«. Rem. le sens roman de *necta* (*necata*) = *noyée* (IV, § 88 Rem.). — Inscr. de Briord, VI^e siècle (Le Blant, n^o 378): »*Hic requiescunt menbra ad duus fralres Gallo et Fidencio qui foerunt fili Magno*«. Rem. la substitution de la préposition *ad* au génitif attributif (comp. vfr. *li fīz al rei*, et dans la langue moderne *la femme à Jean*; V, § 103) et les formes *Gallo*, *Fidencio*, *Magno* pour *Gallum*, *Fidencium*, *Magni*.

LEX SALICA. — I, 4: »*Si in dominica ambascia (ambasia, ambactia) fuerit occupatus*«. *Ambascia* (dér. du germ. *ambacht*, homme de service) est le primitif de *ambassade*; it. *ambasciata*. — XIII: »*Si quis ingenuus ancilla aliena priserit in coniugio*«. Comp. en fr. *prendre en mariage*. — XVII, 1: »*Si quis alterum occidere uoluerit et colpus (colaphos, colabus) præter fallierit*«. Comp. en vfr. *se li cols falt*, et en it. *se il colpo fallisce*. — XVII, 2: »*Si quis alterum de sagitta toxegata percutere uoluerit, et præter sclopauerit*«. Rem. l'emploi de la préposition *de*, *g* pour *c* intervocalique dans *toxegata*, et *sclopare* (it. *schioddare*) pour *stloppare* (comp. § 341,3). — XXIII: »*Si quis caballum (cauallum) alienum extra consilium (consilio) domini sui caballicauerit*«. Rem. l'emploi tout français de *caballum* (*cheval*), et *caballicare* (*chevaucher*); cf. II², § 191. — XXV, 7: »*Dominus servi capitale ancillæ (de ancilla) in loco restituat*«. Le génitif est remplacé par *de*. — XLV, 2: »*Et testes suos per singula placita . . . pristus abere debet*«. Comp. en fr. *avoir prêt*. — »*Incipiunt sententias de septem septinas, hoc sunt pariculas causas*«. Rem. l'emploi des formes en *-as* (cf. II², § 235, Rem.).

HISTORIA APOLLONII REGIS TYRI. — P. 36,2: »*Habet annos quindecim*«. Comp. vfr. *a quinze anz*, fr. moderne *il y a quinze ans*.

VITA SANCTÆ EUFROSINÆ (composée au VIII^e siècle, au nord de la France). — P. 15: »*Unde animas scandalizentur*«. Rem. *animas* = *animæ* (II², § 235, Rem.). — P. 17: »*Ipsa erit laboris meae repausacio*«. Rem. le genre de *labor* (II², § 245,1). — P. 22: »*Ubi et toti fuerant patres sepulti*«. Rem. *toti* = *omnes*. — P. 14: »*Ismaracodus habeo nomen*«. Rem. dans *Ismaracodus* (= *Smaragdus*) la voyelle prosthétique devant un *s* suivi d'une consonne (§ 493).

12. Citons enfin deux anciens glossaires, celui de Reichenau et celui de Cassel. Ils sont tous les deux de la plus grande importance pour la linguistique romane.

1^o Le **glossaire de Reichenau**, composé au VIII^e siècle, probablement dans le nord de la Gaule, mérite une attention particulière. Le glossateur, qui a eu pour but de faciliter la lecture de la Vulgate, a placé, en regard des mots jugés les plus difficiles du texte sacré, soit une périphrase explicative, soit un autre mot latin d'une allure plus populaire; dans la plupart des cas le mot interprétant s'est conservé en français, tandis que le mot interprété n'y existe pas. La numérotation des exemples suivants est celle de Förster et Koschwitz:

15. Mandi, manducare (*manger*); cf. 101 vescentes, manducantes; 560 vorax, manducator. — 25. Pulcra, bella (*belle*). — 27. Quæso, prece (*prie*); cf. 576 postolare, precare. — 43. Pronus, qui a dentibus iacet; cf. en vfr. l'adv. *adenz* (sur les dents, la face contre terre, prosterné). — 47. Mares, masculi (*masle, mâle*). — 55. Optimum, valde bonum. — 80. Arena, sabulo (*sable*). — 84. Ager, campus (*champ*). — 89. Femur, coxa (*cuisse*). — 131. Minatur, manaliat (*menace*, dans l'ancienne langue aussi *manace*); cf. 995 minas, manaces (*menace*; vfr. *manatee*). — 140. Gratis, sine mercede; cf. 556 gratis, sine pretio. — 149. Liberos, infantes (*enfants*); cf. 498 pueros, infantes. — 165. Sepulta, sepelita (*ensevelie*). — 248. Dense, spisse (*épais*). — 262. Submersi, dimersi, necati (*noyés*). — 290. Semis, dimidium (*demî*). — 348. Sagma, soma vel sella; sagma (σάγμα) fut de bonne heure, dans le parler populaire, transformé en sauma (prov. *sauma*) > soma (*somme* dans *bête de somme*); cf. § 428. — 373. Ictus, colpus (*coup*); cf. 610 colafis, colpis. — 385. In cartallo, in panario (*panier*). — 411. Sindones, linciolos (*linceuls*). — 454. Mutuo acceperam, inpruntatum habebam (*j'avais emprunté*); cf. 756 mutuare, inpruntare. Ce sont les plus anciens témoignages du fr. *emprunter* (de *imprūmūtare < impromutuare, formé de in promutuum); notez dans la première glose l'emploi roman de habeo avec le part. passé. — 475. Iecore, ficato (*foie*). — 497. Peperit, infantem habuit. — 549. Si vis, si voles (*veux*). — 574. Optimos, meliores (*meilleurs*). — 600. In foro, in mercato (*marché*).

— 753. Meridiem, diem medium (*midi*). — 833. Arbusta, arbriscellus (*arbrisseau*). — 870. Caseum, formaticum (*fromage*). — 1094. Sortilegus, sorcerus, c.-à-d. sortarius (*sorcier*). — 1116. Saniore, meliore, plus sano (*plus sain*). Notez le comparatif roman. — 1122. Transgredere, ultra alare (fr. *aller*); cf. 1028, alatus; 1130, alaret; 1131, alauit.

Dans quelques cas le mot interprétant n'est pas latin; le glossateur s'est servi d'un mot étranger (germanique) qu'il a muni d'une désinence latine: 111. Rufa, sora (germ. *saure*; fr. *saure*). — 161. Turmas, fulcos (germ. *folc*; vfr. *folc*, *fouc*). — 203. In manipulos redacte, in garbas collecte (germ. *garba*, fr. *gerbe*). — 266. Coturnices, quacoles (anc. néerl. *quakele*; fr. *caille*). — 285. Pignus, vuadius (got. *wadja*; fr. *gage*). — 423. Ocreas, husas (germ. *hosa*; vfr. *huese*; comp. *houseaux*). — 473. Torax, brunia (germ. *brunja*; vfr. *broigne*). — 526. Pallium, drappum (*drap*). — 656. Arundine, ros; cf. 828 arunda, rosa; 861 calamus, ros. Ros (all. mod. *Rohr*) remonte au got. *raus*, conservé tel quel en prov.; cf. fr. *roseau*. — 872. Castro, heribergo (vfr. *herberge*, fr. mod. *héberge*; cf. § 7,1). — 876. Cementerii, mationes (fr. *maçons*). — 928. Galea, helmus (*heaume*). — 934. Gallia, Frantia (*France*).

On voit que le glossateur n'a admis aucun mot sous sa véritable forme romane; à quelques exceptions près (656, ros), les mots admis ont subi une latinisation plus ou moins forte (928, helmus), mais c'est bien la forme parlée qui sert de point de départ (1094, sorcerus). Notons encore que quelques-uns des mots interprétants sont propres au domaine gallo-roman et complètement inconnus aux autres parties de la Romania (161, fulcos; 473, brunia; 876, mationes); ce fait désigne la France comme la patrie probable du glossaire; le développement *au > o* (111, sora; 348, soma; cf. § 189), ainsi que la conservation du *h* germanique (423, husas; 928, helmus; cf. § 481) nous permettent encore de supposer qu'il a été composé dans le nord et non pas dans le midi de la France.

2^o Le **glossaire de Cassel** date du VIII^e siècle; c'est un *glosariolum romano-theotiscum*, pour nous servir de l'expression du premier éditeur, Eckhart. Il se compose d'une série de mots romans classés d'après les objets et accompagnés d'une tra-

duction en dialecte bavarois (comp. les phrases finales: *Stulti sunt Romani, sapienti sunt Paioari*). La partie romane de cette »Méthode pratique de la langue welche à l'usage des Allemands« appartient probablement au nord de la France; c'est ce que semble prouver surtout l'emploi de *w* pour *gu* (cf. § 454) et de *z* pour *ts* (§ 384) dans *wanz* (118) = *quants*. Rappelons aussi la présence de quelques mots et formes propres au domaine septentrional du gallo-roman: 82. *Purcelli*, fr. *pourceaux* (§ 179). — 84. *Auciun*, fr. *oison*. — 86. *Pulcins*, fr. *poussins*. — 96. *Bisle*, vfr. *peisle*, plus tard *poisle*, *poile*, *poêle*. La plus ancienne forme de ce mot est *pisele* (dans l'*Edictum Rotharii*) qui renvoie au lat. vulg. *pensile*, prononcé *pēsile*. — 116. *Windicas*, vfr. *guinche*, *guiche*. — 121. *Tunne*, fr. *tonne*.

13. INFLUENCE SCANDINAVE. Au IX^e siècle, les **Vikings** font irruption en Gaule. Ils remontent les fleuves de la France occidentale, pillent et rançonnent les pays environnants. Les Carolingiens ne leur opposent qu'une faible résistance, et, en l'an 911, Charles le Simple leur abandonne une grande partie de la Neustrie, où ils s'établissent définitivement; cette nouvelle province reçut le nom de **Normandie**. Les colons scandinaves prennent des femmes neustriennes, se font chrétiens, et adoptent les mœurs et la civilisation de leurs nouveaux compatriotes. Malgré cette romanisation, qui a dû s'effectuer assez vite, le sang des Vikings bouillonne toujours dans les veines des Normands et les pousse, pendant tout le moyen âge et la Renaissance, à des expéditions hardies et lointaines et à des entreprises aventureuses; encore aujourd'hui, ils conservent dans le caractère, la constitution et la structure du corps, plusieurs traits qui attestent leur origine étrangère. Quant à la langue, il est probable que la »lingua daciscæ« fut oubliée après deux ou trois générations; les relations avec la Scandinavie n'étaient pas très suivies, et les fils des Vikings ont dû apprendre, de préférence, la langue de leurs mères neustriennes. On sait que le duc Guillaume Longue-Épée (assassiné en 943) savait encore »Daciscæ regionis linguam«; mais quand son fils Richard dut apprendre à *daneschier*, il fut envoyé à Bayeux, ville moins accessible aux influences françaises et dans laquelle on parlait plus ordinaire-

ment norrois que roman, tandis que c'était l'inverse à Rouen. Hors de la toponymie, la langue des envahisseurs n'a laissé que peu de traces.

1^o **Noms communs.** — Les mots empruntés au nordique sont surtout des termes qui concernent la navigation, la construction des navires, la pêche, ou qui décrivent les aspects de la côte. On trouve dans le patois normand actuel des mots comme *flondre* ou *flonde*, carrelet (vieux danois *flundra*); *gernote*, tubercule de différentes plantes (cf. suéd. *jordnöt*); *gnaquer*, mordre (isl. *gnaga*): *harousse*, haridelle (v. norr. *hross*); *hogue*, hauteur (isl. *haugr*); *tanque*, sable vaseux (dan. *ta ng*); *lierre*, lien pour attacher les animaux au pâturage (dan. *töjr*), etc. Les textes du moyen âge offrent encore: *brant*, proue (v. norr. *brandr*); *esneque* (v. norr. *snekkja*); *tialz*, tente dressée sur un navire (isl. *tjald*); *wirewite*, girouette (norr. *veðr-viti*); *drenc*, garçon (dan. *dreng*). Les mots suivants ont passé dans la langue littéraire: *bitle* (v. norr. *biti*); *cingler*, vfr. *sigler* (v. norr. *sigla*); *crique*, (v. norr. *kriki*); *étrave*, vfr. *estrave* (cf. dan. *stavn*); *flolle*, (v. norr. *floti*); *hait*, dans *souhait*, vfr. *heit* (v. norr. *heit*); *hune* (v. norr. *hûnn*); *quille* (v. norr. *kilir*); *raz* (v. norr. *râs*); *ris*, pour *rifs* (dan. *reb*, angl. *reef*); *tillac*, dér. de *tille* (v. norr. *þilja*, dan. *tilje*); *vague* (v. norr. *vágr*); *varech* (v. norr. *vágrek*).

2^o **Noms de personnes.** Exemples: *Anfrie*, *Anfry* (*Ásfríðr*); *Anquelil* (*Ásketill*); *Arfast* (*Arnfast*); *Burnouf* (*Þjórnuífr*); *Canu(t)*, *Kenu(t)*, *Chenuit* (*Knútr*); *Erec* (*Erik*); *Escamel* (*Skammel*); *Gorm*, *Gome*, *Gurim* (*Gorm*); *Helle* (*Helga*); *Ingouf*, *Igouf* (*Ingólfr*); *Quetil* (*Ketill*); *Raffin* (*Rafn*); *Tocque* (*Toki*); *Tostain*, *Toutain* (*Þorsteinn*). Plusieurs de ces noms ne sont plus en usage.

3^o **Noms de lieux.** Des noms de personnes scandinaves se trouvent aussi dans beaucoup de noms de lieux: *Acqueville* (*Áki*); *Auzouville* (*Asulf*); *Beuzeville* (*Bosi*); *Blainville* (*Blang*); *Calleville* < *Carleville* (*Karli*); *Canouville* (*Knútr*); *Carville* (*Kári*); *Craville*, *Craqueville* (*Kraki*); *Dragueville* (*Draki*); *Écauville* (*Skalli*); *Équeurdreville* (*Skjöldr*); *Heugueville* (*Helgi*); *Ogerville* (*Hólmgeirr*); *Sotteville* (*Sóti*); *Tourville* (*Þórðr* ou *Þórir*); *Toutainville* (*Þorsteinn*); *Trouville*, *Thorouville* (*Torold*). La plupart des noms cités

se retrouvent sur les pierres runiques danoises. Les terminaisons *-ville*, *-court* ou *-mesnil* ont dans plusieurs cas remplacé des terminaisons scandinaves. On peut revendiquer une origine scandinave pour les terminaisons *beuf* (pour *beu* < *bod*), *-bu*, *-fteur* (pour *fteu* < *flod*), *-gard*, *-holm*, *-torp*, *-tot*, *-tuit* dans *Quillebenf*, *Bourguébus*, *Harfleur*, *Lingard* (*Lindegaard*), *Catteholm* (ou *Catholme*), *Torgistorp*, *Bonnetot* (*Bondetofte*), *Liltetot* (*Lilletofte*), *Sassetot* (*Saxtofte*), *Yvetot* (*Ivetofte*), *Bracquetuit*. Rappelons aussi: *le Hom*, *te Homme*, *le Houlme*, *le Houmet*, *le Torp*, *le Tourp*, *le Torp-Mesnil*, *le Tuit-Anger* et *la Londe*, *les Londes*, *Londel*, *Londette*, *Londin*, *Étalonde*, où figure le mot *lund* (*bosquet*).

REMARQUE. Il est parfois difficile de décider si un nom de lieu normand est d'origine saxonne (cf. Grégoire de Tours V, 27; X. 9), franque ou scandinave. Quant aux noms scandinaves, la plupart d'entre eux paraissent nettement danois. On a constaté une correspondance intéressante entre les noms de lieux scandinaves en Normandie et ceux qu'on relève en Angleterre, surtout dans l'est et le nord où se trouvait l'ancien empire danois (le „Danelag“). D'autre part, les noms de lieux scandinaves employés en Écosse et dans les îles avoisinantes (Shetland, Oreades et Hébrides), offrent certaines divergences et accusent un caractère plutôt norvégien, ce qui concorde parfaitement avec les rapports historiques.

CHAPITRE II.

LA PÉRIODE ANCIENNE.

14. Des différenciations locales ont dû se produire de bonne heure dans le gallo-roman; il est pourtant impossible de les indiquer avant le IX^e siècle; mais à l'époque où furent prononcés les serments de Strasbourg (§ 18), la Gaule était, sans aucun doute, divisée en deux grandes zones linguistiques assez tranchées: la zone du Nord, où se parlait la **langue d'oïl**, et celle du Midi, où se parlait la **langue d'oc** (latinisée en *lingua occitana*). Les principales différences phonétiques entre ces deux langues se montrent surtout dans le traitement de *a* et *ē* (*ī*) accentués et du *c* final; ainsi *amare*, *habere*, *amicum* donnent dans le Midi *amar*, *aver*, *amic*, et dans le Nord *amer*, *aveir*, *ami*. Il est impossible de tirer une ligne de démarcation précise entre les deux régions; cependant, pour les langues littéraires, une ligne »vaguement menée de Bordeaux à Lussac, de Lussac à Montluçon, de Montluçon au Sud du département de l'Isère« peut être considérée comme la limite entre le groupe du Nord et celui du Midi. Nous laisserons de côté dans la suite ce dernier groupe, pour nous occuper seulement de la langue du Nord de la Gaule.

REMARQUE. On désignait au moyen âge les principales langues romanes d'après le terme qu'elles employaient pour dire »oui«. Dante remarque dans son *De vulgari eloquentia* (I, chap. 9): »Nam alii Oc, alii Si, alii vero dicunt Oil«, et, dans la *Vita nuova* (chap. 25), il parle de la »lingua d'oco« et de la »lingua di sì«. L'Italie était le pays de **si** (lat. *sic*), »il bel paese, là dove il sì suona« (Inf. XXXIII, 80); le midi de la France, le pays d'**oc** (lat. *hoc*), d'où la dénomination de *Languedoc*; comp. la remarque suivante d'Antoine de la Sale dans sa description du mont de la Sibylle: »Je lui demanday dont le chevalier estoit, il me dist qu'il ne savoit pas bien vrayement, car il

ne fut que ce jour o luy, mais selon son advis il devoit estre des parties de Gascongne ou de Languedoc, car lui et le plus de ses gens disoient »oc« la langue que l'en parle quant on va a St. Jacques» (*Mém. de la Société néo-philol. de Helsingfors*, II, 132). Enfin, le nord de la France était le pays d'oïl (lat. hoc ille). On répondait au moyen âge par o ou non (*ne*), et à ces particules on ajoutait un pronom personnel (comp. ZRPh., II, 171): *Me connoissiez-vous? fait Aucassins. — O je* (Aucassin et Nicolette, chap. 10). *Or te vuel traire, que j'ai mon arc tendu. — Et dist Yberz: Amis, frere, ne tu* (Raoul de Cambrai, v. 1963). *Est-il o vos? — Ouil, sanz faille* (Renart, v. 8367). *Porroie je garir, se croioie en vos lois? — No vos, dist Baudequins* (Chans. des Saisnes, I, 258). Il faut admettre que l'analogie a peu à peu élargi le domaine de oïl, qui, originairement, a dû être restreint aux cas où il s'agissait de la 3^e personne (oïl = *oui il*). En espagnol, on se sert d'une manière toute semblable des pronoms personnels dans les réponses: *¿Sabes como se llama? — Yo no*. En vieil allemand, on répond de même par *jâ ich, jâ ez*, et en vieux néerlandais par *ja ik, jaet*.

15. La langue d'oïl se subdivise, à son tour, en plusieurs dialectes ou groupes de dialectes: à l'Est, le *bourguignon*, le *franc-comtois*, le *lorrain* et le *champenois*; au Nord-Est, le *picard* et le *wallon*; au Nord-Ouest, le *normand*; à l'Ouest, le *poitevin*, l'*angevin* et le *saintongeais*; au centre, dans l'Ile de France et aux alentours, le *français* proprement dit ou *francien*. Roger Bacon, le »doctor mirabilis«, qui avait étudié à l'Université de Paris (1250), avait déjà constaté l'existence de ces dialectes; il dit dans son *Opus Majus*: »Nam et idiomata ejusdem linguae variantur apud diversos, sicut patet de lingua Gallicana quæ apud *Gallicos* et *Normannos* et *Picardos* et *Burgundos* et cœteros multiplici variatur idiomate. Et quod proprie dicitur in idiomate Picardorum, horrescit apud Burgundos, imo apud Gallicos viciniore.« De même, les auteurs français du moyen âge mentionnent souvent les différents dialectes: »Ele sut bien parler de XIII latins; Ele savoit parler et gri-gois et hermin, Flamenc et *borgengon* et tout le sarrasin, *Poitevin* et *gascon*, se li vient a plaisir« (Aiol, v. 5420—23).

REMARQUE. En général, les dialectes ne sont pas des unités géographiques avec des limites précises; ils n'existent pas dans la nature à l'état défini, nous les constituons pour la commodité de nos études. Cette observation a été formulée à plusieurs reprises, en France surtout par P. Meyer et G. Paris; voici ce que dit ce dernier: »Il n'y a réellement pas de dialectes; il n'y a que des traits linguistiques qui entrent respectivement dans des combinaisons diverses, de telle sorte que le parler d'un endroit contiendra un certain nombre de traits qui lui seront communs, par exemple, avec le parler de chacun des quatre endroits les plus voisins, et un certain nombre de traits

qui différeront du parler de chacun d'eux. Chaque trait linguistique occupe d'ailleurs une certaine étendue de terrain dont on peut reconnaître les limites, mais ces limites ne coïncident que très rarement avec celles d'un autre trait ou de plusieurs autres traits, elles ne coïncident pas surtout, comme on se l'imagine souvent encore, avec des limites politiques anciennes ou modernes (il en est parfois autrement, au moins dans une certaine mesure, pour les limites naturelles, telles que montagnes, grands fleuves, espaces inhabités).« G. Paris paraît avoir poussé sa théorie un peu trop loin. Dans quelques études lumineuses, H. Morf a montré que plusieurs groupes de dialectes coïncident avec les anciennes divisions de l'administration ecclésiastique. Ainsi le franco-provençal occupe le terrain des vieux évêchés de Lyon et de Vienne, et ces évêchés ont pris la place des »civitates« latines. Pour le picard, il en est de même; les limites de ce dialecte sont celles des anciens diocèses d'Amiens, de Beauvais, de Noyon et de Cambrai, qui, de leur côté, ont celles des »civitates« latines occupées par les Ambiani, les Bellovaci, les Viromandui et les Nervii.

16. Les différents dialectes de l'ancienne langue étaient tous des langues littéraires; chaque auteur se servait du parler de son pays: il n'y avait pas de κοινή. Cependant le **francien** commence de bonne heure à prendre le pas sur ses congénères, et cela grâce surtout aux circonstances politiques: la royauté a son siège à Paris, et la cour royale fait monter en dignité le dialecte qu'elle parle, que parle la capitale, et dont se sert l'administration. La prédominance du »français de France« sur les autres dialectes devient de plus en plus sensible à partir du XII^e siècle; c'est à cette époque que s'établit définitivement la suprématie de la royauté sur les seigneurs féodaux, en même temps que Paris, grâce à son Université, devient le centre intellectuel du pays. Ce n'est pourtant que vers la fin du moyen âge, au XV^e siècle, que le francien triomphera complètement dans la littérature (§ 48) et que les autres dialectes seront réduits à l'état de patois (§ 25). La supériorité du dialecte central est directement attestée, dès la fin du XII^e siècle, par plusieurs écrivains contemporains. Ainsi le clerc Guernes (Garnier) de Pont-Sainte-Maxence (village de l'Oise) se vante d'avoir écrit son poème sur Thomas Becket (1173) en »bon roman«; il ajoute fièrement:

Mis languages est boens, car en France fui nez.

(éd. Walberg, v. 6165)

Dans sa traduction de Boèce, Jean de Meung s'excuse de ne savoir que son patois natal de Meung-sur-Loire, et non pas le langage plus élégant de Paris :

Si m'escuse de mon langage
Rude, malostru et sauvage;
Car nés ne sui pas de Paris,
Ne si cointes com fut Paris;
Mais me raporte et me comperc
Au parler que m'aprist ma mcre
A Mëun quand je l'alaitoye,
Dont mes parlers ne s'en desvoye,
Ne n'ay nul parler plus habile
Que celui qui keurt à no ville.

On commence même à se moquer de l'accent provincial. Le trouvère artésien Conon de Béthune, récitant (vers 1182) une de ses chansons devant la reine régente Alix de Champagne et son fils (qui fut depuis Philippe-Auguste), eut à s'en ressentir, et il s'en plaint amèrement :

. . . . Mon langage ont blasmé li François
Et mes chansons, oiant les Champenois,
Et la contesse encor, dont plus me poise.

La roïne n'a pas fait que cortoise
Qui me reprist, ele et ses fiz li rois;
Encor ne soit ma parole françoise,
Si la puet on bien entendre en François,
Ne cil ne sont bien apris ne cortois
Qui m'ont repris se j'ai dit moz d'Artois,
Car je ne fui pas noriz à Pontoise.

Le français de Paris finit par être regardé comme le parler le meilleur. Quand Adenet le Roi veut dire que la reine Berte parlait bien le français, il dit qu'on l'eût crue née »au bourc à Saint Denis« (*Berte aus grans piés*, v. 154). Peu à peu les trouvères abandonnent leur dialecte natal et adoptent le dialecte central. Le trouvère lyonnais Aimon de Varennes nous le dit expressément dans son roman de *Florimont* (composé en 1188):

As François jo voil tant servir,
Que ma langue lor est sauvage;
Que jo ai dit en lor langage
Al mieus que ju ai scü dire.
Se ma langue la lor empire,

Por ce ne m'en dient anui:
 Mies aim ma langue que l'autrui.
 Romans ne estoire ne plait
 As François, se il ne l'ont fait.

Rappelons aussi que l'auteur d'*Aymeri de Narbonne*, Bertrand de Bar-sur-Aube, qui fleurit entre 1210 et 1220, ne fait point usage des formes grammaticales particulières à son pays (la Champagne); il écrit en »francien«.

REMARQUE. Voici quelques remarques sommaires de M. F. Brunot sur l'extension du francien, dont l'histoire détaillée est du reste encore à faire. »Dans le midi, c'est au cours du XIV^e siècle que, d'après M. Giry, le français se substitua dans les actes aux anciens dialectes, qui luttèrent avec le latin depuis la fin du XI^e siècle. Dans le nord, les villes de Flandre, de Belgique, d'Artois, de Lorraine, commencent à se servir de la langue vulgaire, pour des contrats privés, dès le début du XIII^e siècle. A peu près à la même époque, il apparaît sur les confins de la langue d'oc, en Aunis, en Poitou; un peu plus tard, en Touraine, en Anjou et en Berry, mais partout avec des traces dialectales. Il faut arriver au XIV^e siècle, où le français est vulgarisé par la chancellerie et l'administration royales, qui s'en servent désormais ordinairement, pour que la langue vulgaire des chartes s'unifie dans un parler commun, qui est celui de Paris, devenu langue officielle. La littérature dialectale disparut à peu près dès le XIV^e siècle en même temps que les documents dialectaux.« Froissart (mort en 1410) écrit encore en picard. Il existait d'autre part, à cette même époque, une langue poétique particulière qui, selon M. E. Hocpfner, mélangeait hardiment, suivant les besoins de la rime et de la versification, les formes dialectales les plus diverses (*Romania*, XLVI, 428).

17. On a souvent soutenu que la langue littéraire française était le résultat d'une fusion de plusieurs dialectes; cette thèse est radicalement fautive. Pour l'appuyer, on a allégué, entre autres choses, l'existence de formes telles que *créance*, *charrier*, *plier*, *camp*, *peser* à côté de *croyance*, *charroyer*, *ployer*, *champ*, *poids*, etc.; mais le rapport entre ces formes est tout autre qu'on ne l'a cru. *Créance* et *croyance* n'appartiennent pas à des dialectes différents de l'ancienne langue, pas plus que *plier* et *ployer*, *charrier* et *charroyer*; tous ces mots sont franciens, mais les seules formes étymologiques sont *créance*, *charroyer*, *ployer*, tandis que *croyance*, *charrier*, *plier* sont des formations postérieures dues à des effets d'analogie (§ 196). *Peser* et *poids* s'expliquent selon le § 300. *Camp* est un mot d'emprunt italien (§ 43) et ne provient nullement du dialecte picard. Il est indubitable que la langue littéraire française est tout simple-

ment le développement du latin vulgaire parlé à Paris et dans les alentours; cependant, dès les plus anciens temps, on constate que des vocables isolés passent d'un dialecte à un autre. Dans le Roland, on rencontre, à côté des formes régulières *helme* et *halberc* (§ 7,2), *elme* et *osberc* qui, visiblement, sont des mots d'emprunt et proviennent du provençal: on sait que le *h* germanique, resté dans la langue d'oïl (§ 481), a disparu dans le midi de la Gaule; donc *elme* est la forme méridionale de *helme*; quant à *osberc*, qui est pour **ausberc*, on y trouve, outre l'amuïssement de *h*, la vocalisation de *l*. On peut donc croire que les heaumes et les hauberts se fabriquaient de préférence dans les villes méridionales et qu'on leur gardait le nom étranger en les important dans le Nord du pays. Il faut expliquer de la même manière *camail*, dont le nom reproduit le prov. *capnialh*. *Sarrazin* est également un mot d'emprunt; la vraie forme française serait *sarraisin* (§ 199). On peut citer encore d'autres exemples: *Amour* et *jaloux* sont probablement empruntés à la langue des troubadours (cf. § 182). *Ballade* et *calandre* ont été pris au provençal. *Bouquetin*, anciennement *bouc-estein* (XIV^e siècle), a probablement été provençal avant de devenir français. *Cap* (*caput*) pour *chef* doit aussi venir du Midi; la locution »par mon cap« se trouve au XIII^e siècle dans Ph. Mousket, qui la met dans la bouche d'Éléonore d'Aquitaine. *Camus*, *carogne*, *écaille* (goth. *skalja*; cf. holl. *schel*) sont des formes normanno-picardes: les formes françaises seraient *chemus*, *charogne*, *échaille*. Ces mots, qui intéressent surtout l'histoire de la civilisation, montrent que le francien a fait des emprunts aux autres dialectes gallo-romans — comme il en a fait au latin et aux langues orientales (§ 20) —; mais ils ne fournissent aucune preuve de la prétendue fusion des dialectes, théorie insoutenable à laquelle Littré a encore prêté son autorité.

18. La période de l'ancien français s'étend du IX^e au XIV^e siècle. Les **Serments de Strasbourg**, conservés dans un manuscrit de la fin du X^e siècle, peut-être même du XI^e, sont le plus ancien document connu de la langue d'oïl. Ce fut le 14 février 842 que Charles le Chauve et Louis le Germanique se rencontrèrent à Strasbourg pour resserrer leur union contre Lothaire; ils se jurèrent alliance devant leurs troupes, Louis

en *lingua romana*, Charles en *lingua teudisca*. Ainsi les rois, pour se faire comprendre de l'armée alliée, durent changer de langue; les soldats, au contraire, se servirent de la leur propre. Voici les deux textes français:

1^o Serment de Louis le Germanique:

Pro deo amur et pro christian poblo el `nostro commun salvement d'ist di in avant, in quant deus savir et podir me dunat, si salvarai eo cist meon fradre Karlo el in aiudha el in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradra salvar difl, in o quid il mi attresi fazet, et ab Ludher nul plaid nunquam prindrai qui meon vol cist meon fradre Karle in damno sit.

TRADUCTION. Pour l'amour de Dieu et pour le salut commun du peuple chrétien et le nôtre, à partir de ce jour, autant que Dieu m'en donne le savoir et le pouvoir, je soutiendrai mon frère Charles de mon aide et en toute chose, comme on doit justement soutenir son frère, à condition qu'il m'en fasse autant, et je ne prendrai jamais avec Lothaire aucun arrangement, qui, par ma volonté, soit au détriment de mon dit frère Charles.

2^o Serment de l'armée de Charles le Chauve:

Si Lodhuuigs sacrament que son fradre Karlo jurat, conservat, et Karlus meos sendra de suo part (non) lo [suon] franit [?], si io returnar non l'int pois ne io ne neuls, cui eo returnar int pois, in nulla aindha contra Lodhunvig nun lui ier (ou li iv er).

TRADUCTION. Si Louis tient le serment qu'il a juré à son frère Charles, et que Charles, mon seigneur, de son côté viole le sien, au cas où je ne l'en pourrai détourner, je ne lui prêterai aucun appui, ni moi ni nul que j'en pourrai détourner.

A la fin du IX^e siècle appartiennent la *Séquence de sainte Eulalie*, en 29 vers, écrite peut-être en dialecte wallon, et un fragment d'une homélie en l'honneur du prophète *Jonas*; ce fragment qui paraît être un brouillon, peut-être un *αὐτόγραφον*, est écrit en latin et en français, en écriture ordinaire et en notes tironiennes; il appartient à la région du Nord-Est. Le X^e siècle nous a transmis la *Vie de Saint Léger*, poème de quarante strophes de six vers octosyllabiques, écrit probablement en wallon. Rappelons aussi la *Passion*, poème de 129 quatrains en octosyllabes, écrits dans une langue mi-française, mi-provençale. Du XI^e siècle date la *Vie de saint Alexis*; le *Pèlerinage de Charlemagne* et la *Chanson de Roland* sont probablement de la fin du siècle. A partir du commencement du

XII^e siècle, les textes se multiplient, et une littérature des plus riches se développe avec une vitesse prodigieuse. La langue vulgaire, le *romanz* de la France, originellement restreinte à l'usage du peuple et aux productions de la muse populaire, élargit son domaine de jour en jour et commence, même hors de la littérature, à concourir avec le latin. Déjà au XII^e siècle, les actes publics de Metz sont écrits en langue vulgaire, et, à partir de Philippe le Bel (1285—1314), les moines de Saint-Denis, historiographes officiels du royaume, cessent de rédiger leurs annales en latin. Grâce au désir croissant des laïques de s'initier à la science des clercs, on commence aussi à traiter en français des questions philosophiques et théologiques et à traduire les classiques latins. — Essayons maintenant d'esquisser un tableau des traits principaux qui caractérisent la vieille langue française.

19. VOCABULAIRE. Le vocabulaire est très riche. Aux éléments primitifs se sont ajoutés un grand nombre de **mots savants**, pris directement au latin littéraire. Ces mots d'emprunt montrent comment le vocabulaire du gallo-roman et du vieux français s'est incessamment enrichi depuis l'époque mérovingienne. Ils se distinguent des mots héréditaires ou populaires et par la forme et par le sens. Tous les changements qui se sont produits dans la langue avant leur adoption, leur sont naturellement inconnus, ils n'ont pu prendre part qu'à l'évolution subie par la langue après qu'ils y ont été admis. En outre ils appartiennent presque tous à la langue religieuse ou à la langue juridique et sont, pour la plupart, des expressions savantes et techniques. Exemples: *Apostle*, *autorité*, *avulterie* (*adulterium*), *chapitre*, *creature*, *criminel*, *devocion*, *diable*, *element*, *credité*, *eritage*, *esperit*, *innocent*, *justice*, *opinion*, *ospital*, *pape*, *paradis*, *prelat*, *prophete*, *redemption*, *sacrifice*, *sepulcre*, *trinité*, *unité*, *verité*, *virginité*, etc. Il faut remarquer que parmi ces mots d'emprunt on trouve surtout des substantifs, très peu d'adjectifs et de verbes; il est aussi curieux de constater que les poèmes guerriers, tels que la Chanson de Roland, contiennent moins de mots savants et plus de mots d'origine germanique que l'*Alexis* et les autres poèmes pieux.

REMARQUE. Notons qu'à côté de la forme plus ou moins savante que présentent tous les mots empruntés au latin, on trouve parfois aussi une

forme populaire qui assigne au mot en question une place dans le fonds héréditaire du vocabulaire. Comme exemples de ces **doublés**, nous citerons *vérité* et *verté* (comp. *bonitatem* > *bonté*), *enfermé* et *enferté*; comp. aussi *paradis* et *pareïs* (maintenant *parvis*; voir § 279, 2). Le nombre de ces doublés ira toujours en augmentant (voir § 39).

20. A côté des mots savants, rappelons les emprunts faits aux différents dialectes, dont nous avons déjà parlé (§ 17), et les mots fournis par les langues étrangères. Ce sont surtout les langues orientales qui ont enrichi le vocabulaire; l'ancien français a peu emprunté aux autres langues étrangères.

1^o **Mots orientaux.** — La plupart de ces mots sont empruntés aux Arabes: ils remontent au temps de leur invasion en Europe ou sont dus aux Croisades. Ils appartiennent à des vocabulaires assez variés. — NOMS DE PERSONNES: *Anorabe*, More. *Caravane* (pers. *karwân*). *Meschin* (ar. *maskîn*), garçon; même mot que *mesquin*, repris au XVI^e siècle à l'it. *meschino*. — TITRES. *Alfage*, titre d'honneur (ar. *al-châdj*), celui qui a fait le pèlerinage de la Mecque). *Atgalife*, calife (ar. *al-khâlifa*). *Almaçour* (ar. *al-mansour*). *Amiral*, émir, chef (ar. *amîr*). *Calife* (ar. *khâlifa*). — GUERRE: *Alcube*, tente (ar. *al-qoubba*; même mot que *alcôve*, § 65, 5). *Muserat* (Roland, v. 2075, 2156), arme de jet (ar. *mizrâq*). *Barbacane* (ar. *barbahkaneh*). — HABILLEMENT: *Alqueton*, *auqueton* (maintenant *hoqueton*, même mot que *coton*, précédé de l'article arabe). *Coton* (ar. *qothon*). *Damas* (nom propre d'une ville d'Asie Mineure; cf. IV, § 253). *Houce*, *housse* (ar. *ghouchja*). *Jupe* (ar. *djoubba*). — MUSIQUE: *Lëut*, *luth* (ar. *ûd*, précédé de l'article *al*). *Nacaire* (ar. *naqâra*). *Rebebe*, *rubebe* (ar. *rabâb*), aujourd'hui *rebec*. *Tabor*, maintenant *tambour* (ar. *tabl*, *tubûl*). — JEUX: *Eschec*, *échec* (pers. *châh*). *Hasard* (IV, § 585). — SCIENCES: *Alquemie*, *alchimie* (ar. *al-kîmijâ*, la chimie). *Cifre*, zéro (ar. *sifr*); sur le changement en *chiffre*, voir § 44, 3. *Eslissir*, *élixir* (ar. *el-iksîr*). *Julep* (ar. *djoulâb*). *Nadir* (ar. *nadhîr*). — PRODUITS et OBJETS: *Aubre* (ar. *'aubar*). *Arcaune*, craie rouge (ar. *al-hinna*; vit aussi dans *henné*). *Bougie* (IV, § 531). *Nacre* (pers. *nakar*). *Orange* (ar. *nârandj*; comp. § 530). *Tasse* (ar. *thaça*). — ANIMAUX: *Gazelle* (ar. *ghazâl*). *Sacre*, oiseau de proie (ar. *çaqr*).

2^o **Mots grecs.** — *Baratron*, enfer (βάρατρον). *Besant* (monnaie de Byzance). *Chataut* (χελώνδιον). *Escaramant*, *escarimant*, étoffe de soie (σκαράμαγκον). *Mangonel* (μάγγανον). *Tarcais* (ταρξάσιον), devenu *carcais* (§ 507,1) et enfin *carquois*.

3^o **Mots italiens.** — *Arsenal* (arsenale, d'origine arabe). *Bonace* (bonaccia). *Brigue* (briga). *Catacombe* (catacomba). *Citrouille* (citrullo). *Galée* ou *galie* (galea, galia). *Magasin* (magazzino, d'origine arabe). *Materas*, *matelas* (materasso, d'origine arabe). *Porcelaine* (porcellana). *Voguer* (vogare).

4^o **Mots slaves.** — *Sable*, martre zibeline (pol. sobol). *Soschanie*, *souquenie*, *souquenille* (pol. suknia).

5^o **Mots allemands.** — *Brémarl*, bière de Brême. *Hallebarde* (helmbarte). *Troupe* (trumpa). Rappelons aussi *tiescher*, parler allemand.

6^o **Mots néerlandais.** — *Bélier* (dér. de bell, cloche; comp. holl. *bellhamel*, angl. *bellwether*). *Crane* (kraue, kraan). *Douke*, drap (doke, plur. de doec; all. *Tuch*). *Dune* (dune, duin). *Échasse* (cf. holl. *schaats*). *Escute*, petit bateau (schute). *Estaie*, étau (staeye). *Esturman* (stuurman). *Fret* (fracht). *Goudendarl*, pique des Flamands. *Happer* (happen). *Lifecop*, pot-de-vin (lijfkoop). *Marsouin* (meerzwijn). *Paltoke*, paleto (paltrok). *Raque* (rak). *Relanghe*, *renenghe*, chambre des comptes en Flandre (redening). *Stoeille*, petite chaise (stoel). *Traine*, huile de poisson (traen). *Vacarme* (wacharme). *Vilebrequin* (wimpelkin). Ajoutons le préfixe *ca-* (III, § 526).

7^o **Mots anglais.** — *Drinc*, boisson (drink); *drinkerie*. *Estelin*, monnaie anglaise (esterling). *Grip*, griffon. *Haquenée* (hackney, cheval de Hackney). *Heller*, trinquer (haile, hail). *Lovendrant* (Bérout, *Tristan*, v. 2159), philtre d'amour. *Outlaghe*, *utlage*, *ullage*, homme mis hors la loi (outlage); *ullagarie*, bannissement; *utlagier*, bannir. Il est d'ailleurs parfois difficile de décider si un mot est bas-allemand ou anglais.

8^o **Mot breton.** — *Mouelle*.

REMARQUE. Faisons remarquer ici, une fois pour toutes, que l'étude des mots d'emprunt ne présente pas seulement un intérêt linguistique: derrière chaque mot d'emprunt se cache un problème historique concernant le développement de la culture française. Les mots empruntés nous révèlent des lacunes, et les manières dont on les a comblées attestent l'influence exercée sur la France par les peuples auxquels on a demandé les nouveaux vocables.

L'histoire de mots tels que *chiffre*, *damas*, *souquenille*, *magasin*, *hallebarde* nous présente autant de petits chapitres de l'histoire de la civilisation française.

21. PHONÉTIQUE. La phonétique du francien, très différente de celle du gallo-roman (§ 10,2), est extrêmement riche et variée, et possède beaucoup de phonèmes également inconnus au latin et à la langue moderne. Sous l'influence de l'ictus, toutes les voyelles post-toniques, sauf *a*, sont tombées (§ 248—249): *servire* > *servir*, *heri* > *ier*, *minus* > *meins*, etc.; *a* atone libre est devenu [ə]: *bona* > *bone*; *ornamentum* > *ornement* (§§ 253 et 257); *a* accentué libre est devenu *e*: *mare* > *mer* (§§ 170—173); *e* fermé libre et tonique s'est diphthongué en *ei*, plus tard *oi*: *verum* > *veir* > *voir* (§ 157); *o* fermé libre et tonique s'est changé en *ou*, plus tard *eu*: *hora* > *oure* > *eure* (§ 183); *u* [u] est devenu [y]: *luna* > *luue* (§ 187). Des diphthongues du gallo-roman, *au* s'est contracté en *ò*: *causa* > *chose* (§ 189); *ie* est devenu [jɛ]: *miele* > *niel* [mjɛl] (cf. § 165); *uo* est devenu *ue*, qui se contracte en [œ]: *buove* > *buef* > [bœf] (§ 178). Notons enfin le développement de quelques voyelles nasales: *campum* > *chanp* [tʃāmp], *tempus* > *tens* [tēns] (§ 219, § 215), etc. Pour les consonnes, il faut surtout signaler l'altération des explosives en affriquées: *carrum* > [tʃar] > [ʃar] (§ 402); *larga* > [lardʒə] > [larʒə] (§ 424); la vocalisation de *l* devant une consonne: *albe* > *aube* (§ 343); l'amuïssement de [ɣ]: *seɣur* > *sœur* (§ 413); de [ð] et de [p]: *vide* > *vie*, *pedre* > *pere* (§ 383, § 391), *escut* > *escu* (§ 387); de *s* devant une consonne, *paste* > *pâte* (§ 462); la disparition de certaines consonnes mouillées (§ 305), etc. Rappelons enfin que toutes les consonnes finales se prononçaient; on disait [tʃat] (*chat*), [sot] (*sot*), [bas] (*bas*), [grɔs] (*gros*), [fort] (*fort*), [tʃawt] (*chant*), [grānt] (*grant*), etc.

22. MORPHOLOGIE, etc. L'ancien français est une langue à déclinaison, avec un cas sujet et un cas régime: *mes amis plore sa seror* (mon ami pleure sa sœur); *ma suer plore son ami* (ma sœur pleure son ami); le cas régime pouvait aussi en certains cas faire fonction de génitif ou de datif (V, § 96): *li fiz le rei* (le fils du roi); *Dieu porofrit le quant* (il offrit le gant à Dieu). Grâce à la déclinaison, l'ordre des mots est très libre et varié: on dira *li chiens mort le cerf*, *le cerf*

mort li chiens, mort li chiens le cerf ou *li chiens le cerf mort*, la flexion indiquant partout le rapport des noms; comp. encore: *or veit il bien d'Espagne lo regnet* (Roland, v. 1029), et la phrase moderne: *maintenant il voit bien le royaume d'Espagne*. La déclinaison des mots s'effectuait de différentes manières, tantôt sans déplacement d'accent: *murs, mur — mur, murs; cuens, comle — comte, comtes*, tantôt avec déplacement d'accent: *sire, seignor — seignor, seignors* (II², § 248 ss.), etc. Quant aux adjectifs, tous ceux qui, en latin, étaient à forme unique pour le masculin et le féminin, l'étaient ordinairement aussi en français, et n'avaient pas d'e au féminin: *une fort bataille* (II², § 383), etc.; la gradation s'exprimait par le positif et l'adverbe *plus*, mais on avait aussi conservé des traces du comparatif latin; ainsi, à côté de *plus fort*, on trouve *forçor* (fortiorem). Pour les nombres ordinaux, on crée de nouvelles formes en *-ieme*: *quint* est remplacé par *cinquieme*, etc. (II², § 493). Dans les pronoms, on remarque l'existence de *o* (hoc), de *ist* (iste) et de plusieurs autres, disparus avant la Renaissance. Dans les verbes, il faut surtout rappeler les parfaits à déplacement d'accent: *pris, presis, prist, presimes, presistes, prisdrent* (II², § 182); les présents tels que *parol — parlons*, etc. La variété des formes grammaticales des verbes était ainsi considérable: on conjuguait *aim, aimes, aimet, amons, amez, aiment; lief, lieves, lievet, levons, levez, lievent*, etc.; on voit par ces exemples le grand rôle que jouait l'apophonie (§§ 297—302), dont le jeu harmonique sera troublé par l'analogie. Signalons enfin que la construction périodique était pauvre et peu développée.

REMARQUE. Pour suppléer à l'insuffisance de ces indications sommaires, nous empruntons à un article de G. Paris (*Journal des Savants*, 1897, p. 612) la juste et intéressante appréciation de l'ancienne langue que voici: »Le français, considéré soit comme organisme linguistique, soit comme instrument d'expression, n'a guère fait que perdre depuis le XII^e siècle. Au premier point de vue, il est trop clair que la variété et la richesse du vocalisme, la persistance des consonnes finales, l'heureux balancement des formes verbales, étaient des avantages esthétiques, en comparaison de l'uniformité qui s'est partout introduite et de la destruction qui a rongé tant de beaux phonèmes, en même temps qu'ils augmentaient beaucoup la clarté et dispensaient en grande partie des pronoms, des prépositions et des conjonctions qui nous encombrent. Au second point de vue, l'existence de deux eas n'avait rien que de favorable à la grâce et à la netteté des tournures; l'em-

ploi facultatif de l'article permettait de précieuses distinctions de sens; la liberté et la souplesse de la construction se prêtaient à merveille à se laisser modeler par une main habile. Le français moderne n'offre aux écrivains des ressources plus nombreuses que grâce à l'introduction considérable de mots savants et à la faculté, due aussi à l'imitation latine, de construire plus aisément de longues périodes. Mais ces deux acquisitions auraient pu se faire sans troubler la structure du vieux langage; celle-ci s'est éroulée d'elle-même par l'effacement toujours grandissant des distinctions phonétiques, par la désuétude où est insensiblement tombée la déclinaison, par la tyrannie que l'analogie a exercée sur la conjugaison, par l'ossification de la syntaxe, si l'on peut ainsi dire, résultant de l'atrophie des éléments qui lui permettaient le jeu souple et facile d'autrefois.»

23. On connaît le sort merveilleux de l'ancienne littérature française. Admirée et enviée par toute l'Europe, elle fut vite traduite en beaucoup de langues, et les fiers héros des chansons de geste et les gracieuses héroïnes des romans d'aventures furent connus des îles lointaines de l'Océan Atlantique Boréal jusqu'aux pays méditerranéens. Voici quelques témoignages qui attestent l'universalité de la langue française au moyen âge.

1^o En **Angleterre**, (les Normands l'avaient conquise en 1066), le français gagna vite du terrain, surtout dans les classes élevées. On lit dans la chronique de Robert de Gloucester, écrite vers la fin du treizième siècle (éd. Aldis Wright, II, p. 543):

þus eom Engolond into Normandies hond.
 & þe Normans ne coupe speke þo bote hor owe speche
 & speke French as hii dude atom, & hor children dude also teche.
 So þat heimen of þis lond, þat of hor blod come,
 Holdeþ alle þulke speche, þat hii of hom nome.
 Vor bote a man conne Frenss, me telþ af him lute;
 Ac lowe men holdeþ to Engliss & to hor owe speche yute.
 Ich wene þer ne beþ in al þe world contreyes none,
 þat ne holdeþ to hor owe speche, bote Engelond one.

(Ainsi l'Angleterre vint au pouvoir des Normands. — Et les Normands ne savaient alors parler que leur propre langue. — Et ils parlaient français comme chez eux, et apprirent la même langue à leurs enfants. — De sorte que les grands seigneurs de ce pays, qui descendent d'eux, — Maintiennent tous la langue qu'ils héritèrent d'eux. — Car si un homme ne sait pas le français, on le méprise. — Mais les hommes de basse condition s'en tiennent encore à l'anglais et à leur propre langue. — Je crois qu'il n'y a pas au monde de pays — Qui ne tienne pour sa propre langue, excepté l'Angleterre.)

Le français devient vite la langue littéraire par excellence du pays, en même temps que l'usage de l'anglais en tant que langue écrite va constamment en déclinant. Le prestige du français est si grand que même les auteurs anglais de naissance s'en servent en abandonnant leur langue; les plus anciens de ces essais remontent à la fin du XII^e siècle (comp. *Les Contes de Bozon*, p. p. P. Meyer. Paris, 1889. P. LII ss). C'est aussi en français que Mandeville conte ses voyages et que Gower compose ses ballades et plusieurs autres poésies (*Romania*, XXIX, 160). Le français était en outre devenu la langue officielle, et, au commencement du XIV^e siècle, il était près de devenir le langage commun de toute l'Angleterre; mais par un revirement subit, l'anglais l'emporte dans la littérature comme dans la vie officielle. En 1362, Édouard III ordonne que les plaids se feront en anglais, et le français, devenu à peu près une langue savante, trouve un dernier asile dans les documents officiels.

REMARQUE. Le français d'Angleterre, l'**anglo-normand**, dégénéra dans le courant du XIII^e siècle et finit par différer sensiblement du français du continent. Dans son *Manuel des pechiéz*, Wilham de Wadington s'excuse par avance de sa langue :

De le franceis ni del rimer
Ne me daît nuls hom blamer
Kar en Engleterre fus né
E nurri lenz et élevé.

Rappelons aussi les vers bien connus du prologue des »Canterbury Tales«, où Chaucer dit de la *prioress* :

And Frensch schc spak ful faire and fetysly
After the scole of Stratford atte Bowe,
For Frensch of Parys was to hire unknowe.

2^o En **Italie**, où les chansons de geste pénétrèrent de très bonne heure, Brunetto Latini, le maître de Dante, se sert du français pour rédiger sa grande encyclopédie »*Li Tresors*« (vers 1265), et il explique lui-même, de la manière suivante, cette préférence donnée à une langue étrangère: »Et se aucuns demandoit por quoi cist livres est escriz en romans selonc le langage des François, puisque nos somes Ytaliens, je diroie que ce est por. ij. raisons: l'une, car nos somes en France, et

l'autre por ce que la parlëure est plus delitable et plus commune à toutes gens». Un autre Italien de ce temps-là, Martino da Canale, s'est exprimé à peu près de la même manière dans l'introduction de la *Chronique vénitienne*: »Por ce que lengue franceise cort parmi le monde, et est la plus delitable a lire, et a oïr, que nule autre, me sui je entremis de translater l'anciene estoire des Veneciens de latin en franceis». Rappelons encore que les voyages de Marco-Polo et les compilations des romans de la Table Ronde par Rusticien de Pise sont également en français, et que la chronique de Giovanni Villani fourmille de mots d'emprunt français.

3^o Pour l'**Allemagne**, nous avons les vers où Adenet le Roi nous raconte que les enfants d'outre-Rhin avaient des précepteurs français:

Avoit une coustume ens el tiois pais
Que tout li grant seignor, li conte et li marchis
Avoient entour aus gent françoise tous dis
Pour aprendre françois lor filles et lor fils.
Li rois et la roïne et Berte o le cler vis
Sorent pres d'aussi bien le françois de Paris
Com se il fussent né au bourc a Saint Denis.

(*Berte aus grans pies*, v. 148—154.)

4^o Pourtant, le témoignage le plus curieux de l'universalité de la langue française se trouve dans le »*Konungs-Skuggsjá*« (speculum regale). L'auteur de cette encyclopédie pédagogique, écrite en **Norvège** vers la fin du XIII^e siècle, fait dire au père qui instruit son fils: »Ok ef þu vilt verða fullkominn í fróðleik, þá nemdu allar mállyzkur, en allra heldzt latínu ok völsku, þvíat þær tungur ganga víðast«. (Et si tu veux être parfait en science, apprends toutes les langues, mais avant tout le latin et le français, parce qu'ils ont la plus grande extension.)

5^o Le français se rencontre aussi hors des limites de l'Europe; il est parlé et cultivé dès le commencement du XII^e siècle dans le royaume français de Jérusalem et à Chypre. C'est à Acre que »maistre Johan d'Antioche« traduit, en 1282, la *Rhétorique* de Cicéron (*Romania*, XXIX, 155). De même Philippe de Novare, Italien de naissance et domicilié en

Orient, compose ses ouvrages (*Assises de Jérusalem*, *Gestes des Chiprois*, *Les quatre ages de l'homme*) en français.

6^o On peut compléter ces témoignages en rappelant que Paris était au moyen âge la capitale littéraire et scientifique de l'Europe; Césaire de Heisterbach l'appelle »*fons totius scientiæ*« (*Dialogus*, etc. éd. Strange, I, 304). Son Université tenait sans conteste le premier rang. Le dicton *Est Paris absque pari* ne s'appliquait pas, sous sa forme française *Paris sans per* (*pair*), au ravisseur d'Hélène, mais à la ville (IV, § 34, Rem.), qui était aussi le centre de la »courtoisie«. La suprématie de la France dans le domaine des modes et des manières élégantes est d'ancienne date. Dans *Girart de Roussillon* (v. 3819), un chevalier est *courré* »à la guise de France«, et un roi anglais prend pour chapelain un clerc français »*quia francicam elegantiam norat*« (Guibert de Nogent). Fait non moins significatif: un des premiers mots que les Allemands empruntent au français est *fin* [fin], qui finit par devenir *fein*.

24. Grâce au prestige de la civilisation et de la langue françaises, un nombre considérable de mots ont passé du français dans les autres langues. On en trouve un peu partout, dans les chansons des troubadours et des »*Minnesänger*« allemands aussi bien que dans les sagas islandaises et les chroniques cypriotes. L'étude de ces mots est souvent fort instructive pour la phonétique historique du français (cf. § 126); elle nous montre aussi d'une manière palpable l'influence que la France a exercée sur la civilisation des autres nations.

1^o Une grande partie des vocables **anglais** les plus usités sont d'origine normande. Exemples: *arrest*, *aunt*, *baron*, *beast*, *budget* (bougette), *change*, *cloister*, *comfort*, *compost*, *constable* (connestable), *cost*, *countess*, *court*, (*di*)*sport*, *dinner*, *duke*, *esquire*, *fashion*, *forest*, *host*, *judge*, *jury*, *mansion*, *master*, *money*, *nephew*, *niece*, *oyster*, *prison*, *soldier*, *strange*, *study*, *taste*, *uncle*, *veal*, *venison*, etc. Très souvent on a gardé l'ancien vocable germanique à côté du mot d'emprunt français: *Ox* — *beef*; *calf* — *veal*; *sheep* — *mutton*; *pig* — *pork*; *wish* — *desire*; *luck* — *fortune*; *bloom* — *flower*; *deed* — *act*; *begin* — *commence*; *sound* — *safe*; *beg* — *pray*; *speech* — *language*; *heal* — *cure*; *folk* — *people*; *storm* — *tempest*, etc.

2^o Pour l'**Allemagne**, le français domine tellement la langue du pays qu'elle lui emprunte même un suffixe nominal (-*ie*) et un suffixe verbal (-*ieren*) et que les poésies des «*Minne-sänger*» (XII^e—XIII^e siècle) sont remplies de mots tels que *amis*, *âmûr*, *ameiren*, *âventiure*, *batschelier*, *bucheläre* (vfr. *boucler*), *covertiure*, *cumpân*, *cumpanjân*, *cartôsie*, *dâmoisele*, *fianze*, *foreht*, *garzûn*, *gramerzis*, *maisnie*, *prinze*, *schahlelân*, *schapel*, *schapperûn*, *schastel*, *schevalier*, *sackenie*, *tjostieren*, etc., etc.

3^o Dans les **Pays-Bas**, l'influence française était considérable, et les rapports dynastiques, commerciaux et littéraires entre les deux pays avaient pour résultat l'introduction d'un grand nombre de mots français en néerlandais; la forme de ces mots d'emprunt, dont la plupart vivent encore en hollandais, accuse souvent une origine picarde. Exemples: *koverkief* (pic. *couvrekief*), *almutse* (*almuse*) ou *muuts*, *wambnis* (pic. *wambois*), *serge*, *kaloen*, *jûweel* (*joeel*), *harnas*, *vizier*, *banier*, *kasteel*, *kampioen*, *joeste*, *bohorderen*, *toernooi*, *baron*, *kanselier*, *provoost*, *aksijns* (*accise*), *paleis*, *saus*, *pastei*, *kapoen*, *konijn* (*conil*), *fetaelge* (*vitaille*), *suiker*, *kaneel*, *schavot* (*échafaut*), *kalingeren* (pic. *calengier*), *leveren* (*livrer*), *prijns*, *rente*, *dozijn*; *faeljant* (*vaillant*), *blond*, *fijn*, *rond*, etc.

4^o Les **sagas norroises** présentent un assez grand nombre de mots d'origine française: ils apparaissent d'abord dans les sagas romanesques traduites, et passent de là dans les sagas nationales, les »*Íslendingasögur*«. Noms d'étoffes, de vêtements et d'armes: *flnel* (*veluel*), *skarlat*, *iakka* (*jaque*), *møttul* (*mantel*), *styfill* (*estivel*), *køvertár*, *harneskia* (cf. vfr. *harneschier*), *buklari*. Noms d'aliments: *mustarðr*, *sirop*, *spís* (*espice*), *klarct*, *píment*. Termes de chevalerie: *kurteisi*, *barrúnn*, *markeiss*, *burt* (*behort*), *dust* (*jouste*; § 307, Rem.), *turniment*, *dubba* (*adouben*), *tersel* (*tercel*), *danz*, *gramerz* (*grant merci*), *pardún*. Injures: *ribbaldi*, *latrúnn*, *púta*. Adjectifs: *fínn*, *kóerr* (picard *kier*, *cher*), *kvítr*, etc. Un grand nombre de ces mots se retrouvent dans les autres langues scandinaves.

5^o Des vocables français se rencontrent également dans les **chroniques grecques** du moyen âge: *πouxκλέριν* (*bouclier*), *γαρνιζούν* (*garnison*), *κιβιτάνος* (pic. *kievetaïne*), *κογκουέστα* (*conquête*), *παλαφρέ* (*palefrei*), *τρέβα* (*treve*), *ἀμυράλης*

(amiral), ὁμάτςι (homage), φίε (fief). L'influence française s'est surtout fait sentir dans l'île de Chypre où le gouvernement, de 1191 à 1489, fut français; un nombre considérable de mots français s'emploient encore dans le parler populaire cypriote: μπρότςα (broche), τζαέρα (vfr. chaire), ποττίνια (bottines). Le mot μπαρούς (baron) a passé en arménien, où il vit encore au sens général de »monsieur«.

CHAPITRE III.

LA PÉRIODE MOYENNE.

25. Le moyen français embrasse la fin du XIV^e siècle, le XV^e et le XVI^e siècle. Au commencement de cette période, les anciens dialectes achèvent de disparaître comme langues écrites et se réduisent à l'état de simples **patois**. On finit par n'avoir qu'une seule langue littéraire officielle, le français proprement dit. La centralisation politique et intellectuelle, qui va toujours en augmentant, étend le dialecte de l'Île de France non seulement à l'ancien domaine de la langue d'oïl, mais à toute la France. Froissart séjourne, en 1388, chez monseigneur Gaston Phébus de Foix, qui comprend et parle parfaitement bien le français. L'illustre chroniqueur, qui passe ses soirées à lui lire »Méliador«, remarque que le comte »parloit à moi, non pas en son gascon, mais en beau et bon François«. Un jalon important pour l'histoire de la pénétration du français en Provence, est fourni par le roman de »Paris et Vienne«, originairement écrit en provençal; il a reçu la forme sous laquelle il nous est parvenu d'un Marseillais, Pierre de la Cépède (1432). Un autre méridional contemporain, Antoine de la Sale (né en 1388), manie le français avec une rare aisance. Rappelons aussi qu'en 1509 on fait représenter en Dauphiné, dans la ville de Romans, le grand mystère des Trois Doms, écrit en français. Au XVI^e siècle, Marot, avec qui le Midi fait son entrée définitive dans la littérature française, nous raconte lui-même, dans l'*Enfer* (v. 395 ss.), comment il oublia son dialecte natal pour celui de Paris:

A brief parler, c'est Cahors en Quercy
Que je laissay pour venir querre icy

Mille malheurs, ausquels ma destinée
 M'avoit soumis. Car une matinée,
 N'ayant dix ans, en France fuy meiné,
 Là où depuis me suis tant pourmeiné
 Que j'oublaiy ma langue maternelle,
 Et grossement aprins la paternelle
 Langue françoise, ès grands courts estimée,
 Laquelle enfin quelque peu s'est limée,
 Suyvant le roy François premier du nom,
 Dont le sçavoir excède le renom.

Notons enfin qu'au commencement du XVI^e siècle, une révolution s'accomplit dans la constitution des *Jeux Floraux* à Toulouse, fondés en 1323 pour soutenir la poésie provençale mourante: la langue française, admise d'abord concurremment avec la langue provençale, finit bientôt par y régner seule, et l'ancien consistoire du *Gay Saber* prend le titre de *Collège de rhétorique et de poésie françoise* (plus tard *Collège de la poésie latine, grecque et françoise*).

REMARQUE. Les dialectes, réduits à n'être que des patois, ne servent plus dans la littérature qu'à produire une certaine couleur locale; le parler patois devient une sorte d'artifice littéraire dont tirent profit surtout les auteurs dramatiques et les conteurs. Pathelin, dans la célèbre farce qui porte son nom, »jergonne en lymosinois« (v. 845), en lorrain, en picard et en normand. Villon, en mentionnant deux dames poitevines de sa connaissance, s'amuse, en parlant d'elles, à employer leur dialecte; après avoir indiqué en termes très vagues où elles demeurent, il ajoute en poitevin:

Mais i [je] ne di proprement ou
 Yquelles passent tous les jours;
 M'armel i ne seu [suis] mie si fou:
 Car i vueil eeler mes amours.

(*Grand Testament*, str. XCIV.)

Bonaventure Despériers fait parler poitevin et rouergat à plusieurs des personnages de ses *Nouvelles Récréations* (voir nos 15, 69, 70, 71, 72). Henri Estienne, en racontant en français la vieille anecdote du curé de Pierrebuffière, ajoute qu'elle a bien »meilleure grâce« en patois, et il la donne aussi en limousin (*Apologie pour Hérodote*, II, 250). François Perrin, qui déguise en paysan le jeune amant des *Escoliers* (1589), lui prête le patois qu'on parle dans le Morvan et dans le Mâconnais. Dans *La Tasse*, comédie en vers de Claude Bonnet et qui date d'environ 1595, le provençal et l'italien viennent s'entremêler avec le picard et le français.

26. Les changements que subit la langue durant la période moyenne sont vastes et profonds, et ils s'effectuent avec une

assez grande rapidité. Au milieu du XV^e siècle, Villon essaie d'écrire une ballade en »vieil françois« (*Gr. Test.*, v. 385—412), et n'arrive qu'à donner un fatras de vieilles formes, dont il n'a pas compris l'emploi correct: la langue des XII^e et XIII^e siècles lui est déjà absolument étrangère. Et quand Marot, en 1533, se met à rééditer les poésies de ce même Villon, mort quelque soixante-dix ans auparavant, il insiste à plusieurs reprises sur »l'antiquité de son parler«, et ajoute beaucoup d'annotations pour expliquer au public du XVI^e siècle ce qui lui semble »le plus dur à entendre«. Ce très rapide développement de la langue est souvent attesté par les auteurs contemporains. Geofroy Tory constate dans son *Champ fleury* (1529) que: »Le langage d'aujourd'hui est changé en mille façons du langage qui estoit il y a cinquante ans ou environ«. Montaigne se prononce de la même manière: »Selon la variation continuelle qui a suivi le nostre [langage] jusques à ceste heure, qui peut esperer que sa forme presente soit en usage d'icy à cinquante ans? Il escoule tous les jours de nos mains et depuis que je vis, s'est alteré de moitié« (*Essais*, III, 9). Renchérissant sur les autres, Vauquelin de la Fresnaye s'écrie dans une de ses *Satires*:

Car depuis quarante ans desjà quatre ou cinq fois
La façon a changé de parler en françois.

Essayons maintenant de caractériser brièvement le moyen français.

27. PHONÉTIQUE. Il faut surtout relever les faits suivants. L'*e* féminin s'amuit devant ou après une voyelle: *vēu* > *vu*, *vēoir* > *voir* (§ 264), *vraiment* > *vrainent* (§ 271), etc.; devant ou après *l* et *r*: *alebastre* > *albastre*, etc. (§ 291); parfois aussi à la fin des mots: *eaue* > *eau* (§ 253, Rem. 3.). La triphthongue *eau* se réduit à la diphtongue *eo*, qui à son tour devient *o*: *beau* > [bo] (§ 239). La diphtongue *oi* [oj] devient [wɛ], [ɛ] ou [wa, wɔ]: *trois* > [trwɛ] ou [trwɔ], etc. (§ 158, 160). Notez encore le développement de plusieurs nouvelles voyelles nasales: [ɛ̃] de *in* (§ 213), [ɔ̃] de *ou* (§ 225), etc.; l'affaiblissement de *h* (§ 485) et l'amuissement de nombreuses consonnes finales (§ 315).

28. Il y eut, au XVI^e siècle, de vives discussions sur la bonne manière de prononcer le français; ce qu'on a appelé

plus tard »le bon usage« (§ 58), n'était pas encore établi, et chaque grammairien tranchait à son gré les questions de prononciation selon le parler qui lui était naturel. La langue de la capitale servait, à coup sûr, de *κοινή*; aux témoignages déjà cités (§ 16), on peut ajouter les deux suivants, pris chez Henri Estienne. Il dit dans la *Précellence*: »Nous donnons le premier lieu au langage de Paris«, et, dans l'introduction des *Hypomneses*: »Sicut Athenæ Græcia Græciæ appellatæ fuerunt, ita Lutetiam, ad sermonem etiam quod attinet, Franciam Franciæ vocare possis«. Mais, — et il ne pouvait en être autrement, — la langue commune n'était pas prononcée de la même manière par tout le monde. Où était, à Paris, la meilleure prononciation? Fallait-il parler comme à la Cour, ^Λ comme au Parlement, ou comme à l'Université? Et si l'on sortait de Paris, l'incertitude devenait encore plus grande, le français subissant l'influence des différents patois locaux. ^Υ »Mon langage François, dit Montaigne, est alteré et en la prononciation et ailleurs par la barbarie de mon creu« (*Essais*, II, chap. 17). Pasquier a fait la même observation dans une curieuse lettre adressée à Ramus: »Ceux qui mettent la main à la plume prennent leur origine de divers païs de la France, et est malaisé qu'en nostre prononciation il ne demeure toujours en nous je ne sçay quoy du ramage de nostre païs. Je le voy par effect en vous, auquel, quelque longue demeure qu'avez faite dans la ville de Paris, je recognois de jour à autre plusieurs traits de vostre picard, tout ainsi que Pollion recognoissoit en Tite-Live je ne sçay quoy de son padouan.« Il y en avait même qui ne regardaient pas la prononciation de Paris comme la meilleure. En parlant de la ville d'Orléans, Paul Hentzner nous dit, dans ses notes de voyage, que l'accent français y est si pur qu'on dit *l'orléanisme* comme chez les Grecs l'*atticisme*, et Thomas Platter confirme la vérité de cette observation. Ce n'est qu'au ^X XVII^e siècle, grâce aux efforts des puristes (§ 51 ss.), que tout le monde tombe d'accord, ou à peu près, sur la bonne manière de prononcer, — en théorie, du moins, car en pratique on n'arrive jamais à saisir cette fée Morgane, qui, nécessairement, se dissout en nuées quand on s'en approche de trop près.

29. MORPHOLOGIE, etc. C'est la disparition de la déclinaison (II², § 275 ss.) qui caractérise surtout le moyen français par rapport à la période précédente: l'ancien cas sujet succombe devant le cas régime, et, de ce fait, *s* devient le signe du pluriel: les formes *murs*, *mnr* — *mnr*, *murs* se réduisent à *mnr* — *murs*. Les auteurs du XV^e siècle se servent encore des formes du nominatif, mais ils en ont perdu la notion exacte. Clément Marot, en rééditant les poésies de Villon (§ 26), signale justement à l'attention du lecteur les formes telles que »*ly Roys*, pour le *Roy*, *homs* pour *homme*, *compaing* pour *compaignon*; aussi force pluriels pour singuliers, et plusieurs autres incongruites dont estoit plain le langage mal lymé d'icelluy temps«. Rabelais, voulant imiter l'ancienne langue, n'hésite pas à écrire: »Pensez vivre joyeux, de par li bon Dieu et li bons homs (livre III, chap. 2)!«. La disparition de la déclinaison amène nécessairement un trouble profond dans la syntaxe. C'est surtout l'ordre des mots qui en est affecté, et l'inversion, que la déclinaison seule rendait possible, disparaît presque complètement. Dans les adjectifs, il faut surtout signaler le triomphe des formes analogiques *forte*, *grande*, *telle*, etc., au détriment des anciens féminins *grand*, *fort*, *tel* (II², § 385). Dans les verbes, la grande variété de formes propre à l'ancien français est notablement réduite: les terminaisons des différentes personnes sont uniformisées, et le balancement harmonique des voyelles est supprimé dans beaucoup de cas; aussi l'emploi d'un pronom personnel pour indiquer la personne devient-il de plus en plus nécessaire; au lieu de *lef*, *leves*, *leve*, *lavons*, *lavez*, *levant*, on dira *je lave*, *tu laves*, *il lave*, *nous lavons*, *vous lavez*, *ils lavent*.

30. VOCABULAIRE. Le vocabulaire subit de profondes transformations et finit par devenir assez différent de celui de l'ancien français. D'un côté disparaît peu à peu, avec le moyen âge, une très grande partie du vieux fonds populaire: ainsi tous les mots appelés *historiques*, c.-à-d. désignant des objets, des institutions et des idées propres aux temps féodaux; la nouvelle civilisation les rend superflus, et ils succombent avec l'état social qu'ils représentaient. D'un autre côté, les mots d'emprunt deviennent de plus en plus nombreux. On emprunte aux différents dialectes septentrionaux et

méridionaux (§§ 31 et 32), ainsi qu'à l'argot proprement dit (§ 33) et aux langues étrangères; surtout les relations avec l'Italie (§§ 41—44), l'Espagne (§ 45) et l'Allemagne (§ 46) amènent toute une invasion de termes nouveaux. C'est pourtant aux langues classiques qu'on fait les emprunts les plus considérables, et tous ces mots latins et grecs, aux allures savantes et solennelles, ne tardent pas à changer le caractère du lexique (§ 34 ss.).

31. EMPRUNTS AUX DIALECTES. La littérature du moyen âge n'avait produit aucune œuvre qui s'imposât comme modèle à tous les écrivains: aucun auteur français ancien n'a eu l'autorité d'un Dante ou d'un Luther; aussi les écrivains de province, tout en employant la langue littéraire commune, y introduisent-ils des locutions et des expressions dialectales. Citons comme exemple que Marot, en parlant de son »valet de Gascongne« l'appelle un vénérable *hillot* (garçon); ce mot est un dérivé de *filius*, et il appartient au dialecte gascon, qui change régulièrement *f* en *h*; la forme française serait *fillot*. C'est ainsi que procèdent beaucoup d'auteurs. Rabelais emploie des termes tourangeaux, Ronsard des termes vendômois, Tabourot des mots dijonnais. Les poésies de Jean Doublet abondent en mots normands, et les contes de Bouchet en mots poitevins. Comme Marot, Monluc, Montaigne, Du Bartas recourent au gascon, qui se rencontre aussi dans les lettres de Henri IV, et Bernard Palissy puise largement dans le vocabulaire de l'Aunis et de la Saintonge. Nous voyons même qu'au XVI^e siècle beaucoup d'auteurs recommandent expressément d'enrichir la langue littéraire de mots empruntés aux dialectes. Ronsard demande dans son »Art poétique« (1565) qu'on accepte »les mots Gascons, Poitevins, Normans, Lyonnois et d'autres païs, pourveu qu'ils soient bons et que proprement ils signifient ce que tu veux dire«; il faut pourtant remarquer qu'il n'applique pas sa propre théorie. On veut imiter ce qui s'est passé en Grèce; Henri Estienne le dit expressément: »Car ainsi que les poètes grecs s'aidoyent au besoin de mots peculiers à certains pays de la Grece, ainsi nos poètes françois peuvent faire leur prouffit de plusieurs vocables qui toutesfois ne sont en usage qu'en certains endroits de la France« (*Précellence*, p. 174). Beaucoup

d'autres auteurs du temps ont donné le même conseil; et voici, par exemple, la réflexion naïve de J. Peletier du Mans: »Le Poëte pourra apporter, de mon conseilh, moz picars, normans, et autres qui sont souz la Couronne: tout ét François puisqu'iz sont du païs du Roe.« Plus tard encore, Vauquelin de la Fresnaye dit dans son *Art poétique* (1605):

L'idiome norman, l'angevin, le manceau,
Le François, le picard, le joli tourangeau
Aprends, comme les mots de tous arts mécaniques,
Pour en orner apres tes phrases poetiques.

(I, 361—364.)

Les dialectes de la langue d'oc ne lui paraissent pourtant pas dignes de la même faveur:

. Il faut, comme en la prose,
Poete, n'oublier aux vers aucune chose
De la grande douceur et de la pureté
Que nostre langue veut sans nulle obscurité,
Et ne recevoir plus la ieunesse hardie
A faire ainsi des mots nouueaux à l'estourdie,
Amenant de Gascongne ou de Languedouy,
D'Albigeois, de Prouence, vn langage inouy.

(II, v. 903—910.)

REMARQUE. A l'encontre des témoignages cités, il y a aussi des puristes qui, devant leur temps (cf. § 68), condamnent les emprunts aux dialectes. Dans une lettre très curieuse (n° xviii), Estienne Pasquier reproche sévèrement à Montaigne ses expressions gasconnes, et le célèbre érudit J. Scaliger, qui était né à Agen, confesse qu'il avait prié le sieur Estienne de corriger ses »gasconismes« (*Lettres inédites*, p. 165).

32. Malgré toutes les théories des poètes sur les dialectes, l'unité du français n'est guère troublée, pas plus que sa pureté. C'est toujours l'usage de Paris qui domine, et il ne subit qu'à un bien faible degré l'ascendant des parlers provinciaux. Pour la prononciation, l'influence est à peu près nulle; pour le vocabulaire, on constate l'adoption de plusieurs vocables originellement étrangers au dialecte de l'Ile de France, et dont voici quelques exemples:

1^o **Habitation.** — *Auberge* (prov. auberga). *Bâcler* (prov. baclar). *Banquette* (prov. banqueta). *Barrique* (prov. bar-

rica). *Bastide* (prov. bastida). *Brancard* (prov. brancal; III, § 302,₂). *Broquette* (forme normanno-picarde de *brochette*; IV, § 24). *Cabane* (prov. cabana). *Cadenas* (prov. cadenat). *Caisse* (prov. caissa). *Canevas*, grosse toile écrue (forme normanno-picarde dérivée de *caneve*, chanvre). *Caserne* (prov. cazerna). *Dôme*, coupole (prov. doma < δῶμα). *Escalier*. *Estrade* (IV, § 469). *Ganse*. *Martingale* (prov. marte-galo).

2^o **Usages et coutumes.** — *Aubade* (prov. aubada). *Bague* (prov. baga). *Cadeau* (prov. capdel). *Cadet* (gasc. capdet). *Dot*: «ce mot de dot lequel ils disent en certains endroits du royaume et principalement en Lyonnais, pour *douaire*» (Despériers, *Nouv. Récréations*, n^o 43). *Tocsin* (prov. tocasenh).

3^o **Personnes.** — *Badaud* (prov. badau). *Bagasse* (prov. bagassa; IV, § 181). *Baladin* (prov. baladin; IV, § 177). *Cagot* (béarnais cagot). *Capelan* (prov. capelan). *Fat* («est un mot de Languegoth», Rabelais). *Gouge*, fille (prov. goujo). *Goujat* (prov. goujat), proprement: garçon.

4^o **Agriculture.** — *Aiguillade* (prov. agulhada). *Araire* (prov. araire < aratrum).

5^o **Animaux.** — *Abeille* (prov. abelha < apicula) remplace la vieille forme *ef* (apem). *Apette* (mot vendômois). *Bourriquet* et *bourrique* (prov. bourriquet et bourrico, fém. de bourric, du lat. burricus). *Cigale* (prov. cigala < cicada). *Daurade* ou *dorade* (prov. daurada). *Escargot* (prov. escargol; III, § 291). *Flamant* (prov. flamenc).

6^o **Plantes.** — *Arbouse* (prov. arbousso, fém. de arbous < arbutus, lat. arbutus). *Asperge*. *Brugnou* (prov. brugnoun). *Ciboule* (prov. cepula < caepulla). *Marron* (mot venu de Lyon). *Mélèze* (mot du patois des Alpes). *Micocoulier* (prov. micocoulié). *Rave* (prov. rava < rapa, pour rapum).

7^o **Marine.** — *Câble* (prov. cable). *Gabare*. *Gabie*, *gabier* (prov.). *Mascaret* (gasc.). *Mistral* (prov.). *Radeau* (prov. radelh < ratellum).

8^o **Aliments.** — *Cotignac*, autrefois *coudoignac* (prov. coudognat, dér. de cotoneum). *Omelette* (ou *amelette*).

9^o **Chauffage.** — *Houille* (mot liégeois).

REMARQUE. Parfois le mot emprunté au dialecte est le **doublet** d'un mot déjà existant dans la langue. Exemples: *Auberge* — *herberge* (§ 7,1). *Capelan* — *chapelain* (dér. de *chapelle*). *Caisse* — *châsse* (lat. *capsa*). *Cagoule* — *coule* (lat. *cuculla*). *Escalier* — *échalier* (lat. *scalarium*). Notons aussi *cadeau* — *cadet* — *chapeau*, qui remontent tous à *capitellum*, dim. de *caput*.

33. A côté des dialectes ou patois, il faut faire une place à l'**argot** proprement dit (cf. § 81), qui se rencontre, peut-être pour la première fois, dans le *Jeu de saint Nicolas* de Jehan Bodel (XIII^e siècle); dans les scènes de taverne de ce drame original, les trois ribauds Clîkès, Pincédès et Rasoirs usent d'un idiome particulier aux voleurs, et maintenant incompréhensible. Rappelons aussi quelques vers de *Richars li bians*, où il est dit que: »Richars un escuier auoit Qui le gargon [jargon] trestout sauoit« (v. 3333—34). Au XV^e siècle, Villon compose toute une série de ballades dans cette langue obscure et embrouillée, qu'il appelle *jargon* ou *jobelin*, et qu'on est encore loin de comprendre. Dans plusieurs scènes du vaste *Mistère du Vieil Testament* (voir notamment la XLIV^e partie), les bourreaux et les artisans se servent à tout moment de mots d'argot, tels que *brocant*, *brouer*, *confoncer*, *creux*, *endosse*, *escarrir*, *foncer*, *georget*, *gourdement*, *mate*, *miverie*, *peautre*, *pience*, *rost*. On peut encore étudier l'argot dans le procès des »Coquillars« (membres de la compagnie de la Coquille, association criminelle); le procès eut lieu en 1455. Il existe aussi des documents sur l'argot dont se servaient les malfaiteurs dans la Suisse romande au XVI^e siècle (*Romania*, XXXIII, 309). Les emprunts les plus notables que la langue littéraire ait faits à l'argot, sont *guenx*, *matois*, *narquois*, *polisson* et *trucher*.

34. EMPRUNTS AUX LANGUES CLASSIQUES. Un des traits les plus caractéristiques du moyen français est l'emploi toujours croissant de **mots savants** (cf. § 19). Les nouveaux genres littéraires, ainsi que les nouvelles études savantes, si nombreuses alors, demandent à tout moment des termes inconnus à la vieille langue; on les prend tout faits au latin et au grec, ou bien on les forge avec les éléments que fournissent ces deux langues. C'est surtout cette invasion de mots savants qui fait perdre au vocabulaire français son caractère original

et populaire. La Renaissance classique remonte au temps de Charles V; elle se manifeste d'abord dans des traductions: Pierre Bersuire traduit Tite-Live (vers 1350), Nicole Oresme traduit Aristote (vers 1380), et ces deux humanistes trouvent aux siècles suivants de nombreux imitateurs. Tous les traducteurs puisent à pleines mains dans le vocabulaire classique. Oresme a dressé lui-même des listes des »mots estranges« (cf. IV, § 168) ou des »mots forts« dont il s'est servi; en voici quelques exemples: *anarchie, aristocratie, démocratie, économie, melodie, monarchie, periode, poeme, politique*. Les mots savants, ainsi que les constructions latines, abondent aussi dans l'école bourguignonne et flamande des »Grands Rhétoriciens«, pour qui l'idéal est de »parler latin en français«. Le père de cette école est Georges Chastellain (1419—1470), nommé le »suprême rhétoricien«; il eut de nombreux élèves et imitateurs, parmi lesquels il faut citer Jean Molinet de Valenciennes et Jean Lemaire de Belges († 1524); ce dernier était flamand, mais il n'écrivait qu'en français. Rappelons aussi Guillaume Crétin, Jehan Marot et André de la Vigne, lequel a rimé des vers qui n'ont de français que l'orthographe et où presque tous les mots sont latins. Voici un échantillon de prose française due à la plume de Frère Jehan Gachi (1524): »Emmy mes lucides intervalles me suis esvertué a escrire en langue vernacule et loquution gallique ce qu'ay pu deprehender de l'interloquution desdits personnages, quoique description latine me aye tousjours plus agréé.« La Renaissance classique triomphe au XVI^e siècle: François I^{er} fonde le Collège Royal de France, la »trilingue et noble académie«, organisée par le grand érudit Budé; on traduit, on commente les grands auteurs de l'antiquité; Henri Estienne entreprend ses immenses travaux sur les langues anciennes. L'éducation qu'on donne aux enfants est toute classique: Montaigne apprend le latin avant le français (*Essais*, I, chap. 25), Robert Estienne est obligé de s'entretenir dans la langue de Plaute avec ses parents et les domestiques, et A. d'Aubigné »lisoit aux quatres langues« à l'âge de six ans. Thomas Sebillet dit dans son *Art poetique* (1548): »Je desire pour la perfection de toy, Poète futur, en toy parfaicte congnoissance des langues Grecque et Latine: car elles sont les deux forges, d'où nous tirons les pieces meilleures de notre harnois«. On

comprend facilement que, dans de telles conditions, latinismes et hellénismes abondent. Montaigne remarque: »Si vous allez tendu, vous sentez souvent qu'il [nostre langage] languit soubz vous et fleschit, et qu'à son default le latin se presente au secours et le grec à d'autres« (*Essais*, III, chap. 5). »La plupart d'entre nous, dit Estienne Pasquier dans une de ses lettres, nourris dès notre jeunesse au grec et au latin, ayant quelque assurance de notre suffisance, si nous ne trouvons mot à point, faisons d'une parole bonne latine une très-mauvaise en françois, ne nous avisant pas que ceste pauvreté ne provient de la disette de nostre langage, ains de nous mesmes et de nostre paresse« (*Lettres*, II, 12).

REMARQUE. Dans la lettre de Gargantua à Pantagruel, qu'on a appelée »le chant triomphal de la Renaissance«, Rabelais dit que »e'est honte qu'une personne se die sçavant«, si elle ne connaît pas le grec. Cette langue donne en effet la vraie clef du génie antique; aussi était-elle regardée comme bien plus fine, plus parfaite et plus noble que le latin; les peuples de l'Europe civilisée prétendaient descendre des Grecs; il y en avait aussi qui réclamaient la même origine pour leur langue maternelle. En France, Joachim Périon (*De linguæ gallicæ origine, ejusque cum græca cognitione*, 1555) et Henri Estienne (*Conformité du langage françois avec le grec*, 1565) se font les champions ardents de cette théorie; voici quelques-unes de leurs étymologies aventurées: *afin* < ἴνα; *austruche* < δ στρουθός; *car* < γάρ; *disner* < δειπνεῖν; *envoyer* < πέμπειν; *fol* < φαῦλος; *hòqueton* (§ 20,1) < δ χιτών; *moy* < μοί; *quand* < κἄν; *sire* (pour *cyre*!) < κύριος, etc. Sapiienti sat! De nos jours, l'abbé Espagnolle et J.-E. Choussy (*Romania*, XXXVIII, 150) n'ont pas eu peur de reprendre et de continuer ces élueubrations.

35. L'admiration pour la civilisation classique provoqua en France la formation de toute une école littéraire, qu'on a nommée **la Pléiade**, et dont le chef, ou plutôt le chorège, est **Ronsard**, le vrai fondateur de la nouvelle poésie française. L'opuscule enthousiaste *La Deffence et Illustration de la Langue françoise*, que lance, en 1549, Joachim du Bellay, fut regardé comme le programme de cette école. Du Bellay, qui adopte des idées déjà exprimées par Peletier du Mans, s'est inspiré surtout d'un livre de Speroni; tout en réfutant tacitement l'*Art poetique* de Thomas Sebillet (1548), il défend chaudement la langue française, et soutient qu'elle ne doit pas être nommée barbare (chap. 2), qu'elle n'est pas si pauvre que beaucoup l'estiment (chap. 4), et qu'elle n'est pas incapable de philosophie (chap. 10); il finit par une exhortation aux

Français d'écrire en leur langue, tout en reconnaissant pourtant que »la langue Françoise n'est si riche que la Grecque ou Latine« (chap. 3). C'est pourquoi il propose »d'amplifier la langue Françoise par l'imitation des anciens auteurs Grecs et Romains« et de piller, sans conscience, »les sacrez thresors de ce temple Delphique«. Il faut, dit-il, aborder dans la littérature des genres nouveaux, il faut imiter les formes poétiques des anciens, créer des rythmes nouveaux, introduire dans la poésie française la mythologie ancienne et enrichir la langue en créant beaucoup de termes nouveaux: »Ne crains doncques, poëte futur, d'innover quelques termes en un long poëme principalement, avecques modestie toutesfois, analogie et jugement de l'oreille, et ne te soucie qui le treuve bon ou mauvais: esperant que la posterité l'approuvera.« Ce livre hardi, né d'un grand enthousiasme pour le classicisme et d'un profond patriotisme, eut un grand retentissement, et toute la Pléiade s'empressa d'adopter le programme de Du Bellay.

36. Les aspirations de la Pléiade ont été souvent méconnues; **Ronsard** (1524—1585) surtout a été le souffre-douleur des railleries des critiques. Mais on lui a fait grand tort, comme l'a montré excellemment A. Darmesteter: »Ronsard tenta, dit-il, de créer une langue propre à la poésie, plus riche, plus expressive, plus relevée que la prose. Pour atteindre ce but, il n'emprunta pas, comme on l'accuse à tort, des mots au grec et au latin. Qu'on lise ses œuvres, même celles des premières années, les hymnes et les odes pindariques, on sera étonné de voir combien peu sa muse »parle grec et latin«; on ne trouve pas plus de mots empruntés aux langues anciennes que dans les écrivains les plus français de son temps, Amyot, Pasquier, Estienne, etc., mais il recourt à des procédés de construction inspirés par l'étude de la poésie antique. Ainsi Boileau a tort quand il fait parler grec et latin à la muse de Ronsard; il faudrait dire qu'elle parle français, mais pense en grec et en latin.« En effet Ronsard est grec par les procédés, les mythes, les images et les belles sentences, mais il est français de cœur, de génie, d'idéal, comme l'a dit J.-J. Jusserand; il aime et vénère sa langue maternelle, et il parle

avec un orgueil légitime des grands services qu'il lui a rendus :

Le vy que des François le langage trop bas
A terre se trainoit sans ordre ny compas :
Adonques pour hausser ma langue maternelle,
Indonté du labeur, ie trauaillay pour elle,
Le fis des mots nouueaux, ie r'appelay les vieux,
Si bien que son renom ie poussay iusqu'aux Cieux.
Le fys, d'autre façon que n'auoient les antiques,
Vocables composez et phrases poëtiques,
Et mis la Poësie en tel ordre qu'apres
Le François fut egal aux Romains et aux Grecs.

Dans la seconde préface de la *Franciade*, il dit: »C'est un crime de leze-majesté d'abandonner le langage de son pays, vivant et fleurissant, pour vouloir deterrer je ne sçay quelle cendre des anciens.« Le testament philologique de Ronsard nous a été conservé par A. d'Aubigné, qui raconte, dans l'Avertissement en tête des *Tragiques*, que Ronsard lui disait quelquefois, à lui et à d'autres disciples: »Mes enfants, deffendez vostre mère de ceux qui veulent faire servante une Damoy-selle de bonne maison. Il y a des vocables qui sont françois naturels, qui sentent le vieux, mais le libre françois, comme *dougé, tenve, eupour, dorne, bauer, bouger*, et autres de telle sorte. Je vous recommande par testament que vous ne laissiez point perdre ces vieux termes, que vous les employiez et deffendiez hardiment contre les maraux qui ne tiennent pas elegant ce qui n'est point escorché du latin et de l'italien et qui aiment mieux dire *collauder, contenner, blasonner* que *louer, mespriser, blasmer*: tout cela est pour l'escholier de Limousin. Voila les propres termes de Ronsard.« Ainsi, au point de vue de la langue, la rupture avec le moyen âge n'est pas encore consommée; on continue aussi à lire les romans de chevalerie, et même les membres de la Pléiade daignent se servir des vieux mots qu'ils y ont trouvés (cf. IV, § 198). Tels sont, par exemple: *aherdre* (s'attacher), *adeulé* (triste), *brehaing* (stérile), *coint* (élégant), *enuni* (parmi), *isnel* (rapide), *nehaigue* (perclus), *mire* (médecin), *pers* (bleu), etc. Nous lisons dans l'Épître de J. du Bellay au seigneur de Morel, qui précède *Deux livres de l'Énéide* (1555): »J'ay usé de *gallées* pour *gal-leres*, *endementiere* pour *en ce pendant*, *isnel* pour *leger*, *car-rolant* pour *dansant* et autres, dont l'antiquité (suivant l'exemple

de mon aucteur Vergile) me semble donner quelque majesté au vers, principalement en un long poème, pourveu toutes-fois que l'usage n'en soit immodéré.« La tentative de faire rentrer dans l'usage des mots archaïques n'a guère réussi; on ne parvint ni à les dérouiller ni à les »provigner«, comme le voulait Ronsard.

REMARQUE. Dans un de ses *Dialogues* (I, p. 189), le grand helléniste Henri Estienne s'est dépeint lui-même »ayant une grande table chargée de vieux livres Francees, Rommans et autres, dont la plus grand part estet eserite à la main«, et il ajoute que »par la lecture de ces vieux Rommans on decouvret de grans secrets quant à la cognoissance de l'ancien langage Francees: et que eeste cognoissance servet beaucoup à juger de la depravation qui est aujourd'huy«. A côté de H. Estienne, il faut nommer Claude Fauchet, dont le *Recueil de l'origine de la langue et poesie françoise* parut en 1581, et Estienne Pasquier (1560—1621), auteur du gros livre des *Recherches de la France*. Ces deux érudits, doués d'un sens critique supérieur à celui d'Estienne, ont pourtant profité très largement de ses travaux. Il est intéressant de constater que Fauchet remonte jusqu'aux Serments de Strasbourg; du reste, il fait au »gaulois« une part excessive dans la formation de la »langue romande«, comme Estienne l'avait fait pour le grec.

37. L'idolâtrie des langues classiques, qui amène alors un déluge toujours croissant de néologismes, et les innovations philologiques des poètes de la Pléiade excitent une opposition assez vive. Déjà Geofroy Tory s'indigne, dans son *Champ fleury* (1529), contre ceux qu'il intitule dédaigneusement »escumeurs de latin«, »forgeurs de mots nouveaulx« et »jargonneurs«. Voici une de ses boutades: »Quant Escumeurs de Latin disent: Despumons la verbocination latiale et transfretons la Sequane au dilucule et crepuscule; puis deambulons par les Quadrivies et Platees de Lutece; et comme verisimiles amorabundes, captivons la benivolence de l'omnigene et omniforme sexe féminin, me semble qu'ils ne se moquent seulement de leurs semblables, mais de leur personne.« L'attaque de Tory est continuée par Rabelais, qui dénonce les »revendeurs de vieux mots latins tous moisés et incertains«, en soutenant que »notre langue vulgaire n'est tant vile, tant inepte, tant indigente et a mespriser qu'ils l'estiment« (Liv. V, Prol.); il faut surtout rappeler l'immortel chapitre »Comment Pantagruel rencontra un Limousin qui contrefaisoit le langage françois« (II, chap. 6), où il a fustigé avec une verve inimitable tous les pédants corrupteurs du français et surtout l'école des Grands Rhétoriciens

(§ 34). A côté de cette scène de vraie comédie, les autres satires du mal du temps, telles que la farce de *Maître Mimin* (A T F, II, 338), dirigée tout spécialement contre l'éducation latine, ou la nouvelle de »l'avocat qui parloit latin à sa chambrière« (Bon. Despériers, *Nouv. récréations*, n° 14), sont de moindre importance. Il est curieux de constater que Rabelais lui-même, qui était si profondément pénétré de la culture classique, est un grand »forgeur de mots nouveaulx« et abuse souvent de néologismes latins; il écrit par exemple: »Nous estions bien bonne compagnie de gens *studieux*, *amateurs* de *peregrinité* . . . Et curieusement contemplions la *sumptuosité* des temples et palais magnifiques. Et entrions en *contention* qui plus *aptement* les *extolleroit* par louanges *condignes*« (IV, chap. 11). Ici, presque tout est latin. Reproduisons, à ce sujet, quelques réflexions judicieuses de P. Stapfer (*Rabelais*. Paris, 1889. P. 442 ss.): »Le XVI^e siècle nous apparaît comme une époque héroïque d'anarchie et d'indépendance où les grands fabricateurs de mots et pétrisseurs de formes nouvelles ont pu tenter librement toutes les audaces. Nul, parmi ces oseurs, ne fut plus hardi ni plus heureux que Rabelais De l'Aulnaye compte dans son glossaire de Rabelais 952 mots latins et 517 mots grecs. Cette active fabrication de termes nouveaux n'a pas été en somme un travail entièrement perdu, puisqu'un bon nombre de ces néologismes savants ont passé dans la langue. Quand l'écolier limousin employait les mots *patriotique*, *crepuscule*, *indigène*, qui ne nous font point rire aujourd'hui, les contemporains ne les trouvaient pas moins extraordinaires que *marsupies*, *egene*, *flagitiose* ou *dilucule*. Si l'on réfléchit que, pour enrichir de vingt mots notre idiome, Rabelais devait peut-être en risquer deux cents, on saura gré à ce grand semeur de la prodigalité folle avec laquelle il a lancé, à travers le champ profondément labouré du langage français en révolution, des poignées de barbarismes.«

REMARQUE. On doit à Rabelais une »Briefve declaration d'aucunes diction plus obscures contenues on quatriesme livre des faicts et diets heroïques de Pantagruel«. Cette liste est très instructive; elle nous montre que Rabelais se croit obligé d'expliquer des mots tels que *catastrophe*, *mythologie*, *sarcasme*, *periode*, *pyramide*, etc. Plusieurs autres auteurs, médecins et philosophes, ont également accompagné leurs livres de glossaires explicatifs.

38. Examinons maintenant de plus près les mots de formation savante qu'a adoptés le moyen français. En voici d'abord quelques exemples: *abstrait, absurde, adopter, adoptif, appareil, argutie, athée, bibliotheque, caduc, calamité, cancer, candeur, candide, capable, captif, categorie, concert, convulsion, depravation, dexterilé, docile, docte, election, enthousiasme, epigastre, explication, facilité, homogene, hygiene, hypothese, impetrer, intelligence, inutile, invalide, lascif, pacifique, patrie, patriote* (IV, § 26), *police, pudeur, pudique, sollicitude, stratageme, sympalhie, symptome, utile, etc., etc.* Tous ces mots sont encore en usage, mais il y en a beaucoup d'autres qui n'ont pas survécu à la Renaissance: *aliene, angustie, copie* (abondance), *diuturne, experiment, extoller, moleste, muliebre, pristin, vate, etc.*

REMARQUE. On a souvent attribué à J. du Bellay l'honneur d'avoir introduit le mot *patrie* en français. Il n'en est pas ainsi. Du Bellay doit se contenter de l'honneur d'avoir vulgarisé le mot, car il est sûr que *patrie* est employé dès 1544 par Maurice Scève et par Estienne Dolet.

39. Dans beaucoup de cas, le mot savant est le **doublet** d'un mot populaire, c.-à-d. que le primitif du mot savant existe déjà dans la langue sous une forme qui en est la continuation directe. Ainsi *natif*, introduit vers la fin du moyen âge, reproduit servilement *nativus*, qui avait déjà donné régulièrement *naïf*. Pour le sort de ces doublets, deux possibilités se présentent:

1^o L'ancien mot populaire reste à côté du mot savant avec différenciation du sens (IV, § 235): *assouvir* — *assoupir*; *chétif* — *captif*; *droit* — *direct*; *frêle* (pour *fraile*, § 200) — *fragile*; *façon* — *faction*; *grief* — *grave*; *loyauté* — *légalité*; *nager* — *naviguer*; *naïf* — *natif*; *noël* — *natal*; *poison* — *potion*; *raison* — *ration*; *sevrer* — *séparer*, etc.

2^o L'ancien mot populaire est remplacé par le mot savant: *ameor* — *amateur*; *avorir* — *abhorrer*; *brief* — *bref* (cf. *brièvement*); *detteur* — *débiteur*; *enterver* — *interroger*; *lëun* — *légume*; *soutil* — *subtil*; *surgien* — *chirurgien*; *trëu* — *tribut*; *vitaile* — *victuaille*, etc.

REMARQUE. On se contente souvent d'arranger un peu l'ancien mot pour lui donner un air plus savant: *aver* > *avare*, *besaieul* > *bisaieul*, *bescuit* > *biscuit*, *chasteé* > *chasteté*, *crucefis* > *crucifix*, *durté* > *dureté*, *encredulité* > *incrédulité*, *enstruire* > *instruire*, *estruiment* > *instrument*, *orine* > *urine*, *parfont*

› profond, *settembre* *septembre*, *souffire* › *suffire*, etc. Parfois le changement est purement orthographique; ainsi au lieu de *ni*, *pie*, *povre*, *ele*, *doit*, *vint*, on écrit *nid*, *pied*, *pauvre*, *aile*, *doigt*, *vingt*, pour les rapprocher davantage des primitifs latins *nidum*, *pedem*, *pauperem*, *ala*, *digitum*, *viginti*. Il arrive aussi qu'on se trompe d'étymologie, et c'est ainsi que *savoir*, *pois*, *disner*, *escouter* sont remplacés par *sçavoir*, *poids*, *dipner*, *acouter*, parce qu'on les rapporte à *scire*, *pondus*, *δειπνεῖν*, *ἀκούειν* (les vrais primitifs sont *sapere*, *pensum*, *disjejunare*, *auscultare*). Voir §§ 96 et 97.

40. L'influence classique se fait aussi sentir hors du domaine de la lexicographie. Signalons par exemple, pour la formation des mots, les nombreux composés employés comme épithètes: Castor s'appelle *dompte-poullain*, Apollon *tire-loin*, le vent *chasse-nue*, *rase-terre* ou *ébranle-rocher*, le moulin *brise-grain*, le mouton *porte-laine*, l'été *donne-vin*, l'or *chasse-peine*, *oste-soin*, *donne-vie*, etc. (III, § 576). Ronsard, Du Bellay, Baïf et Du Bartas ont créé beaucoup de ces épithètes, composées à l'imitation des épithètes homériques et pindariques, mais elles sont toutes mortes avec le XVI^e siècle. C'est de même sous l'influence du latin que l'emploi de la proposition infinitive devient de plus en plus général (cf. VI, § 213,₂): *Ils demandoient les cloches leur estre rendues* (Rabelais). *Disant misere estre compagne de proces* (id.), etc. Il faut encore, dans le domaine de la syntaxe, signaler les nombreuses constructions absolues qui essaient d'imiter les ablatifs absolus du latin, et les fréquentes constructions relatives à la manière latine (cf. F. Brunot, *Hist. lang. fr.*, t. II. P. 425—428). On a même essayé de régler le genre des mots d'après le latin, en disant *un erreur*, *un horreur*, *un humeur*, etc. (III, § 675). Ces tentatives n'ont pas réussi, pas plus que l'essai de faire revivre les comparatifs latins en *-ior* et les superlatifs en *-issimus* (voir II^e, § 451, Rem.).

41. **L'Italie**, berceau de la Renaissance, était, dès la dernière moitié du XIV^e siècle, le siège d'une brillante civilisation due aux efforts ardents des humanistes, aux admirables productions des artistes et au riche développement du commerce et des industries. La séduisante beauté de ce pays se révèle aux Français lors des expéditions militaires de Charles VIII, de Louis XII et de François I^{er}; Ph. de Commines nous fait comprendre à quel point ils sont éblouis des splendeurs entrevues.

Bientôt des relations suivies s'établissent entre les deux pays, et les arts, comme la politique et le commerce, attirent en France toute une invasion d'Italiens, surtout des artistes, dont beaucoup entrent au service des rois français. Charles VIII fait bâtir son château d'Amboise par des maîtres italiens, et Louis XII donne à Fra Giocondo le titre d'architecte royal; les châteaux de Blois, de Chambord, de Chenonceaux, de Fontainebleau et beaucoup d'autres monuments témoignent encore de la mâle beauté de la Renaissance italienne et de son importance pour la France. Ajoutons que François I^{er} attira à sa cour Léonard de Vinci, Andrea del Sarto, Benvenuto Cellini, le Rosso, le Primatice, etc. L'influence des Médicis contribue aussi, et d'une manière remarquable, à répandre l'italianisme en France. Autour de la reine florentine Catherine de Médicis se groupe toute une cour de gentilshommes, d'astrologues et d'aventuriers de toute espèce, qui ont la manie de tout accommoder à l'italienne. En même temps se répand la connaissance de la littérature italienne. La *novella* (IV, § 466) est imitée dans les »Cent nouvelles nouvelles« (vers 1460), la *terza rima* est employée pour la première fois en France par Lemaire de Belges; on cultive le sonnet et la pastorale, on traduit Dante, Pétrarque, Boccace, l'Arioste, le *Cortegiano* de Castiglione (1537), l'*Arcadie* de Sannazar (1544), et on fait représenter la *Calandria* de Bibbiena (1548), les *Lucidi* de Firenzuola (1555), la *Flora* de L. Alamanni, etc., etc. Il va sans dire que la manie italienne n'est pas sans affecter la langue. Les Italiens qui séjournent en grand nombre à la cour de Henri II écorchent le français d'une manière grotesque. Voici comment s'exprimait le comte de la Mirande en se plaignant au roi de la fuite de son fils: »Corps di Dio, Sire, je son ruynat. Mon forfante de bastardin m'a robat trente mille escouz in oro, et tout ce que j'avias de riche et preciouz en quatre coffres; et s'en est andat con les coffres et miei muletti rendre Anglais. Il n'i a pas mon colliero et mantello de l'Ordre qu'il ne m'a habbia emportat, dispeto di Dio: que feray-je?« Si les Italiens écorchent le français, beaucoup de Français, de leur côté, ne le traitent pas mieux; ils l'affublent à qui mieux mieux de vocables italiens, ils chantent la *primevere* (primavera), ils *bravigent* (braveggiare) les cieux pour l'amour de leur belle, ils *s'adoulourent*

(addolorare) de son *asprezze* (*asprezza*), etc. C'était une affaire de mode.

REMARQUE. Avec la *commedia dell' arte*, l'italien est introduit sur la scène. Dans le théâtre de Tabarin (établi sur la place Dauphine au commencement du XVII^e siècle), le docteur amoureux Piphagne parle un vénitien francisé, tel que le parleront ensuite les acteurs de la troupe de Gherardi. En voici un spécimen: Viens kà, Tabarin, sas-to que me voglio merida? alligressa! vidis-to com sem disposto (*Farces tabariniques*, 1^{re} farce).

42. L'influence prédominante des Italiens et de leur langue excita l'indignation de beaucoup de Français patriotes. Déjà, en 1512, Pierre Gringore dit dans sa hardie *Moralité*:

Il n'est rien pire, par ma foy,
Qu'est ung François ytaliqué.

Dans le courant du siècle, les satires des Italiens et des partisans de l'italianisme augmentent en nombre et en âpreté. Bonaventure Despériers, Ronsard, Joachim du Bellay, Jacques Tahureau, Noël du Fail et d'autres encore attaquent les »gaste-françois« dans des nouvelles, des dialogues et des sonnets; Grévin les porte même sur la scène et raille les bravaches italiens dans sa comédie *Les Esbahis* (1561). Mais la plus violente attaque contre les »italianiseurs« ou »romipètes« vient de **Henri Estienne**, fervent défenseur de la langue maternelle. Dans ses *Deux dialogues du nouveau langage françois italianizé et autrement desguizé, principalement entre les courtisans de ce temps* (1578), qui critiquent non seulement la langue corrompue et affectée des italianisants, mais aussi la vie des gens de cour, les mœurs et le règne des mignons, il dénonce tous les vocables étrangers qui sont en train de supplanter les »bons et natifs termes françois«. Ces dialogues curieux, où il y a beaucoup d'esprit et de bon sens, à côté de longueurs, mettent en présence Celtophile (l'ami du français), qui revient de voyage et ne comprend mot du nouveau jargon italianisé, Philausone (l'ami de l'italien), qui représente les courtisans »gaste-françois«, et Philalèthe (l'ami de la vérité, c'est-à-dire Henri Estienne lui-même).

Voici le commencement du premier dialogue: Celt. Bon iour, monsieur Philausone, ie suis fort ioyeux de ceste rencontre, car i'auois deliberé de vous aller prier d'vn plaisir. —

Phil. Bon iour à *vostre seigneurie*, monsieur Celtophile. Puis qu'elle *s'allegre* tant de m'auoir rencontré, ie iouray d'une *allegresse* reciproque de m'estre *imbalu* en ce lieu. Mais il plaira à vostre seigneurie *piller* patience si ie luy di qu'elle a vsé en mon endroit d'une façon de langage qui n'a point *bon garbe*. — Celt. Et la vostre aussi prendra patience si ie luy di que ie n'enten point son iergon, quand elle me parle de *Bon garbe*. — Phil. Aimeriez-vous mieux que ie vous disse *Bon galbe*? car le vulgaire des courtisans parle ainsi, etc. — Ces quelques répliques suffisent pour montrer l'esprit général de la satire. Ajoutons que Henri Estienne n'admet pas qu'on emprunte aux Italiens d'autres mots que *charlatan*, *baladin*, *bouffon*, *intrigant*, *pollron*, *pollronnerie*, *forfanterie*, *spadassin*, *assassin* et autres pareils termes injurieux. Voici pourquoi: »Quant à ceux qu'ils nomment *charlatans*, il ne se faut esbahir si nous ne pourrions trouuer vn mot François signifiant telles gens: veu que le mestier duquel ils se meslent, est tel, qu'à grand'peine le pourroit-on descrire à vn François, si non en les contre-faisant« (I, 83) . . . »Il a bien falu que l'Italie ait dict *assassino* long temps deuant que la France dist *assacin* ou *assacineur*, veu que le mestier d'assaciner auoit esté exercé en ce pays là long temps auparauant qu'on sceust en France que c'estoit« (I, 97).

Nous reproduirons encore les réflexions judicieuses d'Estienne sur ce qu'Horace appelait »*jus et norma loquendi*«: Philal. Comme aussi il faut que la raison domine, et en conferant le langage des vns avec celui des autres, s'en faut rapporter à elle: tellement que si en quelque chose la raison se trouuoit estre du costé des crocheteurs, voire des bergers, quant au langage, et non pas du costé des courtisans, il faudroit qu'ils passassent condamnation, quelques grands qu'ils fussent. — Phil. Plusieurs courtisans ne vous confesseroyent iamais que cela pust aduenir, que la raison se trouuast du costé des crocheteurs, ou des bergers, plustost que du leur: et aucuns vous diroyent bien pis, qu'ils n'ont que faire avec elle. — Philal. Les courtisans qui parleroyent ainsi, parleroyent mieux qu'ils ne penseroient, et diroyent la verité. Car ie sçay bien que plusieurs d'eux n'ont que faire ni que souder avec ceste madame qui s'appelle La raison (II, 247—48). — A la fin du second Dialogue, Philausone se déclare prêt à

ne plus approuver »ceux qui à tous propos mettent des mots italiens en la place des [mots] francès»; et il exprime le vœu qu'en lui fasse connaître »par vives raisons que nostre langage francès est aussi bon et aussi beau, tant pour tant, que le langage italien«. H. Estienne s'est lui-même chargé de cette tâche. L'année suivante, il publiait la *Précellence du langage françois* (1579), œuvre originale et intéressante, bien que très confuse, où il s'efforce de montrer la supériorité absolue du français sur l'italien, thèse déjà esquissée en 1511 par Lemaire de Belges dans sa *Concorde des deux langages*.

43. Malgré les vives critiques des Estienne et des Du Bellay, les italianismes fourmillent dans les auteurs du XVI^e siècle. Cependant, beaucoup des termes italiens, qui ne doivent leur existence en France qu'à un caprice de la mode, disparaissent vite; mais il en reste un nombre assez considérable pour marquer le vocabulaire français d'une forte empreinte. Voici une liste sommaire des emprunts les plus importants:

1^o Termes militaires. — *Alerte* ou à l'herte, à l'airte (al-l'erta, sur la hauteur); *arquebuse* (archibuso) remplace *haquebute* (all. hackenbüchse); *attaquer* (attaccare); *bastion* (bastione); *bataillon* (battaglione); *bicoque* (bicocca); *brigade* (brigata); *brigand* (brigante; IV, § 172); *caisson*, altération de *casson* (cassone); *canon* (cannone); *cantine* (cantina); *caporal* (caporale); *cartouche* (cartoccio); *casemate* (casamatta); *cavalcade* (cavalcata); *cavalerie* (cavalleria); *chamade* (§ 116,5); *citadelle* (citadella); *colonel* (colonnello); *embuscade* (imboscata); *escadre* (squadra); *escadron* (squadrone); *escalade* (scalata); *escamper* (scampare); *escarmonche* (scaramuccia); *escarpe* (scarpa); *escopette* (schioppetto); *escorte* (scorta); *espion* (spione); *estacade* (steccata); *fantassin* (fantaccino); *gabion* (gabbione); *lancepessade* (lancia spezzata), plus tard *anspessade*, aide de caporal (cf. § 339, Rem.); *parapet* (parapetto); *révolte* (rivolta); *sbire* (shirro); *sentinelle* (sentinella); *soldat* (soldato); *vedette* (vedetta).

2^o Art et industrie. — *Artisan* (artigiano); *balcon* (balcone); *baldaquin* (baldacchino); *balustre* (balaustro); *belvédère* (belvedere); *bocal* (boccale); *bronze* (bronzio);

bust, plus tard *buste* (busto); *cabinet* (cabinetto); *cadence* (cadenza); *cadre* (quadro); *carrosse* (carrozza); *corniche* (cornice); *corridor* (corridore); *costume* (costume); *façade* (facciata); *faïence* (faenza); *fresque* (fresco); *frise* (fregio?); *galbe* (garbo); *médaille* (medaglia); *maquette* (macchietta); *mosaïque* (mosaico); *smalt* (smalto); *stuc* (stucco), etc.

3^o **Termes de cour.** — *Altesse* (altezza); *altier* (altiero); *ambassade* (vén. ambassada), *ambassadeur*; *banquet* (banchetto); *bouffon* (buffone); *camérier* (cameriere); *camerlingue* (camerlingo); *carrousel* (carosello); *cavalcade* (cavalcata); *cortège* (corteggio); *courtisan* (cortegiano), *courtiser*; *créature*, favori (creatura); *mascarade* (mascherata); *page* (paggio).

4^o **Commerce et marine.** — *Banque* (banca); *banqueroute* (bancarotta); *bilan* (bilancio); *crédit* (credito); *douane* (doana, dogana); *ducat* (ducato); *faillite* (fallita); *florin* (fiorino); *million* (milione); *sequin* (zecchino); *trafique*, plus tard *trafic* (traffico). — *Bourrasque* (borrasca); *boussole* (bussola); *chiourme* (ciurma); *escale* (scala); *frégate* (fregata); *galéace*, *galéasse* (galeazza); *galère* (galera); *gondole* (gondola); *nocher* (nocchiere); *pilote* (pilota); *proue* (gén. proa).

5^o **Vêtements et étoffes.** — *Burat* (buratto); *caleçon* (calzone); *camisole* (camiciola).

6^o **Vivres.** — *Arlichant* (articiocco); *cavial*, *caviat* ou *caviar* (caviale, mot slave); *céleri* (selleri); *chicorée* (cicorea); *chou-fleur* (d'après cavol-fiore).

7^o **Injures**, etc. — *Balourd* (balordo); *bandit* (bandito); *canaille* (canaglia); *charlatan* (ciarlatano); *coïon* (coglione; IV, § 189); *faquin* (facchino); *forfante* (furfante), *forfanterie*; *malandrin* (malandrino); *poltron* (poltrone); *populace* (popolaccio); *rodomont* (Rodomonte); *spadassin* (spadaccino); *supercherie* (soperchieria).

REMARQUE. — Quant à *assassin*, il est probable que ce mot, comme le veut H. Estienne (§ 42), vient de l'italien. Mais il se rencontre déjà au moyen âge sous des formes diverses, et semble avoir été emprunté directement à l'arabe à l'époque des Croisades. Le nom d'Assassins donné aux Ismaéliens ou Bathéniens est en effet l'adjectif arabe *hachâchi* ou *hachichi*, dérivé de *hachich*, boisson forte dont s'enivraient ces terribles sectaires (IV, § 525).

8^o **Termes divers.** — *Accort* (*accorto*); *accoster* (*accostare*); *amouracher* (*amoracciare*); *argousin* (vén. *alguzin*); *arlequin* (*arlecchino*); *bagatelle* (*bagatella*); *baguette* (*bacchetta*); *bourle*, *burle* (*burla*); *brave* (*bravo*), *bravache*, *bravade*; *brusque* (*brusco*); *bulletin* (*bulletino*); *capriole* ou *cabriole* (*capriola*); *calme* (*calma*); *caprice* (*capriccio*); *caresse* (*carezza*); *carnaval* (*carnevale*); *carrière* (*carriera*); *carriole* (*carriuola*); *estrapade* (*strappata*); *gazette* (*gazetta*); à *l'improviste* (*improvviso*); *intrigue* (*intrigo*; III, § 702); *madrigal* (*madrigale*); *massepain* (*marzapane*); *pantalon* (*Pantalone*); *pédant* (*pedante*; la forme *pedante* est employée par J. du Bellay); *réussir* (*riuscire*) et *réussite*; *reversin*, *reversi(s)* (*rovescino*).

44. Les mots d'emprunt italiens sont souvent les **doublets** de mots français (cf. § 39). Trois cas sont possibles:

1^o Le mot français reste à côté du mot italien: *chaîne* — *cadène*; *chance* — *cadence*; *charbonnée* — *carbonnade*; *chevalier* — *cavalier*; *chevauchée* — *cavalcade*; *duché* — *ducat*; *échelle* — *escale*; *émail* — *smalt*; *équerre* — *escadre*; *hautesse* — *altesse*; *maille* — *médaille*; *prêt* — *preste*; *renié* — *renégat*; *soudart* — *soldat*, etc.

2^o Le mot français est remplacé par le doublet italien: *afié* — *affidé*; *baucent* — *balzan*; *charrière* — *carrière*; *chataigne* (*chevetaigne*) — *capitaine*; *chiennaille*, *chenaille* — *canaille*; *courtoyer* — *courtiser*; *eschelement* — *escalade*; *eschiver* — *esquiver*; *espie* — *espion*; *meschin* — *mesquin*, etc.

3^o Dans quelques cas on a des formes contaminées (§ 524): *Embuscade* < it. *imboscata* + vfr. *embusche*. *Marquis* < it. *marchese* + vfr. *marchis*. *Ravelin* < it. *rivellino* + vfr. *ravin*. *Estacade* < it. *steccata* + vfr. *estache*; la forme *estocade* est due au vfr. *estoc*. Le changement de la vieille forme *cifre* (§ 20,1) en *chiffre* paraît dû à l'influence de l'it. *cifra* [tʃifra]; comp. *cicorea* > *chicorée*, *cipollata* > *chipolata*, etc. *Pulitezza* est devenu *politesse* sous l'influence de *poli*.

45. Il y avait aussi des relations littéraires et politiques entre la France et **l'Espagne**. Philippe II (1556—1598) avait épousé, en 1559, Élisabeth, fille de Henri II, et ce mariage fut le prétexte de l'ingérence malheureuse des Espagnols dans les

affaires de la France. Il a fallu la vaillance et le génie de Henri IV pour délivrer le pays de l'invasion étrangère; mais si le vainqueur d'Ivry réussit à chasser de France les Espagnols, leurs modes et leurs idées y restèrent, et Paris était plein de ces Français »espagnolisés« qu'ont dépeints si bien Sully dans ses Mémoires, et Régnier dans sa VIII^e Satire. Il va sans dire que les »espagnolisants« se servaient volontiers d'expressions espagnoles, mais elles sont pourtant relativement rares dans la langue littéraire du XVI^e siècle; citons comme exemples: *alguazil* (*alguazil*); *armet* (*almete*); *camarade* (*camarada*; cf. § 65, Rem.); *caparaçon* (*caparazón*); *capilotade* ou *cabirotade* (*capirotada*); *casque* (*casco*); *diane* (*diana*); *fanfaron* (*fanfarrón*); *gavache* (*gabacho*); *laquais* (*lacayo*); *matassin* (*matachín*); *mousse* (*mozo*); *patache* (*patache*); *quinola* (*quinola*); *bizarre* (*bizarro*; IV, § 463), etc. Brantôme s'est plu à farcir ses livres de termes espagnols, mais la plupart de ces termes ne se trouvent que chez lui. L'influence espagnole n'arrive à son apogée qu'au commencement du XVII^e siècle; nous en parlerons donc plus en détail au chapitre suivant (§§ 64—66).

46. On trouve encore au XVI^e siècle un certain nombre de mots allemands, quelques mots néerlandais et des mots anglais isolés.

1^o Mots allemands. — Ces mots sont presque tous des mots de soldats, et leur introduction est due, probablement, aux troupes allemandes mercenaires, aux reîtres. Exemples: *Bêlître* (*bettler*); *bière* (*bier*); *boulevard* (*bollwerk*); *bourgmestre* (*burgmeister*); *brinde* (altération abrégée de *ich bring dir's*); *canapsa* (*knappsack*); *carousser*, faire *carous* ou *carousse*, excès de boisson (*garaus machen*); *castine* (*kalkstein*); *chienapan* (*schnapphahn*); *coche* (*kutsche*); *éclanche* (*schenkel*); *fifre* (*pfeifer*); *grobianisme* (dérivé de *grobian*); *halte* (*halt*); *haquebute* (*hakenbüchse*); *lancement* ou *laus* (*landsmann*); *lansquenet* (*landsknecht*); *poques* (*pocke*); *reître* (*reiter*); *tringuer* (*trinken*), etc. Le nom de *huguenots* donné aux réformés est une déformation de *eignenot* < *eidgenosse* (*Romania*, XI, 415; XXXII, 349).

REMARQUE. Citons, par curiosité, quelques lignes de Rabelais (livre III, prol.) où abondent les mots allemands: »Je ne suis de ees importuns *lifre-*

lofres [sobriquet des Allemands et des buveurs] qui, par force, par oultrage et violence, contraignent les *lans* et compagnons *trinquer*, voire *carous* et *alluz* [all'ûs], qui pis est». Ajoutons que l'allemand était regardé comme un baragouin inintelligible: »Je n'y ay entendu que le hault allemand« (Rabelais, liv. IV, anc. prol.); on trouve encore dans Molière; »Mes heures . . . Ne sont encor pour moi que du haut allemand« (*Dép. am.*, v. 690). Il paraît aussi que, pour se donner un air savant, les pédants aimaient à entremêler de l'allemand dans leurs discours:

Il suffit bien d'avoir un savoir pédantesque
Un peu entremeslé de la langue Tudesque.

(R P F, X, 102.)

Henri Estienne se moque dans les *Deux dialogues* (éd. Ristellhuber, I, 86, 91) de ceux qui aiment à »germanizer« ou »alemanizer«.

2^o Mots néerlandais. — La plupart de ces mots sont des termes pratiques, surtout des termes de marine et de pêche. Exemples: *Bâbord* (bakboord), *blocus* (blochuis; cf. all. *blockhans*), *bosseman* (bootzman), *bouquin* (flam. boeckin), *bransqueter* ou *branscater* (brandschatten), *brindestoc* (springstock), *brodequin* (brosekin), *cabillaud* (kabeljau), *caquer* (kaaken), *digne* ou *digue* (dijk), *kermesse* (kermis), *lambrequin*, *locman* (lotman), *matelot* (d'abord *matenot* < mattegenoot), *scorbut* (scheurbuik), *stockfiche* (stokvisch), *varlope* (voorloper), *vase* (wase), *vrac* (wrak), etc.

3^o Mots anglais. — On ne saurait guère citer que les snivants: *Dogue* (dog); *hobin*, maintenant *aubin* (hobby); *rade* (rade, aujourd'hui road) et peut-être *falot* (fellow?). Rappelons aussi que milord avait passé en français: *Ces gros Miltours Marchans* (R P F, XI, 111; comp. *ib.*, XII, 66).

47. Dans la période du moyen français, l'ancienne et humble *lingua romana* (§ 9) prend sa revanche sur le latin, en lui disputant son rang de langue littéraire par excellence. Son emploi dans la littérature scientifique et théologique va toujours en augmentant; enfin François I^{er} en fait la langue officielle de tout le royaume. La célèbre **ordonnance de Villers-Cotterets** (1539) impose le français dans les tribunaux, comme dans les actes publics et privés. »Et afin qu'il n'y ait cause de douter sur l'intelligence desdits arrests, nous voulons et ordonnons qu'ils soient faits et escripts si clairement, qu'il n'y

ait ne puisse auoir aucune ambiguïté ou incertitude, ne lieu à demander interpretation. Et pour ce que telles choses sont souuent aduenues sur l'intelligence des mots latins contenus es dits arrests, nous voulons d'ores en auant que tous arrests, ensemble toutes autres procedures, soient de nos cours souueraines et autres subalternes et inferieures, soient de registres, enquestes, contrats, commissions, sentences, testaments et autres quelconques actes et exploicts de iustice, ou qui en dependent, soient prononcez, enregistrez et delivrez aux parties en langaige maternel françois et non autrement.»

REMARQUE. L'ordonnance de Villers-Cotterets paraît avoir provoqué plusieurs réclamations, surtout dans les régions où le français était pour ainsi dire une langue étrangère, qu'il fallait apprendre aussi bien que le latin. A ce sujet, Ramus raconte dans sa *Grammaire* l'anecdote suivante: »Quant a ces crieries que vous allegues, ce seroit le mesme qu'il aduint du temps du grand Roy Francois, quand il commanda par toute la France de plaider en langue Francoise. Il y eut alors de merueilleuses complainctes, de sorte que la Prouence enuoya ses deputés par deuers sa maieste, pour remonstrer ces grans inconueniens que vous dictes. Mais ce gentil esprit de Roy, les delayans de mois en mois, et leur faisant entendre par son Chancellier qu'il ne prenoit point plaisir douir parler en aultre langue quen la sienne, leur donna occasion daprendre songneusement le Francois: puis quelque temps apres ils exposerent leur charge en harangue Francoyse. Lors ce fut une risce de ces orateurs qui estoient venus pour combatre la langue Francoyse, et neant moins par ce combat lauoiert aprise; et par effect auoiert monstre que puisqu'elle estoit si aysee aux personnes daage, comme ils estoient, quelle seroit encores plus facile aux ieunes gens, et qu'il estoit bien seant, combien que le langaige demeurast a la populasse, neant moins que les hommes plus notables estans en charge publique eussent, comme en robbe, ainsi en parolle quelque praeeminence sur leurs inferieurs.»

48. Au XVI^e siècle, on travaille de tous côtés à tirer le »vulgaire« de l'obscurité. Les rois, depuis Louis XII jusqu'à Henri III, appuient ces efforts, qui trouvent aussi dans la découverte de l'art d'imprimer et sa rapide extension un soutien des plus puissants.

Au commencement du siècle, les fortes tendances protestantes provoquent toute une littérature théologique et liturgique en français. On veut faire parler à Dieu non plus la langue des savants, le *clerquois*, mais la langue du peuple et des pauvres. Le Nouveau Testament paraît en 1523, traduit en français par Lefèvre d'Étaples, et plusieurs livres de piété voient le jour les années suivantes. Bientôt Calvin lui-même

vient soutenir la cause du français. Il publie en 1536 son »*Institutio christianæ religionis*«, et il n'hésite pas à la traduire en français (1541); en répandant ainsi dans le peuple sa propagande, il pense augmenter de beaucoup le nombre de ses lecteurs et de ses disciples. Les autres théologiens, protestants aussi bien que catholiques, sont obligés de suivre l'exemple du dictateur genevois, et leurs discussions violentes font naître une vaste littérature théologique en français. Vu le rang élevé qu'occupait la théologie parmi les sciences, cette victoire sur le latin est très importante: à partir de 1550, le français est la langue de l'Église protestante dans les pays de langue française.

Par l'ordonnance de Villers-Cotterets, le français était entré dans la vie juridique; il pénètre aussi peu à peu dans les autres sciences. J. Canappe, docteur en médecine de Montpellier et professeur de chirurgie à Lyon, Ambroise Paré et plusieurs autres écrivent en français sur des questions chirurgicales et anatomiques; Canappe déclare nettement que »L'art de medecine et chirurgie ne gist pas du tout aux langues, car cest tout ung de lentendre en Grec ou Latin ou Arabic ou Francoys, ou (si tu veuls) en Breton Bretonant, pourueu qu'on lentende bien. Iouxte la sentence de Cornelius Celsus, lequel diet que les maladies ne sont pas gueries par eloquence, mais par remedes«. Les historiens tels qu'Estienne Pasquier et Claude Fauchet, délaissent aussi le latin et se servent volontiers de leur langue maternelle; non toujours sans une vive opposition de la part de leurs collègues pédants. En 1552, Pasquier écrit dans une curieuse lettre à Turnèbe: »Et bien, vous estes doncques d'opinion que c'est perte de temps et de papier de rediger nos conceptions en nostre vulgaire, pour en faire part au public: estant d'avis que nostre langage est trop bas pour recevoir de nobles inventions, ains seulement destiné pour le commerce de nos affaires domestiques: mais que si nous couvons rien de beau dedans nos poitrines, il le faut exprimer en Latin. Quant à moy, je seray toujours pour le party de ceux qui favoriseront leur vulgaire, etc.« (Pasquier, liv. I, let. 2).

Tout ce vaste mouvement, que nous ne pouvons ici qu'esquisser, a été magistralement décrit par M. Ferdinand Brunot (*Hist. de la lang. fr.*, t. II. P. 14—26 et 36—80).

49. Rappelons enfin les efforts de toute une école de philologues pour constituer une grammaire de la langue maternelle. Jacques Dubois (dit Sylvius), Louis Meigret, Pierre de la Ramée (dit Ramus), Robert Estienne et plusieurs autres écrivent des traités grammaticaux pour »magnifier le vulgaire«, et contribuent ainsi à fixer un code de langage. On examine aussi l'orthographe (§ 90), tout en discutant ses rapports avec la prononciation, pour laquelle on donne des règles précises et détaillées.

REMARQUE. On trouvera une liste complète des grammaires du temps dans E. Stengel (*Chronologisches Verzeichnis französischer Grammatiken* . . . Oppeln, 1890) et dans *l'Histoire de la Langue Française* de M. Ferdinand Brunot (t. II, p. 124). Voici seulement les titres des principaux traités grammaticaux du XVI^e siècle: G. Tory, *Champ fleury auquel est contenu l'art et science de la deue et vraye proportion des lettres Attiques, qu'on dit autrement lettres antiques, et vulgairement lettres romaines. proportionnees selon le corps et visage humain* (1529). — Palsgrave, *L'esclaircissement de la langue françoise* (Londres, 1530). Réimprimé par F. Génin dans la »Collection de documents inédits sur l'histoire de France« (Paris, 1852). — Jacobi Sylvii Ambiani, *In tinguam gallicam Isagoge, una cum ejusdem grammatica latino-gattica* (1531). — E. Dolet, *Les accents de la langue françoise* (1540). — Louis Meigret, *Traicté touchant le commun usage de l'écriture françoise* (1542). — *Le tretté de la grammère françoëze* (1550). Réimprimé par W. Foerster (Heilbronn 1888). — J. Peletier, *Dialogue de l'ortographe é prononciacion françoëse* (1549). — Pillot, *Gatticæ linguæ institutio* (1550). — R. Estienne, *Traicté de la grammaire françoise* (1557). — Ramus, *Gramère* (1562). — H. Estienne, *Traicté de la conformité du tanguage françois avec le grec* (1565). — *Proiet du titre intitulé de la Précellence du langage françois* (1579). Réimprimé par E. Huguet (Paris, 1896). — Th. de Bèze, *De Francicæ linguæ recta pronuntiatione* (1584). Réimprimé par A. Tobler (Paris et Berlin, 1868). — Pour les dictionnaires, voy. § 60, Rem.

50. Hors de France, la connaissance du français était très répandue, surtout au XVI^e siècle; ainsi qu'au moyen âge, on le regardait toujours comme la langue la plus »délitable à ouïr«. En 1549, Jacques Peletier du Mans écrit: »An Angleterre, aumoins antre les Princes é an leurs cours, iz parlet Françoès au tous leurs propos. An Espagne, on i parle ordinéremant Françoès és lieus les plus célèbres . . . An la court de l'ampereur . . . on n'use, pour le plus, d'autre langage que Françoès. Que diré je de l'Italie, ou la langue Françoëse ét toute commune? . . .« Un autre grammairien, Pillot, écrit dans sa *Gallicæ linguæ institutio* (1550): »On ne rencontre

aujourd'hui, non seulement en Allemagne, mais encore dans toute l'Europe, que très peu d'hammes qui ne venillent pas que leurs enfants apprennent le français. Ceux qui sont nobles comprennent que rien n'est plus utile pour accroître la considération, ceux qui ont quelque fortune y voient un moyen d'arriver aux honneurs, ceux qui sont pànvres pensent augmenter par là leur avoir.» Dans une lettre à Turnèhe, Estienne Pasquier remarque en 1552: »Mais pourquoy dy-ie cecy, si nous la voyons aujourd'huy [la langue française] en telle reputation et honneur que presque en toute l'Allemagne (que dy-ie l'Allemagne, si l'Angleterre et l'Ecosse y sont comprises) il ne se trouve maisan qui n'ait precepteur pour instruire ses enfans en nastre langue françoise?» (cité par M. Bréal, *L'enseignement des langues vivantes*, p. 135). A la fin du siècle, le Flamand Mellema dit en tête de son dictionnaire flamand-français: »La tresnoble et tresparfaite langue Françoise regne et s'use pour la plus commune, la plus facile, voire la plus accomplie de toutes autres en la chrestienté Si nous en voulons juger sans passion, il nous faudra confesser que tous les Flamengs, avec leurs seize provinces nommées le Pays bas, s'en servent quasi comme les Valons et François mesmes, és marchez, és foires, és cours, les paysans en assez grand nombre, les citoyens et les marchands pïour la plus part, les gentils-hommes: brief les parlements et secretaïries, le clergé avec les estudiens. Quelqu'vns en Canarie, aucuns en Peru, et en Afrique, comme à Tripoli, Alger et à Faiz, l'vsurpent par ony dire. Puis grande partie d'Alemaigne, du pays de Levant, de Mascovie, de Pologne, d'Angleterre et d'Écasse vsent de ladite langue. Le mesme se fait en Italie en maints endroicts, mesmement en Insubria, Piedmont et Lombardia, sans que je di de la Turquie et d'Égypte, comme à Caffa, à Pera, à Tripoli Asiatique, à Aleppo et à Alcaire ou Alexandrie.»

CHAPITRE IV.

LA PÉRIODE CLASSIQUE.

51. La période classique, qui embrasse les XVII^e et XVIII^e siècles, est une période de tranquillité, de régularité et d'uniformité. Après les temps mouvementés de la Renaissance, où, selon l'expression de Montaigne, »le langage escouloit toujours des mains« (cf. § 26), un besoin impérieux d'ordre et de fixité se fait sentir, et un sage régime suit les folies du carnaval. L'autorité remplace l'anarchie, les droits de l'individu sont restreints, et les fantaisies personnelles ne viennent plus troubler la langue. Les poètes se font grammairiens, les salons littéraires s'ouvrent, l'Académie se fonde, et le règne des Précieuses commence. On travaille à fixer la prononciation des mots, on donne des règles strictes sur l'emploi des différentes parties du discours, et on soumet toute la langue à un minutieux travail d'épuration. Tout est régularisé et normalisé, pesé et tamisé. Il se forme une aristocratie dans les mots, une grande partie du vocabulaire est proscrite au nom de l'élégance et de la noblesse, et en même temps on interdit la création de mots nouveaux. Le français n'est plus une langue ouverte à toutes les invasions de l'étranger: le lexique se ferme. Le résultat de tous ces efforts puristes fut la langue noble et élevée que parlent Boileau, Racine et Bossuet, langue d'une rare précision, d'une parfaite clarté et en même temps d'une harmonie et d'une majesté incomparables. »La phrase, dit A. Darmesteter, a une noblesse d'allures, une majesté toute naturelle; une tendance générale des esprits à l'analyse psychologique, un goût prononcé pour les abstractions, rendent cette langue capable d'exprimer nettement et fortement les idées

générales les plus abstraites et les nuances les plus fines de l'analyse, et de soutenir sans effort le poids des conceptions les plus profondes. La pensée la plus puissante ou la plus subtile trouve en elle un instrument d'expression d'une délicatesse sans égale. Elle est devenue le vêtement le plus souple qui puisse dessiner les formes de l'idée sans la voiler. « Voici comment un contemporain de Voltaire jugeait la langue du grand siècle. Dorat, le poète des *Baisers*, dit, en la défendant contre quelques attaques injustes : » Il est vrai qu'elle n'a point les mignardises latines, ni cette foule de diminutifs si commodes, qui donnent au style un air enfantin, et le mettent en quelque sorte à la portée des amours; mais elle a d'autres ressources, qu'il faut connoître et savoir employer. C'est un instrument qui se plie à tout dans la main exercée qui le manie avec adresse . . . Rien n'est plus varié que cette langue, qu'on accuse d'être pauvre et uniforme. Elle est forte, rapide et sublime dans Bossuet, pressante dans Bourdaloue, musicale dans les vers de Racine, flexible, abondante et fleurie dans la prose de Fénelon, grave et sévère dans Nicole, vive et saillante dans Hamilton, pure dans le Sage, brillante dans Gresset: c'est tour à tour une lyre qui résonne, un fleuve qui coule, un tonnerre qui gronde, un zéphyr qui se joue. Elle développe les affections de l'âme, pénètre dans les plis du cœur, obéit à la baguette de l'imagination. » Comp. § 71.

52. Le mouvement puriste a pour initiateur le Normand **François de Malherbe** (1555—1628). La grande importance qu'il a pour l'histoire littéraire, ainsi que pour le développement de la langue poétique, est due, moins à ses poésies, peu nombreuses, et en général assez sèches, qu'à son rôle de critique, de grammairien et de législateur philologique; il était doué » non pour détruire seulement, mais aussi pour reconstruire. Boileau l'a déjà préconisé comme réformateur:

Enfin Malherbe vint, et le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.

(*L'art poétique*, l, v. 131 ss.)

Dans sa jeunesse, Malherbe en est encore aux imitations de l'Italie; son petit poème des *Larmes de Saint Pierre* (1586) est imité de Tansillo. Mais il ne tarde pas à s'affranchir, et, appelé à la cour d'Henri IV en 1605, il attaque avec acharnement les »italianiseurs« et toute l'école de la Pléiade; il se tourne surtout contre Ronsard (§ 36) et Desportes (1546—1606). Ronsard était déjà mort, et sa réputation déclinait; mais Desportes, le poète favori d'Henri III, le chantre des mignons et des amours faciles du roi, est encore un personnage fort considéré; il jouit toujours d'une belle réputation littéraire et sa position sociale est des mieux établies: le poète des princes était devenu le prince des poètes. L'attaque de Malherbe porta une atteinte mortelle à toute l'école poétique du XVI^e siècle.

Il est facile de reconstruire dans les grands traits le système et les idées de celui qu'on a appelé »le tyran des mots et des syllabes«. Il a lui-même chargé les marges d'un exemplaire des *Poésies* de Desportes (éd. de 1600, Paris) de corrections et de remarques critiques de toute espèce; toutes ces observations, ordinairement justes, mais souvent présentées d'une manière lourde et rogue, forment un véritable code grammatical et poétique. Voici les points principaux sur lesquels portent ses critiques:

1^o Par opposition à la doctrine de la Pléiade (§ 36), Malherbe condamne les **archaïsmes** et n'admet pas qu'on fasse des emprunts au vieux français. Il proteste contre l'emploi de *ains*, *ainçois*, *ardre*, *bienheurer*, *doléance*, *duire*, *finablement*, *guerdonner*, *isnel*, *jà*, *liesse*, *onques*, *paroir*, *prouesse*, *souvenance*, etc.; il bannit à jamais les vieilles formes *orra* (de *ouïr*), *chet* (de *choir*), *vêtit* (pour *vêt*), *hayant* (pour *haïssant*), *cestui*, *cil*, *es* (pour *en les*), *ardemment*, etc.; il demande de toujours exprimer le pronom sujet des verbes, et condamne les vieilles constructions, telles que *temple à Neptune*, *aller couronnant*, *rendre effacé*, *rendre vengé*, etc.

2^o Malherbe fait aux **dialectes** une guerre acharnée; il condamne, contrairement aux poètes de la Pléiade (§ 31), l'emploi des provincialismes. Voici quelques expressions qu'il a relevées dans son commentaire: *Maint et maint* est gascon (p. 275); *Poursuivir* est un mot normand (p. 307); *Elle a deuil que* est une phrase normande (p. 469), etc. Il est piquant de constater que Malherbe lui-même, qui travaille à créer défi-

nitivement l'unité de la langue française en la délivrant de la »contagion des provinces« (comp. § 68), est accusé plus tard par Ménage de »normannisme«.

3^o Ennemi acharné de toute innovation dans la langue, Malherbe condamne l'emploi des **diminutifs**, dont on avait fait un usage trop large au XV^e et surtout au XVI^e siècle (III, § 117). Il défend également de créer des **mots nouveaux** et de faire des **emprunts** aux langues étrangères. Dans les poésies de Desportes, il relève constamment ce qu'il appelle ses »niaiseries« italiennes. Reprenant l'œuvre de Tory (§ 37), il combat la »latinerie« et l'invasion des mots savants; il proscriit, par exemple, *alme*, *fere*, *opportun*, *nave*, *sagette*, etc. Quand Desportes écrit: *Je ne sais que je doive faire*, il objecte: »Je sais bien que le latin dit *de beam*, mais il est question de parler français.«

4^o Par peur des mots savants, il se fait même le champion du **langage populaire**. Déjà Ramus avait écrit en tête de sa grammaire française (1562): »Le peuple est souverain seigneur de sa langue, et la tient comme un fief de franc alev, et n'en doit recognoissance a aucun seigneur. L'escolle de ceste doctrine n'est point es auditoires des professeurs hebreux, grecs et latins en l'Université de Paris: elle est au Louvre, au Palais, aux Halles, en Greve, a la place Maubert . . .«. Et Montaigne déclare expressément: »Je n'en refuis aucune [phrase] de celles qui s'usent emmy les rues Françoises: ceux qui veulent combattre l'usage par la grammaire se mocquent« (*Essais*, III, 5). Nous avons déjà (§ 42) cité l'opinion analogue d'Henri Estienne. Selon le témoignage de Racan, Malherbe paraît avoir en partie adopté cette théorie de la souveraineté du peuple en fait de langue: »Quand on lui demandoit son avis de quelque mot François, raconte Racan, il renvoyoit ordinairement aux crocheteurs du port au Foin et disoit que c'estoient ses maistres pour le langage«. On lui a beaucoup reproché ces *crocheteurs*; ce n'est probablement qu'un mot de combat: Malherbe, en rompant avec la poésie érudite de la Pléiade, a voulu dire que la poésie doit parler la langue de tout le monde. En proscrivant les hellénismes, les latinismes et les provincialismes, il a voulu qu'on n'employât ni un mot ni une tournure qu'un crocheteur parisien

ne pût comprendre. Mais il n'a certes pas voulu dire qu'il fallait écrire comme parlent les crocheteurs.

5^o Dans la **grammaire**, Malherbe essaye de fixer l'emploi des articles, le genre des substantifs, la formation du pluriel des noms, l'accord des adjectifs, l'emploi et la place des pronoms, la construction de la phrase, l'ordre des mots, etc.

6^o Dans la **versification**, il proscriit les rencontres de voyelles ou hiatus, les enjambements, les cacophonies, les mauvaises rimes, et il demande qu'on observe strictement la césure.

Malherbe a affranchi la langue française de l'imitation servile des langues étrangères; il l'a fait marcher d'un pas assuré en ses propres voies; s'il a peu inventé, il a fixé l'usage de son temps, et il s'est fait le vaillant défenseur des droits de l'harmonie et de la régularité. »Grammairien-poète, a dit Sainte-Beuve, sa tâche, avant tout, était de réparer et de monter, en artiste habile, l'instrument dont Corneille devait tirer des accords sublimes et Racine des accords mélodieux«.

53. La doctrine de Malherbe a trouvé peu d'opposants; les plus connus sont Régnier, Mlle de Gournay et Théophile de Viau. Le satirique **Mathurin Régnier** (1573—1613) était le neveu de Desportes; il prend résolument la défense de son oncle, dont »l'arrangeur de syllabes« préférait le potage à ses Psaumes, selon le racontar de Tallemant des Réaux, et, dans sa IX^e Satire, il proteste avec beaucoup d'énergie contre

.....ces resveurs dont la Muse insolente,
Censurant les plus vieux, arrogamment se vante
De reformer les vers.....

et dont le savoir ne s'étend

Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diptongue,
Espier si des vers la rime est brève ou longue,
Ou bien si la voyelle, à l'autre s'unissant,
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant,
Et laissent sur le verd le noble de l'ouvrage.
Nul esguillon divin n'eslève leur courage;
Ils rampent bassement, foibles d'inventions,
Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions,
Froids à l'imaginer: car s'ils font quelque chose,
C'est proser de la rime et rimer de la prose.

Il finit en proclamant :

Je vay le grand chemin que mon oncle m'a prît

 En toute opinion je fuis la nouveauté,
 Aussi doit-on plustost imiter nos vieux pères,
 Que suivre des nouveaux les nouvelles chimères.

Mlle **Le Jars de Gournay** (1565—1645), fille adoptive de Montaigne et éditrice de ses œuvres, défend, dans plusieurs apologies ardentes, la langue et le style du XVI^e siècle. Elle se fait le champion des anciens, surtout de son »père d'alliance«, Montaigne (cf. *Essais*, II, chap. 17), et de Ronsard; elle combat, point par point, les théories de Malherbe, en se prononçant en faveur des vieux mots, en réclamant la liberté du style et du langage et en récusant les subtiles règles prosodiques du »docteur en négative«. Malgré la justesse de beaucoup de ses observations et le bon sens naturel de ses critiques, elle ne tarde pas, comme représentante d'idées surannées, à devenir le personnage ridicule des pamphlets littéraires du temps. Vers la fin du siècle, Bayle, dans son Dictionnaire, prend sa défense et lui donne une réparation complète: »Tout bien considéré, cette Demoiselle n'avoit pas autant de tort qu'on se l'imagine, & il seroit à souhaiter que les auteurs les plus illustres de ce tems-là se fussent vigoureusement opposés à la proscription de plusieurs mots qui n'ont rien de rude, et qui serviroient à varier l'expression, à éviter les consonances, les vers [sic!] et les équivoques. La fausse délicatesse à quoi on lâcha trop la bride, a fort appauvri la langue.«

54. Malherbe eut facilement gain de cause sur ses adversaires: l'opposition qu'on lui faisait n'était guère importante, et tout le monde finit par adopter ses théories, dont un certain nombre seront bientôt érigées en règles par ANTOINE OUDIN (1595—1655) dans sa »Grammaire françoise rapportée au langage du temps« (1633). Ses deux principaux disciples, MAYNARD et RACAN, transmettent sa doctrine aux grands poètes classiques, et tout le monde lui prodigue les noms de grand, d'incomparable, d'Apollon, etc. »Parler Malherbe« voulait dire: parler purement. C'est Malherbe, il ne faut pas non plus l'oublier, qui a deviné et appuyé l'auteur des »Lettres« et du »Socrate chrétien«, JEAN GUEZ DE BALZAC (1597—1654);

et Balzac est devenu pour la prose ce que Malherbe a été pour la poésie; déjà les contemporains le nommaient »le grand épistolier de France«. Voici comment Gustave Lanson apprécie son influence sur le développement du style: »Il a passé sa vie à forger de belles phrases, comme on n'en avait jamais fait en notre langue. Il a manqué de naturel: c'était inévitable; mais il en a manqué surtout par scrupule d'artiste, qui ne veut laisser dans son œuvre aucune négligence. Il a enseigné aussi les harmonies secrètes du langage: celles qui résultent de l'unité du ton, de l'égalité, de la continuité des développements. Il a enseigné à faire dominer une idée, une couleur: il a montré comment les transitions servent à lier et à fondre. Il a cherché le mot propre, le mot fort, avec une opiniâtreté méticuleuse Et vraiment, quand on lit certaines pages de Balzac, dans le *Socrate chrétien* par exemple, on sent que la forme de Bossuet est trouvée. Il ne reste plus qu'à la remplir.«

REMARQUE. Rappelons un autre auteur, oublié aujourd'hui, mais qui, au commencement du XVII^e siècle, faisait loi pour le bien dire, le poète ASTOINE DE NERVÈZE. Dans une des chansons de Gaultier Garguille (p. p. E. Fournier. Paris, 1858. P. 98), une dame répond à un »mignon de Paris«:

Je cognois a vos beaux discours
Que vous lisez Nerveze.

Sorel rend aussi témoignage de l'autorité de Nervèze: »Je vous laisse à penser s'il avoit manqué à feuilleter tous les livres d'amour de la France, pour y recueillir de belles fleurs oratoires, et si l'on ne connoissoit pas bien à ses discours qu'il avoit leu Nervèze« (*Francion*).

55. L'effort de Malherbe est appuyé par les salons littéraires, parmi lesquels surtout celui de CATHERINE DE VIVONNE, marquise de Rambouillet (1588—1665), a joui d'une grande réputation et a laissé des traces mémorables. Dans la chambre bleue de la spirituelle marquise (appelée par anagramme *la belle Arthénice*) et dans son »Réduit« ou sa »Ruelle«, se réunissaient, autour d'elle et de sa fille, Julie d'Angennes, les beaux-esprits du temps, hommes et femmes, nobles et bourgeois, abbés et officiers, magistrats et écrivains, pour discuter des questions intellectuelles et pour cultiver les belles-lettres. Les poètes à la mode y font la lecture de leurs derniers madrigaux, ou bien l'aimable et spirituelle hôtesse engage, à propos de quelque ouvrage récent, une discussion où sont traitées des

questions d'esthétique et de philosophie, de littérature et de grammaire. On s'efforce aussi de créer un code des bienséances du langage: la délicatesse des sentiments doit s'unir à la politesse des expressions. C'est pourquoi on s'occupe beaucoup de la bonne prononciation des mots, on discute sur leur sens et leur beauté, et on décide s'il faut dire *serge* ou *sarge* (§ 247), *muscadin* ou *muscardin* (§ 362). Citons à ce propos l'amusante anecdote de Tallemant des Réaux: »Il y eut un gentilhomme qui dit hautement qu'il n'iroit point voir M. de Montauzier tandis que Mlle de Rambouillet y seroit, et qu'elle s'esvanouissoit quand elle entendoit un meschant mot. Un autre, en parlant à elle, hésita longtemps sur le mot d'avoine, *avoine*, *aveine*, *avene*. »Avoine, avoine, dit-il, de par tous les diables! on ne sçait comment parler céans.« On s'occupe aussi de l'orthographe des mots, et on discute si l'on doit écrire comme on prononce, ou suivre l'ancienne et commune orthographe. On finit par proposer des simplifications (*hôtel*, *auteur*, *paretre*, *redeer*, *savoir*, pour *hostel*, *autheur*, *paroistre*, *roideur*, *sçavoir*), afin que »les femmes peussent écrire aussi asseurement et aussi correctement que les hommes«. Enfin, on s'applique à épurer le vocabulaire, et le droit de cité des mots est minutieusement débattu. On fait la guerre à ce qu'on appelle les mots bas et sales (cf. § 120) et l'on demande

...Le retranchement de ces syllabes sales

Qui dans les plus beaux mots produisent des seandales.

Malherbe n'admettait pas l'emploi de *cadavre*, *poitrine*, *estomac*, *pis*; il n'admet pas non plus qu'un »*ventre crie*«, ni qu'un amant puisse prendre *le rhume*. Les dames littéraires, les Précieuses, comme on les appelle, renchérissent; elles ne veulent pas qu'on dise »*j'aime le melon*«, parce que c'est prostituer le mot *j'aime*: il faut dire »*j'estime le melon*«; elles corrigent »*ce sonnet est bien conçu*« en »*ce sonnet est bien pensé*«, et elles disent »*soixante sous*«, pour éviter le mot malsonnant *écu*. Pour les détails, voir IV, § 432.

REMARQUE. Les classiques cultivaient avec prédilection la »noblesse du style«: il ne fallait se servir que de mots »nobles« et exclure tout terme bas. Selon Boileau, »le mot de *génisse* est fort beau, surtout dans une églogue: *vache* ne s'y peut pas souffrir« (*Réflexion IX sur Longin*). Dans son »Art poétique«, il emploie *mortel* (IV, v. 165) pour *homme*, *temple* (IV, v. 55) pour *église*, *arène* (I, v. 167) pour *sable*, etc.; on trouvera d'autres exemples dans le Tome IV, § 158, Rem.

56. On voit que les Précieuses ont les oreilles bien délicates : elles »pâtissent furieusement« à entendre prononcer certains mots. Leurs efforts puristes, quelque estimables qu'ils soient au commencement, conduisent bientôt à la contrainte et à l'affectation. Par horreur du vulgaire on élimine tous les termes bas ou trop francs (IV, § 412); on veut une langue épurée et raffinée, une langue distinguée, et on recherche l'expression décente et vague qui permet de tout dire avec goût, et la métaphore ingénieuse qui dispense d'appeler les choses par leurs noms. C'est ce qui s'appelait »savoir *le fin* des choses, *le grand fin*, *le fin du fin*«. Peu à peu se forme ainsi ce style précieux, où le terme exact est partout remplacé par des circonlocutions plus ou moins énigmatiques : les choses les plus relevées comme les plus humbles perdent leurs noms; et l'on ne peut plus rien dire d'une façon simple et naturelle. Un tel langage était alors à la mode, parmi la société élégante et cultivée, presque partout en Europe; il s'appelle *euphuisme* en Angleterre, *gongorisme* en Espagne, *marinisme* en Italie, et *zirlig stil* en Danemark. Les métaphores recherchées et maniérées fourmillent dans le style précieux : on ne dit plus le soleil, mais *le flambeau du jour*; les yeux sont *les miroirs de l'âme*, ou *le paradis de l'âme*; le nez est *la porte du cerveau*; les oreilles, *les portes de l'entendement*; les pieds, *les chers souffrants*; la guerre, *la mère du désordre*; le balai, *l'instrument de la propreté*; la chemise, *la compagnie perpétuelle des morts et des vivants*, etc. On emploie des phrases figurées comme *avoir l'âme paralytique*, *donner dans le vray de la chose*, *avoir la forme enfoncée dans la matière*, *sentir les contre-coups de l'amour permis* (être en couches), etc. Cette langue dénaturée et fade se parle surtout dans les ruelles des cercles secondaires, dans les »bureaux d'esprit«, et s'étale complaisamment dans la littérature galante du temps, dans les énigmes des Cotin, les sonnets des Benserade et les romans des Scudéry; sa plus grande gloire est peut-être d'avoir provoqué les satires immortelles de Molière (*les Précieuses ridicules*, *les Femmes savantes*) et de Boileau (Satire X). Le temps a fait justice de la plupart des innovations des Précieuses, et la langue moderne ne contient que très peu de restes de leur langage (*une vertu sévère*, *une taille élégante*, *être sec de conversation*, *tenir bureau d'esprit*).

57. A côté du salon de la marquise de Rambouillet se fait remarquer le cercle littéraire du conseiller Valentin Conrart. Chez ce modeste érudit se réunissait régulièrement un petit groupe de gens de lettres pour discuter des questions de littérature et de beau langage: de ces réunions est sortie **l'Académie française**. Cette remarquable institution, qui représente officiellement l'unification de la langue, fut fondée, sur l'initiative de Boisrobert, par le cardinal de Richelieu, le 22 février 1635; pourtant l'acte de fondation n'a été enregistré par le Parlement qu'en 1637. Les Statuts de l'Académie disent: »La principale fonction de l'Académie sera de travailler, avec tout le soin et toute la diligence possible, à *donner des règles certaines à notre langue et à la rendre pure, éloquente et capable de traiter les arts et les sciences*. Les meilleurs auteurs de la langue française seront distribués aux académiciens, pour observer tant les diction que les phrases qui peuvent servir de règles générales, et en faire rapport à la compagnie, qui jugera de leur travail et s'en servira aux occasions. Il sera composé un Dictionnaire, une Grammaire, une Rhétorique et une Poétique sur les observations de l'Académie.« Avant de commencer ces grandes entreprises, on faisait des discours, on tenait des conférences sur des sujets choisis et on examinait les nouveaux ouvrages. On s'attaqua d'abord au *Cid* (1636), dont l'immense succès avait excité la vive jalousie du cardinal, et Chapelain rédigea les fameux »Sentiments de l'Académie sur le *Cid*«, qui parurent au commencement de 1638 et qui ne satisfirent personne, ni Richelieu, ni l'opinion, ni Corneille. Cette même année, on commença à s'occuper du Dictionnaire, dont Vaugelas fut nommé rédacteur, mais on n'alla pas vite, et la lenteur de l'Académie lui attira bientôt de nombreuses épigrammes; celle de Boisrobert est surtout connue:

Depuis six ans dessus l'F on travaille,
Et le destin m'aurait fort obligé
S'il m'avait dit: tu vivras jusqu'au G.

L'Académie ne tarda pas à se créer des adversaires, et des adversaires assez malveillants; coup sur coup paraissent l'amusante satire de Saint-Évremond, *Les Académiciens*, qui s'intitulait originellement »Comédie des Académistes pour la réformation de la langue française« (1643), la spirituelle *Requête des Dic-*

tionnaires, par Ménage (§ 62), et le *Discours* de Charles Sorel (écrit en 1650; publié en 1654). Cependant, si les travaux collectifs de l'Académie n'aboutissaient — provisoirement — à rien, un académicien arrivait, pour son propre compte, à composer et à publier l'ouvrage le plus important qui ait paru au XVII^e siècle sur la langue française: nous avons nommé les *Remarques* de Vaugelas.

58. Vaugelas (Claude Favre, baron de Péroges, sieur de), gentilhomme savoyard (1585—1650), avait voué dès sa jeunesse un culte passionné à la langue française; il s'efforçait de l'étudier dans sa forme la plus pure et de se pénétrer de son génie. Il avait accès dans les meilleures maisons de Paris, il fréquentait les salons les plus élégants et il était admis à la cour. Partout où il venait, il apportait son esprit observateur, il écoutait parler, recueillait les locutions, les tours, les façons de prononcer, les notait et les comparait; de cette manière, il rassemblait les matériaux du livre célèbre qui parut, en 1647, sous le titre modeste de »*Remarques sur la langue françoise*«, et que nous allons examiner. Comme grammairien, Vaugelas est empirique; il le dit lui-même dans sa préface: »Ce ne sont pas icy des Loix que ie fais pour nostre langue de mon autorité priuée; je serois bien téméraire, pour ne pas dire insensé«. Il se contente sagement d'observer, il n'est qu'un »simple témoin qui dépose de ce qu'il a vu et ouï«, et l'usage est pour lui l'autorité suprême. »C'est une erreur, dit-il, qui n'est pardonnable à qui que ce soit, de vouloir, en matière de langues vivantes, s'opiniâtrer pour la Raison contre l'Usage On a beau invoquer Priscien, et toutes les puissances grammaticales, la Raison a succombé, et l'Usage est demeuré le maistre; *communis error facit jus*, disent les jurisconsultes«. Toute l'ambition de Vaugelas est d'éclaircir l'usage et de distinguer le bon du mauvais. Le mauvais est celui du plus grand nombre; le bon est celui de l'élite, c'est »la façon de parler de la plus saine partie de la Cour, conformément à la façon d'escrire de la plus saine partie des Autheurs du temps.« Rappelons aussi qu'il est très »national«, très français; en plein siècle classique, il met en garde contre la tradition gréco-latine, en soutenant que »dans les doutes de la langue il vaut mieux pour l'ordinaire consulter les femmes et ceux qui n'ont

point étudié que ceux qui sont bien sçavants en la langue Grecque et en la Latine» (*Remarques*, II, 284). Mais il s'empresse d'ajouter: »Quand je parle icy des femmes, et de ceux qui n'ont point étudié, ie n'entens pas parler de la lie du peuple J'entens donc parler seulement des personnes de la Cour ou de celles qui la hantent.« Vaugelas, on le voit, précise de nouveau son point de vue d'une manière très nette: on ne parle bien, on ne prononce bien qu'à la **cour**; hors de là point de salut. Ce système est on ne peut plus aristocratique et exclusif. Ce qu'il recherche, c'est un parler noble, relevé et épuré, et, pour lui, l'ennemi, c'est le peuple et la contagion des provinces (voir *Remarques*, I, 232). Ainsi la langue d'un grand peuple sera réduite au vocabulaire de quelques centaines de courtisans oisifs et souvent peu instruits; les provinces et le peuple ne comptent plus: »le greffier du bel usage« a singulièrement rétréci l'horizon. Il est curieux de retrouver alors dans une théorie de la langue les mêmes efforts de concentration qu'on observe dans la politique.

Vaugelas s'efforce aussi de donner à la langue une invariabilité majestueuse. Selon lui, le français est »arrivé à sa perfection«, et cet état de choses doit être conservé. Aussi défend-il absolument l'adoption de mots étrangers et la création de mots nouveaux (*Remarques*, I, 40; II, 352), tout en admettant, bien qu'à contre-cœur, des dérivés nouveaux de mots existants.

Il soumet en même temps à un examen minutieux un grand nombre de questions concernant la prononciation, l'orthographe, les formes grammaticales, la syntaxe et la sémantique. Ses observations sont toujours curieuses et intéressantes et, le plus souvent, justes; en général les règles qu'il établit sont fort correctes, mais il y en a aussi qui sont absolument fausses, et, malgré leur fausseté notoire, elles sont restées en vigueur jusqu'à nos jours.

REMARQUE. A côté des *Remarques*, il faut citer la traduction de *Quinte-Curce*, à laquelle Vaugelas avait travaillé pendant trente ans et qu'il revoyait et corrigeait sans cesse. Elle était destinée à être l'application de ses théories, à donner l'exemple après les préceptes, et elle excita la vive admiration du public. Balzac écrivit au traducteur: »L'Alexandre de Quinte-Curce est invincible, et le vostre est inimitable«. Voltaire la cite encore avec honneur; il l'appelle »le premier bon livre écrit purement«, et il ajoute: »Il s'y trouve peu d'expressions qui aient vieilli« (*Siècle de Louis XIV*, chap. 32).

59. Les théories de Vaugelas trouvèrent peu d'opposition; on ne peut guère citer que les »Lettres touchant les nouvelles remarques sur la langue françoise« (Paris, 1647) de La Mothe Le Vayer, et la »Liberté de la langue françoise dans sa pureté« (Paris, 1651) de Scipion Dupleix. Mais ce furent des cris dans le désert; la grande majorité des hommes de lettres adopta avec enthousiasme toutes les opinions du gentilhomme savoyard, et bientôt ses décisions faisaient loi; le grand Corneille, en revisant ses pièces, corrigea les vers devenus incorrects selon les *Remarques*. Il faut aussi convenir qu'elles témoignent d'une rare intelligence du génie de la langue française, et d'un flair très sûr. Dans bien peu de cas l'évolution postérieure a donné tort à Vaugelas: il adopte *cueillirai* (II², § 215,₃) et *l'onzième* (II², § 482,₁) et condamne *cueillerai* et *le onzième*; pour d'autres exemples, voir § 434 et II², § 566, Rem. Vaugelas eut d'innombrables disciples, qui le regardaient comme un oracle, et on disait »parler Vaugelas«, comme on avait dit »parler Malherbe« (§ 54). Beaucoup apprenaient même les *Remarques* par cœur, et nous savons, par une lettre, que Racine, exilé à Uzès, les »lisait, relisait et annotait«, pour ne pas laisser infecter son langage de provincialisme. Enfin toute une série de grammairiens continuent l'œuvre d'épuration de Vaugelas, tout en le copiant à qui mieux mieux. Ses décisions sont adoptées dans les Dictionnaires de Richelet (1680) et de Furetière (1690), comme dans celui de l'Académie (1694); et en 1706, la Grammaire française de Régnier-Desmarais (§ 61, Rem. 2) sanctionnait, sur presque tous les points, les »Remarques«, que l'Académie venait de republier avec quelques »Observations« (1704).

REMARQUE. A côté des *Remarques* de Vaugelas, il faut nommer les travaux grammaticaux suivants: A. Oudin, *Grammaire françoise rapportée au langage du temps* (1633). — G. Ménage, *Observations sur la langue françoise* (1672; seconde partie 1676). — Lancelot et Arnauld, *Grammaire générale et raisonnée, contenant les fondemens de l'art de parler, expliqués d'une manière claire et naturelle* (1660). — Marguerite Buffet, *Nouvelles observations sur la langue françoise* (1668). — Le P. Bouhours, *Les entretiens d'Ariste et d'Eugène* (1671). — *Doutes sur la langue françoise proposés à Messieurs de l'Académie françoise par un gentilhomme de province* (1674). — Patru, *Remarques sur les Remarques de Vaugelas* (1681). — J. Hindret, *L'art de bien prononcer et de bien parler la langue françoise* (1687). —

Th. Corneille, *Remarques sur la langue françoise de M. de Vaugelas avec des notes* (1687). — Régnier-Desmarais, *Traité de la grammaire françoise* (1706); voir sur ce livre § 61, Rem. 2.

60. L'Académie, où régnait l'esprit de Vaugelas, continuait ses travaux avec une sage lenteur. On faisait des discours, on haranguait le roi, on s'occupait de rédiger le Dictionnaire. Cependant, l'extrême purisme des Académiciens et la circonspection souvent ridicule qui présidait au choix de chaque mot, retardèrent tellement le travail qu'on commença à s'impatienter, et un beau jour l'Académie se vit devancée par **Pierre Richelet** qui publiait, en 1680, un *Nouveau dictionnaire françois*, ouvrage très méritoire et qui propose une orthographe rapprochée de la prononciation. Pourtant, un autre dictionnaire, dû à un académicien de beaucoup d'esprit, **Antoine Furetière**, l'auteur du *Roman bourgeois*, fit plus de bruit. Irrité de la lenteur de ses collègues, il eut l'idée de faire un dictionnaire pour son propre compte; ce projet excita la jalousie de l'Académie, qui obtint la suppression du livre criminel et chassa l'auteur de son sein, le 22 janvier 1685. Cependant, Furetière se vengea par des pamphlets; il fit contre l'Académie des *factums*, des libelles en vers et en prose, et n'en continua pas moins son Dictionnaire, qui parut à la Haye et à Rotterdam, en 1690, deux ans après sa mort. Ce précieux ouvrage, qui est une véritable encyclopédie, a servi de base au grand *Dictionnaire de Trévoux*, publié par les jésuites établis dans cette ville (1704; nouv. éd. en 18 volumes, 1771).

REMARQUE. Voici les titres des principaux dictionnaires du XVI^e siècle et de la période classique: Robert Estienne, *Dictionnaire françois latin* (Paris, 1541; 2^e éd. 1549). — Jean Nicot, *Dictionnaire françois latin* (Paris, 1564; 7^e éd. Paris, 1752). Réédition augmentée de celui de R. Estienne. — Jehan Thierry, *Dictionnaire françois latin* (Paris, 1565). — Jean Nicot, *Thresor de la langue françoise tant ancienne que moderne* (Paris, 1584; 2^e éd. 1606). Ce livre, réimpression augmentée du Dictionnaire de R. Estienne (1549), est à regarder comme le premier dictionnaire étymologique. — Cotgrave, *A Dictionarie of the French and English Tongues* (London, 1611; 2^e éd. 1632). — Le P. Monet, *Inventaire des deux Langues, françoise et latine* (Lyon 1635). — A. Oudin, *Curiositez françoises pour servir de supplément aux dictionnaires*, ou recueil de plusieurs belles propriétés avec une infinité de proverbes et quolibets pour l'explication de toutes les sortes de livres (Paris, 1640). Réimprimé à la suite du *Dictionnaire de l'ancienne langue françoise* de La Curne

de Sainte-Palaye (p. p. L. Favre). *Recherches italiennes et françoises* ou Dictionnaire contenant, outre les mots ordinaires, vne quantité de proverbes et de phrases pour l'intelligence de l'une et de l'autre langue (1655). — G. Ménage, *Dictionnaire étymologique ou origines de la langue françoise* (Paris, 1650; 2^e éd. 1694; 3^e éd. 1750). — P. Borel, *Trésor de recherches et antiquitez Gauloises et François* ou Dictionnaire de l'ancien langage Gaulois et François (Paris, 1655; nouv. éd. 1667). — C. Oudin, *Trésor des deux langues françoise et espagnolle* (Bruxelles, 1660). — A. de Montmeran, *Synonimes et épithètes françoises* (1661). — Richelet, *Dictionnaire des rimes* (1667). *Dictionnaire françois* (Genève, 1680; nouv. éd. 1693, etc.). — C. du Fresne, *Etymologicon linguæ Gallicæ* (Paris 1682). — Rochefort, *Dictionnaire général et curieux* (Lyon, 1685). — A. Furetière, *Dictionnaire universel* (La Haye et Rotterdam, 1690). — *Le Dictionnaire de l'Académie* (1694; pour les éditions postérieures, voir § 61). — *Dictionnaire des halles* (Bruxelles, 1696). — J. Le Roux, *Dictionnaire comique, satyrique, critique, burlesque, libre et proverbial* (Amsterdam, 1718).

61. La première édition du **Dictionnaire de l'Académie** (2 vol. in-folio) ne paraît qu'en 1694. D'abord il n'eut pas beaucoup de succès et provoqua plusieurs pamphlets, qui contenaient d'assez justes critiques; mais peu à peu il prit de l'autorité dans le public, malgré l'orthographe réactionnaire et l'ordonnance peu pratique des mots, qu'on avait rangés par familles et groupés autour de la racine, en adoptant l'ordre savant dont Robert et Henri Estienne offraient le modèle dans leurs »*Thesaurus Latinæ Linguæ*« (1532) et »*Thesaurus Græcæ Linguæ*« (1572—73). Dans la deuxième édition, qui parut en 1718, l'Académie renonce au classement savant et revient à l'ordre alphabétique; quant à l'orthographe, on continue à suivre »l'ancienne manière d'écrire«. La troisième édition (1740), qui a pour principal auteur l'abbé d'Olivet, marque un progrès considérable; il est dit dans la préface: »L'Académie s'est . . . vûe contrainte à faire dans cette nouvelle édition, à son orthographe, plusieurs changements qu'elle n'avoit point jugé à propos d'adopter lorsqu'elle donna l'édition précédente. Nous avons . . . supprimé dans plusieurs mots les lettres doubles qui ne se prononcent pas. Nous en avons ôté le *b*, le *d*, l'*h* et l'*s* inutiles. Dans les mots où l'*s* marquoit l'allongement de la syllabe, nous l'avons remplacé par un accent circonflexe . . .« Ainsi l'Académie n'écrit plus *aspre*, *chasteau*, *advocat*, *bienfaicteur*, *sçavant*, *creu*, *beuveur*, *vuide*, *nopce*, *celuy-cy*, *joye*, etc., mais *âpre*, *château*, *avocat*, *bienfaiteur*, *savant*, *cru*, *buveur*, *vide*, *noce*, *celui-ci*, *joie*. La qua-

trième édition (1762) se distingue principalement par l'addition »d'un très grand nombre de mots qui appartiennent soit à la langue commune, soit aux arts et aux sciences«. On a aussi introduit quelques nouvelles améliorations orthographiques, parmi lesquelles il faut relever la distinction entre l'I voyelle et la consonne J, et entre la voyelle U et la consonne V, d'après l'exemple qu'en avait donné la Hollande; au XVI^e siècle, cette distinction était déjà pratiquée par Pierre Ramus (§ 49, § 91); il ne trouva pas d'imitateurs, mais *v* et *j* ont longtemps porté le nom de »lettres ramistes«, en souvenir de leur célèbre patron. La cinquième édition, publiée (1798) en vertu d'une loi de l'an III de la République française et en dehors du concours de l'Académie, n'a jamais été reconnue officiellement. Dans la sixième édition (1835), l'Académie a ajouté beaucoup de nouveaux termes, surtout de sciences et d'arts, et introduit une innovation orthographique importante, la substitution d'*ai* à *oi* partout où ce groupe de lettres (comp. § 159) se prononçait [ɛ]; comme cette sixième édition est devenue le véritable Code de l'orthographe moderne, *anglais*, *paraître*, *avait*, *aurait* ont, malgré l'opposition opiniâtre de Chateaubriand et de Nodier, définitivement remplacé *anglois*, *paroistre*, *avoit*, *auroit*. La septième édition (1878) a adopté beaucoup de termes nouveaux, fait disparaître un grand nombre d'irrégularités orthographiques, telles que *collège*, *piège*, *sève*, *avénement*, *consonnance*, *sivain*, etc. et supprimé quelques lettres grecques étymologiques; ainsi *rhythme* a été remplacé par *rythme*. Elle reproduit en outre les préfaces de toutes les éditions précédentes. Actuellement paraît par fascicules la 8^e édition.

Le *Dictionnaire de l'Académie* est un livre qui a rendu et qui rend encore des services importants dans des domaines très différents. Voici à ce propos quelques lignes d'un article lumineux de G. Paris: »Les définitions du Dictionnaire . . . ont fixé pour la première fois le sens de termes importants pour les institutions, le droit public et privé (on reconnaît l'intervention du grand jurisconsulte Domat), le commerce, etc., avec une autorité qui a été reconnue tout de suite, et qui a contribué à donner au français, au moment même où il devenait presque une langue universelle, ce caractère de clarté si hautement apprécié dans les relations internationales; aussi

l'Académie pouvait-elle dire en 1762: »Le Dictionnaire de l'Académie française, dans lequel on n'avait d'abord eu pour objet que d'être utile à la nation, est devenu un livre pour l'Europe.« Aujourd'hui encore, ce n'est pas seulement en France que les définitions du Dictionnaire font loi: elles tranchent, dans des controverses diplomatiques, des questions d'interprétation. Elles sont une partie très vivante de l'œuvre académique: les gens soucieux de bien écrire y recourent beaucoup plus souvent qu'ils ne consultent la liste même des mots« (*Revue des Deux Mondes*, 1901, vol. V, p. 252).

REMARQUE 1. La 1^{re} édition du Dictionnaire a été reproduite en fac-similé photographique par l'imprimeur L. Danel, de Lille (1902). A côté de la 2^e édition officielle de 1718, il existe une *Seconde édition revue et corrigée*, etc., publiée à Amsterdam en 1696 (voir *Bibl. de l'École des Chartes*, 1888, p. 577 ss.; 1896, p. 512 ss., et *Revue d'histoire littéraire*, IV, 317; VII, 684).

REMARQUE 2. L'Académie ne parvint à publier sa »Grammaire« qu'au dix-huitième siècle. On avait renoncé à y travailler en corps, et le secrétaire perpétuel, l'abbé Régnier-Desmarais, avait été chargé de la composer; son *Traité de la grammaire françoise*, qui parut en 1706, ne tarda pas à prendre, auprès du public, la même autorité que le Dictionnaire. C'est surtout de cette grammaire que proviennent toutes les règles compliquées et souvent illogiques qui tiennent encore sous le joug la langue écrite. L'Académie vient de publier une Grammaire (très discutée) en 1932.

62. Il est hors de doute que Vaugelas, aussi bien que l'Académie, ont rendu de grands services à la langue française, que leur souci exagéré de la noblesse et de l'élégance de l'expression a beaucoup contribué à la purifier et à l'élever. Mais l'excès fatal du nouveau système, c'est qu'on a voulu fixer la langue, et qu'en s'efforçant de lui assurer l'unité idéale, on en a desséché les sources vives. On élagua ainsi (voir la préface du Dictionnaire) tous les »vieux mots« et les mots »nouvellement inventés«, de même »les termes d'emportement et qui blessent la pudeur«, »les termes des arts et des sciences«, et les »termes techniques« vantés jadis par Ronsard. Au XVI^e siècle, on voulait une langue riche et variée; maintenant on la veut noble, digne et sévère. Or, une langue vivante ne s'arrête guère longtemps dans son développement, et ne le fait qu'au détriment de sa fraîcheur naturelle. Aussi les protestations ne tardent-elles pas à s'élever contre les principes rigoureux des Académiciens. Déjà, en 1650, Ménage lance une

satire spirituelle intitulée »Requête des Dictionnaires à messieurs de l'Académie françoise«, où il proteste contre l'expulsion de beaucoup de mots employés par les vieux auteurs :

A nos seigneurs académiques,
 Nos seigneurs les hypereritiques,
 Souverains arbitres des mots,
 Doctes faiseurs d'avant-propos,
 Cardinal-historiographes,
 Surintendants des orthographes,
 Raffineurs de locutions,
 Entrepreneurs de versions,
 Peseurs de brèves et de longues,
 De voyelles et de diphthongues;
 Supplie humblement Calepin,
 Avec Nieot, Estienne, Oudin:
 Disant que, depuis trente années,
 On a, par diverses menées,
 Banni des romans, des poulets,
 Des lettres douees, des billets,
 Des madrigaux, des élégies,
 Des sonnets et des comédies,
 Ces nobles mots, *moult, ains, jaçoit,*
Ores, adonc, maint, ainsi soit,
A tant, si que, piteux, icelle,
Trop plus, trop mieux, blandice, isnelle,
Piéça, tollir, illec, ainçois,
 Comme étant de mauvais françois.

Les solitaires de Port-Royal défendent également les libertés de la langue parlée contre les théories étroites des grammairiens. [On ne distingue pas assez, disait Nicole, les langues vivantes des langues mortes: »Dans celles-ci l'usage ne change plus; aussi le mot qui n'est pas bon selon l'ancien usage ne le peut plus devenir; mais dans les autres, quelque fixées qu'elles semblent être, il est impossible qu'il n'arrive toujours quelque changement dans l'usage. Et ainsi ce qu'on ne trouve pas bon aujourd'hui, parce qu'il n'est pas dans l'usage présent, deviendra bon dans quelque temps, parce que l'usage l'approuvera. Et ainsi rien n'est plus faux que la règle que M. de Vaugelas semble vouloir établir qu'on ne peut faire de nouveaux mots, puisqu'il reconnaît dans ses »Remarques« que quantité de mots qui n'étaient point autrefois en usage y sont devenus depuis. Il est donc avantageux, pour enrichir les langues vivantes, que des personnes judicieuses soient un peu plus har-

dies à se servir de nouveaux mots et de nouvelles phrases. Il y a bonheur et malheur. Les uns passent et d'autres ne passent pas. Mais les gens d'esprit doivent être plus portés à leur être favorables que contraires. C'est ce qui rend les langues belles et abondantes, comme il est arrivé de la grecque.»

63. Les théories hardies du janséniste, vivement attaquées par le Père Bouhours (*Entretiens d'Ariste*, 1671), furent soutenues par l'académicien Barbier d'Aucour (*Sentiments de Cléanthe sur les Entretiens d'Ariste*) et par Ménage (*Observations sur la langue françoise*, 1672), et la lutte des puristes et des néologues, qui fut même portée sur la scène par Boursault (*Les mots à la mode*, 1694), se prolongea jusque dans le XVIII^e siècle. On voulait secouer le joug imposé par Vaugelas. La Bruyère, dans des pages éloquentes (*De quelques usages*), regrette la perte ou la proscription de beaucoup de mots anciens, expressifs et utiles, et en 1714, Fénelon, dans sa Lettre à l'Académie, déplore la pauvreté de la langue française: »Notre langue manque d'un grand nombre de mots et de phrases: il me semble même qu'on l'a gênée et appauvrie, depuis environ cent ans, en voulant la purifier. Il est vrai qu'elle étoit encore un peu informe et trop verbeuse. Mais le vieux langage se fait regretter, quand nous le retrouvons dans Marot, dans Amyot, dans le cardinal d'Ossat, dans les ouvrages les plus enjoués et dans les plus sérieux; il avoit je ne sais quoi de court, de naïf, de hardi, de vif et de passionné. On a retranché, si je ne me trompe, plus de mots qu'on n'en a introduit. D'ailleurs, je voudrois n'en perdre aucun et en acquérir de nouveaux. Je voudrois autoriser tout terme qui nous manque et qui a un son doux, sans danger d'équivoque . . .« Malheureusement le vœu de Fénelon ne fut pas exaucé. Onze ans après la Lettre à l'Académie, l'abbé Desfontaines, dans un ouvrage satirique, le *Dictionnaire néologique à l'usage des Beaux-Esprits du siècle* (1725), critiquait les mots nouveaux et les métaphores nouvelles créés par les écrivains du commencement du XVIII^e siècle. De même Voltaire blâme les néologismes qui commencent à se faire jour. Il dit dans le *Siècle de Louis XV* (chap. 43): »On a beaucoup écrit dans ce siècle; on avait du génie dans l'autre. La langue fut portée, sous

Louis XIV, au plus haut point de perfection dans tous les genres, non pas en employant des termes nouveaux, inutiles, mais en se servant avec art de tous les mots nécessaires qui étaient en usage. Il est à craindre aujourd'hui que cette belle langue ne dégénère. « En fait de langue, on n'est pas plus conservateur que Voltaire, surtout dans ses tragédies; dans sa Correspondance et ses poésies légères, son vocabulaire est bien plus riche. L'Académie continuant à rejeter tout néologisme, la langue littéraire s'écarte, forcément, de plus en plus de la langue parlée et finit par s'enfermer dans un cercle très restreint. Avec Rousseau commence l'insurrection contre les théories de Vaugelas et les puristes. Voici quelques lignes qui attestent, dans le domaine de la langue lui aussi, le salutaire esprit de révolte de Jean-Jacques: »Ma première règle, à moi, qui ne me soucie nullement de ce qu'on pensera de mon style, est de me faire entendre. Toutes les fois qu'à l'aide de six solécismes je pourrai m'expliquer plus fortement ou plus clairement, je ne balancerai jamais. Pourvu que je sois bien compris des philosophes, je laisse volontiers les puristes courir après les mots« (*Lettre sur une nouvelle réfutation de son Discours*, dans les *Œuvres complètes*. Genève, 1781. Vol. 13, p. 233). Il apparaît aussi que Voltaire lui-même change d'avis sur ses vieux jours; le 7 mai 1778, trois semaines avant sa mort, il propose à l'Académie de refaire le Dictionnaire; il en faut un nouveau, dit-il, qui comprenne notamment »toutes les expressions pittoresques et énergiques de Montaigne, d'Amyot, de Charron, etc., qu'il est à souhaiter qu'on fasse revivre et dont nos voisins se sont saisis«. Peu à peu, les protestations deviennent plus nombreuses, et, au temps de la Révolution, le néologisme est érigé en système. Pourtant, les principes puristes de Vaugelas et de l'Académie ne seront secoués définitivement que par les poètes du Romantisme (§ 73 ss.).

REMARQUE. Si les Académiciens furent sévères à l'égard de certains mots, les révolutionnaires ne l'étaient pas moins. Voici, à titre de curiosité, quelques observations de A. Rambaud (*Hist. de la civilisation contemporaine en France*, p. 182): »Le 26 avril 1794, les administrateurs de police adressèrent aux directeurs de théâtres une circulaire où on leur enjoignait de faire disparaître sur-le-champ de toutes leurs pièces de théâtre, soit en vers, soit en prose, les titres de *duc*, *baron*, *marquis*, *comte*, *monsieur*, *madame*, et autres qualifications proscrites, »ces noms de féodalité émanant d'une source trop

impure pour qu'ils souillent plus longtemps la scène française». Dans le »Menteur« de Corneille, on estropie un vers, afin de remplacer la place Royale par la place des Piques. On voudrait supprimer le mot *rois* dans »Athalie« de Racine. Dans une pièce [de Goldoni] intitulée »Le Bourru bien-faisant«, l'acteur, jouant aux échecs, s'écriait: »Échec au roi!« Il lui fut enjoint de dire désormais: »Échec au tyran!« Dans le »Déserteur« de Sedaine, le déserteur dut porter, au lieu de l'ancien uniforme royal, le nouvel uniforme national. Le Directoire, après le coup d'État de fructidor, revint à ces puérités et enchérit encore. Dans »Alexis ou l'Erreur d'un bon père« (1798), un personnage avait à donner 24 *louis*. »Pourquoi, dit un rapport de police, pourquoi cette monnaie, qui rappelle aux royalistes leur idole? L'acteur ne peut-il donner tout simplement une *bourse*?« L'amoureux, dans »Léon ou le Château de Montenero«, reçoit défense de s'appeler Louis. Une pièce intitulée »Minuit« est censurée parce qu'on y souhaite la *bonne année*: c'est un usage aboli par le calendrier républicain. Les titres féodaux ne doivent plus être donnés qu'à des personnages jouant un rôle ridicule ou odieux. On ne fera plus paraître d'Anglais ou d'Anglaises que dans ces mêmes rôles.»

64. Malgré les protestations des puristes, beaucoup de mots d'emprunt ont été adoptés pendant la période classique. **L'influence espagnole** (cf. § 45, § 78,2) surtout a été d'une grande importance pour l'enrichissement du vocabulaire. La traduction du roman d'Amadis (1540—1560), qui avait abrégé les heures de la captivité de François I^{er} à Madrid (1525), fut suivie, vers le commencement du XVII^e siècle, d'un vif engouement pour la langue et la littérature espagnoles. Antonio Perez, ancien secrétaire de Philippe II, dont les curieux Mémoires initièrent les Français aux mœurs castillanes, contribua à préparer ce grand mouvement. On étudiait avec empressement les poésies pastorales de Montemayor et tous les poètes de *l'estilo culto*, les nouvelles de Cervantes et de Maria de Zayas y Sotomayor, et avant tout le glorieux théâtre de Guillen de Castro, de Calderon, d'Alarcon, de Quevedo et de Tirso de Molina; c'est de ces derniers modèles que s'inspirèrent Hardy, Rotrou, Mairet, Corneille, Scarron, Scudéry et Molière. Un roman historique, *Les guerres civiles de Grenade*, de Ginés Perez de Hita, qui révéla aux Français l'Espagne arabe, a servi de modèle aux romans héroïco-galants de la fin du XVII^e siècle. Aux relations littéraires des deux pays s'ajoutent encore les relations commerciales et politiques; il suffit de rappeler que la femme de Louis XIII et celle de Louis XIV étaient des princesses espagnoles, et que la femme de Charles II était française. Comme preuve curieuse de la prépondérance

de l'espagnol, on peut citer aussi ce que dit Cervantes dans *Persiles et Sigismonde*: »En Francia ni varón ni mujer deja de aprender la lengua castellana«. Cette assertion, vraie pour le milieu du siècle, était sans doute exagérée en 1617.

65. Voici quelques listes de mots montrant l'influence espagnole sur le vocabulaire français:

1^o Vie populaire, vêtements, etc. — *Basquine* (basquina), *caban* (gaban), *castagnette* (castañeta), *chaconne* (chacóna), *fandango*, *guitare* (guitarra), *hombre* (hombre), *nantille* (mantilla), *médianoche* (medianoche), *paragnante* (paraguante), *pavane* (pavana), *quadrille* (cuadrilla, cuartillo), *sarabande* (zarabanda), *sieste* (siesta), *spadille* (espadilla).

2^o Termes militaires. — *Adjudant* (pour *ajudant* < ayudante), *alfange* (alfanje), *algarade* (algarada), *capitan*, *coronel* (coronel) pour *colonel* (§ 43,1), *esconade* (escuadra), *matamore* (matamoros).

3^o Termes de marine. — *Aviso*, *canot* (canoa), *écoutille* (escotilla), *embarcadère* (embarcadero), *embarcation* (embarcación), *embargo*, *felonque* (faluca), *flottille* (flotilla), *récif* (arrecife, recife).

4^o Produits coloniaux, etc. — *Anchois* (anchoa), *cacao*, *cacique*, *caïman* (caiman), *calebasse* (calabaza), *cannibale* (canibal; IV, § 526), *chocolat* (chocolate), *cigare* (cigarro), *cochenille* (cochenilla), *créole* (criollo), *indigo*, *jonquille* (junquillo), *mérinos* (merino), *nègre* (negro), *pagne* (pañó), *savane* (savana), *tabac* (tabaco), *tomate*, *vanille* (vainilla).

5^o Termes divers. — *Alcôve* (alcoba), *alezan* (alazan), *baroque* (barrueco, perle de forme irrégulière), *canasse* ou *canastre* (canastro), *caramel* (caramelo), *cassolette* (cazoleta), *cavèce* (cabeza), *cédille* (cedilla), *désinvolté* (desinvuelto), *disparate*, *eldorado* (el dorado), *grandesse* (grandeza), *hâbler* (hablar), *enfant* (infante), *menin* (menino), *parangon*, *rossinante* (Rocinante), *silo*.

REMARQUE. Plusieurs de ces mots d'emprunt existaient déjà dans la langue sous une autre forme. Voici quelques exemples de ces **doublets** d'origine

espagnole: *aidant* — *adjudant*; *capitaine* — *capitan*; *chambrée* — *camarade* (§ 45); *dame* — *duègne*; *enfant* — *infant*; *équerre* — *escadre* — *escouadè*; *homme* — *hombre*; *noir* — *nègre*.

66. Au dix-huitième siècle, les yeux se tournent vers **l'Angleterre**, que le grand siècle avait profondément ignorée. Ce n'est qu'après la Régence que les Français commencent à s'intéresser à leurs voisins d'Outre-Manche. Des voyageurs illustres tels que l'abbé Prévost et Montesquieu visitent le pays; Voltaire habite Londres de 1726 à 1729, et l'apparition de l'édition française de ses *Lettres philosophiques ou Lettres sur les Anglais* (1734) fut un événement gros de conséquences. Avec un zèle croissant, on se met à apprendre l'anglais et à étudier la littérature et la philosophie anglaises. Les traductions se succèdent, les poésies de Pope, les Satires de Swift, les romans de Richardson et de Fielding, ainsi que les »Nuits« d'E. Young trouvent de nombreux lecteurs et admirateurs à Paris. Les salons parisiens se disputent les visites de Walpole et de Garrick, et, en 1775, Ruault fonde le *Journal anglais* qui renseigne sur l'histoire, la littérature et la politique de l'Angleterre. Cet »anglicisme« a été mis en lumière d'une manière aussi savante que spirituelle par J.-J. Jusserand. Empruntons à son étude sur *Shakespeare en France* (Paris, 1898) les considérations suivantes: »Le patois »bourru et vilain« raillé par Saint-Amant était devenu la langue à la mode; tout le monde se piquait de la savoir. Les dames mêmes étaient de la partie; elles traduisaient, discutaient, commentaient; elles devenaient savantes: »Newton sur leurs toilettes a remplacé le *Grand Cyrus*«. Madame de Pompadour avait un Shakespeare en français, et madame du Barry un en anglais. Louis XVI traduisait l'essai de Walpole sur Richard III. On s'appliquait même à vaincre les difficultés de prononciation d'un idiome qui passe en cela tous les autres . . . Tout se faisait à »l'anglaise«; on montait à l'anglaise, on boxait à l'anglaise; Ollivier représentait, en un charmant tableau (aujourd'hui au Louvre), un »thé à l'anglaise« chez le Prince de Conti; on passait des »matinées à l'anglaise«, ce qui signifiait sans rien dire . . . Il se fit des paris, on but du *ponche*, on mangea avec délices le *rosbif* et le *pouding*, on préféra le vin de Bordeaux au champagne et au bourgogne; on lutta avec les »forts de la halle«, comme

faisaient les »*mylords*« dans les rues de Londres. D'aucuns préférèrent même »Shakespeare« à Corneille. Les costumes se modifièrent: on renouça aux habits galonnés, aux »petits chapeaux sous les bras«, aux dentelles. »C'est aujourd'hui un ton parmi la jeunesse, écrit Mercier, de copier l'Angleterre dans son habillement, etc.« (p. 224). Cette anglomanie fut raillée par Boissy; dans sa comédie de la *Frivolité*, il se moque du Français épris alternativement de l'Angleterre et de l'Italie:

Son transport l'autre jour était l'anglomanie;
Rien sans l'habit anglais ne pouvait réussir;
Au-dessus de Corneille il mettait Shakespir.
Une nouvelle frénésie
Aujourd'hui vient de le saisir;
C'est la fureur des accords d'Italie.

Notons aussi *l'Anglomane ou l'Orpheline léguée*, comédie en vers libres par Saurin, représentée pour la première fois en 1772.

Malgré la forte influence anglaise sur les lettres et sur les mœurs, on ne peut signaler qu'un nombre relativement restreint de mots d'emprunt anglais. Voici les plus importants:

1^o **Vie publique et privée.** — *Bill, budget, club, comité* (committee), (*prince*) *consort* (consort), *corporation, excise* (excise < néerl. *excij*s, *accij*s < vfr. *accise*), *session, gentleman, quaker, quacre* ou même *coacre* (quaker), *raout* ou *rout* (rout), *toast* et *toaster* (toast), *vauxhall* (de Devaux et hall).

2^o **Habillement.** — *Boukinkan* (Buckingham; IV, § 512), *flanelle* (flannel), *redingote* (riding coat).

3^o **Aliments.** — *Boule-ponche* (bowl-punch), *ponche* ou *punch* (punch), *rhum, rosbif* (roastbeef).

4^o **Jeux et sports.** — *Bigle* (chien de chasse; < beagle), *boxer* (box), *contredanse* (country-dance; III, § 468, 2), *jockey* ou *jacquet* (IV, § 507), *partenaire* (partner), *whist, boulingrin* (bowling-green).

5^o **Marine.** — *Ballast, brick* (brig), *cabine* (cabin; cf. § 77), *caronade* (carronade), *lougre* (lugger), *paquebot* (packet-boat), *quaiche* (ketch).

6^o **Maladies** — *Croup*.

7^o **Termes abstraits.** — *Romantique* (cf. § 2, Rem.), *sentimental, spleen*.

67. On empruntait aussi des mots aux autres langues européennes: le développement des arts, des sciences, dès idées et du commerce réclamait des vocables nouveaux. Il faut surtout signaler l'**italien** qui, pénétrant une seconde fois en France, lui fournit surtout des termes de musique. Les emprunts aux autres langues étrangères sont moins importants.

1^o **Mots italiens** (cf. § 43, § 78,1). — *Adagio*, arpège, *bagne* (*bagno*), *bandit*, *barcarolle*, *bonffe* (*buffa*), *caubiste* (*cam-bista*), *camée* (*cameo*), *compositeur*, *concelli*, *confessionnal*, *espolette* (*spoletta*), *esquisse* (*schizzo*), *estafelle* (*stafetta*), *estrapasser* (*strapazzare*), *éloupin* (*stoppino*), *farniente*, *filigrane* (*filigrana*), *fugue* (*fuga*), *ganelle*, *graticule*, *idylle*, *imbroglio*, *intrigant*, *lague*, *lésine*, *loterie*, *mandoline* (*mandolino*), *manège*, *marasquin* (*maraschino*), *pastel* (*pastello*), *régale*, *solfège*, *sonale*, *sourdeline*, *sonrdine*, *ténor*, *transil*, *voiturin*, etc.

REMARQUE. *Bandit* est un doublet de *banni*. *Concelli* remplace *concept* (voir H. Estienne, *Deux Dialogues*, etc., I, 56). *Loterie* déplut à Vaugelas, qui s'y opposa jusqu'à sa mort; il appela sa propre loterie *Blanque* (voir *Remarques*, I, p. X). *Voiturin* est tiré de *vetturino*, sous l'influence de *voiture*.

2^o **Mots allemands** (cf. §§ 7, 20, 46, 78,3). — *Anman* (*amt-mann*), *amneistre* (*amtmeister*), *bivonac* (*biwache*), *bo-cambre* (*pochhammer*), *choucroute* (bas all. *sûrkrût*), *cible* (*schîbe*), *cobalt* (*kobalt*), *feldspath*, *grivois* (IV, § 172), *landsturm*, *landwehr*, *louslic* (*Iustig*), *obus* (*haubitze*), *quartz*, *rocambole* (*rockenbolle*), *schlaque*, *spall*, *tungstène* (*tungstein*), *vaguenestre* (*wagenmeister*), *vasistas* (*was ist das*).

3^o **Mots hollandais** (cf. § 46,2). — *Bélandre* (*bijlander*), *birambrol* (*bier en brood*), *bomerie* (*bodemerij*), *brandevin* (*brandwijn*), *cambose* (**komhuis*), *colza* (*koolzaad*), *coq* (*kok*, emprunté au lat. *coquus*), *hallope* (*hal-op*), *marpriue* (*marlpriem*), *pinque* (*pink*), *risban* (*rijsbank*).

4^o **Mots portugais**. — *Acajou*, *autodafé* (*auto da fe*), *bayadère* (*bailadeira*), *bézoard* (*bezuar*), *caste* (*casta*), *coco*, *fêliche* (*feitico* < *facticus*), *mandarin* (*mandarim*), *palanquin* (*palanquim*), *pintade* (*pintada*), *travade* (*travado*).

5^o **Mots slaves** (cf. § 78,4). — *Calèche, casaque* et le doublet *cosaque, cravache, cravate, czar (tsar), droschki, knout, vampire*. Ces mots sont, pour la plupart, des emprunts slaves indirects; ils ont d'abord passé par l'allemand (*kalesche, karbatsche, wampyr*), ou l'italien (*casacca*). *Shako* vient du hongrois.

6^o **Mots orientaux** (cf. § 20, § 78,6). — *Bambou, banane, bazar, bey, café, faquir, kaolin, kiosque, ottomane, pagode, salep, sapajou, sophia, tafia, talc, vizir*, etc.

68. Au XVI^e siècle, les grammairiens et les poètes recommandaient expressément de faire des emprunts aux **dialectes** (§ 31). Montaigne aussi, avec son bon sens ordinaire, avait dit: »C'est aux paroles à servir et à suivre; et que le gascon y arrive, si le François n'y peut aller« (*Essais*, I, 25). Au XVII^e siècle, tout change: les sévères puristes protestent vivement contre »la contagion des dialectes«, et contribuent ainsi à créer l'unité définitive du français. La lutte contre les dialectes (ou patois) est surtout soutenue par Malherbe (§ 52,2), Vaugelas (§ 58) et Balzac (§ 54); à ce dernier, tout est suspect de »gasconisme«; sur chaque mot d'un provincial, il consulte l'oreille d'un Parisien, et »peu s'en faut que la Touraine, si proche de Paris, ne lui en paraisse aussi éloignée que le Rouergue«. Mlle de Gournay elle-même (§ 53), l'adversaire déclarée de Malherbe, parle sur la question des dialectes comme un disciple de Vaugelas: »Nous autres purs François devons destordre et redresser, non pas suivre les barragouins . . . Le nœud de la question, en cela, pour des gens considérez, gist seulement à sçavoir si ces dictiones se prononcent uniformément, non pas en Picardie, en Vendosmois, en Auvergne, en Anjou, mais à Paris et à la Cour, c'est-à-dire en France; pour ce que un eserivain ne doit pas estre le poëte angevin, auvergnac, vendosmois ou picard, ouy bien le poëte François.« On constate pourtant l'adoption d'un certain nombre de mots patois.

Ce sont des termes concernant la vie populaire, surtout des provinces méridionales: *gavotte, galoubet, espadrille, charade, brandade, gimblette, nongat*; des noms spéciaux d'animaux, de plantes, etc.: *bécharn, bèque-bois, crevette, ortolan, anbergine, cloque*; des termes de marine et de pêche: *capéer, chavirer, sancir, cargaison, ressac, remons, gabari(t), battude*; des termes

d'industrie: *chai* (Bordeaux), *dame-jeanne* (§ 530), *grisou* (wallon), *hercher*; enfin des mots divers: *capiscot*, *reluquer*, *veule*; certains provençaux (*cabrer*, *pecque*, *soubrette*); d'autres flamands (*bastringue*) ou gascons (*escampalivos*). Sont normands *calumet*, *bercail* (remplace *bergeail*), *flaque*, et peut-être *ealer*, *carguer*, *galerie*. *Avalanche*, *chalet*, *crétin* (IV, § 397) sont suisses. Il faut enfin rappeler qu'au temps de la Révolution on poursuit les patois pour des raisons politiques. En 1793, l'abbé Grégoire rédige un «Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois, et d'universaliser l'usage de la langue française» (Adresse de la Convention Nationale au Peuple français, du 16 prairial an II). Il faut, dit-il, «bannir les jargons, derniers lambeaux de la féodalité et monuments de l'esclavage». L'Assemblée adopta les conclusions de l'abbé, mais elles ne reçurent aucune sanction.

REMARQUE 1. — Dans la littérature, les **patois** se rencontrent rarement (comp. Boileau, *Art poétique*, II, v. 18 ss.); seuls les auteurs de comédies s'en servent pour ridiculiser les campagnards (comp. § 25, Rem.). Cyrano de Bergerac introduit sur la scène un paysan à qui il fait parler le langage de son village (*Le Pédant joué*, 1654); son exemple a été suivi par Molière (*Don Juan*, 1665) et par Marivaux (*Le Triomphe de l'amour*, 1732). Rappelons aussi que La Fontaine cite un dicton picard dans une de ses fables (livre IV, n° 16). Si A. d'Aubigné fait parler gascon au baron de Foeneste dans le roman du même nom (1617), c'est que les nobles gascons ont conservé fort longtemps leur parler dialectal; comp. l'historiette bien connue de Tallemant des Réaux qui prête à la maréchale de La Force ces paroles: «Monsoû, dounas de la sibade à la caballe».

REMARQUE 2. — Le **langage poissard**, employé dans des pamphlets de circonstance, depuis les Mazarinades jusqu'aux «Lettres bougrement patriotiques du véritable Père Duehesne», entre dans la littérature par la *Pipe cassée*, poème épi-tragi-poissardi-héroï-comique de Vadé.

69. Les grammairiens, nous l'avons vu, avaient beau défendre de faire des emprunts aux langues étrangères et aux patois; on adoptait, sauf dans les ouvrages de style soutenu, tous les termes étrangers dont on avait besoin, et, de même, on créait des mots nouveaux, malgré l'interdiction formelle de Vaugelas (§ 59, § 62). Déjà Malherbe avait hasardé des néologismes, tels que *esclavitude*, *fleuraison*, *insidieux*, *officiosité*, *sécurité*, et l'on n'a pas manqué, dans la période classique, de suivre son exemple. C'est ainsi qu'on créait *amusable*, *ar-*

chaïsme (Ménage), *bavardier* (Mme de Sévigné), *bienfaisance* (abbé de St.-Pierre), *bouts-rimés* (Dulot), *civilisation*, *désagrément*, *emporte-pièce*, *encanailler*, *étourderie*, *exactitude* («c'est un mot que j'ay veu naistre comme un monstre»; Vaugelas, I, 377), *farniente* (M^{me} de Sévigné), *folliculaire* (Voltaire), *frivolité*, *grossièreté*, *inévitable*, *inipasse* (Voltaire), *impolitesse*, *incognito*, *insidieux*, *inspectateur* (Molière, *Fâcheux*, III, sc. 2), *insulter*, *mètre*, *obscénité* (Molière, *Critique*, sc. III), *offenseur* (noté par l'Ac. comme mot nouveau dans le *Cid*, I, sc. 8; existe dès le XIV^e siècle), *perfectibilité*, *philosophisme* (Arnauld), *prosaïque* (Ménage), *respectable*, *sagacité*, *transfuge*, *turbulence*, etc. Beaucoup de néologismes plaisants se trouvent dans les poètes comiques. Scarron crée *encomédiennier* (Rom. com.) et *s'enquarquiser* (Japhet d'Arménie, III, sc. 4); Molière invente *cocufier* (Sganarelle, sc. 16), *entripaillé* (Imp. de Versailles, sc. 1), *se dessuissier* (Étourdi, V, sc. 5), *tartuffier* (Tartuffe, II, sc. 2), *dés-amphitryonner* (Amphitryon, III, sc. 7), *dés-sosier* (ib.).

70. Après avoir examiné les changements que subit le vocabulaire de la période classique, disons un mot de ceux que subit la **phonétique**. La prononciation [wɛ] de *oi* (§ 158) tombe peu à peu en désuétude; dans un certain nombre de mots, ainsi qu'à l'imparfait et au conditionnel, c'est [ɛ] (§ 159) qui l'emporte; dans d'autres mots, [wɛ] lutte avec [wa] (§ 160), prononciation vulgaire, qui gagne lentement la bourgeoisie de Paris et finit par triompher avec la Révolution. La diphtongue *eau* [əo] dans *beau* se contracte en [o] (§ 239.4). Les voyelles nasales se dénasalisent devant une consonne nasale: *femme* [fɔ̃mɔ] > *femme* [fam]; *donné* [dɔ̃ne] > *donné* [dɔne], etc. (§ 211). L'*e* féminin ne se fait plus entendre dans la conversation qu'après les groupes de consonnes qui exigent une voyelle d'appui (§ 253). Pour les consonnes il faut remarquer les modifications suivantes: la fricative laryngale [h] s'amuït (§ 486); la roulée apicale [r] change d'articulation et devient uvulaire (§ 356); le *t* mouillé [ʁ] s'affaiblit en [j] dans le parler vulgaire (§ 351); les consonnes finales s'amuïssent devant une pause, et, comme elles avaient déjà disparu devant une consonne, elles ne se maintiennent que devant les voyelles, dans les cas de liaison (§ 315).

71. Pendant la période classique, où la civilisation française est, pour toute l'Europe, *la civilisation*, et où Paris est la capitale de l'intelligence, le prestige de la langue est universellement établi. Dans son manuel *El hombre practico* (Bruxelles, 1680), D. Francisco Gutierrez de Los Rios remarque: »Quant au français, il convient de le savoir »en perfection«, tant à cause des livres excellents écrits dans cet idiome que parce qu'il se trouverait difficilement une capitale de monarchie ou de république où le français ne se parlât, sinon mieux, au moins aussi bien que la langue indigène.« Pour l'Allemagne, Moses Mendelssohn remarque en 1762 que le français »avait été sur le point de devenir la langue maternelle des Berlinoises«. En Angleterre, Gibbon fait son début dans les lettres par un *Essai sur l'étude de la Littérature* qu'il rédige en français (1762); au Danemark, il faut la verve satirique d'un Holberg pour enrayer les excès de la gallomanie, etc. Grimarest, le biographe de Molière, n'exagère rien quand il dit: »La langue Française est aujourd'hui de tous les Pays et de toutes les Cours étrangères«; et il ajoute sagement: »L'on ne sauroit se donner trop de soin pour la perfectionner, de manière qu'elle soit toujours préférée, comme la plus propre pour s'exprimer naturellement.« Toutes les belles qualités qui distinguent la langue du grand siècle (§ 51) étaient si généralement reconnues, qu'en 1784 une Académie étrangère, celle de Berlin, mit au concours les trois questions suivantes: »Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle?« »Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative?« »Est-il à présumer qu'elle la conserve?« Rivarol répondit à ces questions par son *Discours sur l'universalité de la langue française*, qui remporta le prix. Il formulait ainsi sa thèse: »La langue française est de toutes les langues la seule qui ait la probité attachée à son génie. Sûre, sociable, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine.« En effet, la langue française jouit aux XVII^e et XVIII^e siècles de l'universalité dont jouissait au moyen âge le latin. »Elle l'a remplacé, dit A. Rambaud, comme langue de la diplomatie, des cours, de la philosophie, des sciences, de la société, au point que les aristocraties européennes en oublient leur langue nationale. Quelques-unes des belles œuvres des sages étrangers, comme la Théodicée de Leibnitz, beaucoup des mémoires scientifiques des Académies de Prusse,

d'Italie, de Russie, sont rédigés en français. La langue la plus familière à Frédéric II, ce n'est pas l'allemand; à Catherine II, ce n'est pas le russe; au roi Stanislas Poniatowski, ce n'est pas le polonais; à Gustave III, ce n'est pas le suédois. Presque toutes les œuvres du roi de Prusse, ses poésies, qu'a corrigées Voltaire, sa correspondance politique et littéraire, ses dialogues, où il a mis malignement en parallèle Louis XV et Salomon, ses précieux mémoires sur l'histoire de ses ancêtres et sur son propre règne, sont rédigés en un français élégant et précis. C'est la langue que la jeunesse apprend dans les collèges de tous les pays, immédiatement après la langue maternelle et parfois de préférence aux langues classiques. Sur-tout elle est la langue de la raison, cette maîtresse des temps nouveaux, une sorte de langue sacrée pour les libéraux de tous pays, comme l'arabe l'est encore pour tous les sectateurs du Koran.»

CHAPITRE V.

LA PÉRIODE MODERNE.

72. Dans la période moderne, qui embrasse le dix-neuvième et le commencement du vingtième siècle, le joug des principes grammaticaux du XVII^e siècle est définitivement secoué, et le développement de la langue littéraire, devenu plus libre, devient en même temps plus riche et plus vivant. Le cadre trop étroit de la langue classique est brisé, l'autorité de la tradition disparaît, et l'Académie ne décide plus que dans les questions d'orthographe. Les droits de l'individu sur la langue sont généralement reconnus, et chaque lettré s'ingénie à la sculpter, à la ciseler à sa manière et selon son goût. Comme par un retour au passé, le français de nos jours a la puissance et l'exubérance, mais aussi l'incohérence de celui du XVI^e siècle: l'unité de la période classique n'existe plus. La langue parlée envahit la langue écrite, l'horreur du mot propre (§ 56) disparaît, il n'y a plus de distinction entre les vocables nobles et non nobles, et les néologismes abondent: on a recours non seulement aux langues étrangères (§§ 76—78), mais aux patois (§ 79—80), à l'argot (§ 81), au langage technique (§ 82), et l'on reprend des mots archaïques à la littérature du moyen âge et de la Renaissance (§ 83). Cette langue nouvelle est »libre, vivante, colorée, variée comme le monde même«.

73. Avec la Révolution disparaît l'ancien régime social et politique; mais l'autorité de Vaugelas et de l'Académie était restée debout, inébranlée et inébranlable, malgré les quelques contradictions qu'elle avait provoquées (§§ 59, 62, 63). Dans son *Journal de la langue françoise*, Domergue remarque sen-

tencieusement: »Hé! messieurs, félicitons-nous de ne plus vivre sous le gouvernement de Louis XIV et de Louis XV, mais parlons toujours la langue des immortels écrivains qui ont fait la gloire de leur règne!« La libération de la littérature et de la langue était réservée à la jeune école des **romantiques**, qui arrivent à transformer l'ancienne esthétique en ouvrant de nouvelles routes; dans leurs œuvres originales et hardies, qui supplantent les anciens genres littéraires, croît une langue essentiellement différente du français classique. L'horreur du mot propre (§ 56), jugé indigne du style soutenu, avait été portée à l'extrême: l'abstraction envahissait le langage poétique et lui enlevait tout relief, tout caractère. Les poètes se livraient aux tours de force les plus extravagants pour ne pas nommer le cheval, l'âne, la vache, le chien, etc.

Le poète de Belloy, dans sa tragédie du *Siège de Calais* (1765), pour dire que les assiégés ont été réduits à manger du chien, s'exprime ainsi:

Le plus vil aliment, rebut de la misère,
Mais, aux derniers abois, ressource horrible et chère,
De la fidélité respectable soutien,
Manque à l'or prodigué du riche citoyen.

Chênédollé, dans une de ses Fables, chante »les mortels qu'ont noircis les soleils de Guinée«, et évite ainsi le mot *nègres*.

Mercier, dans *Les Tombeaux de Vérone*, n'ose dire »Minuit sonne«; il dit: »L'airain frémissant a sonné la douzième heure«. Dans son adaptation d'*Othello*, Ducis raconte comment la trahison de Pézare (Jago) est découverte par les agents de police:

Ces mortels dont l'État gage la vigilance
Ont de tous ses projets acquis la connaissance.

Pour reproduire la parole d'Henri IV sur »la poule au pot le dimanche«, Legouvé s'est cru obligé d'écrire:

Je veux enfin qu'au jour marqué pour le repos
L'hôte laborieux des modestes hameaux
Sur sa table moins humble ait, par ma bienfaisance,
Quelques-uns de ces mets réservés à l'aisance.

Voici quelques observations de G. Pellissier sur le rôle qu'a joué alors la peur du mot propre dans la littérature: »Rivarol, quoiqu'un des premiers à sentir la nécessité d'une rénovation, regrette que Voltaire, dans sa satire du »Pauvre Diable«, ait nommé le *cordonnier*; un traducteur de Pindare, n'osant prononcer le mot *coq*, qui »suffirait à gâter la plus belle ode du monde«, se tire d'affaire en parlant de cet »oiseau domestique dont le chant annonce le jour, et qui n'a que son pailler pour théâtre de ses exploits«. Encore sous la Restauration, c'est une témérité que d'introduire dans un alexandrin certains noms, les plus illustres de notre histoire: une tragédie dont l'héroïne est Jeanne d'Arc, l'appelle *la bergère*, puis *la guerrière*, enfin *la captive*, mais n'ose pas une seule fois l'appeler Jeanne. L'auteur de *Marie Stuart* (1820), Lebrun, ayant à faire entrer dans une touchante scène de cette pièce le terrible mot de *mouchoir*, avait dit:

Prends ce don, ce mouchoir, ce gage de tendresse,
Que pour toi de ses mains a brodé ta maîtresse.

Les précautions dont usait le poète en bardant le vocable incongru d'une double cuirasse de périphrases, ne lui servirent à rien; ce mouchoir, tout brodé qu'il était, voire par la main d'une reine, épouvanta ceux qui assistèrent à la lecture de la pièce. »Ils me supplièrent à mains jointes, dit Lebrun, de changer des termes si dangereux et qui ne pouvaient manquer de faire rire toute la salle à l'instant le plus pathétique. J'écrivis *ce tissu*.« On sait quel tumulte souleva A. de Vigny lorsque, neuf ans après (1829), il eut le courage de lancer au parterre le terme même que l'auteur de *Marie Stuart* s'était résigné à effacer. En 1825, à la première représentation du *Cid d'Andalousie*, le mot *chambre* excita les murmures de la salle, et le *Globe* fut obligé de rappeler le vers de Racine (*Athalie*, v. 244):

De princes égorgés la chambre était remplie.

74. Enfin **Victor Hugo** vint affranchir la langue littéraire de ces préjugés ridicules et nuisibles; il fait la guerre à la périphrase, en remplaçant l'abstraction par l'image pittoresque, il proclame l'égalité des mots et met »au vieux dictionnaire

un bonnet rouge». Voici les vers éloquents où il se proclame lui-même réformateur de la langue :

Les mots, bien ou mal nés, vivaient parqués en castes ;
 Les uns, nobles, hantant les Phèdres, les Jocastes,
 Les Méropes, ayant le décorum pour loi,
 Et montant à Versaille aux carrosses du roi ;
 Les autres, tas de gueux, drôles patibulaires,
 Habitant les patois, quelques-uns aux galères
 Dans l'argot ; dévoués à tous les genres bas,
 Déchirés en haillons dans les halles ; sans bas,
 Sans perruque ; créés pour la prose et la farce ;
 Populace du style au fond de l'ombre éparse . . .
 Alors, brigand, je vins, je m'écriai : »Pourquoi
 Ceux-ci toujours devant, ceux-là toujours derrière ?
 Et sur l'Académie, aïeule et douairière,
 Cachant sous ses jupons les tropes effarés,
 Et sur les bataillons d'alexandrins carrés,
 Je fis souffler un vent révolutionnaire.
 Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire.
 Plus de mot sénateur ! plus de mot roturier !
 Je fis une tempête au fond de l'enerier . . .
 . . . je montai sur la borne Aristote,
 Et déclarai les mots égaux, libres, majeurs.
 Je nommai le cochon par son nom ; pourquoi pas ? . . .
 J'ôtai du cou du chien stupéfait son collier
 D'épithètes ; dans l'herbe, à l'ombre du hallier,
 Je fis fraterniser la vache et la génisse,
 L'une étant Margoton et l'autre Bérénice.
 Alors, l'ode, embrassant Rabelais, s'enivra ;
 Sur le sommet du Pinde on dansait Ça ira ;
 Les neuf Muses, seins nus, chantaient la Carmagnole . . .
 On entendit un roi dire : »Quelle heure est-il ?«
 Je massaerai l'albâtre, et la neige, et l'ivoire,
 Je retirerai le jais de la prunelle noire,
 Et j'osai dire au bras : »Sois blanc, tout simplement.« . . .
 J'ai dit à la narine : »Eh mais ! tu n'es qu'un nez !«
 J'ai dit au long fruit d'or : »Mais tu n'es qu'une poire !«
 J'ai dit à Vaugelas : »Tu n'es qu'une mâchoire !«
 J'ai dit aux mots : »Soyez république !« . . .

(*Les Contemplations*, I, n° 7.)

Le Romantisme est la victoire de la jeunesse, la libération de l'art et la rénovation du style, du rythme et du vocabulaire. »Les romantiques retrouvent, — nous citons de nouveau les belles études de G. Pellissier, — ces idiotismes pittoresques,

ces façons de dire singulières et brusques, ces tours expressifs modelés sur la sensation immédiate, toutes ces locutions originales et imprévues, dont l'irrégularité choquait l'esprit classique, amoureux avant tout d'ordre et de symétrie, dont l'ingénuité même, la saveur relevée ou la familiarité vive et forte offensaient ses délicatesses renchérées. « L'horreur du mot trivial n'existe plus. Ainsi Victor Hugo ne recule pas devant *pou* et *concupine*. A. de Musset emploie *catin* et *prostituée*; Baudelaire *veule* et *brûle-gueule*; P. Verlaine *gouge*, etc.

REMARQUE. Il est curieux de constater que Victor Hugo, tout grand réformateur de la langue qu'il était, a créé peu de néologismes; on lui attribue *bergerade*, *moustachu*, *barbe sanglière*, *trognonner*, *lettré le peuple*, quelques mots en *-ement* (III, § 211) et un grand nombre de composés par apposition (III, § 559, § 641).

75. On avait fait éclater les barrières anciennes du lexique, et le **néologisme** envahit la langue. Toutes les idées nouvelles, qui ont eu droit de cité dans le monde par la Révolution, et tous les objets nouveaux mis en circulation par le développement de l'industrie et de la technique, demandent impérieusement des mots nouveaux. Tout le monde se met à en créer, et personne ne proteste; au contraire, on encourage les néologues. »J'ai autrefois, dit Brillat-Savarin, entendu à l'Institut un discours fort gracieux sur le danger du néologisme et sur la nécessité de s'en tenir à notre langue telle qu'elle a été fixée par les auteurs du bon siècle. Comme chimiste, je passai cette œuvre à la cornue; il n'en resta que ceci: nous avons si bien fait qu'il n'y a pas moyen de mieux faire ni de faire autrement. Or, j'ai vécu assez pour savoir que chaque génération en dit autant, et que la génération suivante ne manque jamais de s'en moquer. D'ailleurs, comment les mots ne changeraient-ils pas, quand les mœurs et les idées éprouvent des modifications continuelles? Si nous faisons les mêmes choses que les anciens, nous ne les faisons pas de la même manière, et il est des pages entières dans quelques livres français qu'on ne pourrait traduire ni en latin, ni en grec.»

Pourtant M. Viennet protesta contre les attentats des néologues dans la fameuse *Épître à Boileau*, lue, le 14 août 1855, en séance solennelle de l'Institut:

Il faut des noms nouveaux à ces nouveaux artistes:
 Ils se nomment entre eux *bohèmes, fantaisistes*,
 Ils ont, pour se louer, des termes inconnus
 Que la tour de Babel n'a pas même entendus
 Chacun fait son argot, sa grammaire nouvelle,
 Chacun pent à son gré, sans crainte d'un revers,
Dégingander sa prose et *déliancher* ses vers,
Barbariser son style, *empenner* son génie
 Et, comme ses lecteurs, flouer la prosodie:
 Des critiques charmés viendront, le lendemain,
 Vauter de ses écrits le *lyrisme* et l'*entrain*

Je maudis ces auteurs dont le vocabulaire
 Nous encombre de mots dont nous n'avons que faire;
 Qui sur de vains succès *basant* un fol orgueil,
 D'un œil ambitieux *fixent* notre fauteuil;
 Qui, pour *utiliser* leur frivole existence,
 Des corrupteurs du goût *activent* la licence,
Formulent leur pensée en style de Purgon;
 Ou qui, gardant au cœur la foi de Saint-Simon,
 S'indignant que la femme à l'homme soit soumise,
 Demandent que l'État la *désabattennise*

On n'entend que des mots à déchirer le fer:
 Le *railway*, le *tunnel*, le *ballast*, le *tender*,
Express, *trucks* et *wagons*; une bouche française
 Semble broyer du verre ou mâcher de la braise . . .

Faut-il, pour cimenter un merveilleux accord,
 Changer l'arène en *turf* et le plaisir en *sport*?
 Demander à des *clubs* l'aimable causerie?
 Flétrir du nom de *grooms* nos valets d'écurie,
 Traiter nos cavaliers de *gentlemen-riders*?
 Et de Racine enfin parodiant les vers,
 Montrer, au lieu de Phèdre, une lionne anglaise
 Qui, dans un *handicap* ou dans un *steep-chase*,
 Suit de l'œil un *wagon* de *sportsmen* escorté
 Et fuyant sur le *turf* par un *truck* emporté?

76. C'est incontestablement **l'Angleterre** qui a fourni, et fournit encore, le plus grand nombre de mots d'emprunt au français moderne. Par sa puissance politique, par l'importance de son commerce et de son industrie, par ses institutions libérales et par son sport, la Grande-Bretagne a exercé sur le reste de l'Europe une influence très considérable, dont la langue française subit le contre-coup. Le débordement de l'anglais dans le français n'est pas sans avoir provoqué des protes-

tations plus ou moins énergiques. C'est Béranger qui commence :

Redoutons l'anglomanie,
Elle a déjà gâté tout.

(*Le bon Français.*)

et il se moque des Anglais dans *Les Boxeurs* (ou *l'Anglomane*). Le brave Van Buck d'*Il ne faut jurer de rien* convient ouvertement de son aversion pour les mots d'outre-Manche; il a eu un très grand nombre de partisans, dont plusieurs ont publié des brochures et des articles indignés contre l'invasion anglaise. On a pu signaler des absurdités et corriger des abus, mais on n'est pas arrivé à arrêter un mouvement au fond légitime et naturel. Voici quelques exemples de mots d'emprunt anglais (sur leur prononciation, voir § 116):

1^o **Carrosserie et chemins de fer.** — *Boghei* (buggy), *break*, *cab* (cab < fr. cabriolet), *dog-cart*, *express*, *four in hands*, *gig*, *mailcoach*, *rail*, *sleeping-car*, *lender*, *tilbury*, *tramway*, *truck*, *victoria*, *wagon*.

2^o **Commerce.** — *Actuaire*, *banknote*, *box*, *chèque* (check), *dock*, *stock*, *warrant*.

3^o **Courses, jeux, sports.** — *Bicycle*, *bookmaker*, *bouledogue* (bulldog), *bridge*, *chelem* (slam), *clown*, *cob*, *cricket*, *derby*, *film*, *foot-ball*, *handicap*, *hunter*, *jockey*, *lawn-tennis*, *match*, *music-hall*, *raid*, *record*, *revolver*, *rifle*, *ring*, *rob* ou *robre* (rubber), *singleton*, *sport*, *sportsman*, *slavter*, *talky*, *louriste*, *lurf*, *laltersall*. Rappelons aussi: *Automobile-Club*, *Sporting-Club*, *Touring-Club*, etc.

4^o **Cuisine et nourriture.** — *Bar*, *bifeck* (beefsteak), *bol* (bowl), *cocktail*, *grill-room*, *gin*, *grog*, *lunch*, *ness*, *pale-ale*, *pannequel* (pancake), *pudding*, *sandwich* (IV, § 518), *sherry*, *soda*, *whisky*.

5^o **Habits et étoffes.** — *Châle* (shawl), *cheviote* (cheviot), *gainsborough*, *jersey*, *jute*, *lasling*, *macfarlane*, *mackintosh*, *pull-over*, *smoking*, *spencer*, *sweater*, *ulster*, *waterproof*.

6^o **Industrie et termes pratiques.** — *Coke*, *cold-cream*, *celluloïd*, *compost*, *confort*, *drain*, *gulla-percha*, *lavalorg*, *macadam*, *puff*, *shampooing*, *square*, *stock*, *tickel*, *truck*, *lub*, *tunnel*, *water-closet*.

7^o **Journalisme, politique, droit.** — *Blackboul* (black ball + fr. *boule*), *interview*, *jury*, *leader*, *lock-out*, *meeting*, *reporter*, *speaker*, *verdict*.

8^o **Marine et armée.** — *Cruiser*, *destroyer*, *dock*, *mess*, *racer*, *schooner*, *steamer*, *stopper*, *lank*, *yacht*.

REMARQUE. Jules Verne a abusé de termes de marine anglais; on trouve dans ses romans *anchor-boat*, *engine-screw*, *fore-gigger*, *main-mast*, etc.

9^o **Vie sociale.** — *Clubman*, *cottage*, *dandy*, *fashion*, *festival*, *five-o'clock*, *flirt*, *garden-party*, *gentleman*, *groom*, *hall*, *high-life*, *home*, *keepsake*, *palace*, *scottish*, *select*, *snob*, *speech*.

10^o **Sciences physiques.** — *Colloïde*, *électron*, *induction*, *ion*, *osmium*, *palladium*, etc. Il s'agit de mots introduits dans le langage scientifique par des savants anglais au cours du XIX^e siècle.

11^o **Termes divers.** — *Baby* (doublet de *bébé*), *détective*, *pick-pocket* (comp. 11², § 414,2), *policeman*, *scalper*, *sinécure*, *truisme*, *turnep*.

12^o Les mots anglais adoptés donnent à leur tour naissance à des dérivés français. Exemples: *bicyclette*, *chéquard*, *flirteuse*, *lightifeur*, *interviewer*, *snobisme*, *snobesse*, *snoberie*, *sportesque*, *sportier*, *sportif*, *strug(gle)forliffeur*, etc.

REMARQUE. Le mot anglais représente souvent un vrai enrichissement du vocabulaire; il suffit de citer *bébé*, *chèque*, *drainer*, *flirter*, *jury*, *sport*, etc. Dans quelques cas, le mot emprunté a fait double emploi avec un mot indigène, et la conséquence, c'est que celui-ci est tombé en désuétude; ainsi *tender* a fait disparaître l'ancienne expression *allège*, et le *reporter* a tué le *nouvelliste* de Montesquieu. Dans ces cas, le profit est moins évident. Mais, très souvent, le seul désir d'angliciser, — ce qui, dans un certain monde, est regardé aujourd'hui plus que jamais comme une élégance, — amène des expressions tout à fait superflues. Il n'y a en effet aucune différence entre *smoking-room*, qui s'étale dans les hôtels, et *fumoir*. Et pourquoi employer *sleeping-car*, quand on peut former *voiture-lit* et qu'on dit *wagon-lit*? La lutte contre l'invasion des mots anglais a suscité plusieurs nouveaux composés et dérivés; c'est pour supplanter *folkloriste* qu'on a créé *traditionniste*.

77. Plusieurs des mots d'emprunt anglais ne sont autre chose que de vieux mots français, qui ont passé le détroit surtout au moyen âge (§ 24,1), et qui sont revenus du pays d'Outre-Manche, sous une forme anglicisée et avec un sens modifié. Voici quelques exemples de ces **doublets** curieux: Vfr. *bougette*

> angl. *budget* > *budget*. *Cabane* > angl. *cabin* > *cabine*. Vfr. *compost* (*compôt*) > angl. *compost* > *compost*. Vfr. *connestable* (*connétable*) > angl. *constable* > *constable*. Vfr. *desport* > angl. *disport*, abrégé en *sport* > *sport*. *Entrevue* > angl. *interview* > *interview*. Vfr. *esquerre* (*équerre*) > angl. *square* > *square*. Vfr. *estiquette* (*étiquette*) > angl. *ticket* > *ticket*. Vfr. *estose* > angl. *stuff* > *sloff*. Vfr. *estoper* (*clouper*) > angl. *stop* > *stopper*. *Exprès* > angl. *express* > *express*. *Façon* > angl. *fashion* > *fashion*. Vfr. *gros grain* > angl. *grogram* > *gourgouran*. Vfr. *humour* (*humeur*) > angl. *humour* > *humour* (III, § 699). Vfr. *jurée* > angl. *jury* > *jury*. Vfr. *mes* (*nuets*) > angl. *mess* > *mess*. *Rapporteur* > angl. *reporter* > *reporter*. Vfr. *route* (*troupe*) > angl. *rout* > *rout* ou *raout*. Vfr. *tonnel* (*tonneau*) > angl. *tunnel* > *tunnel*. Vfr. *veir dil* > angl. *verdict* > *verdict*.

REMARQUE. Dans quelques cas, le mot français change de sens sans changer de forme, sous l'influence du mot anglais correspondant; c'est ainsi que *address*, *planter*, *reclaim*, *train* ont notablement élargi la signification de *adresse*, *planteur*, *réclame*, *entraîner*; voir IV, § 467.

78. Plusieurs autres langues ont aussi contribué, mais dans une bien moindre mesure que l'anglais, à l'enrichissement du vocabulaire français moderne.

1^o **Mots italiens** (cf. § 67,1). — *Aquarelle*, *bertavelle*, *bombardon*, *bravo* (assassin), *brio*, *canevette*, *carbonaro*, *crescendo*, *désinvolture*, *dilcttante*, *dispatche*, *fantasia*, *fantoché*, *fioriture*, *franco*, *impresario*, *lazarone* (II², § 354), *libretto*, *maestro*, *makis* ou *maquis*, *malaria*, *morbidesse*, *trémolo*, *villégiature*.

2^o **Mots espagnols** (cf. § 64, § 65). — *Brasero*, *cabouille* (*cabuya*), *guano*, *guérilla*, *intransigeant* (*intransigente*), *platine*, *pronunciamento*; sont à noter aussi des noms de cigares, comme *puros*, *médianilos*, etc.

3^o **Mots allemands** (cf. § 67,2). — *Bichof*, *bitter*, *blague*, *blockhaus* (doublet de *blocus*, § 46,2), *bock* (abrégé de *bock bier*), *guette* (*geld*), *képi* (all. dial. *käppi*, dim. de *kappe*, bonnet), *kirsch*, *landan* (IV, § 531), *motif* (IV, § 468) et *lcilnoliv*, *quenelle* (*knödel*), *sabretache*, *social-démocratie*, etc. De l'allemand viennent aussi des expressions philosophiques telles que *objectif*, *subjectif*, *transcendantal*, *non-moi*, *sur-homme*; cf. III, § 480. Au lieu de *syntaxique*, on commence à dire *syntactique* sous

l'influence de syntaktisch. La guerre mondiale a introduit *ersatz*. A l'argot appartiennent *choufflique*, *choumaque* (savetier), *frichti* (régal).

4^o **Mots slaves** (cf. § 67,⁵). — *Baba*, *briska*, *isba*, *kopeck*, *mazurka*, *moujik*, *polka*, *pope*, *rouble*, *samovar*, *steppe*, *télégue*, *toutoupe*, *troïka*, *verste*, etc., et tout récemment *bolchévik*, *soviet* et leurs dérivés.

5^o **Mots scandinaves** (cf. § 13). — *Fjord*, *rutabaga*, *saga*, *ski*: *skielke* (Larousse) est une altération de *kielke*.

6^o **Mots orientaux** (cf. § 67,⁶). — Un certain nombre de mots arabes ou berbères sont dus surtout à la conquête de l'Algérie: *fez*, *goule*, *goum*, *gourbi*, *mazagran* (IV, § 531), *oued*, *razzia* (§ 116,²), *smalah*, *spahi*, *turco*, *zouave* (ou *zouzou*), etc. *Bled*, *cagna*, *chaouch*, *kasbah*, *toubib*, d'introduction plus récente, sont venus des troupes coloniales ou africaines.

79. Les **patois**, qu'on avait dédaigneusement repoussés dans la période précédente (§ 68), prennent maintenant leur revanche. Beaucoup d'écrivains traitent des sujets rustiques ou provinciaux, et le souci de la couleur locale, le goût du pittoresque, comme le besoin de »faire vrai«, amènent un large emploi d'expressions et de locutions provinciales, surtout dans les romans de terroir. George Sand a fait passer des mots berrichons dans plusieurs de ses romans, et J. Richepin a »picardisé« dans *le Cadet*. »C'est avec une ivresse de faune philologique, dit Anatole France (*Le Temps*, 2 févr. 1890), qu'il se roule dans l'herbe grasse et les fleurs sauvages du parler picard. Il s'en donne à cœur joie. C'est une orgie. Il n'est affaire que de *ramoter*, *pousseter*, *trucher*, *remugler*, *esbroucher* et *surquer*. Et que de noms d'une gueuserie pittoresque, tels que *ginglette*, *jacasse*, *niquedaule*, *hurtubier*, etc.! Tout cela est savoureux.« On trouve le lorrain dans les récits de Theuriet, le normand dans les romans de Flaubert et les nouvelles de Guy de Maupassant, le bourguignon dans »Nono«, roman de Gaston Roupnel, le comtois dans les chansons de village de Ch. Grandmougin, le languedocien dans les romans d'E. Pouillon et de F. Fabre, et le provençal dans les contes d'A. Daudet. Voici quelques termes provinciaux qui ont obtenu droit de cité dans la langue moderne (cf. § 68). La plupart d'entre eux viennent du Midi et se rattachent à la vie populaire:

farandole, balade (IV, § 465), *béret, cacolet, bonbonne, bouillabaisse* (Marseille), *cassoulet* (Toulouse), *ralatouille, gabegie, esquinter*, etc.; on trouve aussi des termes de pêche et de marine: *aissaugue* (ou *essaugue*), *bouléjon, embrun*; des termes d'agriculture et de sériciculture: *abot, arroche, bergelade, bésau, coucoumelle, coucourelle, mas, magnan, magnanerie, bouin*. Un patois des Alpes a fourni *piolet*. Des patois du Nord viennent *dépiauler, déboqueter, rescapé*, et le terme de mine *coron*. *Vronbir*, mot de la Thiérache, est lancé par J. Richepin vers 1880. *Fagne* (doublet de *fange*) est wallon. Au bas-breton (cf. § 3, Rem.) appartiennent: *doluen, menhir, biniau, goéland, bouelle, darne, baderne*. Ajoutons le mot *pieuvre*, rapporté de Guernesey par V. Hugo.

REMARQUE. Si l'on examine le langage des gens cultivés nés à la campagne, on verra que le patois local, entendu et peut-être parlé pendant l'enfance, perce parfois, surtout dans les moments d'émotion (cf. F. Brunot, I. 32, note). Le vieil académicien Astier-Réhu, s'apercevant que sa femme l'a volé, s'écrie: «Volé! Je suis volé . . . ma femme m'a volé pour son fils . . .» et son furieux délire roulait pêle-mêle avec des jurons paysans de sa montagne: «Ah! *la garso* . . . Ah! *li bougri* . . .» (Daudet, *L'Immortel*, p. 222). Cette particularité, finement observée et soulignée par A. Daudet, a aussi été utilisée par Ed. Rostand dans son *Cyrano de Bergerac*; au moment du combat où il s'agit de défendre le carrosse de Roxane, Cyrano, pour ranimer le courage défaillant des Gascons, leur crie en patois: «Hardi! *Reculès pas, drollos* . . . *Toumbé dèssus! Escrasas lous!*» A ces mots, auxquels se mêle le son d'un fifre du pays, les blessés se relèvent, les Cadets, dégringolant le talus, viennent se grouper autour de Cyrano, et le carrosse, hérissé d'arquebuses, se transforme en redoute (acte IV, sc. 10). N'oublions pas cependant que le Cyrano historique n'était nullement gascon, mais Parisien de Paris, et que le prétendu gascon de Cyrano vient en droite ligne de la Cannebière et n'est au fond qu'un affreux eharabia (É. Bourciez). Si nous sortons de la littérature moderne, la Comtesse d'Escarbagnas nous offre un autre exemple très caractéristique; dans l'humeur, elle revient invinciblement aux mots bourgeois ou de terroir. Ainsi, quand la suivante Andrée la sert mal, elle s'écrie: «Douceement, donc, maladroite, comme vous me *saboulez* la tête, avec vos mains pesantes!» (sc. IV). Plus anciennement encore, lorsque Pantagruel rosse l'écolier limousin, celui-ci oublie son latin pour parler son dialecte natal (Rabelais, Livre II (*Pantagruel*), chap. 6).

80. Il est curieux de constater que les patois, en même temps qu'ils envahissent la langue littéraire, cèdent partout devant elle: le XIX^e siècle triomphe définitivement des patois. Le français, originairement parler de l'Île de France, ou plutôt de Paris (cf. § 16, § 17), se comprend et se parle main-

tenant dans toute la France; et le français l'a emporté, non seulement sur les dialectes de la langue d'oïl (§ 15), mais aussi sur ceux de la langue d'oc. Cette centralisation linguistique est due à la centralisation administrative et littéraire, aux communications rapides, et surtout à l'influence de l'école, de la presse et du service militaire obligatoire. » Si c'est l'école, dit M. F. Brunot, qui apprend au paysan normand, breton ou provençal à lire et à écrire le français, c'est le journal tiré à des millions d'exemplaires chaque jour, et répandu dans les hameaux les plus reculés, qui entretient la connaissance de la langue nationale. Les relations avec les citadins font le reste. Dès aujourd'hui, dans certaines provinces, les bourgades, même les plus petites, sont gagnées; dans les villages aussi le paysan entend le français: on peut prévoir le moment où ses fils, formés à l'école et à l'armée, le parleront, avec quelques divergences seulement de prononciation et d'habitudes syntaxiques. » Actuellement, au point de vue de la prononciation, il n'y a en français qu'une norme officielle. Sans doute beaucoup de provinciaux gardent un accent de »terroir«, mais ils y sentent un défaut et cherchent à s'en corriger. Quant au parler local, il n'est employé que par des personnes peu cultivées. On peut dire que le francien (§ 16) a définitivement triomphé des autres dialectes ou patois.

REMARQUE 1. De nos jours, quelques patois aspirent à se faire une place à côté et en face du français. Pour le Nord, il faut citer le **wallon**, le plus septentrional des dialectes de la langue d'oïl (§ 15), qui se parle dans les provinces méridionales de la Belgique et dans une partie du Luxembourg belge (cf. § 86,2). Grâce aux conditions politiques et sociales, il a su conserver une certaine importance comme idiome local et a été beaucoup employé pour les œuvres de circonstance. La »Société Liégeoise de Littérature Wallonne«, fondée le 7 décembre 1856, a notablement contribué à élargir le domaine et l'emploi de ce patois. Pour le midi de la France, on connaît l'œuvre puissante des **félibres**. Le 21 mai 1854, jour de Sainte-Estelle, sept poètes provençaux, réunis au château de Fontségugne, près d'Avignon, fondèrent une pléiade qui avait pour but la renaissance de la langue et de la littérature provençales. Les »sept« de Fontségugne étaient Roumanille, Paul Giéra, Théodore Aubanel, Jean Brunet, Anselme Mathieu, Frédéric Mistral et Alphonse Tavan; ils s'appelèrent les *félibres*, mot mystérieux (esp. *feligres*?) trouvé par Mistral dans un vieux cantique provençal, où il est dit que la Vierge rencontra Jésus »eme (parmi) *li set felibre de la lei*«. La nouvelle réunion ou »félibrige« ne tarda pas à attirer l'attention: en 1859 parut *Mireille*, chef-d'œuvre qui excita partout une vive admiration. Grâce au

succès de ce poème toujours jeune, sa langue devint le «vulgaire illustre» des félibres: la langue littéraire commune du Midi français est en effet la langue de Mistral, c.-à-d. le dialecte arlésien, ou plutôt le parler populaire de Saint-Remy et des alentours, enrichi par des emprunts aux autres dialectes provençaux.

REMARQUE 2. Au commencement de l'année 1870, on avait institué une «Commission de Décentralisation» qui avait pour tâche de trouver, par une transformation administrative, une solution libérale de plusieurs questions politiques et sociales. On devait aussi s'occuper de la question des langues provinciales, et, à cet effet, une pétition au Corps législatif avait été préparée par trois philologues: de Charencey, H. Gaidoz et Ch. de Gaulle. C'est un plaidoyer éhaleureux pour la conservation et la culture des langues provinciales, surtout du provençal, du basque, du breton et du flamand: «Nous ne demandons pas pour eux de devenir langues administratives ou politiques: le français n'aura à partager avec nul autre cet honneur. Mais ne pouvons-nous pas demander pour ses humbles concurrents qu'ils restent les idiomes de la poésie et de la conversation, qu'ils soient, conjointement avec lui, la langue de l'école primaire?» Malheureusement, cette pétition ne fut jamais présentée à cause de la guerre; elle n'a été publiée qu'en 1903, à l'occasion de mesures récentes du Ministre de l'Intérieur, qui interdirent aux curés l'enseignement du catéchisme en flamand et en breton (et aussi, bientôt après, en basque). Quant aux patois indigènes, leur emploi dans les écoles primaires n'est généralement pas permis; rappelons pourtant qu'en 1902 la conférence des instituteurs des Basses-Pyrénées a autorisé l'emploi du béarnais dans les écoles primaires du département (*Le Maître Phonétique*, 1902, p. 141).

81. A côté des dialectes ou patois locaux, il y a aussi des **dialectes sociaux**, c'est-à-dire des parlers employés, dans une même région, par diverses classes de la société. **L'argot** des boulevards, des faubourgs, des métiers, engendre continuellement des mots nouveaux, surtout des expressions nouvelles, des métaphores hardies et pittoresques (IV, § 331); beaucoup de ces néologismes de la langue populaire ne vivent que d'une vie éphémère, d'autres ont une existence plus durable et finissent parfois par entrer dans l'usage courant. Nous sommes loin, aujourd'hui, des temps où régnaient les principes aristocratiques de Vaugelas (§ 58), où les puristes disaient: «Odi profanum vulgus»; la langue populaire s'étale de nos jours librement dans beaucoup de romans, ce que, souvent, on n'a pas manqué de reprocher à leurs auteurs. En se défendant contre ses adversaires, Zola dit, dans la préface de *l'Assommoir*: «Mon crime, c'est d'avoir eu la curiosité littéraire de ramasser et de couler dans un moule très travaillé la langue du peuple.» Ne se sert-il pas de l'argot, non seulement quand

il fait parler ses personnages, mais aussi, souvent, dans ses descriptions? A côté des romans de Zola, il faut citer ceux des frères Goncourt, de Huysmans, de Rosny aîné, de Lavedan, de Courteline, etc.; la langue verte se retrouve aussi dans les croquis élégants de Gyp, et surtout dans les chansons »fin de siècle« d'Aristide Bruant, de Léon Xau-rof (= Fornax, traduction latine de son vrai nom, Fourneau), d'Eugène Lemer cier, de Mac-Nab, etc.; elle envahit même le parler des gens bien élevés: témoin le mot *rosse*, aujourd'hui très répandu et dont on a déjà tiré *rosserie* et *rossard*. A côté de la langue verte, il faut citer aussi l'argot proprement dit (cf. § 33), l'argot des **voleurs** et des **mal-faiteurs**, qui est, pour une grande partie, une langue artificielle, où la dérivation a lieu à l'aide de suffixes inconnus à la langue littéraire (*mar*, *much*, *boche*, *anche*, etc.; III, § 424). L'argot de la pègre n'est pas non plus une langue fermée; des termes d'argot pénètrent dans la langue populaire et s'élèvent de là jusqu'à la langue de la bourgeoisie. »Le triomphe de la démocratie, dit M. F. Brunot, a fait sortir des bas-fonds non pas seulement les derniers mots du français, mais toute une couche d'argot, dont la gadoue même a cessé d'inspirer le moindre dégoût.« Des échantillons plus ou moins authentiques d'argot se trouvent dans les *Mémoires* de Vidocq (1828), dont s'inspirent *Les Mystères de Paris* d'Engène Sue (1842), *La dernière incarnation de Vautrin* de H. de Balzac, et *Les Misérables* de Victor Hugo (1862). Un grand poète moderne, Jean Richepin, a même farci d'argot un recueil de vers, *La Chanson des gueux* (1876), qu'il a muni d'un petit »glossaire argotique«. Rappelons aussi *La muse à Bibi* d'A. Gille, et *Les Soliloques du Pauvre* de Jehan Rictus.

Voici une liste de termes d'argot adoptés dans la langue littéraire (il y en a qui remontent au-delà du XIX^e siècle; § 33): *Argot*, *bagou*, *boniment* (l'auteur des »Aventures de Bobèche«, 1813, se sert du mot et ajoute dans une note: »Terme d'argot, qui signifie à peu près la même chose que parade«), *caboulot*, *cambricole*, *cambricoleur*, *escarpe* (voleur assassin), *flouer*, *frusquin* (IV, § 475), *gouape*, *mioche*, *pignouf*, *trimer*, *turbin*, *turbiner*, *voyou*, etc. Quelques-uns des mots appartenant à l'argot militaire sont passés du vocabulaire des soldats de la grande guerre dans la langue commune:

boche, cafard, camoufler, camouflage, poilu. On peut étudier le langage des poilus dans les deux romans de guerre, «Gaspard» de René Benjamin et «Le Feu» d'Henri Barbusse, et dans le dictionnaire, si curieux, de M. Gaston Esnault: «Le poilu tel qu'il se parle.»

REMARQUE. Le mot *argot* n'apparaît qu'au XVII^e siècle; il désigne primitivement la société des gueux ou des voleurs (on avait aussi *argoter*, mendier). Plus tard, *argot* a été employé pour désigner le parler des voleurs. On observe pour le mot *poilu* un développement analogue: il a désigné d'abord le soldat français de la grande guerre, puis le langage particulier à ce soldat.

82. Pour achever cette description sommaire du vocabulaire des écrivains du XIX^e et du XX^e siècle, il faut encore rappeler les deux points suivants:

1^o De nos jours, chaque science est arrivée à avoir son vocabulaire spécial, ou à peu près, et ce vocabulaire s'est vite répandu hors de son domaine propre. A l'encontre de la période précédente, qui évitait autant que possible le mot technique, les auteurs modernes aiment les **mots savants** et se servent volontiers de termes scientifiques comme: *antinomie, apocope, autopsier, boréal, coma, coopératif, diagnostiquer, dualiste, endosmose, incubation, mica, microbe* (III, § 7), *nasalité, objectif, subjectif, sursaturer, transcendantal* (§ 78,3), etc. Comp. IV, § 127.

2^o Beaucoup d'auteurs se sont plu à introduire dans leurs ouvrages des **mots étrangers** et **exotiques** propres au pays auquel ils prennent leur sujet. On trouve du ture et de l'arabe dans les *Orientales*, de l'allemand dans le *Rhin*, de l'espagnol dans *Hernani*, etc. Le procédé de Victor Hugo a été souvent imité. Rappelons surtout Flaubert, qui emploie des mots grecs, arabes, hébreux, phéniciens, persans, etc., et très souvent même leur conserve leur forme étrangère; dans ses romans on trouve des mots comme: *androdanias, chiton, cassiteros, gingras, béka, chibhah, gomor, manqal, miri, raïz, tarabouch*, etc. On trouve du ture, du chinois et du japonais dans les descriptions de voyages de Pierre Loti, du grec dans les poésies de Leconte de Lisle, du latin dans les romans de J.-K. Huysmans et de J. Lombard. Voici comme spécimen quelques lignes de ce dernier auteur: «Le navigium égratignait, de ses rames cadencées, la mer saphirée, vaporante, et sa

voile rouge à peine se gonflait sous l'ambiant calme, qui planait sans qu'aucun bruit le troublât, ni les appels de l'équipage, ni le céleusma balancé des rameurs assis sur les transtras au mouvement régulier du bâton du hortator, pendant que les passagers, accoudés sur les bords, rêvaient indiblement.» Certaines phrases de Laurènt Tailhade feraient envie à l'«escolier limousin».

REMARQUE. Pour montrer le caractère parfois torturé et l'apparence bariolée que présente la langue de certains auteurs de la fin du XIX^e siècle, nous citerons le fragment suivant d'une critique — un peu malicieuse — de l'œuvre de J.-H. Rosny: »Passons à M. Rosny ses termes scientifiques. Laissons-le parler d'*idiosyncrasie* et d'*entéléchie*, de *palingénésie*, d'*adynamie* et d'*osmose*, puisqu'aussi bien il éprouve à user de ces vocables un visible contentement et que leurs syllabes lui procurent d'intenses jouissances. Il sera convenu seulement que pour ses romans on devra tenir à portée de la main le Dictionnaire universel des sciences. C'est le moins qu'on paie son plaisir d'un peu de peine. Passons-lui l'emploi de termes rares: *pertinace*, *abstème*, *coupetées* Acceptons telles façons de parler que lui ont enseignées les Goncourt: »*Tout l'occulte des nocturnités lui travailla l'âme et s'intimisa dans sa souffrance* *Toutes ces raisons, après avoir paru se classer, fuyaient dans sa mentalité* *Il éteignit les fanaux de la ratiocination*« Ne nous demandons même pas ce qu'il faut entendre par »*l'extravase documentariste*«. Feignons d'être sensibles au charme secret de l'adjectif »*soiral*«. Admirons comme il convient ces images extraordinaires dont Racine lui-même ne s'était pas avisé: »*Sa tête de Shoshone, son ail d'éclaireur, sa lèvre autocratique avaient sous la parole de Fougeraye la détente des ravins torrides quand revient l'automne* *Ils furent pénétrés de la ténèbre comme d'une parabole à la fois stellaire et microbienne*«. Prenons pour une gentillesse et non pour un coq-à-l'âne cette remarque: »*Quand elle se levait d'une chaise, la grâce se levait avec elle*«. Pourquoi faut-il que nous nous heurtions parmi les néologismes de M. Rosny à des mots tels que »*ressurgissement*«, qui, quoi qu'il en dise, n'existent pas et pour cette seule raison qu'ils ne peuvent pas exister [sic!]? Pourquoi emploie-t-il les mots à contresens ou prend-il les uns pour les autres, et dit-il par exemple: *son aventure peut s'abrèger*, quand il veut dire: se résumer? Pourquoi voit-on fleurir dans son style ce qui, en dépit de tous les noms pompeux et de toutes les appellations emphatiques, n'est que la vulgaire incorrection? M. Rosny écrit couramment: *Ils dissolvèrent, ils poiguèrent, ils bruissèrent*. On peut dire de même, pour peu qu'on en ait la fantaisie: »je me *cassis* le bras« ou »je me *prendais* la tête entre les mains«. Les étrangers qui savent du français ce qu'on apprend en vingt-cinq leçons n'y manquent pas. Seulement ils ne prétendent pas par là enrichir la langue. Ils l'écorehent, tout bonnement« (René Doumic, *Les Jeunes*. Paris, 1896. P. 49 — 50). Guy de Maupassant s'est également prononcé contre »les clowneries de langage« de l'écriture artiste (Préface de *Pierre et Jean*).

83. A ces emprunts venus surtout du dehors, il faut encore ajouter toute une série de **vieux mots**.

1^o Les poètes romantiques, qui se retrempaient dans la poésie du moyen âge, y puisaient, avec les sujets, beaucoup de vieilles expressions, dont plusieurs ont obtenu droit de cité dans la langue actuelle; telles sont p. ex.: *autan* (VI, § 43,1), *destrier*, *fabliau* (§ 239, Rem.), *geste*, *hideur*, *macabre* (§ 119, Rem.), *ménéstrel*, *moult*, *sol* (= sou), *souvenance*, *trouvère* (II², § 281, Rem.), *voire*, etc. Le désir d'archaïser, que l'on constate déjà chez Chateaubriand, a eu parfois des résultats curieux. Certains auteurs se sont tellement engoués de la langue d'autrefois qu'ils s'en sont servis eux-mêmes; c'est en «vieux langage» que P.-L. Courier traduit *Daphnis et Chloé*, que Théophile Gautier écrit *le Capitaine Fracasse*, et que H. de Balzac relate ses *Contes drolatiques*. «Archaïques» sont aussi les *Contes de Jacques Tournebroke* d'Anatole France.

2^o A la fin du XIX^e siècle, quelques poètes symbolistes ou décadents se sont fait un vocabulaire très bariolé, composé, pour une grande partie, de mots étranges, incompréhensibles, trouvés surtout dans les auteurs des XV^e et XVI^e siècles. Un fin connaisseur, A. Delboulle, a excellemment dit: «Il y a dans la prose et dans la poésie des décadents du Chastellain, du Crétin, du mauvais Du Bartas, sans compter le précieux; j'aimerais mieux qu'il y eût du naïf et du bon français.» Aux emprunts faits au vieux français, les décadents ont ajouté beaucoup de mots de leur propre invention, tels que *manuterge*, *plyx*, *spicpectre*, *tarrabulation*, *suprémateur*, *strapassonner*, etc., dont la nécessité paraît aussi problématique que la beauté.

84. Nous avons vu combien le vocabulaire du XIX^e et du XX^e siècle diffère de celui de la période classique. Les différences sont aussi très appréciables dans la syntaxe, dans l'emploi et l'ordre des mots. Pour la **phonétique**, au contraire, les changements paraissent bien moins sensibles; on ne pourra guère relever que la généralisation de la prononciation [wa] ou [wɑ] dans *étroit*, *loi*, *croître*, etc. (§ 160); la substitution de [j] à [ʃ] dans *fille*, *bataille*, *bontéille*, etc. (§ 351), et l'emploi

toujours croissant de [R] au lieu de [r] (§ 356); à ces changements il faut ajouter la prononciation de beaucoup de lettres étymologiques, — on commence à dire *sculpter* [skylpte], etc., grâce à l'influence de l'orthographe sur la langue parlée (§ 119), — et l'amuïssement progressif de l'e féminin, qui a pour effet la création de nouveaux groupes de consonnes (*Manuel phonétique*, § 86 ss.).

85. Le prestige de la littérature française est, aux XIX^e et XX^e siècles, peut-être encore plus grand qu'au XVIII^e. Les éminents maîtres modernes jouissent partout d'une réputation incontestée; ils sont lus, étudiés et appréciés, non seulement en Europe, mais dans toutes les parties du monde, et leur influence sur les idées est incalculable: »les moindres de leurs paroles se continuent en longs échos« (P. Hazard). Quant à la langue elle-même, son emploi est sans doute moins général qu'autrefois; de nombreuses langues nationales, dont la force d'expansion s'est affirmée au cours du siècle passé, s'opposent énergiquement à l'invasion du français et à sa prépondérance; hors de l'Europe, l'anglais, l'espagnol et le russe font une rude concurrence au français comme langue universelle. Mais si le français n'est plus la langue internationale des relations scientifiques et commerciales, il soutient fièrement sa prédominance dans tous les autres domaines, malgré bien des attaques; il est encore, comme disait Rivarol (§ 71), »la langue humaine«, celle que célébrait Leopardi dans des pages inoubliables (*Pensieri di varia filosofia e di bella letteratura* [Zibaldone], t. II, P. 331, 346, 352), celle que Renan (*Feuilles détachées*, P. 256 — 257) déclarait intimement liée à »l'ordre général de la civilisation«. Et son prestige est fondé sur des causes naturelles et profondes. »Elle se présente, a dit un lettré du Céleste Empire, comme une belle femme, toujours gracieuse et aimable, qui veut plaire sans chercher à dominer, et qui, sans laisser voir que telle est sa prétention, sait qu'elle a droit au succès, parce qu'elle est souverainement charmante.« Dans cet hommage chevaleresque n'entend-on pas comme un écho de la ravissante apostrophe de Musset:

. Céleste, harmonieux langage,
 Idiome de l'amour, si doux qu'à le parler
 Les femmes sur la lèvre en gardent un sourire.

(Les secrètes pensées de Raphaël.)

86. EXTENSION DU FRANÇAIS. Le français est la langue maternelle de la plupart des Français et d'un certain nombre de populations hors de la France.

1° A l'intérieur des frontières politiques de la France, on compte trois langues étrangères: le basque, le bas-breton et le flamand. Le **basque**, qui continue l'ancienne langue ibère, est parlé par 100.000 individus dans une partie du département des Basses-Pyrénées (arrondissements de Bayonne et de Mauléon). Le **bas-breton** (§ 3, Rem.) est parlé par 1.000.000 individus dans le Finistère, dans la moitié Ouest du Morbihan et des Côtes-du-Nord, et dans les îles de ces trois départements. Le **flamand**, dialecte bas-allemand, est parlé dans les arrondissements de Dunkerque et d'Hazebrouck. Il faut noter en outre que la langue de l'île de Corse est un dialecte **italien**, qu'on parle **catalan** dans le département des Pyrénées-Orientales et **alsacien-lorrain** dans ceux du Bas-Rhin, du Haut-Rhin et de la Moselle.

REMARQUE 1. Sous l'ancien régime, on parlait allemand dans une partie du territoire français. Le libéralisme de ce temps-là, qui forme un singulier contraste avec la contrainte actuelle (comp. § 80, Rem. 2), allait jusqu'à permettre l'emploi de l'allemand comme langue officielle dans l'armée. On lit dans les »Mémoires« du général Marbot: »Le 1^{er} de housards était l'ancien régiment de Bercheny, dans lequel on ne recevait jadis que des Allemands, et où les commandements s'étaient faits, jusqu'en 1793, dans la langue allemande, qui était celle le plus en usage parmi les officiers et les housards, presque tous nés dans les provinces des bords du Rhin« (I, p. 59).

REMARQUE 2. Pour assurer »l'unité de langage«, on prit, sous la Révolution, contre les idiomes étrangers des mesures rigoureuses, qui pourtant ne furent guère appliquées. La République, qui estimait »que le féodalisme et la superstition parlent bas-breton, l'émigration et la haine de la République parlent allemand, la contre-révolution parle italien, et le fanatisme parle basque«, voulut prendre des mesures radicales; et il fut décidé, sur la proposition du Comité de salut public, que des instituteurs de langue française seraient créés dans un délai de dix jours, dans tous les départements dont les habitants parlaient bas-breton, italien et allemand. Inutile de dire qu'une telle mesure était absolument inexécutable.

2^o En dehors des frontières politiques de la France, appartiennent au domaine du français des portions de l'Italie, de la Suisse, du Luxembourg, de la Belgique et de l'Angleterre. En *Italie*: plusieurs vallées des Alpes, dont la plus importante est le Val d'Aoste. En *Suisse*: les cantons de Genève, de Vaud, de Neuchâtel, et, en partie, ceux de Fribourg, du Valais et de Berne. En *Belgique*: le vaste territoire du dialecte wallon (§ 80, Rem. 1), embrassant un coin des deux Flandres et du Limbourg, presque tout le Hainaut, le Luxembourg, les provinces de Liège et de Namur, les cercles d'Eupen et de Malmédy, et encore un fragment du grand-duché de Luxembourg; du reste, le français est parlé dans toutes les grandes villes de la Belgique française, et même dans celles de la Belgique flamande — malgré la résistance des flamingants (le nom de *Fransquillons* s'applique aux Flamands parlant français). Enfin, pour l'*Angleterre*: les îles de Guernesey, Jersey, Sercq et Aurigny (angl. Alderney), qui appartiennent à ce pays depuis 1204.

REMARQUE. Il faut encore signaler quelques îlots linguistiques dispersés en Europe. En *Allemagne*, une colonie française fut fondée à la fin du XVII^e siècle près de la chaîne du Taunus sous les auspices de Frédéric II, landgrave de Hesse-Hombourg; la colonie se composait de familles huguenotes provenant de la Picardie et de la Champagne et chassées de leur pays par la révocation de l'édit de Nantes. Le français de Friedrichsdorf s'est conservé jusqu'à nos jours; mais depuis une trentaine d'années, l'allemand commence à le remplacer; il a maintenu bien des traits curieux de la langue du grand siècle. Dans l'*Italie* méridionale, on a constaté l'existence de deux colonies françaises, qui remontent probablement au XIII^e siècle, et dont les habitants ont gardé leur ancien dialecte (le lyonnais?) comme une sorte de langue intime (AGIt, XII, 33—75).

3^o Par delà les mers, le français est parlé sur de vastes territoires, en Afrique, en Asie, en Amérique et en Océanie, appartenant ou ayant appartenu à la France. Signalons, en *Afrique*: l'Algérie, la Tunisie, le Maroc, le Sénégal, le Soudan, la Guinée française, le Congo. En *Asie*: Pondichéry, sur la côte de Coromandel, l'Indo-Chine, surtout le Tonkin et la Cochinchine. Dans l'*Océan Indien*: Madagascar, avec les Seychelles, l'île Maurice (autrefois île de France), patrie de Paul et Virginie, l'île de la Réunion (autrefois île Bourbon). Dans l'*Océan Pacifique*: la Nouvelle-Calédonie. En *Amérique*: la

Guyane française avec Cayenne, la Martinique, la Guadeloupe avec Marie-Galante, la Désirade et Saint-Barthélemy, l'île d'Haïti, la Louisiane, le Bas-Canada, le Nord du Nouveau-Brunswick, et de nombreux districts du Haut-Canada et de l'Amérique anglaise. Le fond du *français canadien* s'est formé par un mélange des divers patois que parlaient les premiers colons, dont une petite partie venaient de l'Aunis et de la Saintonge, tandis que le plus grand nombre étaient originaires de la Normandie et du Perche. Dans plusieurs des colonies (l'île Maurice, la Réunion, la Guyane, les Antilles, la Louisiane), il s'est formé des *langages créoles* très curieux.

REMARQUE. On a calculé que le français est parlé actuellement par environ 50 millions d'individus dont 39.200.000 en France. Le français surpasse ainsi numériquement l'italien (40 millions), mais il le cède à l'allemand (70 millions), à l'espagnol (100 millions), au russe (100 millions?), et à l'anglais (145 millions). En juillet 1883, un cercle de patriotes a fondé *l'Alliance Française*, grande association qui a pour but de propager la langue française dans les colonies et à l'étranger, et d'unir les efforts de tous ceux qui travaillent pour »l'idée française«. *L'Alliance* a été reconnue d'utilité publique par décret du Président de la République (le 23 octobre 1886).

4^o Jusqu'au XX^e siècle, le français a été employé dans les relations internationales: diplomatiques, scientifiques et autres (cf. § 71). Après la guerre mondiale, l'anglais s'est fait une place à côté du français: par une résolution du 30 novembre 1920, la Société des Nations à Genève a décidé que les discours en français seraient résumés en anglais et vice versa, et que tous les documents seraient rédigés à la fois en français et en anglais. Le bilinguisme, qui avait déjà prévalu à la Conférence de la Paix, est ainsi officiellement consacré; mais, dans les discours et les discussions de la Société, la balance penche très nettement en faveur du français. Et l'on a pu soutenir que »l'élite mondiale des milieux diplomatiques, parlementaires, universitaires, juridiques et journalistiques, parmi lesquels se recrutent ceux qui vont à Genève, reste acquise à la tradition d'avant-guerre«.

86 bis. ÉTUDE DU FRANÇAIS. — C'est au XIX^e siècle que l'étude scientifique des origines et du développement de la langue française a pris naissance. Les initiateurs furent ROQUEFORT et RAYNOUARD; mais c'est à Friedrich Christian

DIEZ (1794—1876) que revient l'honneur d'avoir établi la vraie base méthodique de la linguistique romane et d'avoir tracé, de main de maître, les grandes lignes de cette nouvelle science dans sa *Grammatik der romanischen Sprachen* (I—III, Bonn, 1836—44) et son *Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen* (I—II, Bonn, 1853). Hors de la patrie de Diez, les études françaises se développaient lentement, et, dans la France même, elles restaient à l'état du pur dilettantisme. La renaissance, inaugurée par une série d'articles d'Émile LITTRÉ (1801—1881), s'accomplit à l'aide de Gaston PARIS (1839—1903) et de Paul MEYER (1840—1917). Autour de ces maîtres sont venus se ranger Natalis de Wailly, Arsène Darmesteter, Frédéric Godefroy, Charles Joret, Fr. Bonnardot, Jules Gilliéron, Antoine Thomas, É. Philippon, É. Bourciez, A. Jeanroy, L. Clédat, F. Brunot, Mario Roques, E. Huguet, Lucien Foulet, A. Dauzat, etc. Pour l'étranger, il faut avant tout nommer A. TOBLER (1835—1910), A. MUSSAFIA (1835—1905) et W. FÖRSTER, G. GRÖBER (1844—1902), W. MEYER-LÜBKE, H. SUCHIER, D. Behrens, H. Morf, L. Spitzer. A côté de ces coryphées de la philologie française, on trouve toute une école d'explorateurs, non seulement en Allemagne et en Autriche, mais aussi en Hollande, Belgique, Suisse, Italie, Amérique, Finlande et Scandinavie. Les progrès admirables qu'a faits de nos jours l'étude historique du français sont en effet dus à des efforts internationaux, la langue étant étudiée et enseignée un peu partout et dans presque toutes les Universités du monde.

REMARQUE 1. Voici le titre et la date d'un choix des publications les plus importantes concernant l'étude historique du français: — 1829: Raynouard, *Observations philologiques et grammaticales sur le Roman de Rou et sur quelques règles de la langue des trouvères au XII^e siècle* (Rouen). On y trouve le premier exposé des règles de la vieille déclinaison française. — 1839: G. Fallot, *Recherches sur les formes grammaticales de la langue française et de ses dialectes au XII^e siècle*, p. p. P. Ackermann (Paris). Ce livre est le premier essai d'une dialectologie française. — 1841: J.-J. Ampère, *Histoire de la formation de la langue française* (Paris). — 1846: *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen* commence à paraître (Berlin). — 1852: *Zwei altfranzösische Gedichte berichtet und erklärt von Fr. Diez* (Bonn). — 1855 ss.: É. Littré publie dans le «Journal des Savants», la «Revue des Deux Mondes» et le «Journal des Débats» une série d'articles, réunis en 1862 sous le titre de *Histoire de la langue française* (2 vol.). — 1862: G. Paris, *Étude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française*.

— 1868: N. de Wailly, *Mémoire sur la langue de Joinville*. — 1870 ss.: *Revue des langues romanes* (Montpellier). — 1871 ss.: *Romanische Studien*, p. p. Ed. Boehmer (Strasbourg). — 1872 ss.: *Romania*, recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes, fondé par Paul Meyer et Gaston Paris (Paris), aujourd'hui continué par Mario Roques. — Gaston Paris et L. Pannier publient *La Vie de saint Alexis* (Paris). — 1874: V. Thomsen, *L'i parasite et les consonnes mouillées en français* (Paris). — A. Darmesteter, *Formation des mots composés dans la langue française, comparée aux autres langues romanes et au latin* (Paris). — 1877 ss.: *Zeitschrift für romanische Philologie*, fondée par G. Gröber (Halle). — G. Lücking, *Die ältesten französischen Mundarten* (Berlin). — 1879 ss.: *Zeitschrift für neufranzösische Sprache und Literatur*, fondée par G. Körting et E. Koschwitz (Oppeln et Leipzig). — 1881 ss.: *Französische Studien*, fondées par G. Körting et E. Koschwitz (Heilbronn). — Charles Thurot, *De la prononciation française depuis le commencement du XVI^e siècle, d'après les témoignages des grammairiens* (2 vol. Paris). — 1886 ss.: A. Tobler, *Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik*, 3 séries (Berlin). — *Grundriss der romanischen Philologie*, p. p. G. Gröber, commence à paraître (Strasbourg). — 1887 ss.: *Revue des patois gallo-romans*, p. p. Gilliéron et l'abbé Rousset. — L. Clédat fonde la *Revue des patois*, qui deviendra la *Revue de philologie française*, aujourd'hui dirigée par H. Yvon. — 1890 ss: Meyer-Lübke, *Grammatik der romanischen Sprachen*. I^e vol. (Leipzig). — 1896: F. Brunot commence à donner dans l'«*Histoire de la langue et de la littérature française*» publiée sous la direction de Petit de Julleville des articles sur l'histoire de la langue; ces articles, considérablement augmentés, sont devenus l'œuvre magistrale, *l'Histoire de la langue française*, dont plus de dix volumes ont déjà paru. — 1897: A. Thomas, *Essais de philologie française*, suivis des *Nouveaux Essais*, et des *Mélanges d'Étymologie française*. — 1900: J. Gilliéron et E. Edmont commencent la publication de leur *Atlas linguistique de la France*. — Depuis 1900, Mario Roques publie la *Collection des classiques français du moyen âge*, tandis que la *Société des Anciens Textes Français* et la *Société des Textes français modernes* poursuivent régulièrement leurs éditions. Depuis cette même date ont paru aussi de nombreuses et fortes études de dialectologie (A. Terracher, A. Dauzat, O. Bloch, Ch. Bruneau, G. Millardet, etc.) et d'histoire (Th. Rosset, F. Gohin, A. François, etc.). On trouvera dans la Bibliographie nombre d'autres ouvrages importants, que nous ne pouvons signaler ici.

REMARQUE 2. Voici les titres des principaux dictionnaires du XIX^e siècle; Boiste, *Dictionnaire universel de la langue française* (2 vol. Paris, 1800). — J.-B.-B. Roquefort, *Glossaire de la langue Romane* (2 vol. Paris, 1808. *Supplément*, 1820). — *Dictionnaire de l'Académie*, 6^e éd. (Paris, 1835). — Bescherelle, *Grand Dictionnaire critique de la langue française* (2 vol. Paris, 1843—46). — P. Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle, français, historique, géographique, etc.* (15 vol. Paris, 1864—76. Plusieurs *Suppléments*). — Littré, *Dictionnaire de la langue française* (4 vol. Paris, 1873—1874. *Supplément*, 1877). Ce dictionnaire est «une des œuvres les plus belles, les plus méritoires et les plus utiles qu'ait vues le XIX^e siècle» (G. Paris). — Karl Sachs, *Encyklopädisches französisch-deutsches Wörterbuch*

(Berlin, 1869; Zweite verbesserte Stereotyp-Auflage, 1877. *Supplément*, 1894). — *Dictionnaire de l'Académie*, 7^e éd. (1878). — F. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle* (10 vol. Paris, 1881—1903). — H. Michaelis et P. Passy, *Dictionnaire phonétique de la langue française*. Avec préface de Gaston Paris (Hanovre et Berlin, 1897). — *Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVII^e siècle jusqu'à nos jours* par A. Hatzfeld et A. Darmes-teter, avec le concours d'A. Thomas (2 vol. Paris, 1890—1900). — L. Clédat, *Dictionnaire étymologique de la langue française* (Paris, 1912). — W. Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch* (Heidelberg, 1911—14). — E. Gamillscheg, *Etymologisches Wörterbuch der französischen Sprache* (Heidelberg, 1928). — Sont actuellement en cours de publication: E. Huguet, *Dictionnaire de la langue française du XVI^e siècle* (Paris); Tobler-Lommatzsch, *Altfranzösisches Wörterbuch* (Berlin); W. von Wartburg, *Französisches etymologisches Wörterbuch* (Bonn et Leipzig); O. Bloch, *Dictionnaire étymologique de la langue française* (Paris); enfin la 8^e édition du *Dictionnaire de l'Académie*.

CHAPITRE VI.

L'ORTHOGRAPHE.

I. LES LETTRES.

87. Après avoir ainsi jeté un coup d'œil sur l'histoire générale de la langue française, et avant d'examiner le développement historique des phonèmes, il convient d'étudier l'orthographe. Nous donnerons d'abord quelques remarques sommaires sur diverses lettres :

1^o **i** et **j** (»i consonne«) ne se distinguaient pas dans les anciens manuscrits et imprimés; l'usage moderne date de la 4^e édition du Dictionnaire de l'Académie (1762).

2^o **k** ne s'emploie que dans des mots d'emprunt : *kaolin*, *kilo*, *kiosque*; autrefois cette lettre manquait souvent aux imprimeries, c'est pourquoi on la trouve parfois remplacée par *z* ou *lz* au XVI^e siècle.

3^o **u** et **v** (»u consonne«) ne se distinguaient pas autrefois; l'usage moderne date de la 4^e édition du Dictionnaire de l'Académie (1762). Pour *v*, on écrivait parfois au moyen âge *ne* : ainsi *liuere* et *aneraï* peuvent équivaloir à *livre*, *aurai*. Comp. : *E por faire issi faite oueraigne* (Ambroise, *Guerre Sainte*, v. 996). Pour prévenir la confusion de l'*n* et du *v* initial, on ajoutait parfois *h* : *huisenx* (otiosus) (cf. § 479, Rem.).

4^o **w** s'écrivait au moyen âge pour deux *n* et équivalait le plus souvent à *vn*; on trouve ainsi *welent*, *awec*, pour *vnelent*, *avec* (dans quelques dialectes du Nord, *w* avait bien la valeur de [w]; § 454, Rem.). La langue moderne n'emploie *w* que dans quelques mots empruntés; on le prononce tantôt [v] : *wagon*, tantôt [w] : *whist*; il y a parfois hésitation entre les deux sons : *warrant*.

5° **x** était autrefois un signe abrégatif qui remplaçait *us*, d'où *chevax* pour *chevaus*; voir II², § 283.

6° **y** se rencontre d'abord dans les mots savants, mais son emploi s'étend assez vite, et il remplace souvent *i*, peut-être pour des raisons calligraphiques: *ydoles*, *warry*, *soy*, *oyseaulx*, etc. On écrivait *yuer* pour indiquer qu'il y avait une voyelle. Après le moyen âge, l'emploi de l'*y* s'est beaucoup restreint, mais l'usage moderne ne s'est fixé qu'après beaucoup d'hésitations (*analyse* > *analyse*, *crystal* > *cristal*). Les graphies *ouy*, *vray*, *uoy* restent en usage presque jusqu'au XIX^e siècle. De nos jours encore, on écrit *lys* et *roy* quand on veut donner à ces mots un cachet archaïque.

7° **z** désignait au moyen âge une affriquée sourde: *forz* [forts], *faz* [fats], *partiz* [partits], (cf. § 307,3 et § 384); dans la langue moderne, il désigne une fricative sonore: *douze*, *gaz*. Sur son emploi comme marque du pluriel, voir II², 285.

REMARQUE. Sur les vieux noms des lettres, on trouvera des renseignements dans *La Senefiance de l'ABC*, poème de Huon le Roy (Jubinal, *Contes, dits, fabliaux*, II, 275). Pour la Renaissance, voir la farce de *Pernet* (*A T F*, II, 360), qui contient une série de jeux de mots roulant sur la prononciation des lettres; comp. aussi E. S. Sheldon dans *Studies and notes in philology and literature*. Boston, 1892. P. 69—71. Pour la langue moderne, voir notre *Manuel phonétique* § 7, Rem.

88. Une question se pose: la représentation graphique des mots, que nous offre la littérature écrite ou imprimée, est-elle fidèle ou non? Il faut essayer de déterminer, au point de vue phonétique, le rapport qui existe entre la langue écrite et la langue parlée. L'orthographe française des X^e et XI^e siècles était simple et toute phonétique; les copistes n'avaient qu'un seul but, celui de reproduire les sons. Il est vrai que, dès les plus anciens textes, on rencontre, par-ci, par-là, des préoccupations étymologiques (comp. par ex. les graphies *corps* et *regiel* dans la prose de Ste Eulalie); mais elles étaient relativement rares, et, en règle générale, on peut dire que les mots s'écrivaient à peu près comme ils se prononçaient, sans encombrement de lettres parasites. Si le copiste du manuscrit d'Oxford de la chanson de Roland écrit: *Karles li reis nostre emperere magne*, c'est qu'il prononce [karlɔs li rejs nɔstrə empərəre mɑnə]; on voit que l'orthographe reflète assez fidèlement la prononciation. Mais cet état de choses ne devait pas durer.

Il se forme assez vite une tradition orthographique, qui arrête les mots dans leur forme écrite, et qui les empêche de suivre l'évolution de la prononciation, laquelle est en voie de perpétuel changement (§ 110). On continue à distinguer *au* d'*avec eu*, même après que l'homonymie des deux groupes s'est effectuée (§ 215); on continue à écrire *faire, vaine, peine*, quoiqu'on ne prononce plus de diphtongue dans ces mots (§§ 200, 222, 217); on maintient le *s* muet dans *teste, fust, asne* (§ 463), etc., etc.

89. Au XV^e siècle, sous prétexte d'étymologie, les érudits encombrement l'écriture d'innombrables lettres latines et grecques, et l'on trouve des monstres comme *nepveu, prebstre, subject, rhythme*, etc. (comp. § 39, Rem.). La simplicité primitive de l'orthographe est ainsi sérieusement compromise, et, au milieu du XVI^e siècle, le désordre est à son comble. Même l'orthographe quasi-officielle des livres imprimés, l'orthographe des imprimeurs et compositeurs, est extrêmement variable et capricieuse. Une édition de Rabelais (éd. de Juste, 1542) imprime le mot *huile*, en huit lignes, de trois manières différentes: *huile, huille, huyte*. Il y a même des imprimeurs qui se font un plaisir de rendre les textes illisibles à force d'y introduire des lettres étymologiques.

REMARQUE. L'orthographe privée et individuelle est encore plus fantaisiste que l'orthographe officielle, et varie de ligne à ligne. Voici, par exemple, une lettre que Henri IV adressait, en 1600, à la princesse Marie de Médicis, quelques mois avant de l'épouser: »J'ay reeeu vn extrême eontantement pour avoir eeu bien partyeulyèrement par luy de vos nouuelles. Je vous remereye, ma belle mettresse, du présent que vous mauuez anuoyé. Je le metré sur mon habyllemant de teste sy nous venons à vn eombat, et donneré des coups despée pour l'amour de vous. Je croys que vous mexanteryès bien de vous randre ce temoygnage de mon affectyon, mes an ee quy est des aetes de soldat je nan demande pas conseyl aux fames.«

90. Heureusement, les abus amènent toujours une réaction. Aussitôt qu'on se mit à étudier la grammaire du français (§ 49), on commença aussi à s'occuper du problème difficile de la bonne manière d'écrire la langue. Il se forme tout un petit parti, aussi raisonnable que courageux, qui soutient qu'il faut écrire comme on parle, et par conséquent, simplifier l'orthographe; on fait une guerre acharnée aux consonnes »oiseuses«, en demandant que le nombre des signes ortho-

graphiques réponde au nombre des sons; on invente même de nouveaux signes diacritiques et de nouvelles lettres, pour donner une transcription phonétique aussi rationnelle que possible. L'école révolutionnaire des phonéticiens eut pour chef et premier représentant **Louis Meigret**. Cet esprit curieux et indépendant a publié un *Traité touchant le commun usage de l'écriture françoise* (1542), où il met à nu toutes les absurdités de l'orthographe de son temps; il en veut surtout aux lettres étymologiques. Voici ce qu'il en dit: »Il y a superfluité de l'*a*, en *aorné*, du *b*, en *debuoir*, du *c* en infiniz vocables, comme *faict*, *parfaict*, *dict*. Du *d*, comme *aduis*, *aduerse*, de l'*e* en *battera*, *mettera*, de l'*f*, en *briefueniēt*, du *g* comme *vng*, *besoing*, de l'*i* comme en *meilleur*, de l'*l* comme *default*, et autres infinis, de l'*o* comme en *œuvre*, du *p* comme *escripre*, *escript*, et autres infinis, de l'*s* comme en *estre*, *honneste*, et autres presque innombrables, du *t* comme en *et*, copulatiue, en *faicts*, *dicts*, *vents*, et en tous les pluriers du participe present, du *v* comme en la diphtongue *ou* qui n'est point françoise. Au regard d'*x* final, comme en *cheuaulx*, *logaulx*, il n'est point françois.« Meigret demande résolument la suppression de toutes ces lettres inutiles; il propose aussi d'autres réformes excellentes, en s'appuyant sur des considérations très sensées et qui pourtant ne sont pas encore généralement reconnues: »le ne voy point, écrit-il, de moyen suffisant ny raisonnable excuse pour conseruer la façon que nous auons d'escrire en la langue françoise . . . Nostre esriture, pour la confusion et commun abus des letres ne quadre point entièrement à la prononciation. Les voix sont les elemens de la prononciation, et les letres les marques ou notes des elemens Puisque les letres ne sont qu'images de voix, l'écriture deura estre d'autant de letres que la prononciation requiert de voix; si elle se treuve autre, elle est faulse, abusive et damnable.«

91. Les théories nouvelles et hardies de Meigret, mollement soutenues par Jacques Peletier, furent vivement attaquées par Guillaume des Autelz (sous le pseudonyme de Glaumalis du Vezelet), et il s'engagea bientôt une querelle orthographique, très curieuse à beaucoup de points de vue, mais qui se perdit dans les sables, comme font presque toutes les disputes sur l'orthographe. Les idées des »meigretistes« furent reprises par

Ramus (ou Pierre de la Ramée), »lecteur du Roy en l'Université de Paris«, dans sa *Gramère* (1562), et, sous une forme très radicale, par Honorat Rambaud dans *La Declaration des abus que lon commet en escriuant, et le moyen de les enlir et représenter naynement les paroles: ce que iamais homme n'a faict* (Lyon, 1578). Rambaud propose une refonte totale de l'orthographe; il adopte un système strictement phonétique, avec des lettres toutes nouvelles, et essaye, de cette manière, de créer une transcription de la langue parlée où il n'y ait rien d'arbitraire, et qui soit abordable à tous »jusques aux laboureurs, bergiers et porchiers«. Plusieurs poètes de la Pléiade, Ronsard, J. du Bellay, Antoine de Baïf, se déclarèrent partisans du système phonétique; mais la hardiesse et la nouveauté des réformes proposées effrayèrent le grand public, qui se refusait à lire les textes phonétiques, et par suite les imprimeurs, qui se refusèrent à les imprimer. Ce fut ainsi l'»étymologie« qui l'emporta, non pas sous la forme exagérée proposée par Jacques Dubois dans un livre très curieux (*Jacobi Sylvii In linguam gallicam Isagoge*, 1531), mais avec quelques atténuations. On peut dire que l'orthographe de la Renaissance se trouve codifiée dans les *Trésors* et *Dictionnaires* de Robert Estienne; mais on était encore très loin du dogme d'une orthographe fixe et invariable.

92. Les deux écoles, la phonétique et l'étymologique, sont encore en présence l'une de l'autre au XVII^e siècle. Les Précieuses proposent une orthographe simplifiée en élaguant un grand nombre de lettres étymologiques (§ 55), et le lexicographe Richelet fait hardiment une application générale de ce système dans son *Dictionnaire* (1680). Mais c'est toujours l'école étymologique qui a le dessus, grâce à l'Académie française; celle-ci, après de nombreuses hésitations, déclare préférer l'ancienne orthographe »qui distingue les gens de lettres d'avec les ignorans et les simples femmes«. Ce fut une décision funeste. La langue écrite en subit encore les conséquences fâcheuses, quoiqu'il faille reconnaître que, dans chaque nouvelle édition du Dictionnaire (§ 61), l'illustre Compagnie a introduit des modifications, qui marquent presque toutes un progrès vers le phonétisme. Mais que de choses il reste encore à changer!

Nous verrons tout à l'heure à quel degré l'orthographe moderne est arbitraire et trompeuse. Aussi la question d'une manière d'écrire simplifiée et rationnelle a-t-elle été souvent discutée, sans qu'on soit encore arrivé à un résultat pratique, l'Académie se refusant opiniâtrément à donner sa consécration aux réformes proposées. On sait que même la révolution orthographique tentée par Volney, Sicard et d'autres, sous la première République, échoua pitoyablement. Vu la grande importance d'une orthographe simplifiée, il faut souhaiter qu'on arrive à s'émanciper de l'autorité de l'Académie, comme l'ont déjà fait, du reste, plusieurs revues littéraires, ou que l'Académie elle-même renonce à sa suprématie dans le domaine de l'orthographe. »Ce serait rendre un vrai service à l'Académie française, écrit Gaston Paris, que de la décharger d'un fardeau qu'elle n'a assumé que par hasard, qui pèse lourdement sur elle, et qu'elle n'est pas faite pour porter. Elle a à remplir, même comme compagnie, des tâches bien supérieures et mieux faites pour elle Quant à la fixation d'une orthographe nationale, elle devrait être confiée à une commission peu nombreuse, composée de philologues et de gens pratiques, et qui, en très peu de temps, pourrait doter le pays d'un instrument commode, simple et bien approprié à cette besogne, si importante et aujourd'hui si inutilement compliquée, de la représentation des mots de la langue par l'écriture. Mais peut-être pour faire comprendre à tous l'utilité et la possibilité d'une telle mesure faudrait-il une révolution aussi profonde que celle qui a permis, il y a un siècle, de substituer le système métrique aux mille variétés de poids et de mesures usitées dans la vieille France. Car il ne faut pas se dissimuler qu'une réforme de l'orthographe n'est pas une petite affaire, ni une simple question d'école.» Le temps a donné raison à G. Paris. On a voulu, au début du XX^e siècle, simplifier l'orthographe; mais la superstition de l'orthographe de l'Académie empêche toujours toute réforme. L'Arrêté ministériel du 26 février 1901, dû à M. Leygues, alors ministre de l'Instruction publique, n'a amené aucun changement notable hors de l'enseignement primaire, et le nouvel effort tenté par M. Chaumié en 1904 a échoué également en pratique, mais il nous a valu les rapports si instructifs de Paul Meyer et Ferdinand Brunot.

93. Dans la langue moderne, un tout petit nombre de mots s'écrivent exactement comme ils se prononcent; tels sont par exemple *ami, mari, midi, mal, fatal, fil, mil* (1000), *abri, aplanî, fini, ni, pari, tari, datif, natif, gala, papa, mira, rima*, etc. En général la forme écrite ne donne qu'une idée très inexacte de la prononciation; le groupe de lettres *agneaux* se prononce [apo], et l'on emploie ainsi sept signes pour figurer trois sons. De ces trois sons, un seul est représenté d'une manière phonétiquement exacte: a = [a]; quant aux deux autres, [ɲ] est rendu par deux signes: *gn*, [o] par quatre: *eaux*. Comp. encore *eu* [y], *chantent* [ʃā:t], *doigt* [dwa], etc. Comme transcription de la langue parlée et vivante, l'orthographe française est donc très défectueuse (comp. *Manuel phonétique*, § 168).

94. La différence entre la langue parlée et la langue écrite est si grande que, dans beaucoup de cas, les deux langues suivent des règles grammaticales toutes différentes. Dans la langue écrite, le féminin de *petit* se marque par un *e*: *petite*; dans la langue parlée, le féminin de [pəti] se caractérise par l'adjonction d'un t: [pətit]; pour les détails, voir II², § 444 ss. La langue écrite distingue (*je, il*) *parle* d'avec (*tu*) *parles* et (*ils*) *parlent*; la langue parlée confond ces trois formes en une seule: *je, tu, il, ils* [parl]; voir II², § 128. D'un autre côté, la langue parlée connaît des formes doubles, même triples, de plusieurs mots qui n'ont qu'une seule forme dans la langue écrite: [nu] et [nuz] se rendent par *nous*; [tu], [tuz], [tu:s] par *tous*; [nœ], [nœv], [nœf] par *neuf*, etc. (comp. § 112).

95. Les défauts de l'orthographe usuelle tiennent aux raisons suivantes:

1^o Les mêmes lettres ont souvent des valeurs toutes différentes: *ville* [vil] — *fille* [fi:j]; *chose* [ʃo:z] — *choléra* [kɔlera]; *aiguille* [ɛgɥi:j] — *anguille* [āgi:j]; *genuine* [ʒɛm] — *femme* [fam]; *feu* [fø] — *eu* [y]; *nous portions* [nuʔɔrtljɔ̃] — *des portions* [depɔrsjɔ̃]; *le couvent* [ləkuvā] — *elles couvent* [ɛlku:v], etc., etc. Comment lire: »Ce mercier a de bons *fil*s«? [fil] ou [fis]? Les lettres ne nous l'indiquent pas.

2^o Les mêmes phonèmes sont représentés de plusieurs manières différentes: [o] s'écrit *au, aux, aulx, eau, eaux, haut, hauts*; [vɛ:r] s'écrit *ver, vers, vert, verts, verre, verres, vair, vairs*; [vɛ̃]

s'écrit *vain*, *vains*, *vaine*, *vaines*, *vin*, *vins*, *vint*, *vingt*, *vingts*. Comp. *deuxième*, *troisième*, *douzième*, où [z] est rendu par *x*, *s*, *z*, et *fenille*, *cueille*, *œil*, *bœuf*, où [œ] est rendu par *eu*, *ue*, *œ*, *œu*. Cette ambiguïté des lettres a amené plusieurs doublets orthographiques, auxquels on a parfois attaché un sens différent: *bonace* — *bonasse*; *conter* — *compter*; *différencier* — *différentier*; *exaucer* — *exhausser*; *lé* — *lez (les)*; *penser* — *panser*, etc. Comp. IV, § 144, s.

3^o L'orthographe est encombrée de lettres muettes. Il faut distinguer entre les lettres qui représentent des phonèmes amuïs: *chat* [ʃa], *bas* [ba], *vase* [va:z], les lettres savantes ou étymologiques: *sept* [sɛt], *doigt* [dwa], et les lettres analogiques: *remords* [rəmɔ:r], *je mouds* [mu]. Dans ces deux derniers cas, les lettres n'ont jamais été prononcées.

4^o L'emploi des consonnes doubles est extrêmement arbitraire. Comp. les exemples suivants: *Académie* — *accabler*. *Persifler* — *siffler*; *boursonfler* — *souffler*. *Agrandir* — *aggraver*. *Alourdir* — *allonger*; *imbécile* — *imbécillité*; *fertile* — *tranquille*; *modèle* — *chancelle*; *banderole* — *barcarolle*; *folie* — *folle*. *Pomologie* — *pomme*; *bonhomie* — *bonhomme*. *Sultane* — *paysanne*; *félonie* — *baronnie*; *patronage* — *baronnage*; *timonier* — *canonnier*; *honorer* — *honneur*; *cantonal* — *cantonnier*; *résonance* — *résonner*. *Apercevoir* — *apporter*; *attrape* — *trappe*; *chope* — *échope*. *Coureur* — *courrier*; *chariot* — *charrette*; *baril* — *barrique*. *Monosyllabe* — *dissyllabe*; *présupposer* — *pressentir*. *Dortoter* — *grelotter*; *abatis* — *abattre*; *échalote* — *carotte*; *inquiète* — *endette*, etc.

5^o Sous la même graphie se cachent plusieurs formes: *neuf* (§ 112, Rem.), *fils*, etc.

96. Les inconséquences de l'orthographe française sont, pour la plupart, ou des archaïsmes ou des étymologismes.

1^o **Archaïsmes.** Étant essentiellement historique, l'orthographe française ne reproduit pas la prononciation de nos jours, mais celle du moyen âge ou de la Renaissance; beaucoup des graphies modernes, exactes au point de vue phonétique il y a des siècles, ont cessé de l'être par suite des changements successifs de la prononciation. L'orthographe n'a suivi que de très loin l'évolution phonétique; les graphies telles que *faire* [fɛ:r], *beau* [bo], *enfant* [ɑ̃fɑ̃], *chantez* [ʃɑ̃tɛ], etc. nous reportent aux temps où *ai* était une diphtongue [fajrə] (§ 200), et *ean* une tri-

phongue [bœau] (§ 239); où *en* était encore distinct de *an* [ɛnfōnt] (§ 215), et où la consonne finale primitive de la 2^e pers. se prononçait [tʃōntɛts].

2^o Étymologismes. Par un respect exagéré pour les langues classiques, les écrivains des XV^e et XVI^e siècles ont essayé de rapprocher les mots français des mots correspondants latins ou grecs, et ils ont ainsi transformé profondément l'orthographe simple et rationnelle du moyen âge (cf. § 39, Rem.; § 89). Les graphies correctes *abé, bele, devoir, recevoir, escrit, fait, dit, pié, nu, autre, povre, cler*, etc. furent changées en *abbé, belle, devoir, recevoir, escript, faict, dict, pied, nud, aultre, pauvre, clair*, etc. pour ressembler davantage à *abbas, bella, debere, recipere, scriptum, factum, dictum, pedem, nudus, alter, pauper, clarus*.

REMARQUE. Notons, pour l'emploi de *h*, une très grande inconséquence dans la transcription des mots grecs; à côté de *chaos, écho, archange, rhéteur, rhume, athée, pathos, phase*, etc., on trouve *caractère, colère, école, rapsode, trésor, trône, fantôme, fantaisie*, etc.

97. Plusieurs des lettres étymologiques, qui servaient à »parer l'escripture«, comme on disait, ont vite disparu de l'orthographe; d'autres se sont maintenues jusqu'à nos jours; on n'écrit plus *devoir, dict, nud, sçavoir*, mais on conserve les graphies non moins monstrueuses: *pied, doigt, pauvre, poids*, etc. Voici un relevé sommaire des consonnes étymologiques qui se trouvent dans l'orthographe moderne:

1^o B: *Fabvier, Lefebvre, le Doubs*.

2^o C: *amict, (aspect, respect, distinct, indistinct, instinct, succinct), sceau, scier*. — *Le Journal des Savants*, fondé en 1664, s'intitula *Journal des Sçavants* jusqu'en 1833.

3^o D: *fonds* (cf. *enfoncer*), *lods, nid, nœud, pied, poids*.

4^o G: *doigt, doigter, doigtier, legs, Magdeleine, vingt, vingtaine, vingtième; signet, Regnard, Regnault, Clugny; oing, seing*.

5^o L: *aulnaie, aulne, aulnée* (orthographe vieillie), *aulx, faulx* (orthographe vieillie), *filz, poulz; Gaultier, Paulmier, Saulnier, Ledoulx*, et les noms en *-auld, ault*: *Arnauld, Fourchambault, Foucauld, Perrault, Quinault*, etc.

6^o M: *automme, damner, damnation, damnable, condamner* (comp. aussi *faim, essaim, nom*, à côté de *levain, on*).

7^o P: *baptême, baptiser, baptismal, baptiste, cheptel, compte, compter* (a amené *dompter*), *corps* (cf. corsage, corset, corser), *exempt, exempter, prompt, promptitude, sculpter, sculpteur, sculpture, sept, septième, temps*.

8^o T: *pnits, rets*.

9^o X: *croix, noix, poix, voix, paix, perdrix, six, soixante, etc.*

98. Parfois une simple **analogie** a fait changer la bonne orthographe d'un mot. L'orthographe de la Renaissance en offre de nombreux exemples: on écrit *feut* (pour *fut*) d'après *eut*, *craincte* (pour *crainte*) d'après *plaincte*, *nng* (pour *un*) d'après *long*, etc. La langue moderne présente encore beaucoup d'exemples de ces graphies analogiques, surtout dans la flexion verbale: ainsi *rompt, couds, mouds* ont remplacé *ront, cons, nous* à cause de *rompre, coudre, moudre* (comp. II², § 53, Rem.). Rappelons aussi les mots suivants:

Aspect, pour *anspec* (angl. *handspeck* ou néerl. *handspaecke*) est dû à *aspect*. — **Choix**, pour *chois* (tiré de *choisir*), est écrit d'après *noix, voix*. — **Dix**, pour *dis* (*decem*), est dû à *six*. — **Dompter**, pour *donter* ou *domter* (*domitare*), comme écrit l'Acad. 1694—1719, dû à *compter*. — **Forcené**, pour *forsené* (*fors* + *sen* = hors de sens), dû à *force*. — **Lacs**, pour *las*, vfr. *laz* (*ladium* < *laqueum*), dû à *lacet, lacer*. — **Mets**, pour *mes* (*missum*, comp. angl. *mess*), dû à *mettre*. — **Rehaut**, pour *rehaus* (tiré de *rehausser*), dû à *haut*. — **Remords**, pour *remors* (*remorsum*), dû à *mordre*. — **Rempart**, pour *renpar* (dér. de *reparer*) paraît dû à *part* ou à *boulevard*. — **Renfort**, pour *renfors* (tiré de *renforcer*), est dû à *fort*. — **Stylet**, pour *stilet* (it. *stiletto*), dû à *slyle*. — **Transfert**, pour *transfer* (tiré de *transférer*), dû à *transport* ou au lat. *transfert*. — **Vautrait**, pour *vautrai*, d'après *trait*. Comp. § 104,^s et § 207,^s (*poêle*).

99. Voici quelques mots dont l'orthographe vicieuse est due à une **fausse étymologie** (comp. § 529):

Bâbord, au XVII^e siècle *basbord* (*bas-bord*), altération par erreur d'étymologie de *babord* (holl. *bakbord*). — **Bec-d'âne** devrait s'écrire *bédane*. La forme primitive est *bec d'ane* (c.-à-d. bec de canard; cf. § 382,^s), et non pas *bec d'asne* comme écrivait Cotgrave (1611); cette fausse étymologie a aussi altéré la pro-

nonciation du mot. — **Champ**, dans *poser une planche de champ*, aurait dû s'écrire *chant* (comp. it. *canto*). — **Chaudelait** (espèce de gâteau) est pour *chandelet* (III, § 384). — **Court**, dans *couper court à*, est probablement pour *cours* (comp. *donner cours à*). — **Déçu**, dans *au déçu de* (c.-à-d. à l'insu de), devrait s'écrire *dessu*. C'est un composé de la particule *dés* et *su* (part. de *savoir*); on écrivait autrefois *descen* ou *desçu* d'après l'ancienne orthographe *sçavoir* pour *savoir*. La graphie fautive a induit Littré en erreur: il dérive *déçu* de *décevoir*. — **Entre-chat**, altération de *entrechas* (tiré de *entrechasser*). — **Entre-temps**, altération de l'ancien *entrelant* (comp. esp. *entre tanto*); composé de la préposition *entre* et *tant* (*tantum*). — **Heur** (*bonheur, malheur*) devrait s'écrire, comme au moyen âge, *eur* (< *augurium*; § 188, Rem.). Le *h* provient d'une confusion avec *heure* (*hora*). — **Legs** s'écrivait au moyen âge *lais* ou *leis*; c'est, en effet, le substantif verbal de *laisser* (comp. *relais* de *relaisser*); l'altération est due à l'influence de *léguer*. — **Plantureux** est un dérivé de l'ancien *plenté* (*plenitatem*); la graphie *plentureux* a été altérée sous l'influence de *plante*, qui a aussi changé la signification (IV, § 452). — **Par**, dans la préposition composée *de par*, devrait s'écrire *de part* comme au moyen âge (*de par le roi* < *de parte regis*). — **Plein**, dans *mettre au plein*, est pour *plain* (*planum*). — **Rancœur** (*rancorem*), pour *ranqueur*, s'écrit ainsi sous l'influence de *cœur*. — **Sens**, dans les deux locutions *sens dessus dessous*, *sens devant derrière*, est pour *c'en*, comme donnent les vieux textes (on trouve aussi *ce* employé seul: *Il tournerent ce devant darieres et s'en fouirent*; Joinville, § 156. Comp. ZRPh, XXIV, 530). Vaugelas écrivait *sans dessus dessous*, orthographe qui est aussi dénuée de raison que la moderne. — **Trocart** ou **troisquarts** est pour *trois-carres*.

REMARQUE. Tous ces exemples d'orthographe vicieuse appartiennent à la langue littéraire. On constate parfois, dans la langue moderne, des hésitations qui sont dues au même fait. Ainsi, dans les locutions populaires *monter le coup* (en imposer, conter un mensonge), *se monter le coup* (s'illusionner) et *se laisser monter le coup* (se laisser mystifier), quelques auteurs ont remplacé *coup* par *cou*. De même, nombre d'écrivains qui peignent la vie de la caserne, orthographient *autant* le commandement *au temps* (servant à faire recommencer un mouvement mal fait). Rien n'est d'ailleurs plus ordinaire dans le langage écrit que la confusion des homonymes (cf. IV, § 39 ss).

100. Les graphies vicieuses dues à de fausses étymologies sont surtout fréquentes dans les noms de lieux: *Aulnay* (Audenacum); *Chambord*, *Chambourg* (Cambo-ritum; celt. ritos = gué); *Chanteraine* pour *Chanteraine* (canta rana); *Châteauroux* (Castellum Radulfi); *Cinq-Mars* (pour *Saint Mars*); *d'Aigny* pour *Dagny* (Dagninum); *Fécamp* (Fiscannum); *les Chères* pour *Leschères* (Lescherias); *l'Hérat* pour *Lérat* (Lerate); *Mont-Louis* pour *Mont-Louy* (Laudiacum); *Neufjours* (Corrèze) pour *Neujols* (Novioialum); *Saint-Dremond* (Sidremum); *Saint-Eny* (Santinium); *Saint-Trou* (Centronem), etc.

II. LES SIGNES DIACRITIQUES.

101. Les copistes du moyen âge employaient très rarement des signes diacritiques (à part les abréviations); on écrivait parfois *ín*, pour qu'il n'y eût pas confusion avec *m*; *háí*, *méisme*, *aúrez*, etc., pour marquer la présence de deux voyelles distinctes; *glóire*, etc., pour marquer la voyelle accentuée. Ce sont les imprimeurs et les grammairiens du XVI^e siècle qui ont commencé à faire un emploi régulier de signes diacritiques empruntés à l'orthographe grecque; mais la valeur de ces signes n'est plus la même: en grec, ils servaient surtout à marquer la tension de la voix sur une syllabe plutôt que sur les syllabes environnantes; en français, ils indiquent généralement une différence de prononciation ou de timbre entre les mêmes lettres, mais leur emploi est très arbitraire (comp. *fève* et *trêve*). Dans quelques cas isolés, ils servent à distinguer des homonymes (comp. *la* et *là*).

102. L'**accent aigu** se met sur les *e fermés* non suivis d'un *d*, d'un *r* ou d'un *z* finals: *étonné*, *sévérité*, *précepte*, *blessé*, *blessée*, *blessés*, *né*, *nés* (comp. *pied*, *berger*, *panier*, *blessé*, *blessez*, *nez*, *chez*, *lez*). Notons en outre que:

¹⁰ L'accent aigu s'emploie abusivement dans quelques substantifs: *affrétement* [afretmā], *allégement* [allezmā], *complètement* (substantif), *événement* (comp. avènement), *Liège*; dans des futurs tels que *abrégèrai*, *protégèrai*, *céderai* (comp. mènerai),

etc.; dans les phrases interrogatives ou optatives, telles que *chanté-je, veillé-je, puissé-je, dussé-je* (II², § 221).

2^o L'accent aigu est souvent omis dans les mots étrangers: *brasero* [brazero], *revolver* [revolve:r], *optime*, *vice versa*, *mea culpa*, *Te Deum*, etc. On écrit pourtant *alinéa*, *avé*, *boléro*, *facsimilé*, etc. — Il est omis souvent aussi dans des noms propres étrangers ou anciens: *Gherardi*, *J.-M. de Heredia*, *Clemenceau*, *Lefevre*, etc.

REMARQUE. L'accent aigu a été introduit par l'imprimeur Geofroy Tory (cf. § 37), qui l'emploie seulement pour marquer l'*e* fermé final: *seuerité*, *felicité* (au pluriel *seueritez*, *felicitéz*). Cet usage est généralement suivi jusque dans le XVII^e siècle; ainsi Vaugelas écrit encore *securité*, *evité*, *memoire*; mais il emploie en même temps, comme tant d'autres, l'accent aigu pour marquer l'*e* ouvert [ɛ]: *dés*, *après*, *cét*. Pierre Corneille est le premier qui ait essayé de faire une distinction rationnelle entre l'*é* et l'*è*: il s'exprime ainsi dans un *Avis au Lecteur*, imprimé en tête de l'édition de luxe de son *Théâtre*, donnée par lui-même en 1664: »Or eomme ce seroit vne grande confusion que ces trois *e* en ces trois mots, *aspres*, *verite* et *apres*, qui ont vne prononciation si differente, eussent vn caractère pareil, il est aisé d'y remédier, par ces trois sortes d'*e* que nous donne l'imprimerie, *e*, *é*, *è*, qu'on peut nommer *l'e simple*, *l'e aigu* et *l'e grave*. Le premier seruira pour nos terminaisons feminines, le second pour les latines, et le troisième pour les esleuées, et nous escrirons ainsi ces trois mots et leurs pareils, *aspres*, *verité*, *après*, ce que nous estendrons à *succès*, *excès*, *procès*, qu'on auoit jusqu'icy escrits avec l'*e* aigu, comme les terminaisons latines, quoy que le son en soit fort different.«

103. L'accent grave est employé:

1^o Sur tous les *e* ouverts qui se trouvent dans une syllabe ouverte (dans la langue écrite, bien entendu): *frère*, *mère* (comp. fier, mer, amer); *cèle*, *révèle* (comp. selle, renouvelle, tel, telle); *thème* (comp. dilemme); *cène*, *amène* (comp. renne); *bibliothèque* (comp. grecque, avec); *synalèphe* (comp. chef); *dépèce*, *pièce* (comp. presse); *pèlerin*, *complètement* (adverbe), *avènement*, *je sèmerai*, *règne*, *règle*, *célèbre*, *hièble*, *siècle*, *grièche*, *sèche*, *calèche* (comp. perdre, reste, précepte), etc.; on écrit également *è* devant un *s* final: *accès*, *après*, *succès*. Rappelons qu'il y a des mots qui prennent l'accent circonflexe (§ 104,₂) pour marquer l'*e* ouvert, surtout s'il est long: *extrême*, *suprême* (comp. crème, problème);

2^o Dans *jà* (vieilli) et son composé *déjà*;

3^o Pour distinguer orthographiquement certains homonymes: *à—a*, *çà—ca*, *là—la*, *où—ou*, *dès—des*.

REMARQUE. L'accent grave date du XVI^e siècle, mais au commencement son emploi est très restreint et très incertain. Dubois (1531) s'en sert pour noter l'e féminin; il écrit *gracè, guerrè, aimèè*; Étienne Dolet (1540) le met sur les particules *à* et *là*, et Ramus (1572) l'emploie surtout pour marquer l'e ouvert: il écrit *mièl, fêrmete, enfêr*. Ce n'est qu'au XVII^e siècle que les règles modernes commencent à se dégager.

104. L'accent circonflexe est en même temps un signe étymologique et un signe de prononciation.

1^o Il marque la suppression d'une lettre, consonne ou voyelle: *côte* (vfr. *coste*); *âne* (vfr. *asne*); *fût* (vfr. *fust*); *âme* (vfr. *anme*); *sûr* (vfr. *seur*); *âge* (vfr. *eage*); *bâiller* (vfr. *baaillier*); *crûment* (vfr. *cruement*); *remercîment* (*remerciement*); *oublîrai* (*oublierai*), etc. Pourtant l'emploi du circonflexe comme signe étymologique est très inconséquent: à côté des graphies correctes *dû* (vfr. *dëu*), *mû* (vfr. *mëu*), *plaît* (vfr. *plaist*), *résolûment* (vfr. *resoluement*), *gâiment* (à côté de *gaiement*), etc., on trouve *due*, *dus*, *indu*, *ému*, *promu*, *pu* (vfr. *pëu*), *su* (vfr. *sëu*; II², § 95,2), *taît* (vfr. *taist*), *absolument* (vfr. *absoluement*), *vraiment* (vfr. *vraie-ment*), *joliment* (vfr. *joliement*), etc. Sur les mots où le *s* amuî n'est pas indiqué par un accent circonflexe, voir § 463.

2^o L'amuïssement d'un phonème amenant ordinairement l'allongement de la voyelle précédente (§ 130,1), on s'est parfois servi de l'accent circonflexe pour indiquer la prononciation longue d'une voyelle: *âcre* (*acrem*), *câble*, *Cléopâtre*, *crâne* (*cranium*), *grâce* (*gratia*), *hâbler* (esp. *hablar*), *idolâtre* (*idololatres*), *iconolâtre* (*εικονολάτρης*), *infâme* (*infamis*), *mânes* (*manes*), *pâle* (cf. § 390), *pâtir* (II², § 3, Rem.), *théâtre* (*theatrum*); *extrême* (*extremus*), *suprême* (*supremus*), *trêve*: *cône* (*conum*), *diplôme* (*diploma*), *dôme* (*δῶμα*, § 32), *Drôme* (*Druna*), *pôle* (*polus*), *rôder* (autrefois *rauder*), *trône* (*thronus*), etc. Il est à noter qu'au XVI^e siècle on écrivait *throsne*, *pasle*, *extresme*, etc. L'emploi du circonflexe comme signe de prononciation n'a d'ailleurs rien de régulier; on écrit *cône*, *dôme*, *extrême*, mais *zone*, *axiome*, *arome*, *problème*. Et d'autre part, dans la langue moderne, la présence de l'accent circonflexe n'implique pas toujours la prononciation longue de la voyelle; ainsi *arrête*, *êtes*. (*je*) *dîne*, *gîte*, *épître*, *flûte*, *bûche*, *croûte*, *voûte*, *hôtel*, *hôpital*,

rôtir, fûmes, fûtes, aimâmes, aimâtes, etc. se prononcent ordinairement avec une voyelle brève.

REMARQUE. Souvent les dérivés ne gardent pas l'accent circonflexe des mots simples: *cône* — *conique*; *diplôme* — *diplomate, diptomatie, diptomatique*; *grâce* — *gracieux, gracier, disgracieux, disgracier*; *infâme* — *infamie*; *jeûne* — *déjeuner*; *pôle* — *potaire*; *sûr* — *assurer*.

3^o Dans quelques cas isolés, l'emploi du circonflexe est dû à une analogie quelconque: *bédâne* (\neq âne, § 99); *bélître* (\neq épître); *traître* (\neq maître); *voûte* (\neq coûte), *envoûter*.

4^o Le circonflexe s'emploie enfin pour distinguer certains homonymes: *croïs* (*cresco*) — *crois* (*credo*), *crûs* — *crus*, *crû* — *cru*, *dû* — *du* (cf. 1^o).

REMARQUE. Étienne Dolet, suivant les conseils de la *Briefue Doctrine* (1533), a le premier employé l'accent circonflexe (1540); il s'en sert pour marquer la chute d'une voyelle: *mani[^]ment, vrai[^]ment*. J. Périon (1555) s'en sert pour marquer la longueur d'une voyelle: *aïse, bourgeoïse*. Poisson (1609) met le circonflexe sur le *t* précédé d'un *s* amuï: *bas[^]ton, tes[^]te*. Godard (1618), enfin, inaugure l'usage moderne en l'employant en remplacement d'un *s* amuï: *tôt, nôtre, êt, toujours*. Cette orthographe fut adoptée, avec quelques restrictions, par l'Académie, en 1740 (cf. § 61).

105. La cédille se place sous un *c* devant *a, o, u*, pour indiquer qu'il doit être prononcé comme [s]: *façade, façon, garçon, reçu*. Au commencement des mots, *ç* ne s'emploie que dans *ça* et *çà*. On écrit *savale* et *sabot* pour *çavale* (comp. esp. *zapata*, it. *ciabatta*) et *çabot* (comp. le picard *chabot*). C'est à tort qu'il s'est introduit dans l'ancienne orthographe *sçavoir* (§ 39, Rem.) pour *savoir*.

REMARQUE. Le mot «cédille» est emprunté à l'esp. *cedilla* (*zedilla*), dim. de *ceda* (*zeda*), nom de la lettre *z*: le crochet sous le *c* avait à l'origine la forme d'un petit *z*. L'imprimeur Geoffroy Tory a le premier employé le *c* *candatum* (1529), mais l'usage ne s'en est répandu qu'à partir de 1550. Au lieu de *ç*, on écrivait **cz**: *faczon, cza*, ou **ce**: *prononceons, receoit*, etc.; on écrit encore *douceâtre* (Acad.) pour *douçâtre*. Il y a eu aussi hésitation entre *ç* et *s(s)*: *maçon* n'a définitivement remplacé *masson* qu'au XVII^e siècle (cf. le nom propre *Masson*). L'orthographe moderne admet *reterçage* et *retersage*.

106. Le tréma se place sur une voyelle (*e, i, u*) pour indiquer qu'elle se détache de la précédente (ou de la suivante):

haï, naïf, Moïse, Noël, Israël, Saül, Antinoüs, iambe (comp. *aiguë, ambiguë, ciguë, contiguë, exigüe*). L'emploi du tréma est abusif dans des mots tels que *aïeul* (pour ayeul), *baïonnette* (pour bayonnette), *faïence* (pour fayence), *glaïeul* (pour glayeul); il est superflu dans *iambe, iambique* (cf. ionique, iode, diurne, renia, maria), *uoël* (cf. poème), *le Groëntland, les Boërs*, et quelques noms propres en *uël*. Les anciennes graphies *poëme, poëte* et *troëne* ont été remplacées par *poème, poète, Iroène*. Aux XVI^e et XVII^e siècles, le tréma servait aussi à distinguer l'u voyelle de l'u consonne ou *v* (cf. § 61); on écrivait ainsi: *veüe, queüe, veüille, orgüeil*. Sous sa forme actuelle, le tréma a été employé pour la première fois par Étienne Dolet (1540); mais c'est Dubois (Sylvius) qui, en 1531, en eut le premier l'idée; seulement il plaçait un point sur chacune des deux lettres.

REMARQUE. Dans plusieurs noms propres, on met abusivement des trémas sur des *e* qui ne se prononcent pas: *Maëstricht* [mastrik], *Saint Saëns* [sēsā:s], Mme de *Staël* [sta:l], *Edgar Poë* [po]. L'emploi fautif du tréma a parfois amené une prononciation altérée. La famille *Desoer*, originaire de Belgique, où son nom se prononce [dəsə:r], s'appelle maintenant en France [dəsə:r], à cause du tréma dont les compositeurs ont affublé le nom (*Desoër*). Comp. aussi le sort des noms anglais *Crusoe, Monroe*, etc., écrits en français *Crusoë, Monroe* (plus souvent aujourd'hui *Crusoé, Monroe*).

107. L'apostrophe marque l'élision d'une voyelle (*a, e, i*): *l'âme, l'ours, presqu'île, quelqu'un, s'il*, etc.; pour le détail des mots qui subissent l'élision, voir § 281. L'emploi de l'apostrophe est assez illogique dans la langue moderne: on écrit *lorsqu'il*, mais *comme il*; *quoiqu'il*, mais *quoique étranger*; *entr'acte*, mais *entre eux*; *l'ainie*, mais *une amie*, etc.; il est tout à fait abusif dans *grand'mère, grand'chose, grand'peine* (II², § 386,₂), *Dieu vous gard'* (II², § 136,₁), etc., où il n'y a pas élision d'*e*; remarquer que *ç'aurait été* se prononce souvent *ça aurait été*. L'apostrophe est omise dans plusieurs noms propres: *Lhéritier, Lhôte, Lévêque, Lange, Lille* (§ 489,₁), etc.; comp. aussi *d'avantage, dorénavant, verseau*, etc. pour *d'avantage, d'or en avant, vers'eau* (Furetière écrit *verse-eau*), etc.

REMARQUE. C'est l'imprimeur Geoffroy Tory qui a introduit l'apostrophe (1529); son emploi était au XVI^e siècle encore plus répandu que de nos jours; Brantôme, Montaigne, A. d'Aubigné et beaucoup d'autres écrivaient:

un'espee, ell'a, cett'eau, douz'ans, null'opération, un'infinité, etc. Il y avait même des grammairiens qui voulaient utiliser ce signe pour indiquer l'amuïssement d'une consonne et proposaient d'écrire *tan', tou', etc.* Meigret dit dans son *Traité touchant le commun usage de l'écriture françoise* (1542): »Toutes les fois qu'en la prononciation aucune letre finale se pert, l'Apostrophe est necessere en l'écriture pour denoter la collision, ou perte de la voyelle ou consonante. Et la ou nous ne voudrions receuoir l'Apostrophe, ie dy qu'encores la letre ne doit point estre escrite. Comme quant nous disons: *vne amyne entiere ayne d'une perfecte amour*, nous deuons escrire *vn' amy' entier' ayne d'une perfet' amour*. Cela semble estrange, mais la faulte de bonne lecture ne viendra que de l'imperfection du lisant, et non pas de l'écriture. Quant aux consonantes, ie treuve que *les, des, es*, perdent *s*, quant le vocable ensuyuant commence par consonante: nous deuons donc escrire: *lé compaignons de guerre e'quelz le' capitaines ont faict de (sic) dons sont le' mieux agguerriez.*»

108. Le trait d'union sert à unir:

1^o les différentes parties d'un mot composé: *arc-en-ciel, chef-lieu, garde-malade, pare-éclats, peut-être, c'est-à-dire, etc.*;

2^o le verbe et son sujet postposé, quand ce sujet est un pronom personnel, *ce* ou *on*: *suis-je, as-tu, que dit-on, est-ce là, etc.*;

3^o le verbe et son régime postposé, quand ce régime est un pronom personnel ou les mots *en* et *y*: *aidez-moi, fais-le, dites-le-lui, rendez-le-moi, donnez-lui-en, partez-y*;

4^o le pronom personnel et le mot *même*: *moi-même, eux-mêmes*;

5^o les monosyllabes *ci* et *là* et un mot qui précède ou qui suit: *celui-ci, celui-là, cet homme-ci, ci-dessus, ci-entour, ci-inclus, ci-gît, là-dessous, là-haut*;

6^o les noms de nombre composés, quand ils ne sont pas unis par la conjonction *et*: *dix-sept, vingt-neuf, quatre-vingts, quatre-vingt-dix-huit*.

L'emploi du trait d'union n'a pas de règles fixes: on écrit *eau-de-vie*, mais *eau de rose*; *arc-en-ciel*, mais *arc de triomphe*; *cent-suisse*s, mais *cent gardes*; *blanc-de-céruse*, mais *bleu de ciel*; *tête-à-tête*, mais *face à face*; *au-dessous*, mais *au dedans*; *quatre-vingts*, mais *quatre cents*; *contre-coup*, *contre-balancer*, mais *contrefaçon*, *contremander*, etc., etc. L'arrêté ministériel du 26 février 1901 essaie de remédier à ces inconvénients et de simplifier l'emploi du trait d'union en autorisant sa suppression dans les verbes composés (*entrecroiser* pour *entre-croiser*), entre le verbe et le pronom sujet (*est il* pour *est-il*) et dans les noms

composés tels que *chef-d'œuvre*. Mais ce ne sont là que des »tolérances« pour les examens — et qui manquent d'ailleurs de précision sur certains points de détail. Dans la nouvelle édition de son Dictionnaire, actuellement en cours, le trait d'union est maintenu par l'Académie.

REMARQUE. Le trait d'union, préconisé pour la première fois par la *Briefue Doctrine* (édition de Lyon, 1538), passé sous silence par É. Dolet, se répand très lentement jusqu'en 1550. Il ressort de la grammaire de Cauchie qu'il était d'un emploi fréquent en 1570. L'Académie l'adopte en 1694; mais ce n'est guère que dans la 6^e édition du Dictionnaire (1835) qu'elle en généralise l'emploi, sans plan bien arrêté d'ailleurs.

DEUXIÈME PARTIE

PHONÉTIQUE HISTORIQUE

LIVRE PREMIER.

REMARQUES PRÉLIMINAIRES.

CHAPITRE I.

ÉVOLUTION DES PHONÈMES.

109. L'évolution phonétique est **inconsciente** et essentiellement indépendante de la volonté des individus parlants; elle n'est pas le résultat d'un effort voulu: comme *eatum* s'est changé en *congé*, sans aucun acte volontaire de la part des Gallo-Romains.

REMARQUE 1. Le fait incontestable de l'inconscience de l'évolution phonétique permet de révoquer en doute l'existence des lettres soi-disant « euphoniques », qui jouent un rôle considérable dans beaucoup de grammaires. Examinons brièvement un des exemples le plus souvent allégués: le *t* accessoire des formes interrogatives de la première conjugaison. Le changement de *donne-il* en *donne t-il* ne s'est pas produit parce qu'un beau jour on a trouvé que le groupe [dɔnɪl] sonnait mal et qu'il fallait le rendre plus agréable à l'oreille; il est dû tout simplement à l'analogie. Comme on disait *il est — est-il, il dort — dort-il*, etc., on a fini par dire *il donne — donne t il*, au lieu de *donne-il*, qui faisait disparate avec les autres formes interrogatives (II², § 223). Il n'y a pas non plus »intercalation de consonnes euphoniques« dans *gendre, chambre, être*, etc.; le développement des consonnes accessoires *d, b, t* s'explique très facilement à l'aide de la physiologie (§§ 496—499), et l'euphonie n'a absolument rien à y voir. Sur quelques cas — rares d'ailleurs et particuliers — de changements phonétiques conscients et voulus, voir §§ 120—124.

REMARQUE 2. L'évolution phonétique est indépendante de l'évolution sémantique: un mot peut changer de forme sans changer de sens et vice versa. Pourtant, dans quelques cas isolés, une différenciation d'emploi peut amener une différenciation phonétique: voir IV, § 145.

110. L'évolution phonétique est **graduelle**. Les phonèmes sont en voie de continuel changement, chaque génération altérant quelque peu la tradition qu'elle a reçue. Ce changement s'accomplit dans la langue très lentement et par des degrés minimes, insensibles aux individus qui la parlent et qui l'entendent. Le français *août* n'a pas subitement remplacé le latin *augustum*. La forme *août* est due à l'addition d'une succession de nuances infinitésimales. Il y a entre les deux mots toute une longue série de modifications continuées et augmentées de siècle en siècle. De ces formes transitoires, l'orthographe ne relève ordinairement que deux ou trois: *augustum*—*agustu*—*aoust*, *août*, tandis que la phonétique historique arrive très souvent à en indiquer un plus grand nombre [*augustum* > *agusto* > *aÿust* > *aust* > *aut* > *au* > *u*]; — mais on ne pourra jamais parvenir à reconstruire toute la série des nuances. Ajoutons qu'un changement phonétique ne s'impose pas à la fois à tous les individus parlants; une étape ancienne peut subsister à côté de l'étape nouvelle. On constate ainsi la coexistence de *falt* et *faut* (§ 343), de *faire* et *fère* (§ 200), de *mescheant* et *meschant* (§ 264, Rem.), de *bouteille* et *bouteye* (§ 351,1).

REMARQUE 1. Vu l'évolution graduelle des phonèmes, on peut dire qu'une langue ne naît pas, ou du moins n'en avons-nous jamais vu naître. Voici, à ce sujet, quelques observations de V. Henry: »Quant aux langues qui tombent sous le coup de notre observation, il n'en est pas une qui soit née: l'enfant est un être distinct de ses parents, tandis qu'une langue dite fille n'est autre que la langue dite mère parvenue à quelques degrés plus bas dans l'échelle du temps. Le créole de la Réunion est du français du grand siècle, le français, du latin rustique, le latin, de l'indo-européen émigré en Italie, chacun avec les transformations et les déformations que leur ont imposées des séries plus ou moins longues de sujets parlants, eux-mêmes plus ou moins fidèles à la tradition de leurs pères. Le latin nous paraît mort, tout uniment parce que nous ne serions plus compris de Cicéron si nous lui parlions français; mais il eût compris Quintilien, et Quintilien Lactance, et Lactance Grégoire de Tours, et Grégoire le scribe inconnu qui transcrivit à notre usage le texte du serment de Strasbourg. Où donc finit le latin? où commence le français? et qui peut parler, autrement que par figure, de la naissance du français?»

REMARQUE 2. Les changements phonétiques qui sont dus à une influence analogique, ou qui résultent d'une métathèse, d'une étymologie populaire, d'une contamination, etc. ne sont pas graduels, et s'opèrent subitement, par un saut; ainsi il n'y a pas de formes intermédiaires entre *pelu* et *poilu* (§ 117), *formage* et *fromage* (§ 518), *sarbatane* et *sarbacane* (§ 529,2), etc.

111. L'évolution phonétique suit des **lois constantes**, et s'opère avec une parfaite uniformité. Dans le même milieu social, tout phonème ou groupe de phonèmes se développe, dans des conditions phonétiques égales, de la même manière. Si *b* devient *v* dans *hibernum* > *hiver*, on trouvera que le même changement a eu lieu dans tous les mots où *b* se trouve dans la même situation, c.-à-d. précédé et suivi de voyelles: *debere* > *devoir*, *habere* > *avoir* (§ 378). Si *dolōrem* donne *douleur*, on peut affirmer a priori que *colōrem* doit donner *couleur*, un même phonème, dans une même situation, ne pouvant pas se développer de deux manières différentes. La constance des correspondances entre les phonèmes d'une même langue à deux dates successives se désigne par le nom de »lois phonétiques«. On s'est souvent mépris sur le sens de ce terme: il ne faut pas oublier que la régularité dont il s'agit n'est pas un phénomène physiologique, mais psychologique. Comme le dit si justement M. Vendryes (*Le Langage*), ces lois, ce sont »des formules qui résument des procès, des règles de correspondances« (p. 51). »Elles n'expriment jamais que des moyennes aussi bien dans l'espace que dans le temps« (p. 55—56).

REMARQUE 1. Les nombreuses exceptions aux lois phonétiques que présente le français, surtout dans son état actuel, ne sont qu'apparentes, et on les écarte, pour la plupart, assez facilement. Si l'on compare *amarum* > *amer*, *clarum* > *clair*, *avarum* > *avare*, on verra que dans les trois mots français, l'*a* latin est rendu de trois manières différentes (*e*, *ai*, *a*), et pourtant la constance des lois n'y est pas enfreinte: *amer* représente le développement régulier, *clair* n'est qu'une variante orthographique moderne de l'ancien *cler* (§ 170), et *avare* est un mot de formation savante (§ 34), un mot d'emprunt calqué directement sur le latin et qui a remplacé l'ancienne forme régulière *aver*. Il est bien entendu que les mots d'emprunt n'ont pu participer aux évolutions phonétiques qui ont eu lieu avant leur introduction dans la langue; si à côté de *factum* > *fait*, on trouve *actum* > *acte*, c'est que ce dernier mot a été introduit dans la langue longtemps après le changement de *ct* en *it* (§ 407); il ne constitue donc pas une exception à cette loi. Une fois introduits dans la langue, les mots d'emprunt en subissent toutes les évolutions postérieures, souvent, il est vrai, après de nombreuses hésitations. — Il faut aussi prendre en considération que la langue littéraire, dès les plus anciens temps, a fait des emprunts aux dialectes (§§ 17, 32, 68, 79): ces mots d'emprunt présentent souvent des particularités phonétiques qui ne s'accordent pas avec le développement du français proprement dit; comp. *abeille* et *ciboule* (§ 371), *foin* (§ 216), *seigle* (§ 409), *vergue* (§ 423, 2), *yeuse* (§ 150). — Il convient enfin de tenir compte d'autres facteurs importants, comme

l'analogie ou l'étymologie populaire. C'est l'analogie qui peut seule expliquer l'exception (*il*) *trouve* à côté de (*il*) *treuve* (II², § 30,1). C'est l'étymologie populaire qui seule donne la clef de *courtepointe* < *coute-pointe* (§ 531). — Ainsi l'étymologiste doit être non seulement un phonéticien, mais aussi un esprit curieux de toutes les actions — fort complexes — qui ont pu troubler »l'évolution« phonétique et amener des »substitutions«: les influences psychologiques ont leur part dans l'évolution phonétique des mots (cf. O. Jespersen, *L'individu et la communauté linguistique*, Journal de Psychologie Normale et Pathologique, 1927. XXIV^e année, pp. 573—590).

REMARQUE 2. Les proverbes et dictons populaires gardent souvent, grâce à la rime, les formes et les prononciations vieillies. Ex.: *En peu d'heure Dieu labeure* (IV, § 223). *Gars* se prononce actuellement [gɑ]; mais la prononciation primitive se rencontre encore dans la formule proverbiale: *Jamais vantard ne fut bon gars*.

REMARQUE 3. Il n'est pas sans intérêt d'observer que la plupart des changements phonétiques qui ont eu lieu en français ont leur point de départ dans la langue vulgaire; ce sont à l'origine des prononciations contre lesquelles on proteste, mais la poussée de l'idiome libre du peuple, qui se soucie peu des règles conventionnelles, est trop forte, et les vulgarismes méprisés finissent par obtenir droit de cité dans la langue cultivée, malgré la vive opposition que leur font les grammairiens, souvent pendant des siècles; rappelons comme exemples le sort du groupe *oi* (§ 160) et la disparition de l'*l* mouillé (§ 351). Jusqu'au XVII^e siècle, *donne-t-il* pour *donne-il* a été regardé comme une faute grossière (II², § 223); c'est maintenant la seule forme correcte. Les maçons de Paris disaient fautivement *niveau* pour *liveau* (§ 339); leur prononciation s'est maintenant imposée partout et a complètement remplacé la primitive. Dans le développement du langage on sait que »communis error facit jus« (comp. § 58).

112. PHONÉTIQUE SYNTAXIQUE. Étant donnée la parfaite régularité de l'évolution phonétique, il est impossible que le même mot, dans des conditions phonétiques égales, se développe de deux manières différentes; *plicare* ne peut pas devenir, indifféremment, *ployer* et *plier*; une seule des formes peut être admise comme le résultat régulier de l'évolution; et l'examen historique nous montre en effet que *plier* est une formation postérieure, une altération de *ployer* faite sur le modèle de *prier* (§ 196,2). Mais un mot, tout comme un son, ne se présente pas toujours dans les mêmes conditions phonétiques: il peut être accentué ou inaccentué; il peut se trouver devant une voyelle, devant une consonne, ou à la fin d'une phrase, etc. Il en résulte que le même mot, selon que les variations de position seront de nature à déterminer un développement phonétique différent, se présentera sous des formes différentes

(doublets phonétiques ou syntaxiques). Ainsi *me* devient régulièrement *moi*, s'il est frappé de l'ictus (§ 155): *contra me* > *contre moi*; il devient aussi régulièrement *me* (§ 162), s'il est inaccentué: *Carolus me laudat* > *Charles me loue*; comparez encore *te—toi*, *se—soi*, *que—quoi*, *notre—nôtre*, *votre—vôtre*, etc. On avait autrefois les doubles formes *mal* et *mel* (de *malum*), *car* et *quer* (de *quare*); on n'a maintenant que *mal* et *car*, la forme la plus viable, c'est-à-dire la plus employée, ayant usurpé la place de l'autre. Pour les consonnes finales, la phonétique syntaxique a donné naissance à un très grand nombre de doublets ou même de »triplets«. La fricative finale de *six* est sourde devant une pause: *il y en a six* [sis], sonore devant une voyelle: *six enfants* [sizãfã], et s'amuit devant une consonne: *six garçons* [sigarsõ]; comp.: *venez tous* [tu:s], *à tous* [tuz] *égards*, *tous* [tu] *les deux*; *mes amis* [mezamì], *mes fils* [mefis]; *cent ans* [sãtã], *cent francs* [sãfrã], etc. (§ 315). La vieille forme *cest* devient *cel* ou *ce* selon le cas: *cest enfant* > *cel enfant*, *cest garçon* > *ce garçon*. Pour le sort de l'initiale, notons que *spon* s'a se retrouve dans les plus vieux textes français sous deux formes *spose* et *espose*: on disait *la spos*e, mais *ad espos*e (§ 493); c'est la dernière forme qui a été généralisée. Dans la langue moderne le pronom *je*, ordinairement prononcé [ʒə] ou [ʒ], devient [ʃ], devant une sourde: *je crois bien* > [ʃkrwɔljɛ̃].

REMARQUE. La phonétique syntaxique, qui crée continuellement des formes nouvelles, est contre-balancée par l'analogie, qui tend à réduire les formes différenciées à une seule. Le latin *novem* devient en français *neuf*, mais sous cette graphie commune se cachent ou se cachaient trois formes différentes: [nœv] devant une voyelle (*neuf heures*), [nœ] devant une consonne (*neuf sous*), [nœf] devant une pause (*j'en ai neuf*). Dans la langue actuelle, cette triple prononciation est en train de disparaître: analogie et influence orthographique s'aidant mutuellement, la forme pleine [nœf] supplante les autres; on ne dit plus *neuv amis*, *neuv étoiles*, mais *neuf amis*, *neuf étoiles*, et dans le parler vulgaire on entend *neuf kilos*; comp. II², § 481,⁹ et *Manuel phonétique*, § 160, § 161,^a.

113. TRANSFORMATION PHONÉTIQUE. Examinons maintenant de quelle manière l'évolution phonétique transforme les mots. Ordinairement elle laisse intacts quelques-uns des phonèmes du mot primitif: *talem* > *tel*, *bona* > *bone*, *bonne*, etc.; mais souvent aussi le nouveau groupe de sons n'a rien de commun

avec l'ancien. Si l'on compare le latin *camera* [kamera] à sa forme française *chambre* [ʃɑ̃:brə], on verra, si on ne se laisse pas tromper par l'orthographe, que les deux mots sont absolument différents; les sons latins se sont changés [k > ʃ; am > ɑ̃; r > r; a > ə], ou sont tombés [m > Ø, e > Ø], et il s'est produit un son accessoire [mr > mbr > mbr], inconnu du primitif latin. Ainsi l'évolution phonétique peut amener le passage d'un phonème à un autre, l'effacement complet d'un phonème, et la création d'un phonème nouveau.

1^o PASSAGE D'UN PHONÈME A UN AUTRE. Les consonnes changent de mode d'articulation: passage de [b] à [v] dans *faba* > *fève*; ou de lieu d'articulation: passage de [r] à [R] dans *hora* > *heure*; parfois on trouve les deux changements réunis: passage de [k] à [s] dans *cælum* > *ciel*. Les sourdes deviennent sonores: passage de [s] à [z] dans *causa* > *chose*, et les sonores deviennent sourdes: passage de [v] à [f] dans *navem* > *nef*. Les voyelles changent de lieu d'articulation: passage de [u] à [y] dans *durum* > *dur*; ou de mode d'articulation: passage de [i] à [y] dans **affibulare* > *af-fubler*. Les changements qui concernent le lieu d'articulation se font ordinairement d'arrière en avant; le mouvement inverse est rare. Enfin les voyelles se changent en consonnes: *januarium* > *janvier*, et les consonnes se changent en voyelles: *alba* > *aube*.

2^o AMUÏSSEMENT DES PHONÈMES. Les voyelles, aussi bien que les consonnes, sont sujettes à s'effacer complètement. Pour qu'une voyelle tombe, il faut qu'elle soit inaccentuée; des trois voyelles du latin *maturum*, il n'en est resté qu'une dans *mûr*, celle qui avait l'ictus (§ 136). Les consonnes disparaissent dans toutes les positions, mais l'effacement a lieu le plus souvent en position faible, c.-à-d. entre deux voyelles (*sudare* > *suer*), au commencement ou au milieu d'un groupe de consonnes (*masculum* > *masle* > *mâle*), et à la fin du mot (*praestum* > *presto* > *prest* > *prêt* [pre]).

3^o DÉVELOPPEMENT DE PHONÈMES NOUVEAUX. Une consonne accessoire peut se développer au milieu d'un groupe de consonnes: *cinerem* > *cendre*, ou entre deux voyelles: *prier* > [prije] (§ 279). Une voyelle accessoire peut se développer au milieu d'un groupe de consonnes: *knif* > *canif*; devant ou

après un groupe de consonnes: *scutum* > *escu*, *écu*; *piper* > *poivre*. La production d'autres phonèmes accessoires est due à la diptongaison des voyelles: *heri* > *hier* [jɛ:r], à l'agglutination: *indictum* > *lendit*, à l'analogie, à la contamination, à l'harmonie syllabique, etc. (comp. §§ 488—504).

REMARQUE. En étudiant les transformations phonétiques, il ne faut jamais s'arrêter à l'orthographe, qui est très trompeuse (comp. § 93 ss.). Souvent aussi, les lettres n'ont plus la même valeur en français qu'en latin, ce qui voile beaucoup de changements; le *c* de *cent*, le *s* et l'*o* de *rose*, désignent tout autre chose que les lettres correspondantes de *centum* et de *rosa*; comp. encore *ju* dans *jure* et *jura*, *in* dans *vin* et *vinum*, etc.

114. Les changements phonétiques sont ou **indépendants**, ce qui est assez rare, ou **dépendants** (combinatifs, conditionnels). Le changement de [u] en [y] (*murum* > *mur*) est indépendant, c.-à-d. s'est fait sans aucune influence quelconque des phonèmes environnants ou de l'ictus. Le passage de [n] à [m] dans *carpinum* > *charme* est dépendant: la labialisation de la nasale dentale est due à l'influence de la labiale précédente. Les changements dépendants sont surtout des assimilations et des dissimilations.

1° L'assimilation est la tendance de deux phonèmes voisins à se rapprocher, à emprunter une partie de leurs caractères respectifs (P. Passy). Elle peut être complète, comme dans *femina* > *femme* (passage de *m'n* à *mun*), ou partielle, comme dans *asthme* [asm] (dévocalisation de *m*); cela dépend de la nature des phonèmes qui se rencontrent. Elle peut être progressive, comme dans *sapiam* > *sache*, où le yod, sous l'influence du *p*, devient [ʃ] au lieu de [ʒ], ou anticipante, comme dans *cantat* > *chante*, où l'on anticipe la prononciation nasale en articulant l'*a*. Parfois elle est tout ensemble progressive et anticipante, comme dans *rosa* > *rose* (passage de [s] à la sonore à cause des deux voyelles); parfois on peut la qualifier de réciproque, comme dans *toi* [twa], où [t] dévocalise [w], en même temps que [w] labialise [t]. L'assimilation peut même avoir lieu entre deux phonèmes qui ne se touchent pas: *cercher* > *chercher*, *cocombre* > *concombre* (§§ 505—510).

2° La dissimilation provient d'une tendance à éviter la répétition, à des intervalles trop rapprochés, de deux phonèmes

identiques ou ayant quelque chose de commun; elle se manifeste par le changement ou la suppression d'un des phonèmes: *augustum* > *agustum* > *août*; *Bononia* > *Boulogne*; *dīvinum* > *deviu* (§ 151, Rem.); *flebilem* > *fleible* > *faible*; *vivenda* > *viande*; *quinque* > *cinq*, etc.; pour d'autres détails, voir §§ 511—515. La dissimilation a rarement lieu d'un mot à un autre.

115. FORMES A REBOURS. — Parmi les changements phonétiques sporadiques, signalons ceux qui sont comme le contre-coup plus ou moins volontaire d'un autre changement. Un phonème (ou groupe de phonèmes) subit une altération quelconque par laquelle il devient égal à un autre phonème (ou groupe de phonèmes) déjà existant. Ainsi *Félix* se prononce dans le parler vulgaire *Félisque* (§ 518,3), et est par suite assimilé pour la terminaison à un mot tel que *disque*; l'individu parlant, en prononçant le groupe *sque*, a un vague sentiment de ne pas parler comme il faut, de ne pas prononcer conformément à la langue écrite: il veut se corriger, et en essayant de se mettre en harmonie avec le bon usage, il substitue un *x* à son *sque*, à tout hasard, et arrive à dire *dixé* pour *disque*. J. Gilliéron raconte à ce sujet l'anecdote suivante: »Un employé subalterne de la compagnie d'Orléans expliquant à des soldats le fonctionnement des *disques*, les appelait des *dixes*. Comme je prenais part à la conversation, dois-je l'avouer! je n'osais dire *disque*, de crainte qu'on ne me prit pour un de ceux qui disent *luske*, *seske*« (RPGR, I, 31). Les formes à rebours ou »régressions« phonétiques se produisent surtout au contact de deux milieux sociaux, de deux conches linguistiques différentes; mais elles se montrent aussi au dedans d'un même milieu. A propos d'un parler provincial, P. Passy observe: »Il y a hésitation dans bien des cas: [po] ou [pjo] *peau*, [bo] ou [bjo] *beau*; de là des formations inverses comme [sabjo] *sabot*, que j'ai entendu d'un enfant des Caves« (RPhF, VIII, 84). On se sert parfois des formes à rebours dans le parler badin; elles entrent rarement dans la langue littéraire. Aux exemples déjà cités nous ajouterons les suivants:

1^o L'amuïssement d'une consonne à la finale peut avoir pour effet l'addition de la même consonne là où elle n'a que faire. La prononciation négligée *artique* pour *article* amène

bouticle pour *boutique* (§ 503,6). L'amuïssement de *r* dans la terminaison *-oir*: *boutoir* > *boutoi* (§ 364) peut amener la substitution de *oir* à *oi*: *navoi* (*navigium*) > *navoir* (*Romania*, XXI, 429). Comp. *tartre* pour *larte* (§ 361,2, Rem. 1) et la forme badine *exercisme* pour *exercice* (§ 320, Rem.).

2° Le passage de [lj] à [j] amène l'emploi fantif de [lj] pour [j]; dans le français populaire où *soulier* devient *souyer*, on crée par contre-coup *moilien* pour *inoyen* (§ 351,3).

REMARQUE. Les méridionaux qui entendent à Paris *-ie* pour *-ille* (avec *l* mouillé) en viennent à dire *-ille* pour *-ie*. Dans »Numa Roumestan«, le tam-bourinaire dit *Sibérille* et *biographille*.

3° Le passage du *r* intervocalique à *z* (§ 360) amène la substitution de *r* à *z*; à côté de *chaise* et *Pasis* pour *chaire* et *Paris*, on trouve *Jérus* pour *Jésus*.

4° Le passage de *er* à *ar* dans *jergon* > *jargon*, etc. (§ 245) amène celui de *ar* à *er* dans *jarbe* > *gerbe* (§ 246).

116. MOTS D'EMPRUNT. En empruntant un mot étranger, on n'emprunte pas en même temps les phonèmes étrangers qui le composent. Pour faire pénétrer dans une langue des sons inconnus, une véritable fusion des deux langues est nécessaire. Tel a été le cas, ou à peu près, au V^e siècle, lors de la rencontre des Gallo-Romains avec les Francs (voir § 8); mais ce cas ne s'est jamais répété. Dans tous les emprunts postérieurs, on s'est contenté de substituer aux phonèmes étrangers ceux des phonèmes français qui leur ressemblent le plus. Ainsi, tout en adoptant le mot *zarabanda*, on n'a adopté aucune des articulations espagnoles particulières: *zarabanda* et *sarabande* n'ont de commun que les deux premiers *a* et le *d*; l'initiale sifflante interdentale a été remplacée par *s*, la forte roulée espagnole [r] par un *r* français, la bilabiale ouverte par la bilabiale fermée *b*, le groupe *an* par [ã], et enfin l'*a* atone final par [ə]. Ainsi le mot étranger a été arrangé et prononcé tout à fait à la française. Telle est la règle générale. Voici quelques remarques sommaires sur la prononciation de certains mots d'emprunt:

1° **Mots anglais.** — Dans quelques mots, on a essayé de rendre, tant bien que mal, la prononciation anglaise: *baby* > *bébé*, *beefsteak* > *bifteck*, *roastbeef* > *rosbif*, *cutter* >

cotre, *rout* > *raout*, etc.; mais le plus souvent c'est la forme écrite qu'on prononce à la française: *wagon* > [vagō], *jury* > [zyri], *ulster* > [ylstɛ:r], *humour* > [ymu:r], etc. On constate souvent des hésitations: *Warrant* > [varā] ou [warā]. *Yacht* > [jot], [jak] ou [jakt]. *Rail* > [ra:j] ou plus rarement [rɛ:l]. *Square* > [skwɛ:r], ordinairement [skwa:r]; *Xanrof* le fait rimer avec *gloire, noire, pourboire* (*Chansons ironiques*, p. 193); comp. *Kate: délicate* (Verlaine, *Œuvres*, I, 189). Le mot *club* hésite entre [klyb] et [klœb]. Au XVIII^e siècle, on disait *Shakespe-are* (le président Hénault écrit même *Shakespehar*); au siècle suivant, où la connaissance des choses anglaises était devenue bien plus répandue, on a prononcé [ʃɛkspi:r]; Musset a la rime *Shakespeare: lire* (*Poésies nouvelles*, p. 137); comp. *if you please: grise* (Rostand, *Cyrano de Bergerac*, v. 1687).

REMARQUE. Nous citons, à titre de curiosité, les graphies suivantes proposées par Remy de Gourmont (*Esthétique de la langue française*, p. 94 ss.), qui veut qu'on écrive à la française tous les mots étrangers adoptés: *Boucmacaire, chirtingue, clube, cotingue, docart, fivoctoque, groume, grogue, higue-tife, métingue, ponche, poudingue, raitoué, quipesèque, sloupe, smoquine, snobe, spencère, spiche, spline, starteur, stimeur, tramoué, valcovère, vaterprouffe, yaute*.

2^o **Mots arabes.** — Rappelons *ghâzîa*, devenu *razzia*; ainsi la gutturale *gh* a été rendue par *r* en français, tandis qu'en portugais on l'a rendue par *g*: *gazia* ou *gaziva*.

3^o **Mots espagnols.** — Le **ch** [tʃ] est rendu par *ch* [ʃ]: *anchoa* > *anchois*, *chocolate* > *chocolat*, *cochenille* > *cochenille*; le »jota« par [k] dans le mot argotique *moukère* de *mujer*; le *u* [u] par *ou*: *bucaro* > *boucaro*, *faluca* > *felouque*. Sont entrés par la voie littéraire: *alfange* > *alfange*, *junquillo* > *jonquille*, *buscar* < *busquer*, *calentura* > *calenture*, etc. Dans *Don Quichotte* < *Don Quijote*, *Chimène* < *Jimena*, le *ch* semble représenter la prononciation du *j* au XVII^e siècle.

4^o **Mots germaniques.** — Le *oe* germanique, notation en partie vieillie pour [œ], a été rendu par *oe* [œ]: *dan. Groenland* (maintenant *Grönland*) > *Groënland*; cf. *Des Groënlands* et *des Norvèges* *Vient-elle avec Séraphita* (Th. Gautier, *Symphonie en blanc majeur*)? Comp. aussi *les îles Féroë*. Le nom de *Goethe* se prononçait antrefois [gœt]; on le faisait rimer avec *poète, complète, prête*, et on l'orthographiait *Goëthe*

(ou même *Goëtte*); de nos jours on prononce [gœt], et le mot rime avec *meute*, *thérapeute*, etc.

5⁰ **Mots italiens.** — Le **c** [tʃ] est rendu par *ch* [ʃ]: *ciarlatano* > *charlatan*, *ciurma* > *chiourme*; *cipollata* > *chipolata*; *cicorea* > *chicorée*, etc.; on trouve aussi *c* [s]: *cittadella* > *citadelle*, *facciata* > *façade*, *fantaccino* > *fantassin*, etc.; dans plusieurs cas il y a eu hésitation; ainsi on a longtemps prononcé le *c* comme *ch* [ʃ] dans *vernicelle*, et avant de dire *corniche*, on a dit *cornisse*. Le **ch** [k] est rendu tel quel: *falchetto* > *falquet*, *bacchetta* > *baguette*, *schioppetto* > *escopette* (on trouve aussi *chopette* au XVI^e siècle); *Machiavel*, *Michel-Ange*; *chiamata* est devenu d'abord *chiamade* (prononcé *kiamade*), puis, sous l'influence de l'orthographe, *chamade*. Le son **u** [u] est rendu par *ou*: *burla* > *bourle*, *bravura* > *bravoure*, *buffone* > *bouffon*, *cupola* > *coupole*. Sont entrés par la langue littéraire: *lumachella* > *lumachelle*, *nicchia* > *niche*, *nocchiere* > *nocher*, *superch(i)eria* > *supercherie*, *busta* > *buste*, *burla* > *burle*, etc.

CHAPITRE II.

ÉVOLUTION DES MOTS.

117. A côté de l'évolution des phonèmes, on peut constater une évolution des mots tout à fait indépendante des lois phonétiques, telles que nous les avons décrites dans les paragraphes précédents. Le changement d'*ē* lat. en *oi* fr. que nous observons dans *habēre* > *avoir*, est un phénomène qui se retrouve dans tous les mots où l'*ē* latin se présente dans les mêmes conditions (§ 155); c'est une loi phonétique indépendante des mots sur lesquels elle agit. Le changement d'*e* en *oi* qui a eu lieu dans *pelu* > *poilu*, est un fait particulier, propre à ce seul mot (comp. *velu* qui est resté tel quel), et dû, non pas à une lente évolution phonétique (§ 110), mais à un changement subit, grâce à une association d'idées: *poilu* doit son *oi* à l'influence de *poil*, et il n'y a pas de forme intermédiaire entre *pelu* et *poilu*. Parmi tous les phénomènes capables de modifier l'action des lois phonétiques et de provoquer un changement subit d'un mot isolé, **l'analogie** est sans doute le plus important: l'analogie est pour le développement des mots ce qu'est l'assimilation pour le développement des phonèmes. A côté des formations analogiques, il faut citer aussi celles qui sont dues à des altérations conscientes et voulues (§§ 119—125).

REMARQUE 1. Quelques mots assez longs subissent parfois des altérations particulières, dues à leur longueur même. Il s'agit de mots ou de formules très fréquemment employés; ils sont compris ou devinés avant d'être articulés, et l'on se contente de les prononcer en raccourci. C'est ainsi que *mousieur*, *mademoiselle*, *bonjour*, *s'il vous plaît*, *n'est-ce pas*, s'abrègent dans la langue parlée d'une manière extraordinaire. Il faut expliquer de la même façon *sire*, *sieur* (§ 519, 1), et les anciens *buer* (*bona hora*), *mar* (*mala hora*).

REMARQUE 2. Les mots savants employés par le peuple sont estropiés de beaucoup de façons; Marotte, servante des »Précieuses ridicules«, dit *filofie* pour *philosophie*. Parfois même, une telle forme passe dans la langue littéraire: *grimoire* n'est qu'une altération vulgaire de *grammaire*.

118. FORMATION ANALOGIQUE. Par le procédé de l'analogie, un mot est assimilé en partie ou complètement à un autre mot, qui lui est apparenté par le sens, la fonction ou le son. Il est assez difficile de classer ces formations, vu le jeu multiple et capricieux de l'analogie; nous signalerons les faits généraux suivants:

1^o Aplatissement simple des différentes formes (flexionnelles ou dérivées) du même radical. — Le futur moderne *boirai* est irrégulier par la présence de *oi* (< ĭ) en syllabe faible (§ 162); dans la vieille langue on disait *bevrαι*, développement régulier de **biberajo* (< *bibere habeo*); c'est l'influence de *boire* (*bois*, *boive*) qui a changé *bevrαι* en *boirai* (II², § 210,1). Dans la série primitive et étymologiquement correcte *oi* (*audio*) — *oz* (*audis*) — *ot* (*audit*), on a généralisé ou la diphthongue de la première personne: *oi(s)* — *ois* — *oit*, ou la voyelle simple des deux autres personnes: *o(s)* — *os* — *ot*. La série *disons* — *dites* (*dicitis*) — *dient* (*dicunt*) devient *disons* — *diles* — *disent*, et dialectalement: *disons* — *disez* — *disent* (comp. les composés *contredisez*, *médisez*, etc.). On constate aussi des traces d'une généralisation de la forme de la 3^e personne: *dions* — *diez* — *dient* (II², § 119,2). Les vieilles formes régulières *perier*, *serée*, *floraison*, *florette*, *leesse*, *esclarcir*, *bagner* sont devenues *poirier*, *soirée*, *fleuraison*, *fleurette*, *liesse*, *éclaircir*, *baigner* sous l'influence des primitifs *poire*, *soir*, *fleur*, *lie*, *clair*, *bain*. D'un autre côté, le dérivé *jalousie* change la forme primitive et correcte *jaleux* en *jaloux* (§ 182). Il arrive enfin qu'un mot échappe à l'influence de l'analogie dans le cas où il a pris un sens spécial qui l'isole: ainsi *amant*, primitivement participe présent du vieux verbe *amer*, n'a pas pris part au développement analogique qu'a subi ce verbe (II², § 24).

2^o Aplatissement proportionnel de groupes de mots non apparentés. — Sous l'influence de *droi(t)* — *droite*, le groupe *coi* — *coie* devient *coi* — *coite* (II², § 413,5); l'influence de *chocolat* — *chocolatière* amène *tabac* — *tabatière*, pour *tabaquière* (III, § 89,3). Le futur *enverrai* pour *envoierai* (II², § 206,3) à côté de *envoie*,

envoyais, est dû à *verrai* à côté de *vois*, *voyais* (noter aussi [wɛ] > [ɛ], § 159). *Il veut—ils veulent* amène dans les patois *il peut—ils peuvent* (II², § 126,1,c); le *l* pénètre parfois dans d'autres formes: *poulait*, *poulons*, etc. (voir FS, III, 428, Apfelstedt, *Lothringischer Psalter*, p. LVI). L'existence de *bagner* (§ 229,1) à côté de *bain*, amène *dédagner* (R. Garnier, *La Troade*, v. 415) à côté de *dédain*.

3^o Aplaniissement de mots non apparentés qui offrent un sens analogue ou opposé (comp. III, § 712) — *Noster* amène *voster* (II², § 538) pour *vester*. *September*, *november* amènent la forme vulgaire *octember* (Schuchardt, I, 38, III, 12) qu'on retrouve en vieux français et en prov.: *octembre*. Les vieilles formes françaises *marsdi*, *jnesdi*, *vendresdi* amènent *lunsdi* (*Compul*, v. 523; *Rom. de Rou*, III, v. 5384) et *mercredsi* (Villehardouin, § 355); comp. esp. *lunes*, *miércoles*. *Lēvis* amène *grēvis* (> vfr. *grief*), pour *gravis*. *Susum* amène *deusum* (> vfr. *jus*), pour *deorsum*. *Septentrionalis* amène *meridionalis*, pour *meridialis* (*meridianus*). *Dexter* change *sinister* en *senexter* (Schuchardt, I, 38, III, 12), d'où en vfr. *senestre* ou *senextre* (ATF, VI, 339). *Mérovingien* amène *carlovingien* pour *carolingien*. *Classicisme* amène *romanticisme* (employé par Stendhal et adopté en anglais) pour *romantisme*. La Suisse *allemande* amène la Suisse *romande* pour *romane*. *Épanouir* pour *épanir* (vfr. *espanir*) a été fait sur *évanouir*. Dans plusieurs des cas cités, il s'agit d'une assimilation harmonique entre des mots conjoints (§ 508); ainsi *sus* et *jus* était autrefois une combinaison fixe.

4^o Aplaniissement de mots non apparentés qui offrent une forte similitude de forme. — Sous l'influence de *bastonnade*, on changeait au XVII^e siècle *cassonade* en *castonade*, forme dont se sert encore le peuple. Sur *crépodaille*, voir III, § 156. Comp. encore les exemples cités aux §§ 530, Rem., 533, Rem.; voir aussi IV, § 463.

5^o Dans quelques cas, l'analogie est conservatrice et empêche le développement phonétique régulier. — Les infinitifs en *-ir* ont fait obstacle à la synérèse de *aĩ* dans *haĩr* (§ 275).

REMARQUE. Il faut rappeler que l'analogie crée à tout moment des formes en parfaite harmonie avec la tradition; nous n'avons étudié ici que les cas où l'analogie produit des formes nouvelles, des innovations.

119. INFLUENCE DE LA LANGUE ÉCRITE. L'évolution phonétique régulière peut être troublée par l'influence de l'**orthographe**. La langue ne s'apprend pas seulement par l'oreille, mais aussi, et surtout de nos jours, par les yeux, et la conséquence, c'est qu'en voulant parler comme on écrit ou épelle, on finit par prononcer les lettres purement étymologiques (§ 97). Déjà Guillaume des Autelz, le jeune adversaire de Louis Meigret (§ 91), soutenait que, contrairement à ceux qui »veulent reigler l'escripture selon la prononciation, il sembleroit plus conuenant reigler la prononciation selon l'escripture: pource que la prononciation usurpée de tout le peuple auquel le plus grand nombre est des idiots et indoctes, est plus facile a corrompre que l'escripture propre aux gens scavants«. Il vaut donc mieux, dit-il, »prononcer tout ce qui est escript«. Cette manière de voir est très répandue: pour bien parler, il faut prononcer comme on écrit. Qui ne se souvient des recommandations de Molière à Du Croisy: »Vous faites le poète, vous, et vous devez vous remplir de ce personnage, marquer cet air pédant qui se conserve parmi le commerce du beau monde, ce ton de voix sentencieux, et cette exactitude de prononciation qui appuie sur toutes les syllabes, et ne laisse échapper aucune lettre de la plus sévère orthographe« (*L'Impromptu de Versailles*, scène 1)? Passons maintenant aux exemples, et commençons par examiner le mot *obscur*. On disait et écrivait au moyen âge *oscur*; plus tard, des préoccupations savantes provoquent l'orthographe *obscur*, mais les grammairiens remarquent expressément que le *b* de ce mot ne se prononce pas; pourtant, dans la dernière moitié du XVII^e siècle, le *b* finit par s'introduire dans la prononciation. De la même manière s'expliquent *abstenir*, *abstiner*, *adjuger*, *adversaire*, *advenir*, pour *astenir*, *astiner*, *ajuger* (encore Acad. 1740), *aversaire* (encore dans Molière, *Fem. sav.*, v. 1037), *avenir* (vieilli aujourd'hui, sauf dans l'expression: *considérer une chose comme non avenue*; le nom actuel *avenir*, tout différent, < à + *venir*). La graphie *ch* offre un autre exemple bien curieux de l'action de l'orthographe sur la prononciation. Au moyen âge, on écrivait et prononçait *cirurgie*, *cirurgien* (angl. *surgeon*), *arcevesque*; au temps de la Renaissance, ces graphies sont remplacées par *chirurgie*, *chirurgien*, *archevesque*, pour se rapprocher autant que possible des types latins *chirurgia*, *archiepiscopus*. Ce changement,

purement graphique à l'origine, amène un changement de prononciation: on finit par donner au groupe *ch* sa valeur phonétique habituelle, et la chuintante [ʃ] remplace la sifflante [s]. On prononce de même aujourd'hui *Montaigne* [mɔ̃tɛ̃p], *Regnard* [repa:r], *de Maistre* [mɛ:stɾə], en suivant la forme écrite, au lieu de [mɔ̃tap], [rəna:r], [mɛ:trə], qui est l'ancienne et bonne prononciation; et l'on entend souvent *sculpter* [skylpte], *dompter* [dɔ̃pte], *legs* [lɛg], *vergeure* [vɛrʒœ:r], *gageure* [gəʒœ:r], etc.; comp. § 178,2, Rem. et § 335. Aussi A. Darmesteter a-t-il pu légitimement écrire: »La langue écrite déforme la langue parlée. Qui doit en effet avoir raison, du mot écrit, chose visible et tangible, qui ne peut sûrement se tromper, ou du mot parlé, chose fugitive, instable, insaisissable, qui n'a par devers elle aucune preuve apparente qui la justifie? Évidemment, c'est le mot écrit. Et la prononciation s'incline devant l'écriture. Si nous n'y prenons garde, nous livrerons une belle langue à nos arrière-neveux.« Pour d'autres détails, voir *Manuel phonétique*, § 170 ss.

REMARQUE. Quelques formes modernes sont dues à de simples fautes de lecture; c'est un fait curieux, qui vaut la peine d'être relevé. On dit aujourd'hui *danse macabre*; mais le nom ancien est *danse Macabré*, et *Macabré* est originairement un nom de personne et non un adjectif; la prononciation fautive provient de ce que les anciennes éditions de »la Dance Macabre« ne portaient pas d'accent sur l'e final (§ 102). Le nom propre *Lefébure* n'est qu'un doublet de *Lefebvre*, dû à une mauvaise interprétation des anciennes formes, qui ne distinguaient pas l'*u* et le *v* (comp. § 61). Notons aussi le mot obscur *Calvados*, qui est peut-être pour *Salvador*. L'erreur paraît venir d'une carte du diocèse de Bayeux, datée de 1650, où se trouvent ces mots: »Rocher du Salvador« qui furent mal déchiffrés (comp. Bréal, *Essai de sémantique*, p. 196). Le mot savant *aéné* a été calqué sur ἀνῆ; mais cette forme n'est qu'une faute de copiste pour ἀνῆ. Le mot technique *véricle*, introduit dans la lexicographie par Furetière, est dû à une faute de lecture pour *bériele*. Dans les Dictionnaires, on trouve parfois des mots imaginaires, dus aux inadvertances de leurs savants auteurs: Godefroy cite dans son *Dictionnaire* (II, 796) un mot *dravie*, qu'il explique, en hésitant, par »coup«; il donne à l'appui l'exemple suivant:

Li escus est tant vertuous
Que cieus ki l'aura en baillie
Ja par armes ne *par dravie*
N'iert abatus de cheval.

On voit facilement que le troisième vers a besoin d'une petite correction: il faut lire:

Ja par armes ne *pardra vie*.

Le même Godefroy (II, 253) donne un mot *entefiner*, qui n'est qu'une fausse lecture pour *entesmer* (= étamer), ainsi que l'a fort bien montré M. O. Bloch (Rom., XLII, 580).

120. EUPHÉMISMES. Par crainte, par respect ou par décence, on ne se sert pas de certains mots, trop énergiques ou trop triviaux, sans les modifier de manière ou d'autre; on leur donne une terminaison quelque peu différente, on change une voyelle ou une consonne, et sous la forme défigurée ils passent librement et sans choquer (IV, § 365 ss.). Ces altérations atteignent surtout les mots *Dieu* et *diable*, les noms des saints, les termes érotiques et indécents, etc. *Diable* s'altère en *diantre*, *dianche*, *diache*, etc. *Dieu* se masque à peine sous *dié*, dans *sacrédié* (H. Lavedan, *Un vieux marcheur*, p. 100); plus généralement il est changé en *bieu* ou *bleu*, et figure sous cette forme souvent incomprise dans beaucoup d'exclamations: *palsambleu* (par le sang de Dieu), *corbleu* (corps de Dieu), *morbleu* (mort de Dieu), *parbleu* (par Dieu). Rappelons encore *saprisli*, probablement pour *sacristi* (altération de *sacrement* sous l'influence de *sacristie*), et le serment favori d'Henri IV *ventre-saint-gris* pour *ventre saint Denis*. Quant aux termes édéologiques, on trouve dans les *Contes d'Eutrapel*, de Noël du Fail, des formes estropiées ou renversées comme *oulu*, *luc*, *noc*. Notre mot *vierge* serait, d'après Gilliéron (R Ph F, XXXII, 97), une modification artificielle de *verge* rapproché de *virgo* pour éviter une homonymie intolérable. L'illustre Tartarin jure par *oultre* et *boufre*, et Daudet observe que «ce sont des jurons tarasconnais d'étymologie mystérieuse, et que les dames elles-mêmes s'en servent parfois, mais en y ajoutant une atténuation: Outre, que vous me feriez dire». La langue moderne connaît les adoucissements *ficher*, *fichtre*, *fichu*, *fiche*, qui s'emploient honnêtement à la place du verbe qui commence par la même lettre et dont le Père Duchesne a tant abusé. Dans cet ordre d'idées, on pourrait encore citer «les patronymiques de signification grossière ou obscène qui, avec l'autorisation de l'État, sont quittés ou modifiés, et les noms de localités de même signification qu'on a parfois essayé de remplacer par des appellations nouvelles» (H. Gaidoz, *Revue critique*, 1876, II, 119). Nous avons déjà parlé des Précieuses, qui demandaient «le retranchement des syllabes

sales» (§ 55). Des altérations dues à une simple pruderie se rencontrent de tous temps: citons *bébouche* pour *béqueule*, *tape-chose* pour *tape-cul* (cf. § 523,1).

REMARQUE 1. Les altérations euphémistiques sont parfois tout extérieures et n'atteignent que l'orthographe. P. Bourget écrit par ex.: »Nortie a justifié les adages de nos braves aïeux sur le *coquaïge*» (*Un homme d'affaires*, p. 21).

REMARQUE 2. Rappelons aussi, à titre de curiosité, les altérations euphémistiques introduites dans les livres publiés »ad usum Delphini«. Dans son *Traité élémentaire de prosodie française* (p. 144), Becq de Fouquières dénature étrangement — à l'usage des classes — un vers de la »Ballade des dames du temps jadis«. Par le changement d'une consonne, il fait demander à Villon: »Ou est la tres sage Helloïs Pour qui fut *chartré*, et puis moyne Pierre Esbaillard?» et il commente doctement: *chartré*, emprisonné.

121. TERMES DE TENDRESSE. Dans le langage hypocoristique, on déforme volontiers les mots, pour les rapprocher du parler des tout petits enfants; ou, plus exactement, les grandes personnes reçoivent et adoptent les déformations créées par les enfants. C'est ainsi qu'on dit, par exemple, *fanfan* (pour *enfant*; § 507,3), *bébête* (pour *bête*; § 509), *mémère* (pour *mère*), faire *dodo*, faire *pipi*, etc. Les formations hypocoristiques sont surtout fréquentes dans les petits noms: *Adèle* > *Dédèle*, *Dédé*; *Anatole* > *Totol*; *Anna* > *Nana*; *Auguste* > *Gugusse*; *Charlotte* > *Lolotte*, *Tototte*; *Catherine* > *Catin* > *catin* (IV, § 420); *Christine* > *Tiline*, *Titi*; *Élisabeth* > *Lili*; *Émile* > *Mimile*; *Eugénie* > *Niniche*, *Nini*; *Françoise* > *Fanchon*, *Chonchon*; *Joséphine* > *Fifine*, *Fifi*; *Louis* > *Loulou*; *Marguerite* > *Margot*, *Gogo*, *Goton*; *Marie* > *Mimi*; *Victor* > *Totor*. La mère du Régent, *Élisabeth-Charlotte*, s'appelait *Liselotte*.

Dans ces noms, il importe de distinguer plusieurs procédés de formation. — Tantôt, en effet, la syllabe initiale du mot est conservée telle quelle ou à peu près et un suffixe de nuance affective vient s'y ajouter: *Catherine* > *Catin*; *Françoise* > *Fanchon*; *Gogo* > *Goton*; cf. *Madeleine* > *Madon*, *Mado*. — Tantôt est seule conservée la syllabe tonique, qui est redoublée: *Anna* > *Nana*; *Margot* > *Gogo*; *Fanchon* > *Chonchon*; on rencontre aussi parfois le redoublement de la syllabe initiale (*Louis* > *Loulou*) ou d'une syllabe devenue initiale (*Élisabeth* > *Lisa*, *Lise* > *Lili*). — Tantôt enfin devant la syllabe tonique, seule conservée, la voyelle est reprise avec consonne anticipée: *Adèle* >

Dédèle; *Auguste* > *Gugusse*; *Charlotte* > *Lolotte*; *Christine* > *Titine*. *Mimi*, venu de *Marie*, s'explique de la même manière, sauf que la consonne redoublée est la consonne initiale. — Ce procédé d'«anticipation», qui s'observe dans le langage enfantin de presque tous les pays, se retrouve à l'origine du mot *tante* (vfr. *ante* < *amita*; voir § 509,1). Cf. l'ital. dialectal *unku* devenu *kunku*.

122. INFLUENCE DE LA MODE. Chaque époque a ses «gommeux» ou «pschuttenx», qui tâchent, par tous les moyens possibles, de se distinguer de leurs contemporains. Ayant en horreur d'être comme tout le monde, ils recherchent une originalité provocante et «crâne» dans leur apparence extérieure; non contents d'un habit extravagant ou d'une manière de marcher particulière, ils affectent parfois aussi une prononciation bizarre, indolente ou amusante. On sait que les «merveilleux» du Directoire supprimaient ou dénaturaient certaines consonnes comme trop rudes à prononcer; ils évitaient surtout les *r*, imitant ainsi la prononciation de Joséphine de Beauharnais, née à la Martinique (cf. § 357, Rem.). Ainsi, au lieu de: *Ma parole d'honneur, madame, je vous trouve charmante aujourd'hui*, on disait: *Ma paole d'honneu, maame, ze vous touve zamante auzoud'hui*. Le *Journal de Paris*, décrivant en 1795 cette maladie nouvelle, l'appelait la maladie du *sexa*, parce que les muscadins disaient *sexa* au lieu de *qu'est-ce que c'est que cela*. Rappelons aussi le parler «gras» des Précieuses (comp. *Manuel phonétique*, § 57).

123. LANGAGES ARTIFICIELS. Il existe dans différentes sociétés des tendances à déformer les mots, pour les rendre méconnaissables à tous ceux qui n'en ont pas la clef. Les voleurs, les gueux, les vagabonds possèdent leur *argot* (§ 33, § 81), qu'ils emploient lorsqu'ils veulent éviter d'être compris par des personnes étrangères à leur monde; à leur imitation, on a créé, par plaisanterie, plusieurs langues conventionnelles. Ainsi le **javanais**, qui repose sur l'intercalation des syllabes *av* ou *va*: *Cevast sivampl avet façavile* (c'est simple et facile), *javen-davi* (jeudi); le javanais, un moment, fit fureur au point qu'on vit paraître un journal entièrement écrit dans ce langage stupide. Le **largonji** substitue *l* à la consonne initiale, qui est

mise après le mot et accompagnée de *i* ou *em*; on dit ainsi le *largonji des louchersben* pour le *jargon des bouchers*. Il y a eu aussi des parlers en *lem*, en *rama*, en *mard* et en *gue*; citons comme exemple de ce dernier parler la phrase suivante: *Tugu megue digui quegue taga sœurgœur m'agatendguen*.

124. JEUX DE MOTS. On altère parfois les mots pour obtenir des effets comiques ou satiriques; mais ces altérations sont ordinairement individuelles et momentanées, et ne laissent pas de traces durables. La *Satire Ménippée*, pour se moquer des adhérents de la Ligue, les appelle ironiquement *catholiques* pour *catholiques*. Mme de Sévigné dit *bavardiner* pour *bavarder* à cause d'une Mme de *Lavardin* qui aimait le bavardage. Dans son épigramme (n^o 19) sur la Querelle des Anciens et des Modernes, Boileau traite ces derniers de *Topinamboux*, et il ajoute que l'Académie qui les tolère lui semble un peu *topinamboue*. P. Hervieu forge le mot *famillionarité* (*L'armature*, p. 22), pour qualifier la familiarité choquante d'un millionnaire. E. Rostand invente, avec sa grâce riante, *ridicoculiser*:

. . . Ragueneau me plaît, c'est pourquoi, dame Lise,
Je défends que quelqu'un le ridicoculise.

(*Cyrano de Bergerac*, II, sc. 4.)

Dans »Chantecler«, le merle railleur et spirituel donne à un vieux chat le nom de *Mathousalem* (cf. § 533).

125. INFLUENCE DE LA RIME. Les exigences de la rime ou de la mesure amènent parfois les poètes à introduire dans leurs compositions des mots ou des vers entiers qui ne sont que des chevilles. La rime, »qui ne doit qu'obéir«, loin d'être l'esclave docile que veut Boileau, devient facilement la maîtresse impérieuse et souvent peu intelligente du poète (IV, § 476 ss.). Qu'il nous suffise d'un seul exemple: un vers presque burlesque de *Guillaume de Dole* (v. 3252—53):

La dame estoit devant la sale
qui n'ama onques chainse sale.

Les besoins du vers amènent aussi les poètes à négliger les règles strictes de la grammaire, et ils en viennent même à altérer la forme des mots, en inventant des terminaisons irrégulières.

Voici les réflexions naïves d'un poète de la fin du XV^e siècle, l'auteur de la *Vie de saint Mathurin*:

Et, se vous y trouvez langage
 Qui en ce pays n'ait usage
 Ou se j'espelle aueunement
 Ung mot qui doit estre aultrement,
 Ne le prenez en eas de crime;
 Tout est *pour obeir à la rime*,
 Car je n'ai pas les mots exquis
 Qu'en telz eas seroient bien requis.

(RPF, XII, 358.)

Les nécessités de la rime font changer l'orthographe, la forme, la syntaxe, l'emploi et l'ordre des mots; nous parlerons ici surtout des altérations orthographiques et phonétiques.

1^o Altération de l'orthographe de certains mots. Exemples:

Et comment *don*?
 Soudainement s'en est vollé
 Et ne m'a laissé quelque don.

(Villon, *Gr. Testament*, XXII.)

« C'est *Monsieu*.
 Ouvre vite. — Ouvre, toi. — Je souffle notre feu.
 (Molière, *L'École des femmes*, v. 205.)

Tout vous rit, vostre femme est souple comme un *gan*,
 Et vous pourriez avoir vingt mignonnes en ville
 Qu'on n'en sonnerait pas deux mots en tout un an.
 (La Fontaine, *La coupe enchantée*.)

Semble s'être assemblé contre nous par *hasar*:
 Je veux dire la brigade et l'éloquence. Car
 (Racine, *Les Plaideurs*, III, 3.)

Vous connoissez, madame, et la lettre et le *sein*,
 Du cruel Amurat je reconnois la main.
 (Racine, *Bajazet*, IV, 3.)

On trouve encore chez les poètes modernes des formes comme *un remord*, *un pié*, *je voi* (II², § 118,1), *je sai*, *Londre*, *Thèbe*, *Gêne* (§ 283), etc.; mais ces licences deviennent rares, et on aime mieux faire des rimes inexactes pour l'œil.

2^o Altération de l'orthographe des noms propres. — Corneille, dans un sonnet adressé à maître Adam Billaut, écrit :

Elle entra dans le corps de maître Adam *Billot*.

(*Œuvres complètes*, X, 101.)

Le sévère Boileau lui-même se permet une licence pareille dans le »Fragment de relation d'un voyage à Saint-Prix« qui commence ainsi :

J'ai beau m'en aller à *Saint-Prit*,
Ce saint, qui de tous maux guérit.

(*Poésies diverses*, XXVI.)

Dans l'Ode au Colonel Gustaffson, V. Hugo, pour donner une rime à Volga, estropie le nom du poète grec *Konstantinos Rigas* :

Il vit périr Moreau; Byron, nouveau *Rhiga*.

(*Odes*, III, 5.)

3^o Altération orthographique et en même temps grammaticale :

Il me semble que ton espreuve
C'est un grant mal. Si tu la *treuve*,
Que feras-tu ?

(Picot et Nyrop, *Nouveau recueil de farces*, p. 121.)

Que ta fenêtre s'ouvre! . . . Ah! si tu me repousses,
Il me faudra chercher quelques vieux nids de *mousses*.

(V. Hugo, *Ballades*, n^o 2.)

Oui, de l'ancien régime ils ont fait *tables rases*,
Et j'ai battu des mains, buveur du sang des phrases.

(V. Hugo, *Les Contemplations*, I, n^o 7.)

Le vers, qui sur son front . . .
Rompt désormais la règle et trompe *le ciseau*,
Et s'échappe, volant qui se change en oiseau.

(*ibid.*)

En vérité, lecteur, je crois que je radote.
Si tout ce que je dis vient à propos de *botte* . . .

(Musset, *Namouna*, I, LXI.)

Gestes hardis, libre parole,
Sel et piment à *pleine main*,
Oubli parfait du lendemain.

(Th. Gautier, *Séguedille*.)

Un long murmure, fait de mille bruits, emplit
Berges et carrefours et culs-de-sac et *rue*;
Et la foule y tournoie et s'y heurte et s'y rue.

(Leconte de Lisle, *L'Holocauste*.)

L'omnibus, ouragan de ferraille et de *boues*,
Qui grince, mal assis entre ses quatre roues.

(P. Verlaine, *La bonne chanson*.)

Place! Très amusant . . . Rangez-vous. Pas de *bruits*.
Attendez, je choisis mes rimes! Là, j'y suis.

(Rostand, *Cyrano de Bergerac*, I, sc. 4.)

4^o Altération de la forme des mots. Exemples:

Li sage elere du temps, par leur grant sapience,
Le mistrent en escript et en grant audience
Pour exemple donner a la gent non *sachance*.

(*Doon de Mayence*, v. 18--20.)

Se me savés a dire qu'il devint:
Se vos l'avés, ne le me eelés *ui*.

(*Raoul de Cambrai*, v. 7945—46.)

On lit dans la Chanson d'Antioche (I, v. 772): »Et Raimons de Saint Gille et Estievnes de *Blaus*«. Le dernier chevalier cité est *Étienne de Blois*, mais la rime demandait un nom en *-aus*. Ces licences disparaissent avec le moyen âge. Rappelons encore la rime populaire suivante:

Avez-vous vu passer fillon fillette
Avec un chien *barbette* (barbet)
Qui la *suivette* (suivait).

(*Mélusine*, p. p. H. Gaidoz, IX, 91.)

On trouvera d'autres exemples aux §§ 263, Rem. et 522, Rem.; comp. aussi *Romania*, 1913, p. 141.

5^o Parfois, enfin, les besoins de la rime obligent les poètes à employer des formes archaïques [ou dialectales. V. Hugo

introduit dans ses »Ballades« (n° XI) la forme médiévale *prée*, doublet de *pré* (II², § 247, Rem., § 376):

Adieu elos, plaines diaprées,
Prées.

La même forme se trouve chez A. de Musset (*Ballade à la lune*). Faute de connaître l'histoire de la langue, L. Quicherat qualifie souvent de licences poétiques des formes qui ne sont que des archaïsmes ou des provincialismes. Dans un passage de sa XI^e *Épître*, Boileau écrit:

Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,
Qui diriges chés moi l'if et le *chèvrefeuil*.

On lui a reproché ce *chèvrefeuil*; et Voltaire dit spirituellement dans l'*Épître* qu'il lui a adressée:

Je vis le jardinier de ta maison d'Auteuil
Qui chez toi, pour rimer, planta le chèvrefeuil.

Pourtant Boileau n'a pas eu tort: *chèvrefeuil* est la bonne vieille forme, remontant directement à *caprifolium*, et on la trouve aussi au XVII^e siècle, dans une lettre de Mme de Sévigné. Les besoins de la rime font employer à Boileau une forme un peu archaïque, mais ne lui font pas altérer la langue.

REMARQUE. Les altérations dues à la rime acquièrent parfois un intérêt plutôt historique que philologique. On lit dans la *Chronique d'Ernoul*: »Entre ces. ii. montaignes a une valée e'on apiele le Val Baear, la ou li home Alexandre alerent en fuere, quant il aseja Sur. Dont on dist encore el Romans del Fuere de Gadres qu'il estoient alé el Val de Josafas. Mais ce n'estoit mie li vaus de Josafas, mais li vaus de Baear, dont eil qui le Romant en fist pur mius mener se rime *le noma le Val de Josafas por se rime faire*« (éd. Mas-Latrie, p. 62—63). C'est peut-être pour la même raison que Guillaume Alexis paraît incertain de l'origine lorraine de Jeanne d'Are:

Ce fut la franee
Pucelle blanche
De Lorraine née, ou d'alez.

(*Œuvres poétiques de G. Alexis*, I, 321.)

126. OBSERVATIONS ADDITIONNELLES. Avant de finir ces notes préliminaires, examinons brièvement quels sont nos moyens de constater la prononciation pour une période de la langue

antérieure à nos jours. L'analyse de l'orthographe reste toujours notre moyen principal; mais la graphie nous renseigne ordinairement d'une manière assez imparfaite sur le vrai état de la langue parlée (comp. § 93 ss.); il faut même souvent deviner à travers la langue écrite les transformations qu'elle subit. Nous disposons, par bonheur, d'autres moyens qui nous dédommagent, dans une certaine mesure, de l'incertitude où nous laisse l'orthographe. Ces moyens sont directs ou indirects.

1^o Les **moyens directs** sont les grammaires et les orthoépies, dont les plus anciennes remontent au XIII^e siècle (*Orthographia gallica*; voir la Bibliographie); pourtant ce n'est qu'au temps de la Renaissance qu'on commence à s'occuper sérieusement de l'étude de la grammaire française (§ 49). C'est aussi au XVI^e siècle qu'apparaissent les premiers essais d'une transcription phonétique du français; rappelons surtout la Grammaire de Louis Meigret (cf. § 49, § 90) et les différents ouvrages de Jacques Peletier et de Ramus. Un poète connu de la Pléiade, Jean-Antoine de Baïf, s'est servi d'une orthographe phonétique dans son *Psautier* et dans ses *Etrènes de poésie fransoéze*. La littérature grammaticale de la période classique nous offre aussi quelques essais de transcription phonétique, mais ils sont hésitants et peu rationnels. Ce n'est que de nos jours qu'on est arrivé à donner, grâce à une analyse physiologique des phonèmes, une transcription fidèle et scientifique de la langue parlée.

2^o Les **moyens indirects** sont les assonances et les rimes. L'assonance est une rime imparfaite ou élémentaire; elle n'exige que l'homophonie de la voyelle tonique, sans tenir aucun compte des consonnes qui la précèdent ou qui la suivent; *chaste* et *frappe* forment une assonance, *frappe* et *nappe* une rime. Si nous trouvons dans une laisse de »Gormont et Isembart« *voisin* assonant avec *mourir*, ce fait nous montre que l'*i* des deux mots a dû être à peu près identique, c.-à-d. que l'*i* de *voisin* était [ĩ] et non pas [ē] (comp. § 213). On comprend facilement par cet exemple quels renseignements précieux les assonances peuvent nous fournir sur le vocalisme du moyen âge. Dans le courant du XIII^e siècle,

les assonances ont été remplacées par les rimes, qui portent, non seulement sur la voyelle accentuée, mais aussi sur les consonnes environnantes. Les premières listes systématiques de rimes ont été dressées par Tabourot (1587) et Lanoue (1596).

REMARQUE. Il ne faut pas se fier trop aveuglément aux rimes pour établir la prononciation d'une période. Les poètes se contentent parfois d'une homophonie approximative; de nos jours, on confond les deux *a* à la rime (*âme*: *femme*), et, au moyen âge, quelques poètes confondaient les deux *o* (*côrs*: *dolôrs*); comp. Bérout, *Tristan*, p. p. E. Muret (Paris, 1904), p. XXVII.

3^o On peut enfin consulter avec fruit les mots qui ont été adoptés dans les langues étrangères. Déjà au moyen âge, un assez grand nombre de vocables français sont passés en allemand, en anglais, en néerlandais, en islandais et dans d'autres langues encore (§ 24), et les diverses manières dont ces mots ont été transcrits peuvent nous aider à en déterminer la prononciation. Les graphies des poètes haut-allemands, telles que *zinc*, *merzi*, nous montrent clairement la valeur du *c* français (§ 403). Les curieuses transcriptions de mots français par des lettres hébraïques, grecques et coptes, comme il s'en est fait au XIII^e siècle, peuvent aussi nous fournir d'utiles renseignements.

LIVRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DES VOYELLES.

CHAPITRE I.

QUANTITÉ ET QUALITÉ.

I. QUANTITÉ DES VOYELLES.

127. En latin, les voyelles accentuées variaient de durée comme les voyelles inaccentuées; on disait *bōnītās*, *dūctōr*, *jūnxī*, *crūdēlīs*, *cādērē*, *pīlūs*, etc. Cet état de choses ne se continue pas dans le parler populaire. Dans les premiers siècles après J.-C., la différence quantitative des voyelles s'efface, d'abord, paraît-il, en syllabe atone; on trouve chez les poètes postérieurs *creātura*, *sacrāmentum*, *verēcundus*, *ēnormis*, etc. (pour *creātura*, *sacrāmentum*, *verēcundus*, *ēnormis*). Puis, l'effacement de la quantité attaque aussi les syllabes fortes, de sorte que les mots tels que *lēc̄tus* et *tēc̄tum* finissent par ne pas différencier leurs voyelles par la durée du son. Ce n'est plus la »quantitas syllabarum« qui domine la langue; les grammairiens eux-mêmes en conviennent, comme il ressort, par ex., d'un passage souvent cité de Servius (IV^e siècle après J.-C.): »Nam quod pertinet ad naturam primae syllabae, longane sit an brevis, solis confirmamur exemplis; medias vero in latino sermone accentu dinoscimus; ultimas arte colligimus.« C'est l'**accent tonique** (§ 134 ss.) qui désormais est le principe tout-puissant de la langue, et toutes les voyelles ont dû avoir à peu près la même durée qui a été relativement brève.

128. Tel est encore l'état de plusieurs des langues romanes (surtout l'espagnol, l'italien et le roumain), et tout porte à croire que tel a été aussi l'état normal de la plus vieille langue française; mais, d'assez bonne heure, plusieurs altérations phonétiques sont venues troubler les conditions primitives et réintroduire des différences quantitatives. Ce n'est qu'au XVI^e siècle que nous avons des renseignements précis et directs sur ces changements; en 1584, Théodore de Bèze (§ 49, Rem.) avertit les étrangers que la prononciation française est très rapide et n'est retardée que par un petit nombre de longues: »Sunt autem hoc loco mihi admonendi peregrini, paucissimas esse longas syllabas in Francica lingua, præ innumerali brevium multitudine« (p. 85). Cf.: »Francorum enim ut ingenia valde mobilia sunt, ita quoque pronuntiatio celerrima est, nullo consonantium concursu confragosa, paucissimis longis syllabis retardata, eodem tenore denique volubilis« (p. 10). Deux siècles plus tard, Montmignon (1785) remarque: »La différence de durée entre la longue et la brève est en général plus marquée, plus fortement sentie dans les langues étrangères et dans la prononciation des provinces méridionales, que dans la langue française, telle qu'elle est parlée à la cour et à Paris . . . ; ne faites pas trop fortement sentir la différence de durée entre la longue et la brève.«

129. Dans la langue moderne, la différence quantitative des voyelles joue, parfois, un rôle considérable; il y a ainsi un certain nombre de mots qui ne se distinguent l'un de l'autre que par la durée de la voyelle accentuée; comp. *faites* [fæt] et *fête* [fɛ:t], *tette* [tɛt] et *tête* [tɛ:t], *belle* [bɛt] et *bête* [bɛ:t], *mettre* [mɛtr] et *maître* [mɛ:tr], etc. Pourtant, la quantité moderne est essentiellement différente de l'ancienne: elle affecte peu la syllabe inaccentuée, et elle n'entre pour rien dans la prosodie, basée uniquement sur l'accent; enfin, elle n'est pas absolue, elle varie selon la place des mots; comp. *faire un cours* [ku:r], *troubler la fête* [fɛ:t], *un homme brave* [brɑ:v], et les combinaisons *un cours de français* [œkurdəfrãɛ], *la fête de mon père* [lafɛtdəmɔ̃pɛ:r], *un brave homme* [œbravɔm], où les voyelles longues de *cours*, *fête*, *brave* sont notablement abrégées. Pour d'autres détails, voir notre *Manuel phonétique*, § 111 ss.

130. On peut établir les règles suivantes sur l'allongement des voyelles toniques:

1^o Une voyelle non finale peut être allongée par l'amuïssement d'un phonème contigu: *eage* > *âge* [a:ʒ], *mëur* > *mûr* [my:r], *geene* > *gêne* [ʒɛ:n], etc. (§ 265 ss.); *beste* > *bête* [bɛ:t], *asne* > *âne* [a:n], *coste* > *côte* [ko:t], etc. (§ 462, § 169, § 176); *rompre* [rõ:prə], *blanche* [blā:f], *plonge* [plõ:ʒ], *âme* [a:m], etc. (§ 322, § 329); *grasse* [grɑ:s], *grosse* [gro:s], *passe* [pa:s], *passion* [pa:sjõ], etc. (§ 466). Un allongement résulte aussi du changement de [l] en [u], et de celui de [ʎ] en [j]: *albe* > *aube* [o:b], *alne* > *aune* [o:n], etc. (§ 342); *paille* > [pa:j], *travail* > [trava:j], *bouteille* > [butɛ:j], etc. (§ 351).

REMARQUE. En syllabe finale ouverte, la voyelle est toujours brève: *on*, *bon*, *bond*, *banc*, *bain*, *dû*, *août*, *aimât*, *courût*, *est*, *des*, *œufs*, *clef*, *portez*, *vie*, *épée*, *aimée*, *sortie*, *amie*, *recrue*, etc. Cette règle est toute moderne. Autrefois, les voyelles suivies de l'e féminin étaient longues; on disait *aimée* [ɛme:], *épée* [epe:], *vie* [vi:], etc., prononciation conservée dans la Suisse romande et encore observée parfois dans la déclamation; de même, les voyelles suivies d'un s muet étaient longues: *il fust*, *il fist*, *il parlait* ne se confondaient pas avec *il fut*, *il fit*, *il parla*, et en regard de *un lac*, *un coq*, on avait *des lacs* [la:], *des coqs* [ko:]. En Normandie, on dit encore *un chat* [ʃa], *des chats* [ʃa:] ou [ʃa].

2^o Une voyelle est allongée devant les spirantes sonores [z, ʒ, v, j, r] qu'on appelle aussi «consonnes allongeantes»: *chemise*, *ruse*, *cage*, *neige*, *tige*, *cave*, *fève*, *famille*, *rare*, *tard*, *mer*, etc. L'allongement devant [z] avait déjà été observé par Th. de Bèze qui remarque: »S inter duas vocales deprehensa ac proinde . . . per z pronuntiata et vocalem singularem et diphthongum antecedentem producit« (p. 89).

3^o Une voyelle est allongée par analogie: *pâle* [pa:l], vfr. *pale*, a été influencé par *mâle* (pour *masle*); *maçon* [ma:sõ] et tous les mots en *-ation* doivent probablement leur [a:] à des mots comme *passion* [pa:sjõ], etc.

II. QUALITÉ DES VOYELLES.

131. Le latin classique possédait cinq voyelles simples, brèves ou longues: *ă*, *ā*, *ĕ*, *ē*, *ĭ*, *ī*, *ŏ*, *ō*, *ŭ*, *ū*, et trois diphtongues: *ae*, *æ*, *au*. A l'époque où s'altère le vocalisme latin, la différence quantitative, à laquelle s'attachait de bonne heure une différence qualitative, disparaît (§ 127), tandis que la différence de

qualité ou de timbre reste en s'accentuant davantage: les dix voyelles brèves ou longues du latin classique se réduisent à sept voyelles ouvertes ou fermées; la diphthongue *ae* est traitée comme *ě*, et la diphthongue *æ* comme *ē*; sur *au*, voir § 188.

Latin classique:	Latin vulgaire:
ī	i [i]
ĩ, ē, æ	é [e]
ě, æ	è [ɛ]
ā, ă	a [a]
ō	ò [ɔ]
ō, ŭ	ó [o]
ū	u [u]

REMARQUE. Ce développement est commun à toutes les langues romanes. Il faut pourtant remarquer que le sarde (à l'exception du dialecte septentrional de Gallura) ignore la fusion de *ĩ* et *ē*, et celle de *ŭ* et *ō*; on dit en logodourien *friddu* (*frigidum*) et *veru* (*verum*), *buka* (*bŭcca*) et *fiore* (*flōrem*); comp. en toscan *freddo* et *vero*, *bocca* et *fiore*. La fusion de *ŭ* et *ō* est aussi inconnue au roumain, qui dit *bucă* et *floare*.

132. Les sept voyelles du latin vulgaire sont représentées dans *nidus*, *névem*, *nèpos*, *nasus*, *nòvus*, *nódus*, *nudus*; elles se retrouvent toutes dans la langue moderne: *nid* [ni], *nez* [ne], *nette* [nɛt], *natte* [nat], *note* [nɔt], *nos* [no], *nous* [nu]. Mais le vocalisme français possède encore d'autres sons, absolument inconnus au latin. On a dans la langue moderne deux variétés d'*a*: *patte* [pat] et *pâte* [pɑ:t]; trois voyelles palatales arrondies [y], [ø], [œ]: *su* [sy], *ceux* [sø], *sœur* [sœ:r] (comp. les voyelles non arrondies correspondantes dans *si*, *ses*, *sert*); quatre voyelles nasales [ã], [ɛ̃], [œ̃], [ɔ̃]: *banc* [bã], *bain* [bɛ̃], *brun* [brœ̃], *bon* [bɔ̃], et enfin une voyelle neutre [ə]: *brebis* [brəbi]. En tout, dix voyelles inconnues au latin.

REMARQUE. Les voyelles palatales arrondies sont propres au français; ni l'italien ni l'hispano-roman ne connaissent [y], [ø], [œ]; *luna* s'est maintenu comme [luna] en italien et en espagnol, mais est devenu [lyn] en français.

133. Si nous nous reportons aux époques antérieures, nous pouvons constater l'existence de plusieurs voyelles et diphthongues, inconnues également au latin et à la langue moderne. On a dû avoir autrefois la voyelle orale »mixte« [ũ], inter-

médiaire entre [i] et [u] (§ 187), et les voyelles nasales [ĩ], [ẽ], [õ], [ỹ] (§ 213, § 215, § 225, § 227); ensuite les diphthongues orales *áu*, *éu*, *óu*, *òu*, dans *chevaus* (§ 241), *cheveus* (§ 237), *foudre* (§ 243), *moudre* (§ 242), et *uo*, *ue*, dans *buof*, *buef* (§ 178), les diphtongues nasales *ain*, *ein*, *oin*, dans *sain* (§ 222), *sein* (§ 217), *soin* (§ 230,5), et les triphthongues orales *eau*, *ieu*, *ueu*, dans *beaus*, *cieus*, *linçueus* (§ 236 ss.).

TABLEAU DES VOYELLES.

LIEU D'ARTICULATION		VOYELLES PALATALES (»front«)		VOYELLES MIXTES (»mixed«)		VOYELLES VÉLAIRES (»back«)	
Position des lèvres		neutre	arron- die	neutre	arron- die	neutre	arron- die
Voyelles fermées (»high«)	orales	i	y		(ü)		u
	nasales						
Voyelles mi-fermées (»mid«)	orales	e	ø		(ə)		o
	nasales						
Voyelles ouvertes (»low«)	orales	ɛ	œ		(ɔ)		ɔ
	nasales	ẽ	œ̃				õ
	orales	a				ɑ	
	nasales					ã	

CHAPITRE II.

ACCENTUATION.

134. Il faut distinguer entre l'**accent de hauteur**, qui est un élément purement musical, provenant du degré de tension des cordes vocales, et l'**accent d'intensité**, qui repose sur la force de l'expiration. Il est probable que l'accent musical a joué un rôle très considérable en vieux français, comme en latin, mais nous sommes hors d'état d'en déterminer le caractère d'une manière précise; c'est seulement pour la langue actuelle qu'on a des renseignements exacts sur l'accent de hauteur (*Manuel phonétique*, § 144 ss.). Par suite, toute étude historique sur le développement de l'élément musical de la langue française est rendue presque impossible, et nous devons nous contenter d'étudier l'accent d'intensité.

135. L'accent d'intensité du latin classique, l'**ictus**, dépend, pour les polysyllabes, de la quantité prosodique de la syllabe. Il frappe la pénultième lorsqu'elle est longue: *marītum*, *habēre*, *virtūtem*, *bonitātem*, et, si elle est brève, il se reporte sur l'antépénultième: *scribēre*, *credēre*, *arbōrem*, *pollicem*. Les mots accentués sur l'antépénultième sont dits **proparoxytons**; les mots accentués sur la pénultième sont dits **paroxytons**; à ce dernier groupe appartiennent aussi, nécessairement, tous les dissyllabes: *pōrta*, *vōtum*, *pēdem*, *vērūm*, *nīdum*, etc. Les mots accentués sur la dernière syllabe sont dits **oxytons**; ils ne sont représentés en latin classique que par les monosyllabes: *rem*, *fac*, *sic*, *quod*, etc. Dans la suite, nous appellerons »accentuée« toute voyelle frappée d'un accent principal ou secondaire; les autres voyelles seront appelées »atones«.

REMARQUE. Il faut noter qu'on trouve dans les mots paroxytons, à côté de l'ictus, qui est l'*accent de force principal*, un *accent secondaire*, qui affecte la voyelle initiale protonique: *dormire*, *córōna*, *bónitatem*, *dórmitorium*, etc. (cf. § 144,2).

136. L'ictus latin persiste en français, comme dans les autres langues romanes, sans changer de place:

māritum	<i>mari</i>	scribēre	<i>écrire</i>
hābēre	<i>avoir</i>	crēdēre	<i>croire</i>
virtūtem	<i>vertu</i>	ārbōrem	<i>arbre</i>
bōnītātem	<i>bonté</i>	īnsūla	<i>île</i>
sēniōrem	<i>seigneur</i>	ōpēra	<i>œuvre</i>

Pourtant, dans le latin vulgaire et les périodes postérieures, on observe certains déplacements de l'ictus, qu'il importe de relever.

137. Dans un **groupe de voyelles**, l'accent de force se reporte en règle générale sur la voyelle la plus ouverte ou la plus basse («low»):

1° Si un *i* accentué précède une voyelle de formation plus basse, celle-ci attire l'accent. Les groupes *íō*, *éo*, *íe* deviennent ainsi *ió*, *eó*, *ié*: *filíolum* > *filiólo* > *filleul* (esp. *hijuelo*); *mulíerem* > *muliére* > vfr. *mouillier* (esp. *mujer*); comp. *gladíolum* > *glāeul*; *modíolum* > *moyeu*; *avíolum* > *aīeul*; *capréolum* > *chevreuil* (II², § 318); *lintéolum* > *linceul*; *paríetem* > *par(i)éte* > *paroi* (esp. *pared*).

2° Si un *i* accentué suit un *a*, il finit également par perdre l'accent et se fond avec la voyelle précédente. L'accent est ainsi reculé dans les mots *magístrum* > **naĩstre* > *náistre* > *maître* [mɛ:trə]; *fagína* > *faïne*; *vagína* > *gaïne*; **sagimen* (pour *sagīna*) > *sain* (*doux*); *haïne* > *haine*; *traĩn* > *train*, etc.

REMARQUE. Un déplacement d'accent analogue s'observe en espagnol; on disait dans la vieille langue *váina*, *reína*, *treínta* et *Díós*, *víuda*; on dit maintenant *váina*, *réina*, *tréinta*, *Diós*, *viúda*.

138. La pénultième brève d'un proparoxyton (§ 135) placée devant une muette suivie de *r*, attire l'accent sans changer de quantité: *cathēdra* > *cathēdra* > vfr. *chaiere*, *chaire*; *colūbra* > *colūbra*, remplacé par **colōbra* > *couleuvre*; *intēgrum* > *intēgrum* > vfr. *entir*, *entier*; *palpēbra* > *pal-*

p^ẽbra (§ 376,₂) > *paupière* (it. *palpèbra*); t^{on}ĩtrum > t^{on}ĩtrum > vfr. *toneire*, *tonnerre*.

CAS ISOLÉS. L'accentuation classique s'est conservée dans f^{er}ẽtrum > vfr. *fiertr* (it. *fèretro*). On a aussi quelques **doublets** curieux: à côté de *paupière* et *entier*, on trouve en vfr. *palpres* et *entre*, qui remontent à p^{al}p^ebras et i^{nt}egrum (voir *Rom.*, XXXII, 593).

139. Il faut noter en outre les phénomènes suivants:

1^o Dans le pronom **ille** employé comme proclitique, l'accent est reporté sur la dernière syllabe, qui contient la désinence: ill^um murum > *le mur*, ill^a filia > *la fille* (comp. ille cantat > *il chante*; illa amat > *elle aime*).

2^o A la 3^e personne du passé simple (défini), l'*e* de **-erunt** est traité comme bref selon l'usage archaïque: cantav^{er}unt > cantarunt > *chantèrent*. Quelques autres changements d'accent propres aux verbes seront traités dans la Morphologie (II², § 10 ss.).

3^o Dans les verbes composés, l'accent passe presque toujours du préfixe sur la voyelle du thème: recⁱpit > recⁱpit > *reçoit*, re^{co}it; dem^orat > dem^orat > *demeure*; al^{lo}cat > al^{lo}cat > *alloue*; ren^egat > ren^egat > *renie*; con^{ve}nit > con^{ve}nit > *convient*; exp^{li}cat > exp^{li}cat > vfr. *espleie*, etc. On les traite comme si leurs éléments étaient distincts; c'est une sorte de décomposition (on pourrait dire aussi recomposition), qui amène très souvent le rétablissement de la voyelle altérée du mot simple: dis^plicet > dis^placet > *déplaît*; re^tinet > re^tenet > *retient*; per^ficit > per^facit > *parfait*; etc.

REMARQUE. L'accentuation latine a été conservée quand on n'a pas senti la composition primitive: col^{lo}cat > *couche*, col^{li}git > *cueille*.

4^o Dans plusieurs noms de saints, l'accent tonique a été reculé sur la première syllabe: Sinerius > *Sendre*, Venerius > *Vendre*, Patroclus > *Parres*, Eutychins > *Oye*, etc. Ce recul de l'accent s'explique peut-être par l'emploi fréquent de ces mots comme invocations. Ajoutons Mercurius, accentué Mércurius, probablement sous une influence analogique: Martis dies, Jovis dies (et lunæ dies) amènent Mércurii dies (esp. *miércoles*, vfr. *mercredī* et *dimerque*, prov. *dimercres*).

140. A ces exceptions près, tous les mots où la loi de la persistance de l'accent d'intensité est violée, sont d'origine savante (cf. § 34): *agile* (ágilis), *utile* (útilis), *italique* (itálicus), *mobile* (móbilis), etc. Un grand nombre de mots latins existent en français sous une double forme, une forme populaire, qui garde l'ictus à la place primitive, et une forme savante qui l'avance sur la dernière syllabe sonore. En voici quelques exemples:

decima	dîme	décime
examen	essaim	examen
fabrica	forge	fabrique
fragilis	frêle	fragile
major	maire	major
parabola	parole	parabole
rigidus	raide	rigide
solidus	sou	solide

141. Par suite de divers développements, que nous étudierons aux paragraphes 145—146, l'accent tonique frappe toujours en français la dernière syllabe des mots à terminaison masculine: *parlera*, *poignard*, *bonté*, *boulangier*, *révérencieux*, *s'enorgueillir*, *justificatif*, *fraîchir*, *vétéran*, *chantons*, etc.; et la pénultième des mots à terminaison féminine: *image*, *boulangère*, *rafraîchissent*, *nourriture*, etc. Dans la langue moderne, où l'e féminin final s'est le plus souvent complètement amui (§ 253), on n'a plus que des **oxytons**: [ima:ʒ], [bulāʒɛ:r], [rafrɛfis], [nurity:r], etc.

REMARQUE. L'accentuation sur la dernière syllabe est appliquée aussi aux **mots étrangers**. On dit *macaroni*, *libretto*, *brasero*, *revolver*, *bitter*, *Bismarek*, *Schiller*, *palmier*, *gratis*, *lavabo*, *Te Deum*, etc., etc.; Haubitz > *obus*, *Londres* > (demi-)londrès. Comp. les rimes suivantes: *Signora*: *mourra* (Musset, *Premières poésies*, p. 29); *Horatio*: *ruisseau* (ib., p. 150); *Clair*: *neither* (ib., p. 213); *Spinosa*: *voilà* (*Poésies nouvelles*, p. 139); *Clair*: *Werther* (ib., p. 180); *Refroidi*: *Léopardi* (ib., p. 223), etc., etc. Cette application de l'accentuation française aux mots étrangers remonte très haut. Déjà dans la Passion (X^e siècle), on trouve *Nazarenus*: *ad un* (v. 136); comp. aussi *grabatum*: *maison* (St. Alexis, v. 218); *Templum Domini*: *establi* (Brut, v. 1661); *Temple Veneris*: *Marbre bis* (Piramus, v. 210); *Beati*: *ensi* (ZRP., VIII, 279), etc. On suit rarement l'accentuation latine, comme quand on fait assoner *Pater noster* avec *gloire* (St. Alexis, v. 625). Pour les périodes postérieures, on constate les mêmes procédés. Exemples: esp. *escotilla* > *écoutille*, mais

guerrilla > *guerilla*; it. paggio > *page*, parapetto > *parapet*, mais adagio > *adagio*, libretto > *libretto*. Le sort de gondola est instructif; il fut adopté au XIV^e siècle sous une forme qui respectait l'accentuation italienne: *gondre*, remplacée au siècle suivant par *gondole*. Pour les mots anglais, comp. cutter > *cotre*, quaker > *quakre* ou *quaker*, et ulster > *ulster*, etc. Pour les mots allemands (cf. § 67,2, § 78,3), Littré indique que *bitter* se prononce *bîtr'*; mais cette prononciation a-t-elle jamais existé? C'est par coquetterie que Gérard de Nerval a laissé son accentuation originale à un nom propre allemand placé à la rime:

Il est un air pour qui je donnerais
 Tout Rossini, tout Mozart et tout *Weber*;
 Un air très vieux, languissant et funèbre,
 Qui pour moi seul a des charmes secrets.

142. Le caractère oxytonique de l'accentuation moderne peut être modifié de diverses manières, que nous ne pouvons étudier ici en détail. Rappelons seulement qu'une syllabe qui marque une nuance importante, peut être renforcée: *Il faut se soumettre ou se démettre. L'homme propose, Dieu dispose. C'est malheureux*. Cette accentuation, qu'on appelle »antithétique«, »oratoire«, »emphatique« ou »logique«, joue un assez grand rôle à côté de l'accentuation étymologique, et on peut dire que les cas de déplacement de l'accent tonique sont maintenant si nombreux et si importants, que l'accentuation française paraît être dans une période de transition. Pour les détails, voir *Manuel phonétique*, § 141 ss.

CHAPITRE III.

SORT GÉNÉRAL DES VOYELLES.

143. Le sort des voyelles dépend en première ligne de l'accent d'intensité (§ 135). On appuie plus ou moins fortement sur les voyelles accentuées, tandis qu'on glisse rapidement sur les atones; il suit de là que les premières se conservent, tandis que les dernières sont sujettes à s'affaiblir et à disparaître. Des trois *e* de *de bere*, le premier porte l'accent secondaire, le deuxième l'accent principal, et le troisième est atone; aussi leur développement a-t-il été tout différent, comme le montre la vieille forme française *deveir*.

144. L'accent principal divise les polysyllabes, pour ainsi dire, en deux parties: une partie post-tonique et une partie protonique.

1° La partie post-tonique d'un mot se compose d'une seule syllabe, comme dans *habé|re*, *liberá|re*, *civítá|tem*, ou de deux, comme dans *cré|dere*, *plá|tanum*, *pará|bola*, *hó|-minem*. Les atones post-toniques peuvent ainsi figurer dans une syllabe finale ou dans une syllabe pénultième.

2° La partie **protonique** d'un mot se compose d'une seule syllabe comme dans *dor|míre*; ou de deux, comme dans *dormi|tórium*; rarement de trois, comme dans *asperi|tá-tem*. La première syllabe de la partie protonique est toujours frappée d'un accent secondaire. La syllabe protonique non initiale et qui précède immédiatement la tonique, s'appelle la **contrefinale**; elle est toujours atone.

145. Les deux parties du mot subissent un développement en partie égal (loi de Darmesteter). Dans *civitatem*, les

deux voyelles atones, celle de la finale et celle de la contre-finale, s'amuïssent, tandis que les deux voyelles accentuées restent (civ'tat'), tout en suivant un développement différent. Sous la force de l'ictus, la voyelle principale peut subir de nombreux changements, auxquels ne participe jamais la voyelle initiale, qui, ordinairement, reste intacte ou s'affaiblit en un *e* féminin: 'cívítátem > civ'tat' > *cité*; rádícína > rad'cina > *racine*; córnícúla > *corneille*. Nous diviserons donc, dans l'exposé historique suivant, les voyelles latines en deux grands groupes, qu'il faut examiner à part: d'abord, les voyelles qui ordinairement demeurent (celles qui figurent à la syllabe principale ou à l'initiale); ensuite, les voyelles qui ordinairement tombent (celles qui figurent à la finale, à la contrefinale ou à la pénultième).

146. La chute des voyelles atones est un phénomène de la plus grande importance pour le développement du gallo-roman.

1^o Par la chute de la pénultième (§ 258), les proparoxytons disparaissent: on dit *caldo*, *verde*, *tabla*, *asno*, *maslo*, *perdre*, etc., pour *calidum*, *viridem*, *tabulam*, *asinum*, *masculum*, *perdere*, etc., et l'on n'a plus en gallo-roman que des paroxytons et des oxytons (sur quelques proparoxytons conservés, voir § 259).

2^o Par la chute de la finale (§ 248), la plupart des paroxytons qui ne se terminent pas en *a*, se changent en oxytons: on dit *amor*, *portar*, *veder*, *audir*, *caval*, *talent*, *mur*, *man*, etc. pour *amorem*, *portare*, *videre*, *audire*, *caballum*, *talentum*, *murum*, *manum*, etc. Tous les mots en *a* tels que *terra*, *rosa*, *vagina*, *cantaba(m)* restent paroxytons.

147. Le sort des voyelles dépend aussi des consonnes ou voyelles environnantes (§ 114); comp. *partem* > *part*; *pātrēm* > *père*; *paria* > *paire*; *panem* > *pain*; *clavem* > *clef*; *clavum* > *clou*, etc. Nous examinerons en détail l'influence exercée par les palatales (§§ 190—208), les nasales (§§ 209—232), les labiales (§§ 233—235), les latérales (§§ 236—243) et les vibrantes (§§ 244—247). Quelle que soit la nature des pho-

mêmes environnants, il y a un fait important dont il faut toujours tenir compte, à savoir, si la voyelle est entravée ou libre.

148. La voyelle est **entravée** quand elle se trouve en *syllabe fermée*, c.-à-d. quand elle est suivie de deux ou de plusieurs consonnes (pour les exceptions, voir § 149). L'entrave peut être primitive (*entrave latine*), comme dans *partem*, *dormit*, *fustem*, *altum*, *campum*, *factum*, *missa*, *bucca*, *grasum*, etc.; elle peut être secondaire, quand elle provient d'un développement secondaire (*entrave romane*), comme dans *vir(i)-dem*, *as(i)num*, *an(i)ma*, *tab(u)la*, *cavja* (< *cavea*), *montanja* (< *montanea*). Les voyelles entravées restent dans le plus vieux français sans changement: l'entrave, tout en protégeant la qualité des voyelles, empêche leur diphtongaison ou leur passage à d'autres voyelles. Les sept voyelles entravées du latin vulgaire *i*, *é*, *è*, *a*, *ò*, *ó*, *u* (§ 131) se retrouvent telles quelles dans le plus vieux français: *villa* > *ville*, *méssa* > *messe*, *préssa* > *prêsse*, *partem* > *part*, *pòrtum* > *pòrt*, *tórrem* > *tór*, *nullum* > *nul*.

REMARQUE. Le groupe *lj* forme tantôt entrave, tantôt non: *valeam* > *vaïlle*, *alium* > *ail*, mais *folia* > *feuille*, *melius* > *mieux*; pour les détails, voir § 207. Il y a aussi hésitation pour les groupes *nj* (§ 228), *pl* (§ 369,1), *bl* (§ 376,1); comp. *sab(u)lum* > *sable*, mais *ĕb(u)lum* > *hièble*.

149. La voyelle est **libre** quand elle se trouve en *syllabe ouverte*, c.-à-d. quand elle est soit finale, soit suivie d'une voyelle ou d'une consonne simple (intérieure ou finale), soit suivie des groupes *pr*, *br*, *tr*, *dr*, *gr*, parfois aussi de *pl*, *bl*: *te*, *tu*, *mea*, *deum*, *nos*, *amare*, *purum*, *capra*, *labrum*, *patrem*, *nutrire*, *hed(e)ra*, *integrum*, *duplum*, *fleb(i)lem*. Toutes les voyelles libres accentuées (sauf *i*) se modifient, et elles sont pour la plupart sujettes à la diphtongaison. Les sept voyelles libres du latin vulgaire se retrouvent, dans le plus vieux français, sous les formes suivantes: *nīdum* > *nī*; *pīlum* > *peil*; *pēdem* > *piet*; *nasum* > *nes*; *nōvem* > *nuof*, *nuef*; *sōlum* > *sól* (*soul*); *durum* > *dur*. On voit ainsi que *i* reste intact, que *é*, *è*, *ò* et sans doute *ó* se diphtonguent, et que *a* et *u* changent de lieu d'articu-

lation; ce changement semble bien d'ailleurs pour *a* être le résultat d'une diphtongaison (cf. Salverda de Grave: *La diphtongaison des voyelles libres accentuées en français*. Neophilologus, t. III, p. 160).

REMARQUE. Sur le mécanisme de la »diphtongaison«, et sur la théorie de la »double accentuation« qui essaie d'expliquer les divers aboutissements d'une diphtongue, voir, outre l'article ci-dessus de M. Salverda de Grave, son étude intitulée: *Sur une double accentuation des diphtongues en français*. (Verhandelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam. Afdeling Letterkunde. Nieuwe Reeks. XXVIII, n° 1).

CHAPITRE IV.

I ACCENTUÉ (LAT. Ī).

I. I TONIQUE.

150. I tonique, entravé ou libre, se conserve intact:

mīlle	<i>mil</i>	rīpa	<i>rive</i>
fīlum	<i>fil</i>	vīta	<i>vie</i>
nīdum	<i>nid</i>	mīca	<i>mie</i>
scrīptum	<i>écrit</i>	vīlla	<i>ville</i>
tībia (§ 262, ₃)	<i>tige</i>	lībra	<i>livre</i>

Mots germaniques: wīsa > *guise*, Theodrīk > *Thierry*, etc.

CAS ISOLÉS. Glīrem (it. *ghiro*) a été remplacé par lērem ou lērum (*Rom.*, XVIII, 520), d'où *loir*. A côté de la forme classique īlīcem existait ēlīcem, d'où it. *elce* et prov. *euze*, devenu en français *yeuse*. Carène ne remonte pas au lat. carīna, c'est un mot emprunté à l'it. *carena*.

II. I PROTONIQUE.

151. I protonique, entravé ou libre, se conserve intact:

vīllannum	<i>vilain</i>	mīrare	<i>mirer</i>
fīliolum	<i>fillet</i>	prīvare	<i>priver</i>
cīvitatem	<i>cité</i>	vīventem	<i>vivant</i>
līberare	<i>librer</i>	hībernnum	<i>hiver</i>
fīlare	<i>filer</i>		

CAS ISOLÉS. L'*i* s'est changé en *e* dans *mīrabilia* > **meribilia* > *merveille*, *pīmarium* > *premier*, *sī* > vfr. *se* (*si* se trouve dès le XII^e siècle). **Affībulare* (de *ad* et *fībula*) > vfr. *afibler* > *affubler* (voir § 233,1). Un *ī* protonique a été syncopé devant *r* dans *dīrectum* > *droit*, **dīrectiare* > *dresser* (cf. § 162, Cas isolés).

REMARQUE. L'*ī* protonique passe par dissimilation à *e*, si la syllabe suivante contient un autre *ī*: *dīvīsat* > *devise*; *dīvīnat* > *devine*; *dīvīnum* > *devin*; *crīnitum* > *creni*, *crenu*; *finīre* > vfr. *fenir*; comp. encore vfr. *desīs* (II², § 182) pour **disīs* (*dixīsti*), etc. Parfois les deux formes existent l'une à côté de l'autre; ainsi à côté de *pītit*, *espirit*, *pipie*, on avait *petit*, *esperit*, *pepie*. Les formes telles que *divise*, *divin* sont d'origine savante. Par contre, *demi* n'est pas dû à une dissimilation; il ne remonte pas à *dīmīdium*, mais à **demīdium* ou *de-mēdium*, formes recomposées.

152. L'*ypsilon grec* est ordinairement assimilé à l'*i* latin; par réaction savante, on écrit maintenant *y*, au moyen âge on avait *i*. Exemples: *κύκνος* > *cygnus* > *cine*, écrit et puis prononcé *cygne* (cf. § 119, § 335); *μάρτυρ* > *martyr* > *martir*, *martyr*; *λύρα* > *lyra* > *lire*, *lyre*; *μύρρα* > *myrrha* > *mirre*, *myrrhe*; *μύρτος* > *myrtus* > *mirte*, *myrte*; *στυλός* > *stylus* > *stile*, *style*.

CAS ISOLÉS. On observe parfois une assimilation de l'*y grec* à *ī* (*ē*) comme dans *presbyterum* > vfr. *prouveire* (II², § 281).

REMARQUE. Dans quelques mots appartenant à une couche plus ancienne, l'*y grec* est assimilé à *u* (*o*). Exemples: *βύρσα* > *bursa* > *bourse*; *μούσταξ* > it. *mostaceio* > *moustache*; *πυξίδα* > **buxta* > *boîte*.

CHAPITRE V.

E FERMÉ ACCENTUÉ (LAT. Ē, Ī).

I. E FERMÉ TONIQUE.

153. E fermé tonique entravé aboutit à e ouvert [ɛ]:

capĭstrum	<i>chevêtre</i>	ĭlla	<i>elle</i>
epĭscopum	<i>évêque</i>	cĭppum	<i>cep</i>
*pĭscat	<i>pêche</i>	sĭccum	<i>sec</i>
vĭrga	<i>verge</i>	mĭttēre	<i>mettre</i>
dēb(i)ta	<i>dette</i>	mĭssa	<i>messe</i>
nĭt(i)da	<i>uette</i>	fĭssa	<i>fesse</i>
vĭr(i)dem	<i>vert</i>	spĭssum	<i>espes, remplacé</i>
sēpia (§ 262,3)	<i>sèche</i>		<i>par espeis, espois, espais,</i>
ēsca	vfr. <i>esche</i>		<i>épais</i>

Sur solĭc(u)lum > *soleil*, etc., voir § 207,1.

LOI SPÉCIALE. Sous l'influence d'un *ī* post-tonique, *é* passe à *i* («mélatphonie»): *ĭllĭ (formé d'après quĭ) > *il*; de la même manière s'expliquent les vieilles formes *icil* (*eccĭllĭ), *ist* (*ĭstĭ), *icist* (*eccĭstĭ), *is* (*ĭpsĭ, dans *nĕis*), *veuis* (venĭstĭ). Comp. § 155.

MOTS D'EMPRUNT. *Cippe* (comp. *cep*), *crisper* (comp. *crêper*), *épître*, *famille*, *infirme*, etc.

154. La prononciation ouverte de l'*e* français remontant à l'*e* fermé du latin vulgaire n'est pas primitive. Dans la *Chanson de Roland* (laisse CXX), le *Couronnement de Louis* (laisse V), *Aucassin et Nicolette* (laisse 21), *La Guerre Sainte* par Ambroise, (éd. G. Paris; Introd. XXII—XXV), *verte*, *messe*, *trauete*, *arceves-*

ques, etc., dont l'*e* remonte à *ĩ*, *ē*, n'assonent ni ne riment avec des mots en *è* (< *ē* entravé), ou en *e* (< *a* libre; § 170). L'*e* de *vert* (*viridem*), *cele* (*ecce illa*) se prononçant autrement que celui du vfr. *pert* (*pĕrdo*), *bele* (*bĕlla*) et du vfr. *per* (*parem*), *ele* (*ala*), a dû être un *e* fermé, et il a gardé cette prononciation jusqu'à la fin du XII^e siècle; à cette époque, il a été absorbé par l'*e* ouvert: *messe* [*messə*] > *messe* [*mæssə*], *verte* [*vertə*] > *verte* [*værtə*], etc., et les poètes font dès lors assoner ou rimer *sec* : *bec*, *verge* : *herbe*, *elle* : *belle*, *verte* : *perte*, etc. La différence entre ces deux *e*, disparue en francien, s'est conservée dans l'Est de la France, en lorrain et en bourguignon, et nous la retrouvons, par exemple, dans le Midi de la France, en provençal et en italien: l'auteur du *Donatz proensals* attribue »e estreit« à *vertz*, *cela* (*ecce illa*), *cabelhz* (*capillus*), etc., et »e larg« à *covertz*, *certz*, *puicelle*, etc.; et en italien moderne, *secco*, *quello*, *verde*, *messa* se prononcent avec »e chiuso«, tandis que *terra*, *sette*, *bello* ont un »e largo«.

155. E fermé tonique libre devient **oi**, prononcé [wa] ou, surtout après *r* (cf. § 244), [wa]:

<i>fīdem</i>	<i>foi</i>	<i>sēta</i>	<i>soie</i>
<i>dēbes</i>	<i>dois</i>	<i>dēbent</i>	<i>doivent</i>
<i>bībīt</i>	<i>boit</i>	<i>bībām</i>	<i>boive</i>
<i>pīlum</i>	<i>poil</i>	<i>tēla</i>	<i>toile</i>
<i>habēre</i>	<i>avoir</i>	<i>crēdere</i>	<i>croire</i>
<i>pē(n)sum</i>	<i>pois, poids</i>	<i>pīper</i>	<i>poivre</i>

FORMES ANALOGIQUES. Il y a eu substitution de terminaison dans *camēlum* > vfr. *chameil* > *chamel*, *chameau*, et *candēla* > vfr. *chandeile*, *chandoite* > *chandelle*. Sur le développement de *spērat* > *espoire* > *espère*, etc., voir II², § 26; sur le changement de conjugaison de *gaudēre* devenu *jouir*, etc., voir II², § 66,2.

LOI SPÉCIALE. Sous l'influence d'un *ī* post-tonique, *é* se change en *i*: *fēcī* > *fici* (Schuchardt, I, 311) > *fis*; *prehensī* > *prēsī* > *pris*; *vēnī* > *vin(s)*, **tēnī* > *tin(s)*; *vīgīnti* > **vīnti* (cf. it. *venti*) > **vīnti* > *vingt*; comp. *ēbrium* > *ivre* (prov. *ivri*). Voir § 153.

REMARQUE. On trouve *η* transcrit en *i* dans *boutique* (ἀποθήκη), *ithos* (ἴθος) et *tapis* (ταπήτιον), d'après la prononciation du bas-grec.

MOTS D'EMPRUNT. *Décret*, *fidèle* (vfr. *feil*, *feoil*), *livre*, *prophète*, *secret* (vfr. *secrei*, *secroi*), etc.

156. La voyelle simple *e* s'est d'abord diphtonguée en *ei*; on disait dans le plus vieux français *feit*, *deis*, *beit*, *peil*, *aveir*, *peis*, *seie*, *deivent*, etc. En francien, *ei* n'est resté que devant les nasales: *frein*, *plein*, *veine*, *peine*, etc. (voir § 216); dans tous les autres cas, *ei* passe à *oi* (§ 157). Pourtant, un certain nombre de dialectes n'ont pas suivi jusqu'au bout cette évolution, et l'étape *ei* (parfois atténuée en *é* fermé simple) s'est conservée dans quelques patois modernes; elle se retrouve dans les provinces du Sud-Ouest (Poitou, Aunis, Saintonge, Angoumois), et en Normandie où l'on dit, par exemple, *meis* ou *nues* (mois), *rei*, *re* (roi), *seir*, *ser* (soir), etc. Le mot technique moderne *détret* pour *détreil* (étiau à main) est une forme dialectale, doublet de *détroit*. Enfin *ei* s'est introduit abusivement dans l'orthographe de *seize* (sēdecim) et *treize* (trēdecim); les graphies primitives sont *seze* et *treze*.

REMARQUE 1. La double évolution ci-dessus est fort bien expliquée par M. Salverda de Grave (*Neophilologus*, t. III, pp. 162 et 164). Pour plus de détails nous renvoyons à cet article.

REMARQUE 2. *Ei* se retrouve dans quelques mots anglais empruntés au français dès le XI^e siècle: *heir*, *veil*, *conceive*, *receive*, *money*, *tourney*, *palfrey*, etc.; *verdict* remonte à *veir dit* (§ 77). Notons aussi les mots allemands *allerlei*, *keinerlei*, *mancherlei*, dont la dernière syllabe remonte au vfr. *lei* (lêgem),

157. La diphtongue *ei* passe à *oi* en francien, comme dans la plupart des autres dialectes (pour les exceptions, voir § 156): *fei* > *foi*, *deis* > *dois*, *beit* > *boit*, *creire* > *croire*, etc. Ce passage semble d'abord avoir eu lieu en syllabe faible, et cela dès le X^e siècle (comp. *noieds* dans *Jonas*); puis, il gagne aussi, à des époques différentes dans les différentes régions, la syllabe forte, et au commencement du XIII^e siècle, tout *ei* s'est changé en *oi*, prononcé *ôi* [ɔi], comme le montrent les assonances (*joie* : *voie*). Cette prononciation se retrouve encore en anglais (*royal*, *poison*): en français, elle s'est conservée à la finale et devant *n* jusqu'au XVII^e siècle; selon Palsgrave (1530), le *oi* (*oy*) de *roy*, *moy*, *oyndre*, etc. se prononçait comme l'*oy* anglais

de *boyé*, *coyé*. Un souvenir de cette articulation de *oi* se trouve dans le patois picard de nos jours, où l'on dit *fro* (froid), *do* (doigt), etc. Comp. les mots allemands *Franzose* (*françois*) et *Hoboe* (*hautbois*), empruntés probablement au lorrain.

REMARQUE. Le changement de *ei* en *oi* suppose les étapes suivantes: [ei] [ɛi] > [ai] > [ɔi] > [oi]. Des modifications identiques ou analogues se trouvent dans les langues germaniques. M. P. Verrier remarque à ce sujet: »Bien que l'écriture n'en ait pas varié, la diphthongue allemande *ei* est devenue [ai] dans presque tous les pays de langue allemande. L'a long anglais, diphthongué en [ei] depuis relativement si peu de temps, est déjà arrivé à [ai] dans la bouche des *cockneys*. Si l'on a conservé la graphie *ei* en francien, alors qu'on prononçait [ai], ce n'était pas seulement par respect pour l'orthographe ancienne, par simple tradition, comme dans le cas de l'*ei* allemand; c'était surtout pour distinguer entre *ei* [ai] et *ai* [ɛ]. Comme la graphie *ai* représentait déjà par tradition le son [ɛ], il était tout naturel de conserver pour le son [ai] la graphie traditionnelle *ei*. Quant au passage de [ai] ou [ɔi] en [oi], on le retrouve aussi, par exemple, dans les patois allemands (pour *ei*) et dans les patois anglais (pour l'*i* long, correctement [ai]).«

158. Vers la fin du XIII^e siècle, le groupe *oi*, quelle qu'en soit l'origine, s'altère et finit par passer à une nouvelle articulation [wɛ], tout en restant graphiquement intact. Ce développement a probablement eu lieu par les étapes intermédiaires suivantes: [ɔi] > [ɔe] > [ɔɛ] > [wɛ]. L'existence de la prononciation [wɛ] est attestée:

1^o Par la graphie *oe*, dont on trouve déjà des exemples dans le Roman de la Rose, où *apercoeve* et *recoeve* riment avec *moeve*, *noeve*. Dans les siècles suivants, cette notation est plus souvent employée, sans pourtant devenir fréquente (comp. P. Meyer, *L'Apocalypse en français*, p. CCX); au temps de la Renaissance, plusieurs grammairiens, surtout Meigret, Peletier et Ramus, l'adoptent et la recommandent.

REMARQUE. La graphie *oe* se retrouve dans *ciroène* (*ceroneum*, dér. de *cera*), qui s'écrivait au moyen âge *ciroïne*, et dans *couette*, dont on a le doublet orthographique *coïte* (*eulecita*); comp. § 412.

2^o Par le témoignage direct des grammairiens; Th. de Bèze (1584) dit, par exemple: »*Oi nisi n habeat adiunctum, non amplius diphthongi, sed triphthongi sono pronuntiat, nempe ut oai, et diphthongus ai pro ae sive pro e aperto, ut loi, loix, moi, mois, roi, soi, toi, noi.*«

3^o Par des rimes nombreuses, depuis la fin du moyen âge jusqu'au temps de Voltaire: *Cloistre* : *estre* (Gaut. de Coincy); *toiles* : *telles*, *clers* : *loirs* (Villon; voir Rom., XXX, 364); *accroistre* : *prestre* (Myst. de St. Laurent, v. 2925); *commère* : *boire* (Nouv. Pathelin, v. 820); *angoisse* : *lesse* (Paris, *Chansons*, p. 84); *se-uestre* : *cognoistre* (Marot); *poète* : *adroite* (Régnier, *Sat.* X); *droite* : *mouète* (Garnier, *Bradamante*, v. 1048); *perdrat* : *mala-droit* (Corneille, *Polyeucte*, V, sc. 1); *nette* : *droite* (Molière, *Les Fâcheux*, v. 527); *possède* : *froide* (*Dép. an.*, v. 464); *bête* : *boîte* (*Éc. des maris*, v. 520); *étroites* : *retraites* (La Fontaine, *Fables*, III, n^o 8); *croistre* : *maistre* (Racine, *Andromaque*, v. 1069); *être* : *croître* (Voltaire, *Le pauvre diable*), etc., etc.

4^o La prononciation de *oi* [wɛ] se rencontre encore au XIX^e siècle: on raconte que La Fayette, qui avait conservé les traditions de l'ancienne cour, prononçait (en 1830) *te roué* pour *te roi*, et Madame Dupuis (1836) demande expressément la prononciation *oè* en syllabe faible: *cloître*, *poirier*, *roitelet*. De nos jours, on n'a que de faibles traces de [wɛ] dans quelques noms de lieu. Citons *Ouzouer*, *Ozouer*, variantes de *Ozoir* (Oratorium). La prononciation [wɛ] s'est conservée dans plusieurs patois (le tourangeau, le vendômois, le lorrain, le wallon, etc.) et dans le langage rustique des environs de Paris; elle vit aussi dans le français du Canada et les patois créoles. Comp. les mots étrangers suivants: esp. *frambuesa* < *framboise*; suéd. *boett* < *boîte*; all. *adrett*, dan. *adræt* < *adroit*.

REMARQUE. Voici quelques anecdotes démontrant la prononciation [wɛ] vers la fin du XVII^e siècle: »A la Constituante, le 7 mai 1791, l'abbé Couturier dit: »Moi, je vous cite *ma loi*, qui est aussi la vôtre. — Une voix à gauche: *Malouet*. (On rit). — Couturier. Non, *ma loi*.« — »Au tribunal révolutionnaire, une pauvre femme est victime de sa prononciation. D. A elle demandé si, le 9 de ce mois, en présence de plusieurs citoyens, elle n'a pas dit qu'il fallait un *roy*? — R. Qu'elle n'a point parlé de *roi*, tel qu'était Capet ou tout autre, mais d'un *rouet-maître*, instrument à filer. Le juge qui l'interrogea mentionne cette réponse sur l'enveloppe du dossier« (Wallon, *Histoire du tribunal révolutionnaire*, IV, 402: cf. Souriau, *L'évolution du vers français*, p. 45).

159. Dans quelques cas, l'*e* fermé tonique libre aboutit à [ɛ], que ce son provienne d'une simplification du groupe ci-dessus [wɛ] (sur l'amuïssement de *w*, voir § 452), ou de l'évolution se-

condaire de la diphtongue *ei* (cf. § 156 et Salverda de Grave, *Neophilologus*, t. III, p. 164). On trouve déjà des traces de cette prononciation au XIII^e siècle (l'*Élégie hébraïque* de 1288 donne *avel*, *apelet*); mais elle n'acquiert d'importance qu'au XVI^e siècle, où elle devient générale, surtout à la cour, et scandalise les grammairiens, qui presque tous l'attribuent injustement à l'influence italienne. Elle s'emploie à côté de [wɛ], et il s'établit de bonne heure une distinction entre les deux prononciations. Ainsi, au XVII^e siècle, [ɛ] est surtout propre au parler négligé ou vulgaire, et les chansons s'en moquent:

Qu'on dise *courtai*s pour *courtois*,
 Qu'on parle *français* pour *françois*,
 Ce sont traits dont le perroquet,
 Perroquet, perroquet,
 Se doit rire dans son caquet.

La forme [wɛ] était réservée au discours soutenu; Patru (1674) remarque que, devant haranguer la reine de Suède, il a prononcé, suivant l'avis de la Compagnie, l'Académie *françoise* [fr̥swe:zə], et non pas *française*. Le passage de [wɛ] à [ɛ] a été suivi par un changement graphique de *oi* en *ai*. Nicolas Bérain, dans ses *Nouvelles remarques sur la langue françoise* (Rouen, 1675), avait déjà proposé d'employer *ai* là où la prononciation était [ɛ]; mais ce n'est que Voltaire (*Zaïre*, 1732) qui a réussi à remplacer *donnois*, *donnerois*, *anglois*, etc. par *donnais*, *donnerais* et *anglais*. Cette orthographe, dite de Voltaire, rencontra une vive opposition, et elle n'a été acceptée par l'Académie qu'en 1835 (6^e édition).

Ainsi, comme l'a très bien montré M. A. Dauzat (RPhF, XXXV, 128), la prononciation [ɛ], qui s'étend dès le XV^e siècle dans la région parisienne et bien au delà, a été longtemps en butte à »la réaction littéraire et conservatrice, appuyée par les grammairiens, l'orthographe (qui avait acclimaté la convention *oi* = [wɛ]), plus tard les salons.«

La prononciation [ɛ] s'est établie définitivement dans les imparfaits et les conditionnels: *avait* (habēbat), *était*, *parlait*, *parlerait*, etc. (séries grammaticales qui devaient résister davantage à la réaction savante); — dans quelques noms de nations et de pays: *français* (vfr. *franceis*), *anglais*, *milanais*,

polonais, etc. (on a d'un autre côté, *danois*, *suédois*, *hongrois*, et les doublets *François*, *Langlois*); — enfin dans les mots suivants: *Claie* (clēta); *craie* (crēta); *dais* (dīscum); *effraye*, cf. *effroi*; *épais* (vfr. *espeis*, qui remplace *espes* < spīssum); *faible* (flēbīlem); *frais* (< *frois*, *freis* < vha. *frisc*); *frayer* (frīcare); *harnais* (mais: *blanchir sous le harnois*); *marais* (*marois* < *marisk); *monnaie* (monēta); *mortaise* (vfr. *mor-toise*); *paraître* (parescere; cf. *connaître* < cognoscere); *raie* (rīga); *ségrais* (secrelūm); *taie* (thēca), et la terminaison -aie (*-ēta) dans *aunaie*, *cerisaie*, *chênaie*, *futaie*, etc. (comp. *charmoie*). — Dans *emplette* (vfr. *emploite*), il y a eu changement de suffixe. *Rets* (vfr. *roiz* < rētes) n'est qu'une mauvaise orthographe pour *rais* (comp. II², § 280, § 365); de la même manière s'expliquent peut-être *verre* (vfr. *voire*, *veire* < vītrum) et *tonnerre* (vfr. *tonoire*, *toneire* < tonītrum), dont la graphie correcte serait *vair* et *tonnaire*. Enfin *genièvre* est une altération inexpliquée de *genèvre* (Richelet et Furetière), qui provient du vfr. *genoivre*, *geneivre* < junīperum.

REMARQUE. Beaucoup de mots ont longtemps hésité ou hésitent encore entre *ai* et *oi*: *harnais*—*harnois*, *ormais*—*ormois*, *raide*—*roide*, *raideur*—*roideur*, *écofrai*—*écofrois*, etc. V. Hugo fait rimer *roides* avec *froides* (*Les Châtiments*, II, n^o 3) et *françois* avec *sois* (*Les Contemplations*, I, n^o 7). Dans quelques cas, on a conservé les deux formes en leur attribuant un sens et un emploi différents: *anglais*—*Langlois*, *benêt* (*benecit* < benedictum)—*Benoît*, *français*—*François*. »*François*, en face de *Français*, est un témoin précieux du snobisme qui a toujours régné pour la forme des prénoms, la bourgeoisie, puis le peuple calquant leurs prénoms sur le modèle de ceux de la noblesse, la province sur la capitale». (A. Dauzat, *ibid.*)

160. Poursuivant son évolution, le groupe [wɛ] s'est changé en [wa] ou [wɑ]. Cette prononciation paraît remonter au moyen âge; on en trouve des traces vagues déjà au XIII^e siècle dans un sermon (p. p. P. Meyer dans le *Bulletin de la Soc. des Anc. Textes*, 1903, p. 57), où *oa* a été employé deux fois pour *oi*: *Dont c'est bien voars*, et *Puel on bien voar*. Cette notation, qui semble indiquer la prononciation actuelle, était excessivement rare et probablement dialectale (le sermon cité appartient à la France occidentale); elle ne gagne du terrain qu'au commencement du XVI^e siècle, où une preuve curieuse de son existence est fournie par la littérature danoise. La reine Élisabeth, sœur de Charles-Quint, a adressé, pendant les années 1523—24,

13 lettres à son malheureux époux, le roi Christian II; dans ces lettres d'une grâce touchante, elle se sert de la langue danoise, qu'elle parlait bien mieux qu'elle ne l'écrivait. Son orthographe est plutôt française; ainsi pour *nu* (maintenant) elle écrit *nou*, pour *kan* (peut) elle met *quan*, etc., et le mot *svar* (réponse) est transcrit par *soyr*, ce qui ne s'expliquerait pas, si elle ne prononçait pas *oi* comme [wa]. La même prononciation est nettement indiquée par le grammairien Palsgrave (1530); il dit que quand *oy* est, à la fin des monosyllabes, suivi de *s*, *t*, *x*, ou, à la fin d'un polysyllabe, devant *s* ou *l*, ou, au milieu d'un mot, devant *r* ou *l*, l'*i* se prononce à peu près comme un *a*, *boas*, *voax*, *françois*, *disoat*, *gloare*, *poalle*, *poallon*. Henri Estienne se moque de cette prononciation, qu'il attribue aux courtisans et au peuple de Paris. Dans sa »Remonstrance aux autres Courtisans amateurs du François italianisé et autrement desguisé«, il dit:

Si tant vous aimez le son doux,
N'estes vous pas bien de grands fous,
De dire *Chouse*, au lieu de *Chose*?
De dire *Fouse*, au lieu de *Fose*?
Et pour *Trois mois* dire *Troas moas*?
Pour le *fay*, *vay*, le *foas*, ie *voas*?
En la fin vous direz La *guarre*,
Place *Manbart*, frère *Piarre*.

Th. de Bèze (1584) blâme ceux qui, imitant la prononciation du peuple de Paris, écrivent et prononcent *voarre* pour *verre*, *foarre* pour *foirre*, *troas* et *tras* pour *trois*: »Corruptissime vero Parisiensium vulgus Doros πλατειάζοντες imitati, pro *voirre* sive ut alii scribunt *verre*, *foirre*, scribunt et pronuntiant *voarre* et *foarre*, itidemque pro *lois*, *troas* et *tras*.« Les grammairiens continuent encore longtemps à réprouver comme vulgaire et »très mauvaise« la prononciation de *oi* [wa]; cependant, elle gagne toujours du terrain et est regardée comme admissible au XVIII^e siècle. En 1785, Domergue dit que la diphtongue *oi* présente tantôt le son *oa*, tantôt le son *oè*; mais en 1805, le même grammairien condamne absolument l'ancienne prononciation et proteste vivement contre *loè*, *gloère*, *victoèrre*. Grâce à la grande Révolution, la prononciation vulgaire a fini par remporter la victoire. Elle s'est même introduite dans plusieurs mots qui offraient à l'origine un *oë* (ou *ouë*) dissyllabique:

Fouet (dér. de *fou* < *fagum*); on écrivait *foit* au XVI^e siècle (RPF, II, 119; X, 13; Régnier, *Sat.* X); Richelet remarque: »*Fouet*, prononcez *foit*«. De nos jours, la prononciation [fwa] appartient plutôt au parler un peu négligé. En poésie, *fouet* ne compte que pour une syllabe, tandis que *jouet* est dissyllabique.

Moelle (altération de *meolle* < *medulla*) se prononce maintenant [mwal]; dans l'ancienne langue on trouve des rimes comme *moelle* : *chandelle* (A. d'Aubigné, *Tragiques*, I, v. 913).

Noël (*natalem*); la prononciation ordinaire est [nœl] ou [nwəl]; dans la langue vulgaire [nwal]; la prononciation monosyllabique est d'ancienne date (voir *Pathelin*, v. 1444).

Poêle (*patella*) se prononce [pwal] ou [pwəl].

Poète (*poeta*) s'employait de bonne heure comme dissyllabe (voir Régnier, *Macette*, v. 221; d'autres exemples dans Littré); on trouve *poétique* comme trissyllabe déjà dans Christine de Pisan. La prononciation dialectale [pwat], attestée par Féraud (1761), s'entend encore, mais tend à disparaître.

Le vfr. *escoïne* > *écoïne* se prononce [ekwan], d'où l'orthographe *écouane*.

REMARQUE. Le groupe [wa] paraît pouvoir se simplifier en [a]. Dans le parler d'Ille-et-Vilaine, le son représenté graphiquement par *oi* se prononce *a*; ainsi à *ce soir* se dit *a t'sa*, *voir* se dit *va*, etc. On en trouve de nombreux exemples dans Decombe, *Chansons populaires d'Ille-et-Vilaine*, par ex. p. 80: *Hale à ta (toi)*, *Tire à ta (toi)*, *Pousse à ma (moi)*.

II. E FERMÉ PROTONIQUE.

161. E fermé protonique entravé devient e ouvert [ɛ]:

eĩrcare	chercher	mĩttentem	mettant
fĩrmare	fermer	*pĩscare	pêcher
ĩterare	errer	vĩrtutem	vertu
*mĩsculare	mêler	vĩr(i)diarium	verger

CAS ISOLÉS. *Mĩnisterium* > *mestier*, *métier*. Sur **quisquunum* > *chacun*, voir II², § 577,10.

MOTS D'EMPRUNT. *Affirmer* (vfr. *affërmer*), *itinéraire*, *littéral*, *littéraire*, *missel*, *virtuose*, etc.

162. E fermé protonique libre s'affaiblit en e féminin [ə]:

dēbere	<i>devoir</i>	bīsaccia	<i>besace</i>
dēnarium	<i>denier</i>	mīnare	<i>mener</i>
fēnuculum	<i>fenouil</i>	mīnutum	<i>menu</i>
pē(n)sare	<i>peser</i>	pīlare	<i>peler</i>

CAS ISOLÉS. On trouve **a** dans: *balance* < *bilancia (§ 506,₁); *jaloux* < zelosum (influence de *jalue*, *jaune*?); *faner* < vfr. *fener* (encore dans Vaugelas, *Remarques*, II, 385) < *fœnare (dér. de fœnum); *glaner* < vfr. *gleuer* (encore dans A. d'Aubigné, *Misères*, v. 1040 et dial.) mot d'origine gauloise. — Un *ī* protonique a été syncopé devant *r* dans quīrītare > *crier*; cf. § 151, Cas isolés.

FORMES ANALOGIQUES. Sur *creons* > *croyons*, *veons* > *voyons*, *pelu* > *poilu*, etc., voir § 300,₂.

MOTS D'EMPRUNT. *Bitume*, *cigogne* (vfr. *ceogne*); *ciguë* (vfr. *cēue*), *mineur* (vfr. *menor*), *ministre*, *sinistre*; *féminin*, *vénat*, *vérité*; notez aussi *désert*, *désir*, *désirer*, *dévorer* qui ont remplacé *desert*, *desir*, *desirer*, *devorer* (*Manuel phonétique*, § 83, Rem.).

REMARQUE. L'existence de l'e féminin protonique au moyen âge paraît assurée par la signature d'Anne de Russie sur un diplôme royal de Philippe I^{er}, daté de l'an 1063. La reine mère, dont la souscription se trouve au-dessous du monogramme du roi, écrit en français, tout en se servant des caractères cyrilliques. Voici la signature: ANA РЫНА, e.-à-d. *Ana reīna* (pour *reīne*). L'emploi de *Ы* à la première syllabe est très curieux: on sait que cette lettre désignait autrefois un son obscur, qui a dû se rapprocher beaucoup de l'e féminin moderne (voir A. Thomas, *Essais de philologie française*, p. 159 ss; comp. *Romania*, LIV, 309).

CHAPITRE VI.

E OUVERT ACCENTUÉ (LAT. Ě).

I. E OUVERT TONIQUE.

163. E ouvert tonique entravé se conserve tel quel:

věrmem	<i>ver</i>	hěrba	<i>herbe</i>
hiběrnium	<i>hiver</i>	pěrdere	<i>perdre</i>
infěrnium	<i>enfer</i>	pěrtica	<i>perche</i>
cěrvum	<i>cerf</i>	fěsta	<i>feste, fête</i>
sěptem	<i>sept</i>	těsta	<i>teste, tête</i>
fěrrum	<i>fer</i>	těrra	<i>terre</i>
běllum	<i>bel</i>	bělla	<i>belle</i>
prěssum	<i>près</i>	prěssa	<i>presse</i>

164. L'*e* ouvert entravé se diphtongue en roumain, en frioulan, en napolitain et en espagnol: fěrrum > roum. *fier*, frioul. *fierr*, napol. *fierro*, esp. *hierro*. La diphtongaison s'observe aussi en wallon, où elle s'étend même aux syllabes atones; dans le patois de Namur, on dit p. ex. *fyèr* (fěrrum), *vyèr* (věrmem), *pyèt* (pěrdere), etc. Pour le français proprement dit, la diphtongaison a lieu quand la voyelle est suivie d'un groupe de consonnes dont le dernier élément est [j]: neptia > *nièce*, tertium > *tiers*, melius > *mieux*, Compendium > *Compiègne*. Sur *vienne* et *tienne*, voir § 229,³.

165. E ouvert tonique libre se change en *ie*, prononcé aujourd'hui [jɛ] devant une consonne et [je] en position finale:

fēl	<i>fiel</i>	fēbren	<i>fièvre</i>
cælum	<i>ciel</i>	palpēbra (§ 138)	<i>paupière</i>
hēri	<i>hier</i>	lēp(o)rem	<i>lièvre</i>
quærīt	<i>quiert</i>	pētra	<i>pierre</i>
brēvem vfr. <i>brief</i>		hēd(e)ra	<i>lierre</i> (§ 489)
sēdet	<i>siet, sied</i>	ad rētro	<i>arrière</i>

Dans quelques proparoxytons (populaires ou savants), la diphtongaison a dû se produire avant qu'il y ait eu entrave par la syncope de la voyelle pénultième (comp. § 259): tēpidum > *tiède*, mēdicum > vfr. *miège*, *pēdicum (pour pēdica) > *piège*, *sēdicum > *siège*, Stēphanum > *Étienne*, antefana (cf. § 440) > *antienne*, sæculum > *siècle*.

FORMES ANALOGIQUES. Les vieilles formes *lief* (lēvo), *lieves* (lēvas), *lieve* (lēvat) ont été remplacées par *lève*, *lèves*, *lève*, etc.; pour les détails, voir § 299,¹ et II², § 27.

CAS ISOLÉS. *E* ouvert tonique suivi de *u* aboutit à la triphongue *ieu*, prononcée de nos jours [jø]: dēum > *dieu*; Mathēum > *Mathieu*; *Andrēum > *Andrieu*. Il faut supposer que l'*u* final, conservé irrégulièrement (§ 248), a, par une assimilation anticipante (§ 114,¹), labialisé l'*e*: [dæu > djæu > djœu > djœy > djø]. Dans la vieille langue, on avait des doublets de ces mots, où l'*e* n'était pas diphtongué: *deu* (*dé*), *Matheu*, *Andreu*, etc.; cet *e* assonait avec *e* < lat. *a*. Les formes verbales *es* > *es*, *eram* > vfr. *ere* ont également échappé à la diphtongaison, grâce à leur emploi proclitique (cf. § 167); mais on rencontre aussi au moyen âge les formes normalement diphtonguées *ies*, *iere*.

MOTS D'EMPRUNT. *Bref* (autrefois *brief*; cf. *brièvement*), *célèbre*, *lèpre*, *ténèbres* (vfr. *tenieble*), etc.

166. La diphtongaison de *ē* se retrouve dans la plupart des langues romanes (sauf le sarde, le sicilien et quelques autres dialectes italiens, le catalan, le portugais). Elle remonte assez haut; un des plus anciens exemples, *dieci* (Tardif, *Monuments historiques*, 19,³⁸), est de l'an 670 ou 671. Le groupe *ie* français, qu'il dérive de *ē*, de *ae* ou de *a* (§ 192), n'avait au moyen âge qu'une seule prononciation, qui était probablement [jɛ]; dans le Roland, par exemple, assonent ensemble *fiers* (fēr us), *piet* (pēdem), *liez* (læt us), *chiers* (car us), *chevaliers*,

etc. Ce [jɛ] s'est plus tard affaibli en [je] dans les cas où la consonne suivante s'est amuïe (cf. §§ 172, 177, 178, 182).

REMARQUE. Pour l'ancienne langue, il paraît hors de doute que, dans plusieurs dialectes, *ie* était prononcé comme une diptongue décroissante, avec l'accent sur *i*. Cette prononciation, que plusieurs savants regardent comme primitive, est attestée par des formes telles que *live* (lieve), *arrire* (arriere), *volentirs* (volentiers), *enquirs* (enquiers), *chacie* (chacice), *laissie* (laissice), etc. Le français en a gardé une dernière trace dans *lie* («faire chère lie»), contraction de *liee* (læta); cf. § 193, Rem. La réduction d'*ie* à *i* est surtout propre au picard et au wallon (Rom. XVII, 556; ZRPh. XXIV, 16), et se retrouve dans les mots passés en néerlandais: *banier*, *kanselier*, *vizier*, *rivier*. Sur cette double évolution de l'*e* ouvert tonique libre, voir Salverda de Grave (Neophilologus, t. III, pp. 162 et 164).

II. E OUVERT PROTONIQUE.

167. E ouvert protonique entravé se maintient tel quel (comp. § 163):

cēr(e)bellum	<i>cerveau</i>	sērpentem	<i>serpent</i>
mērcedem	<i>merci</i>	sērvire	<i>servir</i>
mērcurii dies	<i>mercredi</i>	vērbena	<i>verveine</i>
pērdentem	<i>perdant</i>	vērruca	<i>verrue</i>
pērsona	<i>personne</i>	vēstire	<i>vêtir</i>

CAS ISOLÉS. Quelques mots présentent dans la langue moderne [e] pour [ɛ]: *lēviarium > levjario > *léger*; pēccare > *pécher*; sur vērvactum > *guéret*, voir § 247; on trouve [ə] dans sēptimana > *semaine*, sēxtarium > vfr. *sestier* > *setier*.

168. E ouvert protonique libre s'affaiblit en **e féminin** (comp. § 162):

fēnestra	<i>fenêtre</i>	nēpotem	<i>neveu</i>
gēlare	<i>geler</i>	quērella	<i>querelle</i>
gēnuculum	<i>genou</i>	*aetaticum	vfr. <i>ēage</i>
lēvare	<i>lever</i>	vēnire	<i>venir</i>

Dans quelques mots, l'ancien *e* féminin a été remplacé, dans la langue moderne, par *é*: *ferir* > *férir*, *peril* > *péril*,

perir > *périr*; etc.: il s'agit là sans doute d'une influence savante. *Prévôt* (præpositum) a dû subir l'influence des mots commençant par *pré*.

Pour l'amuïssement de l'*e* féminin en hiatus, voir § 264 ss.

CAS ISOLÉS. Devant une voyelle, l'*e* se change en *i* (§ 467):
lëonem > *lion*; **pě(d)onem* > *pion*; **pæonia* > *pivoine*.
 Notons aussi *ivoire* < *ēboreum*, où l'*e* semble être devenu *i* de très bonne heure.

FORME ANALOGIQUE. *Laetitia* > vfr. *leece*, devenu *liesse* sous l'influence de *lié* (*lætum*); voir § 118,1.

MOTS D'EMPRUNT. *Cément*, *gélatine*, *général*, *précepte*, *vénérer*.

CHAPITRE VII.

A ACCENTUÉ (LAT. A, Ā).

I. A TONIQUE.

169. A tonique entravé se conserve intact:

partem	<i>part</i>	lar(i)dum	<i>tard</i>
arborem	<i>arbre</i>	nav(i)gat	<i>nage</i>
captiat	<i>chasse</i>	plat(a)num	<i>plane</i>
carrum	<i>char</i>	faciam (§ 476)	<i>fasse</i>
caballum	<i>cheval</i>	sapiam (§ 262, ₃)	<i>sache</i>
vacca	<i>vache</i>	-aticum	<i>-age</i>
bracchium	<i>bras</i>		

Mots germaniques: harpa > *harpe*, warda > *garde*, *garde*.

Dans la langue moderne, quelques mots présentent [a]: *âme*, *âne*, *mâte*, *pâte*, *basse*, *grasse*, *paille*, etc.; cf. § 130,₁.

FORMES ANALOGIQUES. *Accaptat > vfr. *achate*, remplacé par *achète*, formé d'après *acheter*, infinitif régulier; l'infinitif *achater* qui se rencontre au moyen âge est formé sur *achate*; *achate* s'emploie encore au XVI^e siècle. La langue moderne garde le substantif *achat*.

CAS ISOLÉS. Phantasma s'est altéré en *fantagma > fantauma > *fantôme* (cf. § 428). Devant *ns*, l'*a* est en réalité libre, à cause de l'amuïssement de la nasale (§ 318,₃): trans > tras > *très*. Sur carnem > *chair*, voir § 246.

REMARQUE. Capsa se retrouve en français sous trois formes différentes: *châsse*, développement direct et régulier; *casse*, emprunté de l'it. *cassa*, et *caisse*, emprunté du prov. *caissa*.

170. A tonique libre devient [ɛ] (orthographié **e** ou **è**) devant une consonne, et [e] (orthographié **e** ou **é**) en position finale:

mare	<i>mer</i>	amare	<i>aimer</i>
amarum	<i>amer</i>	amatum	<i>aimé</i>
sal	<i>sel</i>	amata	<i>aimée</i>
talem	<i>tel</i>	amatis	<i>aimez</i>
sapa	<i>sève</i>	gratum	<i>gré</i>
fabā	<i>fève</i>	nasum	<i>nez</i>
navem	<i>nef</i>	pratum	<i>pré</i>
labra	<i>lèvre</i>	clavem	<i>clef</i>
patrem	<i>père</i>	bonitatem	<i>bonté</i>

Dans quelques mots, on trouve la graphie fautive **ai**, qui a remplacé l'ancien *e*: *ala* > *ele*, *aile*; *clarum* > *cler*, *clair*; *parem* > *per* (angl. *peer*), *pair*; *radere* > *rere*, *raire*; *sapis* > *ses*, *sais*; *sapit* > *set*, *sait*; vha. *brasa* > *brese*, *braise*; cf. § 200.

FORMES ANALOGIQUES. Les vieilles formes *lef* (*lavo*), *leves* (*lavas*), *leve* (*lavat*) ont été remplacées par *lave*, *laves*, *lave*, sous l'influence de *laver*, *lavant*, *lavons*, etc., où l'*a* latin se maintient (§ 175); pour d'autres exemples, voir § 298,1, et II², § 25.

CAS ISOLÉS. Pour les exemples, voir § 173.

MOTS D'EMPRUNT. *Avare* (vfr. *aver*); *cadavre* (IV, § 393,1); *grave* (cf. *grief*, § 118,3); *ignare*; *rare* (vfr. *rer*); *ras* (vfr. *res*, conservé dans *rez-de-chaussée*); *vase* (vfr. *vese*), etc. Sont également empruntés les mots en *-at*, *-ate*, et beaucoup de mots en *-ade* (cf. III, § 365): *avocat* (cf. *avoué*), *ducat* (cf. *duché*), *état* (cf. *été*), *prélat*, *sénat*; *acrobate*, *pirate*, *sonate*; *cavalcade* (cf. *chevauchée*), *dorade*, *escalade*, *limonade*, etc.

171. Le changement d'*a* en *e* est un des traits caractéristiques qui séparent le français des autres langues romanes: *sal-salis* > roum. *sare*, it. *sale*, esp. port. *sal*, prov. *sans*, mais en français *sel*. Hors de la langue d'oïl, il ne se retrouve que dans quelques dialectes du Sud-Ouest, en haut-engadinien, en émilien et en piémontais. Au Nord de la France, le passage d'*a* à *e* a eu lieu assez tard, probablement vers la fin du VIII^e et au cours du IX^e siècle, en tout cas après l'assibilation de *c(a)*:

carum donne *chier* (§ 401), *cerum aurait donné *cier* (§ 403). Les Serments de Strasbourg offrent encore la graphie étymologique: *salvar*, *fradre*, *returnar*; tous les monuments postérieurs présentent régulièrement *e*. Quelle était la valeur de cette voyelle? On ne le sait pas au juste; on peut seulement établir les deux points suivants:

1^o Cet *e* (< lat. *a*) se prononçait de la même manière dans tous les cas; comp. les assonances *nef:mer:arriver:aler:orez* (*St. Alexis*, str. 39). La différence actuelle entre l'*e* de *amer* (amarum), *père* (patrem), *nef* (navem), et celui de *aimer* (amare), *assez* (ad satis), *clef* (clavem), était inconnue au moyen âge.

2^o Cet *e* (< lat. *a*) n'assonait qu'avec lui-même (et avec un petit nombre de mots en *ē*, que nous laissons de côté); il était ainsi différent de l'*e* < *ē* entravé (§ 163) et de l'*e* < *ē*, *ī* entravés (§ 154); on ne trouve jamais ni *quel* (qualem): *bel* (bēllum), ni *quel* (qualem): *chevel* (capillum); donc, il n'était ni *è* ni *é*.

Nous inclinons à croire que *e* < lat. *a* avait partout au moyen âge un son très ouvert, et si *quel* et *bel* ne s'associent pas dans la même assonance, il se peut qu'on ait dit [kāl] et [bēl] (nous désignons par [ä] un son plus ouvert que [ε]); plusieurs langues, le suédois, par exemple, possèdent ces deux sons, l'un à côté de l'autre, sans les confondre. Quelle qu'ait été la qualité de notre *e*, il paraît fort probable que la quantité a été relativement longue et que cet *e* a eu pour commencer une prononciation diphtonguée (voir S. de Grave, Neophilologus, t. III, p. 162); rappelons la graphie anglo-normande *ee* dans le «Voyage de Charlemagne»: *peers* (v. 121), *neez* (v. 148, 151), *beer* (v. 156), *degreez* (v. 846), ainsi que la diphtongaison dialectale en *ei*.

172. L'ancienne prononciation uniforme de l'*e* (< lat. *a*) paraît s'être scindée en deux vers la fin du moyen âge; dans les syllabes fermées, on a gardé le son ouvert, affaibli en [ε]; mais dans les syllabes devenues ouvertes grâce à l'amuïssement de la consonne finale, il s'est développé un son plus fermé («high»); comp. le changement parallèle de *ie* en *iè* et *ié* (§ 166), et de *o* en [œ] et [ø] (§ 177, § 182). Si l'amuïssement de la consonne est facultatif, ce qui est souvent le cas (§ 315), on a eu une double prononciation: ainsi *clef*, *leger*,

chanter se prononçaient *clèf*, *legèr*, *chantèr*, ou *clé(f)*, *légé(r)*, *chaulé(r)*. Cette fluctuation a duré longtemps, surtout pour les infinitifs en *-er* : à côté de la forme ordinaire en *-é(r)*, on a conservé *-èr*, jusqu'à nos jours, dans les rimes et dans le discours soutenu. Il est vrai que déjà Th. de Bèze (1584) parle avec dédain de »isti duri et Francicis purgatis auribus intolerabiles rythmi a doctissimis etiam poetis Aquitanis usurpati, quibus inter se conferunt *disputer* et *Jupiter*«. Pourtant les poètes, même les plus difficiles, continuent à se servir de ces rimes, appelées à tort »normandes«. En voici quelques exemples : *Chair* : *rocher* (Garnier, *Juives*, v. 977); *Jupiter* : *vanter* (Malherbe, I, 52, 160); *chair* : *pêcher* (id., I, 4); *clair* : *aveugler* (id., I, 30, 35); *mer* : *consommer* (id., I, 17, 360); *air* : *celer* (Hardy); *chair* : *boucher* (id.); *air* : *donner* (Corneille, *Menteur*, II, sc. 1); *toucher* : *cher* (*Polyeucte*, IV, sc. 5); *arracher* : *chair* (Molière, *L'Étourdi*, V, sc. 9); *cher* : *toucher* (*Dép. au.*, II, sc. 3); *enfer* : *léger* (*Tartuffe*, IV, sc. 6); *douter* : *Jupiter* (*Amph.*, III, sc. 10); *altiers* : *fiers* (Boileau, *L'art poétique*, III, v. 134); *fier* : *associer* (Racine, *Bajazet*); *marcher* : *cher* (*Phèdre*, V, sc. 1); *l'air* : *enfermer* (La Fontaine), etc. Au XVIII^e siècle, un grammairien anonyme (1727) remarque : »De fort bons auteurs françois ont dit . . . que ces sortes de rimes *nuer*, *armer* peuvent passer dans les grands poèmes, ajoutant qu'alors il faut, en dépit de l'oreille, prononcer durement les syllabes douces. Aussi ai-je souvent observé que ce mauvais conseil étoit suivi par la plupart des comédiens de Paris, même par la maîtresse du duc d'Orléans, je veux dire la belle Desmares, qui d'ailleurs avoit la prononciation si charmante et si délicate« (Thurot, I, 61). Ces rimes »normandes« s'emploient encore au XIX^e siècle : *Éther* : *palpiter* (Lamartine); *étouffer* : *enfer* (id.); *mer* : *blasphémer* (V. Hugo, *Contemplations*, Livre IV, n° 15); *hier* : *apostasier* (ib., Livre V, n° 7); *écumer* : *mer* (*Feuilles d'Automne*, n° 9; *Légende des Siècles*, II, n° 4); *aimer* : *mer* (Baudelaire); c'est une licence peu recommandable. Cependant Clair Tisseur admet ces rimes lorsque le vers qui suit l'infinitif en *-er* a une voyelle à l'initiale et qu'il n'y a aucun repos entre les deux vers. Il cite comme exemple quelques lignes d'un poème de M. Guimberteau :

Senti les buissons m'arracher
Un lambeau vivant de ma *chair*
A chaque détour de la route,

et il ajoute: »La prononciation *arraché* serait fausse ici, car la liaison est demandée« (*L'art de versifier*. Lyon, 1893. p. 164).

REMARQUE. A côté de la prononciation *-èr*, on trouve aussi *-ér*, à cause de *chanté(r)*. Le grammairien J. Hindret (1687) insiste beaucoup sur la nécessité de cette prononciation, et il ajoute que Molière »a pris soin de la faire valoir en la faisant observer à ses acteurs, et en les désaccoutumant peu à peu de la mauvaise habitude qu'ils avoient contractée de jeunesse dans la prononciation de ces syllabes finales. Il a si bien corrigé le défaut de cette manière de prononcer que nous ne voyons pas un homme de théâtre qui ne s'en soit entièrement défait, et qui ne prononce régulièrement les syllabes finales de nos infinitifs terminés en *-er*: ce qui ne se faisoit pas, il y a trente ans, particulièrement parmi les comédiens de province«. On continue pourtant à prononcer l'*e* ouvert, et Mme Dupuis (1836) recommande encore cette prononciation: »Dans le discours soutenu, et surtout dans les vers, l'*r* finale des infinitifs en *er* peut très bien se lier avec la voyelle d'un mot suivant: l'*e* qui précède prend alors le son ouvert« (p. 195).

173. Observations sur quelques cas particuliers:

1^o A s'est maintenu intact dans les parfaits de la 1^{re} conjugaison: *chanta* (cantavit), *porta* (portavit), etc. (II², § 165,³); dans les présents suivants: *as* (habes), *a* (habet), *vas* (vadis), *va* (vadit, vade), vfr. *estas* (stas), vfr. *esta* (stat), et dans quelques monosyllabes, dont la plupart sont des proclitiques: *la* (illa; § 139,¹); *ma*, *ta*, *sa* (cf. II², § 537); *à* (ad); *ça* (ecce hac); *jà* (jam), *déjà*, *jamais*; *là* (illac); *car* (quare): l'ancien doublet *quer* a disparu de bonne heure; on avait de même *al* à côté de *el* (aliud > *alid).

2^o La terminaison **-arem** donne régulièrement **-er**: *scholarem* > vfr. *escoler*, *singularum* (porcum) > vfr. *sengler*, *pilarem* > vfr. *piler*, *bucculare* > vfr. *bocler*, etc.; les formes modernes *écolier*, *sanglier*, *pilier*, *bouclier* sont dues à un changement de suffixe (III, § 212).

3^o La terminaison **-alem** donne régulièrement **-el** dans la vieille langue: *mortel*, *principel*, *leüel*, *journal*, etc.; on trouve aussi de bonne heure des formes dites savantes en **-al**: *mortal*, *principal*, *leial*, *journal*, qui font concurrence aux autres. La langue moderne a adopté tantôt **-el**: *charnel*, *hôtel*, *mortel*, *naturel*, *tel*; tantôt **-al**: *principal*, *royal*, *loyal*, *féal*, et parfois les deux terminaisons: *original* — *originel*, *sacramental* — *sacramentel*; cf. *matériel* — *matériaux*, *universel* — *universaux*, *journal* — *journellement*.

Il s'agit là peut-être d'une double évolution de la voyelle *a* diphtonguée. C'est ce que semblent prouver des doubles formes comme: *tal—tel*, *qual—quel*, *sal—sel*, *pal—pel*, *mal—mel*. On a tenté d'expliquer *mal* par la généralisation de la forme protonique dans des composés comme *malfaire*, *maldire*: c'est chose bien difficile, si l'on songe à *biefait*, qui offre la forme tonique (Voir Salverda de Grave, *Neophilologus*, t. III, pp. 162—163).

REMARQUE. A côté de *pal* et *pel*, on a *palum* > *pieu*; cette forme semble issue d'un pluriel *pieus* (*palos*), peut-être d'origine dialectale. Le même développement a eu lieu dans *qualem* > vfr. *quieu*, *talem* > vfr. *tieu*; ces deux formes s'employaient encore au XV^e siècle (Villon; Quinze joies). *Phiala* a été remplacé en latin vulgaire par *phiola*, d'où *fiote*. Sur le sort de *al* dans *valet* et *calet*, voir II², § 25, Rem. Le développement régulier du groupe *al* + *consonne* sera traité aux §§ 240, 241.

II. A PROTONIQUE.

174. A protonique entravé se conserve intact:

<i>ardentem</i>	<i>ardent</i>	<i>abbatem</i>	<i>abé, abbé</i>
<i>argentum</i>	<i>argent</i>	<i>baccalarem</i>	<i>bachelor, -ier</i>
<i>carbonem</i>	<i>charbon</i>	<i>clar(i)tatem</i>	<i>clarté</i>
<i>captiare</i>	<i>chasser</i>		

Quelques mots présentent [a] par allongement compensatoire: *spasmare* > *pasmer, pâmer*; *castellum* > *chastel, château*; *castigare* > *chastier, châtier* (cf. § 130).

CAS ISOLÉS. **Ascultare* (§ 188, Rem.) > *escoller, écouter*; le fait est dû à une confusion avec les nombreux mots commençant par *es-*. *Capitale* > vfr. *chatel*, ou *chetel, cheptel*. *Gallina* > *geline* (voir ZRPh., XXVIII, 114 ss.). Sur *orteil* (*articulum*) et *chétif* (*captivum*), voir § 5.

175. A protonique libre se conserve intact:

<i>amorem</i>	<i>amour</i>	* <i>sapere</i>	<i>savoir</i>
<i>habere</i>	<i>avoir</i>	<i>parabola</i>	<i>parole</i>
<i>amicum</i>	<i>ami</i>	<i>talentum</i>	<i>talent</i>
<i>aprilem</i>	<i>avril</i>	<i>lavare</i>	<i>laver</i>
<i>maritum</i>	<i>mari</i>	<i>latronem</i>	<i>larron</i>
<i>manere</i>	<i>manoir</i>	<i>marina</i>	<i>marine</i>

FORMES ANALOGIQUES. Dans les vieilles formes régulières *amier*, *amant*, *amons*, *amoïs*, *amierai*, etc., l'*a* a été remplacé par *ai* (§ 298,₂); de la même manière, *aimable* a supplanté *amable* qui n'est resté que comme prénom. On a conservé *amour*, *amant* (subst.) et *amé* (dans la vieille locution *nos amés et féaux sujets*). Rappelons aussi *béer* (batare) pour *baer* (comp. *bayer*, § 279,₁), à cause de *bée* (bataat); voir II², § 25.

CAS ISOLÉS. A s'affaiblit parfois en *e* féminin devant une voyelle, en particulier *u* [y] accentué: *maturum* > *mêur*, *mûr*; **habutum* > *ëu*, *eu*; *fatutum* > *fëu*, *feu*; *agurium* (§ 188, Rem.) > *ëur*, *heur*. Citons aussi: *Granarium* > *grenier* sous l'influence de *grain* (§ 298,₂). **Faraio* > *ferai* (cette forme s'explique peut-être par la phonétique syntaxique: *si farai* > *si ferai*, selon § 257; peut-être aussi *ferai* (pour *fairai*) est-il dû à une interdiction sémantique (J. Gilliéron, RPhF, XXXII, 1—65), pour éviter le contact avec le mot *fer*). *Grever* remonte à **grëvare* pour *gravare* à cause de **grëvis* (§ 118,₃). — A s'est obscurci en *o* dans *natalem* > *noël*; *natare* > **notare* (influence de *nauta*?) > vfr. *noer*; *patella* > *poêle*, et *amelette* (encore dans Richelet et Furetière) > *omelette*. — L'*a* s'est amuï dans *satullum* > *saoul* > *soûl* (cf. § 270,₁). — Pour *a* protonique libre précédé d'une palatale, voir § 194.

MOTS D'EMPRUNT. *Rabican* (esp. *rabicano*) s'est altéré en *rubican*. *Tabac* (esp. *tabaco*, holl. *tabak*, d'origine américaine) se prononçait aussi *tobac* (comp. angl. *tobacco*, dan. *Tobak*) au XVII^e siècle (voir Ménage, *Observations*, p. 244).

CHAPITRE VIII.

O OUVERT ACCENTUÉ (LAT. Ō).

I. O OUVERT TONIQUE.

176. O tonique entravé reste sans changement:

cōrnu	<i>cor</i>	fōrtem	<i>fort</i>
cōrnua	<i>corne</i>	mōrtem	<i>mort</i>
dōrmit	<i>dort</i>	pōrcum	<i>porc</i>
cōrda	<i>corde</i>	cōllum	<i>col</i>
pōrta	<i>porte</i>	mōllem	<i>mol</i>

Si la consonne suivante s'amuit, l'o ouvert, en devenant libre, s'affaiblit en *o* fermé, qui s'allonge, s'il n'est pas final: cōsta > *côte*; hōspitem > *hôte*; fōssa > *fosse*; nōstrum > *nôtre*; vōstrum (§ 118,3) > *vôtre*; lōstum > *lôt*; grōssum > *gros*; *mōttum (pour mūtum) > *mol*, etc. Tous ces mots se prononçaient dans la vieille langue avec un *o* ouvert; on disait *côte*, *nôtre*, *lôt*, etc., comme *côrde*, *côrne*, *fôrt*. Les doublets *notre* et *votre* doivent leur *o* ouvert à leur emploi proclitique (§ 179).

CAS ISOLÉ. Nuptias paraît avoir été influencé par *nōvins ou nōctem, d'où *nōptias ou *nōctias > *noces*.

177. O tonique libre devient [œ] devant une consonne, et [ø] en position finale; on écrit dans les deux cas **eu** (œu ou ue):

bōvem	<i>bœuf</i>	mōla	<i>meule</i>
nōvem	<i>neuf</i>	filiōlum	<i>filieul</i>
nōvum	<i>neuf</i>	ōpera	<i>œuvre</i>
ōpus vfr. ues		mōvet	<i>meut</i>
prōba	<i>preuve</i>	*pōtet	<i>peut</i>
cōr	<i>cœur</i>	*vōlet	<i>veut</i>
soror	<i>sœur</i>		

Mots germaniques: *faldistōl > vfr. *faudestuel* > *fanteuil*, *fōdr* > *feurre*, *hōsa* > *heuse*.

FORMES ANALOGIQUES. *Couvre*, *ouvre*, *prouve*, etc. ont remplacé les vieilles formes régulières *cnevre*, *uevre*, *prueve*, etc., sous l'influence des formes qui avaient un *ou* inaccentué (§ 180): *couvrir*, *couvrons*, *convrais*, etc.; comp. § 301. *Rone*, vfr. *ruce* (cf. esp. *rueda* < *rōta*), a peut-être été refait d'après *rouer*; il peut aussi venir directement de *ruce* > *rue* (*roe*) (cf. *lice* > *lie*; § 166, Rem.).

CAS ISOLÉS. Quelques mots se présentent avec un son [ɔ]: *fors* < *fōris*; *rossignol* < **lusciniōlu*; *geôle*, vfr. *jaïole* < *caveōla*; et, à côté de *filleul(e)* (< *filiōlu*), on disait, aux XVI^e et XVII^e siècles *fillol(e)*, forme dont Molière s'est servi à la rime (*fillole* : *parole*; *L'Étourdi*, v. 1567) et qui fut vivement blâmée par Vaugelas (*Remarques*, II, 25). On a essayé d'expliquer *fors* par son emploi comme proclitique; mais on aurait eu *fours* (cf. *fourvoyer*; § 179); on a vu dans *rossignol* une forme provençale, dans *jaïole* une influence savante. La double forme *fillenl(e)*, *fillol(e)* semble bien montrer que dans ces mots il s'agit d'une évolution particulière de la diphtongue, due à une accentuation décroissante (Cf. Salverda de Grave, *Neophilologus*, t. III, pp. 162 et 163).

MOTS D'EMPRUNT. *École* (*schōla*), *rose* (*rōsa*), *vole* (*vōlat*), *dévore* (*devōrat*), etc.

178. Voici quelques détails sur le développement de *o* en *en*.

1^o La voyelle ouverte **ò** [ɔ] se diphtongue d'abord en **uo**, prononcé probablement [wɔ], et qui se trouve dans *Ste Eulalie* et *St. Léger*: *bmona*, *riovet*, *duol*, etc. La diphtongue *uo*, point de départ commun de presque toutes les langues romanes, existe encore en italien: *bnono*, *uomo*, *duolo*, *nuovo*, *enore*, *suora*, etc.

2^o La diphtongue **uo** passe, dès le commencement du XI^e siècle, à **ue**; on trouve *ue* dans le «*Liber censualis*» de Guillaume I^{er} d'Angleterre et dans le *St. Alexis*: *avuec*, *duel*, *puel*, *puelt*, etc. Cette diphtongue a dû être croissante; elle rime parfois avec *ê* (*quièreent*: *muereent*; *Brut*, v. 9746), et elle se réduit dans quelques mots à un *ê* simple: *avuec* (*ab hoc*) > *avec*, *illuec* (VI, § 38,2) > *illec*; elle se prononçait donc probablement (wɛ), ou plutôt [ɥɛ]. Comp. l'étape espagnole: *duete*, *puede*, *nuevo*, *muere*, etc.

REMARQUE. L'ancienne forme *ue* s'est graphiquement maintenue dans la langue moderne après *c* et *g*: *cueillir*, *cercueil*, *orgueil*, et dans le nom du château de *la Muette*, à l'entrée du bois de Boulogne; pour ce dernier mot, l'orthographe a réagi sur la prononciation (§ 119): on dit maintenant [myɛl] au lieu de [mœ:t].

3^o La diphtongue *ue* passe, probablement vers la fin du XII^e siècle, à un son simple, qui s'écrit de beaucoup de manières (*eu*, *au*, *oe*, *oue*), et qui a dû être la voyelle palatale arrondie («low-front-round») [œ]. Cette voyelle, inconnue au latin et à la plupart des langues romanes, doit peut-être son origine à une assimilation progressive (§ 114): la première partie labiale [ɥ] de la diphtongue *ue* arrondit la voyelle suivante ([ɥɛ] > [ɥœ]; § 233,4) et finit par disparaître ([ɥœ] > [œ]); cf. la réduction de [wɛ] à [ɛ] dont nous avons parlé au § 159.

REMARQUE. Vers la fin du XIII^e siècle, on unit à la rime *pecheur* (*peccatōrem*) et *cuer* (*cōr*); donc, le son dérivé de *ō* est devenu identique au son dérivé de *ō*, *ū* (§ 182—183).

4^o La voyelle [œ], maintenue jusqu'à nos jours devant toute consonne prononcée: [nœf], [kœr], est devenue [ø], son plus fermé, si la consonne finale s'est amuïe: [pø], [vø]; comp. *bœuf* [bœf] et *bœufs* [bø] (II^e, § 287), *bœuf-gras* [bøgrɑ] (à côté de [bœfgrɑ]).

II. O OUVERT PROTONIQUE.

179. O protonique entravé:

1^o devient *ou* (cf. § 184): *fōrmicem > *fourmi*; pōrcellum > *porceau*; tōrmentum > *tourment*; fōr(is)- dans *fourvoyer*, *fourbu* (part. de *fourboire*).

2^o reste tel quel (cf. § 176): cōrnicula > *corneille*; cōrbicula > *corbeille*; dōrmire > *dormir*; mōrtalem > *mortel*; pōrtare > *porter*; ōbscurum > *obscur*.

Devant un *s* qui s'amuït, l'*o* ouvert peut s'affaiblir en *o* fermé: cōstatum > *costé* [kōste] > *côté* [kote]; hōspitale[m] > *hostel* [ōstɛl] > *hôtel* [otel].

REMARQUE. L'*ō* protonique entravé semble être devenu *o* fermé, puis *ou* [u] en moyen français. La dialectologie (Gilliéron, Dauzat) confirme cette opinion (cf. RPhF, XXXV, 143). L'Appendix Probi observe déjà: »formica, non

furmica«; et le glossaire de Cassel donne déjà *purcelli*. Les mots où *eet o* est resté tel quel ont été refaits d'après des formes où il était en radical accentué: *hôte, mort*, etc. . . . C'est ainsi qu'à côté de *fourbu, fourvoyer*, on a *forban, forfaire*, refaits d'après *fors*.

180. O protonique libre devient ou [u] (cf. § 185):

cōrona	<i>couronne</i>	nōvellum	<i>nouveau</i>
*mōrire	<i>mourir</i>	prōbare	<i>prouver</i>
cōlorem	<i>couleur</i>	mōvere	<i>mouvoir</i>
dōlorem	<i>douleur</i>	jōcare	<i>jouer</i>
mōlinum	<i>moulin</i>	lōcare	<i>louer</i>
*vōlere	<i>vouloir</i>		

FORMES ANALOGIQUES. *Feuillage* (vfr. *fonillage*) et *pleuvoir* (vfr. *plouvoir*) sont dus à l'influence de *feuille* (§ 207,4) et de *plent* (comp. § 118,1).

CAS ISOLÉS. On trouve par dissimilation (§ 512,2) un *e* féminin au lieu de *ou* dans *quenouille* (cōnucula). Comp. les vieilles formes *enor* (hōnore), *querone* (cōrona), *reont* (rōtundum; cf. § 268), *seror* (sōrorem), et la forme patoise *quemander*, pour *comander*.

MOTS D'EMPRUNT. *Colombe* (vfr. *coulombe*), *colonne* (vfr. *coulonne*), *domaine*, *doléance*, *novembre*, *opinion*, *voloulé*, *volume*, *dévorer*.

REMARQUE. L'*o* ouvert protonique libre, ouvert à l'origine en latin vulgaire, s'est fermé de bonne heure et a fusionné avec *o* fermé (cf. A. Dauzat, dans RPhF, XXXV, 145). Le fait est prouvé par les textes anglo-normands et autres qui notent indifféremment par *u* l'ancien *ō* de *dōlorem* aussi bien que l'*ō* de *sōliculum*.

CHAPITRE IX.

O FERMÉ ACCENTUÉ (LAT. Ō, Ū).

I. O FERMÉ TONIQUE.

181. **O tonique entravé** devient **ou** [u]:

ūrsum	<i>ours</i>	rūpta	<i>roule</i>
sūrsa	<i>source</i>	dūb(i)tat	<i>doute</i>
sūrdum	<i>sourd</i>	gūstum	<i>goût</i>
fūrca	<i>fourche</i>	mūscā	<i>mouche</i>
*cōrtem	<i>cour</i>	cō(n)stat	<i>coûte</i>
tūrrem	<i>tour</i>	pūlverem	<i>poudre</i>
cūrre	<i>courre</i>	gūtta	<i>goutte</i>

Il paraît qu'au moyen âge on prononçait **ó**: *órs*, *tór*, *róte*, *córt*, *góte*, etc.; dans beaucoup de vieux textes, cet *o* pouvait assoner ou rimer avec l'*o* < *ō* latin libre (§ 182); on trouve *jor* : *flor*; *boche* : *ore*; *secors* : *dolors*; *ros* : *desiros*; il y avait donc une grande conformité de son. Pourtant, cette conformité n'a pas dû être complète, comme le prouve le développement postérieur: *o* de *o* entravé > **ou**: *jour*, *bouche*, *roux*, tandis que *o* de *o* libre > **eu**: *fleur*, *heure*, *désireux*. Par où se distinguaient donc ces deux *o*? peut-on supposer une différence quantitative?

CAS ISOLÉS. Devant un *r* suivi d'une nasale, l'ancien *o* (*ou*) est devenu ouvert; on dit maintenant *forme*, *morne*, *orne*, *ourne*, tandis que la prononciation médiévale était *fourme* (*fōrma*; cf. it. *fórma*), *mourne*, *ourne* (*ūlrum*), *ourne* (*ōrnat*); comp. la rime *ourne* : *pour me* (Pathelin, v. 13). Notons aussi *gorge* (*gūrga*). On trouve *eu* dans *aliōrsum* > vfr. *aillors* > *ailleurs*. Sur *deōrsum* > *jus*, voir § 118,3.

REMARQUE. Sur les mots qui présentent un *ū* latin provenant d'un *y* grec, voir § 152, Rem.

182. O tonique libre devient [œ] devant une consonne, et [ø] devant une voyelle ou en position finale; on écrit dans les deux cas **eu** (**ue**, **œu**):

flōrem	fleur	cōda (§ 188)	queue
dolōrem	douleur	nōdum	nœud
illōrum	leur	cōtem	queux
mōres	mœurs	prōdem	prenx
hōra	heure	nepōtem	neveu
plōrat	pleure	vōtum	vœu
sōlum	seul	otiōsum	oiseux
gūla	gueule	dūos	deux

FORMES ANALOGIQUES. On dit *avoue*, *coule*, *savoure*, *coud*, etc., pour *aveue*, *keule*, *saveure*, *keut*, sous l'influence des formes où l'*ó* latin était protonique (§ 185): *avoner*, *avouons*, *avouais*, etc.; comp. § 301.

De la même manière, on voit souvent dans *époux*, *jaloux*, *loup*, *ventouse* (vfr. *espeus*, *jaleus*, *leu* (conservé dans *Chanteleu*, *Pisseleu*, à la *queue leu* [c.-à-d. *le*] *leu*), *venteuse*), l'influence de *épouser*, *jalousie*, *louve*, *ventouser*. On parle de même pour *amour* (vfr. *ameur*) d'une analogie avec *amonreux* ou d'une influence dialectale; pour *pelouse* (vfr. *peleuse*) d'une influence dialectale. Mais est-il possible d'expliquer par l'analogie ou des influences dialectales des cas aussi nombreux (cf. encore *labour*, *autour*, *vautour*, etc.)? Les formes en *eu* sembleraient prouver qu'on se trouve en présence ici d'un système de doublets ou d'évolutions phonétiques divergentes apparaissant simultanément dans le langage et maintenus longtemps côte à côte, tout comme *ai* et *oi* dans le parler moderne (Salverda de Grave, *Over de bekleintoonde klinker in Antour en enkele andere woorden*. Cf. Rom., XLVII, 455). Cette double évolution aurait pour origine une double accentuation de la diphtongue, tantôt croissante, tantôt décroissante (voir S. de Grave, *Neophilologus*, t. III, pp. 162 et 165, et cf. §§ 156 et 159, 166, 171 et 173, 177).

CAS ISOLÉS. Dans le parler vulgaire, l'*o* fermé de quelques mots a été remplacé par un *o* ouvert: *jūvenem* > *jòvene* > vfr. *juene* > *jeune*; *ōvum* > *òvo* > vfr. *uef* (it. *uovo*, esp. *huevo*) > *œuf*. **Mōra* (pour *mōrum*) devient régulièrement vfr. *meure*,

qui se change en *mûre*, probablement sous l'influence du subst. *mûrier* (comp. § 302). L'ancienne prononciation s'est conservée dans les patois: »Nous disons *meure* en Anjou«, remarque Ménage (*Observations*, p. 324). Nos > nous, vos > vous, prô > pour, ûbi > où ont ou à cause de leur emploi proclitique (cf. § 185).

MOTS D'EMPRUNT. *Proue* vient du génois *proa* (< *prōra*). *Tuf* est également italien. Pour *humour*, voir § 77. Les mots tels que *adore*, *console*, *dévol*, *noble*, *octobre*, *sobre*, *rude*, etc. sont savants.

183. Le développement de l'o fermé gallo-roman en vieux français est une question assez délicate. On a rapproché son évolution de celle de [u] (cf. § 187): l'o fermé latin serait resté monophthongue et se serait conservé tel quel jusqu'au XII^e siècle. Vers 1200, cet o (»mid-back-round«), dans la plupart des dialectes (excepté le lorrain et le bourguignon), aurait changé de lieu d'articulation et, en passant par une étape mixte (»mid-mixed«), aurait abouti à la palatale arrondie correspondante (»mid-front-round«): *flor* > *fleur*, *dolor* > *douleur*, *nevou* > *neveu*. Il semble plus vraisemblable de rapprocher le développement de o fermé de celui de e fermé (*e* > *ei* > *oi*; *o* > *ou* > *eu*). L'existence d'une diphtongue paraît prouvée par la graphie ancienne **ou** (Ste Eulalie: *bellezour*, *soue*; Jonas: *correcious*, v^o 3). On rencontre aussi (XI—XII^e siècle) les graphies **o** (*flor*, *dolor*) et **u** (surtout en Normandie: *flur*, *dolur*). Mais on peut légitimement supposer que »cet o avait légèrement le son d'une diphtongue, car c'est devant un élément labial *u*, *w* (effacé ensuite) qu'il a dû devenir [œ], [ø]« (E. Bourciez). Le fait semble dater de la 2^e moitié du XII^e siècle. La distinction entre [ø] et [œ] ne remonte qu'au moyen français. Devant une consonne labiale conservée, la diphtongue s'est arrêtée au stade *ou*: *lupa* > *louve* (cf. § 233,6).

REMARQUE. Les poètes des régions où le son *eu* ([œ] ou [ø]) est inconnu, l'assimilent au son qui en est le plus voisin, à [y], et font rimer *sœur* et *sûr*, *rumeur* et *mur*, etc. Ces rimes imparfaites, appelées tantôt »provençales« ou »gasconnes«, tantôt »normandes« ou »de Chartres«, sont beaucoup employées aux XV^e et XVI^e siècles, et, grâce à leur commodité, elles sont souvent imitées par les auteurs de l'Ile de France. En voici quelques exemples: *Battu* : *feu*

(Picot et Nyrop, *Nouv. rec. de farces*, p. 14); *peur* : *sûr* (ib. p. 122); *assure* : *heure* (ib. p. 168); *humeur* : *meur* (Martin le Franc; Rom. XVI, 434); *murmure* : *heure* (RPF, X, 31); *sœur* : *sûr* (Rousard); *peu* : *repu* (id.); *pu* : *feu* (id.), etc., etc. Malherbe, qui haïssait les provincialismes (§ 52,2), condamne sévèrement ces rimes (IV, 382, 419, 462), quand il les rencontre chez Desportes; pourtant il succombe lui-même à l'influence du terroir, et on trouve dans ses propres poésies *ceux* : *décus* (l, 288)! Ces rimes incorrectes n'étaient plus admises au XVII^e siècle; c'est par exception qu'on trouve *adieu* : *veu* dans Mairet (*Sophonisbe*, v. 1216). Charrosselles du »Roman bourgeois« critiquent *cœur* : *dur* en ces termes: »Voilà une rime gasconne ou périgourdine, et vous la pouvez faire trouver bonne en deux façons, en violentant un peu la prononciation, car vous pouvez dire un *cœur* aussi *deur*, ou un *cur* aussi *dur*.«

II. O FERMÉ PROTONIQUE.

184. O protonique entravé devient ou [u]:

cōrte(n)sem	courtois	dŭb(i)tare	douter
*tŭrturella	tourterelle	sŭbvenire	souvenir
*tŭrbulare	troubler	*diŭrnata	journée

CAS ISOLÉS. Par dissimilation (§ 512,2), l'o s'affaiblit en *e* féminin: *sŭccurrere* > *secourir*; *sŭbmonere* > vfr. *seuondre*; **sŭbdiurnare* > vfr. *sejourner*, changé en *séjourner*. Devant *r*, l'o devient ouvert [ɔ]: *fōrmaticum* > *formage*, *frouage* (§ 518,1); *Urbiniaco* > *Orbigny*. *Ortie* (*ŭrtica*) est plutôt un mot savant.

185. O protonique libre devient ou [u] (cf. § 180, § 184):

nōdare	nouer	cŭbare	couver
*vōtare	vouer	sŭbinde	souvent
spō(n)sare	épouser	nŭtrire	nourrir

FORMES ANALOGIQUES. Les formes primitives *flourir*, *plourer* ont été remplacées par *fleurir*, *pleurer*, sous l'influence de *fleur* et *pleurs* (§ 301).

CAS ISOLÉ. L'o s'est affaibli eu *e* féminin dans *Jōhannem* > *Jehan*, contracté en *Jean* [ʒā].

MOTS D'EMPRUNT. *Moment* (mōmentum), *oraison* (ōratio-nem), *soleil* (sōliculum) ne sont pas entièrement populaires; on trouve au moyen âge les formes régulières *ouraison* et *soulcil*. Le préfixe *pro-* est un calque savant du lat. *prō*, la forme populaire est *pour-*; comp. *proclamer* et *pourvoir*, *promener* et vfr. *pourmener*, *profit* et vfr. *proufit*. *Récupérer* est le doublet savant de *recouvrer* (recūperàre).

CHAPITRE X.

U ACCENTUÉ (LAT. Ū).

186. U tonique ou protonique, entravé ou libre, devient [y], tout en restant graphiquement intact :

nūllum	<i>nul</i>	jūdicare	<i>juger</i>
cūlum	<i>cul</i>	fūrorem	<i>fureur</i>
fūstem	<i>fût</i>	jūrare	<i>jurer</i>
pūrgat	<i>purge</i>	dūrare	<i>durer</i>
pūlicem	<i>puce</i>	lūminare	<i>(al)lumer</i>
brūma	<i>brume</i>	fūmare	<i>fumer</i>

CAS ISOLÉS. Dans quelques mots, ū tonique s'est abrégé en ũ (o) : lūridum > *lourd* ; mūsculum > *moule* (*muscle* est savant). Būtyrum donne régulièrement vfr. *burre* (conservé en wallon) ; la forme moderne *beurre* paraît empruntée à quelque dialecte. Pour l'ā protonique, il faut relever les cas spéciaux suivants : frūmentum > *froment* ; jūnicem > *jenicia > *génisse*. Jūniperum a été remplacé dans le latin vulgaire par *jeniperum, d'où vfr. *geneivre*, *genoivre*, altéré en *genièvre*.

187. Le passage de la vélaire arrondie [u] («high-back-round») à la palatale arrondie correspondante [y] («high-front-round») n'a eu lieu que dans une partie du domaine roman : en France (excepté la région wallonne et celle du haut et du moyen Rhône), dans certains dialectes de la Suisse (l'engadinais) et de la Haute-Italie, et, sporadiquement, en Portugal. On a

supposé que ce changement était dû à une influence celtique (§ 5); il aurait donc dû s'effectuer à une époque où le celtique était encore vivant. Pourtant, rien ne prouve que la prononciation de l'*ū* latin eût changé en gallo-roman dès le III^e siècle, et, si nous nous reportons aux mots d'emprunt latins qui ont passé par le gallo-roman en vieux haut-allemand, nous constatons qu'ils présentent un [u] inaltéré: *pruna* > **pfrûma*, *mulus* > *mûl*. Enfin, la conservation intacte de l'explosive de *culum* > *cul* montre clairement que, dans ce mot, le son [y] n'existait pas à l'époque de l'assimilation de *c* (§ 404): comme la position de la langue est la même pour [y] («high-front-round») et pour [i] («high-front»), le groupe [ky] aurait dû suivre le développement de [ki]. Ajoutons que le passage [u] > [y] dans les dialectes italiens ne paraît avoir eu lieu qu'après l'an 1000. L'existence d'un [y] pur, peu vraisemblable en gallo-roman, paraît encore douteuse dans la plus ancienne période du français; les mots passés en anglais présentent un développement particulier qui admet difficilement [y] comme point de départ. On possédait en vieil anglais les deux sons [y] et [u]; or, le son français n'a été assimilé à aucun d'eux; [y:] est devenu [ai], orthographié *i*: *fȳr* > *fire* [faïə]; *hȳd* > *hide* [haid], et [u:] est devenu [au], orthographié *ou* ou *ow*: *brûn* > *brown* [braun], *grûnd* > *ground* [graund], tandis que l'*u* long d'origine française a abouti à [ju], orthographié *u*: *use* [ju:z], *pure* [pjuə], *nature* [ne'tʃə], etc. Le son français n'a donc pu être ni [y], ni [u]; son évolution en anglais fait supposer comme point de départ probable la voyelle mixte [ũ] («high-mixed-round»), qui est très répandue, par exemple en norvégien et en suédois. Il faut ajouter qu'au point de vue physiologique, ce son est une étape intermédiaire nécessaire, et même la seule admissible: pour devenir la palatale arrondie [y], la vélaire arrondie [u] doit peu à peu changer de lieu d'articulation; le déplacement a lieu d'arrière en avant, et, à un moment donné, la voyelle a dû être «mixte». Il est impossible de dire quand cette voyelle a remplacé l'*u* pur [u], ni quand elle est devenue [y]. Au lieu d'une influence celtique — douteuse —, il vaut mieux parler d'un développement spontané. C'est cette dernière thèse que soutient M. J. D. M. Ford (*Mélanges Thomas*, p. 157); il voit dans le passage de [u] à [y] un phénomène purement roman, dû à la même tendance

qui, par diphtongaison, a converti l'o ouvert et l'o fermé toniques libres en [œ] et [ø], c'est-à-dire en voyelles d'avant arrondies.

REMARQUE. On trouve parfois au moyen âge *u* (< *ū*) rimant avec *o* (< *ō*, *ū*), surtout dans des textes anglo-normands; le *Jeu d'Adam*, par exemple, offre les rimes *criator* : *dur* (v. 230—31), *mēur* : *nūreor* (v. 896—97), et, à l'intérieur des vers, les graphies *dore* (*dūra*), *engendreore*. Ce phénomène, qui s'observe aussi dans le *Brandan* et ailleurs, semble encore militer en faveur de la non-existence d'un [y] pur.

CHAPITRE XI.

AU ACCENTUÉ.

188. AU s'est conservé comme diphtongue en roumain (aurum > *aur*), en sicilien (laurus > *addauru*), en sarde et en béarnais; partout ailleurs, il a subi des altérations plus ou moins graves. Le plus souvent, il est devenu monophthongue, comme au Nord de la France, où tout **au**, tonique (aurum) ou protonique (ausare), primitif (pauperem) ou de formation postérieure (paraula < parabola; § 376,1), s'est resserré, au moyen âge, en un **o ouvert**. Ce son ne s'est conservé jusqu'à nos jours que dans certains cas spéciaux; partout ailleurs, il s'est changé en *o* fermé ou en *ou*. Voici quelques détails:

1^o L'*o* ouvert s'est conservé surtout devant ou après *r*: aurum > *or*; thesaurum > *trésor*; claudere > *clore*; auricula > *oreille*; *exaurare > *essorer*; *laurarium > *lorier*, *laurier*; taurellum > *toreau*, *laureau*; *rauba > *robe*; fabrica > *faurga (§ 376,2, § 401,2, Rem.) > *forge*; parabola > *paraula (§ 234) > *parole*; sagma > *sauma (§ 428) > *sonme*; Paulum > *Pol*, *Paut*; claustrum > *closre* > *cloistre*, *cloître* (influence de *cloison*). Pour nausea > *noise*, voir § 206.

CAS ISOLÉ. On trouve **a** pour *o* dans (*cresson*) *alénois* pour *ollénois*, forme assimilée de *orlénois* (§ 362, Cas isolés) < Aurelianensem.

2^o L'*o* ouvert est devenu *o* fermé, surtout devant [z]: ausat > *ose*; ausare > *oser*; causa > *chose*; pausat > *pose*; pausare > *poser*; clausum > *clos*; pauperem > *povre*, *pauvre*; paupertatem > *povreté*, *povreté*, *pauvreté*; avis struthio > *austrutsio (§ 446,2, Cas isolés) > *ostruce*, *autruche*.

3^o L'*o* ouvert est devenu *ou* [u] devant une voyelle: *gabata* > **gauta* (§ 376,3) > *joue*; *laudat* > *loue*; *laudare* > *louer*. Comp. *alouette* (dér. de *aloue* < *alauda*), *enrouer* (dér. de *raucum*). *Outarde* (vfr. *ostarde* < **austarda* < *avis tarda*) semble une forme dialectale. *Chou* a été tiré de *choux* (11², § 323).

4^o Sur *paucum* > *pou* > *peu*, voir § 248, Cas isolés. *Cauda* est devenu de bonne heure *cōda*, d'où *queue* (§ 182).

MOTS D'EMPRUNT. *Auditeur*, *audition*, *auguste*, *autorité*, *aurifier*, *aurore*, *frauder*, *rauque*, *restaurer*, *Laure*. On trouve aussi au dans quelques mots populaires qui ont subi une restauration orthographique (§ 96,2): *autruche*, *laurier*, *Paul*, *pauvre*, *pauvreté*, *saur*, *laureau*.

REMARQUE. Au inaccentué se réduit à *a*, si la syllabe suivante contient un *u* (*o*); cette dissimilation remonte au latin vulgaire: *augustum* > *agusto* > *août*; *Autura* > *Atura* > *Eure* (§ 269); *auscultare* > *ascoltar* > *écouter* (§ 174, Cas isolés); *augurium* > *aguro* (§ 471,3, Cas isolés) > *ëur* > *heur* (§ 99, § 479, Rem.); *Sauconna* > *Saconna* > *Saône* > [so:n] (cf. § 270,1).

189. Quel que soit le son qu'offre la langue moderne, *o* ouvert, *o* fermé, ou *ou*, on avait partout un *o* ouvert au moyen âge; on disait *chose* [tʃɔzə], *povre* [pɔvrə], *joe* [dʒɔə], comme *or* [ɔr] et *forge* [fɔrdʒə]; les assonances nous le montrent; cf. *apostolie* : *povre* : *chose* : *desconfortet* : *enclodet* (St. Alexis, str. 61). Le passage d'*au* à *o*, inconnu au provençal, n'a eu lieu que très tard en français: les formes *chose*, *chou*, *joie* (*gaudia*) montrent que la monophthongaison est plus récente que la palatalisation des groupes *ca* et *ga* (cf. § 401—402); d'un autre côté, le glossaire de Reichenau (§ 12) offre déjà *sora* (all. *saur-*), *soma* (*sagma*), *ros* (cf. prov. *raus*). Il est impossible de déterminer quand l'ancien *o* ouvert s'est scindé en *o* fermé et en *ou*.

CHAPITRE XII.

INFLUENCE DES PALATALES.

190. L'influence des palatales est progressive ou anticipante.

1^o Les palatales influencent la voyelle accentuée suivante, si c'est un *ē* ou un *a*: *cēra* > *cire* (§ 191), mais *vēra* > *veire* (§ 156); *carum* > vfr. *chier* (§ 192), mais *rarum* > vfr. *rer* (§ 170). Comp. encore le sort de l'*a* protonique libre: *capillum* > *cheveu* (§ 194), mais *famosum* > *fameux* (§ 175).

2^o Les palatales influencent la voyelle précédente, en se combinant avec elle: *pacat* > *paie*, *plīcat* > *ploie*, *plīcare* > *ployer*, *plaga* > *plaie*, *majum* > *mai*; *audiat* > **o(d)jat* (§ 475,4) > vfr. *oie*; *exagium* > **essā(g)jo* (§ 477,1) > *essai*. Souvent un yod se dégage d'une consonne mouillée due à la combinaison d'une palatale et d'une autre consonne (§ 305, § 468,4); le dégagement du yod est accompagné de la disparition du mouillement: *paria* > *paire*, *basiat* > *baise*, *ostium* > *huis* (§ 204), *ostrea* > *huître*, *rationem* > *raison*. Si la consonne reste mouillée, il n'y a pas de dégagement de yod: *valeam* > *vaille* [vaʎə] (§ 207), *campanea* > *champagne* [ʃāpaɲə] (§ 228—231). Les combinaisons *pj*, *bj*, *vj*, *nj* (§ 472), *cj* (§ 476), consonne + *tj* (§ 474,4) forment entrave et ne dégagent pas de yod: *sapiam* > *sache*, **rabia* > *rage*, *cavea* > *cage*, *vindemia* > *vendange*, *faciam* > *fasse*, *captiat* > *chasse*.

3^o Parfois les deux influences agissent en même temps, quand la voyelle se trouve précédée et suivie d'une palatale: *cacat* > *chie* (§ 208).

A. VOYELLE PRÉCÉDÉE D'UNE PALATALE.

I. PALATALE + É (LAT. Ē, Ī).

191. É tonique libre, précédé d'une palatale, devient i :

cēpa	cive	licēre	loisir
cēra	cire	placēre	plaisir
mercēdem	merci	tacēre	vfr. <i>laisir</i> (II ² , § 74, ₂)
jacēre	gésir		

De la même manière, la terminaison **-ensem** (ou **-ese**, selon § 318,₃), qui régulièrement donne *-eis*, *-ois* (§ 155), devient **-is**, si elle est précédée d'une palatale: *page(n)sem* > *pays*; **marce(n)sem* > vfr. *marchis* (infl. de *marche*), d'où *marquis* (§ 44,₃); *Bellovacensem* > vfr. *Beauvoisis*; *Cameracensem* > *Cambrasis*; *Parisiensem* > vfr. *parisis* (conservé dans les termes vieilliss *sou parisis*, *livre parisis*).

FORMES ANALOGIQUES. *Dicēbam* > *diseie*, *disoie*, *disais*; **facēbam* > *faiseie*, *faisoie*, *faisais* (influence des autres imparfaits en *-ēbam* > *-ie*). *Recēpit* (pour *recīpit*, selon § 139,₃) > *receit*, *reçoit*. *Cēlat* > vfr. *ceile*, *çoile*, remplacé par *cèle* (cf. § 300,₂, et II², § 26). L'analogie a également entravé le développement régulier de *français* et de *bourgeois* (III, § 279).

MOT D'EMPRUNT. *Cène* (cœna).

II. PALATALE + A.

192. A tonique libre, précédé d'une palatale, aboutit, dans la vieille langue, à **ie**.

capum	chief	pacare	païier
carum	chier	plicare	pleïier
mercatum	marchié	precare	preïier
peccare	pechier	necare	neïier
caricare	chargier	negare	neïier
manducare	maugier	ligare	leïier
judicare	jugier	mendicare	mendiïer

Il en est de même dans tous les cas où la palatale est de formation romane et due au changement d'un *i* ou d'un *e* en [j] (§ 262,₃), ou au développement d'une consonne mouillée (§ 190,₂): *com* -

meatum > *congié*; *balneare* > *bagnier* (§ 229,4); *cochleare* > *cueillir*; *consiliare* > *conseillier*; *vigilare* > *veillier*; *flagrare* > *flairier*; **impejorare* > *empeirier*; *luctare* > *luitier*; *tractare* > *traitier*; *cogitare* > *cuidier*; *adjutare* > *aidier*; **amicitatem* > *amilié*; *captiare* > *chacier*; *pretiare* > *preisier*; *laxare* > *laissier*; *basiare* > *baisier*, etc.

REMARQUE. Par analogie, la diphtongue *ie* a été introduite dans plusieurs verbes où *i* et *e* étaient primitivement indépendants; on trouve ainsi, à partir du XIII^e siècle, *mari er*, *oubli-er*, *cri-er*, *fi-er* riment en *-ier*.

193. A partir du XIV^e siècle, cet *ie* se réduit dans la plupart des cas à *e*; la réduction est d'origine en partie phonétique, en partie analogique.

1^o Par un développement phonétique, *ie* devient *e* après les consonnes chuintantes (*ch*, *g* [ʒ]) et les mouillées [ɲ] et [ʎ]: *chief* > *chef*, *chier* > *cher*, *marchié* > *marché*, *pechier* > *pecher*, *man-giez* > *mangez*, *man-gierent* > *mangerent*, *conseillier* > *conseiller*, *bagnier* > *bagner* (cf. § 229,4), etc. Dans tous ces cas, l'*i* a été absorbé par la consonne précédente. On trouve encore au XV^e, et même au XVI^e siècle, des formes telles que *chièvre*, *dangier*, *tachié*; mais ce n'est peut-être là qu'une graphie; cf. *lieve*: *acheve* (Pathelin, v. 1222—23); *achieve* est une leçon isolée. Au point de vue orthographique, la langue moderne hésite entre *ie* et *e* après *ill* [ʎ]: *aiguillier* (cf. le verbe *aiguiller*), *groseillier*, *joaillier*, *médaillier* (cf. le verbe *médailier*), *quincaillier*, mais *conseiller*, *oreiller*, *poulailler*, *cornouiller*, etc.

2^o Ensuite, par un développement analogique, la même réduction de *ie* en *e* a eu lieu dans tous les verbes en *-ier* où la diphtongue n'était précédée ni d'une consonne chuintante, ni d'une mouillée; cette réduction est due à l'influence des verbes en *-er*: *laissier* > *laisser*, *laissé* > *taissé*, *laissiez* > *laissez*, *laissierent* > *laissèrent*; *baisier* > *baiser*; *aidier* > *aider*; *flairier* > *flairer*, etc.

3^o L'ancien *ie* ne persiste que dans *chien*, *chrétien*, *ancien*, *païen*, *amilié*, *moilié*, *pilié* (comp. *bonté*, *santé*, etc.), et dans les mots en *-ier* (< *-arium*; cf. III, § 248): *épicier*, etc.

REMARQUE. La diphtongue *ie* (< lat. *a*), combinée avec un *e* féminin suivant, se réduisait à *ie* dans les dialectes de l'Est et du Nord-Est: *manducata* > *man-giee* > *mangie*; **mansionata* > *maisuiede*, *maisniee* > *maisnie*; *basiata* > *baisiee* > *baisie*, etc. (comp. § 166, Rem.). Dans le wallon moderne, on dit *coutchi* (coucher), *petchi* (pécher), etc.

194. A protonique libre, précédé d'une palatale, devient **e** féminin:

caballum	<i>cheval</i>	camisia	<i>chemise</i>
capillum	<i>cheveu</i>	capreolum	<i>chevreuil</i>
capistrum	<i>chevêtre</i>	canalem	<i>chenal</i> (§ 173,s)
canutum	<i>chenu</i>	gal(l)ina	<i>geline</i>
capitium	<i>chevez, -et</i> (§ 346,1)		

Pour *a* protonique entravé (maintenu), voir § 174.

Cas ISOLÉS. *Chaleur* (calorem), *chaloir* (calere), *charogne* (*caronia) sont dus respectivement à l'influence de *chalt* (calidum) et de *char* (carnem), dont la voyelle entravée s'est conservée régulièrement.

Chanoine, chapitre, chameau, charité, etc. sont demi-savants.

MOTS D'EMPRUNT. *Cadavre, caduc, calice, canal, caverne*, etc.

B. VOYELLE SUIVIE D'UNE PALATALE.

I. I + PALATALE.

195. I tonique ou protonique, suivi d'une palatale, reste **i**, en absorbant le yod que dégage la palatale (§ 405):

dīcere	<i>dire</i>	*dīceraio	<i>dirai</i>
frīgere	<i>frire</i>	dīctare	vfr. <i>ditier</i>
afflīgere	vfr. <i>afflire</i>	*amīcītatem	<i>amilié</i>
mīca	<i>mie</i>	tītīonem	<i>tison</i>
amīcum	<i>ami</i>	salsīcia	<i>saucisse</i>

CAS ISOLÉ. *Frīgidum* se change en **frīgidum* > *freit, froid* (cf. it. *freddo*).

II. E FERMÉ + PALATALE.

196. E fermé, tonique ou protonique, suivi d'une palatale, devient **ei**, qui se change en **oi** (§ 155).

1^o É tonique:

plicat	<i>plioie</i>	tēctum	<i>toit</i>
ligat	vfr. <i>loie</i>	strictum	<i>étroit</i>
lēgem	<i>loi</i>	dīgitum	<i>doigt</i>
rēgem	<i>roi</i>	cerevīsia	<i>cervoise</i>
pīcem	<i>poix</i>		

2^o É protonique :

plicare	ployer	licere	loisir
ligare	vfr. <i>loier</i>	tectura	toiture
lēgalem	<i>loyal</i> (§ 173,3)	*piscionem	<i>poisson</i> (§ 476,1)
rēgalem	<i>royal</i> (§ 173,3)		

CAS ISOLÉS. A côté de la forme classique *vīcīnus*, il semble avoir existé un doublet dialectal **vēcīnus*, d'où roum. *vecin*, esp. *vecino* et fr. *veisin*, *voisin*. Sur le développement de -ītia, voir III, § 218.

FORMES ANALOGIQUES. *Plier*, doublet de *ployer*, est dû à l'analogie; on disait d'abord *ployer*—*ploie*, puis, sous l'influence de verbes comme *proyer* (*prēcare*; § 198) —*prie* (§ 197, § 299,2), on a dit *ployer*—*plie*, et finalement *plier*—*plie* (II², § 28). De la même manière s'explique *lier* (*ligare*) pour *loyer*; *lien*, pour vfr. *leien*, *loien* (*ligamen*) est dû à *lier*. Sur *dīctum*, voir II², § 102,7.

MOTS D'EMPRUNT. *Légal*, *digital*, *vicinal*, *répliquer*, etc.

III. E OUVERT + PALATALE.

197. E ouvert accentué, suivi d'une palatale, devient i :

dēcem	<i>dis</i> , <i>dix</i>	lēc̃tum	<i>lit</i>
nēgat	<i>nie</i>	pēc̃tus	<i>pis</i>
*prēc̃at	<i>prie</i>	despēc̃tum	<i>dépīt</i>
lēgo	<i>li</i> , <i>lis</i>	ēqua	vfr. <i>ive</i>
pējus	<i>pis</i>	mēdium	<i>mi</i>
dēc̃imum	<i>disme</i> , <i>dīme</i>	prēt̃ium	<i>pris</i> , <i>prix</i>
lēgere	<i>lire</i>	prēt̃iat	<i>prise</i>
pējor	<i>pire</i>	ecclēs̃ia	<i>église</i>
sēx	<i>sis</i> , <i>six</i>	mēream	vfr. <i>mire</i> (II ² , § 27, Rem.)
ēxit	vfr. <i>isl</i> .		

Ce développement suppose comme point de départ la triplongue *iei*, qui se retrouve sporadiquement en provençal (*niei* = fr. *mi*), mais qui n'a été conservée dans aucun texte français; au nord de la Loire, elle s'est réduite de différentes

manières: on a *ie* surtout dans le Nord-Ouest (lectum > *liet*), *ei* à l'Est (lectum > *leit*), et *i* dans la Normandie du N.-E., surtout sur la rive droite de la Seine, et dans l'Ile de France (lectum > *lit*). La diphtongaison de *ě* ne pouvant avoir lieu devant la palatale entravée (comp. *sěptem* > *sept*), n'a pu se produire qu'après le mouillement de *et* (§ 407).

CAS ISOLÉS. La terminaison -*ěrium* est représentée par -*ier*: *ministerium* > *métier*, *monasterium* > *moutier*. Intěgrum, accentué intěgrum (§ 138), donne vfr. *entir*, devenu *entier* sous l'influence du suffixe -*ier*. Pěctinem > vfr. *pigne*; Ménage connaît encore cette prononciation qu'il attribue au petit peuple de Paris (*Observations*, p. 328); elle a disparu devant *peigne*, dû à l'influence de *peigner*. *Sěquere > vfr. *sivre*, puis *suivre* sous l'influence de *sui(s)* (< *siu* < **sěquo*; cf. § 518,4); voir II², § 31, Rem. Sěnior s'altère en **sějor* (§ 519,1) > *sire*. *Cerise* remonte à **cerěsia*, pour *cerasia*.

198. E ouvert protonique, suivi d'une palatale entravée ou libre, devient **ei**, qui se change en **oi** (§ 157):

děcanum	doyen	mědianum	moyen
věctura	voiture	mědietatem	moitié
sěxaginta	soixante	měssionem	moisson

Ainsi, en syllabe faible, où *ě* ne peut pas se diphtonguer (§ 168), *ě* + palatale donne le même résultat que *ē* + palatale (§ 196).

FORMES ANALOGIQUES. Les vieilles formes régulières *neĭier*, *preĭier*, *preisier*, *seĭier*, *eĭssir*, *empeĭrier* ont été changées en *nier*, *prier*, *priser* (*apprécier* est savant), *scier*, *issir*, *empirer*, sous l'influence des formes accentuées sur le radical (§ 197): *nie* (*něgat*), *prie* (*prěcat*), etc.; comp. § 299,2, et II², § 28. De même le vfr. *proĭiere* > *prière*.

IV. A + PALATALE.

199. A tonique ou protonique, suivi d'une palatale, devient **ai**, prononcé ordinairement [ɛ], rarement [e].

1^o A tonique:

fac	<i>fai(s)</i>	facere	<i>faire</i>
pacas	<i>paies</i>	majum	<i>mai</i>
plaga	<i>plaie</i>	major	<i>maire</i>
pacem	<i>paix</i>	varium	<i>vair</i>
factum	<i>fait</i>	radium	<i>rai</i>
axem	<i>ais</i>	exagium	<i>essai</i>
laxat	<i>laisse</i>	basiat	<i>baise</i>
lacrima	<i>lairme</i> (§ 245)	canta(v)i	<i>chantai</i>

CAS ISOLÉS. Aqua se développe différemment selon les dialectes: on trouve au Nord-Est *aue*; au Nord et au Nord-Ouest *eue*, qui a donné d'une part *eve* (conservé dans *Boilève* et les dérivés *évier*, *éveux*), et d'autre part *eaue* (*iaue*), *eaue* (*iane*) et enfin *eau*; au Sud et partiellement au Nord-Est *aigue*, *aighe*, *aive* (comp. *aiguemarine*, *aiguail*, *aiguière*). Cerasia a été supplanté par *cerësia (comp. ital. *ciliegia*), qui devient régulièrement *cerise* (comp. § 197). Le développement du suffixe -arium en *-ërium, d'où -ier, attesté dans les Gloses de Saint-Gall et de Reichenau, reste obscur (comp. III, § 248).

2^o A inaccentué:

pacare	<i>payer</i>	laxare	<i>laisser</i>
placere	<i>plaisir</i>	basiare	<i>baiser</i>
racemum	<i>raisin</i>	rationem	<i>raison</i>
tractare	<i>trailer</i>	adjutare	<i>aider</i>

CAS ISOLÉ. Lacertum est devenu *lézard*, altération de *lésert* (cf. § 245, § 387), qui doit remonter à *laisert.

3^o A reste **intact** devant les groupes *cc*, *pj*, *bj*, *vj*, *cj* et consonne + *tj*: vacca > *vache*, sapiam > *sache*, *rabia > *rage*, cavea > *cage*, brachium > *bras*, facio > vfr. *faz* (II², § 127), factionem > *façon* (§ 474,1); devant [Δ] et [p]: valeam > *vaille* (§ 207,3), montaneā > *montagne* (§ 229,1), et dans la terminaison -aticum: viaticum > *voyage* (voir la Remarque ci-dessous).

REMARQUE. Dans quelques dialectes (le lorrain, le bourguignon, le wallon et, en partie, le picard), -aticum donne -aige (-aege, -ege), qui figure dans

les rimes jusqu'au XVI^e siècle: cf. *outraige* : *ay-je* (Robin et Marion, v. 145); *vasselaige* : *feray-je* (Richars li bians, v. 4721); *formaige* : *auray-je* (Pathelin, v. 444); *collège* : *soutaige* (TFAR, p. 284); *dommage* : *auray-je* (ATF, II, 445); *meneray-je* : *visaige* (ib., II, 428), etc. Palsgrave admet encore la prononciation *-aige*; elle est inconnue aux autres grammairiens du XVI^e siècle.

200. Le groupe **ai**, quelle qu'en fût l'origine, était d'abord une diphtongue décroissante, qui assonait avec *a* pur: cf. *mes-fait* : *ralat* (St. Léger, v. 89—90), *lairmes* : *marbre* (Alexis, v. 583—84). Cependant, par une assimilation anticipante, *ai* se change en *èi*, d'où *è*, et assone avec *e* ouvert; dans le Roland, il y a encore fluctuation entre l'ancienne prononciation (*Carles* : *faire*, v. 278; *cald* : *vait*, v. 2106) et la nouvelle (*faire* : *estre*, v. 2123; *frait* : *isnel*, v. 1384). Le passage de la diphtongue au son voyelle simple a eu lieu à des époques différentes, selon la nature de la consonne suivante; au XII^e siècle, *ai* se prononce généralement *è*, excepté dans les verbes, où *ai* final devient *é* fermé; on a ainsi *vrai* [vrɛ], *Tournai* [turnɛ], mais *parlai* [parle], *parlerai* [parlɛrɛ], *ai* [e], *sai(s)* [se], etc. Quand *ai* cessa d'être diphtongue, les copistes commencèrent à confondre *ai* et *e*, et ils écrivirent *fere*, *tere*, *mestre*, *reson*, etc.; on est pourtant revenu en général à l'orthographe étymologique (*faire*, *taire*, *maître*, *raison*, etc.), excepté dans les mots suivants:

Afffêté (vfr. *affaitié*); *alèze* (subst. verbal de l'ancien *alaisier*); *églantier* (pour **aiglentier*, dérivé du vfr. *aiglent*); *frêle* (vfr. *fraile* < *fragilem*); *frêne* (vfr. *fraisne* < *fraxinum*); *grêle* (vfr. *graisle* < *gracilem*); *guède* (vfr. *guaisde*); *guéret* (vfr. *guarait* < **varactum* pour *vervactum*); *guet* (vfr. *guait* < *wacht*), *aguet* (vfr. *aguait*), *guetter* (vfr. *guailier*); *échauguette* (vfr. *eschalguait*); *ménage* (vfr. *maisnage*); *merrain*, à côté de *mairain* (< **materiaimen*); *métayer* (< *mailtaïer*, *moiloïier*, *meiteïier*, dér. de *meitié*); *quémander* (autrefois *caimander*, dér. de *caimant*; cf. § 275); *serment* (vfr. *sairement* < *sacramentum*); *vérole* (vfr. *vairole* < *variola*).

REMARQUE. Par contre-coup (cf. § 115), *ai* s'écrivit abusivement pour *e* dans: *aïle* (vfr. *ele* < *ala*); *braise* (vfr. *brese* < *aba. brasa*); *clair* (vfr. *cler* < *clarum*); *épais* (§ 159); *fadaise* (emprunté du prov. *fadeza*); *faïle* (vfr. *feste* < germ. *firste*); *pair* (vfr. *per* < *parem*); *raïre* (vfr. *rere* < *radere*); *sais*, *sait* (vfr. *ses*, *set* < *sapis*, *sapiit*). On hésite entre *aïche* et *êche* (< *esca*).

V. O OUVERT + PALATALE.

201. O ouvert accentué, suivi d'une palatale (*c* + consonne, *j*, *dj*, *rj*, *stj*, *strj*), devient **ui** [ɥi]:

nöctem	nuit	hōdie	hui
ōcto	huit	mōdium	muid
cōxa	cuisse	pōdium	pui
nōcere	nuire	cōrium	cuir
nōcel	nuit	östrea	huître
cōquere (§ 408)	cuire		

FORMES ANALOGIQUES. Les anciennes formes *muir* (II², § 122) et *muire* ont été remplacées par *meurs* et *meure*. A côté de *puis* (II², § 126,1), on a formé *peux*.

MOTS SAVANTS. *Historia* > *histoire*, *eboreum* > *ivoire*.

REMARQUE. Si *ö* est suivi d'un *c* médiopalatal ou post-palatal, celui-ci disparaît, et *ö* se diphtongue: *jöcat* > *juee* > vfr. *jeue*, d'où *joue* (ou par une autre évolution *juee* > *jue*, comme *ice* > *ie*; cf. Roland, v. 111); *löcat* > *l(i)eve* d'où *loue* (II², § 30,1). *Löcum* est ainsi devenu *luou* > *lueu* > *lieu* (cf. *öculos* > *uons* > *ueus* > *ieus*); *föcum* de même > *fueu*, d'où *feu* (la labiale ayant absorbé le premier élément de la triphongue); de même *jöcum* > *jueu* > *gieu* > *jen* (l'*i* s'étant fondu dans le son consonne initial (comp. § 414).

202. Le développement de *ö* tonique + palatale en **ui** est un des traits caractéristiques du francien et du picard; il est inconnu au normand du Sud, au wallon, au lorrain et au bourguignon (cf. *coist* < *cöxit* dans *Ste Eulalie*). Il suppose comme point de départ probable la triphongue **uei**, due à une combinaison de la diphtongue *ue* (< *ö*; § 178,2) et de l'*i* dégagé de la palatale: *nöctem* > *nöt'* > *nuoit* > *nueit*. La triphongue *uei*, dont on trouve des traces en provençal, se réduit en français de deux manières différentes. A l'Ouest, elle devient *ei*: **nueit* > *neit*, **pueis* > *peis*, **uei* > *ei* (cf. Romania, XXVIII, 286); au Centre, elle se contracte en *ui*: **nueit* > *nuit*, etc. Cette dernière diphtongue était d'abord décroissante: cf. *fuit*: *vencuz* (Roland, v. 1047). Plus tard, l'accent se déplace: *üi* devient *uí* et rime avec *i*; cette rime est

encore permise (*suivre : vivre, conduit : petit*). Dans quelques mots, *ui* s'est simplifié en *i*: *uide* (vöcita) > *vide*; cf. § 455.

203. O ouvert protonique, suivi d'une palatale, devient **oi** [wa]:

fōcarium	<i>foyer</i>	nōcere	vfr. <i>uoisir</i>
lōcarium	<i>loyer</i>	ōctobrem	vfr. <i>oitouvre</i>
mōdiolum	<i>moyeu</i>	*ōctanta	vfr. <i>oitante</i>

Ainsi, en syllabe faible, où *ō* ne peut pas se diphtonguer, *ō* + palatale donne le même résultat que *ō* + palatale (§ 204).

FORMES ANALOGIQUES. Quelques mots présentent **ui**, qui ne devrait se trouver qu'en syllabe accentuée (§ 201): *appuyer* et *ennuyer*, pour vfr. *apoyer* (*appōdiare) et vfr. *ennoyer* (*in-ōdiare), à cause de *appui* et *ennui*, (voir II², § 31); *cuisant*, *cuisine* et *cuisson*, pour *coisant*, *coisine* et *coisson* (§ 474,4), à cause de *cuire* (cōquere; § 411,1).

CAS ISOLÉ. *Cōxinum est régulièrement devenu *coissin* (encore dans Rabelais), qui a été altéré en *coussin*.

VI. O FERMÉ + PALATALE.

204. O fermé, tonique ou protonique, suivi d'une palatale (c prépalatal, *cs*, *sc*, *sj*, *tj*, *stj*, *rj*) devient **oi** [wa]:

vōcem	<i>voix</i>	lo(n)sionem	<i>toison</i>
crūcem	<i>croix</i>	pōtionem	<i>poison</i>
*mūcere	<i>moisir</i>	ōtiosum	<i>oiseux</i>
cognōscit	vfr. <i>conoist</i>	angŭstia	<i>angoisse</i>
fūtionem	<i>foison</i>	dormitōrium	<i>dortoir</i>

Anciennement, l'*o* de cette diphtongue *oi* était fermé: *croiz* assonait avec *flor* (§ 183); après le XII^e siècle, l'*o* devient ouvert: un mot tel que *voix* peut rimer avec *ois* (< *audis*; § 188), et cet *oi* se confond avec *oi* < de *ei* (§ 157).

CAS ISOLÉS. Dans quelques mots, l'o fermé a été remplacé, soit par un *ū* long, soit par un *o* ouvert. Ainsi, *ōstium* et *pūteum* sont devenus *ūstium* et **pūteum*, d'où *huis* et *puits* (§ 205). D'autre part, *cūpreum* (cypreum) et *plūvia* sont devenus **cōpreum* et **plō(v)ia*, d'où *cuivre* et *pluie* (§ 201); comp. *trōja* > *trōja*, d'où *trnie*. L'explication de *tnit*, ancien cas sujet pluriel de *tont*, est douteuse: certains l'expliquent par **tōttj*, forme qui a pu se développer dans la combinaison *totti illi*; d'autres le tirent de **tūtti*.

FORMES ANALOGIQUES. *Fūga* et *fūgēre* sont représentés en français moderne par *fuie* et *fuir*, dont l'*u* est dû à l'influence du parfait *fūgi* (cf. § 205).

VII. U + PALATALE.

205. U long, tonique ou protonique, suivi d'une palatale (*c* prépalatal, *cl*, *cs*, *cr*, *tj*) devient **ui** [ɥi]:

<i>dūcere</i>	<i>duire</i>	<i>frūctum</i>	<i>fruit</i>
<i>dūcentem</i>	<i>dnisant</i>	<i>trūcta</i>	<i>truite</i>
<i>dūcebam</i>	<i>dnisais</i>	<i>būxum</i>	<i>buis</i>
<i>dūxisti</i> vfr.	<i>dnisis</i>	<i>acūtiare</i>	<i>aiguiser</i>

FORMES ANALOGIQUES. *Ducam*, etc. devrait donner *due*, etc. (cf. § 415,1); cependant, on ne trouve en ancien français que des formes analogiques: *duie*, *duise* (voir II², § 44,1).

REMARQUE. Si *ū* est suivi d'un *c* médiopalatal ou post-palatal, celui-ci s'amuit, et la voyelle reste intacte: *carruca* > *charrue*, *ruga* > *rue* (cf. § 415, § 432).

VIII. AU + PALATALE.

206. Au, tonique ou protonique, suivi d'une palatale (*c* prépalatal, *dj*, *sj*) devient **oi** [wa]:

<i>aucellum</i> (§ 446)	<i>oiseau</i>	<i>nausea</i>	<i>noise</i>
<i>audio</i>	vfr. <i>oi</i>	germ. <i>kausjan</i>	<i>choisir</i>
<i>gaudia</i>	<i>joie</i>	<i>*clausionem</i>	<i>cloison</i>

Si *au* + palatale donne *oi* et non pas *ui*, comme *ò* + palatale (§ 202), cela prouve que *au* n'était pas encore monophthongue quand *ò* s'est diphtongué (§ 189, § 178).

REMARQUE. Si *au* est suivi d'un *e* médiopalatal ou post-palatal, celui-ci s'amuit (§ 413,1), et *au* se développe selon § 188: *auca* > vfr. *oue* (§ 415,1); *paucum* > vfr. *pou*.

IX. VOYELLE + L MOUILLÉ.

207. On peut établir comme règle générale que la latérale mouillée, quelle que soit son origine (sur ses sources, voir § 350), forme entrave, et que, par conséquent, la voyelle précédente se conserve intacte; il faut pourtant excepter les voyelles *è* et *ò*, qui subissent un développement particulier.

1^o **E fermé + l mouillé.** La terminaison -īculum devient -eil: solīculum > *soleil*, vermīculum > *vermeil*, parīculum > *pareil*, aurīcula > *oreille*, corbīcula > *corbeille*, etc.; ajoutons vīgilat > *veille*, vīgilare > *veiller*. L'*i* de ces mots ne forme pas diphtongue avec la voyelle précédente; il sert primitivement à indiquer le mouillement du *l* (§ 350, Rem.); on a dû prononcer au moyen âge [soleʃ], [vermeʃ], [pareʃ], etc.; aussi cet *ei* purement graphique n'a-t-il pas passé à *oi* en francien. Dans quelques dialectes, cependant, le *l* mouillé paraît avoir dégagé un yod, qui s'est combiné avec la voyelle précédente, et on trouve dans l'Est *soloil*, *vermoil*, *paroil*, etc. Le suffixe -īculus s'est parfois substitué à -īculus, d'où *anille*, *chenille*, *cheville*, *conil*, *grille*, *lentille*, etc. (voir III, § 257,1). Les mots *exil* et *famille* sont savants.

2^o **E ouvert + l mouillé.** L'*e* ouvert accentué se développe comme dans une syllabe ouverte (§ 165): mēlius > *mieux*; vêtulum > vēclo (§ 341,3) > *vieil* (le dernier *i* est graphique; cf. § 350, Rem.). Ainsi dans ces exemples, [ʃ] ne forme pas entrave; il en est autrement si la voyelle est en syllabe faible: mēliorem > *meilleur* (cf. § 167).

3^o **A + l mouillé.** L'*a* se conserve intact: alium > *aïl*, trepalium > *travail*, palea > *paille*, valeam > *vaille*, macula > *maille*, quacola > *caille*, etc. L'*i* de ces mots est purement graphique (§ 350, Rem.).

CAS ISOLÉS. *Pallium* existe en vfr. sous la forme demi-savante *palie* (cf. § 259, Rem.), qui devient *paile*, puis *poile* (§ 233,5), écrit arbitrairement *poêle*, sous l'influence de *poêle* (< *patellia*).

REMARQUE. Quelques dialectes du Nord-Ouest présentaient *-eil* (*-eille*) pour *-ail* (*-aille*). Cette prononciation, encore attestée par plusieurs grammairiens du XVI^e siècle, apparaît aussi dans les rimes: cf. *veillent : travaillent* (Alain Chartier); *ouailles : oreilles* (Marot); *conseil : traveil* (É. Fournier, TFAR, p. 335); *traveilles : resveilles* (Romania, XVI, 425). Par contre-coup, on avait aussi *-ail* pour *-eil*: ainsi, à côté de *appareil*, on trouve *apparaïl*, d'où le pluriel encore existant *apparaux*.

4^o **O ouvert + l mouillé.** L'ö s'est développé comme dans une syllabe ouverte (§ 177); [ʎ] n'a donc pas formé entrave: *caprifōlium* > *chèvrefeuil*; *fōlia* > *feuille*; *ōculum* > *œil*; *scōpulum* > **scōculum* (§ 369,1, Cas isolés) > *écueil*; **sōlium* (pour *solea*) > *seuil*. *Huile* (*ōleum*) est un mot d'emprunt. Comment expliquer la forme *cuiller* (*cōchlearium*)? On s'attendrait plutôt à *coiller*. *Deuil*, vfr. *duel*, pluriel *dieus*, provient de *dolum* (tiré de *dolēre*); le singulier a été refait d'après *ueil*, *ieus*.

REMARQUE. La terminaison *-ueil* se trouve parfois rimant avec *-eil*; ces sortes de rimes sont fréquentes dans les *Tragiques* de d'Aubigné (*cereueil : pareil*, I, 211, *cereueil : conseil*, I, 996; *œil : soleil*, IV, 289) et dans Alexandre Hardy (*œil : conseil*; *cereueil : sommeil*; *éueil : conseil*, etc.). Tabourot, dans son *Dictionnaire des rimes* (1587), confond également *-ueil* et *-eil*, tandis que Lanoue (1596) les distingue, mais permet de les rapprocher, par égard pour »l'autorité de tant de poètes«. Cherrier (1766) dit encore: »Plusieurs... prononcent *eil*, *eillade*, *eillel*, en quoi ils se trompent«. C'était sans doute une prononciation dialectale; tel était aussi l'avis de Ménage, qui blâme sévèrement les formes *eil*, *eillade* et les attribue aux »Provinciaux« (*Observations*, p. 290). Comp. les noms de lieux *Tureil*, *Bareil*, *Mareil*, *Naveil*, etc. Par contre-coup, on trouve parfois *-ueil* pour *-eil*; Richelet recommande de dire *orteuil* pour *orteil*.

5^o **O fermé + l mouillé.** L'o fermé devient *ou* (cf. § 181, § 183, § 184; § 185): **colūcula* > **conūcla* > *quenouille*; *fenūculum* > *fenouil*; *genūculum* > *genouil*, *genou* (§ 354); *pedūculum* > *pēouil*, *pouil* (§ 268), *pou* (§ 354); *ranūcula* > (*g*)*renouille*; *verrūculum* > *verrouil*, *verrou* (§ 354). De même *andouille* < *inductile* ou **andūcla* (cf. § 215,2).

C. VOYELLE SUIVIE ET PRÉCÉDÉE DE PALATALES.

208. A entre deux palatales aboutit à **i**, en passant probablement par une triphongue *iei* (comp. § 197): *cacat* > **chieiet* > *chie*; *jacet* > *gist*, *gît*. On peut citer aussi les nombreux noms de lieux formés par le suffixe **-acus**, ajouté à des gentilices romains en **-ius**: *Campiniacum* > *Champigny*, *Latiniacum* > *Lagny*; *Victoriacum* > *Vitry*, etc.

CHAPITRE XIII.

INFLUENCE DES NASALES

209. Un fait général de la phonétique est la tendance des consonnes nasales à communiquer quelque chose de leur nasalité aux phonèmes environnants, le voile du palais commençant à s'abaisser un peu trop tôt, ou restant abaissé trop longtemps; il en résulte des consonnes ou des voyelles plus ou moins fortement nasalisées. Les voyelles nasalisées étaient inconnues au latin classique, elles ne se sont développées qu'en roman: on les trouve en portugais, dans les dialectes de la Haute-Italie, en rhétique, en français et en provençal. En gallo-roman, les voyelles précédant une consonne nasale paraissent être restées orales; tout au plus y a-t-il eu pour *a* et pour *e* un commencement de nasalisation (cf. § 220); quant à *è* et *ò* entravés, ils sont devenus fermés devant une consonne nasale: *vĕntum* > *vĕnto*, *pĕndere* > *pĕndre*, *pŏntem* > *pŏnte*, *tŏndere* > *tŏndre*, etc. Après le neuvième siècle, mais à des époques différentes, toute voyelle précédant une consonne nasale s'est nasalisée en français: *an* > *ān*, *on* > *ōn*, *en* > *ēn*, *in* > *īn*, *un* > *ūn*; nous verrons par la suite (§ 211) que, dans certaines circonstances, la voyelle nasale est redevenue orale. Les cas où la voyelle est suivie d'une nasale mouillée seront traités à part (§§ 228—231).

210. Pour le développement des sons nasaux en français, on peut établir les points principaux suivants:

1° L'influence des nasales est surtout **anticipante** [*an* > *ān*], rarement progressive [*na* > *nā*], et elle affecte de préférence les voyelles, moins souvent les consonnes (§ 232).

REMARQUE. Les cas de nasalisation due à une assimilation **progressive** sont assez rares. Dans le dialecte de Metz et des environs, *m* et *n* nasalisent la voyelle suivante, surtout si c'est un *i*: *anin*, *mins*, *veninr*, *cheminche*, *premin* (premier), *guernin* (grenier), etc.; il en est de même à la Hague, où *-ni*, *-nu*, etc. deviennent *-nin*, *-nun*. Nous retrouvons le même phénomène dans le dialecte créole de la Louisiane: *connin* (eonnais), *donnin* (donné), *moïn* (moi), *zamain* (jamais), *main* (mais), etc. Comp. aussi *ee* qui s'est passé dans les mots portugais *mai* (matrem), *mui*, *muilo* (multum), *min* (mihî).

2⁰ La **nasalisation des voyelles** dépend, en partie, de leur nature: plus le lieu de leur articulation est bas, plus elles se nasalisent facilement; aussi *a* est-il la première voyelle dont on puisse constater la nasalisation complète (§ 220). Quant aux voyelles fermées (»high«), prononcées avec abaissement du voile du palais, il faut remarquer que la résonance dans les fosses nasales ne s'entend pas très distinctement; la différence entre [in] et [ĩn], entre [un] et [ũn] est très peu considérable au point de vue acoustique. Mais, comme l'abaissement du voile du palais amène presque involontairement une position plus basse de la langue, toute voyelle fermée, en subissant la nasalisation, tend en même temps à devenir plus ouverte (»low«). On avait dans la vieille langue des voyelles nasales très fermées; les quatre voyelles nasales que possède le français moderne sont toutes très ouvertes [ã], [ɛ̃], [œ̃], [ɔ̃].

3⁰ La nasalisation de la voyelle entraîne peu à peu la **chute de la consonne**: [an > ãn > ãn > ã], [on > õn > õn > õ], etc. (comp. § 329), et cet amuïssement amène, par compensation, l'allongement de la voyelle (§ 130,1). La longueur de la voyelle nasale ne s'est conservée, dans la langue moderne, qu'en syllabe forte devant une consonne prononcée: *chante* [ʃã:t], *honte* [õ:t], *feinte* [fɛ̃:t], *humble* [œ̃:bl]; partout ailleurs, les voyelles nasales se sont abrégées: *bon* [bõ], *feint* [fɛ̃], *chacun* [ʃakœ̃], etc.

211. La prononciation nasale des voyelles ne se maintient qu'à la fin des mots (*bon* [bõ]), ou devant une consonne non nasale (*rompre* [rõ:pr]); devant une consonne nasale, au contraire, la voyelle perd sa nasalisation et redevient orale.

1⁰ On faisait entendre autrefois une voyelle nasale dans les mots tels que *bonne* [bõnə], *homme* [õmə], *pomme* [põmə], *femme* [fãmə], *année* [ãneə], *honneur* [õnœ:r], *donné* [dõne],

Espagne [ɛspāɾə], *ainsné* [ɛne], etc., etc. Cette prononciation rendait homonymes les mots *grammaire* [grāmɛ:r] et *grand'mère*, ce qui ressort, par exemple, des vers suivants:

Car, tout ainsi que Clers vont à Grammaire
 Pource qu'el est de Science grant-mère,
 Tous Chevaliers, certes ne plus ne moins,
 Vers les Dames doyvent tendre les mains.

(RPF, X, 238.)

Ce jeu de mots se retrouve, à plusieurs reprises, dans la littérature des XVI^e et XVII^e siècles; relevons seulement l'usage qu'en a fait Molière dans *Les Femmes savantes* (v. 489—492):

Bélise

Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel:
 Je n'est qu'un singulier, *avons* est pluriel.
 Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire?

Martine

Qui parle d'offenser grand'mère ni grand'père?

En 1865, B. Jullien constate encore que l'ancienne prononciation de *bonne*, *donner*, *ancienne*, etc. subsiste »chez quelques vieillards, chez ceux surtout qui ont vécu longtemps dans la province«. On peut ajouter qu'elle s'est conservée intacte, jusqu'à nos jours, dans une petite série de mots, qui tous commencent par un [ã]: *ennui*, *ennuyer*, *ennoblir*, *emmaucher*, *emmailloter*, et *enamourer* [ãnamure], *enherber* [ãnerbe], *enivrer* [ãnivre], *enorgueillir* [ãnɔrgœji:r]; ces derniers exemples sont curieux, parce que l'orthographe usuelle ne redouble pas le *n*, malgré sa double fonction. Il faut croire que tous ces mots ont conservé l'ancienne prononciation sous l'influence des nombreux mots commençant par *en*, *em* [ã], tels que *envie*, *emporter*, *enfermer*, etc.

REMARQUE. Une trace de l'ancienne prononciation d'une voyelle nasale devant une consonne nasale se trouve dans le redoublement graphique de cette dernière après *o*, *a*, *e*. On a écrit au moyen âge, d'abord *bone* (bona) pour figurer [bɔnə], puis *bonne* pour figurer la prononciation changée [bɔ̃nə]; cette nouvelle graphie était excellente, mais on a mal fait de la conserver après la dénasalisation; il serait en effet plus rationnel d'écrire aujourd'hui *bone*, *pome*, *doner*, *honeur*, *tonerre*, *anée*, *paysane*, etc.

2^o La prononciation d'une voyelle nasale devant une consonne nasale commence à tomber en désuétude dès le XVII^e siècle; on dénasalise la voyelle, et *bonne*, *homme*, *pomme*, *femme*, *année*, *honneur*, *donner* se prononcent [bɔ̃n], [ɔ̃m], [pɔ̃m], [fam], [ane], [ɔ̃nœ:r], [dɔ̃ne], etc. En 1687, Hindret blâme les gens de province qui disent »*gomme*, *homme*, *pomme*, *année*, *Jannelon*, *bonne*, *tonne*, prononçant les premières syllabes de ces mots comme celles de *pompe*, *ange*, *bonté*, au lieu de *gome*, *home*, *pome*, *anée*, *Janelon*, *bone*, *tone*«; il attribue cette prononciation en particulier aux Normands. Elle se retrouve encore dans plusieurs patois; à Ézy-sur-Eure, par exemple, on dit *constamment*, *évidemment*, etc., et dans le parler de Friedrichsdorf (§ 86,2, Rem.) on dit *tonuer* [tōne], *bonne* [bōn], *pomme* [pōm], etc.

REMARQUE. En se dénasalisant, [ã] se change toujours, et très naturellement, en *a*, quelle que soit son origine; ainsi, [bãnir] (*bannir*) devient [banir], et [fãmə] (*femme*) devient [fam]. Voilà pourquoi *en* (*em*) se prononce *a* dans *couenne* [kwan], *hennir* [anir], *nenni* [nani], *rouennais* [rwane], *rouennerie* [rwanri], *sotennet* [solanɛl], les adverbess en *-emment* [amã] et *femme*; il faut pourtant ajouter que, sous l'influence de l'orthographe, *hennir* et *nenni* se prononcent souvent aujourd'hui [ɛnir] et [nɛni]. Le changement de [ã] en [a] a été noté graphiquement dans le seul mot *panne*, qui remonte à *penna*, devenu [pɛnə], [pãnə], [pan]; rappelons aussi les dérivés *printanier* de *printemps*, et *ornemaniste* de *ornement* (III, § 96).

I. I + NASALE.

212. I long, tonique ou protonique, suivi d'une nasale entravée ou finale, devient [ɛ̃], son qu'on écrit ordinairement *in*:

līnum	lin	crīnem	crin
vīnum	vin	fīnem	fin
quīnque	cinq	quīnquaginta	cinquante
prīncipem	prince	prīmum tempus	printemps
sīmium	singe	līnteolum	linceul

CAS ISOLÉS. Dans *poulain* (it. *pollino*) et *parrain* (it. *patrino*), il y a eu changement de suffixe (III, § 263). Sur le sort de la terminaison verbale *-īmus*, voir II², § 54, § 55,3, § 169,4.

MOTS D'EMPRUNT. Dans les mots d'emprunt, on prononce

ordinairement *in* (*im*) à la française [ɛ̃]: *principal*, *principe*, *quintessence*, *simple*, *vindicalif*.

213. Pour expliquer le développement de *in* en [ɛ̃], il faut supposer la série suivante [in > ĩn > ĕn > ĕn > ɛ̃] (comp. § 210); mais il est impossible de dater sûrement ces différentes étapes. Au moyen âge, *in* assone avec l'*i* oral ordinaire; cf. *orfelin* : *menti* : *chemin* : *plaisir* (*Huon de Bordeaux*, p. 19); donc, la nasalisation a été très peu sensible. La prononciation moderne remonte peut-être à la fin du XIII^e siècle; dans quelques documents de 1291, on trouve les curieuses graphies *plin*, *gindre*, *vainrent*; au XVI^e siècle, Th. de Bèze (1584) écrit *hin* et *fin*, pour figurer la prononciation de *haim* (*hamum*) et *faim* (*famem*). Malgré l'équivalence parfaite de *in* et *ain*, on discutait au XVII^e siècle sur le droit de faire rimer *vin* et *vain*; aujourd'hui les poètes les plus sévères admettent ces rimes. La confusion des deux terminaisons a produit des dérivés tels que *fusiniste* de *fusain* (≠ *bouquiniste* de *bouquin*), *sacristine* de *sacristain* (≠ *voisine*—*voisiu*), *dine* de *daim* (≠ *fine*—*fin*); voir II², § 399.

REMARQUE. L'étape [ĩ] est conservée dans plusieurs patois; notons surtout le haguais (MSL, V, 176) et le wallon (ZRPh, XXIV, 16). Un *i* nasal s'entend aussi en provençal.

II. E + NASALE.

214. **E** bref ou long, tonique ou protonique, suivi d'une nasale entravée, devient [ɛ̃], qu'on écrit **en**, **em** ou **an**:

prēndere	<i>prendre</i>	vīndicare	<i>venger</i>
fīndere	<i>fendre</i>	singularēm	<i>sanglier</i> (§ 173, ₂)
pēndere	<i>pendre</i>	*singluttum	<i>sanglot</i>
subīnde	<i>souvent</i>	sēntire	<i>sentir</i>
vēntum	<i>vent</i>	tēntare	<i>lenter</i>
lēntum	<i>lent</i>	Vēneris dies	<i>vendredi</i>
cīn(e)rem	<i>cendre</i>	tēmpestas	<i>tempête</i>
gēn(e)rum	<i>gendre</i>	īngēn(e)rare	<i>engendrer</i>
sīn(u)lat	<i>semble</i>	īn fine	<i>enfin</i>

CAS ISOLÉS. MĪNOR devient *مندره* (encore conservé dans plusieurs patois), ou *meindre*, *moindre*, sous l'influence de *moins* (§ 216, Cas isolés). Pēnicillum s'est de bonne heure altéré en pīnicellum > *pinceau* (§ 212). Scīntilla (§ 517,₂) > vfr. *estencele*, est devenu *étincelle* par réaction étymologique. Vīncere est devenu *vaincre* (vfr. *veintre*; § 412,₃) au lieu de *vencre* (*ventre*).

MOTS D'EMPRUNT. Si les groupes *en* ou *in* se trouvent devant une consonne, ils se prononcent ordinairement [ɛ̃]: *agenda* [aʒɛ̃da], *appendice* [apɛ̃dis], *benjoin* [bɛ̃ʒwɛ̃], *benzine* [bɛ̃zin], *in extenso* [ɛkstɛ̃so], *Marengo* [marɛ̃go], *pensum* [pɛ̃sɔm], *simple* [sɛ̃pl], *singulier* [sɛ̃gylje] (comp. le doublet *sanglier*), etc.; rappelons aussi le préfixe *in-* [ɛ̃]: *infidèle*, *ingrat*, *inquiet*, etc. (la forme populaire est *en* [ā]: *enceindre*, *enclin*, *enfin*, *entier*, *envier*, etc.). La voyelle reste orale si *n* est suivi d'une voyelle, comme dans *cinéraire*, *sinuler*, et dans quelques mots savants: *amen*, *Éden*, *grauen*, *pollen*, *spécimen*.

215. Le groupe *en* [en], pour devenir [ā], a dû passer par plusieurs étapes: [en > ĕn > ɛ̃n > ān > ān > ā]. Voici quelques observations de détail:

1^o Dans les plus anciens monuments, *en* n'assone ni avec l'*e* oral pur, ni avec *au*; donc, la voyelle était nasalisée, sans avoir pris une articulation notablement plus basse («low»). Au moment de la conquête de l'Angleterre (1066), *en* et *an* se distinguaient encore, au moins en Normandie; les rimes le montrent clairement, ainsi que le développement des mots d'emprunt français en anglais; comp. d'un côté: les formes *present*, *moment*, *intend*, *amend*, et de l'autre: *aunt* (vfr. *ante* < *amita*; § 509), *gauntlet* (fr. *gantelet*), *haunt* (fr. *hanter*), *haunch* (fr. *hanche*), *launch* (fr. *lance*), *paunch* (fr. *pance*), *vaunt* (fr. *vanter*), etc.; quelques mots, empruntés probablement à d'autres dialectes, ont conservé *a*: *servant*, *recreant*, *covenant*, etc. Sur *aun* pour *au*, voir § 220, Rem.

2^o En francien, *en* est absorbé par *au*, et dès la fin du XI^e siècle, un mot tel que *tente* [tɛ̃ntə] prend la prononciation de *tante* [tāntə]. L'assimilation des deux sous amène bientôt des hésitations orthographiques: on écrit *ensemble*, *ensamble*, *au-semble*, *ansamble*, etc; pourtant, dans la plupart des cas, on revient à l'orthographe étymologique (comp. *infantem* > *en-*

fant [ǣfǣ]), excepté dans les mots suivants: *andouille* (inductile, à moins qu'il ne faille remonter à **anduc*la, la forme primitive offrant un *a*), *brelan* (bretline), *céans* (vfr. *çaiens*; de *ça* et *ens* < *intus*), *chambellan* (vfr. *chamberlenc* < *kamerline*), *cran* (vfr. *cren*, conservé dans *créneau*), *dans* (de + *intus*), *dimanche* (dies dominica), *églantier* (vfr. *aiglentier*, dérivé de *aiglent* < **aquilentum*), *harangue* (harenga, de **harihring*, »réunion de l'armée«), *Langres* (Lingonis), *langue* (lingua), *léans* (vfr. *laiens* < *illac* + *intus*), *panser* (= *penser*; IV, § 144,3), *rang* (vfr. *renc* < *hring*), *redan* (pour *redent*), *revancher* (revindicare), *sangle* (vfr. *cengle* < *cingula*), *sanglot* (**singluttum*, pour *singultum*), *sanglier* (singularem), *sans* (sine), *tancer* (**tentiare*), *tanche* (tinca; angl. *tench*), *trancher* (vfr. *trenchier*), *vantail* (doublet de *ventail*), *vendange* (vindemia). On trouve encore *an* pour *en* dans *buvande* (bibenda), *offrande* (offerenda), *viande* (vivenda), et dans plusieurs substantifs en *-ance* < *-entia*, tels que *confiance* (confidentia), *contenance* (continentia); voir III, § 169 ss. Sur le part. présent en *-ant*, voir II², § 81.

REMARQUE. Dans l'Ouest et le Nord, le groupe *en* garde sa prononciation primitive jusqu'au milieu du XIII^e siècle. Après cette époque, il change comme dans le Centre, et est absorbé par *an*. Il faut pourtant excepter le picard et quelques autres patois, où *en* reste [ɛ̃]. Tous les grammairiens du XVI^e siècle sont d'accord pour voir dans cette prononciation le signe d'un vrai Picard; Th. de Bèze, par exemple, remarque: »Sed etiam Picardi veterem hinc quoque tum scripturam tum pronuntiationem retinuerunt, adeo quidem ut etiam scribant et pronuntient *ceens* (hic intus), *dedens* (intus), *leens* (illic intus), quum reliqui Franci scribamus et pronuntiemus *ceans*, *dedans*, *leans*« (p. 16). On prononce encore en Amiénois, aussi bien qu'en Artois et dans le Ponthieu, *chin* (eent), *dolin* (dolent), *douchemin* (doucement), *prud'in* (prudent), *ring* (rang), etc.; il paraît même que *an* s'est changé en *en* [ɛ̃], au moins en syllabe faible: *jinviér* (janvier), *innée* (année), *minger* (manger), etc. Le wallon a également conservé l'ancienne prononciation de *en* comme [ɛ̃], à côté de *an* [ɑ̃]; on dit à Liège [vɛ̃] (*vent*), [ɛ̃fɑ̃] (*enfant*), etc. Dans une grande partie de l'Est, il n'y a pas non plus confusion entre *en* et *an*; tandis que *an* se prononce ordinairement comme en français, *en* se dénasalise en *ò*: *tò* (temps), *dò* (dans), *sò* (sans), *gèò* (gent), *vòte* (ventre), etc.

216. E fermé tonique, suivi d'une nasale finale, devient [ɛ̃], écrit **eim** ou **ein**:

frēnum	<i>frein</i>	serēnum	<i>serein</i>
plēnum	<i>plein</i>	rēn	<i>rein</i>
sīnum	<i>sein</i>	Rēm os	<i>Reims</i>

FORMES ANALOGIQUES. La terminaison verbale *-ēmūs* a été remplacée en français par *-ons*: *debēmūs* > *devons*; voir II², § 55,2.

CAS ISOLÉS. 1^o On trouve *-in* pour *-ein* après une palatale, (cf. § 191): *pullicēnum* > *poussin*; *racēmum* > *raisin*. Pour *parcheuin*, voir § 423,2. *Venin* semble remonter à *vēnīmen* (cf. vfr. *venim*). — 2^o *Ein* s'est changé en *oin* dans: *fein* (fœnum) > *foin*; *meins* (mīnus) > *moins*, et la forme analogique *meindre* (mīnor) > *moindre*; comp. *aveine* (avēna) > *avoine*. On disait *fein* encore au XVI^e siècle (Palsgrave donne »*fain* ou *foin*«) et de même *meins*; cette dernière prononciation existait aussi au temps de Vaugelas, qui la blâme: »Une infinité de gens disent *main*s, pour dire *moins*, et par conséquent *néantmain*s pour *néantmoins* . . . ce qui est insupportable« (*Remarques*, I, 184). Le passage d'*ein* à *oin* est propre au lorrain et, en partie, au wallon, et l'on pourrait, à la rigueur, admettre une influence dialectale pour *foin* et *avoine*; mais comment expliquer alors *moins* et *moindre*? y a-t-il là un effet de quelque analogie phonétique ou d'une labialisation (§ 233)? faut-il les regarder comme des formes à rebours (§ 115), le passage de [wɛ] à [ɛ] ayant provoqué celui de [ɛ̃] à [wɛ̃]?

217. Quant au développement du groupe *ein*, il faut remarquer les détails suivants:

1^o *Ein* paraît avoir représenté au XI^e siècle une diphtongue nasale décroissante (probablement [ɛ̃j̃n]); il assonait avec l'e nasal ordinaire (§ 215,1), cf. *feindre* : *peine* : *temple* : *genle* : *entendent* (Roland, v. 1785 ss.).

2^o Au XII^e siècle, *ein* est assimilé à *ain* (§ 221), et ils riment ensemble (*plein* : *plain*; *sein* : *sain*; *feindre* : *plaindre*); on prononçait probablement [ɛ̃j̃u]. L'équivalence de *ein* et *ain* fait employer ces groupes l'un pour l'autre; la langue moderne est revenue à l'orthographe étymologique, excepté dans les cas suivants: *aine* (vfr. *eine*, *eigne* < *inguina*); *contraindre* (*constringere*; comp. *étreindre* < *stringere*); *daigner* (vfr. *deignier* < *dignare*), *dédaigner*, *dédain*; *vaincre* (vfr. *veintre* < *vincere*; voir § 214, Cas isolés).

3^o Après le XVI^e siècle, le groupe *ein* (*ain*) ne désigne plus une diphtongue nasale; il devient [ɛ̃], prononciation conservée jusqu'à nos jours.

REMARQUE. É accentué, suivi d'une nasale + *a* devient **ei** (§ 156): *vēna* > *veine*; *plēna* > *pleine*; *verbēna* > *verveine*; *pæna* > *peine*; *strēna* > *estreine* (encore chez Oudin, 1655), écrit maintenant *étrenne*; *mĭnat* > *meine*, *mène*, etc. Au moyen âge, cet *ei* était une diphtongue nasale décroissante (voir ci-dessus) qui assonait avec *en*: plus tard il y a eu dénasalisation (§ 211).

218. E ouvert accentué, suivi d'une nasale finale, devient [jɛ̃], qui s'écrit **ien**:

<i>bēne</i>	<i>bien</i>	<i>vēnit</i>	<i>vient</i>
<i>rēm</i>	<i>rien</i>	<i>tēnet</i>	<i>tient</i>
<i>mĕum</i>	<i>mien</i>		

Le groupe **ien**, qu'il dérive de *en* ou de *au* (voir § 221), assonait avec *ie* oral; on trouve encore dans *Aiol* (XIII^e siècle) *bien*:*brief*:*rien*:*chevaliers*:*moien*:*entier*, etc. Donc, la diphtongue, si elle était nasalisée, ne l'était pas fortement; ce n'est qu'au XVI^e siècle que nous pouvons constater l'existence de la prononciation moderne. Cependant, à côté de [jɛ̃], on trouve aussi, surtout dans le parler vulgaire de Paris, [jā̃]. Selon Palsgrave (1530), on disait *deviant*, *souviant*, *appartiant*, et Tabourot remarque dans *les Bigarrures* (1587): »Les Parisiens prononcent ... vn *a* au lieu d'vn *e*, surtout quand il suit vn *i*: comme en ces mots *moyen*, *doyen*, *rien*, *chien*, *bien*, comme celui qui disoit: »Et *bian bian*, ie varron si monsieur le *Doyan* qui a tant de *moyans*, ayme les *citoyans*, et si, à la coustume des *ancians*, il leur baillera *rian*.« Cette prononciation remonte au moins au XV^e siècle; beaucoup de rimes l'attestent: *céans*:*physiciens* (Pathelin, v. 691); *an*:*paroissien* (Villon); *anciens*:*cananeans* (MVT, III, v. 23052); *crestiens*:*céans* (RPF, I, 53); *mendiants*:*liens* (ib., X, 69); *advient*:*souvent* (Guill. Alexis, I, p. 239), etc. Elle semble avoir disparu dès le XVII^e siècle; peut-être en trouve-t-on un dernier souvenir dans *fiente*, *fienter*. Ces deux mots ont longtemps hésité entre [jɛ̃] et [jā̃]. Les autres mots qui présentent la prononciation [jā̃] sont savants: *escient*, *inconvenient*, *orient*, *patient* (*patience*, *patienter*, *impatience*, *impatienter*), *science*.

REMARQUE. Dans le parler populaire de nos jours, *bien* [bjɛ̃] s'est simplifié en [bɛ̃].

III. A + NASALE.

219. A, tonique ou protonique, suivi d'une nasale entravée, devient [ā], qui s'écrit **an** ou **am**:

campum	<i>champ</i>	mandare	<i>mander</i>
grandem	<i>grand</i>	languere	<i>languir</i>
cantat	<i>chante</i>	cantantem	<i>chantant</i>
cam(e)ra	<i>chanbre</i>	san(i)tatem	<i>santé</i>
man(i)ca	<i>manche</i>	ante annum	<i>antan</i>
annum	<i>an</i>	cambiare	<i>changer</i>
vannum	<i>van</i>		

FORMES ANALOGIQUES. *Rincean*, mauvaise orthographe pour *rainceau*, doit son [ɛ̃] à l'influence de l'ancienne forme *rain* (ramum); régulièrement, *ramicellum aurait abouti à *ranceau.

REMARQUE. Dans quelques patois, surtout ceux de l'Aunis et de la Saintonge, *an* [ā] tonique s'est changé en *on* [ō], depuis le XV^e siècle environ. *Goudron* pour *goudran*, encore usité dans les ports de mer, est peut-être une forme saintongeaise. En syllabe faible, un changement identique a eu lieu dans *dommage* (dérivé de damnum), qui était en vfr. *danage* (dammage). Rappelons aussi le patois actuel de Paris, où parfois un [ā] inaccentué est remplacé par [ō]: *français* > [frōnsɛ].

220. L'*a* du groupe *an* (*am*) paraît avoir été nasalisé de très bonne heure. La Chanson de Roland et la Chanson de Guillaume contiennent encore quelques assonances qui admettent les deux *a* (*barbe* : *lance*): mais plus tard ils sont toujours soigneusement séparés. Pour la langue moderne, notons que la voyelle nasale qu'on prononce dans *pan* répond, pour la position de la langue, à l'*a* d'arrière (»low«) de *pas* [pa], et non pas à l'*a* d'avant (»high«) de *patte* [pat]. Dans l'orthographe, *an* a parfois supplanté *en* (§ 215,2); le phénomène contraire s'observe dans *emparer* qui est pour *amparer* (prov. amparar), *tarentelle* de l'it. tarantella, et *tremplin* de l'it. trampolino.

REMARQUE. Le groupe *an* ou *am* (+ consonne) est devenu *aun* (*aum*) en anglo-normand; cet obscurcissement se retrouve aussi en anglais (§ 215,1), où, du reste, on est maintenant revenu à un *a* pur: *aunt* [a:nt]. Palsgrave (1530)

dit que dans les mots tels que *uander, amant, tant, ambre, chambre*, etc. »a shall be sounded lyke this diphthong *au*, and somethyng in the noose«. Cette assertion paraît trop absolue, elle ne peut pas concerner la langue cultivée; il est assez probable que la prononciation anglaise a influencé le jugement de Palsgrave, qui avait étudié le français dans les livres plus que dans l'usage vivant. En effet, Peletier (1549) ne constate l'existence de *aun* que pour quelques patois: »Vrèi èt qu'an Normandie, é ancous an Bretagne, an Anjou, é an votre Meine . . . iz prononcet l'a devant n un peu bien grossemant é quasi comme s'il i auoèt *aun* par diftongue: quand iz diset *Normaund, Nauntes, Aungers, le Mauns, graund chère*«. Le phénomène se retrouve dans les patois actuels du Cotentin; on l'a aussi constaté en rhéto-roman.

221. A accentué, suivi d'une nasale libre finale, devient [ɛ̃], qu'on écrit **ain** ou **aim**:

<i>granum</i>	<i>grain</i>	<i>pauem</i>	<i>pain</i>
<i>manum</i>	<i>main</i>	<i>famem</i>	<i>fain</i>
<i>sanum</i>	<i>sain</i>	<i>ramum</i>	vfr. <i>rain</i>
<i>vanum</i>	<i>vain</i>	<i>amo</i>	vfr. <i>aim</i>

Sur le sort de la terminaison verbale *-amus*, voir II², § 54 ss.

CAS ISOLÉS. Si une palatale précède *an* (§ 192), on a **ien** [jɛ̃]: *canem* > *chien*; *decanum* > *doyen*; *medianum* > *moyen*; *paganum* > *païen*; *ligamen* > *leüen*, *lieu* (§ 196); *christianum* > *crestien*, *chrétien*. *Anciën*, *ancien*, trissyllabe à l'origine, ne peut venir de **antianum*; il apparaît comme un dérivé du galloroman **anzi* < **antius*. Pour le développement phonétique de *ien*, voir § 218.

MOTS D'EMPRUNT. *Artisan, courtisan, toscan, Salan*, etc.

222. Le développement du groupe *ain* appelle plusieurs remarques:

1^o *Ain* désignait à l'origine une diphtongue nasale décroissante [ã̃jn], qui assonait avec *an*; cf. *sainz : aanz* (St. Léger, v. 3); *cumpainz : tant* (Roland, v. 559); cf. *pleindre : blanche* (ib., v. 2316).

2^o Au XII^e siècle, *ain* est assimilé à *ein* (§ 216), et *sanum* > *sain* [sã̃jn] prend la prononciation de *sinum* > *sein* [sẽ̃jn] (cf. § 217, 2); la diphtongue [ẽ̃jn] se réduit plus tard, probablement au XVI^e siècle, à [ɛ̃]. Après beaucoup d'hésitations, la

langue moderne est revenue partout à l'orthographe étymologique, excepté dans: *atteindre* (vfr. *ataindre* < **attangere*, recomposition pour *attingere*; cf. § 139,3); *chanfrein* (vfr. *chanfrait*, dér. de *chanfraindre*); *enfreindre* (vfr. *enfraindre* < **infrangere*, pour *infringere*); remarquez aussi *rinceau* pour *rainceau* (§ 219), et *provin* pour *provain* (< *propaginem*). On a écrit *terrein* pour *terrain* jusqu'au XIX^e siècle.

REMARQUE. *A* accentué, suivi d'une nasale + *a*, devient **ai** [ɛ]: *sana* > *saine*, *vana* > *vaine*, *rana* > *raïne*, *lana* < *laine*, *grana* > *graine*, *fontana* > *fontaine*, *amat* > *aime*. Au moyen âge, cet *ai* était une diphtongue décroissante nasale, qui assonait avec *an*; cf. *plaignes* : *aimet* : *France* (Roland, v. 1085 ss.). La nasalisation s'est plus tard complètement perdue.

IV. O + NASALE.

223. **O** bref ou long, tonique ou protonique, suivi d'une nasale entravée, devient [ɔ̃], qu'on écrit **on** ou **om**:

cōntra	<i>contre</i>	bōn(i)tatem	<i>bonté</i>
pōntem	<i>pont</i>	fōntana	<i>fontaine</i>
mōntem	<i>mont</i>	mōntanea	<i>montagne</i>
fūndus	<i>fond(s)</i>	fūndare	<i>fonder</i>
cōm(i)tem	<i>comte</i>	cōntentum	<i>content</i>
tōndere	<i>tondre</i>	*companio	<i>compaign, copain</i>

CAS ISOLÉS. La vieille langue offre plusieurs exemples du passage de *on* à *an* en syllabe faible; on trouve *damesche*, *dameiselle*, *dancel*, *dangier*, *danjon*, *danter*, etc., et *dans*, *danue* qui s'employaient proclitiquement (§ 519,1). De ces formes la langue moderne a retenu *danger* (dér. de *dominum*), *dam* (*dominus*) dans *Dammartin*, *Dampierre* (on a aussi les formes *Donmartin*, *Donpierre*), et *dame* (*domina*); cf. *dame-dieu* et *vidane*. *Emprunter* remonte à **imprūmūtare* (§ 12,454) < **imprōmutare* (pour *mutuari*), dont le premier *ū* est dû à une assimilation (§ 506,1). *Humble* (*hūmilem*) est un mot savant, repris au IX^e ou au X^e siècle.

224. **O** tonique, suivi d'une nasale finale libre, devient [ɔ̃], qu'on écrit **on** ou **om**:

dōnum	don	bōnum	bon
nōmen	nom	hōmo	on
latrōnem	larron	sōnum	son
rationem	raison	tōnum	ton

CAS ISOLÉS. Non et homo ont subi un double développement; à côté des formes toniques *non* et *on*, on a eu les formes faibles *uen* et *en*. *Nen* s'est affaibli en *ne*, qui a reçu des fonctions différentes de celles de *non* (cf. VI, §§ 16—37); *en*, qui se trouve encore dans Palsgrave, n'a été conservé que dans les patois: »Hélas! l'an dit bien vrai« (*Femmes savantes*, v. 418).

REMARQUE. Dans quelques dialectes, ò paraît avoir gardé sa prononciation ouverte, et il se diphtonguait régulièrement au moyen âge: bōnum > *buen*, hōmo > *uem*, eōmes > *cuens*, etc., comme bōvem > *buef*. On trouve dans le Roland et plusieurs autres textes des formes diphtonguées, à côté de formes non diphtonguées (*huem*—*hum*), ce qui s'explique probablement par la phonétique syntaxique (§ 112).

225. Dans la plus ancienne période de la langue, tout *o* devant une nasale était fermé et oral (§ 209); cf. *hom* : *maison* : *dolor* (Alexis, str. 44), *ome* : *redolet* (ib. str. 40); on disait *front*, *ton*, *son*, *on*, *bou* comme *baron*, *maison*, *nom*, *onde*, *re-ont*, etc. La nasalisation semble avoir commencé au XII^e siècle: [on] > [õn], et l'*o* nasalisé demeure fermé, peut-être encore au XVI^e siècle; en tout cas, Chifflet (1659) observe qu'il faut dire *boun*, *donn*, *noun*, etc. De nos jours, l'*o* de *bon* [bõ] est, pour la position de la langue, presque identique à l'*o* ouvert de *cote* [kõt], *sotte* [sõt], etc.; mais, pour les lèvres, il présente un arrondissement plus fort; un *o* nasal fermé s'entend encore, assez rarement pourtant, selon nos observations.

REMARQUE. *O* suivi d'une nasale + voyelle se trouve dans *bona* > *bone*, *bonne*; *persona* > *persone*, *personne*; *sonat* > *sone*, *sonne*; *poma* > *pome*, *pomme*; *donare* > *doner*, *donner*; *honorem* > *honneur*, *honneur*, etc. Sur le redoublement de la consonne, voir § 211, Rem. L'*o* de ces mots est maintenant oral et ouvert, autrefois il était nasalisé et fermé: Palsgrave (1530) dit que *on* (*om*) de *home*, *bonne*, *somme*, *tonnerre*, se prononce comme la même syllabe de *renom*, *mon*, etc., »almost lyke this diphtonge *ou* and some thyng in the noose«.

V. U + NASALE.

226. U long, tonique ou protonique, suivi d'une nasale entravée ou finale, devient [œ] qu'on écrit **un**:

ūnum	<i>un</i>	lūnæ dies	<i>lundi</i>
Augustodūnum	<i>Autun</i>	*imprūmutare	<i>emprunter</i>
Verodūnum	<i>Verdun</i>		

CAS ISOLÉS. Dans quelques mots, l'*u* long latin s'est obscurci en *ó*: jūncum > jónco > *jonc*; ūndecim > ónze > *onze*; ūnionem > ópone > *oignon*; ūnīre > ónir > vfr. *onir* (*unir* est savant). A côté de la forme littéraire pūmicem, on avait la forme dialectale pōmicem (Grégoire de Tours), d'où *ponce* (it. *pomice*).

REMARQUE. *U* suivi d'une nasale + *a* devient régulièrement [y]: una > *une*, luna > *lune*, pruna > *prune*, etc. Pour *une* on trouve, dans le parler vulgaire, *eune*, dû à l'influence du masculin.

227. La nasalisation complète de *u* a eu lieu assez tard. Au moyen âge, *brun* et *uns* assonaient avec *plus*, *fut*, *vertut* (Roland, v. 1039 ss.); ainsi *u* était plutôt oral. En se nasalisant, il est peu à peu devenu plus ouvert (§ 210,²), mais on ne sait au juste de quelle époque date la prononciation moderne; elle paraît s'être formée au XVII^e siècle. Pourtant l'abbé de Saint-Pierre dit encore, en 1730, à propos des mots comme à *jeun*: »Il y aura dans peu d'anées beaucoup d'autres mots semblables dans la langue fransoize, parceque l'on commence à lès prononcer negligament, quelques uns disent déjà *breun* pour *brun*, les *euns* pour les *uns*, et éfectivement, à y prendre garde de prèz, il est un peu plus aizé de prononcer *breun* que *brun*, de même qu'il est un peu plus aizé de prononcer *mouleïn* que *moulin*.« Et Dumas (1733) observe: »Ceus qui parlent bien prétendent qu'on doit prononcer les mots *lundi*, *un*, *aucun*, etc. come s'il y avoit *leundi*, *eun*, *aukeun*, . . . de sorte que l'*u* pur ne se trouve jamais nazal que dans la prononciation des Gascons et de certains provinciaus.»

REMARQUE. Dans le parler négligé, [œ] se désarrondit souvent en [ê] (comp. *Manuel phonétique*, § 100, Rem.). En voici un exemple:

Mam'selle Anastasie,
Qu'il est bien vot' *lapin* !
C't' année, s'i fait des p'tits,
Faudra m'en garder *in*.

(H. Lavedan, *Le Nouveau Jeu*, p. 275).

VI. VOYELLE + N MOUILLÉ.

228. Si la voyelle est suivie d'un [ɲ], elle est toujours entravée (excepté pourtant ě); mais il y a plusieurs cas à distinguer, selon que [ɲ] reste mouillé ou non:

1° Quand [ɲ] est médial, c.-à-d. suivi d'une voyelle, il garde son mouillement et ne dégage pas de yod: *Campania* > *Chaupagne*, *agnellum* > *agneau* (comp. *valeam* > *vaille*: § 207,3).

2° Quand [ɲ] est final, il perd son mouillement (§ 336) tout en dégageant un yod, et la voyelle précédente se nasalise et se combine avec le yod: *cuneum* > *copo* > *cop* > *coiu* [kwɛ̃].

3° Quand [ɲ] est entravé, c.-à-d. suivi d'une consonne (cf. § 148), nous avons le même développement que quand [ɲ] est final: *cingere* > *ceɲ(e)re* > *ceindre*.

229. VOYELLE + N MOUILLÉ MÉDIAL (cf. § 228,1).

1° **I** + [ɲ] médial. L'*i* reste intact: *līnea* > *ligne*; *vīnea* > *vigne*.

2° **E fermé** + [ɲ] médial. L'*e* fermé [e] se change en [ɛ] (§ 153), écrit *ei*, rarement *ai* (§ 217,2); l'*i* du groupe *ei* est purement graphique et appartient en réalité à la nasale (*ign* = [ɲ]; cf. § 333, Rem.): *insignat* > *enseigne*; *insignia* > *enseigne*; *tīnea* > *teigne*; *dīgnare* > *deignier* > *daigner*; *sīgnare* > vfr. *seignier*, remplacé par la forme savante *signer*.

3° **E ouvert** + [ɲ] médial. L'*e* ouvert accentué se trouve dans *vēniam* et *tēneam*, représentés dans la vieille langue par *veigne*, *teigne* ou *viegne*, *tiegne*, d'où *vienne*, *tienne* (II², § 144). L'*e* ouvert inaccentué persiste tel quel: *sēñiorem* > *seigneur* (remarquez *ign* = [ɲ]).

4° **A** + [ɲ] médial: *montanea* > *montagne*; *Campania* > *Champagne*; *Hispania* > *Espagne*; *Alamannia* > *Allemagne*; *agnellum* > *agneau*; **companionem* > *compagnon*; **waidanjare* > *gaagner*, *gagner*. Au moyen âge, l'*a* de ces formes a dû être nasalisé (*Espaigne* : *cunpaigne* : *dutance* : *France*, etc.; Roland, v. 826 ss.); sur la dénasalisation, voir § 211.

FORMES ANALOGIQUES. *Balneare* > *bap̄ar* (§ 342) > vfr. *baguier*, encore dans R. Garnier (*bage* : *compague*; *Cornélie*, v. 623), puis *baiguer* (d'où *baigneur*, *baignoire*), sous l'influence

de *bain* (§ 230,4). *Plangentem* > *plaignaut*, sous l'influence de *plaindre*.

REMARQUE. Dans l'Ouest, l'Est et une partie du Nord, -*aigne* donne [ɛpə] (écrit -*aigne* ou -*eigne*); cf. *Alemaigne* : *enseigne* (Rom. de Troie), *compaigne* : *enseigne* (Cheval. as deus especs, v. 285). Les poètes du XV^e, et même du XVI^e siècle, recourent parfois à ces rimes dialectales. En voici quelques exemples; *Bretaigne* : *empreigne* (C. de Pisan, *Chemin de long estude*, v. 3695); *Bretaigne* : *enseigne* (Villon, *Gr. Test.*); *Auvergne* : *Charlemagne* (id., *Ballade du temps jadis*); *Espaigne* : *peigne* (Palhelin, v. 28). Lanoue (1595) déclare encore: »Ces deux terminaisons -*aigne* et -*eigne* n'ont qu'une prononciation« (Thurot, I, 330). Au XVII^e siècle, -*aigne* triomphe définitivement; on garde pourtant *araigne* (cf. *insaraigne*, *araignée*), qui remplace *aragne* (encore dans La Fontaine, *Fables*, III, 8; X, 6), et *châtaigne* (*castanea*). Citons enfin le nom propre *Monlaigne*, dont l'ancienne prononciation [mɔ̃taɲə] a été échangée, sous l'influence de l'orthographe (§ 119, § 333, Rem.), en [mɔ̃tɛɲ]; le nom de l'illustre peintre Philippe de Champaigne [ʃɔ̃paɲə] ne semble pas menacé, malgré Ed. Rostand qui se permet de le faire rimer avec *peigne* (*Cyrano de Bergerac*, I, sc. 2).

5^o O + p. On a dans la langue moderne un *o* ouvert [ɔ]: *Bonōnia* > *Boutogne*; *cicōnia* > *cigogne*; *Polōnia* > *Pologne*; *verecūndia* > *vergogne*; **cūniare* > *cogner*; **cūniata* > *cognée*; **rotūndiare* > *rooquier*, *rogner*; **ūnio-nem* (§ 226, Cas isolés) > *oignon*. L'*o* ouvert de la prononciation moderne est probablement dû à l'ancienne nasalisation; on a dit d'abord *vergógne* (comp. it. *vergógna*); puis l'*o*, s'étant nasalisé, est devenu ouvert (§ 225) [vɛrgɔ̃ɲə], et il est resté tel après la dénasalisation.

CAS ISOLÉS. Quelques mots présentent un *oi* dû à l'analogie ou bien à l'influence de l'orthographe, qui employait souvent *ign* pour marquer [ɲ]. *Loin* amène *éloigner*, pour *élogner*, comme on a dit jusqu'au XVII^e siècle; cf. *esloigue* : *charongne* (A. d'Aubigné, *Tragiques*, I, 941); *esloigne* : *vergogne* (RPF, IV, 72); cf. *eslogne* : *mignonne* (F. Perrin, *Les Escoliers*, II, sc. 2). *Soin* amène *soigner* pour *sogner*, et *soigneux*, pour *songneux*; *besogneux*, qu'on a longtemps écrit *besoigneux*, a hésité entre [wa] et [wɛ]; *besogne* a conservé son [ɔ] intact. *Témoin* amène *témoigner* pour *témogner*; Ramus (1562) transcrit *témouher*, comme *sonher*, *conher*. Au XVII^e siècle, Ménage croit nécessaire de discuter »s'il faut prononcer *éloigner* ou *élogner*, *témoigner* ou *témogner*, *roignon* ou *roguon*« (*Observations*, p. 313); il conclut pour *oi*, et cette prononciation est restée, excepté dans *rognon*.

Dans les formes verbales *joignant*, *oignant*, *poignant*, etc., *oi* n'est pas non plus primitif, mais dû à l'analogie. Dans *poignard*, *poignet*, *poignée*, *empoigner*, etc., où l'*i* était autrefois purement graphique, on prononce maintenant [wa] pour [ɔ].

230. VOYELLE + N MOUILLÉ FINAL (cf. § 228,2).

1° **E fermé** + [p] final aboutit à **ein** [ɛ̃]: *dignem* > vfr. *dein*; *insignem* > vfr. *ensein*; *signum* > vfr. *sein* (comp. *tocsin*; § 32) et *seing*. *Signe* est savant.

2° **E ouvert** + [p] final aboutit à **in** [ɛ̃]: *ingēnium* > *engin*. *Vēnio* et *tēneo* deviennent *vien(s)* et *tien(s)* (au lieu de *vign*, *vin* et *tign*, *tin*) sous l'influence des autres formes du singulier *viens* (*vēnis*), *tiens* (*tēnes*), etc.

3° **A** + [p] final aboutit à **ain** [ɛ̃]: *balneum* > *bapo* (§ 342) > *bain*; **companiono* > *compain*, *copain*; *stagnum* (autre forme de *stannum*) > *étain*.

4° **O** + [p] final aboutit à **oin** [wɛ̃]: *cotoneum* > *cooin* > *coing* (§ 270,3); *cuneum* > *coin*; *pugnum* > *poing*; *testimonium* > *témoïn*; *longe* > *loïn*.

REMARQUE. Le groupe *oin* avait d'abord l'accent sur *o*, qui était fermé (§ 209) et se prononçait sans abaissement du voile du palais; cf. *emperedor* : *doinst* (Alexis, str. 62), *barun* : *plurt* : *luinz* (Roland, v. 2418). Après le XI^e siècle, la nasalisation commence à se faire sentir, et, peu à peu, l'accent se déplace sur la dernière partie de la diphtongue, de sorte que Rutebeuf peut faire rimer *jointes* : *saintes*, *moins* : *certaines*; ces rimes indiquent une prononciation assez rapprochée de la moderne.

5° **U** + [p] final aboutit à **uin** [wɛ̃]: *jūnium* > *juin*.

231. VOYELLE + N MOUILLÉ ENTRAVÉ (cf. § 228,3).

1° **E fermé** + [p] entravé aboutit à **ein** [ɛ̃] (cf. § 230,2): *cīngere* > *ceindre*; *extīngere* (§ 452,2) > *éteindre*; *fīngere* > *feindre*; *pīngere* > *peindre* (sur le *d* de ces formes, voir § 498,3); *vīncere* > *veintre*, *veindre*, *vaincre*; *cīnctura* > *ceinture*; *cīncturare* > *ceintrer*, *cintrer*; **pīnctura* > *peinture*.

2° **A** + [p] entravé aboutit à **ain** [ɛ̃] (cf. § 230,4): *frangere* > vfr. *fraindre*; *plangere* > *plaindre*; *sancta* > *sainte*.

3° **O** + [p] entravé aboutit à **oin** [wɛ̃] (cf. § 230,5): *jūngere* > *joindre*; *pūngere* > *poindre*; *ūngere* > *oindre*. Le mot *défunt* (*defunctus*) est savant.

232. Les **consonnes** peuvent être nasalisées aussi bien que les voyelles, mais la nasalisation change très peu, en réalité, la consonne qui la subit. La différence acoustique entre le *t* ordinaire de *brûla* et la forme nasalisée qui s'articule dans *branlant*, est minime; comp. encore pour [ʒ], *rager* et *rongeant*, et pour [v], *revêtir* et *revenir*. Quand une explosive dentale (*d*, *t*) est nasalisée, elle se change tout simplement en *n*; cette assimilation se trouve, par exemple, dans *lendemain* [lānmē], *point de mire* [pwēnmir], *en dedans* [āndā], *vingt-deux* [vēndø], *pendant* [pānā], dont la prononciation normale est [lādmē], [pwēdmir], [āddā], [vētdø], [pādā], etc. Un *b* nasalisé équivaut à *m*; notons le *Mnadies* de Janotus de Bragmardo (Rabelais, I, chap. 19), altération de *b(o)na dies* due au nasillement de ce personnage.

CHAPITRE XIV.

INFLUENCE DES LABIALES.

233. LABIALISATION DES VOYELLES. L'influence des labiales est progressive ou anticipante. Une consonne labiale peut arrondir une voyelle normale suivante ou précédente, de sorte que *i*, *é*, *è* deviennent [y], [ø], [œ]; comp. le tableau des voyelles à la p. 173. On peut signaler en français les cas suivants de labialisation :

1^o La voyelle non arrondie *i* se change en *u* [y]: *affibulare > *affubler*; notez aussi pour l'anc. fr. *fusique* et *mussoudor* au lieu de *fisique* et *missoudor*.

2^o Parfois *e* [ə] subit le même changement: vfr. *alemele* > *alumelle*; vfr. *bevant* (bibentem) > *buvant*; vfr. *bevons* > *buvons*, etc.; vfr. *chalemel* > *chalumeau*; vfr. *femier* > *fumier*; vfr. *femer* (tiré de *finus*) > *fumer* (engraisser avec du fumier); vfr. *lemignon* > *lumignon* (infl. de *lumière*); *gemellum* > *jumeau*; *Gemeticus* > *Jumièges*; *tribula* > *truble*. Presque partout dans les campagnes, *femelle* se dit *fumelle*.

3^o La voyelle non arrondie *é* [e] doit régulièrement se labialiser en *eu* [ø]. Comme exemple de ce passage, nous ne saurions citer que le développement du groupe *él*, étudié au § 237. Peut-être pourrait-on en outre noter ici la forme *cheuz* (pour *chez*), très employée jusqu'au XVII^e siècle, et encore conservée dans le patois normand, vu que le son chuintant [ʃ] se prononce ordinairement les lèvres arrondies. Dans *veuve*, vfr. *veve* (< *vidua*), l'*e* fermé tonique entravé s'est ouvert (§ 153) et a donné *eu* [œ] (cf. 4^o).

4^o La voyelle non arrondie *è* [ɛ] se change en *eu* [œ]. Nous avons déjà signalé ce passage à l'occasion du développement

de la diphtongue *ue* (§ 178,3); ajoutons ici que pour *fève*, *lève*, *lèvre*, *orfèvre*, *thème*, *trêve*, on disait autrefois *feuve*, *leuve*, *leuvre*, *orfeuvre* (*feuvres*, Du Bellay, *Déf.*, II, ch. 11), *theume* (G. Coquillart, I, 99), *treuve*. Cette prononciation vit encore dans plusieurs patois; on dit ainsi *feuve* en Normandie. Comp.: *Leuve-toi*, belle Isabelle (Rolland, *Recueil de Chansons populaires*, III, 6). Il en reste encore — chose à signaler — une dernière trace dans les noms propres *Lefeuve* et *Leseuve*.

5° Dans quelques cas, la labialisation paraît changer le lieu d'articulation de la voyelle, de sorte que *a* devient *o* comme dans *vacare* > **vocare*, **vacitus* > **vöcitus* > *uide*, *vide* (Rom. V, 257), *quadratus* > **quodratu*s (Rom. XXVIII, 63). — *Provende* vient non pas de *praebenda*, mais de **probenda*, par croisement avec *providere*.

6° Dans plusieurs mots, la labiale semble avoir favorisé le passage de *ai* [ɛ] à *oi* [wɛ], puis [wa], en amenant l'insertion de la bilabio-vélaire [w]: *abai* (subst. verb. de *abaier*) > *aboi*, *Ambaise* (*Ambacia*) > *Amboise*, *armaire* (*armarium*) > *armoire*, *esnai* (subst. verb. de *esmaier*) > *émoi*, *grimaire* (*grammatica*) > *grimoire*, *paile* (*pallium*) > *poêle* (cf. § 207,3). Sur le passage de *ei* à *oi* dans *avoine*, *foin*, *moins*, voir § 216.

7° Il faut enfin citer les cas où la présence d'une consonne labiale empêche une voyelle vélaire de se changer en palatale. Ainsi, tandis que *florem* > *flor*, *fleur* (§ 182), le développement en *eu* n'a pas lieu devant une labiale: *lūpa* > *louve*, *Dūbrum* > *Douvre*, *Lūpara* > *Louvre*; comp. § 183.

234. Parfois la consonne labiale se vocalise et se fond avec la voyelle précédente en un son nouveau; ainsi *ab* (+ consonne) peut aboutir à *au*, d'où *ò* (§ 188, § 376): *parabola* > **paraula* > *parole*. Rappelons encore le développement spécial de la terminaison **-avu** qui devient **-ou**: *clavum* > *clou*; *Andegavum* > *Anjou*; *Pictavum* > *Poitou*; *Tellavum* > *Talou*. L'obscurcissement de *a* en *o* a eu lieu après l'affrication de *g* (+ *a*); autrement on aurait eu *Angou* au lieu de *Anjou* (§ 422—423). On pourrait ajouter *habuit* > vfr. *out*, *sapuit* > vfr. *sout*; comp. *vadunt* > *vaunt* > *vont*; de la même manière s'expliquent *ont* et *font* (voir II², § 60,2).

235. LABIALISATION DES CONSONNES. Les consonnes peuvent être labialisées aussi bien que les voyelles, mais la plupart des consonnes labialisées n'offrent rien de remarquable; la différence acoustique entre le [z] ordinaire de *priser* et la forme arrondie qui s'articule dans *usure* est minime; comp. de même *thé* et *toi*, *quai* et *quoi*. Dans quelques cas, la labialisation fait changer le lieu d'articulation de la consonne: si *carpinum* est devenu *charme*, le passage de *n* à *m* est dû à la labiale *p*, qui, avant de disparaître, a fait subir à la consonne suivante une assimilation partielle.

CHAPITRE XV.

INFLUENCE DE L.

236. L'influence de *l* est toujours **anticipante**. A une époque très ancienne, il influence l'*e* ouvert, qu'il change en *ea* (§ 239): *bêls* > *beals*, *pêls* > *peals*, etc., mais il laisse sans changement toutes les autres voyelles: *chevéls*, *albe*, *mòldre*, *fóldre*, etc. Après sa vocalisation (§ 343), il se combine avec la voyelle précédente en un son nouveau: *chevels* > *cheveux* [ʃəvø], *ciels* > *cieux* [sjø], *albe* > *aube* [o:b], *mòldre* > *moudre* [mudr], *fóldre* > *foudre* [fudr], etc.

1. E FERMÉ + L.

237. E fermé suivi d'un *l* (*ll*) entravé devient *eu* [ø]:

illos	<i>els, eux</i>	capillos	<i>chevels, cheveux</i>
*eccillos	<i>icels, iceux</i>	filtrum	<i>feltre, feutre</i>

Il faut croire que *é*, subissant une assimilation anticipante, a été labialisé par le phonème suivant: [els > eus > øws > œws > æs > ø]; comp. § 165, Cas isolés. Le son [ø] existait déjà à la fin du XII^e siècle; dans *Li Romans de Carité* (str. 194), on trouve *eus* (illos): *oiseus* (otiosus).

CAS ISOLÉS. Par assimilation (§ 506), *sylvaticum* devient *salvaticum* (dans *Mulomediciua Chironis* et le Glossaire de Reichenau), d'où *salvage, sauvage*. Dans quelques mots demi-savants, *el* a été remplacé par *ol*: *Basīlica* > *basoche*, *elephantum* > *olifaut*, **filicaria* (dér. de *fīlex*) > *fougère* (doublet de *feugère*, conservé comme nom propre).

II. E OUVERT + L.

238. E ouvert suivi d'un *l* (*ll*) entravé devient [o], écrit *eau* (rarement *au*):

bellos	<i>beaux</i>	porcellos	<i>pourceaux</i>
cappellos	<i>chapeaux</i>	taurellos	<i>taureaux</i>
novellos	<i>nouveaux</i>	vitellos	<i>veaux</i>
pelles	<i>peaux</i>	helm	<i>heauue</i>

On écrit **au** pour *eau* dans *gruau* (vfr. *grueau*, *gruel*, dér. de *gru*), *vautre* (vfr. *veltre*, de *veltrum*, altération de *vertragum*) et *Guillaume* (vfr. *Guillehue*, de *Wilihelm*).

CAS ISOLÉS. Dans quelques mots, un *e* inaccentué s'est changé en *a*: *dēlphinum* > *dalfino* > *dauphin* (prov. *dalfin*); *ēleemosyna* > **almosina* > *alumosne*, *aumône* (prov. *almosna*).

239. Le groupe *el*, pour devenir [o], a passé par les étapes suivantes:

1^o La voyelle ouverte *è* s'est diphtonguée en *ea*: *bèls* > *beals*; *pèls* > *peals*; *novèls* > *noveals*; *hèlme* > *healue*, etc. Cette diphtongaison, qui a eu lieu de très bonne heure, est probablement due à l'articulation palatale de la latérale (§ 337).

2^o Dans le groupe *eal* + consonne, *l* s'est vocalisé (§ 343), et l'on a eu la triphthongue *eau*, accentuée sur *a*: cf. *Thomas*: *beaus* (Aliscans, p. 196). Cette prononciation est encore attestée par quelques grammairiens du commencement du XVI^e siècle: Erasme et Meigret (§ 49) affirment qu'il faut dire *beao*, *veao*; mais c'était alors probablement un provincialisme (cf. § 241).

3^o La triphthongue *eau* s'est contractée en *eo* par la fusion de *a* et *u* en un seul son (cf. § 188). Th. de Bèze (1584) dit: »Auditur *e* clausum cum diphtongo *au*, quasi scribas *eo*«. La prononciation *eo* [əo], générale au XVI^e siècle, tombe en désuétude au XVII^e. Elle se retrouve dans le mot d'emprunt portugais *chapeo*.

4^o La diphtongue *eo* s'est simplifiée en *o* (cf. § 268). La première indication de cette prononciation remonte au XVI^e siècle. Au témoignage de Saint-Liens (1580), les courtisans prononcent le mot *beau* comme *bau*: »Dictio *beau*, etsi *binas*

syllabas habere videatur, unica tamen ab aulicis pronuntiatur: ut dicant ac si scriberetur *bau*.»

REMARQUE. Dans quelques dialectes du Nord, *eau* s'est changé en *iau*, et cette prononciation a aussi été en usage à Paris, surtout dans le peuple; les grammairiens des XVI^e et XVII^e siècles l'ont signalée et blâmée à plusieurs reprises: elle survit dans certains patois. Dans la langue moderne, on retrouve cette prononciation dans *affûtiau* (pour *affûteau*), *boutriot* (pour *boutriau* = *boutereau*), *dépiauter* (dér. de *piau* = *peau*), *fabliau* (pour *fableau*, dim. de *fable*), qui sont tous des mots d'emprunt. Rappelons aussi le terme de blason *aigliau*. Une trace intéressante de la prononciation *iau* se trouve dans l'anglais *beauty* [bjuti].

III. A + L.

240. A suivi d'un *l* (*ll*) entravé devient [o], orthographié **au**:

<i>alba</i>	<i>aube</i>	<i>falconem</i>	<i>faucon</i>
<i>talpa</i>	<i>tanpe</i>	<i>altare</i>	<i>autel</i>
<i>caballos</i>	<i>chevaux</i>	<i>sal(i)narium</i>	<i>saunier</i>
<i>alnum</i>	<i>aune</i>	<i>*val(e)raio</i>	<i>vaudrai</i>
<i>alterum</i>	<i>autre</i>	<i>*fall(e)raio</i>	<i>faudrai</i>

CAS ISOLÉS. *Balneum* s'altère en **baneum* (comp. it. *bagno*, esp. *baño*), d'où *bain*.

241. La plus vieille forme des mots cités au paragraphe précédent est *albe*, *talpe*, *chevals*, *alne*, etc.; à un certain moment, *l* s'est vocalisé (§ 343), et l'on a eu *aube*, *tanpe*, *chevaus*, *aune*, etc. Cet *au* était d'abord une diphtongue décroissante qui assonait en *a* pur; cf. *cevaus* : *mais* (Huon de Bordeaux, p. 161). La même prononciation s'entendait encore au XVI^e siècle, mais c'était alors un provincialisme. Le grammairien Meigret, qui était d'origine lyonnaise, veut qu'on dise *aotre*, *aocun*, *faot*, etc., tandis que tous les autres grammairiens du XVI^e siècle constatent que *au* se prononçait *o*. Le passage de *au* à *o*, dont on trouve les premières traces au XIII^e siècle, était donc accompli avant 1500. L'orthographe étymologique a été conservée, excepté dans: *côcher*, pour *caucher* (calcare), infl. du mot *coq*, dont on l'a cru un dérivé: *échoppe*, altération de *eschaupre* (**scalpra*, pour *scalprum*); *hoqueton*, pour *auqueton*, *aucoton*, *alcoton* (même mot que *coton*, précédé de l'article arabe *al*, § 20,1). On écrit *échôme* ou *échaume* (*scalmum*). Sur *osberc* = *haubert*, voir § 17.

IV. O OUVERT + L.

242. O ouvert suivi d'un *l* (*ll*) entravé aboutit à [u], écrit **ou**:

mōlere	<i>moudre</i>	*cōlpum	<i>coup</i>
absōlvere	<i>absoudre</i>	pōll(i)cem	<i>pouce</i>
mōlles	<i>mous</i>	sōl(i)dos	<i>sous</i>
fōlles	<i>fous</i>	sōl(i)dare	<i>souder</i>

Tous ces mots se prononçaient à l'origine avec un *o* ouvert; on disait *mōldre*, *asōldre*, *mōls*, *fōls*, etc.

FORMATIONS ANALOGIQUES. *Mounier*, développement régulier de *mōlinarium*, a été remplacé par *meunier*, dû à l'influence de *meut* et de *meule* (II², § 30,3); *meunier* se trouve déjà au XIII^e siècle, *mounier* était en usage encore au temps de Louis XIV; il est resté comme nom propre. On a gardé *moulin* et *mouture*; les formes analogiques *neulin* et *meut*ure existaient au moyen âge et se retrouvent dans plusieurs patois modernes.

V. O FERMÉ + L.

243. O fermé suivi d'un *l* entravé devient [u], écrit **ou**:

ascūltat	<i>écoute</i>	fūlgur	<i>foudre</i>
cūlpabilem	<i>coupable</i>	pūlverem	<i>poudre</i>

Ces mots se prononçaient à l'origine avec un *o* fermé: *es-cōltet*, *cōlpable*, *fōldre*, *pōldre*.

CAS ISOLÉS. *L* est devenu *R* dans *ulmum* > *orme* (§ 181); la vieille forme régulière *olme* vit encore dans le centre et dans l'ouest et s'écrit *oume* ou *ouue*; *orme* est sans doute modelé sur *ormeau*, dont le *r* peut provenir d'une dissimilation (**ulmellum*; § 512). *Singultum* est devenu **singluttum* (§ 518,1) > *sanglout*, *sanglot* (cf. *sangloter*). *Vultnrium* > vfr. *vollor*, *voutour*, d'où *vautour*.

CHAPITRE XVI.

INFLUENCE DE R.

244. La consonne roulée *r*, qu'elle soit dentale [r] ou uvulaire [R], exerce une influence »ouvrante« sur la voyelle précédente (rarement sur la voyelle suivante).

1^o Pour les voyelles palatales, notons que [e] peut passer à [ɛ], [ɛ] à [a], et enfin [a] à [ɑ] devant un *r* suivi d'une consonne. On voit ainsi *skerpa, en passant par vfr. *escherpe*, aboutir à *écharpe*. Par analogie, la même transformation se produit devant un *r* simple en syllabe protonique: *hirunda > *aronde*. Comp. le parler parisien de nos jours où l'*a* de *cave*, *gage*, *bave* est moins ouvert que celui de *rare*, *gare*, *barre*. Il s'agit là d'un phénomène général de la phonétique du francien, et qui se retrouve à diverses époques de la langue; nous lisons déjà dans l'*Appendix Probi*: Anser non ansar, noverca non novarca, etc.

A cette tendance populaire s'oppose une »réaction conservatrice« qui, en maintenant *er*, favorise le passage de *ar* à *er* (§ 115): asparagum > vfr. *esparge* > *asperge* (XVI^e siècle).

Au point de vue phonétique, ces deux courants contraires semblent étroitement liés, le premier à l'action de l'ancien *r* dental [r], qui amène la pointe de la langue à se relever par anticipation (de là [ɛ] > [a] > [ɑ]), le second à l'action de l'uvulaire [R], qui amène la pointe de la langue à s'abaisser (de là [ɑ] > [ɛ]).

REMARQUE. L'*r* peut influencer non seulement l'*a* qui le précède, mais aussi l'*a* qui le suit. Oracle [ɔrɑ:kl] et miracle [mirɑ:kl], à côté de spectacle [spɛktakl], etc., sont des exemples curieux de cette influence progressive.

2° Pour les voyelles vélaires, l'influence de *r* est moins manifeste. On peut cependant rappeler ici deux cas déjà cités: le changement de *fourme* en *formie* (§ 181, Cas isolés) et le maintien de l'*o* ouvert dans *clore*, *trésor*, etc. (§ 188,1).

245. ER > AR.

Remontent au latin vulgaire: *marchand* (mercatantem sous l'influence de *marcare*) et ses dérivés; *marché* (mercatum > marcatum); — *par* (< *per*; transformation qui semble avoir été amenée par l'emploi du mot comme préfixe (*pervenire* > *parvenir*) ou dans des groupes (*per terram*)).

Sont de date plus récente (XV^e—XVII^e siècles) un certain nombre de mots qui, comme le signale justement M. F. Brunot, appartiennent à la langue technique ou sont réprouvés par le bel usage: *barlong* (vfr. *beslong*, *berlong*; cf. III, § 466); *boulevard* (*bollwerk*; influence de *rempart* et du suffixe *-ard*); *dartre* (vfr. *dertre* < gaulois **dervita*); *écharpe* (vfr. *escherpe* < **skerpa*); *harceler* (vfr. *herseler*, dér. de *herser*); *harde*, troupe de bêtes (vfr. *herde* < germ. **hërda*); *jargon* (vfr. *jergon*); *larme* (vfr. *lerme*, *lairme* < *lacrima*; § 199); *lézard* (*laecertum*; cf. § 387,2); *marquer* (vfr. *merquer*, *merchier*; de même *marque* a remplacé l'ancien *merc*, conservé dans le terme de marine *aniers*); *parpaing* (vfr. *perpain* < lat. vulg. **perpannium*); *sarcelle* (*querquedula*; encore *cercelle* dans Diet. Acad. 1694). — Sont à écarter des mots d'origine douteuse, comme *carcan*, *hargneux*.

Un passage analogue s'observe dans le cas d'un *r* simple: *aronde* (**hirunda*); *marelle* (< *mérelle*, Acad. 1740), et peut-être *paresse* (vfr. *peresse* < *pigritia* (§ 427); influence de *par*?). L'*e* fermé protonique, sous l'action de *r*, a passé à *e* ouvert, et sans doute aussi il y a eu analogie avec les cas où *r* était suivi d'une consonne.

REMARQUE. Dans certains mots, rares d'ailleurs, l'*e* fermé protonique précédé de *r* est devenu *a*: effet de l'influence progressive signalée ci-dessus (§ 244,1, Rem.): *ravelin* (vfr. *revelin*, *rovelin* < *rubellum*). Le passage de *e* à *a* a pu être favorisé par l'assimilation dans *travail* (*tremaeculum*) et *travail* (*trepalium*; comp. *travailler* < **trepaliare*; influence de *trabs*? cf. Rom. XVII, 421).

246. AR > ER. Il convient tout d'abord de mettre à part *ergot* (d'origine douteuse) et *hermine* (armenia; esp. armiño), très ancien dans la langue et qui a toujours présenté la forme en *er*. La «réaction conservatrice», qui amène le changement de *ar* en *er*, apparaît clairement dans les mots suivants: *Asperge* (vfr. *esparge* < asparagum); *cercueil* (vfr. *sarcueu*, *sarcueil* < sarcophagum); *chair*, orthographe savante pour *cher* (vfr. *char*, jusqu'au XV^e siècle, conservé dans *charcutier*, *charnier*, *charnel*); *Épernay* (Sparnacum); *épervier* (germ. sparwâri); *gerbe* (vfr. *jarbe* < aha. garba); *gercer* (vfr. *jarser* < *charissare?; cf. gr. χαράσσειν); *Monnerville* (Monarvilla); *serge* (vfr. *sarge* < *sarica, cf. § 401,2 Rem.); *serpe* (vfr. *sarpe* < *sarpa).

Le même fait se produit devant un *r* simple: *guéret* (vfr. *guarait*, *guaret*; cf. § 247); *guérir* (remplace au XVII^e siècle le vfr. *guarir*, *garir*); *guérite* (vfr. *garite*).

L'histoire des mots qui précèdent montre que c'est surtout entre le XV^e et le XVII^e siècle qu'ils ont pris leur forme définitive.

REMARQUE. La prononciation vulgaire de *Montmartre* est *Montmerte*; voir par ex. une chanson de Bruant, où ce mot rime avec *verte*, *perte*, etc. (*Dans la rue*, p. 167). Comp. *Montparnasse* prononcé dans le peuple *Montpernasse*.

247. Le latin vulgaire et la langue du moyen âge, ainsi que les patois modernes, offrent ainsi de nombreux exemples du double phénomène précédent. Un des plus caractéristiques est celui de *vervactum*, altéré dans le latin vulgaire en **varvactum* et **varactum*, d'où vfr. *guarait*, *guaret*, qui, à son tour, devient au XV^e siècle *guéret*. De leur côté, les patois nous ont conservé des formes comme *arsoir* (hier soir), *aparcevoir*, *barlue*, *clargié*, *harbe*, *marci*, *parroquet*, *pardre*, *sarmon*, *sarpent*, *sarrer*, etc.; et d'autre part: *chermer*, *cherrue*, *bizerre*, *espergne*, *Nerbone*, *pertir*, *sercler*. La prononciation populaire [ar] constitue l'un des idiotismes canadiens les plus caractéristiques; on dit *alarte*, *aubarge*, *avarase*, *ciarge*, *darnière*, *marle*, *parche*, *viarge*, etc. G. Tory (1529) fait remarquer que les dames de Paris disent »Mon *mery* est à la porte de *Peris*«, et Henri Estienne observe: »Et du langage de nos prédécesseurs, qu'en dirons-nous? Quelles pensons-nous qu'estoyent les oreilles d'alors qui portoyent patiemment Mon frère *Piarre*? Mon frère

Robert? La place *Maubart*? Et toutes-fois nostre Villon, un des plus éloquens de ce temps-là, parle ainsi« (*Apologie pour Hérodote*, p. p. Ristelhuber, II, 135—136). Dans ses *Hypomneses*, il attribue — et avec beaucoup de vraisemblance — cette prononciation au peuple de Paris: »Plebs . . . præsertim Parisina hanc literam *a* pro *e* in multis vocibus pronuntiat dicens *Piarre* pro *Pierre*, *guarre* pro *guerre*« (Thurot, I, 3). Ménage remarque: »Il faut dire *coup de Jarnac*, & non pas de *Jernac*, *marri* & non pas *merri*, *marquer* & non pas *merquer* . . . On dit *dartre* à Paris, & *dertre* dans les Provinces . . . Il faut dire au contraire *guérir* & *guérison* & non pas *guarir* et *guarison*, *catherre* et non pas *catharre*, *Saint Merri*, et non pas *Saint Marri* . . . *Guilterre* & *guitarre*, *serge* & *sarge*, *herboliste* & *arboliste* sont controversez« (*Observations*, p. 232—233). Pour les détails, voir Bibliographie.

De cette double tendance naissent des confusions dans les rimes, surtout au XV^e siècle; cf. *larmes* : *fermes* (*Pathelin*, v. 495—96); *gendarme* : *ferme* (*Franç Archier de Baignolet*, v. 293—94); *appert* : *part* (Villon, p. 44), *Robert* : *Lombard* (ib. p. 50), *garde* : *perde* (ib., p. 73), *Montmartre* : *tertre* (ib., p. 81), *Marne* : *yverne* (ib., p. 85); *garce* : *enverse* (Chr. de Pisan, *Chemin de longue estude*, v. 4089), *fermes* : *d'armes* (ib., v. 5529); *lignage* : *herberge* (ib., v. 5921), etc. Ces confusions se retrouvent dans la langue moderne, où l'on hésite encore entre *berge* et *barge*, *berlin* et *barlin*, *épervin* et *éparvin*, comme on a hésité entre *catherre* et *catharre*, *dertre* et *dartre*, *serge* et *sarge*, etc.

CHAPITRE XVII.

VOYELLES ATONES.

I. ATONES FINALES.

248. Toutes les voyelles latines atones finales s'amuïssent, excepté *a* (cf. § 252):

<i>viginti</i>	<i>vingt</i>	<i>scriptum</i>	<i>écrit</i>
<i>feci</i>	<i>fis</i>	<i>ferrum</i>	<i>fer</i>
<i>venit</i>	<i>vient</i>	<i>minus</i>	<i>moins</i>
<i>sentire</i>	<i>sentir</i>	<i>amarum</i>	<i>amer</i>
<i>habere</i>	<i>avoir</i>	<i>nitidum</i>	<i>net</i>
<i>vermes</i>	<i>vers</i>	<i>muros</i>	<i>murs</i>
<i>debet</i>	<i>doit</i>	<i>caballos</i>	<i>chevaux</i>

La chute de la finale *a* eu lieu après la transformation des voyelles libres toniques: *latus* > *lez*, *opus* > *uos*, *ues* (cf. angl. *use*), *videt* > *veît*, *sedet* > *siet*, autrement, ces voyelles auraient été traitées comme entravées; et après le changement des explosives en fricatives sonores (§ 366,₃): *trabe(m)* > **trave* > *tref*, autrement on aurait eu **lrep*. Elle était accomplie avant le IX^e siècle; les Serments de Strasbourg offrent *amur*, *christian*, *commun*, *salvament*, *salvar*, *nul*, *part*, etc.

MOTS D'EMPRUNT. *Avare*, *rare*, *honnête*, *céleste*, *chaste*, *triste*, *verbe*, *infirme*, etc., etc. sont savants; *monde* paraît refait, la plus ancienne forme est *moul* (*mundum*); déjà dans Ambroise (*La guerre sainte*), il y a hésitation entre les deux formes.

FORMATIONS ANALOGIQUES. *Chauve*, *large*, *grande*, *(je) porte*, etc. ne remontent pas directement à *calvum*, *largum*,

grandem, porto, portem, etc.; elles ont remplacé *chauf. larc* (II², § 389), *grant* (II², § 385), *port* (II², § 115, § 135).

CAS ISOLÉS. La loi de la chute de la voyelle finale souffre quelques restrictions. Ainsi *ũ* se conserve après la voyelle accentuée dans les mots demi-savants: *Deum* > *dieu*, *Hebræum* > *Hébreu*. Il en est de même de *ī*, quand cette voyelle a une valeur flexionnelle comme dans *canta(v)ī* > *chantai*, *potuī* > vfr. *poi*, *placuī* > vfr. *ploi*. *U* reste aussi dans quelques mots où il est séparé de la voyelle accentuée par une palatale: *focum* > *fou*, *feu*; *jocum* > *jou*, *jeu*; *paucum* > *pou*, *peu*; *caecum* > vfr. *cieu*; *fagum* > vfr. *fou* (conservé dans *fouet*); sur *-avum*, voir § 234.

249. VOYELLES D'APPUÏ. Tandis que certains groupes de consonnes (spirante + explosive) se prononcent parfaitement bien à la fin d'un mot: *fustem* > *fust*, *fût*, *artem* > *art*, *viridem* > *vert*, il y en a d'autres qui demandent une **voyelle d'appui**. Cette voyelle est, ou la continuation affaiblie de la voyelle latine: *patrem* > *pedre*, *père*, ou un nouveau développement, une voyelle accessoire (§ 495): *semper* > vfr. *sempre*. La voyelle d'appui est notée indifféremment par *e*, *o* ou *a* dans les Serments de Strasbourg; à côté de *fradre*, *altre*, *Karle*, on trouve *poblo*, *nostro*, *Karlo*, *fradra*, *sendra*, ce qui montre la difficulté que trouve le scribe à représenter graphiquement ce son nouveau, inconnu au latin, et qui était probablement la voyelle neutre [ə] (comp. § 162, Rem.). Les groupes de consonnes qui demandent une voyelle d'appui, sont ou primaires, comme dans *patrem* > *pedre* > *père*, ou secondaires, comme dans *major* > *maire*, *modulum* > *modle*, *mole*, *moule*. Nous examinerons séparément les paroxytons et les paroxytons.

REMARQUE. Une voyelle d'appui est parfois nécessaire devant un groupe de consonnes: *vendunt* > *vendent*, *placent* > *plaisent*, **volent* > *veulent* (comp. *voluntatem* > vfr. *volenté*, changé en *volouté*; § 256.2).

250. Mots paroxytons.

1^o Consonne + **l** (*pl*, *ml*): *Duplum* > *double*. — *Insimul* > *ensemble*.

2^o Consonne + **m** (*lm*): *Ulmum* > *olme*, *orme* (§ 243, Cas isolés). *Helm* > *helme*, *heaume*.

3^o Consonne + **n** (*ln*, *mn*): *Alnum* > *alne*, *aune*; som-

num > *sonne*: Interamnes (Maine) > *Entrames*; scam-num > vfr. *eschame*.

4^o Consonne + **r**: Patrem > *pedre*, *père*; nostrum > *nostre*, *nôtre*; fabrum > *fèvre*. Inter > *entre*; semper > vfr. *sempre*; major > *maire*; minor > *moindre*; pejor > *pire*; melior > vfr. *mieldre*; sulphur > *soufre*; fulgur > *foudre*. Le groupe *gr* ne rentre pas dans la règle commune: nigrum > *noir*, intēgrum > vfr. *entir*.

5^o Consonne + **j** (*bj, pj, mj, rdj, rgj*): Rubeum > *robjo > *rouge*; simium > *simjo > *singe*; hordeum > *ordjo > *orge*; Georgius > *Georges*. Mais exagium > *essai*, etc.

251. Mots proparoxytons.

1^o Consonne + **l**: Carolus > *Charles*; flebilem > *faible* (§ 341,1); humilem > *humble*; modulum > *modle* (§ 391), *moule*; rotulum > *rotlo > *rôle*; titulum > *tittle*, *titre* (§ 341,3); masenlum > *masle*, *mâle*.

2^o Consonne + **m**: Calamum > *chalue*, *chaume*; balsamum > *balsme*, *baume*; pessimum > vfr. *pesme*; septimum > vfr. *setme*.

3^o Consonne + **n**: Hominem > *homine*; juvenem > *juevne*, *juene*, *jenne*; Stephanum > *Estiefne*, *Étienne*; Rhodanum > *Rodue*, *Rhône*; platanum > *pladue*, *plane*; asinum > *asne*, *âne*; fraxinum > *fraisne*, *frêne*; acinum > *aisne*, *aine* (§ 410,2); carpinum > *charme* (§ 313,2, Rem. 1).

4^o Consonne + **r**: Numerum > *nombre*; pauperem > *povre*, *pauvre*; leporem > *lièvre*; pulverem > *poldre*, *poudre*; butyrum > *beurre*; alterum > *altre*, *autre*; Lazarum > *lazdre*, *ladre*; carcerem > *charlre* (§ 412,3); molere > *moldre*, *mondre*; bibere > *boire* (§ 376,2); vivere > *vivre*; claudere > *clore*; credere > *creire*, *croire*; perdere > *perdre*; legere > *lire*; Ligerem > *Loire*; facere > *faire*; dicere > *dire*; nocere > *nuire*, etc.

5^o Consonne + **t** ou **d**: Hospitem > *hoste*, *hôte*; computum > *compte*; comitem > *comte*; cubitum > *coude*; male habitum > *malade*; tepidum > *tiède*; vapidum > *fade*; sapidum > *sade*, dans *maussade*; rapidum > vfr. *rade*.

6^o Consonne + **c**: Judico > *juge*; undecim > *onze*; medicum > vfr. *miege*; -aticum > *-age*; forfices > *forces*; panticem > *panse*; porticum > *porche*; pollicem > *ponce*;

pulicem > *puce*; pomicem (§ 226) > *ponce*; ramicem > *ronce*; comp. § 259.

252. A final s'affaiblit en *e* féminin [ə]:

dura	dure	ama	aime
alba	aube	amas	aines
pluma	plume	amat	aine(t)
plumas	plumes	amant	aiment

CAS ISOLÉ. Casa se retrouve dans le vieux mot *chiese*, employé surtout dans la combinaison *chiese-Deu* (église), et dans la préposition *chez*, où la finale est tombée, probablement à cause de l'emploi protonique du mot (*de chez le comte*). Un abrègement analogue du même mot se rencontre aussi dans d'autres langues. On a dit en vieil esp. *en cas de*, et on dit maintenant: *está en ca Dueñas, vengo de ca de mi prima*; la même forme se rencontre en italien, surtout en florentin (*la ca' de' cani; da ca' Quirino*) et en vénitien (*Ca Corner, Ca Gri-mani, la Ca d'oro*, etc.).

MOTS SAVANTS. *Agenda, duplicata, errata, opéra* (comp. œuvre), *rémora* (autrefois *rémore*), *visa*, etc.; *Agrippa, Cinna, Jugurtha*, etc.; sur les anciennes formes *Agrippe, Jugurthe*, etc., voir II², § 233,1.

253. L'affaiblissement d'*a* en *e* féminin est postérieur à l'as-sibilation de *c(a)*, autrement *franca* n'aurait pas donné *franche* (§ 401—402). L'orthographe des plus anciens monuments français conserve encore l'*a*; dans les Serments, on trouve *du-nat, aiudha, cadhna, cosa, contra*, etc. (à côté de *fazet* < *faciat*); la Cantilène de Sainte Eulalie offre *buona, pulcella*, (*Eulalia, anima, clementia* sont de purs latinismes), à côté de nombreuses formes en *e*, telles que *polle, cose, spede, sone, ardet*, etc.; des *a* isolés se trouvent aussi dans le Saint Léger et dans le ms. L du Saint Alexis; mais ce ne sont là, sans doute, que des manières d'écrire savantes; la valeur phonétique de la voyelle finale était probablement [ə] (comp. § 162, Rem.). Ce son s'entend encore dans plusieurs patois méridionaux; en français, au contraire, il s'est généralement amuï. L'amuïssement commence déjà au moyen âge; nous en trouvons les premiers exemples dans l'anglo-normand, où l'*e* disparaît ré-

gulièrement après une voyelle. Sur le continent, notre phénomène se produit un peu plus tard, et d'abord, semble-t-il, dans les imparfaits: *avoy*, *avois* pour *avoie* (*habebam*), *avoies* (*habebas*) se trouvent au XIII^e siècle (II², § 161,1). Au temps de la Renaissance, l'*e* féminin final s'articulait généralement d'une manière assez faible. Th. de Bèze (1584) observe: »Galli... e foemineum propter imbecillam et vix sonoram vocem appellant« (p. 14). Ronsard, dans son *Art poétique*, en admet la suppression dans *Æné'* (= *Enée*), *nu'* (= *nue*), *com'* (= *comme*), *Achil*, *Ulys*. Desportes écrit *labyrinth'*, *choleriq'*, *Proté'*, etc., ce que blâme Malherbe (IV, 307, 309, 314, 384). Au XVII^e siècle, le grammairien Mourgues (1685) remarque: »On prononce *homme*, *utile*, *rare* à peu près de même que si l'on écrivait *hom*, *util*, *rar*.« D'Olivet (1736) dit également: »Nous écrivons *David* et *avide*, un *bal* et une *balle*, un *aspic* et une *pique*, le *sommeil* et il *sommeille*, *mortel* et *mortelle*, *caduc* et *caduque*, un *froc* et il *croque*, etc. Jamais un aveugle de naissance ne soupçonneroit qu'il y eût une orthographe différente pour ces dernières syllabes, dont la désinence est absolument la même.« De nos jours, l'*e* féminin final est réellement devenu un *e* »muet« dans la plupart des cas: *mère* (= *mer*), *verre* (= *ver*), *turque* (= *turc*), *publique* (= *public*), *fasté* [*fast*], *écharpe* [*efarp*], *amie* [*ami*], etc. (pour d'autres détails, voir § 313,3, Rem., et *Manuel phonétique*, (§ 113, Rem. 1). Il résulte de cet amuïssement que la langue moderne n'a plus que des oxytons (§ 146).

REMARQUE 1. L'amuïssement de l'*e* féminin final explique l'existence de plusieurs **doublets**. Ainsi, à côté de *Tartuffe*, on a *Tartuf* (La Fontaine, *Fables*, IX, n° 14); comp. encore *zodiac*, *pontif*, *aromat*, qui ont existé à côté de *zodiaque*, *pontife*, *aromate*, et d'autre part, *pronostique*, *sindique*, *trafique*, *madrigate*, *régate*, qui ont existé à côté de *pronostic*, *sindic*, *trafic*, *madrigat*, *régat*. Ménage (*Observations*, p. 165) examine longuement s'il faut dire *busc* ou *busque*, *musc* ou *musque*. Sur la confusion dans les adjectifs entre *-it* et *-ite*, *-ic* et *-ique*, voir II², § 388.

REMARQUE 2. Les poésies modernes en argot négligent souvent l'*e* muet final. Dans *Les soliloques du Pauvre* de J. Rictus, on trouve des rimes comme *chamaïttaient* : *marseillais* (p. 62), *martyrs* : *dire* (p. 62), *moutard* : *guitare* (p. 86), *baladeurs* : *leurres* (p. 88), *aïgri* : *crém'rie* (p. 99), etc. Th. de Banville lui-même, à titre d'essai, a écrit une pièce tout entière en rimes de cette sorte (*confus* : *touffues*, *rochers* : *cachées*, etc.). Son exemple a été suivi par Paul Verlaine, par Jules Laforgue, et un certain nombre de poètes contemporains qui cherchent, avant tout, la rime pour l'oreille.

REMARQUE 3. L'e muet final a disparu de l'orthographe officielle dans les quelques mots suivants: aqua > *eaue* (encore dans Nicot) > *eau*; déjà au XV^e siècle, le mot était monosyllabe (*Romania*, LIV, 94); Caplia > *Chablies* > *Chablis*; entresole (Acad., 1694) > *entresol* (Acad., 1718); Padoue > *padou*; pasnaie > *panais*. Sur quelques formes verbales où l'e final est tombé, voir II², § 49,1. Ajoutons qu'au XVI^e siècle, on trouve dans beaucoup d'auteurs -oient pour oient: *chantoint*, *partoint*, *sentiroid*, etc. Desportes écrit *aynt* (= aient), forme blâmée par Malherbe (IV, 329). Comp. § 273.

II. ATONES CONTREFINALES.

254. Selon la loi de Darmesteter, toute voyelle, sauf *a* (§ 257), s'amuit à la contrefinale (§ 248):

dormitorium	<i>dortoir</i>	lunæ dies	<i>luudi</i>
radicina	<i>racine</i>	adjūtare	<i>aider</i>
*morīraio	<i>mourrai</i>	mandūcare	<i>manger</i>
bonitatem	<i>bonté</i>	*consūtūra	<i>coulure</i>
civitatem	<i>cité</i>	*miscūlare	<i>mêler</i>
hospitalem	<i>hôtel</i>	simūlare	<i>sembler</i>
blasphēmare	<i>blâmer</i>	singūlare	<i>sanglier</i>
*vidēraio	<i>verrai</i>	*impejōrare	<i>empirer</i>
cerēvisia	<i>cervoise</i>	collōcare	<i>coucher</i>
libērare	<i>livrer</i>	*paraulare (§ 376,1)	<i>parler</i>

Sevrer vient régulièrement de sēpērare pour separare (Schuchardt, I, 196).

FORMES ANALOGIQUES. Puritatem devient régulièrement *purté*, qui a été remplacé par *pureté*, sous l'influence de *povreté*, *aspreté*, etc. (voir III, § 400). Les futurs en -irai, comme *finirai*, *bâtirai*, *mentirai*, *sentirai*, etc., sont dus à l'influence des autres formes qui conservent l'i (II², § 213). Les mots tels que *marier*, *mendier*, *honorer*, *mesurer*, *saluer*, etc., doivent la conservation de la protonique à l'action de la tonique de *mari*, *meudi*, *honor*, *mesur(e)*, *salu*, etc.

MOTS D'EMPRUNT. *Visiter*, *habiter*, *hôpital*, *capital*, *olifant*, *charité*, *qualité*, *vérité*, *opérer*, *général*, *empereur*, *blasphémer*, *envoler*, *cumuler*, *monument*, *instrument*, etc. Dans quelques mots, l'i atone a été changé en *e*: medicina > *médecine*. Dromedarius devient *dromedaire* (Ph. de Thaun, *Bestiaire*, v. 1044), d'où *dromadaire*.

255. La contrefinale tombe dans les mêmes conditions que la finale (§ 248). L'amuïssement paraît avoir eu lieu après la »sonorisation« des explosives intervocaliques: vindicare devient *vendegare, d'où *venger*; comp. adjutare > *aider*, judicare > *juger*, cogitare > *cnider*, berbicarium > *berger*, subitanum > *soudain*, delicatum > vfr. *delgié*, verecundia > *vergogne*, etc. Si l'on trouve *coucher* (collocare) et *douter* (duhitare) pour *couger* et *douder*, on peut supposer que ces formes sont dues à l'influence de *couche* (*colcat < collocat) et de *doute* (*dubtat < dubitat). D'autre part, l'influence des formes régulières *venger*, *vengeons*, *vengeais* amène le singulier irrégulier *venge* pour *venche*; *venche*, développement normal de vindicat, se retrouve dans le composé *revanche*. La chute de la contrefinale a également eu lieu avant le changement du *c* intervocalique en spirante sonore (§ 416): radicina > *racine*, filicella > *ficelle*, etc., mais *vecinum > *voisin*.

256. Certains groupes de consonnes, précédant ou suivant la contrefinale, empêchent sa chute:

1^o La contrefinale reste lorsqu'elle est précédée d'un des groupes de consonnes après lesquels une voyelle d'appui est nécessaire: dom(i)nicella > vfr. *domnezelle* (S^{te} Eulalie), *dameisele*, *demoiselle*; quadrifurcum > *carrefour*; latrocinium > vfr. *larrecin*; petroselinum > *petrosilium > vfr. *perresil*; nutritura > vfr. *norreture*; nutritionem > vfr. *norreçon*; putritura > vfr. *porreture*. La langue moderne, qui a gardé *carrefour*, après quelques hésitations (§ 292), écrit *larcin* et *persil* avec syncope de la contrefinale (§ 291); pour les trois autres mots, l'influence de *nourrir* et *pourrir* a amené *nourriture*, *nourrisson* et *pourriture*.

2^o La contrefinale reste lorsqu'elle est suivie d'un groupe de consonnes: peregrinum > *pèlerin*; calumniare > vfr. *chalengier* (cf. angl. *challenge*; la seconde forme *chalongier* semble avoir été influencée par *chalonge* (< calūnmat et calūnnia); *corruptiare > vfr. *correcier*, d'où *courcer* (II², § 18), qui existait encore au XVI^e siècle (la forme *courroucer* est refaite sur *courroux*); *suspensionem > vfr. *sospeçon*, d'où *soupçon* (§ 291).

3^o Quand la contrefinale se trouve devant une consonne suivie d'un yod, il y a hésitation. Parfois elle se conserve sous la forme d'*i*: *campinionem* > *champignon*; **quatrinionem* > vfr. *carignon*, d'où *carillon*; *Avenionem* > *Avignon*; *Sabiniacum* > *Savigny*; *pavillon* a remplacé *paveillon* < *papilionem*. Parfois elle disparaît: *Nobiliacum* > *Neuilly*; **juveniorum* > vfr. *joignor*; *materiaimen* > *merrain*.

257. A contrefinal s'affaiblit en e féminin:

*cantaraio	chanterai	*canabaria	chênevière
*orphaninum	orphelin	Senaparias	Sennevières
*baccalarem	bachelier	Alamannia	Allemagne
ornamentum	ornement	Romanacum	Romenay

L'orthographe des Serments de Strasbourg conserve encore *a*: *salvament*, *salvarai*, *sagranent*; la Cantilène de Sainte Eulalie offre *parauenz*, à côté de *bellezour*, *preiement*. Le mot tiré de *abbatia* hésite au moyen âge entre *e* et *a*: *abeie*, *abaie*; c'est la dernière forme qui l'emporte dans l'orthographe. Au cours du moyen âge, l'*e* contrefinal s'amuit, surtout après une liquide: *alebastre* > *albâtre*; voir § 291.

CAS ISOLÉS. Dans quelques mots où l'*a* est précédé ou suivi d'un *r*, la voyelle *a* disparu de bonne heure (comp. § 260): *mirabilia* (§ 151) > *merveille*, *Oratorium* > *Auroir* (*Ozoir*), *Camaracum* > *Cambrai*. *Monasterium*, mot demi-savant, est devenu *moulier* par un intermédiaire *monisterium* (≠ *ministerium* > *métier*). Sur *Novavilla* > *Neuville*, voir § 514; pour *sevrer*, voir § 254.

MOTS D'EMPRUNT. *Amateur*, *anathème*, *aquarelle*, *avanie*, *avarice*, *avarie*, *barcarolle*, *cabaret*, *charlatan*, *citadelle*, *créateur*, *esplanade*, *fondateur*, *marabout*, *malamore*, *médicament*, *monacal*, *morladelle*, *paradis*, *parapel*, *prédicateur*, *préparer*, *ricouer*, *séparer*, *vagabond*, *vitalité*, etc. Dans quelques mots italiens, l'*a* contrefinal est devenu *e*: *casamatta* > *casemate*, *fumarola* > *fumerole*; ajoutons *salamandre*, dont on avait au XVII^e siècle la forme collatérale *salemandre* ou *sahmandre* (Richelet). Pour *fantaisie*, on disait autrefois *fantasie*.

III. ATONES PÉNULTÎÈMES.

258. Toute voyelle atone s'amuit à la pénultième:

asinum	âne	leporem	lièvre
viridem	vert	credere	croire
fraxinum	fraisne, frêne	juvenem	jeune
hospitem	hôte	camera	chambre
pampinum	pampre	*pauperum	pauvre
calamum	chaume	arborem	arbre
platanum	plane	purpura	pourpre
canabum	chanvre	masculum	mâle
Sequana	Seine	oculum	œil

Comp. encore *marmore > *marbre*; numerum > *nombre*; stabulum > *étable*; ordinem > *orne, ordre*; Axona > *Aisne*; Matrona > *Marne*; Rhodanum > *Rhône*; debita > *dette*; cubitum > *coude*; dies dominica > *dimanche*; manica > *manche*; natica > *nache*; persica > *pêche*; pertica > *perche*.

MOTS D'EMPRUNT. Le même phénomène s'observe dans quelques mots empruntés très tôt: organum > *orgue*, diaconum > *diacre*. Moine, vfr. *monie* < monicum pour monacum, est demi-savant.

259. Parmi toutes les voyelles atones, la post-tonique non finale tombe le plus facilement. Déjà Plaute donne domnus, et on lit dans l'*Appendix Probi*: speculum non speclum; masculus non masclus; auris non oricla; calida non calda; fax non facla; neptis non nepticla; vapulo non baplo; vetulus non veclus, etc. Il faut bien remarquer que, dans beaucoup de cas, la forme pleine a persisté à côté de la forme syncopée; ainsi, tout en disant sal'ce, pol'ce, on a conservé sa lice, pollice, comme le montre le développement de ces mots: les doubles formes du latin vulgaire ont donné naissance à de doubles formes françaises (*sauz, pouz* — *sausse, pousse*). Voici quelques observations sommaires sur la syncope des proparoxytons:

1^o Pour le gallo-roman, l'amuïssement est antérieur à la transformation des voyelles toniques libres *a*, *é*, *ó*. Ainsi rapidum, en passant par *rapdo, devient *rade* en vfr.; il conserve donc son *a*, tout comme captiat, qui devient

chasse; comp. encore *dēbita* > **dehta* > *dette* (mais *pīper* > **pevre* > *peivre*, *poivre*), et *dūbitat* > **dobtat* > *doute*.

2^o Si l'une des consonnes rapprochées par la syncope est sourde, le résultat de l'assimilation qui se produit devient sourd: *nit(i)da* > *netta*, d'où vfr. *nete*; *fig(i)care* > *ficcare*, d'où *ficher*. Pour plusieurs mots, on a des formes doubles: *capitale* > vfr. *chalet* et *chadel*; *hereditare* > vfr. *eriler* et *erider*. L'hésitation entre une consonne sonore et une sourde montre que nous avons affaire à des mots qui ne sont pas entièrement populaires.

3^o Pour les mots qui ont conservé la forme non-syncopee assez tard dans la période gallo-romane, il semble que la pénultième tombe le plus tôt quand la finale est un *a*, et que la chute a lieu à une époque postérieure quand la finale est une autre voyelle. Les exemples suivants montreront que, dans le premier cas, la chute s'est faite avant la diphtongaison des voyelles toniques ouvertes et avant la »sonorisation« des explosives intervocaliques sourdes, et, dans le deuxième cas, après ces deux phénomènes:

<i>mērula</i>	<i>merle</i>	<i>tēpidum</i>	<i>tiède</i>
<i>trēmulat</i>	<i>tremble</i>	<i>mōbile</i>	<i>meuble</i>
<i>dēbita</i>	<i>dette</i>	<i>cūbitum</i>	<i>coude</i>
<i>natica</i>	<i>nache</i>	* <i>pēdicum</i>	<i>piège</i>
<i>ēbulum</i>	<i>hièble</i>		

REMARQUE. L'ancienne langue offre quelques cas apparents de mots paroxytons; on trouve ainsi dans les plus vieux textes des formes comme *aneme*, *angele*, *apostele*, *chapitele*, *filie*, *glorie*, *idele*, *imagine*, *uilie*, *palie*, *termine*, *umele*, etc., qui toutes ont, en apparence, l'accent sur l'antépénultième. Mais, en regardant de plus près, on remarque vite que tous ces mots ne sont en réalité que des paroxytons, la pénultième ne comptant jamais dans la mesure du vers; *filie* et *angele* se prononçaient probablement [fiʎə], [āndʒlə].

IV. ATONES INITIALES.

260. La voyelle de l'initiale, comme nous l'avons vu (§ 145), se conserve intacte ou s'affaiblit en *e* féminin: *radicina* > *racine*, *genuculum* > *genou*. Elle tombe devant un *r*, surtout quand elle est précédée d'une explosive (comp. § 291): *bēryl-*

lare > *briller*; *dīrectum* > *droit*; **dīrectiare* > *dresser*; *quīritare* > *crier*; *thēriaca* > *triale* (conservé dans *trialeur*), **vēracum* > *vrai*.

261. Si la voyelle de l'initiale commence le mot, elle tombe dans les cas que voici:

1° **A** est tombé dans: *Apotheca* > *boutique*; *Apulia* > *Pouille*; *Aquitania* > *Guyenne*. Ajoutons quelques exemples où la chute est de date plus récente: *agriote* > *griotte*; *amie* > *mie*; *Anatole* > *Natole*; *Anatolie* > *Natolie*; *anille* > *nille*; *arack* > *raek* (prononciation vulgaire); vfr. *asprele* > *prêle*. Cette aphérèse peut être due à une confusion avec le pronom possessif: *m'amie* > *ma mie* (II², § 547), ou avec l'article défini féminin: *l'Anatolie* > *la Natolie* (voir pour le développement contraire, § 491); elle est fréquente dans les noms de lieux, où la confusion avec la préposition *à* peut aussi avoir joué un rôle: *Avaresna* > *l'Avresne* > *la Vrenne*; *Amores* > **Amours*, compris comme *à Mours*, d'où *Mours* (Seine-et-Oise). Elle s'observe aussi dans les mots d'emprunt; on trouve, dans la vieille langue, pour *abisme*, *alabastre*, *apoplexie*, *apostème*, *avanie*, les formes abrégées *bisme*, *labastre* (Rom., XXIX, 428), *poplisie* (Froissart), *postème*, *vanie*. La langue populaire actuelle offre maints exemples de cette aphérèse: on lit *Lexandre Dumas* dans le *Gaspard* de R. Benjamin (p. 226); et nous avons entendu de la bouche d'un brave paysan: Venez voir *la belle byrinthe* que j'ai faite dans le parc.

2° **E** est tombé dans *ἡμικρανία* > *hemigrania* > *migraine*; *hemina* > *mine* (*hémine* est savant); *Egertius* > *le Gers*; *Ægidius* > *Gilles*; on a de même écourté *étain*, *Étiennette*, *Étiennot*, *étribord*, en *tain*, *Tiennette*, *Tiennot*, *tribord*; dans la vieille langue, on trouve *glise* et *vesque* pour *eglise*, *evesque*.

3° **I** est tombé dans le pronom démonstratif latin employé comme atone: *illum* > *lo*, *le*, *illa* > *la*, *illos* > *los*, *les*, *illorum* > *leur*; dans les nouveaux pronoms démonstratifs français: *ieest* > *eest*, *eet*; *iceste* > *eeste*, *ette*; *icelui* > *celui*, etc. (voir II², § 554, Rem.); dans l'adverbe *ici* > *ci* (II², § 566, Rem.).

4° **O** est tombé dans *ὄρυζα* > it. *riso* > *riz*.

5° **U** est tombé dans *unicornem* > *licorne* (§ 327).

CHAPITRE XVIII.

VOYELLES EN HIATUS.

262. Le **latin** classique possédait un grand nombre d'hiatus, dont beaucoup ont disparu dans la langue populaire. La réduction de l'hiatus a été amenée par un des procédés suivants:

1^o Contraction des deux voyelles en une: cōhōrtem > cōrtem, cōōperire > cōperire, prēhēndēre > prēndere. mortuus > mortus, suus > sus, tuus > tus (II², § 537).

2^o Chute de la première voyelle: battuo > batto, februiarius > februiarius, quattuor > quattor, meus > mus, mea > ma, tua > ta, deunde > donde. On lit dans l'Appendix Probi: »Februiarius, non februiarius«.

3^o Changement de la première voyelle en consonne (i > j, u > w ou v): sapiam > sapja; *rabia > rabja; diurnum > djorno; seniore[m] > senjore; varium > varjo; fusio[n]em > fusjone; annualem > anvale (cf. vfr. *anvel*); vidua > vedva; ianuariu[m] > janvarjo, etc.

263. En **vieux français**, nous trouvons, dans les mots populaires, un grand nombre d'hiatus nouveaux, produits surtout par l'amuïssement d'une consonne intervocalique: maturum > mēur, securum > sēur, etc. Des hiatus se présentent aussi dans les mots savants (*passion*, *diable*, *aliene*), dans les dérivés (*bleuastre*), et enfin entre deux mots. Une grande partie de ces hiatus ont disparu peu à peu:

1^o par l'amuïssement de la première voyelle: mēur > mûr (§§ 264—270); comp. *le ail* > *l'ail* (§§ 280—285);

2^o par l'amuïssement de la seconde voyelle: *lienier* (dér. de *liem*, forme ancienne de *lien*) > *limier* (§§ 271—273); comp. *si est* > *si'st* (§ 286);

3^o par le changement de la première voyelle en consonne: *vïande* > *viande* [vjā:d] (§ 274); comp. *qui est* > [kjε] (§ 288);

4^o par la fusion des deux voyelles en un son nouveau: *traître* > *traître* [trɛ:tr] (§§ 275—277);

5^o par le développement d'une consonne transitoire entre les deux voyelles: *espoanter* > *épouvanter* (§ 278—279); comp. *a il* > *a-t-il* (§ 289).

Dans la **langue actuelle**, les mots contenant un hiatus sont nombreux; ce sont surtout des mots empruntés, dérivés ou composés. Les exemples suivants présentent les hiatus *a-i*, *a-o*, *a-u*, *é-a*, *é-é*, *é-i*, *é-u*, *eu-a*, *eu-i*, *o-a*, *o-é*, *o-i*, *o-u*: *Maïs*, *cacao*, *Ésaü*, *Saül*, *créature*, *réélire*, *réépouser*, *spontanéité*, *réussir*, *bleuâtre*, *bleuir*, *oasis*, *coadjuteur*, *coaguler*, *coaliser*, *incohérence*, *prohiber*, *Antinoüs*, etc. Le nombre des mots à hiatus est plus grand dans le langage poétique que dans la langue parlée; voir § 274.

REMARQUE. Dans les mots d'emprunt, les poètes réduisent parfois arbitrairement les hiatus, ou bien ils en créent là où il n'y en avait pas originairement, le tout selon les besoins du vers. Ainsi *Esaü*, trissyllabe dès le moyen âge (E. Deschamps, IX, v. 6792; MVT, II, v. 12169, 12218, etc.), est employé par A. d'Aubigné comme dissyllabe: Ce voleur aeharné, cet *Esau* malheureux (*Misères*, v. 103). D'autre part, des mots tels que *Europe*, *Neustrie* sont parfois enrichis d'une syllabe par la prononciation d'*eü* au lieu d'*eu* (voir § 296,*).

A. HIATUS A L'INTÉRIEUR DU MOT.

I. AMUÏSSEMENT DE LA PREMIÈRE VOYELLE.

264. E féminin. Si la première voyelle est un *e* féminin, elle disparaît régulièrement: *vëoir* > *voir*, etc. Pour indiquer la suppression de la voyelle, on emploie quelquefois l'accent circonflexe (§ 104): *uëür* > *nuür*, *dëu* > *dû*; mais *vëu* > *vu*, *pëu* > *pu* (*pû* dans Corneille, *Cid*, v. 1308), *vëis* > *vis*, etc., et ainsi dans la plupart des cas. L'*e* amuï a été graphiquement conservé dans *eu*, *eus*, *eut*, *geôle*, *Jean*, *seoir*. Parfois, avant la synérèse, l'*e* s'est assimilé à la voyelle suivante; on

trouve dans la vieille langue *aage*, *maaille*, *benooit*, *roont*, *vooir*, au lieu de *eage*, *meaille*, *beneoit*, *reont*, *veoir*; ou il s'est changé en *a*: *raembre* (*redimere*), *faon* (**fetonem*) prononcé aujourd'hui [fā].

REMARQUE. L'amuïssement de l'*e* féminin se montre sporadiquement dès la fin du XII^e siècle. On en trouve des exemples dans la traduction normande de la *Règle de Saint Benoît* (Romania, XXV, 323), dans Orson de Beauvais (*seler*, *marchant*, *vez*, à côté de *seeler*, *mareheant*, *veez*), Huon de Bordeaux, Aiol, etc. Dans le *Bastart de Bouillon*, on trouve alternativement *armure* (v. 341), *maloile* (v. 4949), *meschance* (v. 789), et *armëure* (v. 419), *maleois* (v. 203), *mescheance* (v. 875). Il apparaît qu'il y a eu vers la fin du moyen âge une période de fluctuation où l'on pouvait, facultativement, employer ou omettre l'*e* féminin (cf. F. Brunot, *Hist. lang. fr.*, t. I, p. 408). La réduction de ces hiatus semble un fait accompli au XVI^e siècle.

265. E + A. Exemples: *Bëard* (= bayart) > *bard*; *ëage* (**aetaticum*) > *âge*; *Fontaineblëaut* (Fontana Blitaldi) > *Fontainebleau* [fôtënblo]; *mëaille* (metallea) > *maille*; *sëas* (**setaceum*) > *sas*; *chëance* (**cadentia*) > *chance*; *grëanter* (**credentare*) > *granter* (angl. *grant*); *Jehan* (Johannem) > *Jean*; *marchëant* (**mercantantem*) > *marchand*; *meschëant* (-*cadentem*) > *méchant*; *rëançon* > *rançon*.

FORMES ANALOGIQUES. Les anciennes formes *crëance*, *crëant*, *crëois*, *sëant*, *sëois*, etc. ont été remplacées par *croyance*, *croyant*, *croyais*, (*as*)*seyant*, (*as*)*soyant*, (*as*)*seyais*, (*as*)*soyais* sous l'influence de *croire*, (*as*)*seoir*, etc.; comp. II², § 83.

REMARQUE. *Ea* se trouve dans quelques mots purement savants tels que *créature*, et dans un certain nombre d'autres, dont voici les principaux: *Congéable*, refait sur *congé*; on disait autrefois *congeable* [kōʒablə]. *Féat*, *fëage*, *affëager*, *pëage* paraissent être des emprunts littéraires à l'ancienne langue. *Flëau* (flagellum); la forme contractée *flau* se trouve souvent dans les auteurs des XVI^e et XVII^e siècles, et est encore vivante dans les patois. *Prëau* (pratellum) a été refait sur *pré*. Remarquez encore *éëans*, *léëans*, *géëant*, *néëant*, *bëëant*, *échëant*, *sëant*, *biëëant*, *sëance*, *mëëëant*, *rëëëant*, *erëëance*, *dolëëance*.

266. E + E. Exemples: *Abëesse* (abbatissa) > *abbesse*; *ainsnëesse* > *aïnesse*, *beëe* (**batata*) > *bée*; *chaeine*, **cheeine* (catena) > *chaîne* (pour *cheîne*); *despëechier* > *dépêcher*; *empëechier* (impedicare) > *empêcher*; *mëesme* (**metipsimum*) > *même*; *prëechier* (prædicare) > *prêcher*; *sëël* (**sitellum*) > *sel*, *seau* [so]; *sëël* (**sigellum*) > *sel*, *sceau* [so].

FORMES ANALOGIQUES. Les vieilles formes *vēez* (videtis) et *crēez* (creditis), dont on trouve parfois les contractions *vez* et *crez*, ont été remplacées par *voyez* et *croyez*; voir II², § 26, 2, 3.

CAS ISOLÉS. Le développement régulier de *dēel* (*dītale, contraction de digitale; cf. it. ditale) aboutit à *del* qui se trouve dans la vieille langue et dans le dérivé *délot*; la forme actuelle *dé* est peut-être tirée du pluriel réduit *des*, pour *dels* (on trouve de même *osté*, de *ostes*, pour *ostels*; cf. § 344). *Peestre* (pe destrem) aboutit à *piètre*, peut-être sous l'influence de *pied* (cf. vfr. *lēce* > *liesse* d'après *lié*).

267. E + I > I. Exemples: *Anëille* (*anaticula) > *anille*; *benëir* (benedicere) > *bénir*; *greïlle* (craticula) > *grille*; *veïs* (vidisti) > *vis*; *veïsse* (vidissem) > *visse*, etc.; le suffixe *-eiz* > *-is* (cf. III, § 268) dans *abateiz* > *abatis*, *chappleiz* > *chaplis*, *coleiz* > *coulis*, *laceiz* > *lakis*, *leveiz* > *levis*, etc.

CAS ISOLÉS. L'hiatus persiste dans *abbaye* [abei], grâce à *abbé*, et dans *obéir* (influence de *obédience*?); on avait autrefois les formes contractées *abie* (Aiol, v. 872) et *obir* (voir ci-dessus, § 125, le 6^e vers du passage cité de la *Vie de Saint Mathurin*), qui s'employaient alternativement avec les formes pleines (Anseïs de Mes). Notez encore *reïne* (regina), d'où *roiïne*, > *roïne*, *reïne*. Les vieilles formes *geïne* et *geïner* sont devenues *gêne*, *gêner*.

268. E + O > O. Exemples: *Caveola > *gēole* > *geôle* [zo:l]. Peduculum > *pēouil*, > *pouil*, d'où *pon* (cf. § 354 et II², § 326). *Terratorium > *terrēoir* > *terroir*. *Betullum > *bēoul*, d'où vfr. *boul*, fr. mod. *bouleau*. *Bēorges* > *Bourges*. *Rēont* (rotundum) > *rond*. *Sēon* > *son*. Il faut y joindre les substantifs en *-ēor*, *-ēenr* (-atorem) > *-enr*: *emperēor* > *empereur*, *pechēor* > *péchenr*, *salvēor* > *sanvenr*, et les infinitifs en *ēeir*, *ēoir* > *oir*: *vēoir* (videre) > *voir*, *chēoir* (cadere) > *choir*, *sēoir* (sedere) > *seoir* [swa:r].

CAS ISOLÉS. Il y a eu métathèse des deux voyelles dans *medulla* > *meole* > *moelle*, et *retorta* > *rēorte*, *rēote* > *ronette* (cf. § 518, 1). L'anc. fr. *frēor* est devenu *frayeur* sous l'influence d'*effrayer*.

MOTS D'EMPRUNT. *Féodal*, *théologie*, *géographie*, *géométrie*. Dans »Sone de Nansay«, *geometrie* (v. 286) compte pour quatre syl-

labes. De nos jours les écoliers prononcent *jographie* (Willy, *Claudine à l'école*, p. 321) ou *giographie* (comp. *leon* > *lion*, § 168).

269. E + U > U. Exemples: *Flëute* > *flûte*; *lëut* > *luth*; *mëur* (*maturum*) > *mûr*; *plentëureus* (dér. de *plentê*) > *plantureux*; *sëur* (*securum*) > *sûr*; *sëurlé* > *sûreté*; *rëuser* > *ruser*; *Ostëun* > *Ostun*, *Autun*. La terminaison *-ëure* (*-atura*) devient *-ure*: *armëure* > *armure*; *chaussëure* > *chaussure*; *nervëure* > *nervure*; *ramëure* > *ramure*. Il faut signaler aussi différentes formes verbales (part. passé, passé défini, imp. du subj.): *dëu* > *dû*; *vëu* > *vu*; *crëu* > *cru*; *ëu* > *eu* [y]; *ëus* > *eus* [y]; *ëusse* > *eusse* [ys], etc. Sur le développement de *e + u* en *eu* [ø], voir § 276.

CAS ISOLÉS. *Atura* aboutit à *Eure* [œ:r]. Ce mot doit probablement son [œ] à l'influence de l'orthographe, laquelle avait conservé l'*e* amuï (comme dans *eu*, *eus*, *eusse*); l'ancienne prononciation locale *Ure* se trouve encore dans Voltaire, qui fait rimer *Eure* : *nature*, *Eure* : *structure* (*La Henriade*, VIII et IX).

REMARQUE. La réduction de *eu* à *u* semble s'être achevée au XVI^e siècle (cf. F. Brunot, *Hist. lang. fr.*, t. II, p. 264), où les grammairiens notent *mur* (*maturu*) aussi bien que *hureux* (= heureux).

270. La synérèse atteint parfois aussi *a*, *i* (devant un autre *i*) et *o*; la voyelle amuïe s'est conservée graphiquement dans *août* [u], *Caen* [kã], *Saône* [so:n].

1^o **A** s'absorbe dans: *accaabler* > *accabler*; *aengier* > *enger*; *aoiller* > *ouiller*; *baaillier* > *bâiller*; *Caën* (**Cadomum* < *Catomagum*) > *Caen* [kã]; *esraaillier* > *érailler*; *guaaignier* > *gagner*; *guaain* > *gain*; *paalier* > *palier*; *raale* > *rôle* (échassier); *saoul* (*satullum*) > *soûl*; *Saone* (*Saconna*; § 188, Rem.) > *Saône* [so:n]; *taon* (*tabonem*) > [tã].

CAS ISOLÉS. **A** s'est conservé dans *Raoul* (*Radulphum*; cf. *Châteauroux* < *Castellum Radulphi*; § 100), *Cahors*, *cahot*, etc. Pour plusieurs mots on constate des hésitations. Sur *août* Ménage remarque: »Il faut ... prononcer *Ousl*, en une syllabe, & non pas *Aôusl*, comme le prononcent les ... Badaux de Paris, & particulièrement les Procureurs. J'ay autrefois oui dire à M. le Premier President de Bellièvre qu'il s'imaginait entendre miauler des chats, quand il entendoit dire aux Pro-

cureurs en l'Audience, *La Nostre Dame de la my-Aôust*» (*Observations*, p. 78). Pour la langue actuelle, M. Verrier remarque: »Je connais les quatre formes [u], [au], [ut], [aut], employées toutes les quatre par des gens instruits, aussi bien que dans le peuple. Il me semble que [au] tend à l'emporter.« L'a est ainsi reparu sous l'influence de l'orthographe. Il en est de même de *aoriste* qu'on a longtemps prononcé *oriste*. On connaît également deux prononciations de *extraordinaire*. Voici l'opinion de Ménage: »On dit *l'Extrordinaire*, en parlant de la Gazette des nouvelles étrangères; & *l'Extrordinaire des guerres*, en parlant d'une charge. Mais on dit, *Cet homme est d'une vertu, d'un merite extraordinaire*. Comme *extrordinaire* est plus doux qu'*extraordinaire*, & qu'il est d'ailleurs plus usité par le peuple, il y a apparence qu'il demeurera le seul usité« (*Observations*, p. 186). Richelet écrit *extrordinaire*, et cette forme s'entend encore très fréquemment; elle est courante en anglais.

2^o **I** s'absorbe dans: *Ancien* > *ancien*, *chrestien* > *chrétien*, *Euphémien* > *Euphémien*, *feriez* > *feriez* (cf. II², § 219), etc.

3^o **O** s'absorbe dans: *Cooiu* (cotoneum) > *coing*; *cooule* (cuculla) > *coule*; *roable* (rotabulum) > *râble* (plusieurs patois disent encore *rouable*); *rooignier* (*rotundiare) > *rogner*. *Alcool* se prononce [alkɔl]; *zoologie* devient dans la langue populaire *zologie*. Sur l'assimilation de *oë* à la diphtongue *oi*, voir § 160.

II. ABSORPTION DE LA SECONDE VOYELLE.

271. E féminin. Si un *e* féminin (rarement un autre *e*) suit immédiatement une voyelle ou diphtongue **inaccentuée**, il s'amuît régulièrement dans la langue parlée: *oublierai* > [ublire]; l'orthographe officielle est très hésitante; tantôt elle supprime l'*e*, tantôt elle le garde; on écrit *appui-main* et *essuie-main*, *écurie* et *tuerie*, etc. L'*e* a été supprimé dans:

1^o Les **adverbes** en *-ment* formés d'adjectifs terminés par une voyelle ou une diphtongue: *joliment* > *jolinient*, *vraiment* > *vrainient*, *aveuglément* > *aveuglément*, *assurément* > *assurément*, *absolument* > *absoluument*, etc.; on emploie l'accent circonflexe dans *assidûment*, *continûment*, *crûment*, *dûment*, *goulû-*

ment. L'ancienne orthographe *gaiement*, *nuement* a été conservée à côté de *gaïment*, *nûment*.

2^o Les **substantifs** suivants: *appuie-main* > *appui-main*; *bee-gueule* > *béqueule*; *caernet* > *carnet*; *chaelit* > *châlit*; *Chaelons* > *Châlons*; *clouetier* > *cloutier*; *diëmenche* > *dimanche*; *écuëler* > *éculer*; *écuëlon* > *éculon*; *écuërie* > *écurie*; *esboueler* > *ébouler*; *Floevent* (Hlodovenc, § 482,1) > *Flovent*; *liëcou* > *licou*; *liëmier* > *limier*; *métoierie* > *métairie* (§ 200); *mienuit* > *minuit*; *paelette* > *palette*; *pie-grièche* ou *pigrièche*; *plaidoierie* > *plaidoirie*; *pourvoierie* > *pourvoirie*; *rouelette* > *roulette*; *segraierie* > *segrairie*; on hésite entre *gaieté* et *gaîté*. Pour les noms en *-ment*, l'e féminin a été supprimé définitivement dans *agrément*, *désagrément*, *braiment*. La plupart ne connaissent que la forme avec *e*: *balbutiement*, *échouement*, *enrouement*, *éternuement*, *nettoiement*, *ralliement*, etc. Pour certains, enfin, le Dictionnaire de l'Académie (1878) admettait deux orthographes, la forme en *e* et la forme avec accent circonflexe: *aboïment* et *aboïement*, *crucifiment* et *crucifiement*, *dénoûment* et *dénouement*, *dénûment* et *dénuement*, *dévoûment* et *dévouement*, *engoûment* et *engouement*, *manîment* et *maniement*, *paîment* et *payement*, *remercîment* et *remerciement*, *reinûment* et *remuement*, *renîment* et *reniement*, *renoûment* et *renouement*, *lournoîment* et *lournoïement*, *tutoîment* et *tutoiement*. Les fascicules parus de la nouvelle édition du Dictionnaire (1931), de la lettre A à la lettre F, ne donnent que la forme en *e*: *aboïement*, etc. L'Académie semble ainsi vouloir généraliser la forme ancienne, qui était celle du plus grand nombre.

272. Au moyen âge, l'*e* féminin après voyelle ou diptongue **inaccentuée** se prononçait dans tous les cas, comme le montre la mesure des vers:

Seignurs baruns, qui i enveieruns?

(*Roland*, v. 244.)

Et si vos en mercieront.

(*Ivain*, v. 1863.)

Ernauz se pense qe merci ciera.

(*Raoul de Cambrai*, v. 2877.)

Cependant, l'amuïssement de l'*e* commence de bonne heure; on en a des exemples remontant jusqu'au XIV^e siècle:

Et puis devenray nonne et prierai Dieu merchi.

(II. *Capet*, v. 4814.)

Au XV^e et au XVI^e siècle, les règles prosodiques du moyen âge sont fortement ébranlées; on trouve constamment dans *Pathelin*, par exemple, le nouveau système à côté de l'ancien:

Et je vous payerai très bien.

(v. 1079.)

Je ne vous payerai point en soulz.

(v. 1125.)

L'ancienne manière de compter s'emploie encore au XVII^e siècle, quoique rarement:

Et l'on m'a mis en main une bague à la mode
Qu'après vous payerez, si cela l'accommode.

(Molière, *L'Étourdi*, I, sc. 5.)

Mais je vous avouerai que cette gayeté
Surprend au dépourvu toute ma fermeté.

(id., *Dom Garcie*, V, sc. 6.)

Mais que de gayeté de cœur . . .

(id., *Amphitryon*, II, sc. 6.)

Ces exemples ne sont que des faits assez rares, et, pour ainsi dire, des exceptions. Il s'agit sans doute d'une licence poétique autorisée par quelque prononciation dialectale (cf. Th. Rosset, *Origines de la Prononciation moderne*, p. 140). La règle générale demandait au siècle classique, comme aujourd'hui, la suppression de l'*e* féminin après voyelle (ou diphtongue) inaccentuée:

Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur.

(Corneille, *Le Cid*, v. 1224.)

Je fuis, je l'avouerai, cette jeune Aricie . . .

(Racine, *Phèdre*, v. 50.)

Mon bon roi, vous me le païerez.

(Béranger, *Mes jours gras*.)

Et tandis qu'ils jouïront, riront ou dormiront.

(V. Hugo, *Feuilles d'automne*.)

Nous t'édifierons un tombeau.

(V. Hugo, *Ballades*, n° 11.)

L'ancienne manière de compter se rencontre encore dans les chansons populaires :

Ne dites rien, Pernette,

L'on vous mariera.

(J. Tiersot, *Chansons populaires des Alpes françaises*, p. 110.)

273. Il est aussi des cas où l'e féminin suit une voyelle ou une diphtongue **tonique** et se trouve devant une consonne :

1^o Dans cette position, l'e féminin avait au moyen âge sa pleine valeur syllabique :

Ki dunc oïst Munjoie demander.

(*Roland*, v. 1181.)

Et je m'anemie la claim.

(*Ivain*, v. 1456.)

Thobie perdit sa lueur.

(E. Deschamps, *Œuvres complètes*, IX, v. 252.)

De tels exemples se trouvent encore souvent dans les auteurs du XVI^e siècle et du commencement du XVII^e siècle :

Marie, levez-vous, ma jeune paresseuse.

(Ronsard, *Amours*, éd. Marty-Laveaux, I, 147.)

S'assient en prélats les premiers à vos tables.

(Régnier, *Satire II*.)

Plus je le supplie, moins ait de merci.

(Malherbe, *Chanson pour Mme de Rambouillet*.)

De ses yeux consommez, de ses playes mortelles.

(A. d'Aubigné, *Misères*, v. 421.)

La ciguë, la ruë et le blanc hellebore.

(*ib.*, v. 922.)

Ils deviennent rares chez les classiques. Corneille, ayant écrit primitivement :

Le droit de l'épée

Justifie César et condamne Pompée.

(*Pompée*, I, sc. 1),

a corrigé lui-même le vers dans l'édition de 1660 :

Justifiant César a condamné Pompée.

Donc, de son temps, l'usage du moyen âge n'était plus admis dans la bonne versification ; on en trouve pourtant quelques exemples isolés dans ses œuvres :

On leur fait admirer les baies qu'on leur donne.

(*Menteur*, I, sc. 6.)

Comme toutes les deux jouent leurs personnages.

(*Suite du Menteur*, III, sc. 3.)

Comp. aussi les vers suivants de Molière :

Anselme, mon mignon, crie-t-elle à toute heure.

(*L'Étourdi*, I, sc. 5.)

Ce que voyent mes yeux, franchement je m'y fie.

(*Dép. aujour.*, I, sc. 1.)

La partie brutale alors veut prendre empire.

(*ib.*, IV, sc. 2.)

Mais elle bat ses gens et ne les paye point.

(*Le Misanthrope*, III, sc. 5.)

C'est d'être Sosie battu.

(*Amphitryon*, v. 382.)

Pourtant, exception faite pour les burlesques, ces vers ne sont que des exceptions. La règle médiévale est en effet

abandonnée, et les mots où l'e féminin suit une voyelle ou une diphtongue tonique, ne sont plus admis à l'intérieur des vers que si l'e féminin est final et peut s'élider devant une voyelle suivante :

Le toit s'égaie et rit de mille odeurs divines.

(A. Chénier, *Le Mendiant*.)

Ainsi, on n'admet plus à l'intérieur des vers des formes telles que *statues, orfraies, épées, prairies, tu pries, ils prient*, etc.; et *statue, orfraie, épée, prairie, prie*, etc. ne pourront s'employer que devant une voyelle (il est donc impossible de faire entrer dans un vers moderne *une épée sanglante, une armée défaite, un prie-Dieu, des joies pures, sa joue pâle, une pensée profonde*, etc.). Mais par contre, tous les mots cités s'emploient très bien à la fin des vers: c'est la seule place où l'e féminin, après une voyelle ou une diphtongue tonique, garde un vague souvenir de sa valeur syllabique primitive.

REMARQUE. De nos jours encore, quelques auteurs ont employé la terminaison *-aie* devant une consonne. Ex. Il le paye très cher. — Il le paye moins cher . . . (E. Rostand, *Cyrano de Bergerac*, II, sc. 7). Cet emploi suppose la prononciation [pɛjə]: grâce au développement de la consonne [j] (§ 279,1), l'hiatus est supprimé, et *paye* entre dans un vers comme y entre *paille*.

2^o La suppression de l'e féminin après une voyelle tonique se montre sporadiquement dans la poésie médiévale. Villon fait rimer *Troyes* et *trois* (pour d'autres détails, voir *Romania*, XXX, 359), et, au XVI^e siècle, Ronsard érige en règle qu'à l'intérieur des vers, l'e féminin final de certaines terminaisons ne doit pas compter dans la mesure. Cette règle ne trouva pas beaucoup d'adhérents; les exemples qu'on en cite sont plutôt à regarder comme des licences :

Prisee n'est une lache fuitte.

(Roger de Collerye, 171.)

Toy qui levant la veue trop haute.

(Baïf.)

Tant d'allées et tant de venues.

(Gringore, *Œuvres complètes*, I, 221.)

Le grand regret que j'ayl non pas, à Dieu ne plaise,
Que j'en ay' de vous voir belle et bien à vostre aise.

(Régnier, *Macette*, v. 70.)

Qui se trouvera pris, je vous pri' qu'on l'estrille.

(*ib.*, v. 190.)

Bon jurer! ce serment vous lie-t-il davantage?

(La Fontaine, *Le petit chien*.)

Et prétextait ses allées et venues.

(*id.*, *Féronde*.)

A la queue de nos chiens, moi seul avec Drécar.

(Molière, *Les Fâcheux*, v. 542.)

Au XIX^e siècle, Musset a écrit nonchalamment:

. . . le jour

Que mes joues et mes mains bleuiront comme celles
D'un noyé.

(*Les marrons du feu*, sc. 6.)

Le vers a été corrigé dans les éditions modernes; on l'a rendu régulier en remplaçant *mes joues* par *ma joue*.

REMARQUE. La règle de Ronsard est ressuscitée dans l'usage poétique des poètes décadents qui généralement ne tiennent pas compte de l'e féminin (comp. § 253, Rem. 2):

La feuille verte oublie la feuille jaunissante,
L'abricotier oublie la neige du printemps.

(Francis Jammes, *Le deuil des primevères*, p. 106.)

J'ai envie de pleurer, grand'mère. — As-tu donc peur?

Les loups sont-ils venus sur les fraises sauvages? —

Non. Les brebis sont seules passées parmi le bois,

Et leurs cloches chantaient comme des pluies d'orages.

(*ib.*, p. 110.)

3^o La suppression de l'e féminin après une voyelle (ou diphtongue) tonique est devenue la règle dans quelques formes verbales. Ainsi la terminaison *-aient* (*chantaient*, *chanteraient*) ne compte depuis le moyen âge que pour une syllabe (II², § 161,⁶). Les trois formes du subjonctif *aies*, *aient*, *soient*,

sont regardées comme monosyllabiques. et *croient*, *voient*, *fuient*, *crient*, *rient* sont parfois traités de même:

Que mes pechiez soient pardonnez.

(Gringore, *Œuvres complètes*, II, 162.)

Mais qu'ils ayent pris naissance au milieu des allarmes,
Et qu'ils ayent allumé leurs flambeaux dans les larmes.

(Mairet, *Sophonisbe*, v. 324—325.)

Tu seras seule aussi, mes laquais ne voient rien.

(A. de Musset, *Louison*, I, sc. 2.)

Ils voient toujours en nous la secte couthéenne.

(Rostand, *La Samaritaine*, p. 10.)

Ils fuient ivres de meurtre et de rébellion.

(J.-M. de Heredia.)

Pour l'histoire de la question, il est utile de rappeler que Malherbe, ayant écrit:

Et dans l'oubli soyent noyés,

(*A la reine, mère du roi.*)

refait ainsi ce vers, qu'il a dû juger incorrect:

Et soient dans les coupes noyés.

Pourtant, semble-t-il, il n'approuvait pas lui-même cette licence. A propos du vers de Desportes:

Ceux qui voyent comment ce mal me met au bas,

il remarque: »*Voyent* se prononce en une syllabe, voilà pourquoi il ne faut pas le mettre dans le vers« (Malherbe, IV, 291). Voir à ce sujet Th. Rosset, *Origines de la Prononciation moderne*, p. 133, et F. Brunot, *Hist. lang. fr.*, t. IV, p. 190.

III. CHANGEMENT DE LA PREMIÈRE VOYELLE.

274. Si la première voyelle est fermée («high»), elle se change facilement, par une articulation quelque peu rapide, en consonne (§ 262,s): [i] > [j]; [y] > [ɥ]; [u] > [w], et le mot se trouve

diminué d'une syllabe. Ce phénomène, qui n'est jamais indiqué par l'orthographe usuelle, est très fréquent dans le langage parlé. Dans les exemples suivants, les groupes *ia*, *ie*, *ieu*, *io*, *ue*, *ueu*, *oe*, *oua*, *oue*, *oui* comptaient, dans la vieille langue, pour deux syllabes; la prononciation moderne en a fait une seule syllabe. Pourtant, dans beaucoup de cas, la prosodie garde l'ancienne prononciation; ainsi *diamant* est ordinairement dissyllabe [djamā], mais il est trissyllabe en vers [diamā]. Pour les détails, nous renvoyons aux *Traité de versification* (voir surtout A. Tobler, *Vom frauzösischen Versbau*⁴, p. 72 ss).

1^o [i] > [j] devant *a*, *e*, *i*, *eu*. Exemples: *diable*, *diacre*, *dialogue*, *diamant*, *fiacre*, *liard*, *confiance*, *viande*, *bréviaire*, *hardiesse*, *miette*, *serviette*, *éludier*, *ancien*, *chrétien*, *lien*, *curieux*, *plusieurs*, *mioche*, *pioche*, *lion*, *nation*, etc. Il en est de même des terminaisons verbales *-ions*, *-iez* (non précédées de «*muta cum liquida*»): *avons*, *chantions*, *aurions*, *chanterions*, *étiez*, *sauriez*, etc. (comp. II², § 161,5).

2^o [y] > [ɥ] devant *i*, *e* et *a* (§ 455). Exemples: *fuir*, *juif*, *jésuite*, *ruine*, *suer*, *tuer*, *annuel*, *duel*, *écuelle*, *cruel*, *muet*, *somptueux*, *persuader*, etc. Pour plusieurs des mots cités, il y a souvent eu des hésitations; ainsi les poètes des XVI^e et XVII^e siècles comptent *juif* tantôt pour une, tantôt pour deux syllabes; Ménage demande que le mot soit monosyllabe (*Observations*, p. 406).

3^o [u] > [w] surtout devant *e* et *i* (§ 451). Exemples: *évanouir*, *Louis*, *oui*, *ouïr*, *échouer*, *louer*, *alouette*, *jouet*, *ouailles*, etc. Sur *fouet*, *moelle*, *poêle*, *poète*, voir § 160.

IV. COMBINAISON DES DEUX VOYELLES.

275. A + I se fondent en [ɛ] (comp. le développement parallèle de la diphtongue *ai*, § 200). Exemples: *Faïne* (*fagina*) > *faïne*; *gaïne* (*vagina*) > *gaïne*; *haïne* > *haine*; **maïstre* (*magistrum*) > *maître*; *raïz* (*radicem*) > *rai* (dans *raïfort*); *traïtre* > *traître*; *traïner* > *traîner*. On a [e] dans *caïmand* > *cainmand* > *quémand*. Si *a + i* est suivi d'une nasale finale, les trois sons se fondent en [ɛ̃]: *Saïn* (**sagimen*) > *sain* [sɛ̃] (dans *sain-doux*), et de même *traïñ* > *train*, *quaïñ* (germ. **waida* + suff.

-imen) > *gain* (dans *regain*). Remarquez encore *adama* *autem* > *aëmant*, *aïmant*, *aimant*.

MOTS SAVANTS. *Archaïque*, *laïque*, *prosaïque*.

REMARQUE. L'influence des nombreux infinitifs en *-ir* a empêché la synérèse dans *ébahir*, *envahir*, *haïr*, *trahir*. L'hiatus persiste aussi dans *naïf* (cf. *oisif*), *pays*, *paysan*, *trahison*. Autrefois les trois derniers mots subissaient la synérèse: Par trayson au champ l'a mené (*MVT*, I, v. 2826). Du prince Agamemnon la traison desloiale (Vauquelin de la Fresnaye, *L'art poétique*, II, v. 1048). Les pays eireconvoisins (*RPP*, IX, 179). Comme un simple paisant, qui de fortune trouue (R. Garnier, *Cornélie*, v. 783). Le paisan de cent ans, dont la teste chenuë (A. d'Aubigné, *Les Misères*, v. 261). Et la bonne paysanne apprenant mon désir (Molière, *École des femmes*, I, sc. 1). La prononciation [peizā] est encore très répandue en Normandie et ailleurs. Nous savons que Ménage, pour éviter des équivoques sur la prononciation du groupe *ay*, écrivait *payis*, *payisan*, *abbayie* (*Menagiana*. Amsterdam, 1703, tome III, 346).

276. E + U aboutit dans quelques cas spéciaux à *eu* ([ø] ou [œ]); ce développement, qui n'est pas phonétique (comp. *mëur* > *mûr*; § 269), paraît dû à diverses influences. Il a eu lieu dans les mots suivants:

Feu > *fëu* (**fatutum*); peut-être influence de la graphie.

Heur (*bonheur*, *malheur*) < *ëur* (*augurium*) provient probablement d'une confusion avec *heure* (*hora*). La forme régulière (*h*)*ur* se trouve dans les patois. Ménage remarque: »Il faut dire aussi *heur*, *bonheur*, *malheur*, comme on dit à Paris; & non pas *hur*, *bonhur*, *malhur*, comme on dit dans les Provinces. Mais quoiqu'il faille prononcer *heur*, *bonheur*, *malheur*, on dit neantmoins *hureux*, *bienhureux*, *malhureux*« (*Observations*, p. 291).

Jeûner (*déjeuner*) < *jëuner* (*jejunare*) et **jeûne** < *jëune* peuvent s'expliquer par une influence de *jeun*, contraction de *jëun*. Les formes régulières *juner* et *june* ont existé autrefois: *june*: *repuque* (Grebau, *Myst. de la Passion*, v. 12816); *desjeune*: *commune* (Gringore, *Œuvres*, I, 220).

277. A + ON aboutit à [ā]; l'orthographe moderne conserve ordinairement la graphie étymologique *aon* pour *an*. Exemples: *Faon* (< *fëon*, dérivé de *fetus*) > *faon* [fā]; on écrivait *fan* au XVI^e siècle. *Flaon* (*fladonem*; cf. it. *fiadone*) > *flan*; déjà dans Villon le mot compte pour une syllabe. *Paon* (*pavonem*) > *paon* [pā]. *Laon* (*Laudunum*) > *Laon* [lā]. Citons

encore les formes contractées telles que *aportan* (= *aporta on*, ou *en*, § 224) et *an* (= *a on*) dans Sone de Nansay, et *sonnan* (= *sonna on*), *trovan* (= *trova on*) dans Froissart; *pourran* (= *pourra on*) s'entend au XVI^e siècle (cf. F. Brunot, *Hist. lang. fr.*, t. II, p. 334).

REMARQUE. A + *on* devient [ɔ̃] dans *paoncean* — *poncean*.

V. DÉVELOPPEMENT D'UNE CONSONNE.

278. L'hiatus peut enfin être supprimé par une consonne accessoire, due à un développement phonétique régulier, ou produite par l'effet d'une analogie (comp. § 488).

1^o Développement phonétique. Si un phonème transitoire («a glide») se produit entre deux voyelles syllabiques, ce son se renforce facilement en une consonne indépendante: *pays* [pei] > [peji]; dans la plupart des cas, l'écriture ne la marque pas. La consonne accessoire peut être [j], [v], [w], [h]; elle dépend de la nature des voyelles qui forment l'hiatus.

2^o Développement analogique. L'hiatus est supprimé par l'insertion d'une consonne analogique: *est-il* amène *a-t-il* au lieu de *a-il* (cf. § 109, Rem.); *j'avais un ami* amène *j'ai-z-un ami*, etc.; voir pour les détails § 289. Sur les consonnes analogiques dans la dérivation (*cafetier*, *numéroter*, etc.), voir III, § 89.

279. Développement phonétique d'une consonne accessoire entre deux voyelles (comp. § 500).

1^o Un [j] se développe surtout après un *i* (précédé de «mutacum liquida»). Ainsi presque tous les Parisiens prononcent [prije] (*prier*), [prijɔ̃] (*prions*), [mœrtrije] (*meurtrier*), [plije] (*plier*), [tablije] (*tablier*). Parfois aussi après un *é*: assez fréquemment, nous avons entendu [peji] (*pays*), [abeji] (*abbaye*): suivant Dumas (1733) le peuple disait *seïance* [sejã:s], *et ïallons* [ejalɔ̃], *et ïavance* [ejavã:s] pour *séance*, *et allons*, *et avance*. Nisard a aussi remarqué ce phénomène, en notant que «le peuple disait *agréiable*, *bienséïance*, *créïancier*, *créïature*, *Léïon*, *épéïe*, *réïel*, *théïâtre*, *Panthéïon*, *caméléïona*» (*Langage populaire de Paris*, p. 267). Le développement d'un yod transitoire est assez

fréquent dans les parlers patois modernes. Dans une chanson du Velay, M. V. Smith a noté les formes *fiancée*, *dérobée*, *espousée*, et il observe: »Ce n'est pas seulement entre deux *e* que l'*i* s'insère, il intervient encore entre deux voyelles différentes, l'une sur laquelle on appuie, l'autre sur laquelle on glisse, ou même entre deux voyelles qu'on accuse. On dira par ex. *vuie* pour *vue*, *saluiant* pour *saluant*, etc. (*Romania*, VII, 67). Pour Lyon, Clair Tisseur remarque: »Notre canut dit un *poÿète* pour *poète*. Je ne doute mie que si, à l'un de ces bons canuts, je fais prononcer *Pasiphaé*, il ne dise *Pasiphayé*; et je m'assure que *Pasiphayé*, *Leuconoyé*, *fléyau*, *poÿète*, *réÿunir* sont plus faciles au prononcer et plus aimables à l'ouïr que *Pasiphaé*, *Leuconoé*, *fléau*, *poète*, *réunir*« (*Modestes observations*, p. 229). Le même phénomène se rencontre aussi au Nord, selon M. Wilmotte: »Les dialectes wallons ont une tendance à introduire un *y* entre deux voyelles faisant hiatus, que ces voyelles appartiennent au même mot ou à deux mots consécutifs. On dit aussi bien *ayās* = à *Aus* (nom de lieu) que *teyāt* = *théâtre*, *uyol* = *medulla*, etc.« (*Romania*, XVII, 562). Le yod accessoire a obtenu droit de cité dans les mots suivants: *Bayer*, du vfr. *beer* (**batare*). *Déblayer*, du vfr. *deblaer*. *Essuyer*, du vfr. *essuer* (exsucare).

FORMES ANALOGIQUES. *Effrayer*, pour vfr. *effreer*, est dû à l'influence du singulier du présent (vfr. *effreie*), qui a également changé *frëor* en *frayeur* (§ 268).

2^o Un [v] ou [w] se développe parfois après (rarement avant) une voyelle arrondie, vélaire ou palatale. La forme latine classique *pluere* est devenue **plōvēre* dans la prononciation vulgaire; comp. it. *piovare* et vfr. *plover*. Pour l'ancienne langue, notons les formes suivantes: *Avoutre*, pour *aoutre* (adulterum); *dieuvesse* (Jean de Condé, XXXVII, 32, 373, 571); *douvaire* (Bastart de Bouillon, v. 4005); *deuveuent* (*ib.*, v. 4368); *louvée* (*ib.*, v. 6084), pour *lieuée*; *awost* (*Romania*, XVII, 563), pour *aost*; *a owes* (*ib.*), pour *a ues*. Pour la langue moderne, notons que *brouette* se prononce souvent [bruwɛt]; dans les patois on trouve des formes telles que *évu* (pour *ëu*, *eu*), *lavou* (pour *là ou*), *révussi* (pour *réussi*; Monnier, *Paris et la prov.*, p. 132), etc. Ce *v* transitoire a eu droit de cité dans un petit nombre de mots: *Bouvard* (marteau à bouer),

du vfr. *bouard*. Douve (comp. *douelle*), du vfr. *doe* (*doga* = *δοχή*). *Épouvanter*, du vfr. *espoenter*. *Pivoine* (vfr. *pëoine*), de *pæonia*.

FORMES ANALOGIQUES. Dans *pouvoir* (vfr. *pooir*), il y a eu en outre influence analogique de *mouvoir*, *avoir*, etc.

CAS ISOLÉS. A côté de vfr. *emblaer*, on a *emblaver*, dont le *v* remonte peut-être à un *d* (§ 395, Rem.); cf. it. *biada* et lomb. *biava*. *Paradisus* est représenté par vfr. *pareïs* et vfr. *parevis*, d'où *parvis*.

3^o Un [h] s'entend parfois, surtout devant une voyelle accentuée, dans le langage emphatique et passionné; on prononce souvent en déclamant [fleho] pour *fléau*, [kaho] pour *chaos*, [zehā] pour *géant*, etc.

REMARQUE. Dans *cahier*, *Cahors*, *cahoter*, *ébahir*, *envahir*, *Jehan*, *trahir*, *trahison*, *h* est purement graphique; il marque dans ces mots un hiatus.

B. HIATUS ENTRE DEUX MOTS.

I. ABSORPTION DE LA PREMIÈRE VOYELLE.

280. Quand il se produit une rencontre de deux voyelles entre deux mots intimement liés, la première peut disparaître. L'élision frappe surtout l'*e* féminin, rarement les autres voyelles: *le ami* > *l'ami*, *ce est* > *c'est*, *la âme* > *l'âme*, etc., etc. Ce phénomène (elisio), qui était bien connu déjà en latin: *ante illum* > *ant'illum*, *ecce ille* > *ecc'ille*, *quoque et* > *quoqu'et*, etc., se trouve dès les plus anciens textes; il y en a des exemples dans les Serments de Strasbourg: *dist*, *linl*.

281. **E féminin élidé.** L'élision de l'*e* féminin dans l'orthographe a lieu dans les mots suivants:

1^o Les monosyllabes **je, me, te, le** (pron. et art.), **se, ce, de, ne, que** (pron. et conj.): *j'aime*, *il m'aide*, *je l'y enverrai*, *je l'ai oublié*, *il s'amuse*, *c'était l'anie d'Auguste*, *je n'entends rien*, *ce qu'il veut*, *qu'avez-vous fait*, *il faut qu'il parle*, etc.

REMARQUE 1. Dans l'ancienne langue, l'*e* féminin des pronoms atones *me*, *te*, *se*, *le* s'élidait aussi après le verbe: *Com si l'aut fait*, *mis l'en reclus* (*St.*

Léger, v. 155). Cil vait, sil quiert, fait l'el mostier venir (*St. Alexis*, v. 181). Fui, fet-elle, lesse m'en pes (*Ivain*, v. 1645); cf. V, § 186,2. Mais l'élision était facultative: Porte le a sui ni (Ph. de Thann, *Besliaire*, v. 875). Dans la langue moderne, *me* et *le* ne se trouvent plus ainsi placés, si ce n'est devant *en* et *y*, auquel cas il y a élision; *donne-m'en*, *va-l'en*, *fie-l'y*, etc.; pour le enclitique, les poètes ont continué l'usage médiéval jusqu'à nos jours:

C'est de Léon qu'il parle, escoutons-le un peu dire.

(Garnier, *Bradamante*, v. 1023.)

Laissons-le un peu nager dans la mélancholie.

(Mairet, *Sophonisbe*, v. 1338.)

Mais mon petit monsieur, preuez-le un peu moins haut.

(Molière, *Misanthrope*, v. 433.)

Voyons-le avec Ésope en un sujet semblable.

(La Fontaine, *Fables*, VI, n° 1.)

Laissez-le au moins ignorer que c'est vous.

(Voltaire, *Enf. prodigue*, IV, sc. 3.)

Coupe-le en quatre, et mets les morceaux dans la nappe.

(A. de Musset, *Premières poésies*, p. 59.)

Dis à ta bonne

De recevoir le linge. — Eh, reçois-le en personne.

(Augier, *Gabrielle*, I, sc. 2.)

Classons-le! — Arrière tous, il faut que j'entretienne

Cet homme.

(V. Hugo, *Ruy Blas*.)

Cette élision est blâmée par les théoriciens. Clair Tisseur (*Modestes observations sur l'art de versifier*, p. 259) va jusqu'à lui préférer un hiatus: »Pour le vers de Musset, j'aurais écrit carrément: Fends-le en quatre . . . Ce qui, assurément, serait plus doux à l'oreille que Coupe l'en quatre (ne pas confondre avec l'an IV de la République, une et indivisible).« Racine, qui a maintenu, dans *les Plaideurs*:

Condamnez-le à l'amende, ou, s'il le casse, au fouet.

(II, sc. 13; v. 614.)

a changé dans *la Thébaine* les deux vers suivants:

Attendez-le plutôt, et voyez-le en ces lieux.

Accordez-le à mes vœux, accordez-le à mes crimes . . .

et en a fait:

Attendez-le plutôt, voyez-le dans ces lieux.

Ne le refusez pas à mes vœux, à mes crimes . . .

L'usage médiéval vit toujours dans la poésie populaire :

Prenez un de ces cadavres, dessous le lit
Mettez-l'à votre place, pour cette nuit.

(*Romania*, X, 210.)

REMARQUE 2. Pour le pronom démonstratif *ce* (ou *ço*), la voyelle s'élidait même quand il était précédé d'une préposition : E por ço ait Deus merci de s'alme (Ambroise, *Guerre Sainte*, v. 3902). E por ço aler l'en convenoit (*ib.*, v. 8588).

2^o Quelques composés de *que*. **Lorsque**, **puisque**, **quoique**, devant *il*, *ils*, *elle*, *elles*, *on*, *un*, *une* : Quoiqu'il crie ; lorsqu'on dort ; puisqu'un homme tel que vous, etc. ; on dira aussi *puisqu'ainsi est* (mais *quoique étranger* ; *puisque aider les malheureux est un devoir*). **Jusque** : jusqu'à, jusqu'au, jusqu'ici, jusqu'aujourd'hui, jusqu'où. **Presque** dans *presqu'île* (mais *presque achevé*, *presque aimable*, etc.). **Quelque** dans *quelqu'un*.

3^o La particule **entre** : *entr'acte*, *s'entr'accuser*, *s'entr'aimer*, *s'entr'appeler*, *s'entr'avertir*, *s'entr'égorger*, *s'entr'obliger*, *entr'ouvert*, etc.

282. L'*e* féminin final s'élide toujours devant une voyelle dans la langue parlée ; mais, comme nous l'avons vu, cette élision n'est indiquée graphiquement que dans quelques cas isolés (comp. § 107, Rem.). Le développement phonétique des groupes *le ail*, *quatre ans*, *belle île*, en *l'ail*, *quatr'ans*, *bell'île* est, dans une certaine mesure, parallèle à celui de *mœuille*, *marchœant*, *anëille*, en *maille*, *marchand*, *anille*. Pourtant, l'élision de l'*e* féminin final remonte bien plus haut que l'amuissement de l'*e* féminin médial. Nous pouvons en effet la constater dès les textes les plus anciens :

Ell'ent adunet lo suon element.

(*Ste Eulalie*, v. 15.)

Quer feit i ert et justise et amor.

(*St. Alexis*, v. 2.)

La règle de l'élision souffrait beaucoup d'exceptions, qui étaient surtout d'ordre logique ; l'hiatus pouvait par ex. avoir lieu avant ou après des noms propres qu'on voulait garder intacts :

De Hostedun evesque en fist.

(*St. Léger*, v. 48.)

Li dus Willeame est en un batel entrez.

(*Roman de Rou*, II, v. 1932.)

Nous ne pouvons pas ici entrer dans les détails de cette question, du reste fort embrouillée (voir A. Tobler, *Vom französischen Versbau*⁴, p. 66 ss; *Romania*, XXXIII, 204). Disons seulement qu'on trouve des hiatus pareils introduits dans la langue moderne par le langage parlé: *Le nom de Astrée a passé dans la littérature galante. Le train de une heure. Prologue de Un Aventurier. Le on dit. Un salaire de un franc vingt-cinq centimes. La messe de une henre* (H. Lavedan, *Les beaux dimanches*, p. 5). *En compagnie de un ou deux amis de la maison* (G. Droz, *Entre nous*, p. 196). Comp. VI, § 57.

283. Les poètes élident quelquefois à la finale un *e* féminin suivi de -s. Cette négligence est surtout propre aux poètes des XV^e et XVI^e siècles; elle se trouve plus rarement au moyen âge et dans les temps modernes. Exemples:

Gaufrei ont fet avant a dis mile homme(s) aler.

(*Gaufrey*, p. 13.)

D'une grant chose me requiers

Qui robe et lit demande(s) et quiers.

(MND, n° XXXV, v. 377.)

Que tu laisse(s) un chacun pour plaire à ses soupçons.

(Régner, *Élégie zélotypique*.)

Tu vois et remedie(s) aux mal-heurs de la France.

(A. d'Aubigné, *Misères*, v. 598.)

Tu t'oeu(s)pe à remplir ton coffre.

(*Chansonnier historique*, IV, 260.)

Tu rentre(s) en un plus noble état.

(*ib.*)

Que tu ne puisse(s) encor sur ton levier terrible

Soulever l'univers.

(A. de Musset, *La coupe et les lèvres*, II, sc. 1.)

Toutes les âmes, cygne(s), aigle(s), éperviers, colombes.

(V. Hugo, *Légende des siècles*.)

Desportes a très souvent recouru à cette licence; on trouve dans ses poésies: *Tu me porte(s) envie, Tu pense(s) éveiller, Tu fusse(s) amoureux, Elle(s) ont les yeux*, etc., et Malherbe ne manque pas de blâmer sévèrement ces passages (*Œuvres complètes*, IV, 265, 273, 274, 283, 387, 455, etc.). Deimier, plus libéral, proteste: »On dit *tu pense* et *tu penses* comme de mesme, *tu donne* et *tu donnes* comme aussi en tout autre terme de pareille nature« (*Académie de l'art poétique*, 1610); pour d'autres détails, voir Thurol, II, 24 ss. et Th. Rosset, *Origines de la prononciation moderne*, p. 279. Pourtant, les théoriciens sont généralement de l'avis de Malherbe. Lancelot (1660) remarque: »Beaucoup de personnes se trompent prononçant les *Princ'ont* Dieu pour iuge *terrestr'animaux*.« De nos jours, l'élision d'un *e* qui devrait être protégé par un *s* final n'est autorisée que dans les noms de lieux:

Menaient le roi de Naple au gala de la cour.

(V. Hugo, *Feuilles d'automne*, n° 3.)

Et montant à Versaille aux carrosses du roi.

(id., *Les Contemplations*, I, n° 7.)

Déjà Racine hésite entre *Athènes* et *Athène* (*Phèdre*, v. 32), et Boileau lui-même écrit:

Bruxelle attend le coup qui la doit foudroyer.

(*Le Lutrin*, IV, v. 151.)

REMARQUE. L'élision de *-es*, fréquente dans la poésie populaire, est la règle dans les chansons argotiques qui reflètent, elles aussi, la langue parlée:

Vous êt'à la ehaleur et moi z-à la rigueur.

(*Romania*, VII, 54, 55.)

Les ros'et les violettes, ce sont des jolis bouquets.

(*ib.*, p. 58.)

Chargé de pierr'et de diamants.

(*ib.*, p. 79.)

Avec mes doigts aux ongu'en deuil.

(Riehepin, *Chanson des gueux*.)

Et pis nous somm'en République.

(Bruant, *Dans la rue*, p. 13.)

Le long des pierr' i' coulait d'eau.

(*ib.*, p. 82.)

284. I élidé. I s'élide ou s'élidait dans *si* (lat. *si*), *si* (lat. *sic*), *qui* et *li* (art. et pron.).

1^o **Si** (lat. *si*) perd son *i* devant *il* et *ils*: *s'il vient, s'ils vieuuent*. Pourtant, la langue parlée connaît aussi la forme non élidée. Dans un vieux roman, un matelot dit: »Si y m'arrive accident (Dorigny, *Les fausses confidences*, Paris, 1781. p. 41). Gyp fait dire à un de ses personnages: »Ben, si il la comprend, ça m'étonnera« (*Joies d'amour*, p. 214). Les formes contractées remontent à l'époque où l'on disait *se* au lieu de *si* (§ 151); il est donc probable que, dans le groupe moderne *s'il*, se cache l'ancien *se*; c'est lui qui certainement se trouve dans *s'on*, *s'elle* et les autres anciennes contractions qui s'employaient encore au XVI^e siècle. Marot écrit: S'a la veoir se fut amusé (*Nouv. Recueil de farces*, p. p. Picot et Nyrop, p. 77); Jean de la Taille emploie *s'avec* pour *si avec* (*Les Gabaonites*, acte III); Vauquelin de la Fresnaye s'aventure même à écrire *s'Homère* pour *si Homère* (*Art poétique*, II, v. 303). Malherbe s'arrête au vers de Desportes:

Sera près de mon cœur, *s'elle* est loin de mes yeux,

et observe dans son Commentaire: *s'elle*, mal pour *si elle* (IV, 323, 341, 343, 389). La forme existe encore dans le parler populaire:

Ah! ma pauvre mèr', *s'elle* était en vie.

(Richepin, *La Mer*, p. 139.)

2^o **Si** (lat. *sic*) s'abrégait rarement:

Quant il les voit, s'ot une peur tele.

(Ogier de Danemarche, v. 1147.)

Ordinairement, *si* se conservait intact:

Fu molt preudons, si ot le cuer hardi.

(Raoul de Cambrai, v. 20.)

3^o **Qui** s'abrégait parfois dans la vieille langue:

Nes connois pas: ses tu qu'il sont?

(Bérout, *Tristan*, v. 4015.)

La roïne, por qu'il estoit

Mis en tel peine, en tel destroit.

(*ib.*, v. 1675.)

L'apostre en jure, qu'à Rome est beneïz.

(*Couronnement de Louis*, v. 2533.)

Et Boniface q'est o lui ajosté.

(*Li Nerbonois*, v. 6603.)

Eureuse seroit, se Dieus me beneïe,

Qu'a tel seignour seroit dame espeuse et amie.

(*Bastart de Bouillon*, v. 1245—6.)

Ves ici les barons, qu'issent de la eité.

(*Renaus de Montauban*, p. 151.)

Après le moyen âge, les exemples sont rares ou douteux, comme celui-ci (*qu(i)* ou vieux neutre *qu(e)*?) :

Il la vous faut soumettre au jugement exquis

D'un sçavant, qui tout ait, ce qu'en l'Art est requis.

(Vauquelin de la Fresnaye, *L'art poétique*, III, 794.)

REMARQUE. Dans le parler vulgaire de nos jours, on trouve souvent *qu'* pour *qui* devant une voyelle :

Moi, qu'aime à dîner, Dieu merci,

(Béranger, *Paillasse*.)

Ouvrez la porte

Aux petiots qu'ont un briquet.

(Richepin, *Chanson des gueux*.)

Il est probable que dans ces cas nous avons affaire à une abréviation non pas de *qui*, mais de *que* (voir II², § 573).

4^o **Li** (cas sujet de l'article) perdait facultativement son *i* au singulier, parfois aussi au pluriel; on trouve ainsi *l'uns*, *l'altres*, *l'evesques*, aussi bien que *li uns*, *li altres*, *li evesques*.

5^o **Li** (pronom personnel atone) ne s'abrégait ordinairement que devant *en* :

Vus li avez tuz ses castels toluz.

(*Roland*, v. 236.)

Les tangles et le front l'an froie.

(*Ivain*, v. 3000.)

Puis l'en font croiz sor son helme d'aacier.

(*Couronnement de Louis*, v. 597.)

Car a cheseon quant qu'il feseit,

L'agreoit e mult lui pleiseit.

(Ambroise, *La guerre sainte*, v. 9754.)

6^o **Demi**. Le grammairien Hindret (1687) observe que la petite bourgeoisie de Paris dit *demaune* pour *demi-aune*.

285. A, O, U élidés.

1^o **A** s'élide dans **la** (article et pronom): *l'âme, l'épée, l'eau, je t'ai adorée*. De même parfois dans **ça**: *ç'a commencé, ç'aurait pu être en effet*; cf. § 515,1. Au moyen âge, *a* s'élidait aussi dans **ma, ta, sa**: on disait *m'espée, l'aune, s'image* (pour les détails, voir II², § 547). L'élision pouvait aussi avoir lieu dans l'adverbe **là** (*là*) devant un autre adverbe: *lamont* pour *la amont*, *laval* pour *la aval*, *lou* pour *la ou* (*Brun de la Montagne*, v. 861), et enfin dans quelques formes verbales (comp. § 277):

Non avra il, je te le prometz.

(MVT, II, v. 14086.)

A qui direlle sa pencée,

La fille qui n'a point d'amy?

(Paris, *Chansons du XV^e siècle*, n^o XI.)

2^o **O** s'élidait obligatoirement dans **lo** (art. et pron.), et facultativement dans **ço** (cf. § 281, Rem. 2.) et **jo**; ces formes ne se trouvent que dans les plus anciens textes.

3^o **U** s'élide dans le pronom **tu**, mais seulement dans le parler vulgaire ou les patois: *T'es bien bête. T'as compris, toi? T'es dans la rue, t'es chez toi* (A. Bruant). *T'as été au trépassement d'un chat, t'as la vue trouble* (Molière, *Don Juan*, II, sc. 1), etc. Voici encore quelques exemples fournis par la poésie populaire:

Ma petite Rosette,

Que t'as le cœur content.

(Rolland, *Chansons populaires*, V, 40.)

Que t'as de belles filles!

Giroflé, Girofla!

(Ronde enfantine.)

Cette élision est de vieille date; elle se trouve déjà au moyen âge:

T'as bon haubert et çaint le branc forbi.

(*Huon de Bordeaux*, v. 739.)

Ha! dist il, Savary, t'as fait malle bargaigne.

(*Hugues Capet*, v. 1024.)

Dis-moi que t'as, ma bielle fille.

(*Richars li biaux*, v. 465.)

Dist Aucebiers: T'es fol escervelez.

(*Aliseans*, v. 6688.)

Je ne sai que t'as en pensé.

(*Romania*, XXII, 56.)

T'es trop bon.

(*Farce du pasté*, v. 185.)

T'en as bien la mine.

(*Jacob, Paris ridicule*, p. 161.)

Elle se rencontre même, au XVI^e siècle, dans un langage plus relevé:

Ne combats point, afin que n'estant le plus fort
T'achètes une honte aux despens de la mort.

(Ronsard, IV, 130.)

Il est curieux de comparer le témoignage de Sylvius (1531):
»*U Hannonii* [les habitants du Hainaut] . . . quandoque elidunt
ut *t'es sage pro tu es sage*; Galli nunquam.«

REMARQUE. Il se peut que *t'es*, etc. ne représente pas *tu + es*, mais *te + es*; on avait dans la vieille langue *te* (\neq *je*) comme forme atone à côté de *tu* (voir II², 526,1). Si tel est le cas, *t'es* est, dans une certaine mesure, parallèle à *s'it*, dont nous avons parlé au § 284,1.

II. ABSORPTION DE LA SECONDE VOYELLE.

286. Quand il se produit une rencontre de deux voyelles entre deux mots intimement liés, la seconde peut disparaître. Ce phénomène était déjà connu en latin (*aphæresis*): *homo es* > *homo's*, *ita es* > *ita's*, *ibi est* > *ibi'st*. En français, il ne se trouve qu'au moyen âge, et seulement dans quelques cas isolés: *ço est* > *ço'st*; *ou est* > *ou'st*; *si est* > *si'st*; *si en* > *si'n*; *lui en* > *lui'n*; *qui en* > *qui'n*; *jo en* > *jo'n*. Ex.:

Respont l'imagene: *Ço'st* eil qui très l'uis siet.

(*St. Atexis*, v. 178.)

Se lui'n remaint, si'l rent als almosniers.
(*ib.*, v. 253.)

Qui'n fereit rei, ce sereit granz pechiez.
(*Couronnement de Louis*, v. 94.)

Dites. frans damoiseus, u'st Loeys.
(*Aiol*, v. 4054.)

On trouve aussi, et même en prose, des formes telles que *la'ndreit*, *ça'ndreit*.

287. Dans plusieurs des exemples cités aux paragraphes précédents, tels que *accaabler* > *accabler* (§ 270,₁) *la amont* > *lamont* (§ 285,₁), etc., où il y a rencontre de deux voyelles homogènes, il serait peut-être plus exact de parler d'une **fusion** des deux sons en un seul, que d'une absorption du premier. L'haplologie de voyelles identiques consécutives était assez générale dans la vieille langue; elle avait souvent lieu avec la préposition *a* qui se supprimait volontiers devant un mot commençant par un *a* (cf. § 515,₁):

Une chose lone tens avient [= *a* avient].
(*Izopet de Lyon*, n° VII, v. 33.)

Nuls ne nule ne tent amender [= *à* amender] son affaire.
(Gilles li Muisis, I, 286.)

De teis gens n'a on eure Andenne [= *à* Andenne]
Ne a Moustiers ne a Niviele.
(Jean de Condé, XXXVII, v. 847.)

Et qui amor [= *à* amor] tenir s'assentent.
(*ib.*, v. 1030.)

D'aller ainsi aveuglectes [= *à* aveuglettes].
(*L'amant rendu cordelier*, v. 754.)

On trouve également *aisier* pour *aaisier* (*Romania*, XXXI, 127), et *quet-apens* pour *aguait a apens* (*ib.*, XXIX, 262) (infl. de *quet-apensé*); ce dernier mot est la seule trace qu'ait conservée la langue moderne de ces fusions médiévales; elles ne sont plus admises. Notons pourtant qu'on dit toujours *j'irai* pour *j'y irai*, et qu'Alfred de Musset s'est permis d'écrire:

Crains mon amour, Garuc', il [= Garuci il] est immense.

(*Les marrons du feu.*)

Comp. en esp. *aguardiente* (< agua ardiente), *paraguas** (< paraaguas).

III. CHANGEMENT DE LA PREMIÈRE VOYELLE.

288. La voyelle finale d'un mot peut se changer en consonne devant la voyelle initiale du mot suivant; dans la prononciation familière, *qui est* devient [kjɛ], *il y a* [ja], etc. (§ 274, et *Manuel phonétique*, § 79, Rem. 1). C'est cette prononciation que nous trouvons souvent dans les chansons en argot:

Y en avait pas deux comme lui pour
Vous parler d'sentiment d'amour,
Y avait qu'lui pour fair' risette,
A la Villette.

(Bruant, *Dans la rue*, p. 26.)

Le même phénomène, appelé »Verschleifung« par A. Tobler (*Vom französischen Versbau*⁴, p. 72), se retrouve dans la vieille langue:

Vien ça, Jacob; qu'y a il en toi?

(*MVT*, II, v. 13974.)

Et y a toujours beaulx dons en tiers.

(Guillaume Alexis, I, p. 29.)

Il n'y en a point en ma lignie.

(Picot et Nyrop, *Recueil de farces*, p. 141.)

IV. DÉVELOPPEMENT D'UNE CONSONNE.

289. Par l'effet de l'analogie, une consonne séparant deux voyelles dans un groupe de mots est souvent insérée dans un autre groupe de mots, où elle sert ordinairement à remplir un hiatus (§ 278,2). Dans la plupart des cas, il s'agit ici de ce qu'on peut appeler »fausses liaisons«, phénomène extrêmement fréquent dans le parler populaire moderne, et qui est souvent dû à l'amuïssement de la consonne finale (§ 118, § 315). Ces

fausses liaisons s'appellent «cuirs», «velours» ou «pataquès»; (sur l'origine de cette dernière expression, voir *Manuel phonétique*, § 167). Les consonnes intercalées sont ordinairement *s* et *t*, plus rarement *d*, *n*, *r*.

1^o **S** [z] a été inséré dans la locution *entre quatre yeux* [ãtrã-katrãzjø] ou plutôt [ãtkatzjø]. C'est le seul cas d'un «velours» autorisé par l'Académie, dans la prononciation, sinon dans l'orthographe. Les grammairiens des siècles précédents ont combattu mille-*z*-amitiés, mille-*z*-obligations, les quatre-*z*-éléments (comp. le fameux bal des Quat'z Arts), j'ai-*z*-été, etc., etc. Citons encore quelques exemples pris dans le *Recueil de chansons populaires* de Rolland (vol. V, Paris, 1887): Moi qui n'ai-*z*-aucun amant (p. 6). Il ne faut pas la-*z*-y mettre (p. 9). Ell' les porta-*z*-à vendre (p. 12). Déchasse-toi-*z*-et non pas moi (p. 66). Pauvre-*z*-Anglais (p. 66). Maudit-*z*-Anglais (p. 65), etc. Comp.: La fatigue que j'*ais* eue (Molière, *Don Juan*, II, sc. 1). J' l'ai vu porter en terre — Par quatre-*z*-officiers (*Malbrough*). Ce *z* provient de la forme liée de mots tels que *avais*, *étais*, *avons*, *deux*, *trois*, *grands*, etc., etc.; *j'avais été*, *nous avons été* amènent *j'ai-*z*-été*, et ainsi de suite.

2^o **T** a été inséré par analogie dans la forme interrogative de toute troisième personne qui se termine par une voyelle: *a-t-il*, *aime-l-il*, *donna-l-il*, *donnera-l-il*, etc.; ajoutons *ne voilà-t-il pas* (pour les détails, voir II², § 223 et F. Brunot, *Hist. lang. fr.*, t. II, p. 333). La langue parlée vulgaire connaît beaucoup d'autres exemples d'un *t* analogique; dans le recueil de Rolland (t. V) on trouve: Il l'envoya-*t*-au bois (p. 15). Il y a-*t*-une maison (p. 68). Je suis-*t*-allé (p. 4). Quand je fus-*t*-à mon logis (p. 20). Elle m'envoie au bois (*ib.*, t. II, p. 66). Le voilà-*t*-étranglé (*ib.*), etc. Et l'on connaît le vers classique: *Malbrough s'en va-t-en guerre*. Ce *t* provient de la forme liée de mots tels que *est*, *avait*, *était*, *ont*, *sont*, *fort*, *grand*, etc.

3^o **D** s'ajoutait dans la vieille langue à *ne*, *se* (si), *que* (quem) devant une voyelle: Ne por or *ned* argent ne paramenz (*Ste Eulalie*, v. 7). *Sed* a mei sole vels une feiz parllasses (*St. Alexis*, v. 448). Pour *que*, voir II², § 569, 2. Ce *d* paraît dû à l'analogie des doublets *a-ad* (lat. *ad*) et *que-quel* dont l'emploi dépendait dans les plus vieux textes de l'initiale du mot suivant.

4^o **N** s'emploie dans plusieurs argots et patois. On dit vul-

gairement à Paris: Ça va *n'en* faire du bruit. C'est *n'une* question (J. Marni, *Celles qu'on ignore*, p. 35). Les chansons populaires offrent: Quand le bourreau *n'arrive* (*Romania*, X, 204). Elle *n'appelle* son valet (*ib.*, VII, 60). L'origine de cette nasale intercalée se trouve probablement dans la forme liée de mots tels que *un*, *mon*, *ton*, *son*, *en* (§ 491,3); comp. Dans *n'une* école (J. Marni, *ib.*, p. 33).

REMARQUE. M. Puitspelu raconte: »Un des hiatus les plus désagréables existe dans ces mots à *un*. C'est pour cela que la bonne de ma grand' achetait toujours des pommes à »*n'un* sou le tas«. Cette *n* est particulièrement euphonique. Nous l'aimons beaucoup à Lyon, et nous l'employons quelquefois par simple agrément. Une bonne femme me disait un jour avec bienveillance: »Ah, M. Puitspelu, à votre *n'âge*, c'est bien temps de vous reposer« (Clair Tisseur, *Modestes observations*, etc., p. 228).

5° **R** s'emploie aussi, bien que rarement, comme consonne de liaison: Dieu s'est habillé-*r-en* pauvre (*Romania*, II, 462). Il y a là, très probablement, confusion avec la forme liée de l'infinitif.

CHAPITRE XIX.

SYNCOPE ET DIÉRÈSE.

290. On entend ordinairement par **syncope** le retranchement d'une lettre ou d'une syllabe au milieu d'un mot. Nous avons déjà examiné la syncope d'une des deux voyelles en hiatus (§§ 264—273 et 280—287), phénomène appelé ordinairement *synérèse* ou *élision*; nous parlerons ici seulement de l'amuïssement d'une voyelle entre deux consonnes. La voyelle syncopée, ordinairement un *e* féminin, est surtout sujette à tomber si l'une des consonnes environnantes est *r* ou *l*. Les deux consonnes rapprochées par la syncope peuvent former groupe, ce qui a toujours lieu quand la dernière consonne est *l* ou *r*: *surpeliz* > *surplis*, *bouverenil* > *bouprenil*; ou elles appartiennent chacune à sa syllabe, ce qui a lieu surtout quand la première consonne est *l* ou *r*: *alebastre* > *albâtre*, *conretier* > *courtier*, *copeter* > *copler*.

291. La voyelle [ə] a disparu dans:

1^o *Belnette* > *blnette*; *beluter* > *bluter*; *beronette* > *bronctte*; *bonqueraut* > *bongran*; *bouverenil* > *bouprenil*; *chanderon* > *chandron*; *costerez* > *cotret*; *écoferai* > *écofrai*; *épelucher* > *éplucher*; *esperit* > *esprit*; *honbelon* > *honblou*; *pelaïu* > *plain*; *rabobeliner* > *rabobliuer* (> *rabobiuer*, § 341,₂); *réguelice* (§ 517,₂) > *réglisce*; *surpeliz* > *surplis*.

2^o *Alebasre* > *albastre*, *albâtre*; *bulletean* > *bullean*; *calenmar* > *caluar*; *chanlepleure* > *champléure*; *copeler* > *copler*; *conretier* > *courtier*; *denrée* > *deurée* (§ 299,₁); *derenier* > *dernier* (§ 298,₂); *doreloter* > *dorloter*; *espasletouuer* > *évaltonner*; *guerredon* > *guerdou*;

hare-loup > *harlou*; *larrecin* > *larcin*; *maletolle* > *maltôte*; *marreglier* (§ 409) > *marglier*, altéré en *marguillier*; *more doré* > *mordoré*; *parevis* (§ 279₂) > *parvis*; *peresil* > *persil*; *serement* > *serment*; *solebattu* > *solbatu*; *sospeçon* > *soupçon*; *talemouse* > *talnouse*, etc.

292. Dans la plupart des cas, l'orthographe officielle conserve l'e féminin syncopé dans la prononciation: *dureté* [dyrte], *sûreté* [syрте], *saleté* [salte], *carrelet* [karle], *bracelet* [brasle], *omelette* [ɔmlɛt], *achelet* [aʃte], *becqueter* [bɛkte], *atteler* [atle], *avenue* [avny], *chaudemment* [ʃɔdmā], *donnerai* [dɔnre], *coucherai* [kufre], *empereur* [āprœ:r], *souverain* [suvrē], *la querelle* [krɛl], *secrétaire* [skrete:r], *la pelouse* [plu:z], *la cerise* [sri:z], *le second* [zgō], etc., etc. Pour plusieurs mots, il y a eu hésitation dans l'orthographe: *alezan* ou *alzan*, *belouse* ou *blouse*, *belin* ou *blin*, *bouleverser* ou *boulverser* (R. Garnier), *bourrelet* ou *bourlet*, *bouveret* ou *bouvret*, *bouveron* ou *bouvron*, *cafetan* ou *castan*, *caperon* ou *capron*, *carrefour* ou *carfour* (Corneille, *Mélite*, II, sc. 5; Molière, *Éc. des femmes*, III, sc. 1), *charretier* ou *chartier* (déjà dans Eustache Deschamps; cf. le nom propre *Alain Chartier*), *charreton* ou *charton* (La Fontaine, *Fables*, VIII, n° 12), *patefroï* ou *palfroï*, *pelan* ou *plan*, *peluche* ou *pluche*, *pelucher* ou *plucher*; on hésite encore entre *malechance* et *malchance*. Mais, qu'on écrive maintenant l'e féminin ou non, il ne se prononce plus; on l'entend seulement après certains groupes de consonnes: *bretelle*, *crevette*, *grenouille*, *frelon*, *entretenir*, *tristement*, etc. Voir, pour l'histoire de la question, Th. Rosset, *Origines de la prononciation moderne*, p. 140, et F. Brunot, *Hist. lang. fr.*, t. IV, p. 192.

REMARQUE. La chute de l'e féminin remonte assez haut: les textes du moyen âge offrent des formes syncopées, comme *frai*, *pril*, *esprons* pour *ferai*, *peril* (§ 168) et *esperons*. On voit aussi que parfois, dans la vieille poésie, l'e féminin ne compte pas dans la mesure des vers, surtout s'il s'agit de textes populaires.

293. La syncope peut aussi avoir lieu entre deux mots; elle peut frapper la voyelle finale d'un monosyllabe employé comme enclitique, après un mot terminé par une voyelle: comme *albastre* devient *atbastre* (§ 291), (*prêt*) à *le battre* devient (*prêt*) à *l'battre* [albatr]. Cette sorte de syncope s'appelle **enclise**; elle se produit pour l'article et les pronoms personnels.

1^o ARTICLE. **Le** et **les** perdent la voyelle après les prépositions *à, de, en*, s'ils sont suivis d'un mot qui commence par une consonne: *A le conte > al conte > an conte* (selon § 342), etc., etc.; pour les détails, voir II², § 500 ss.

2^o PRONOMS PERSONNELS. — Les formes **me, te, le (lo), les (los), se** subissaient l'enclise et perdaient leur voyelle, si elles étaient précédées d'un mot accentué terminé par une voyelle, et si elles étaient suivies d'un mot commençant par une consonne (cette dernière condition ne concerne pas *les*): *Poros* [= poro se] *furet morte* (Eulalie, v. 18). *Sis* [= si se] *penteiel* (Jonas). *Semprel* [= sempre lo] *mist* (St. Léger, v. 22). *Ventre nots* [= no los] *en pot* (*ib.*, v. 64). *A luis* [= lui les] *tramist* (*ib.*, v. 86). *Porqueim* [= pourquei me] *fnüs* (Alexis, v. 453). *Ned il nes* [= ne les] *en apelet* (*ib.*, v. 265). *Oul* [= où le] *pnissent recouvrer* (*ib.*, v. 312). *Sim* [= si me] *cumbatrai* (Roland, v. 878). *Cil kis* [= ki se] *deivent cumbatre* (*ib.*, v. 3854). *Cent milie hume i plurent kis* [= ki les] *esgnardent* (*ib.*, v. 3882), etc. Cette enclise était obligatoire dans la période la plus ancienne; elle était facultative dans le »Roland« et le »Pèlerinage de Charlemagne«, et elle disparaît peu à peu de la langue écrite. Au lieu de *nem, net, nel, nes, sim, sil, sil, sis*, etc., on ne trouve plus que *ne me, ne te, ne le, ne se, ne les, si me, si te, si le, si se, si les*, etc. C'est, probablement, un changement purement orthographique et prosodique, dû à la réaction des formes entières; il n'est phonétique que pour *les*; les formes telles que *kis, sis, jes, ques, nes, tus* (tu les), *jas* (ja les) disparaissent définitivement en faisant place à *qui les, si les, je les*, etc. Que sont devenus les autres abrégements? Ne faut-il pas reconnaître l'enclise ancienne dans la langue parlée actuelle? *Ne l' prends pas; je m' perds; ne m' louche pas; ponrquoi l' dis-lu?* etc. Malgré les apparences, il semble bien qu'on ait affaire ici à un système nouveau de contractions, après rupture avec l'usage ancien. C'est ce que soutient à bon droit M. Lucien Foulet (*Petite Syntaxe de l'ancien français*, 3^e édition, § 222).

294. En français moderne, lorsque, dans un mot ou un groupe de mots, plusieurs *e* féminins se suivent dans des syllabes consécutives, on prononce le 1^{er} (le 3^e, le 5^e) *e*, en supprimant le 2^e (le 4^e, le 6^e), ou bien l'inverse a lieu; comp. les

deux phrases *je ne te le demande pas* [ʒəntələdəmādpɑ], et *ce que je demande* [skəʒdəmā:d]. Pour la prononciation normale de Paris, on peut établir les règles générales suivantes:

1^o Si le premier mot est *je, te, le, se, que, de*, ou qu'il commence par *de-* ou *re-*, on prononce le 1^{er}, le 3^e, et le 5^e des *e* féminins, tandis que le 2^e, le 4^e et le 6^e s'amuïssent. Exemples: *Je n(e) crois pas. Je n(e) le l(e) demande pas. Je l(e) veux. Je u(e) le dis pas. Je n(e) me r(e)pose pas. Je r(e)viendrai demain. — Veux-tu le l(e)ver! Je veux le l(e) dire. Tu l(e) reposes. — Expulsons le r(e)belle. Le r(e)tour. Le r(e)venu de mes terres. Je voudrais le r(e)dev(e)nir. — Il se r(e)pose. — Si tu crois que j(e) me r(e)pens, tu le trompes. Que r(e)gardez vous? Que l(e)nez-vous à la main? — Il a envie de m(e) plaire. Dev(e)nez plus modeste. — Rel(e)vez-vous. — Rev(e)nez demain.*

REMARQUE. Quelques groupes figés ont la forme inverse: *J(e) te dis la vérité. J(e) te l(e) dis sans détour. J(e) te l(e) répète*. Notez aussi: *Un nez d(e) beetle. Vêtu d(e) velours*. Voir Manuel phonétique, § 93.

2^o Si le premier mot est *ce* ou *ne*, on prononce le 2^e, le 4^e, le 6^e des *e* féminins, tandis que le 1^{er}, le 3^e, le 5^e s'amuïssent. Exemples: *C'est c(e) que j(e) trouve. C(e) que j(e) red(e)manderais volontiers. Qu'est-c(e) que j(e) te disais? — N(e) le l(e) red(e)mande-t-elle pas? — Nous n(e) le l(e) demandons pas. Ça u(e) le r(e)garde pas. — La même règle s'applique quand la troisième syllabe est *re-*: *J(e) me r(e)pose. J(e) me r(e)com-mande à lui. J(e) le r(e)trouverai bien.**

3^o Si des groupes appartenant aux deux cas précédents se rencontrent, il en résulte un changement de la forme, de sorte que le 2^e, le 3^e et le 5^e des *e* féminins se prononcent, tandis que le 1^{er}, le 4^e et le 6^e s'amuïssent. Exemples: *C(e) que je n(e) veux pas. C'est c(e) que je n(e) red(e)manderais jamais.*

295. La syncope frappe parfois, surtout dans le parler vulgaire, d'autres voyelles que l'*e* féminin:

1^o I a été syncopé dans *trailler* (< *tirailler*), *Flipote* (< *Philipote*); un lieu-dit de Seine-et-Oise s'appelle encore *l'orne à Flipin* (= à *Philippin*). On a dit autrefois *calfourchon* et *capitaine*. Cette dernière forme, qui a passé dans les langues germaniques (angl. *captain*, etc.), s'entend encore dans le parler vulgaire (voir P. Loti, *Figures et choses qui passaient*, p. 234).

2^o **E fermé** a été syncopé dans les anciennes formes interrogatives *av'ous* (< avez-vous), *sav'ous* (< savez-vous); pour les détails, voir II², § 527. Dans la langue vulgaire moderne on dit *'tail* pour *était*. Exemples: *Ej' croyais pas qu'il'tail si tard* (Bruant, *Dans la rue*, p. 183). *All'tail grosse et grass' comme un I* (*ib.*, p. 124).

3^o **E ouvert** a été syncopé dans l'ancienne forme *arter* (< ar-rêter); voir II², § 18.

4^o **Eu** est souvent syncopé dans *p't-être* (= *peut-être*).

5^o **O** ou **ou** a été syncopé dans les anciennes formes *plamour* (< pour l'amour), *squenie* (< *souquenie*, *souquenille*, § 351, 2); on prononce encore, surtout dans le parler négligé, *vous v'lez*, *il v'drait*, *m'sieur*, etc. Il est probable qu'on a d'abord passé par *e* féminin; à côté de *plamour* (cité par H. Estienne), on trouve aussi *pelamour* (Cyrano de Bergerac, *Le pédant joué*, II, sc. 2); on trouve de même *sequenie* pour *souquenie*. Comp. *Manuel phonétique*, § 85.

6^o **Oi** a été syncopé (peut-être après avoir passé par *e* féminin) dans *v'là* (< voilà).

296. DIÉRÈSE. Les phénomènes traités dans les paragraphes précédents ont pour effet de diminuer le nombre des syllabes des mots; par la »diérèse«, au contraire, les mots s'accroissent d'une syllabe. Le phénomène de la diérèse (c.-à-d. la division d'une diphtongue en deux syllabes) est assez rare. En voici quelques exemples:

1^o La consonne [j] précédant une voyelle peut se changer en [i] (sur le développement contraire, voir § 274 et § 288). Le groupe *ie* [je] est devenu dissyllabique après »muta cum liquida« dans *grief*, *lévrier*, *meurtrier*, *quatrième*, *sanglier*, *peuplier*, *voudriez* (II², § 57, Rem. 1), etc., etc. Exemple:

Il luit dans la fumée
Comme un bouclier rouge en la forge enflammée.
(V. Hugo, *Ballades*, n^o 7.)

C'était là une nécessité phonétique (cf. Th. Rosset, *Orig. de la pron. mod.*, p. 202).

L'introduction de cette diérèse dans la prosodie paraît due,

pour une grande part, à Corneille qui, selon Ménage (*Observations*, pp. 374—378), a osé le premier faire le mot *meurtrier* de trois syllabes :

Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

(*Le Cid*, II, sc. 8.)

Ménage ajoute fièrement: »Je suis un des premiers qui ay imité en celà M. Corneille, aiant remarqué que les Dames et les Cavaliers s'arrestoient, comme à un mauvais pas, à ces mots de *meurtrier*, *sanglier*, *bouclier*, *peuplier*, lorsqu'ils étoient de deux syllabes, et qu'ils avoient peine à les prononcer. M. de Segrais, qui a l'oreille fort délicate, et qui n'est pas moins bon Juge de la Poësie que bon Poëte, se joignit aussitôt à nostre parti.« Pourtant, il ne faut pas oublier qu'il y a des exemples bien plus anciens de cette diérèse, et l'usage est resté flottant pendant très longtemps.

Rappelons aussi *hier* (hĕri), qui compte maintenant pour deux syllabes; selon l'étymologie il était monosyllabe dans l'ancienne langue, et il l'était encore au XVII^e siècle:

Hier, j'étois chez des gens de vertu singulière.

(Molière, *Le Misanthrope*, III, sc. 4.)

Boileau, cependant, le fait ordinairement de deux syllabes:

Hier, dit-on, de vous on parla chez le roi.

(*Épître VI*, v. 52.)

On observe quelques hésitations encore chez les poètes modernes. *Hier* est resté monosyllabe dans *avant-hier*.

REMARQUE. Dans les poètes, on trouve parfois des diérèses fortuites et individuelles, dues souvent aux exigences de la mesure (cf. § 125). Exemples:

Un ciel y a de l'hierre tout verd.

(Maeé, *Voyage de Charles-Quint*, v. 697.)

Que la mouche du Grec leurs lèvres emmielle.

(Régnier, *Satire IX*.)

Deux liards couvriraient fort bien toutes mes terres.

(V. Hugo, *Aymerillot*.)

Au moyen âge, on trouve, à côté de *heaume* ou *hiaume*, la forme *hïaume*.

2^o La consonne [w] précédant une voyelle peut se changer en [u] (sur le phénomène contraire, voir § 274). Le néerlandais *meerzwijn* est devenu *marsouin*:

Les dents du villain marsouin.

(*Pathelin*, v. 429.)

Dans la langue moderne, le mot est redevenu dissyllabe [marswē]. Rappelons aussi *groin*, autrefois [grwē], maintenant le plus souvent [gruē]:

Ces diacres, ces bedeaux dont le groin renifle.

(V. Hugo, *Les Contemplations*, I, 13.)

3^o La diphtongue *eu* dans les mots d'emprunt tels que *Europe*, *Neustrie*, *Teucer*, se prononçait parfois *ëu* au moyen âge:

Nëustrie aveit nun anceis.

(*Roman de Rou*, II, v. 69.)

4^o La diérèse est d'origine graphique dans *Groënland* (§ 116,4).

CHAPITRE XX.

APOPHONIE.

297. Les voyelles se développent d'une manière différente selon qu'elles portent l'accent ou non (§ 145). Il en résulte que la même syllabe peut se présenter sous des formes variées; ainsi **de** du verbe *debere* devient **doi** s'il porte l'accent, sinon il reste **de**: *dēbet* > *doi*, mais *dēbēmus* > *devons* (comp. ce qui est dit au § 112 sur la phonétique syntaxique). On aura, de cette manière, un certain jeu de voyelles dans les différentes formes dérivées du même radical: comp. *deuil* et *douleur*, *douleur* et *douloureux*. Ce phénomène, qui s'appelle **apophonie**, a joué au moyen âge un assez grand rôle, surtout dans la conjugaison (II², § 15 ss.) et la dérivation (III, § 46 ss.). De nos jours, son rôle a été grandement restreint par l'analogie. Dans les verbes, on a, le plus souvent, introduit partout la voyelle de la syllabe inaccentuée: *je preuve* devient *je prouve* sous l'influence de *prouver*, *prouvant*, *prouvons*, etc.; dans les autres mots, c'est ordinairement l'inverse qui a lieu: *poire* amène *poirier* pour *perier* (§ 118,1). Dans plusieurs cas, on a eu des doublets, c.-à-d. qu'on a gardé l'ancienne forme étymologique à côté de la nouvelle forme analogique, en attribuant à chacune d'elles une signification différente: *amant* — *aimant*.

REMARQUE. Il arrive parfois que la voyelle inaccentuée tombe: *parabolat* > **paraulat* (§ 234) > *parole*, mais *parabolamus* > **paraulamus* > *parlons* (§ 254). Voir sur ce cas particulier II², § 16 ss.

298. **A** tonique libre devient *e* (§ 170) ou *ai* (§ 199, § 221) ou *ie* (§ 192), selon la nature des consonnes environnantes;

a protonique reste intact (§ 174—175), ou s'affaiblit en *e* (§ 175, Cas isolés; § 194). On aura donc alternance entre:

1^o **E** et **A**. Exemples: *Braise* (= *brese*, § 170) — *braser*, *embraser*; le dérivé *braiser* est récent. *Clair* (= *cler*; § 170) — *clarté*; l'analogie a changé les vieilles formes *claré*, *clarière*, *éclarcir*, *éclaircissement*, *éclairer*, en *clairer*, *clairière*, *éclaircir*, *éclaircissement*, *éclairer*. *Clef* — *clavée*, *clavier*. *Grève* — *gravier*. *Nef* — *navette*. *Sel* — *salière*. Vfr. *tref* — *travée*. Dans la vieille déclinaison, on trouve *lere* (latro) — *larron* (latronem). La vieille conjugaison offrait un très grand nombre d'exemples: *lef* — *lavons*, *laver*, etc. (voir II², § 25); la langue moderne n'en a conservé que *apparaître* — *il apparaît*.

2^o **AI** et **A**. Exemples: *Élain* — *étamer*. *Fain* — *affamé*, *famine*. *Hain* — *hameçon*. *Main* — *manette*. *Pain* — *panier*, *panetier*, *paner*. *Sain* — *santé*; comp. *vain* — *vanité*; *humain* — *humanité*, etc. Dans l'ancienne conjugaison, on peut citer *ain* — *amons*, *amer* (amare); *clain* — *clainons*, *clamer* (clamare). L'analogie a introduit *ai* partout dans *aimer* (comp. *amant*, *amé*, *amour*); *aimable* était d'abord *amable*. L'ancien *clamer* ne vit plus que dans *réclamer*, qui a partout *a* (*acclamer*, *déclamer* sont savants); J. Richelin a risqué encore la vieille forme *claiue* dans la *Chanson des gueux*:

Comme un supplicié qui claiue
Tout noir près du cadavre blême.
(Nativité.)

CAS ISOLÉS. Dans quelques mots, il y a alternance entre *ai* et *e* (comp. § 175, Cas isolés): *Châtelain* — *châtellenie*. *Dizaine* — *dizenier*. *Grain* — *grenier*, *greu*; *graine* — *grenette*. *Main* — *menotte*. *Vilain* — *vilenie*. L'*e* est tombé dans *dernier*, pour *derrenier*, dér. du vfr. *derrain* (§ 291,2).

3^o **AI** et **A**. Exemples: *Vair* — *varier*, et tous les mots en *-aire*: *contraire* — *contrarier*; *populaire* — *popularité*, *populariser*; *vulgaire* — *vulgarité*, *vulgariser*, etc.

4^o **IE** et **E**; pour les exemples, voir § 299,1.

299. **E ouvert** tonique devient *ie* (§ 165) ou *i* (§ 197), selon les consonnes environnantes; *e* bref protonique devient *e* [ə] (§ 168) ou *oi* (§ 198); il y aura donc alternance entre:

1^o **IE** et **E**. Exemples (nous citons aussi ceux dont l'ie remonte à *a*; § 192, § 298): *Acier* (**aciarium*) — *acérer* (*aciérer*, *aciérage* sont des dérivés modernes). *Arrière* (*ad rētro*) — *arérages* (*arriérer* est moderne). *Bien* (*bēne*) — *bénir*, *bénin* (comp. *biendre*, *bientôt*, *bienvenu*, etc.). *Chevalier* — *chevalerie*. *Chien* (*canem*) — *chenil*, *chenet* (comp. *chiennet*, *chiennet*). *Épici* — *épicerie*. *Fier* (*fērūm*) — vfr. *ferté*, changé en *fierté*. *Fièvre* (*fēbrem*) — vfr. *fevreux*, changé en *fièvreux*. *Grief* (§ 118,3) — **grefté*, changé en *grieflé*, *grièveté*. *Liège* (**lēvium*) — *léger*. *Lièvre* (*lēporem*) — *lévrier*, *levrelle*, *levron*, *levraut*, *lèvreteau* (ou *lièvreteau*). *Mercier* — *mercerie*. *Osier* — *oseraie*. *Palmier* — *palneraie*. *Panier* — *panérée*. *Papier* — *paperasse*. *Papelier* — *papelerie*. *Pièce* — vfr. *pecette* (maintenant *piécette*), *dépecer* (*dépiécer*), *dépècement* (*dépiècement*). *Pierre* (*pētra*) — *perron*; les vieilles formes *perrier*, *perreux*, *perré*, *perrerie*, *perraille*, ont été changées en *pierrier*, *pierreux*, *pierré*, *pierrerie*, *pierraille*. *Pommier* — *pommieraie*. *Princier* — *princerie*. *Quartier* — *quarteron*. *Ramier* — *ramereau*. *Relief* — *relever*. *Setier* (*sextarium*) — *selerée*. *Tiers* (*tertium*) — *tercet*. Même alternance entre mots populaires et mots savants: *ciel* — *céleste*, *pied* — *pédestre*, *siècle* — *séculier*, etc. Dans l'ancienne conjugaison, on trouve: *Lief* — *levons*, *lever* (*lēvare*), etc.; voir II², § 27. Ordinairement, les formes à radical accentué ont disparu de ces verbes; on n'a gardé l'apophonie que dans *tiens* — *tenons*, *tenir*; *viens* — *venons*, *venir*; *acquiers* — *acquérons*, *acquérir*; *conquiers* — *conquérons*, *conquérir*; *il sied* — *seoir*.

CAS ISOLÉS. Dans quelques mots, la voyelle *e* [ə] a fini par disparaître: *Bonv*ier — vfr. *bouvereuil*, *bouvreuil*. *Chaudière* — *chauderon* (encore dans l'Acad. 1740), *chaudron*. *Denier* (*denarium*) — vfr. *denerée*, *denrée* (§ 291).

2^o **I** (§ 197) et **EI**, **OI** (§ 198). Exemples: *Dix* (*dēcem*) — *doyen*. *Mi* (*mēdium*) — *moyen*. *Pis* (*pēctus*) — *poitrine*. *Six* (*sēx*) — *soixante*. De même, dans l'ancienne conjugaison: *Pri* — *proyons*, *proyer* (*prēcare*); *ni* — *noyons*, *noyer* (*nēcare*, *nēgare*), etc. Pour les détails, voir II², § 28.

300. E fermé tonique et libre passe à **ei** (§ 156) ou à **oi** (§ 155, § 157); *e* protonique reste monophthongue (§ 161, § 162); il y aura donc alternance entre:

1^o **EI** et **E (É)**. Exemples: *Frein* (*frēnum*) — *effréné*. *Haleine*

— *halener*. *Veine* — *venelle*. Comp. *Aveine* — *avenage*; *peine* — *penard*, *pénible*; *plein* — *plénier*; *serein* — *sérénité*. *Veinard* est un dérivé moderne de *veine*.

2^o Alternance entre *oi* et *e (é)*: *Foin* (fœnum) — *fenaison*, *affener* (*fenier* est devenu *faner*, § 162). *Moins* (mīnus) — *menu*. *Poids* (§ 39, Rem.) — *peser*, *pesage*. *Poil* (pīlum) — *pelouse*, *peluche*; *pelu* et *peleux* sont devenus *poilu*, *poileux*; on a pourtant conservé *palle-pelu*. *Poire* — vfr. *peré* et *perier*, changés en *poiré* et *poirier* (comp. le nom propre *Périer*). *Poivre* — *pevrer*, changé en *poivrer*. *Soir* — *serein*. Comp. *croire* — *créance*; *espoir* — *espérer*; *foi* — *féal*; *hoir* — *héritier*. Les mots tels que *loilier*, *voilier* sont récents. Pour les verbes, cette apophonie était très ordinaire dans la vieille langue: *Pois* (penso) — *pesons*, *peser*; *voi* (vīdeo) — *veons*, etc. Dans la langue moderne, elle ne s'est maintenue que dans *dois* — *devons* et les verbes en *-cevoir*: *conçois* — *concevons*, *reçois* — *recevons*. Voir II², § 26.

301. O ouvert, tonique et libre, se change en *ue*: *bovem* > *buef* (§ 178,2); **o fermé**, tonique et libre, reste *o*: *illorum* > *lor* (§ 183); puis, à un moment donné, les deux sons se rencontrent: *buef* > *bœuf* [bœf], *lor* > *leur* [lœ:r]; dans quelques cas, l'*o* fermé tonique est devenu *oi* (§ 204). *O* protonique libre devient *ou* (§ 180, § 185). Il y aura donc alternance entre:

1^o **EU** (< *ō*) et **OU**. Exemples: *Bœuf* (bōvem) — *bouvier*, *bouveau*, *bouvrenil*. *Cœur* (cōr) — *courage* (*écœurer* est un dérivé moderne). *Feu* (fōcum) — *fouée*, *fouage*. *Feurre* (fodr) — *fourrage*, *fourrier*. *Heuse* (hosa) — *housseaux*. *Manœuvre* — *manouvrier* (cf. le dérivé récent *manœuvrier*). *Œuvre* (ōpera) — *ouvrage*, *ouvrier*, *ouvrer*; la langue moderne connaît le dérivé *œuvrer* (G. Duhamel, *L'œuvre des Athlètes*, II, sc. X). Dans la vieille conjugaison, on avait: *cuevre* — *couvrons*, *couvrir* (cooperire); *dueil* — *doulons*, *douloir* (dōlere), etc.; voir II², § 30. Cette apophonie existe encore dans: *meurs* — *mourons*, *mourir*; *meus* — *mouvons*, *mouvoir*; *peux* — *pouvons*, *pouvoir*; *veux* — *voulons*, *vouloir*.

2^o **EU** (< *ō*, *ū*) et **OU**. Exemples: *Chaleur* — *chaloureux* (encore dans l'Acad. 1694), remplacé par *chaleureux*. *Douleur* — *douloureux*. *Langueur* — *langoureux*. *Nœud* (nōdum) — *noueux*.

nouer. *Queue* — *couette*. *Valeur* — vfr. *valoureux*. *Vœu* (*vōtum*) — *vouer*. Pour les verbes, on disait autrefois: *neu* — *nouons*, *nouer*; *pleur* — *plourons*, *plourer*, etc.; voir II², § 29.

3⁰ **OI** et **O**. Exemples: *Ambroise* — *ambrosien*; *gloire* — *glo-rieux*; *histoire* — *historien*; *notoire* — *notoriété*; *oratoire* — *ora-torien*, etc.; comp. *ivoire* et *ivoirier*, *ivoirin*.

302. Eu inaccentué passe souvent à **u** [y]; comp. *rheu-barbum* > *rhubarbe*, vfr. *preud'homme* > *prud'homme*, les pro-clitiques vfr. *feur* > *fur* (dans *au fur et à mesure*), vfr. *sor-seur* > *sur*, et la prononciation populaire de *Eugène* [yzɛn], *Europe* [yɾɔp] et *Euslache* [ystaf]. On aura donc alternance entre *eu* et *u*: *Bleu* — *bluel* (à côté de *bleuel*), *bluâtre*, remplacé par *bleuâtre*. *Heure* — *lurette* (= *heurette*; § 491,2), employé dans la locution: il y a belle *lurette*. *Leurre* — *déluré*. *Meule* — *mulon*. *Meute*, *émeute* — *mulin*.

MOTS D'EMPRUNT. *Eunuque*, *Europe*, *pneumatique*, *leucauthe*, etc.

LIVRE TROISIÈME.

HISTOIRE DES CONSONNES.

CHAPITRE I.

REMARQUES GÉNÉRALES.

A. PHYSIOLOGIE DES CONSONNES.

303. On avait en latin les consonnes suivantes:

1^o LIQUIDES. La nasale labiale **m**, dans *magis*; la nasale dentale **n**, dans *nudus*; la nasale palatale [ɲ], dans *anguis*; la latérale dentale **l**, dans *lana*; la latérale vélaire **l**, dans *alba*; la vibrante dentale [r] dans *ramus*. Elles étaient ordinairement toutes sonores.

2^o EXPLOSIVES. La labiale sourde **p**, dans *panis*, et la sonore **b**, dans *bonus*. La dentale sourde **t**, dans *tantus*, et la sonore **d**, dans *dens*. La palatale **c** ou **q** [k], dans *cura*, *quare*, *carus*, *cinis*, et la sonore **g**, dans *gurgis*, *galbinus*, *gemere*.

3^o FRICATIVES. Les bilabiales sonores **v** et **w**, dans *vinum*, *aqua* (cf. § 437); la labiodentale sourde **f**, dans *filius*. La dentale sourde **s**, dans *sine*. La palatale sonore (quelquefois sourde) **j**, dans *jocus*, *troja*, et dans *corium* > *corjo*, *sapiam* > *sapja*. La laryngale sourde **h**, dans *homo*.

304. La plupart de ces consonnes se retrouvent en français. Pourtant, on n'a plus la latérale vélaire, la nasale palatale [ɲ], ni la bilabiale *v*. D'un autre côté, le système consonan-

tique moderne offre des phonèmes inconnus au latin: la nasale mouillée [p], dans *agneau*; la vibrante uvulaire [ʀ], dans *roi* (prononciation de Paris); la fricative dentale sonore [z], dans *peser*, et les sons chuintants [ʃ] et [ʒ], dans *chou* et *joue*. Et si nous nous reportons aux époques antérieures, nous apercevons plusieurs séries de consonnes (mouillées, fricatives et affriquées), également inconnues au latin et au français moderne.

305. CONSONNES MOUILLÉES. Ces consonnes doivent leur origine à la fusion d'un phonème palatal avec une autre consonne. On a de bonne heure mouillé *l*, *n*, *r*, et probablement *t*, *s* et [z]. La forme mouillée des quatre dernières dentales a vite disparu: *facta* > *fat't'a* > *faile* (§ 407); *missionem* > *mes's'one* > *ueisson* > *moisson* (§ 473,2); *basiare* > *basjar* > *bas'ar* > *baisier*, *baiser* (§ 473,1); *paria* > *parja* > *par'a* > *paire* (§ 471,3). La forme mouillée de *l* a persisté jusqu'au commencement du XIX^e siècle: *filia* > *filja* > *fiĭa* > *fille* [fiĭə], devenu [fi] (§ 351). La forme mouillée de *n* est encore en usage: *linea* > *linja* > *lipa* > *ligne* [lip] (§ 333).

306. CONSONNES FRICATIVES. La langue actuelle connaît les consonnes fricatives suivantes: [v], [f], [z], [s], [ʒ], [ʃ], auxquelles il faut ajouter les semi-voyelles [j], [ɥ], [w]. Si l'on remonte plus haut, on peut constater l'existence d'autres fricatives. Ainsi les dentales ouvertes [β] et [ð], qui proviennent des explosives dentales *t* (§ 383) et *d* (§ 391), étaient d'un emploi fréquent, encore au XI^e siècle; la forme sonore se trouvait entre deux voyelles ou devant une liquide: *vide* [viðə], *iedre* [jɛðrə], *redue* [reðnə], plus tard *vie*, *lierre*, *rêne*; la forme sourde se trouvait à la fin des mots: *perdul* [pɛrdyβ] (§ 387). Une fricative palatale [ɣ] provenant de [k] (voir § 366,3) a probablement existé en gallo-roman; elle est inconnue au français.

307. CONSONNES AFFRIQUÉES. Les consonnes affriquées sont des consonnes composées d'une explosive, sourde ou sonore, et d'une fricative, sourde ou sonore. De nos jours, ces phonèmes doubles n'existent en français que dans des mots d'emprunt, mais ils jouaient un rôle important dans le consonantisme du moyen âge, qui possédait [tʃ], [dʒ], [ts], [dz].

1^o La consonne chuintante affriquée [dʒ] provient de tout *g* initial ou médial appuyé, suivi d'*i*, d'*e* ou d'*a*: *gentem* > *gent*; *argentum* > *argent* (§ 423); de tout *j* initial: *jam* > *jā* (§ 469); de *dj* initial ou médial appuyé: *diurnum* > *jour*, *viridiarium* > *vergier* (§ 475); de (*b*)*j* médial: *tibia* > *tige* (§ 472); quelquefois de (*m*)*j*; de (*n*)*j*; de (*r*)*j*: *simium* > *singe*, *lanca* > *lange*, *cerea* > *cierge* (§ 471); de *c* dans *-ica*: *judicare* > *jugier* (§ 401,2), de *e* dans *ēgo* > *je*. Vers la fin du moyen âge, [dʒ] perd son élément dental, et devient [ʒ]. Dans la langue moderne, [dʒ] n'existe que dans les mots d'emprunt: *djinn* [dʒin].

2^o La chuintante affriquée sourde [tʃ] provient de tout *c* initial ou médial appuyé, suivi d'*a*: *carum* > *chier*, *sicca* > *sèche* (§ 401), de (*p*)*j*: *sapiam* > *sache* (§ 472,1). Vers la fin du moyen âge, [tʃ] perd son élément dental et devient [ʃ]. Dans la langue moderne, [tʃ] n'existe que dans quelques mots d'emprunt récents: *patchouli* [patʃuli], *tchèque* [tʃɛk], *cachucha* [ka-ʃutʃa], etc. Ajoutons qu'ordinairement le [tʃ] des mots étrangers s'est réduit à [ʃ] (voir § 116).

3^o La dentale affriquée sourde [ts] provient de tout *c* initial ou médial appuyé, suivi d'*e* ou d'*i*: *centum* > *cent* [tsɛnt], *mercedem* > *merci* (§ 403); de *cj* devant une voyelle: *faciam* > *face* (§ 476); de *tj* appuyé: *tertia* > *tierce* (§ 474,4). A la finale, elle provient de *c* suivi d'*e* ou d'*i*: *facio* > vfr. *faz*, *placeo* > vfr. *plaz* (§ 476,2); de *t*, *d* + *s*: *pedes* > *piez*, *amatis* > *amez*, *intus* > *enz*, *grandis* > *granz* (§ 384); de *n* appuyé + *s*: *annus* > *anz*, *diurnus* > *jorz* (*ns* > *nts*, un élément dental s'étant intercalé entre nasale et fricative). Enfin, elle se substitue à *s*, après *n* mouillé et *l* mouillé, qui perdent en même temps leur mouillement: *cuneos* > *cupos* > *coinz* (§ 231), *melius* > *meāos* > *nielz*, **periculos* > *periltz*, (cf. II², 268). Notre phonème double se notait par *z* (*fazel* dans le premier Serment de Strasbourg), *cz*, *lc* (*manatee* dans Ste Eulalie) et surtout par *c*. Vers la fin du XIII^e siècle, [ts] se réduit au son simple [s], écrit *c* (*tierce*) ou *ss* (*fasse*). De nos jours, [ts] ne s'entend que dans des mots d'emprunt: *tsigane*.

REMARQUE. Les affriquées, disparues en français, se retrouvent dans quelques mots passés, au moyen âge, dans les langues étrangères; ainsi [dz] et [tʃ] s'entendent en anglais dans *gentle*, *gest* et *chamber*, *change*; pour d'autres exemples, voir § 24.

4^o La dentale affriquée sonore [dz] provient de *tj* médial non appuyé: *pretiare* > *preisier* (§ 474,1) et d'un *c* intervocalique (devant une voyelle palatale): **vecinum* > *voisin* (§ 416). Elle s'est de bonne heure réduite au son simple [z].

TABLEAU DES CONSONNES.

LIEU D'ARTICULATION			LÈVRE contre		LANGUE contre			LÈVRE ET LANGUE contre		
			lèvre	dents	dents	devant du palais	milieu du palais	arrière du palais	lèvre et milieu du palais	lèvre et arrière du palais
Fermées	sonores		b		d	g	g	g		
	sourdes		p		t	k	k	k		
Ouvertes	nasales	sonores	m		n		ɲ	ŋ		
		sourdes	m̥		n̥		ɲ̥	ŋ̥		
	fricatives	sonores		v	z ð	ʒ	j	ɣ	ɰ	w
		sourdes		f	s ɸ	ʃ	j̥	ɣ̊	ɰ̊	ẘ
	vibrantes	sonores			r			R		
		sourdes			r̥			R̥		
	latérales	sonores			l	ʎ				
		sourdes			l̥					
MODE D'ARTICULATION	bilabiales		dentilabiales		dentales	prépalatales	palatales	vélaires	bilabio- palatales	bilabio- vélaires
	Labiales		Linguales					Labio- linguales		

B. DÉVELOPPEMENT DES CONSONNES.

308. Pour le développement des consonnes, l'accent tonique n'a guère d'importance; leur sort dépend essentiellement de leur position. Elles peuvent être initiales, médiales ou finales, et elles se présentent tantôt simples, tantôt en groupes. Il faut distinguer deux positions principales: la position forte et la position faible.

1^o Une consonne est en **position forte**, quand elle est initiale d'un mot: **b**onum, **d**entem, **f**errum, ou initiale d'une syllabe après une consonne: car**b**onem, ar**d**entem, in**f**er-num, cal**c**are. Une consonne en position forte reste généralement telle quelle: bonum > *bon*, carbonem > *charbon*, dentem > *dent*, ardentem > *ardent*, etc.

2^o Une consonne est en **position faible**, quand elle se trouve entre deux voyelles: ba**c**a, neg**a**t, lan**d**at, ro**s**a, rip**a**, ou qu'elle termine une syllabe devant une autre syllabe qui commence par une consonne: fa**c**tum, scri**p**tum, ca**p**ra, al**t**er, ca**n**tat, etc. Une consonne en position faible se modifie presque toujours en s'affaiblissant, et finit souvent par disparaître: ripa > *rive*, scriptum > *écrit*, etc.

I. CONSONNES SIMPLES.

309. CONSONNES INITIALES. Les consonnes simples initiales restent telles quelles: per > *par*; bonum > *bon*; ferrum > *fer*; collum > *cou*; gustum > *goût*; manum > *main*; longum > *long*, etc. Senles, les explosives dans les groupes *ca* (§ 401), *ce*, *ci* (§ 403), *ga*, *ge*, *gi* (§ 423), les fricatives *j* [j] (§ 469) et *w* (§ 454) se transforment; *h* s'amuit (§ 478).

REMARQUE. La consonne initiale tombe dans quelques cas isolés. *L* est parfois pris pour l'article (§ 339, Rem.). De même [z] peut se confondre avec la finale de l'article défini au pluriel; le groupe *des zéros* [dezéro] se décompose en [dez ero] (comp. [dezepo:l] = [dez epo:l]), d'où le nouveau singulier [ero] (comp. § 491,4). Hindret (1687) remarque: »J'ai entendu dire *un néro* pour dire *un zéro*, à des gens de province qui se piquent de bien parler, et qui sont sçavans, et même à des avocats . . . J'ai entendu plus de trente personnes, et de fort habiles gens, prononcer de même.« Rappelons enfin la forme patoise *ous* pour *vous* (11^a, § 527).

310. CONSONNES INTERVOCALIQUES. Les consonnes simples intervocaliques (excepté les liquides, et *v*) s'affaiblissent de différentes manières: *ripa* > *rive*, *fabā* > *fève*, *causa* > *chose* [ʃo:z], et finissent souvent par disparaître: *vita* > *vie*, *laudare* > *louer*, *securum* > *sœur*, *sâr*, etc.

REMARQUE. Dans les mots composés, il faut distinguer deux cas, selon que la consonne intervocalique appartient au préfixe ou au mot principal. Si elle appartient au préfixe, elle est toujours traitée comme une consonne intervocalique primitive: *ab ante* > *avant*, *sub inde* > *souvent*, *ad-orare* vfr. *aorer*, *ad-æstimare* > vfr. *oesmer*. Si elle appartient au mot principal, elle n'est traitée comme intervocalique que si le sentiment de la composition s'est perdu: *præpositum* > *prévôt*, mais *retenere* > *retenir*. Comp. le sort de *s* dans *plus aimable* [plyz-ɛmabl] et dans *vraisemblable* [vrɛsɔ̃blabl].

311. CONSONNES FINALES. La question est très compliquée; on peut pourtant établir comme règle générale que la plupart des consonnes finales primitives ou secondaires se sont amuïes: *scutum* > *écu*; *gratum* > *gré*; *crudum* > *cru*; *vadum* > *gué*; *amicum* > *ami*; *dico* > vfr. *di*; *jugum* > vfr. *jou*; *plus* > *plu(s)*; *homo* > *on* [ɔ̃]; *non* > *non* [nɔ̃]; sur l'amuïssement des nasales, voir § 318. Les labiales *p*, *b*, *v* sont changées en *f*: *capum* > *chef* (§ 372,1); *trabem* > *tref* (§ 379,1); *brevem* > *bref*. Les deux liquides *l* et *r* restent intactes: *sal* > *sel*, *par* > *pair*, *cor* > *cœur*.

II. CONSONNES EN GROUPES.

312. GROUPES INITIAUX. On employait en latin les groupes initiaux suivants: *pr*, *br*, *tr*, *dr*, *cr*, *gr*, *fr*; *pl*, *bl*, *cl*, *gl*, *fl*; *sp*, *st*, *sc*, *sm*, et, si l'on veut, *kw* (qu) et *dj* (di). Les consonnes de ces groupes sont en position forte et se conservent ordinairement telles quelles: *pratum* > *pré*; *plus* > *plus*; *blasphemare* > *blâmer*, etc. Les groupes initiaux ne se conservent pas dans les cas suivants:

1° La première consonne s'amuït dans les groupes *sp*, *st*, *sc*, *sm* après le développement d'une voyelle prosthétique: *spatha* > *espada* > *espée* > *épée* (§ 461).

2° La deuxième consonne s'amuït dans le groupe *qu* [kw]: *quare* > *car* (§ 399, Rem.), et dans quelques mots isolés: *fleBILEm* > *faible* (§ 513), *clincaille* > *quincaille* (§ 507,2).

3^o Les deux consonnes se combinent en un son nouveau: *djorno* (*diurnum*, § 468, 2) > *jour* [ʒu:r].

4^o Les deux consonnes sont séparées par une voyelle accessoire (§ 494): *knīf* > *canif*.

REMARQUE. De nouveaux groupes initiaux sont créés, soit par l'adjonction ou la métathèse d'une consonne: **ranuculam* > *grenouille* (§ 503), *formaticum* > *formage* > *fromage* (§ 518); soit par la chute d'une voyelle inaccentuée: **veracum* > *vrai*, *directum* > *droit*, *quiritare* > *crier*, *tiraillet* > *trailer* (§ 260). Dans bien des cas, la langue parlée offre des groupes initiaux inconnus à l'orthographe, grâce surtout à l'amuïssement de l'e féminin (§ 292, § 294): *pelouse* [plu:z], *ferai* [fre], *chenit* [ʃnil], *voilà* [vla], *seconer* [skwe], *cependant* [spādā].

313. GROUPES INTÉRIEURS. Les consonnes des groupes à l'intérieur du mot appartiennent, tantôt à la même syllabe: *du|plum*, *ca|pra*, *ta|bla* (de *tabula*), *fa|brum*, *ma|trem*, *cathe|dra*, *co|chlearium*, *sa|cramentum*, *ni|grum*, *in|flare*; tantôt à des syllabes différentes: *al|ba*, *can|tat*, *cam|pum*, *ver|sus*, *fac|tum*, *scrip|tum*, *tes|ta*, *sub|venire*, *ad|venire*, etc. Un groupe médial composé de deux ou de trois consonnes, se réduit ordinairement à une seule: *rupta* > *route*, *hospitale* > *hôtel*. Le groupe se conserve dans quelques cas isolés, surtout si la première consonne est *r* ou si la dernière est *r* ou *l*: *carbonem* > *charbon*, *capra* > *chèvre*, *inflare* > *enfler*, etc. Examinons brièvement le sort des consonnes dans les groupes intérieurs.

1^o **La première consonne**, qui est en position faible (§ 308, 2), se vocalise, s'assimile ou s'amuït dans la plupart des cas: *alba* > *aube*, *factum* > *fait*, *scriptum* > *écrit*, *cantat* > *chante* [ʃā:t], *campum* > *champ* [ʃā], *testa* > *tête*, *patrem* > *père*, *advocatum* > *avoué*, etc. Elle persiste sous une forme affaiblie dans les groupes *pr*, *br* et *pl*: *capra* > *chèvre*, *februm* > *fièvre*, *duplum* > *double*.

Elle reste sans changement dans les groupes *fl*, *bl*, *vr*, et dans tous les groupes qui commencent par *r*: *sufflare* > *souffler*, *fleBILEm* > *faible*, *viv(e)re* > *vivre*, *carbonem* > *charbon*, *servire* > *servir*.

2^o **La consonne médiane** tombe: *galb(i)num* > *jalne*, *jaune*; *solv(i)s* > vfr. *sols*, *sous*; *serv(i)t* > *sert*; *dorm(i)t* > *dort*; *firm(u)s* > vfr. *fers*; *infirm(i)tatem* > vfr. *enferté*; *hosp(i)tem* > *oste*, *hôte*; *mas(u)lum* > *masle*, *mâle*; *test(i)monium* >

lesmoin, *témoin*; *æst(i)mare* > vfr. *esmer*; *past(i)naca* > *pasnaie*, *panais*; *mast(i)care* > *mâcher*, etc. Comparez *morfondre* (de *morve* et *fondre*), *bifleck* (angl. *beefsteak*), *rosbif* (angl. *roastbeef*); sur le sort du groupe *-nct-*, voir § 412.

Elle persiste si le groupe finit par *r* ou par *l*: *perd(e)re* > *perdre*, *vend(e)re* > *vendre*, *contra* > *contre*, *alt(e)rum* > *autre*, *fenestra* > *fenêtre*, *ossifraga* > *orfraie*, *asperum* > *âpre*, *inflare* > *enfler*, etc.; elle persiste de même dans des mots comme *arsit* > *arst*. Les mots qui présentent une consonne médiane conservée sont savants: *assomption*, *muscle*, *présomptif*, *mulcter*, etc. Sur le développement d'une consonne médiane accessoire, voir §§ 496—499.

REMARQUE 1. La consonne médiane tombée a parfois laissé une trace de son existence dans une modification particulière de la consonne finale. *Carpinium* > *charme*; ici le *p* a labialisé la nasale (cf. § 235). *Diurnus* > vfr. *jorz*; ici, l'élément dental de la nasale est resté et s'est combiné avec la sifflante en une affriquée.

REMARQUE 2. Si un groupe de trois consonnes se produit par la chute d'une voyelle inaccentuée précédant un [r], la consonne médiane se modifie parfois sous l'influence des consonnes environnantes, et il se produit une assimilation qui a pour résultat un rapprochement du lieu d'articulation des différents phonèmes: *care(e)rēm* > *chartre* (cf. § 412,a).

3^o La dernière consonne, qui est en position forte (§ 308,1), reste: *ardentem* > *ardent*, *carbonem* > *charbon*, *tardare* > *tarder*, *versare* > *verser*, *indurare* > *endurer*, etc. Elle se comporte en effet comme initiale simple (§ 309), parce qu'elle est le plus souvent initiale de syllabe: le *d* de *ardentem* se développe comme celui de *dentem*. Dans le groupe *rmn* la dernière consonne subit une assimilation progressive: *car-m(i)ne* > *charme* (§ 323).

REMARQUE. Si la dernière consonne est suivie d'un *e* féminin, elle tombe souvent avec la voyelle, surtout dans le parler un peu négligé. En devenant finale, la consonne perd facilement la voix (§ 314,2, Rem.): *asthine* > [asm], *quatre* > [katr], *plaudre* [plɛdr], etc., et, grâce au peu de sonorité d'une consonne soufflée, elle finit par tomber tout à fait: *il y eu a quatre* [jɔnakat], et, de cette manière, *dix huitres* devient égal à *dix-huit* [dizɔit]. La consonne amuïe est ordinairement *r* ou *l*, et l'amuïssement peut avoir lieu devant une consonne (*mail(re) d'hôtel*, *rend(re) service*, *une tab(le) d'acajou*, *il est impossible de le faire*, *mon onc(le) reviendra*, etc.), et à la pause; mais ici l'amuïssement, surtout celui de *l*, n'est propre qu'au parler vulgaire: *il y eu a quat(re)*, *il est très aimab(le)*, *un muf(le)*. La forme pleine se conserve ré-

gulièrement devant une voyelle: *un maître aimable, rendre heureux, une table à ouvrage*, etc.; pourtant, même ici, l'analogie généralise, dans le langage populaire, la forme abrégée: *Vot' époux* (H. Monnier, *Paris et la province*, p. 279). *Ça fait que l'aut' est bien plus gentil que vous* (Gyp, *Jacquette et Zouzou*, p. 104). Pour d'autres détails, voir *Manuel phonétique*, §§ 39, 47, 56. Sur le sort de *-sme*, voir § 320, 2, Rem; sur *-ste*, voir § 382, 2, Rem.

314. GROUPES FINALS. Les groupes finals se réduisent à une seule consonne ou disparaissent tout à fait.

1^o La première consonne, se comportant comme la première consonne d'un groupe intérieur (§ 313, 1), s'amuit dans la plupart des cas: *scriptum* > *écrit*; *debet* > *doit*; *vivit* > *vit*; *factum* > *fait*; *longum* > *long*; *valet* > *vaut*, etc. *R* seul reste: *partem* > *part*, *clericum* > *clerc*, etc.

REMARQUE. Les labiales et les palatales finales tombaient dans l'ancienne langue devant le *s* de flexion: ainsi *drap*, *chief*, *sec*, devenaient au nominatif singulier et à l'accusatif pluriel *dras*, *chies*, *ses* (II², § 266). Cet amuïssement se maintint même après que *s* fut devenu un simple signe orthographique indiquant le pluriel. Th. de Bèze remarque qu'on prononce *grie(f)s*, *se(c)s*, *se(p)s*, *peti(t)s*, *te(t)s* (comp. § 130, 1, Rem.), et la même prononciation est attestée, aux XV^e et XVI^e siècles, par beaucoup de rimes: *Bœufs* : *peur* (Picol et Nyrop, *Nouv. recueil de farces*, p. 194); *advis* : *vifs* (P. Lacroix, *Recueil de farces*, p. 246); *massifs* : *six* (*ib.*, p. 436); *atibis* : *chetifs* (*Mystère de saint Laurent*, v. 5340); *mors* : *porcs* (*ib.*, v. 5365); *Dominus* : *nutz* (*Pathelin*, v. 330); *parcs* : *espars* (Marot); *ares* : *soudars* (*id.*); *grecs* : *près* (Ronsard); *boucs* : *nous* (*id.*); *ennuis* : *Juifs* (Régnier). Robert Garnier fait encore rimer *grecs* avec *après* (*Bradamante*, v. 1285), et cette prononciation est attestée par le paysan Gareau du *Pédant joué* qui équivoque sur *grecs* et *grès* (II, sc. 2), et par le nom de la rue des Grès, autrefois rue Saint-Étienne des Grecs. Pour d'autres détails, voir II², § 286 ss.

2^o La dernière consonne. L'amuïssement de la voyelle finale (§ 248) amène la dévocalisation de la consonne appuyée finale: *b*, *d*, *g*, *v* deviennent *p*, *t*, *c*, *f*, comme dans *corbum* > vfr. *corp* (§ 379, 2), *grandem* > vfr. *grant* (§ 395, 2), *longum* > vfr. *lonc* (§ 436), *salvum* > vfr. *salf* (§ 449); les autres consonnes restent intactes. Après le moyen âge, la consonne finale, primitivement appuyée, s'amuit dans la plupart des cas: *fustem* > vfr. *fust* > *fu(s)t* > *fû(t)*.

REMARQUE. La dévocalisation des finales sonores est souvent due à une sorte d'assimilation anticipante: il y a anticipation de la position que doivent occuper les cordes vocales durant la pause. C'est un phénomène qu'on observe souvent dans l'évolution des langues; pour les patois français modernes, notons comme exemples les formes tourquennoises *tife* (livre, lièvre), *vife* (vivre), *anche* (ange), *imache*, *fiuche*, *oprache*, *rache*, *rouche*, *russe* (ruse), etc.

315. On peut poser comme règle générale que toutes les consonnes finales se prononçaient dans le français primitif. On disait *clef*, *gentil*, *coup*, *drap*, *trop*, *gras*, *bas*, *donner*, *chevalier*, *petit*, *estroit*, *froit*, *tart*, etc., et c'est là un trait phonétique qui caractérise très nettement la langue du moyen âge en comparaison de celle des périodes postérieures où ordinairement les finales sont tombées. Cette chute est souvent due à la phonétique syntaxique (§ 112).

1^o Les consonnes finales s'amuïssaient régulièrement devant la consonne initiale du mot suivant, si les deux mots étaient intimement liés. Déjà dans la vieille *Orthographia Gallica*, on trouve l'observation suivante: »Item quandocumque aliqua dicio incipiens a consonante sequitur aliquam dicionem terminantem in consonante in rationibus pendentibus, consonans anterioris dictionis potest scribi, sed in pronunciacione non debet proferri, ut *apres manger* debet sonari *apre manger*.« Beaucoup de mots se présentaient ainsi sous une forme double selon qu'ils se trouvaient devant une pause ou devant une consonne. Quelquefois même, une troisième forme s'est développée: quand le mot suivant commençait par une voyelle, la consonne finale, si elle était sourde, pouvait se changer en sonore, de sorte que [s] devenait [z] (§ 459), et [f] devenait [v]. On prononçait ainsi,

devant une pause: devant une consonne: devant une voyelle:

<i>après</i>	<i>apre</i>	<i>aprez</i>
<i>petit</i>	<i>peti</i>	<i>petit</i>
<i>vif</i>	<i>vi</i>	<i>viv</i>
<i>avec</i>	<i>ave</i>	<i>avec</i>

Cet état de choses existait encore tel quel au commencement du XVI^e siècle; les grammairiens de ce temps-là sont unanimes à attester que la consonne finale se prononçait devant une pause. Du Guez (1532) s'exprime ainsi: »En lisant du français, il ne faut pas prononcer la dernière lettre de tout mot terminé en *s*, en *t* ou en *p*, excepté lorsque le mot est suivi d'une pause; en effet, si vous prononcez un mot en l'isolant, c'est-à-dire en le faisant suivre d'une pause, il faut le prononcer entièrement.«

2^o A partir du XVI^e siècle, la prononciation des finales subit un changement important. Dans la plupart des cas, la forme

pleine, qui s'entendait devant une pause, a disparu, et elle a été remplacée par la forme abrégée (c.-à-d. à finale muette). Dans quelques cas isolés, l'analogie a agi en sens contraire, et c'est la forme pleine qui s'est généralisée. Devant une voyelle, la vieille prononciation s'est, le plus souvent, conservée intacte. Les exemples cités ci-dessus sont devenus, en français moderne,

devant une pause: devant une consonne: devant une voyelle:

<i>aprè</i>	<i>aprè</i>	<i>aprè(z)</i>
<i>peti</i>	<i>peti</i>	<i>peti(t)</i>
<i>vif</i>	<i>vif</i>	<i>vif</i>
<i>avec</i>	<i>avec</i>	<i>avec</i>

REMARQUE. Bonaventure Despériers remarque au début de la nouvelle *De la jeune fille qui ne vouloit point d'un mary, pource qu'il avoit mangé le doz de sa première femme* (*Nouvelles récréations*, n° 43): »A propos de ambiguité de motz qui gist en la prolotion, les François ont une façon de prononcer assez douce, tellement que de la pluspart de leurs parolles on n'entend point la dernière lettre, dont bien souvent les motz se prendroyent les uns pour les autres, si ce n'estoit qu'ilz s'entendent par la signification des autres qui sont parmy.« Despériers lui-même équivoque sur *lai* (laïque) et *laid* (n° 42), sur *dos* et *dot* (n° 43), sur *gris* et *gril* (n° 46).

3° L'habitude de prononcer la consonne finale devant une pause subsistait isolément au commencement du XVII^e siècle. Van der Aa (1622) dit qu'on peut prononcer à volonté les consonnes finales devant une pause, mais qu'il y a plus de grâce à ne le faire que rarement, à moins qu'on ne veuille donner beaucoup d'emphase au débit. Cette remarque nous montre que, dans le parler ordinaire, l'ancien système n'existait plus; il ne s'était conservé, à cette époque, que dans le style soutenu et dans quelques patois. L'Anonyme de 1624 reproche aux Wallons de prononcer les consonnes finales comme si elles étaient suivies d'un *e* féminin: *le chemin de la vie est estroite* pour *estroit(t)*, *aimere Dieu* pour *aime(r) Dieu*. Buffier dit en 1709: »Dans la moitié de la France et dans les provinces, où les peuples ne sont pas fort à portée de suivre les changemens que la mode fait à la prononciation de notre langue, ils prononcent encore l's final Au delà du Rhône et de la Loire, on prononce encore *accès*, *procès*, *donnez-less*, etc.«

Voir pour les détails Th. Rosset, *Orig. de la pron. moderne*, pp. 284 à 288, et F. Brunot, *Hist. lang. fr.*, t. IV, pp. 203 à 213.

REMARQUE. La prononciation des consonnes finales est encore un trait distinctif du français parlé dans le Midi de la France. On se rappelle l'anecdote de Méry, rencontrant sur le boulevard un de ses compatriotes qui lui demanda : — »Eh bien, fais-tu toujours des *vers*?« — »Eh oui, répondit Méry instinctivement, se croyant à Marseille, j'en *faiss'*.« — »Adieu, fit le Phocéén, toujours instinctivement, je m'en *vaiss'*.«

4^o Dans le français moderne, quelques mots isolés, tels que *dix*, *six*, *neuf*, *plus*, *tous*, peuvent encore nous donner une idée de l'ancienne prononciation des finales. Ces mots se prononcent ordinairement : — Devant une pause, avec la finale sourde : *Il y en a six* [sis]; *nous étions dix* [dis]; *ôtez trois de neuf* [nœf]; *il y a plus* [plys]; *prière pour tous* [tu:s]. — Devant une consonne, avec la finale amuïe : *Six* [si] *francs*; *les dix* [di] *commandements*; *neuf* [nœ] *garçons*; *plus* [ply] *bête*; *tous* [tu] *les hommes*. — Devant une voyelle, avec la finale sonore : *Six* [siz] *enfants*; *dix* [diz] *heures*; *neuf* [nœv] *heures*; *plus* [plyz] *aimable*; *à tous* [tuz] *égards*. — Il n'y a pas longtemps, les mêmes règles s'appliquaient aussi à la prononciation de *deux* et *trois* : mais les formes *deuss* et *troiss* sont maintenant vulgaires.

5^o Aujourd'hui encore, on garde dans la prosodie un témoignage curieux du temps où les consonnes finales n'étaient pas encore muettes. La correction des rimes dépend en effet, non de la prononciation qu'on emploie réellement dans le débit des vers, mais de celle qui aurait lieu en cas de liaison. Ainsi, malgré leur homophonie parfaite, on n'admet pas des rimes comme *blanc* et *tremblant*, *flanc* et *an*, *rang* et *défend*, *moi* et *toit*, *ouvert* et *hiver*, *bout* et *hibou*, *arme* et *larues*, *pardon* et *courons*, *lieu* et *mieux*, *pâmé* et *baiser*, etc., etc. Ces rimes qui satisfont pleinement l'oreille, mais non les yeux, sont condamnées par les règles officielles (qui acceptent *blancs* et *tremblants*, *flancs* et *ans*, *lois* et *toils*, etc.); on sait pourtant que les poètes s'affranchissent à l'occasion, et de gaîté de cœur, de ces absurdités.

6^o Les mots français passés dans une langue étrangère peuvent aussi nous renseigner sur la prononciation primitive des consonnes finales; ainsi l'anglais *mess* continue le vfr. *mes* (remplacé par *met*s).

REMARQUE. L'amuïssement des consonnes finales est un phénomène très important et qui a été assez riche en conséquences. Il crée un grand nombre de mots*homonymes: *prê(s) = prê(t)*, *pri(s) = pri(t)*, *por(t) = por(c)*, *mon = mon(t)*, *sain = sain(t)*, *con = con(p)*, etc.; il a amené en particulier la disparition de la différence entre le singulier et le pluriel: *citê = cités*, *homme = hommes*, etc. (cf. § 465, et II², § 366). Il crée un très grand nombre de finales homonymes: *ami — gris* [gri] — *petit* [pəti]; *numéro — joyau — pourceau — nigaud* [nigo] — *assaut* [aso] — *chevaux* [ʃəvo] — *galop* [galo] — *propos* [prəpo] — *vieillot* [vjɛjo]; *paysan* [peizā] — *marchand* [marʃā] — *blanc* [blā], etc.; de là une confusion générale des terminaisons et des suffixes, et la création de beaucoup de nouvelles formes analogiques qui se montrent dans les liaisons (§ 289) et dans la dérivation: *Coi — coite* (≠ *droit — droite*); *typo — typote* (≠ *sot — sotté*), etc.; voir II², § 413, § 416. *Chateaubriand — chateaubrianesque* (≠ *roman — romanesque*). *Quart-de-rond — quarderonner* (≠ *goudron — goudronner*). *Plafond — plafonner*, etc.; voir III, §§ 87 et 101.

III. CONSONNES DOUBLES.

316. Sur les consonnes doubles, notons les points suivants:

1^o Les consonnes doubles latines, conservées telles quelles en italien, se réduisent dans les autres langues romanes à des phonèmes simples. Pour le français, les consonnes doubles peuvent se trouver devant une voyelle finale caduque: *bec-cum* > *bec*, *siccum* > *sec*, *caballum* > *cheval*, *bellum* > *bel*, *crassum* > *gras*, etc., ou à l'intérieur d'un mot: *sappinum* > *sapin*, **capponem* > *chapon*, *cuppa* > *coupe*, *pulla* > *poule*. On voit que la réduction est postérieure au changement des explosives simples intervocaliques (§ 366,3): *saponem* > *savon*, mais **capponem* > *chapon*; *capillum* > *cheven*, mais **cappellum* > *chapeau*; *pacca* > *paie*, mais *vacca* > *vache*. Le plus ancien exemple de la réduction d'une consonne double se trouve dans le glossaire de Reichenau (§ 12): *abattas* < **abbattuas* (n° 501). L'orthographe moderne a souvent rétabli la consonne double: *illa* > *ele* > *elle*; *bella* > *bele* > *belle*; *nulla* > *nule* > *nulle*; *abbatem* > *abé* > *abbé*; *mappa* > *nape* > *nappe*; *gutta* > *goule* > *goutte*; *mittere* > *metre* > *mettre*. Le gallo-roman ne paraît avoir conservé que les groupes -ll-, -rr-, -ss-, qui peut-être ont existé aussi dans le plus vieux français.

2^o Les consonnes doubles de l'ancien français sont héritées du latin (voir ci-dessus), ou elles proviennent d'une assimila-

tion: *Rolland* (< *Rodlant*), *nourrir* (< *nutrire*), *merrai* (< *men'-rai*, *mènerai*; II², § 205,3), etc., ou elles sont dues à la phonétique syntaxique (§ 112); dans certains cas, la consonne initiale d'un mot est renforcée (redoublée), si le mot précédent finit par une voyelle et que les deux mots soient intimement liés; les consonnes sujettes à ce changement sont *c*, *f*, *l*, *p*, *r*, *s*. Exemples:

C: à *croire* > *accroire*.

F: à *faire* > *affaire*; à *fin* > *affin*; à *foison* > *affoison*; à *force* > *afforce*.

L: *qui lo* > *quillo* (St. Léger, v. 23); *si lor* > *sillor* (*ib.*, v. 206); à *la* > *alla* (Villehardouin, p. p. N. de Wailly, p. 563); *de l'ost* > *dellost* (*ib.*); *de la* > *della* (Paris, *Chansons du XV^e siècle*, p. 138); à *loisir* > *attoisir*.

P: à *present* > *appresent* (Voyage d'Anglure, p. 55).

R: *por o* > *porro* (St. Léger, v. 147); à *rire* > *arrire*; de *re-tro* > *derrière*.

S: *li sos* > *lissos* (St. Léger, v. 170); *a sos* > *assos* (Passion, v. 44); *a sun* > *assun* (Brut de Munich, v. 3459); à *ses* > *asses* (*ib.*, v. 474; Villehardouin, p. 580); *la sus* > *lassus*; à *savoir* > *assavoir*; à *souffrir* > *assouffrir*; à *Sessons* > *assessons* (Robert de Clari, § 3); *va s'ent* > *vassent*; à *sage* > *assage* (Romania, XI, p. 231, v. 94; cf. v. 188, 246).

Ce phénomène, qui offre un curieux parallèle avec ce qui se passe en italien (*siffatto*, *dabbene*, *dirotto*, *neppure*, *soffopra*, *mostrossi*), a disparu depuis le moyen âge; on en conserve encore des traces orthographiques dans *accroire*, *affaire*, *affût*, *assavoir*. Sur le redoublement moderne d'un *l* initial, voir § 349,3.

3^o Dans la langue moderne, on trouve des consonnes doubles, ou mieux prolongées, surtout dans les mots d'emprunt: *illégal*, *collègue*, *Cinna*, *Anna*, *Edda*, *hippodrome*. Comp. aussi les cas où un *e* féminin s'amuît entre deux consonnes homogènes: *là dedans* [laddā]; *elle lit* [elli]; *une violente tempête* [ynvjōlāttāpɛ:t], etc. Pour les détails, voir *Manuel phonétique*, § 125 ss.

CHAPITRE II.

LES NASALES.

317. On avait en latin au moins trois consonnes nasales différentes: la labiale [m], dans *magis*, *rumpo*, *arma*; la dentale [n], dans *nidus*, *dignus*, *canto*, *orno*; la palatale [ɲ], dans *anguis*, *unquam*, *sanctus*. Le français moderne n'a conservé que les deux premières, qui s'articulent ordinairement avec vibration de la glotte: *mari*, *armer*, *nid*, *orner*; mais elles existent aussi à l'état soufflé: *knout*, *chenil*, *asthme* (*Manuel phonétique*, §§ 39 et 44). La nasale palatale postérieure [ɲ], qui n'existait qu'à l'intérieur des mots et devant une consonne palatale, a disparu, et depuis longtemps, dans le Nord de la Gaule, où elle a été absorbée par la voyelle précédente, qu'elle a nasalisée (§ 209). D'un autre côté, il s'est développé en français une nouvelle nasale palatale qui se forme plus avant dans la bouche (nasale palatale antérieure), et qu'on appelle *n monillé* [ɲ̃]: *agneau* [apo], *vigne* [vip], *gnaf* [paf] (§§ 333—336).

REMARQUE. La nasale palatale [ɲ] vit encore dans le Midi où elle s'emploie dans des mots comme *lengo*, *langousto*; à la finale, elle est propre au gascon: *can*, chien; *pouzoun*, poison (*Annales du Midi*, VII, 337). Elle existe aussi en portugais: *branco*, *frango*, et en andalou, où tout [n] final se change en [ɲ]: *tan* > [taɲ], *un* > [uɲ], etc.

318. Les nasales s'étaient amuïes en latin dans certains cas:

1^o **M final** en syllabe atone avait déjà dans la période classique un son très sourd. »*M* obsecrum in extremitate dictionum sonat«, dit Priscien, et on sait que, dans la versification, un *m* final n'empêchait pas l'élision: *ne edum etiam* > *ne d'etiam* (phénomène appelé »*ecthlipsis*«). Il était absolument

muet dans la prononciation du peuple qui disait *septe*, *dolore*, *cante*, *rosa*, *scriba*, *cantaba*, *muro*, *amato*, pour *septem*, *dolorem*, *cantem*, *rosam*, *scribam*, *cantabam*, *murum*, *amatum*, etc. Toutes les formes françaises, comme celles des autres langues romanes, reposent sur des formes sans *m*.

CAS ISOLÉ. La nasale finale ne s'amuit pas dans quelques monosyllabes où elle est précédée d'une voyelle tonique: *rem* > *rien*, *m(e)um* > *mon*, *l(u)um* > *lon*, *s(u)um* > *son*; on a pourtant *jam* > *ja*, *m(e)am* > *ma*, *l(u)am* > *la*, *s(u)am* > *sa*, *quem* > *que*, *sum* > *suïs*.

MOTS SAVANTS. Dans ces mots, qui accentuent la dernière syllabe (§ 140), la nasale subsiste, et *-um* devient *-on* ou, dans des mots plus modernes, *-un* [ɔ̃m]: *Dictum* > *dicton*, *factum* > *facton*, maintenant *factum* [faktɔ̃m]; Voltaire emploie encore la rime *chanson*: *factum*. *Factotum* > *factoton*, maintenant *factotun*. *Matrimonium* > *matrimonion* (Molière, *Dép. amoureux*, v. 625). *Rogatum* > *rogaton*. *Totum* > *tolon*. *Bitumen* > *béton*. *Amomum* > *amomon* (Rabelais, I, *Prol.*: fr. mod. *amome*). — *Album*, *décorum*, *landanum*, *pensum*, *rectum*, *Te Deum*, etc.

2° **N final** disparaît comme *m*: on disait en gallo-roman *nome*, *levame*, *exame* au lieu de *nomen*, *levamen*, *examen*. Le monosyllabe *non* a gardé son *n* quand il était accentué, *non*; employé comme atone, il s'est affaibli en *nen*, *ne* (§ 224).

3° **NS**. Dans ce groupe, la nasale est tombée à une époque très reculée; mais cette chute est rarement indiquée dans la langue classique littéraire (*vesica* à côté de *vensīca*, etc.); dans la plupart des cas, la tradition orthographique conserve *n*; on continue à écrire *pensare*, *mensis*, *sponsa*, *insula*, quoiqu'on prononce *pesare*, *mesis*, *sposa*, *isula*, etc. Comp. *ansa*, non *asa* (App. Probi, n° 76; cf. n° 152). Voir plus loin § 330,5.

M.

319. SORT GÉNÉRAL DE M.

1° **M** se maintient sans changement à l'initiale d'un mot ou d'une syllabe: *magis* > *mais*, *anima* > *âme*, *amas* > *aîmes* (§ 320—321).

2^o M se change sporadiquement en N, B, V.

3^o M disparaît, tout en nasalisant la voyelle précédente, à la fin d'un mot ou d'une syllabe (devant une consonne): *homo* > *on* [ɔ̃], *rumpere* > *rompre* [rɔ̃:pr] (§ 322).

4^o M disparaît, sans laisser de trace, entre deux consonnes: *vermes* > *vers*, et parfois à la fin des mots, après une consonne (§ 324).

I. M INITIAL.

320. M initial se maintient sans changement.

1^o **M initial d'un mot:** *Mare* > *mer*, *minus* > *moins*, *masticare* > *mâcher*, *mutare* > *muer*, etc.

CAS ISOLÉS. M est devenu n dans *mappa* > *nappe*, *matta* > *natte*, *mespila* > *nesple* > *nêfle* (cf. les patois *mespe*, *mêple*, ou *mêlé*). De même le vfr. *nieble* < *nibulum* pour *milvum*. Il est probable que, déjà en latin, ces mots, qui sont pour une part d'origine étrangère (africaine, grecque), variaient pour l'initiale. Ces phénomènes d'assimilation (*natte*) et de dissimilation (*nappe*, *nêfle*, *nieble*) se retrouvent en effet pour ces mots et pour d'autres sur divers points du domaine roman. Pour plus de détails, voir ASNS, 133 (1915): J. Brückh, *Ueber zwei Punkte der romanischen Lautgeschichte*: 2) *Anlautendes n für m und m für n* . . . p. 362.

2^o **M initial d'une syllabe,** après une consonne: *arma* > *arme*, *palma* > *palme* > *paume*, *vermiculum* > *vermeil*, *spasmare* > *pasmer*, *pâmer*, etc.

CAS ISOLÉ. *Vermeria* > *Verberie*.

REMARQUE. Dans la prononciation moderne, *m* suivi d'un *e* féminin final devient sourd après une consonne sourde: *prisme* [prism], *rhumatisme* [ry-matism]; ce son s'entend difficilement et est souvent supprimé dans le parler populaire. L'amuïssement remonte au moins au XVII^e siècle. François de Callières rappelle «une réponse assés plaisante du feu Maréchal de la Feuillade: Un homme de la Cour luy dit: J'ay un *rhumatice* qui m'incommode fort. Il vous faut de l'*exercisue* pour vous guérir, luy répondit le Maréchal» (*Mélanges Brunot*, p. 297). Dans la langue populaire et les patois, on entend *catéchisse*, *cataplasse*, *sinapisse*, etc.

II. M INTERVOCALIQUE.

321. M intervocalique se maintient sans changement: *amas* > *aîmes*, *amarum* > *amer*, *cima* > *cime*, *clamorem* > *clameur*. Sur le redoublement de la nasale intervocalique: *poma* > *pomme*, voir § 211,1, Rem.

CAS ISOLÉS. *Comes stabuli* > *connétable*. Vfr. *dmuet* (encore dans Rabelais) > *dmuet*. *Daine* ne remonte pas à *dama*; c'est un dérivé récent de *dain* (< **damum*), fait sur le modèle de *vain* — *vaine*; voir II², § 378.

III. M + CONSONNE.

322. M suivi d'une consonne (sauf *N* et *J*) disparaît, en nasalisant, par une assimilation anticipante (§ 114₁), la voyelle précédente; la langue écrite garde la consonne pour indiquer la valeur nasale de la voyelle; on écrit *m* devant les labiales, *n* devant les autres consonnes. Exemples:

<i>rumpere</i>	<i>rompre</i> [rõ:pr]	<i>comp(u)tare</i>	<i>conter</i> [kõte]
<i>lampa</i>	<i>lampe</i> [lã:p]	<i>dom(i)tare</i>	<i>dompter</i> [dõte]
<i>campum</i>	<i>champ</i> [fã]	<i>cambiare</i>	<i>changer</i> [fãʒe]
<i>cam(e)ra</i>	<i>chambre</i> [fã:br]	<i>Cam(a)racum</i>	<i>Cambrai</i> [kãbrɛ]
<i>num(e)rum</i>	<i>nombre</i> [nõ:br]	<i>trem(u)lare</i>	<i>trembler</i> [trãble]
<i>am(i)ta</i>	<i>tante</i> [tãt]	<i>cum(u)lare</i>	<i>combler</i> [kõble]
<i>pom(i)cem</i>	<i>ponce</i> [põs]	<i>mem(o)rare</i>	vfr. <i>membre</i>
<i>rum(i)cem</i>	<i>ronce</i> [rõs]		

Pour devenir [ãp], le groupe [amp] (*lampa* > *lampe*) a dû passer par [ãmp], mais il est impossible d'indiquer quand la consonne a disparu; elle se prononçait sans doute dans la période ancienne.

CAS ISOLÉS. *Ambianis* > *Amiens* (cf. § 4, Rem. et § 375₂); **companiono* > vfr. *compain* > *copain*.

MOTS D'EMPRUNT. Dans les mots d'emprunt, la consonne disparaît comme dans les mots de formation populaire, et la voyelle précédente est nasalisée: *amplitude*, *décembre*, *nimbe*, etc. La consonne se conserve dans quelques mots purement latins: *décemvir* [desɛmvir], etc.

323. Il faut examiner à part les groupes suivants:

1^o **MJ**: *vindemia* > *vendange*; voir § 472₄.

2^o **ML**: *cum(u)lum* > *comble*; voir § 497₁.

3^o **MM**. Ce groupe s'est réduit régulièrement (§ 316) à *m*; la consonne tombée a reparu dans l'orthographe moderne: *flamma* > *flame* > *flamme*; *gemma* > *gème* > *gemme*; *summa*

> *sone* > *somme* (§ 211,1, Rem.). Pour *flaube* < *flammula*, voir § 513,1. Les mots tels que *Enma*, *immaculé*, *immersion*, *mammière*, etc., où s'articule un *m* double, sont empruntés ou savants.

4⁰ **MN**. Dans ce groupe, *m* exerce une influence assimilatrice sur la consonne suivante: *mu* > *mm*, qui se simplifie en *m*; on écrit tantôt *m*, tantôt *mm*. La voyelle précédente, nasalisée dans l'ancienne prononciation (§ 211), est de nos jours purement orale:

Interamnes	<i>Entrames</i>	sem(i)nare	<i>senter</i>
Solemne	<i>Solesmes</i>	nom(i)nare	<i>nommer</i>
scannum	vfr. <i>eschame</i>	lum(i)nare	vfr. <i>lumer</i>
somnum	<i>somme</i>	*adluminare	<i>allumer</i>
hom(i)nem	<i>homme</i>	lum(i)naria	<i>lumière</i>
lam(i)na	<i>lame</i>	rum(i)nare	vfr. <i>rumer</i>
fem(i)na	<i>femme</i>	*intam(i)nare	<i>entamer</i>
dom(i)na	<i>dame</i>	dom(i)nicella	<i>demoiselle</i>

On a le même développement du groupe *mn* s'il est précédé d'un *r*:

carm(i)ne	<i>charme</i>	carm(i)nare	<i>charmer</i>
term(i)num	<i>terme</i>	germ(i)nare	<i>germer</i>

Dans *enclume* (**includine*), *coutume* (*consuetudine*), *amertume* (*amaritudine*), la terminaison *-ud(i)ne* est devenue *-unne* > *-ume* (cf. *Romania*, LI, 614).

MOTS D'EMPRUNT. Dans les mots d'emprunt les plus anciens, il y a eu assimilation anticipante (*mu* > *un* > *u*), ou peut-être nasalisation avec disparition de *m* (§ 322); on écrit *mu* ou *un*: *autumnus* > *automne* [otɔn]; *columna* > *colonne*; *damnare* > *damner* [dɔne]. Au moyen âge, on trouve des formes comme *autompne*, *colompne*, *coloube*, *dampner*, etc.; la forme *colombe* est restée comme terme technique. Les mots d'emprunt plus récents conservent *mu*: *amnistie*, *autonual*, *calomnier*, *contemner*, *gymnastique*, *indemne*, *somnifère*, *somnolent*, etc. *Hymne* [imn] s'écrivait *himne* au XVI^e siècle, et se prononçait probablement [ĩnə]; la forme savante l'a emporté.

5⁰ **MNJ**: *somniare* > *souger*; voir § 472,1.

6⁰ **MR**: *cam(e)ra* > *chambre*; voir § 497,2.

324. M entre deux consonnes disparaît sans laisser de trace :

dorm(i)s	<i>dors</i>	firm(u)s	vfr. <i>fers</i>
dorm(i)t	<i>dort</i>	infirm(u)s	vfr. <i>enfers</i>
dorm(i)torium	<i>dorloir</i>	firm(i)tatem	vfr. <i>ferté</i>
verm(e)s	<i>vers</i>	infirm(i)tatem	vfr. <i>enferté</i>

C'est ainsi que plusieurs mots dont le radical se termine en *m*, perdent parfois ce son dans la flexion. On déclinaient au moyen âge: *vers verm verm vers* (II^e, § 266,3), et on conjuguaient *firm fers fert* (firmet), *fermons*, etc. (II^e, § 135). L'analogie a fait disparaître *m* dans les noms: *vers* — *ver*, et l'a introduit partout dans les verbes; *feruer* fait maintenant au subj. présent *ferme, fermes, ferme*: on a pourtant conservé *dors, dort* à côté de *dormir*, etc.

CAS ISOLÉS. *M* reste, en se dénasalisant, dans *marmor* > *marbre*. Sur le développement du groupe *ruu* en *ru*, voir § 323.

IV. M FINAL.

325. M à la fin d'un mot se développe comme à la fin d'une syllabe devant une consonne (§ 322): il disparaît dans la langue parlée en nasalisant la voyelle précédente:

rem (§ 318)	<i>rien</i> [rjē]	ligamen	<i>lien</i> [ljē]
suum (§ 318)	<i>son</i> [sō]	examen	<i>essaïm</i> [ɛsē]
homo	<i>on</i> [ō]	nomen	<i>nom</i> [nō]
amo	vfr. <i>ain</i>	*damum	<i>daïm</i> [dē]
famem	<i>faiu</i> [fē]	levamen	<i>levain</i> [lævē]
ramum	vfr. <i>rainu</i>	æramen	<i>airaiu</i> [ɛrē]

La consonne nasale se prononçait en vieux français; on disait par ex. *nou* [nôm], *ain* [āj̃m], *fain* [fāj̃m]; dans plusieurs poèmes, *nou* ne rime pas avec *son*, ni *pain* avec *fain*. On commence pourtant de bonne heure à hésiter entre *m* et *n*, ce qui indique peut-être une nasalisation plus forte de la voyelle, mais on peut aussi y voir, pour plusieurs mots du moins, l'effet d'une analogie: on disait *faiu, om, flum* (flumen), mais *fains, ons, fluns*, et on a fini par généraliser *n*. L'orthographe conserve la consonne amuïe pour indiquer la

prononciation nasale de la voyelle; on écrit tantôt *m*, tantôt *n* d'une manière très arbitraire (comp. *nom* — *on*, *essaim* — *levain*). Dans quelques mots, la consonne nasale s'entend encore de nos jours devant une voyelle: *mon garçon* [mōgarsō], mais *mon ami* [mōnami]; en ce dernier cas, la voyelle devient souvent orale: [mōnami].

MOTS D'EMPRUNT. Dans quelques mots d'emprunt purement latins, la nasale labiale finale se conserve: *album* [albōm], *erratum*, *peusum*, *idem*, *ibidem*, *olim*, *intérim*, etc. (voir § 318,¹); comp. *crinie*, *légume*, etc.

REMARQUE. Sur le sort d'un *m* latin intérieur devenu final en français par l'amuïssement d'une voyelle atone, voir ci-dessus § 320,² Rem.

N.

326. SORT GÉNÉRAL DE N.

1^o N se maintient sans changement à l'initiale d'un mot ou d'une syllabe: *nudum* > *nu*; *asinum* > *âne*; *luna* > *lune* (§ 327—328).

2^o N se change sporadiquement en *L*, *R*, *M*.

3^o N disparaît dans la langue parlée, en nasalisant la voyelle précédente, soit à la fin d'un mot, soit devant une consonne, à la fin d'une syllabe: *bonum* > *bon* [bō], *vendere* > *veudre* [vā:dr] (§ 329, § 332).

4^o N disparaît entre deux consonnes: *diurnos* > *jours*, et parfois à la fin des mots, après une consonne (§ 331).

I. N INITIAL.

327. N initial se maintient sans changement.

1^o **N initial d'un mot:** *nasum* > *nez*, *nitidum* > *net*, *navigare* > *nager*, *nepotem* > *neveu*.

CAS ISOLÉS. N devient l dans *Castellum Nandonis* > *Château Landon*; (u)nicornem > *licorne*. Dans la prononciation populaire de Paris, on entend *lunéro*, *lorral* pour *numéro*, *normal*. Sur *Neptunum* > *lutin*, voir § 531.

REMARQUE. Un *n* initial a probablement disparu dans *acon* (bateau plat) qui paraît d'origine germanique (cf. all. *Nachen*); on trouve dans les patois *aufage*, *ingliquent*, *égrimancien*, etc., pour *naufage*, *négligent*, *nécromancien* (ZRPh, XIV, 366). Cette aphérèse est peut-être due à une confusion avec le *n* lié des mots tels que *un*, *mon*, *ton*, *son*. Comp. § 289,⁴ et § 491,².

2° **N initial d'une syllabe** (après une consonne): *alnum* > *alue*, *aune*; *as(i)num* > *asue*, *âue*; *ornare* > *orner*; *sal(i)-narium* > *sautier*.

CAS ISOLÉS. *N* devient **r** dans certains proparoxytons, dont plusieurs mi-savants: *pampinum* > *pampre*; *tympanon*, devenu *timbno* en bas-grec, > *timbre*; *ordinem* > *ord(e)ne*, *ordre*; *Londinum* > *Londres*; *Vindonissa* > *Vendresse*; *Lingonis* > *Langres*; vfr. *hav(e)ne* > *havre*, *le Havre*; *cophinum* > *coffre*; *diaconum* > *diacre*. *N* tombe après *g* [ʒ] dans les mots d'emprunt: *imaginem* > *imag(e)ue*, *image*; *marginem* > *marge*; *pagina* > *page*; *vertiginem* > *vertige*; *virginem* > *vierge* (voir RPhF, XXXII, 97—123); cf. *organum* > *orgue*. Sur *carmine* > *charme*, *terminum* > *terne*, etc., voir § 323,1. *N* devient **m** par assimilation dans *carpinum* > *charme* (§ 235). Dans les paroxytons, *n* se fond avec un *g* [g] précédent en [ɲ]: *agnellum* > *agneau* (§ 335).

REMARQUE. *N* appuyé, devenu final, a disparu dans: *carnem* > *chair*; *cornu* > *cor*; *diurnum* > *jour*; *furnum* > *four*; *hibernum* > *hiver*; *infernum* > *enfer*. La chute de *n* est probablement due à l'analogie (comp. § 324); on disait encore au XII^e siècle *charn*, *corn*, *jorn*, *forn*, *hivern*, *enfern*, comp. II², § 266,3). *Cahier* remonte à *quaternum* > vfr. *caern*, *caer*, où il y a eu changement de suffixe.

II. N INTERVOCALIQUE.

328. N entre deux voyelles se maintient sans changement: *lana* > *laine*, *luna* > *lune*, *minare* > *mener*, *finire* > *fenir*, *finir*. Sur le redoublement de la nasale intervocalique dans *bona* > *bonne*, *donare* > *donner*, *honorem* > *honneur*, voir § 211,1, Rem.

CAS ISOLÉS. *N* devient **l**, surtout par dissimilation: *Bononia* > *Bonlogne*; **orphaninum* > *orphelin*; vfr. *gonfanon* (*gundfano*) > *gonfalon* (on a aussi conservé *gonfaon*; comp. *gonfalonier* et *gonfaonier*); vfr. *matenot* > *matelot*; la vieille forme *velin* pour *veuin* a disparu; comparez aussi *falot* (< ital. *falò* < gr. *φαιός*). *N* s'est mouillé dans vfr. *esgratiner* > *égratigner*; vfr. *esquinou* > *équignon*. Le passage de *n* à **m** s'observe dans le nom méridional *Druna* > *Drôme*.

III. N + CONSONNE.

329. N suivi d'une consonne (excepté *J, M*) disparaît en nasalisant, par une assimilation anticipante, la voyelle précédente (comp. § 322); la langue écrite garde la consonne pour indiquer la valeur nasale de la voyelle:

planta	<i>plante</i> [plā:t]	infantem	<i>enfant</i> [āfā]
ventum	<i>vent</i> [vā]	sentire	<i>sentir</i> [sāti:r]
vendere	<i>vendre</i> [vā:dr]	vindicare	<i>venger</i> [vāʒe]
pon(e)re	<i>pondre</i> [pō:dr]	bon(i)tatem	<i>bonté</i> [bōte]

CAS ISOLÉS. *N* devient *r* dans le holl. *Zaandam* > *Saardam*. *Co(n)ventum* > *convent*; la forme *convent*, qu'on trouve jusqu'au XVIII^e siècle, est savante; cf. Vaugelas: »Il faut écrire *convent*, ... mais il faut prononcer *convent*« (*Remarques*, II, 283). Vfr. *roncin* > *roussin*. *Carbunculum* devient *escarboucle*, sous l'influence de *boucle* (III, § 681). *Conchylum* > *conchilia* devient *coquille*, sous l'influence de *coque*. *N* disparaît aussi dans les contractions de *en* avec l'article: *en* + *lo (le)* > *el* et *en* + *les* > *es* (cf. § 293₁).

MOTS D'EMPRUNT. Les mots d'emprunt subissent la même nasalisation que les mots héréditaires; *antécédent* [ātesedā], *absent*, *monstre*, *démantibuler*, *vindictif*, etc.

REMARQUE. Si *n* + *cons.* se trouve après une voyelle post-tonique, celle-ci n'est pas nasalisée: *cantant* > *chantent*, *scribunt* > *écrivent*.

330. Il faut examiner à part les groupes suivants:

1^o **NJ**; voir § 334.

2^o **NM**. Dans ce groupe, *N* tombe en allongeant la voyelle précédente (§ 130₁): *Hieronymum* > *Jérôme*; *anima* > vfr. *aneme*, forme savante > *âme*; ou *N* se change, surtout par dissimilation, en *l* ou en *r*: *animalia* > vfr. *armaille* ou *almaille*, conservé sous la forme *aumaille*; *anima* > vfr. *arne*; *minima* > vfr. *merme*. La nasalisation normale est conservée — avec une modification purement orthographique — dans *emmenner*, composé de *en* et *mener*.

3^o **NN**. Ce groupe se réduit régulièrement (§ 316) à *n*; la consonne tombée a reparu dans l'orthographe moderne: *hinnire* > *henir*, *hennir*, *penna* > *pene*, *penne* (§ 211); *grün*

nire donne régulièrement *gronir*, qui s'altère en *grogner* (sous l'influence de *grigner*?). Pour *étain*, voir § 230,₃. Les mots tels que *annales*, *inné*, *innover*, etc., où s'articule un *n* double, sont savants.

4^o **NR.** Il se développe dans ce groupe une consonne accessoire: *ponere* > *pondre*; voir § 498,₂. Avant l'accent, *nr* devenait souvent *rr* dans la vieille langue: *conreer* > *correer*, *corroyer*; *donerai*, *don'rai* (§ 291 ss) > *dorrai* (rarement *dondrai*); *menerai* > *men'rai* > *merrai*; *denerée* > *den'rée* > *derrée*. Pour *Conrad*, on trouve dans la vieille langue *Corras* (*Guillaume de Dole*). Les mots qui présentent le groupe *-nr-* intact ne sont pas d'origine populaire: *vinrent* et *tinrent* ont remplacé *vindrent* et *tindrent*, encore en usage au temps de Vaugelas (voir II², § 191,₂); *genre* a remplacé *gendre*, etc.

5^o **NS.** Dans ce groupe, *N* avait déjà disparu en latin (§ 318,₃), en allongeant la voyelle précédente par compensation (§ 130,₁): *mensem* > *mēse*; *sponsa* > *spōsa*; *insula* > *īsola*; *pensare* > *pēsare*; *mansionem* > *māsione*; *consuere* > *cōs(v)ere*, etc. Les formes françaises n'offrent aucune trace de *N*: *mois*, *épouse*, *île*, *peser*, *maison*, *coudre*. Les mots français qui présentent *-ns-* sont ordinairement savants: *penser* (*pauser*), *consul*, *monstre*, *sens*, *anse*, *censer*, *dispenser*, *dense*, etc. Dans d'autres cas, il s'agit de reconstructions ou de formations analogiques; de cette manière s'expliquent *dé-fense*, *dépense*, *réponse*, *semonce*, formes féminines des anciens participes *defens*, *depens*, *repons*, *semons*, refaits sur les autres formes des verbes (II², § 97 ss.); remarquez aussi *conseil*, où la nasale semble due à l'influence du préfixe *con-*.

331. **N** entre deux consonnes disparaît:

Carn(u)tis	Chartres	diurn(o)s	jours
Namn(e)tis	Nantes	hibern(o)s	hivers
turnet	vfr. tort	carn(e)s	chars, chairs
*pern(u)la	perle	Tur(o)n(i)s	Tours

Le groupe *rns* aboutit d'abord à *rz* (comp. § 313,₂, Rem. 1), qui se simplifie ensuite en *rs*.

IV. N FINAL.

332. N à la fin d'un mot se développe comme à la fin d'une syllabe devant une consonne (§ 329); il disparaît en nasalisant la voyelle précédente (comp. § 325):

vīnum	<i>vin</i> [vĕ]	vanum	<i>vain</i> [vĕ]
sīnum	<i>sein</i> [sĕ]	bōnum	<i>bon</i> [bō]
plēnum	<i>plein</i> [plĕ]	dōnum	<i>don</i> [dō]
bēne	<i>bien</i> [bjĕ]	ūnum	<i>un</i> [œ]

La consonne nasale se prononçait probablement dans la période la plus ancienne; elle passait parfois à *m* devant une labiale; on trouve *embas* (pour *en bas*), *nompoant* (pour *non poant*, impuissant), etc. De nos jours, elle a régulièrement disparu (comp. § 329); pourtant, elle s'entend encore devant une voyelle: on dit [bjĕ] (*bien*) et [bjĕfɔ:r] (*bien fort*), mais [bjĕn-ɛmabl] (*bien aimable*). Il n'y a aucune différence entre *un agent* et *un nageant*, *un y grec* et *un nid grec*. Dans ces «liaisons», la voyelle perd souvent sa nasalité en tout ou en partie: on dit [œnɔm], mais aussi [ɛnɔm] (*un homme*). Comp. *bonhomme* [bɔnɔm].

MOTS D'EMPRUNT. Dans quelques mots savants, la nasale finale se conserve: *hymen*, *spécimen*, *dolmen*, *lichen*, *amen*, *Éden*, etc.

V. N MOUILLÉ.

333. La nasale palatale qu'on appelle *n mouillé* était inconnue au latin classique; elle s'est développée dans la langue vulgaire et provient des groupes *nj* (§ 334), *ng* et *gn* (§ 335): *vinea* > *vipa*; *nnionem* > *opone*; *cingere* > *ceperere*; *ungere* > *opere*; *longe* > *lope*; *pugnum* > *popo*; *agnellum* > *apello*; *signum* > *sepo*. La nasale mouillée se maintient jusqu'à nos jours quand la voyelle suivante se conserve: *apello* > *agneau*; sinon, elle disparaît: *lope* > *loin*.

REMARQUE. Le nouveau son nasal est représenté par *ñ* en espagnol (*señor*), par *nh* en portugais (*senhor*), par *gn* en italien (*signore*). En français, on a longtemps hésité entre *gn*, *ngn*, *ign*, *ingn*; on écrivait au moyen âge *gagnier*, *gangnier*, *gaignier*, *gaingnier*. Après le XVI^e siècle, on a généralement adopté **gn**: *gagner*, *agneau*, *montagne*; pourtant, dans quelques mots, on a conservé **ign**: *enseigne*, *teigne*, *oignon*, *poignard*, *Cavaignac*, *Champaignac*, *Champaigne*,

Montaigne (§ 229,4, Rem.), etc.; on hésite entre *encoignure* et *encognure* [ōkopy:r]; l'Académie, dans son Dictionnaire (1931), donne l'orthographe *encoignure*, mais la prononciation [encognure]. Il est curieux d'observer que cet *i* a même pu s'introduire dans la prononciation (§ 119); c'est ainsi qu'on prononce maintenant [mōtɛp] au lieu de [mōtap], parce qu'on continuait à écrire *Montaigne*; cf. *moignon* et plusieurs des dérivés de *poing* cités au § 229,5.

334. NJ > [ɲ] (comp. § 229):

<i>linea</i>	<i>ligne</i>	<i>seniorem</i>	<i>seigneur</i>
<i>vinea</i>	<i>vigne</i>	<i>unionem</i>	<i>oignon</i>
<i>tinea</i>	<i>teigne</i>	<i>ba(l)neare</i>	<i>baigner</i>
<i>insignia</i>	<i>enseigne</i>	<i>*cuneata</i>	<i>cognée</i>
<i>montanea</i>	<i>montagne</i>	<i>verecun(d)ia</i>	<i>vergogne</i>
<i>Bononia</i>	<i>Boulogne</i>		

La fusion de [n] + [j] en un seul phonème [ɲ] a encore lieu dans le parler vulgaire de Paris. Exemples: *G'na* plus d'argent dans ce gueux de Paris (Béranger). Vous avez pas fini de changer d'*opinions* (J. Marni, *Fiacres*, p. 137). Elle avait des *magnières* très bien (A. Bruant, *Dans la rue*, p. 18). On prend des *magnier'* à quinze ans (*ib.*, p. 199). Là, c'est réglé, *guya* pas d'erreur (*ib.*, p. 188). Dans le peuple, *fainéant* se prononce [fɛɲɑ̃] (cf. *feignant*). L'Académie (1694—1878) remarque que *miniature* se prononce ordinairement *mignature*. Hindret (1687) reprochait à »la petite bourgeoisie de Paris« de dire un *pagner*, un *jardigner* au lieu de *panier*, *jardinier*; et, comme on disait *magner* pour *manier*, on avait formé un nouveau présent: *je magne, tu magnes, il magne*, etc. Le même développement du groupe [nj] se retrouve dans plusieurs patois; Pierrot du *Don Juan* de Molière dit *ignia* pour *il n'y a*. Dans »Les fausses confidences« par Dorvigny (Paris, 1781) un matelot dit: Je sommes officier *marignier*. *Torgnole* (panaris) est probablement une forme patoise pour *tournoie*.

CAS ISOLÉS. Vfr. *carignon* (*quatriniionem) > *carillon*; vfr. *espine vignette* > *épine-vinette*, par assimilation. Dans quelques mots, le groupe [nj] ne s'est pas fondu en [ɲ]; le yod est devenu [ʒ] (comp. § 471), et *n* a disparu en nasalisant la voyelle précédente: *extraneum* > *étrange*; *granea* > *grange*;

lanea > *lange*. Il s'agit sans doute de mots introduits plus tardivement dans la langue. Comp. MJ > [ʒ] (§ 472,4).

FORMES ANALOGIQUES. *Tienne* et *vienne* remplacent *tiegne* (teniam < teneam) et *viegne* (veniam); voir II², § 144.

MOTS D'EMPRUNT. *Union*, *ingénieux*, *calomnier*, *miniature*, *véniel*.

REMARQUE. La nasale mouillée peut se réduire, comme la latérale mouillée, à un simple [j] (comp. § 351,1); comme cette réduction n'a lieu que dans quelques patois du midi (*Annales du Midi*, XIV, 224), nous ne nous en occupons pas ici.

335. GN et NG (devant *e*, *i*) se combinent en [ɲ]. Ce son s'est conservé jusqu'à nos jours devant une voyelle:

agnellum	agneau	signa	(en)seigne
dignare	daigner	plangentem	plaignant
*insignare	enseigner	fingentem	feignant

FORMES ANALOGIQUES. Sur les formes verbales qui présentent un [ɲ] analogue, voir II², § 43.

CAS ISOLÉS. *Cognoscere* paraît être devenu **conoscere* (sous l'influence de *noscere*), d'où *conoistre*, *connaître*. *Inguina* > *eingne*, *aigne*, réduit à *aine*.

MOTS D'EMPRUNT. La nasale mouillée se trouve également dans les mots empruntés: *assigner*, *signifier*, *règne*, *digne*, *signe*, *cygne*, *bénigne*, *maligne*, *ignoble*; pourtant, cette prononciation est récente et provient d'une réaction de l'orthographe (§ 119). Dans tous les mots cités, on prononçait autrefois *n*, bien qu'on écrivît souvent *gn*, selon le latin. L'*Orthographia Gallica* remarque déjà (p. 28): »Item quando *n* sequitur *i* in media diccione in diversis syllabis, *g* debet interponi ut *certainnement*, *benignement*, etc., sed *g* non debet sonari«; au XVI^e siècle, Th. de Bèze observe (p. 75) que »*g* quiescit« en *signe*, *signer*, *resigner*, *regne*, *regner*, »quasi scriptum sit *sine*, *siner*, *resiner*, *rene*, *rener*«. De nombreuses rimes attestent également la prononciation *n*; on faisait rimer *regne* : *pleine* (Rutebeuf); *digne* : *voisine* (MND, n° I, v. 877); *benigne* : *gesine* (*ib.*, n° V, v. 204); *royne* : *digne* (*ib.*, n° X, v. 165); *signes* : *ghelines* (Jean de Condé, I, 50, v. 43); *indigne* : *dîne* (*Nouv. Pathelin*, v. 214); *signe* : *latine*

(*ib.*, v. 724); *repuque* : *raucune*, etc. De telles rimes se trouvent encore fréquemment dans les auteurs du XVI^e siècle : *ualine* : *médecine* (*Vaux-de-Vire*, p. p. Jacob, p. 30); *maline* : *voisine* (*Vauquelin de la Fresnaye*, *Art poétique*, II, 963), etc.; elles disparaissent au XVII^e, où la prononciation avec *n* mouillé devient générale. Mallherbe (IV, 313) blâme Desportes d'avoir employé *bénine* au lieu de *bénigne*; quand La Fontaine fait rimer *machine* et *maligne* (*Fables*, n^o VI, 15), c'est probablement un archaïsme ou un vulgarisme : la forme *maline* est restée jusqu'à nos jours dans la prononciation vulgaire et dans les patois. On sait que les armes parlantes de *Racine* étaient un *rat* et un *cygne* (le poète supprima le rat comme trop peu noble et ne conserva que le cygne). Une dernière trace de l'ancienne prononciation se trouve dans *signet* [sinɛ]. — Dans plusieurs mots savants d'introduction récente, on prononce [gn] : *ignifuge* [ignifyʒ], *stagnant* [stagnã], etc.

336. Si la nasale mouillée devient finale, ou si elle se trouve devant une consonne, elle perd son mouillement et nasalise la voyelle précédente, tout en dégageant un *i* (cf. § 228):

1^o La nasale mouillée devient finale:

cuneum	coin	pugnum	poing
junium	juin	signum	vfr. sein
ba(l)neum	bain	longe	loin
cotoneum	coing	stagnum (§ 230, ₃)	étain
testimonium	témoin		

A la fin de ces mots on a prononcé d'abord une nasale mouillée qui, probablement vers la fin du XI^e siècle, est devenue dentale et a dégagé un yod; comp. *plein* : *desdeign* (*St. Brendan*, v. 235); *estain* : *airain* (*Brut*, v. 16).

MOTS D'EMPRUNT. *Magnus* a été emprunté sous la forme de *magne*, conservé dans *Charlemagne*; un développement régulier aurait abouti à *main*, dont on trouve une trace dans *Mainet*, le surnom légendaire du jeune *Charlemagne*; les vieux textes (voir par ex. »La guerre sainte« par Ambroise) donnent souvent une troisième forme *maine* (contamination de *magne* et *main*?). *Signum* a passé sous la forme savante *signe*; la

vieille forme populaire *sin* se retrouve dans *plaquesin* et *tocsin*. Rappelons enfin le mot scandinave (h)rogn (œufs de poisson) devenu *rogue*.

2^o La nasale mouillée se trouve devant une consonne: *digitatem* > *dipitate* > vfr. *deintié* > *daintier*; *plangere* > *plapere* > *plaindre* (§ 498,_s); *plangit* > *plapet* > *plaint*; *insignet* > *insipet* > vfr. *enseint* (comp. *insignat* > *enseigne*). Si la consonne suivante est *s*, elle devient *z*: *cuneos* > *cupos* > vfr. *coinz*; comp. *poinz*, *bainz*, *cumpainz*, *tesmoinz*, etc. (cf. § 307,_s).

CHAPITRE III.

LES LATÉRALES.

337. Le latin classique possédait deux latérales différentes, la latérale **dentale** ordinaire, dans *lana*, *ala*, *clarus*, *plus*, *tabula*, etc., et une latérale probablement **vélaire** qui s'entendait devant une consonne: *alba*, *talpa*, *pálma*, etc. Le grammairien Consentius dit: »Nam alicubi *pinguius*, alicubi debet *exilius* proferri; *pinguius*, cum uel *b* sequitur ut in *albo*, uel *c* ut in *pulchro*, uel *f* ut in *adelfis*, uel *g* ut in *alga*, uel *m* ut in *pulmone*, uel *p* ut in *scalpro*; *exilius* autem proferenda est, ubicumque ab ea uerbum incipit, ut in *lepore*, *lana*, *lupo*, uel ubi in eodem uerbo et prior syllaba in hac finitur, et sequens ab ea incipit ut *ille* et *Allia*« (Keil, *Grammatici latini*, V, 394). De ces deux latérales, le français moderne n'a conservé que la dentale. L'autre latérale, qui se prononçait »*pinguius*« et qui a dû être à peu près le *l* vélaire slave, existait encore dans le plus vieux français; elle a disparu en se vocalisant (§ 343). Une nouvelle latérale **palatale** s'est développée, en certains cas, de l'ancienne latérale dentale: *fi.ġa* (< *filia*), *o.ġo* (< *oculum*); c'est le *l mouillé*. Ce son n'existe plus que dans le Midi; dans le français ordinaire il s'est simplifié en [j]; voir § 351.

L.

338. SORT GÉNÉRAL DE L.

1^o L se maintient au commencement d'un mot: *lana* > *laine*; à la fin d'un mot: *sal* > *sel*; après une consonne: *plus* > *plus*; entre deux voyelles: *tela* > *toile* (§§ 339—341).

2° L se change sporadiquement en N ou R.

3° L se vocalise ordinairement en u devant une consonne: alba > aube (§ 342—343).

4° L se combine avec une palatale suivante ou précédente en un son mouillé [ʎ]: filia > filja > fiʎa; bajulare > baʎar (§§ 350—353).

5° L disparaît, sans laisser de trace, après certaines voyelles et devant une consonne: pulicem > puce (§ 344); après une consonne dans plusieurs proparoxytons: angelum > ange; flebilem > faible (§ 513), et dans quelques autres cas isolés.

I. L INITIAL.

339. L initial se maintient sans changement: legem > loi, leporem > lièvre, levare > lever, lunæ dies > lundi.

CAS ISOLÉS. L > N dans: Lumbulum > nomble. Libellum > vfr. livel (angl. level) > niveau; Meigret (§§ 49 et 90) observe que ce sont les maçons de Paris qui ont corrompu liveau et liveler en niveau et niveler (Tretté de la grammaire françoëze, p. p. W. Förster, p. 139). Nombril est probablement pour lombril (= l'ombril < *umbiliculus). — L > R. A côté de *lusciniolum (dim. de luscinia), on avait *rusciniolum, (dim. de roscinia), d'où en vfr. lossignol et rossignol; la forme avec l est encore citée par Ch. de Bovelles (1533): »Luscignol ou selon la prononciation corrompue des Parisiens, rossignol«.

REMARQUE. Dans quelques mots étrangers, l a été pris pour l'article et a disparu: lat. pop. luneia (< lyncea, dér. de lynx) > once; it. lancia spezzata > lancespessade (dans H. Estienne) > anspessade; suisse leckerly > lécrelet > écrelet; pers. Iādjurd > azur (comp. lapis-lazuli, où la consonne a été conservée). Au moyen âge, on trouve andegrave (Ambroise, Rutebeuf), qui représente l'all. lantgrave. Ce phénomène est fréquent dans les patois où l'on trouve par ex. amproie, availles, iard, intiau, osange, pour lamproie, lavailles, liard, linteau, losange. Sur le phénomène contraire, agglutination de l'article et du nom (lendemain = l'endemain), voir § 489.

II. L INTERVOCALIQUE.

340. L intervocalique se maintient: tela > toile; ala > ele, aile (§ 170); dolorem > douleur; palatium > palais. Un redoublement graphique de la consonne se trouve dans allègre,

refait sur it. *allegro* (lat. *alacrem*); *chandelle* (§ 155), *pelle* (pala), *querelle* (querela), *voyelle* (vocalem), etc., s'expliquent selon II², § 396.

CAS ISOLÉS. *L* > *N* par dissimilation dans **colucula* > *conucula* (Lex Rip.) > *quenouille* (§ 180); esp. *malilla* > *manille*. *L* > *R* dans *Gouraincourt* (Gaulini cortem). Aux XVI^e et XVII^e siècles, plusieurs mots ont hésité entre *l* et *r*; on trouve: *Colonel* et *coronel* (cette dernière forme est due à une dissimilation ou à l'influence de l'esp. *coronel*; les Anglais, tout en écrivant *colonel*, ont conservé l'ancienne prononciation avec *r*); *falot* et *farot*; *mélancolie*, *mélancolique* et *mérancolie*, *mérancolique*; *modèle* et *modère*; *pilule* et *pilure* (H. Estienne, *Deux dialogues*, I, 199); *polichinelle* et *porichinelle*. Rappelons enfin que *amylum* a été altéré en *amidum* (cf. ital. *amido*), d'où *amidon*.

FORMES ANALOGIQUES. *Saillir* (salire) et *vaillant* (valentem) sont dus à l'influence des formes où *l* s'était mouillé (II², § 42). *Enfantillage* est pour *enfantilage* (dér. de l'anc. adj. *enfantil* < *infantil*); comp. *gentil* > *gentillesse*.

III. CONSONNE + L.

341. L après une consonne se maintient ordinairement; dans quelques cas isolés, il se change en *N* ou en *R*, ou disparaît; si la consonne précédente est une palatale, il se combine avec elle.

1^o **L** reste après une consonne initiale quelconque: *plaga* > *plaie*, *clavem* > *clef*, *gloria* > *gloire*, *florem* > *fleur*, *blasphemare* > *blâmer*, etc.

CAS ISOLÉS. *L* est devenu *R* dans l'ancienne forme *cristère* (pour *clystère*) qui scandalisait H. Estienne; il s'écrie: »Et quelle honte doncques est-ce maintenant (je suis moy-mesme honteux de le dire) qu'on oye sortir de la bouche d'aucuns médecins ce mot cristère?« (*Apologie pour Hérodote*, I, 314; comp. *Deux Dialogues*, I, 199). Rappelons aussi *crin d'ail* et *comprimant* dans le langage populaire de Paris (Nisard, p. 202). *L* disparaît, par assimilation harmonique (§ 507,2), dans *quincaille* (< vfr. *clincaille*) et les dérivés *quincaillier*, *quincaillerie*; par dissimilation, dans *faible* (< *flebilem*) et dans *cheville* (< *ca-*

vicula, pour *clavicula*). Dans la langue populaire, *L* s'est amuï dans *cela* > *ça*, *celui* > *çui*, *plus* > *pus*; de ces formes, *ça* et *pus* remontent au moins au XVII^e siècle (comp. Thurot, II, 266), *çui* paraît plus moderne: Ya qu'un vrai moyen... c'est *çui-là* (Bruant, *Dans la rue*, p. 193).

2^o **L** reste après une consonne médiale (excepté T, C, G, J; voir ci-dessous): *duplum* > *double*, *ins(u)la* > *isle*, *île*, *tab(u)la* > *table* ou *tôle* (§ 376), **par(au)lare* > *parler*, etc.

CAS ISOLÉS. *L* s'est amuï dans *épisser*, qui est pour *esplisser* (< holl. *splitsen*), et dans *rabobiner* qui remonte à *raboblîner* (Acad., 1694) pour *rabobeliner* (cf. § 291). Dans beaucoup de proparoxytons, *L* devient *N* ou *R*, ou il disparaît; les plus vieux textes conservent ordinairement les formes avec *l*. *L* > *N* après *r* et *s*, dans *margula* > vfr. *marle* > *marue*; *pessulum* > vfr. *pesle* (encore dans Richelet, 1680) > *pêne*; *posterula* > vfr. *posterle* > *poterue*. *L* > *R* parfois après une labiale: **umbiliculus* > *nombril* (par dissimilation), all. *Sabel* > *sable* (Oudin) > *sabre*; on trouve en vfr. *ensembre*, *orribre* pour *euseuble*, *horrible*; le passage de *l* à *r* a lieu aussi après une palatale, voir ci-dessous n^o 3. *L* disparaît dans *amygdala* > **amendola* (§ 426) > *amande*; *angelum* > *angele* > *ange*; *Aristoteles* > *Arislote*; *dactylum* > *dalle*; *glandula* > *glande*; *tempora* > *temple* (encore Acad. 1740) > *leupe* (déjà dans Palsgrave); vha. *wimpal* > *guinple* > *guinpe*; vha. *haspal* > *hasple* > *haspe* (encore dans Oudin, 1655); bas-all. *stapel* > *étaple* > *étape*.

3^o **TL**. Par une assimilation anticipante, *tl* est devenu *cl* déjà en latin: *vetulum* > *vetlo* > *veclo* (d'où ital. *vecchio*, esp. *viejo*, port. *velho*, fr. *vieil*); *situla* > *sitla* > *siela* (d'où it. *secchia*, port. *selha*, fr. *seille*). L'Appendix Probi recommande de dire »*vetulus*, non *veclus*« (n 5). (Un phénomène analogue s'observe parfois dans le parler populaire de Paris, où *Châtelet* devient [ʃaklɛ], et en anglais, où *cl*, *gl* se confondent presque avec *tl*, *dl*; comp. la rime dans le proverbe *Maun a little makes a mickle*.) Dans les mots plus récents, *l* se change en [ð] et finit par disparaître: **rot(u)lare* > *rodler* > *rouler* (§ 383).

MOTS D'EMPRUNT. Dans les mots introduits au moyen âge, *L* devient *R*: *apostolum* > *apóstele* > *apostle* > *apôtre*; *capitulum* > *chapîtele* > *chapille* > *chapitre*; *cartula* > vfr. *chartve*,

epistola > *épître*, *fistula* > vfr. *festre* (remplacé par la forme savante *fistule*), **pulpitulum* > *pupitre*, *titulum* > *titre*; on a le même changement en *r* après *d*: *glandula* > vfr. *glandre*, *idolum* > vfr. *idre* (à côté de *idele*, *idle*), *scandalum* > *esclandre*, *Wandalum* > *Wandre*.

4^o **CL, GL, JL.** Ces groupes se combinent en [ʃ]; voir § 350 ss.

5^o **ML.** Il se développe dans ce groupe une consonne accessoire: *cum(u)lare* > *comblar*, *insim(u)l* > *ensemble*; voir § 497,1.

REMARQUE. Le mouillement du *L* appuyé, qui a joué un si grand rôle dans la plupart des langues romanes (*clamare* > *clamar*: ital. *chiamare*, esp. *llamar*, port. *chamar*), est inconnu au français du moyen âge. De nos jours, on constate l'existence du phénomène, et sous des formes très intéressantes, dans plusieurs patois de l'Est, du Centre et du Nord-Ouest (Calvados).

IV. L + CONSONNE.

342. L (ou LL) devant une consonne (excepté *J*; voir § 352) se vocalise après *a*, *é*, *è*, *ò*, *ó*, et aboutit à *u* qui se combine avec la voyelle précédente (§ 236 ss.):

<i>alba</i>	<i>aube</i>	* <i>cælos</i>	<i>cieux</i>
<i>alterum</i>	<i>autre</i>	<i>bellos</i>	<i>beaux</i>
<i>caballos</i>	<i>chevaux</i>	<i>aucellos</i>	<i>oiseaux</i>
<i>palma</i>	<i>paume</i>	<i>mol(e)re</i>	<i>moudre</i>
<i>talpa</i>	<i>taupe</i>	<i>pulverem</i>	<i>poudre</i>
<i>falconem</i>	<i>faucon</i>	<i>sol(i)dare</i>	<i>souder</i>
<i>sal(i)narium</i>	<i>saunier</i>	* <i>colpum</i>	<i>coup</i>
<i>capillos</i>	<i>cheveux</i>	<i>folles</i>	<i>fous</i>
<i>filtrum</i>	<i>feutre</i>	<i>poll(i)cem</i>	<i>pouce</i>

Sur le développement du groupe *L + R* (> *LDR*), voir 498,1.

FORMES ANALOGIQUES. Sur l'explication des formes *ciels*, *aïeuls*, *rossignols*, voir § 346 et II², §§ 289—326.

CAS ISOLÉS. 1^o *L* est devenu *R* dans *Olna* > *Orne*, *pulli-pedem* > *pourpier*, *ulmum* > *ornie* (cf. *Romania*, XXIII, 287); comp. les mots d'emprunt *arcanne* (bas-lat. *alcanna*), *argousin* (< it. *algozzino*), *armet* (< esp. *almete*), *remorquer* (< re-

molquer < esp. prov. *remolcar*; selon d'autres < ital. *remorchiare*), *turban* (au XVI^e siècle aussi *tulban*, de l'ar. *tulband*). On trouve aussi dans la vieille langue *carculer* (Grebant), *corpe*, *encorper*, *Arger* (ATF, X, 38), pour *calculer*, *coulpe*, *encoulper*, *Alger*; le même passage se retrouve dans le parler actuel de Paris où l'on dit *archimie*, *arcol*, *arcôve*, *artérer*, *armanach*, *carculer*, etc.; pour les autres parlers romans, voir *Romania*, XXVI, 288. — 2^o Dans d'autres mots, *L* disparaît sans laisser de trace: *albulum* > *able*; *balneum* > *bain*; vfr. *maletotte* > *maltôte*. Il disparaît aussi dans les combinaisons *des* (< *de* + *les*), *es* (< *en* + *les*), *as* (< *à* + *les*), *jes* (< *je* + *les*), *sis* (< *si* + *les*), etc., voir § 293.

MOTS D'EMPRUNT. *Alcool*, *alcôve*, *almanach*, *altérer* (comp. *autre*), *altesse* (comp. *hautesse*), *balcon*, *calme*, *cavalcade* (comp. *chevauchée*), *galbe*, *palme* (comp. *paume*), *pollron*, *soldat* (comp. *soudard*), *salpêtre* (comp. *saupoudrer*), *valser*, etc. Sur *L* > *R*, voir ci-dessus.

REMARQUE. Les autres mots qui, de nos jours, présentent la combinaison *l* + *consonne* sont des recompositions (§ 139, a) ou des formations analogiques; ainsi *malcontent*, *malfaire*, *malgracieux*, *malgré*, *malsain*, *malveillance* ont été refaits sur *mal*; on disait autrefois *maucontent*, *maufaire*, *maugracieux*, *maugré* (encore dans R. Garnier), *maussain*, *mauveillance*, comme on dit encore *maudire*, *maugréer*, *maussade*.

343. La vocalisation de la latérale vélaire (§ 337) paraît avoir commencé vers la fin de l'époque gallo-romane; les plus anciens exemples apparaissent dans des chartes latines du X^e siècle, où l'on trouve Rainaudus, Giraut, Gauterius; et Bauduinus se lit dans le *Domesday-Book*, livre de jugement, où Guillaume le Conquérant a établi le cadastre de son royaume (vers 1080). L'orthographe a cependant conservé *l* assez longtemps, et, jusque dans le XII^e siècle, on écrit *albe*, *allre*, *chevals*, *palme*, *talpe*, *falcon*, etc., tout en prononçant probablement une sorte de *l* très réduit, dont l'articulation consonantique a dû être à peine perceptible; comp. le portugais moderne où la différence de prononciation entre *alto* et *auto* est presque insaisissable. On trouve dans Wace (*Roman de Rou*; 1170 environ) des rimes qui paraissent attester la vocalisation complète de *l*: *Tout* (tollit) : *ploul* (v. 4428); *voul* (voluit) : *pout* (v. 6249), etc. Le passage de *l* à *u* se retrouve dans plusieurs

parlers romans, slaves et germaniques (rappelons surtout le hollandais: *oud*, *goud*, etc.). — Le *l* amuï fut réintroduit dans l'orthographe au temps de la Renaissance: on écrivit *aultre*, *chevaulx*, *paulme*, etc. Cette »lettre étymologique« s'est conservée jusqu'à nos jours dans quelques mots cités au § 97; elle est même arrivée à se prononcer dans *soulle*.

REMARQUE. En wallon et en lorrain, *l* est étouffé devant une consonne et la voyelle précédente est allongée (cf. 130,1): *chevals* > *chevās*, *bels* > *bēs*, etc.; nous retrouvons une trace de cette particularité dans le nom de ville *Bel-fort*, qui, dans l'Est, se prononce [bɛfɔ:r].

344. L (ou LL) devant une consonne tombe régulièrement après *ī*, *ū*, et dans quelques dialectes après *e* (< lat. *ā*, *ā*) et *ei* (< lat. *ē*, *ī*):

fil(i)cella	<i>ficelle</i>	tal(e)s	vfr. <i>tes</i>
fil(o)s	vfr. <i>fis</i>	qual(e)s	vfr. <i>ques</i>
pull(i)cella	<i>pucelle</i>	hospital(e)s	vfr. <i>ostes</i>
pul(i)cem	<i>puce</i>	capital(e)s	vfr. <i>chetes</i>
null(o)s	vfr. <i>nus</i>	pīl(o)s	vfr. <i>peīs</i>
cul(o)s	vfr. <i>cus</i>		

Ajoutons à ces exemples les deux adverbes *communément* (< vfr. *comunelment*) et *gentiment* (< vfr. *gentilment*). Dans la langue moderne, *l* s'est amuï dans *quelque* [kɛk], *quelque chose* [kɛkʃo:z], *quelqu'un* [kɛkœ] (prononciation vulgaire; cf. *Manuel phonétique*, § 87,2).

FORMES ANALOGIQUES. L'analogie a effacé la différence qui existait entre *nul* et *nus*, *fil* et *fis*, *quel* et *ques*. La forme du singulier a ordinairement réagi sur celle du pluriel, en y introduisant le *l*: *nuls*, *films*, *vils*, *tels*, *quels*, *hôtels*, *cheptels*, *poils*, etc. Dans *culs*, la restauration de *l* n'est qu'orthographique; au point de vue phonétique, c'est en réalité le pluriel qui a prévalu et changé [kyl] en [ky]; cette forme est de vieille date, cf. *cul*: *coqu* (dans RPF, V, 256). La disparition de l'*l* du singulier s'observe aussi dans *dé* (vfr. *déel* < *digitale*; cf. *délot*), *sénévé* (vfr. *senevel* < **sinapillum*) et beaucoup de mots en *-il*: *baril* [bari], *chenil* [ʃəni], *fusil* [fyzi], *gentil* [ʒɑ̃ti], *persil* [pɛrsi].

MOTS D'EMPRUNT. *Filtre*, *filtrer*, *iudult*, *indulgence*, *occulte*, etc.

REMARQUE. L'amuïssement de *t* dans les cas indiqués n'est pas propre à tout le domaine de la langue d'oïl; ainsi à côté du français *gentis* (*gentilis*) on a le picard *gentius*.

V. L FINAL.

345. **L final** se conserve; que la consonne soit simple ou double en latin, le résultat est le même en français:

hospitale ^m	<i>hôtel</i>	filum	<i>fil</i>
sal	<i>sel</i>	vile ^m	<i>vil</i>
caballum	<i>cheval</i>	mille	<i>mil</i>
vallem	<i>val</i>	filiolum	<i>fillet</i>
cælum	<i>ciel</i>	solum	<i>seul</i>
fel	<i>fiel</i>	mollem	<i>mol</i>
bellum	<i>bel</i>	nullum	<i>nul</i>

CAS ISOLÉS. L final peut s'amuïr, se mouiller ou se changer en R. Il s'amuït dans *satullum* > vfr. *saoul* > *soûl* [su]; comp. *soût*: *trou* (La Fontaine, *Fables*, II, n° 2). La terminaison *-il* se prononçait ordinairement soit [il]: *gentile^m* > *gentil*, soit [iλ]: *periculum* > *peril* [pəriλ]; il y a eu confusion entre les deux formes, et grâce au changement de [λ] (§ 351) et à l'amuïssement partiel de [l], on constate maintenant trois prononciations différentes qui ne coïncident qu'accidentellement avec celle demandée par l'étymologie. On prononce [il] comme dans *avril*, *péril*, *profit*, ou [i] comme dans *chenil*, *fusil*, *gentil*, rarement [i:j] comme dans *mil* (millet). De *fusil*, on a tiré *fusilier* et *fusiller*. Comp. § 353. Dans le parler populaire, le pronom *il* se prononce souvent [i] (voir *Manuel phonétique*, § 47, Rem.); cet amuïssement remonte au moyen âge (II², § 528,1). De la même manière, *quel* est devenu *qué*: *Que' sale métier* (J. Marni, *Fiacres*, p. 269). *Que' chambardement* (A. Bruant, *Dans la rue*, p. 105). Buffier remarque en 1709 que dans le discours familier *quel monstre* se prononce *qué' monstre*. Par un changement de suffixe, *L* est devenu *R* dans: prov. *brancal* > *braucal*, d'où *brancar* (encore dans Richelet, 1680) et enfin *brancard* (déjà dans Oudin, 1642); it. *caviale* > *cavial* (Furetière) > *caviar*. Plus particulier est le cas de l'ancienne interjection *mare* ou *mar*; il est possible qu'elle représente *mala* (sc. *hora*), où *L* > *R*; il est plus vraisemblable qu'elle est issue d'une com-

binaison *mala* + *hora* > **mara*, où le son *r* provient de la deuxième syllabe du second élément composant (comp. le contraire *bor* < *bona* + *hora* > **bora*).

346. Un grand nombre de mots qui régulièrement devraient se terminer en *l*, ont vocalisé cette consonne: *agueau* (*agnellum*), *beau* (*bellum*), *chou* (*caulem*), *cheveu* (*capillum*), *fou* (*follem*), etc. Ce phénomène est dû à l'analogie et à la phonétique syntaxique.

1^o Les mots en *l* vocalisaient ordinairement cette consonne devant l' *s* de la flexion (§ 342); on déclinait dans la vieille langue: *chevaus* (*caballus*), *cheval* (*caballum*) — *cheval* (*caballi*), *chevaus* (*caballos*); on avait de même *agnel* — *agneus*, *chevel* — *cheveus*, *chol* — *chous*, *mol* — *mous*, *filleul* — *filleus*, *ciel* — *cieus*, etc. Dans la langue moderne, il y a eu simplification, et on a créé de nouvelles formes analogiques, ou pour le singulier ou pour le pluriel. La forme du pluriel des noms en *-él* (*-illum*), *-ël* (*-ëllum*), parfois *-eul* et *-ol*, a réagi sur celle du singulier, et à la fin du moyen âge *chevel*, *chastel*, *essieul*, *chol* ont été remplacés par *cheveu*, *chasteau*, *essieu*, *chou*. Pour les autres mots, la forme du singulier a prévalu et son *l* a été introduit au pluriel: *filleuls*, *glaïeuls*, *seuls*, *ciels*, *fiels*, *rossignols*. L'état primitif s'est conservé tel quel dans les mots en *-al*: *cheval* — *chevaux*, et dans *aïeul* — *aïeux*, *ciel* — *cieux*; pour les détails, voir II², § 289 ss.

2^o A côté de la forme étymologique *bel* (*bellum*), on avait non seulement *beaus* (*bellus*, *bellos*), mais aussi le doublet *beau*. Les mots en *l* vocalisaient également la latérale, toutes les fois qu'ils se trouvaient devant un mot commençant par une consonne et auquel ils étaient étroitement liés. Ce phénomène a été observé de bonne heure. Dans son traité orthographique, Coyfurelly remarque: »*L* eciam posita in fine dictionis, si sequens dicio incipit a consonante, sonum suum proprium dimittet et quasi *u* sonabitur in effectum, ut *l'anirail d'Euglelerre*, *chival soer*, *fiel de fust*, *seal d'argent*, *fiel de make-rel mauvais est*, *beal filz escoutez*. Si vero sequens dicio incipiat a vocali, tunc *l* sonum proprium procul dubio retinebit, ut *nul aultre*, *nul enemy*, *nul ignorant*, *nul homme*, *nul usage*.« Comp. *Tel* erreur en nostre lei, *Teu* dulur en out li rei (Char-dry, *Li set dormans*, v. 887—888).

347. Par suite de ces circonstances, beaucoup de mots en *l* avaient souvent dans la langue parlée un **doublet** en *u*: *mal* — *mau*, *bel* — *beau*, *nouvel* — *nouveau*, *cheval* — *chevau*, *fol* — *fou*, etc. On trouve de ces doublets jusqu'au XVII^e siècle, et ils étaient très répandus parmi les substantifs. On a hésité longtemps entre *oisel* et *oiseau*, *mantel* et *manteau*, *tonnel* et *touneau*, *journal* et *journal*, etc. Dans une farce du XVI^e siècle, un des personnages dit: »Et ne suis-je mie aussi gras qu'un *veel*? doy-je dire un *veau*« (ATF, I, 53). De ces doublets, la langue moderne a conservé les suivants:

Al, au: *Cheval* — *chevau* (*chevau-léger*); *mal* — *mau* (*maudire*, *maussade*, *maugréer*; à *mau chat*, *mau rat*); *val* — *vau* (*avau de route*, *avau vent*, *Vauchuse*, *Vauvert*, *vaudeville*).

El, eau: *Agneau* — *agnel*; *beau* — *bel*; *laubeau* — *lambel*; *mar-teau* — *martel* (*avoir martel en tête*, *Charles Martel*); *nouveau* — *nouvel*; *sceau* — *scel* (*le scel du Châtelet*, *scel et contrescel*). *Appel*, dont on a tiré, par analogie, le doublet *appeau*, est un substantif verbal d'*appeler*.

Ol, ou: *Cou* — *col*; *licou* — *licol*; *fou* — *fol*; *mou* — *mol*.

VI. LL.

348. Ce groupe s'est maintenu tel quel jusque dans la période gallo-romane; les deux *l* de *bella*, *villa*, *valle*, *novella* ont dû se prononcer avec la même articulation qui s'emploie encore en italien. Vers la fin de la période, et après le changement des voyelles libres, les deux *l* se sont réduits à un seul: *bella* > vfr. *bele* (comp. *vella* > vfr. *veile*); *valle* > *val* (comp. *talem* > *tale* > *tel*), etc. L'orthographe médiévale n'admet ordinairement qu'un seul *l*; au temps de la Renaissance, une restauration savante a rétabli l'*l* double entre deux voyelles: *illa* > *ele* > *elle*, *villa* > *vile* > *ville* (on a conservé *vilain*), *novella* > *novele* > *nouvelle*. Il est possible que l'articulation double ait existé encore dans le vieux français; on trouve dans la prose de Ste Eulalie *polle*, *elle*, *bellezour*, *celle*; mais le Jonas offre *cele*.

FORMES ANALOGIQUES. La latérale mouillée [ʎ] a remplacé *ll* dans *bullire* > *bouillir*, **fallire* > *faillir*, par analogie avec

les autres formes qui avaient un *l* mouillé (II², § 42,2). Un *l* mouillé se présente aussi dans quelques mots d'emprunt: *anguille* (a n g u i l l a), *Camille* (C a m i l l a), *camomille* (c a m o m i l l a), *pastille* (p a s t i l l u s ou esp. p a s t i l l a). Cette particularité est due soit à l'influence du suffixe féminin *-ille* (*chienille*, *flottille*; III, § 257, § 694), soit à l'influence de l'orthographe. A propos de *Camille*, G. Paris observe: »Remarquons que ce nom, dans La Fontaine, a une *l* ordinaire (écrite *ll*) et non une *l* mouillée, comme dans la prononciation usuelle (*Camille* rime avec *facile*). André Chénier traite de même le nom féminin *Camille*. Ce nom, emprunté à l'italien, n'a en effet aucun droit à l'*l* mouillée, et c'est l'influence de la graphie qui en a changé la prononciation. J'ai encore entendu dans ma jeunesse prononcer *Camile*« (G. Paris, *La Courtisane amoureuse de La Fontaine*).

CAS ISOLÉS. *LL* s'est réduit à *L* avant le changement des voyelles libres dans *stella* > *étoile*, *olla* > vfr. *eule*. Sur *galina* > *geline*, voir ZRPh, XXVIII, 114 ss. *Ululare* ou **urulare* se retrouve dans la vieille langue sous les trois formes *urler*, *usler*, *uller*, dont la première l'emporte (comp. it. *urlare*).

349. Dans la langue parlée moderne, on trouve un *l* double dans les cas suivants:

1^o Dans des mots d'emprunt: *belligérant*, *collègue*, *illégal*, *illicite*, *illustre*, *syllabe*, *syllogisme*, *villa*, *Allah*, etc.

2^o Dans des contractions ou des rencontres de mots, comme: *celle-là* [sɛlla], *elle lit* [ɛlli].

3^o Dans le pronom *le* entre deux voyelles: *je l'ai vu* [ʒəllevy]; *tu l'as dit* [tylladi]; *je voudrais l'être* [ʒəvudrɛllɛ:tr]; *nous l'avons dit* [nullavɔ̃di], etc. Cette prononciation existait au XVII^e siècle; François de Callières a noté qu'on disait *je le l'ay*, pour *je l'ay* (*Mélanges Brunot*, p. 299). Elle vit encore de nos jours, surtout dans le parler vulgaire, mais elle s'entend aussi dans le parler de la bonne compagnie. Elle est sans doute le résultat d'une analogie: *il l'a vu* se prononce [ilavy] ou [illavy], ce qui amène la création de [ʒəllevy] à côté de [ʒəlevy] (*je l'ai vu*).

L MOUILLÉ.

350. La latérale palatale qu'on appelle *l mouillé* [ʎ] était inconnue au latin classique; elle s'est développée dans le parler vulgaire et se retrouve dans toutes les langues romanes (excepté le daco-roumain et le sarde?). En français, où elle a été très employée, elle provient d'une fusion des groupes LJ, JL, CL, GL: *filia* > *filja* > *fiʎa* > vfr. *filie* [fiʎə]; *bajulare* > *baʎar* > vfr. *baillier*; *oculum* > *oʎo* > vfr. *ueil*; *vigilare* > *veʎar* > vfr. *veillier*. Dans les patois, on trouve un changement postérieur de [lj] initial ou intervocalique en [ʎ] (comp. § 334); Molière, dans son *Don Juan* (II, sc. 1) offre les formes *gliau* (pour *l'iau* = *l'eau*; cf. § 239, Rem.), *glieu* (pour *lieu*), *iglia* (pour *il y a*). Dumas (1733) observe que les Gascons disent *familher*, *soulher*, *lhard*, pour *fauilier*, *soulier*, *liard*.

REMARQUE. L'orthographe française a représenté la latérale mouillée par des graphies très variées. La plus employée est **ill**, et à la fin des mots **il**: *oreille*, *travaille*, *grenouille*, *conseiller*, *travailler*, *mouiller*; *conseil*, *travail*, *fenouil*; après un *i*, on écrit seulement **ll** ou **l**: *filie*, *vrille*, *grésil*, *mil*. Dans les plus vieux textes, on trouve **li**: *palie*, *filie*, et, surtout dans le Nord, **ilg**, **lg** ou **gl**, comme en italien: *conseilg*, *filg*, *cilg*, *batagle*; en wallon enfin on employait **lh**, comme en portugais. J. Peletier (§ 31) écrivait *travalh*, *eulh*.

351. Voici quelques observations sur le sort phonétique et l'orthographe de la latérale mouillée.

1^o Dans la langue moderne, la latérale mouillée n'existe plus; elle a été simplifiée en [j]: *filie* se prononce [fi:j], *briller* [brije], etc. Les premières traces de cette simplification se trouvent au XVI^e siècle, dans la graphie *coïon* (< it. *coglione*), sobriquet grossier appliqué aux Italiens (IV, § 189). Au XVII^e siècle, Hindret (1687) dit que »dans la petite bourgeoisie de Paris on trouve beaucoup de gens . . . qui pour dire *bataillon*, *postillon*, *bouteille*, *mouillé*, *bouillon*, et autres mots . . . disent *batayon*, *postiyon*, *boutaiye*, *mouyé*, *boüyon*« (comp. *Mélanges Brunot*, p. 297). Au XVIII^e siècle, cette prononciation était assez répandue, même hors de Paris, et pourtant, les grammairiens la qualifient ordinairement de vulgaire et vicieuse; ce n'est qu'au XIX^e siècle qu'elle est officiellement reconnue. Mme Dupuis (1836), qui réclame encore le son mouillé pour le discours soutenu, ajoute: »Dans la conversation, on pro-

noncera *bi-iard*, *bi-iet*, *bi-iot*, *rou-ier*, *tâ-ieur*, etc., pour *billard*, *billet*, *billot*, *rouiller*, *tailleur*, sans s'inquiéter des avis contraires, ni des réclamations de province. » De nos jours, le son mouillé a disparu aussi du discours soutenu, il ne s'entend plus que dans quelques patois (par ex. le poitevin et le saintongeais), dans le Midi et en Suisse; la prononciation simplifiée l'a emporté, malgré les vives protestations d'un Littré. Le son [ʎ] est maintenant tout à fait étranger aux Français du Nord; s'ils doivent le figurer, ils écrivent *li*. Dans son dernier roman, A. Daudet remarque que Pierre Izoard, le Marseillais, »disait *filiette*« (*Soutien de famille*, p. 33).

REMARQUE. La simplification de [ʎ] en [j] a eu lieu également en roumain, où *filium* est devenu *fiu* (en passant par **fiʎu*), dans quelques dialectes du Centre et du Nord de l'Italie (à Pescara, on dit *scejie* pour *scegliere*, et en vénitien *fio* pour *figlio*), en espagnol, où *callar* se prononce vulgairement [kajar], et en montpelliérain, où l'on dit *payo* (paille), *bouteijo* (bouteille), etc. Sur l'extension du »yeísmo« en espagnol, voir *Romania*, VIII, 622.

2° La simplification de la latérale mouillée en [j] n'a pas été notée dans l'orthographe ordinaire; on continue à écrire *filie*, *bouteille*, quoique ces mots ne contiennent plus d' *l*. Rappelons pourtant *coïon*, doublet de *couillon* (cf. § 120, Rem. 1). On peut, d'autre part, relever quelques cas curieux de »graphie inverse« où l'on a employé le signe de l' *l* mouillé pour figurer le son de [j]. Exemples: *Aimerillot*, pour *Aimeriot*, dim. d'*Aimeri*. *Cabouille* (< esp. *cabuya*). *Épillet*, pour *épiet*, dim. d'*épi*. *Fourmiller* (de *fourmi*), vfr. *formier*. *Porillon*, pour *porion* (narcisse des bois), dér. du lat. *porus*. *Reillièrre*, pour *rayèrre*, dér. du vfr. *raier*. *Souquenille*, pour *souquenie* < vfr. *sosquenie* (§ 20,4). *Toupiller*, pour *toupier*, dér. de *toupie*. Bérain, en 1675, protestait déjà contre de telles graphies: »Dites et écrivez *faïence*, et non *faillance*«.

3° La simplification de [ʎ] en [j] est accompagnée dans le parler vulgaire de celle de [lj] en [j]; ceux qui ne se piquent pas de bien prononcer disent *escayer*, *souyer*, *mijon*; dans plusieurs patois on trouve *yèvre* pour *lièvre*, etc. (voir RPhFP, VIII, 82; XV, 310). Ce développement a amené par contre-coup (§ 115) la substitution sporadique de [lj] à [j]: L'entendez-vous gueuler, le petit *citoillien* (J. Marni, *Fiacres*, p. 78). Cela est au-dessus de mes *moilliens* (H. Lavedan, *Le nouveau jeu*, p. 262). Nous avons entendu *essuilier* pour *essuyer*.

I. L MOUILLÉ INTERVOCALIQUE.

352. Un *l* mouillé intervocalique se développe de *lj*, *jl*, *cl*, *gl*:

<i>filia</i>	<i>fille</i>	<i>filiolum</i>	<i>filleul</i>
<i>folia</i>	<i>feuille</i>	<i>melio^rem</i>	<i>meilleur</i>
<i>palea</i>	<i>paille</i>	<i>alio^rsum</i>	<i>ailleurs</i>
<i>valeat</i>	<i>vaille</i>	<i>taliare</i>	<i>tailler</i>
<i>macula</i>	<i>maille</i>	<i>cochlearium</i>	<i>cuiller</i>
<i>gracula</i>	<i>graille</i>	<i>coagulare</i>	<i>cailler</i>
<i>tragula</i>	<i>traille</i>	<i>vigilare</i>	<i>veiller</i>
* <i>strigula</i>	<i>étrille</i>	<i>regula</i>	vfr. <i>reille</i>

CAS ISOLÉS. L'ancienne langue offre, dans les mots savants, des exemples d'une fluctuation entre *l* mouillé et *r*; on trouve *apostolie* et *apostoire*, *Basilie* et *Basire*, *nobilie* et *nobire*, *navilie* et *navirie* ou *navire*.

MOTS D'EMPRUNT. *Huile* (*oleum*), *mille* (*millia*), *filial*, *foliation*, *interfolier*, *améliorer*, etc.

REMARQUE. Les poètes faisaient rimer autrefois un *l* mouillé avec un [l] ordinaire; on en trouve des exemples jusque dans le XVII^e siècle: *Mervelle* : *selle* (Bérout, *Tristan*, p. XXVI); *filles* : *villes* (E. Deschamps, IX, v. 400, 3148, 4475); *filie* : *nulle* (*ib.* v. 2152); *villes* : *filles* (Régnier, *Sat.* VI): *filie* : *estuille* : *ville* (*Chansons de Gaultier Garguille*, p. 14); *ville* : *famille* (Garnier, *Les Juives*, v. 760); *filie* : *ville* (A. d'Aubigné, *Misères*, v. 229); *ville* : *filie* (Rotrou, *Heureuse constance*, III).

II. L MOUILLÉ FINAL.

353. Un *l* mouillé final se développe des groupes *lj*, *jl*, *cl*, *gl*:

<i>alium</i>	<i>ail</i>	<i>oculum</i>	<i>œil</i>
<i>malleum</i>	<i>mail</i>	<i>fenuculum</i>	<i>fenouil</i>
<i>valeo</i>	vfr. <i>vail</i>	<i>gubernaculum</i>	<i>gouvernail</i>
<i>milium</i>	<i>mil</i>	<i>vetulum</i> (§ 341, ^s)	<i>vieil</i>
<i>consilium</i>	<i>conseil</i>	<i>Altoialum</i>	<i>Autenuil</i>
<i>trepalum</i>	<i>travail</i>	<i>vigilo</i>	vfr. <i>veil</i>

FORMES ANALOGIQUES. Les vieilles formes *vail* (*valeo*), *fail*, *vueil*, *boil* (*bullio*), etc., ont été remplacées par *vau^x*, *faux*, *veux*, *bous*, sous l'influence des 2^e et 3^e pers. du singulier:

vans (vales), *vaut* (valet), etc. Dans d'autres verbes, on a généralisé l'*l* mouillé, c'est ainsi qu'on dit *sailles*, *saille* au lieu de *sans*, *sals* (salis), *saut*, *salt* (salit); pour les détails, voir II², § 42 et § 121. — Dans les noms, la latérale mouillée a parfois disparu sous l'influence d'autres formes; voir ci-dessous, § 354.

CAS ISOLÉS. Plusieurs mots en -il [iʎ] ont perdu la prononciation mouillée; le [ʎ] aurait dû être remplacé dans la langue actuelle par un [j] comme dans *mil*, autrefois [miʎ], maintenant [mi:j]; mais, au lieu de [i:j], on prononce [il] comme dans *babil*, *cil* (cilium), *péril* (periculum), ou [i] comme dans *goupil*, *outil* (usitilium), *persil* (*petrosilium), *sourcil*. Ces développements sont dus, soit à l'influence de l'orthographe, soit à diverses analogies (comp. § 345). La prononciation mouillée s'est conservée dans de nombreux mots: *babiller*, *ciller*, *sourciller*, *périlleux*, *outiller*, *persillade*, etc. Notons enfin *exil* [ɛgzil] qui a remplacé l'ancienne forme populaire *eissil* [ɛjsiʎ].

MOT D'EMPRUNT. *Émeril*, de l'it. *smiriglio*, est pour *émeril*.

MOTS SAVANTS. *Cénacle*, *miracle*, *spectacle*, etc.

III. L MOUILLÉ + CONSONNE.

354. Devant une consonne, la latérale mouillée se change ordinairement en *u*, comme la latérale vélaire (§ 342), ou bien elle disparaît (§ 344); si la consonne suivante est *s*, elle est changée en *z* [ts] qui finit par se simplifier en *s* (§ 336, 2, § 404, 4):

<i>vetulus</i> (§ 341, 3)	vfr. <i>vieu</i> z	<i>melior</i>	vfr. <i>mieudre</i>
<i>vetulos</i>	vfr. <i>vieu</i> z	<i>filius</i>	vfr. <i>fiz</i>

Beaucoup de mots dont le radical se terminait en *l* mouillé, avaient ainsi dans la vieille langue des terminaisons variées selon la présence ou l'absence d'un *z* (*s*) final; on déclinait *travau*z—*travail* et au pluriel *travail*—*travau*z; *genou*z—*genouil*; *conseu*z—*conseil*, etc. Cette particularité existe encore pour plusieurs noms en -ail: *bail*—*bau*z, *émail*—*émau*z, etc., et pour *œil*—*yeu*z, *vieil*—*vieu*z. Pour les autres mots, l'analogie a créé de nouvelles formes, tantôt pour le pluriel (d'après le singulier), tantôt pour le singulier (d'après le pluriel): à côté de *fenouil*—

fenous, on a eu *fenouil*—*fenouils*, et *fenou* (encore au XVII^e siècle) — *fenous*. La consonne mouillée a été introduite au pluriel dans *gouvernails*, *mails*, *conseils*, *soleils*, *vermeils*, *fenouils*, *mils*, etc.; on trouve même *ails* et *wils*, doublets de *aulx* et *yeux*. La consonne mouillée du singulier a disparu dans *genou*, *pou*, *verron*, dont les anciennes formes sont *genouil* (encore dans *Corneille*), *pouil*, *verronil*. Pour les détails, voir II², § 289 ss.

La latérale mouillée pouvait aussi se changer en *i* devant la consonne de flexion: d'où *travaiz*—*travail*, et au pluriel *travail*—*travaiz*, etc.

CAS ISOLÉS. L'ancien cas sujet *fiz* (d'où l'anglais *fitz*) s'est conservé sous la forme *filz*; le cas régime *fil* [fiʎ] vit encore dans plusieurs patois (II², § 279,₂). La prononciation [fis] est moderne et due à l'influence de l'orthographe; on disait autrefois [fi], (voir *Manuel phonétique*, § 254,₂); dans un des Contes du Sieur d'Ouille (éd. G. Brunet; Paris, 1883, I, p. 79) on équivoque sur *fidefrage* et *filz de Frage*. *Lis* (pour *liz*) est originairement le cas régime du pluriel et cette forme a de bonne heure supplanté le singulier *lil* [liʎ] (II², § 280).

REMARQUE. A côté de *viel* (vetulum, vetuli), on avait non seulement *vieux* (vetulus, vetulos), mais probablement aussi un doublet syntaxique *vieu* (comp. § 347), qui a dû s'employer devant les mots commençant par une consonne; ce doublet existe encore sous la graphie fautive *vieux* (un *vieux garçon*). On écrit également *fieux*, pour *fieu*, forme picarde de *filz*, qui s'emploie dans le langage familier.

CHAPITRE IV.

LES VIBRANTES.

355. Le latin ne connaissait qu'une seule vibrante, l' *r* linguo-dental ou apical [r], qui se formait par la vibration de la pointe de la langue contre les alvéoles ou la partie postérieure des dents supérieures. Ce phonème se retrouve dans toutes les langues romanes; pourtant, on y a substitué, dans certaines régions, deux autres vibrantes, l' *r* uvulaire [R], formé par le roulement de la luette et l' *r* parisien ou »dorsal« (§ 356,²).

Quelle que soit son articulation, la vibrante est ordinairement sonore. Elle devient plus ou moins sourde après une consonne sourde: *pré, trop, croix, battre, fiacre, sucre*, etc.; à la finale, même après une consonne sonore: *poudre* [pudr̥], *membre* [mā:br̥], *plaindre* [plē:dr̥]. Le *r* sourd final s'amuit souvent complètement (§ 313,³, Rem.).

356. Voici quelques remarques historiques sur l'emploi des vibrantes.

1^o **R apical.** Dans la plus ancienne période du français cette vibrante paraît seule employée; c'est l'articulation traditionnelle, et son emploi est attesté par le développement d'une dentale dans *ess(e)re > *estre, être, cin(e)rem* > *cendre*, etc. (§ 498—499), par le changement de *d* en *r* dans *medicum* > vfr. *mire*, etc. (§ 475,⁴, Rem.), par la fluctuation entre *r* et *s* [z] dans *chaire* et *chaise*, etc. (§ 360), et entre *l* et *r* (§ 359). Ces phénomènes et plusieurs autres ne s'expliqueraient pas si *r* avait été uvulaire. L'articulation apicale s'employait généralement encore au XVII^e siècle; en 1668, en parlant, dans son *Discours physique de la parole*, de la formation de *R*, le cartésien de Cordemoy dit: »La

lettre *R* [se prononce] en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais, de manière qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède et revient souvent au même endroit tandis [c.-à-d. aussi longtemps] que l'on veut que cette prononciation dure. Cette explication a été reproduite par Molière dans *Le Bourgeois gentilhomme* (II, sc. 4). Pour la période moderne, l'articulation primitive a perdu beaucoup de terrain dans le Nord de la France, où elle ne s'est conservée que dans les campagnes et les petites villes; à Paris le [r] ne s'emploie plus guère que dans le discours soutenu et dans le chant. Au Sud de la Loire, on a en général gardé l'ancien [r].

REMARQUE 1. Selon ce que nous raconte Joinville dans sa *Chronique* (§ 33), saint Louis disait que »male chose estoit de penre de l'autrui; car li rendres estoit si griez que, neis au nommer, li rendres escorchoit la gorge par les *erres* qui y sont«. Nous pensons qu'il ne faut pas prendre cette phrase trop à la lettre; quand le roi dit que les *r* écorchent la gorge, il veut dire seulement qu'ils produisent un roulement très fort; mais le roulement se faisait dans la partie antérieure de la bouche (par la pointe de la langue), non pas dans la gorge proprement dite (par la luette).

REMARQUE 2. En perdant son roulement, la vibrante dentale [r] se réduit à une sorte de fricative dentale qui se rapproche de [z]; voir § 360.

2° R uvulaire et R dorsal. L' *r* uvulaire, le *erre francese*, comme disent les Italiens, est une remplaçante affaiblie de l'apicale; elle est, presque partout où elle se retrouve, de date récente. Pour la France, elle est surtout propre à certains grands centres et à certaines provinces (région de Marseille par ex.). Il se peut que, dans quelques cas isolés (par ex. devant certaines consonnes), on ait articulé un [R] déjà au moyen âge (cf. § 362, Rem.); mais, quoi qu'il en soit, cette articulation ne s'est généralisée que vers la fin du XVII^e siècle; l'influence supposée des Précieuses n'y est pour rien (voir *Manuel phonétique*, § 57).

Dans une grande partie du nord de la France, s'entend une vibrante dépourvue de roulement; c'est l' *r* »dorsal«, appelé souvent *r* »parisien«, car il est courant dans la région de Paris. La luette ne vibre pas, et »le dos de la langue se soulève au niveau du point d'articulation de la voyelle qui suit *r*, ou, quand il n'y a pas de voyelle immédiatement après l' *r*, de la voyelle qui le précède. C'est là que se produit le frottement qui constitue cet *r*«. (M. Grammont).

R.

357. SORT GÉNÉRAL DE R:

1° R se maintient dans presque toutes les positions: *regem* > *roi*, *pratum* > *pré*, *barba* > *barbe*, *amara* > *amère*, *cor* > *cœur*.

2° R se change sporadiquement en *L* et *S* [z].

3° R s'amuît dans quelques cas isolés, surtout devant une consonne: *persica* > *pêche*, et à la fin des mots: *cantare* > *chanter* [[ôte].

REMARQUE. Il était de mode, vers la fin du XVIII^e siècle, de supprimer certaines consonnes, surtout *r*, dans la prononciation. Les »incroyables« du Directoire disaient: *Ma paole supême. C'est incroyable. C'est hoïble*, etc. Il s'agit ici d'une imitation de la prononciation des Beauharnais qui, suivant l'usage des créoles, n'articulaient pas les *r* (comp. § 122).

I. R INITIAL.

358. **R initial** se maintient: *regem* > *roi*, *ridere* > *rire*, *regina* > *reine*, *recipere* > *recevoir*.

REMARQUE. D'après les grammairiens des XVI^e et XVII^e siècles, l' *r* initial se prononçait plus fortement que l' *r* intervocalique ou final. Meigret remarque: »Je treuve que lè' Francoés la prononcet plus fort ao double, tenant le premier lieu du vocable, q'ès aotres lieux: comme *rîre*, *rare*, ce qe non seulement nou' gardons ès simples, mès aosi è' composez: tellement qe *r* seul' èn *contrerolle* son' aotant qe lè' deus èn *courroucé*.« La même différence entre *r* initial et *r* intervocalique s'observe dans l'espagnol actuel: le *r* de *ropa* est bien plus fortement roulé que le *r* de *pero*, qui s'articule avec un seul coup du bout de la langue. Il en est de même en portugais; comp. *raio* et *cera*. L'opinion de Thurot (*De la prononeiation française*, II, 270, 372) qu'il s'agirait, en français, d'un *r* initial uvulaire, est tout à fait invraisemblable (cf. § 356).

II. R INTERVOCALIQUE.

359. **R intervocalique** se maintient: *amara* > *amère*, *parare* > *parer*, *corona* > *couronne*, *pariculum* > *pareil*.

CAS ISOLÉS. *R* est devenu *L* dans les mots suivants: *capitolade* (< *capirotade*; encore dans Oudin, 1642); *échalas* (vfr. *écharas*); *ensorceler* (vfr. *ensorcerer*, dér. de *sorcier*); *écarteler* (< **esquarterer*, dér. de *quartier*); *frileux* (pour *frireux* < *frigorosum*); *haler* (vfr. *harer*, dér. de *hare*); vfr. *houlier* (mhal. *hurære*?);

majolique (< it. *majolica*, pour *majorica*, de l'île de Majorque); *malitorne* (doublet de *maritorne*); *marjolaine* (vfr. *marjoraine*; bas-lat. *majorana*); *matelas* (vfr. *materas* < it. *materasso*); *mortelier* (dér. de *mortier*); *palefroi* (paravere-dum); *pèlerin* (peregrinum; on trouve *pelegrinus* dans CIL, III, n° 4222); *prunelaie* (pour *pruneraie*, dér. de *prunier*); *sonmelier* (pour *soumier*, dér. de *sommier*); *sorcellerie* (pour *sorcererie*, dér. de *sorcier*); *tracelet*, doublet de *traceret* (dér. de *tracer*); *vaudeville* (vfr. *vaudevire* = *Val de Vire*). Dans plusieurs de ces mots, c'est la dissimilation (§ 511) qui est en jeu. Le passage de *R* à *L* est fréquent dans les patois, où l'on trouve *celise*, *malichau*, *molue*, *mule*, *rale*, *ralement*, etc.; *colidor* pour *corridor* s'entend dans le parler vulgaire de Paris. — Remarquez enfin *plusieurs*, qui dérive de *pluriores* sous l'influence de *plus*, et *proue*, qui ne remonte pas directement à *prora*, mais est emprunté du génois *proa*.

360. R intervocalique peut perdre son roulement; il devient alors une fricative (comp. la prononciation anglaise actuelle de *round*, *rye*, *try*, *dry*, *brown*, etc.),¹ et finit par aboutir à une sorte de blésément indistinct, un son sifflé qui se rapproche beaucoup de la sifflante sonore [z]. Cette prononciation, dont on trouve les premières traces au XIV^e siècle dans quelques patois méridionaux, était connue, à Paris, au XVI^e et encore au commencement du XVII^e siècle. Il paraît qu'elle était surtout propre aux femmes. Dubois (1531) remarque: »In utroque vitio mulierculæ sunt Parrhisinæ; et earum modo quidam parum viri, dum *r* in *s*, et contra . . . *s* in *r* passim magna affectatione convertunt, dicentes *Jeru Masia* . . . et id genus sexcenta.« Pillot (1550) observe: »Parisinae mulierculæ . . . adeo delicatulæ sunt, ut pro *pere*, *mere* dicant *peze*, *meze*.« Il est curieux de remarquer que la même prononciation zézayante a été observée de nos jours à Oslo, et là, également, chez les »mulierculæ«. La substitution de [z] à *r*, et vice versa, était tellement répandue à Paris que Clément Marot a cru utile de la ridiculiser dans l'*Epistre du biau¹ fys de Pazy*. En voici les premières lignes:

Madame, je vous raime tan,
Mais ne le dite pas pourtan,
Les musailles ont derozeille, etc.

Cette prononciation est tombée en désuétude au commencement du XVII^e siècle. Godard remarque, en 1620: »Nos Parisiens mettoient autrefois (mais cela ne se fait plus ou c'êt fort rarement, et seulement parmi le menu peuple) une *s* au lieu d'une *r*, et une *r* au lieu d'une *s*.« Dans *La Ville de Paris en vers burlesques* (1652), le sieur Berthaud (Berthod) fait parler un villageois qui dit *coleze* (colère), *laize*, *freze*, *fezé* (ferai). La langue actuelle présente quelques traces de ce sigmatisme: *besicles* (pour *bericles*, altération de *beryl*), *chaise* (doublet de *chaire*), *nasiller* (vfr. *nariller*; cf. *nasille* et *narille* < **naricula*), *Ozoir* (*Oratorium*).

REMARQUE. Le phénomène existe encore dans plusieurs patois, en champenois, en blaisois, en berrichon, et en outre dans le pays de Caux et l'île de Jersey. Un poète jersiais remarque:

A Saint-Martin i disent *veze*
Faisant d'*r* un *z* comme en *peze*.
A Saint-Luothains et à Saint-Pierre
L'*r* entre voyelles se change
En *lh*, est-che pon étrange?

Dans quelques régions normandes, l' *r* intervocalique s'est même réduit à une simple aspiration [h]: on dit *envihon*, *mouhi*, *couhi*, etc., pour *environ*, *mourir*, *courir* (comp. § 459).

III. CONSONNE + R.

361. R après une consonne se maintient.

1^o **R après une consonne initiale:** *pratum* > *pré*, *crucem* > *croix*, *frigidum* > *froid*, *granum* > *grain*.

CAS ISOLÉS. *R* > *L* dans *flairer* (*fragrare*) et *flibustier* (holl. *vrijbouter*); Furetière donne le doublet *fribustier*. *R* a disparu par dissimilation (§ 513,2) dans *Ferry* (pour *Frerri*, de *Fridurīk*).

REMARQUE 1. Plusieurs mots qui commençaient autrefois par une consonne simple, commencent maintenant par *cons.* + *r*. Ce groupe s'est formé par le développement d'une consonne accessoire (§ 504): vfr. *beuilles* > *breuilles*; vfr. *villē* > *vrille*; vfr. *renouille* > *grenouille*; vfr. *ruire* > *bruire*; par une métathèse (§ 516 ss.): vfr. *forinage* > *fromage*; par la chute d'une voyelle (§ 260): *directum* > *droit*; vfr. *verai* > *vrai*; *lirailler* > *trailler*.

REMARQUE 2. Dans l'argot actuel de Paris, il y a souvent amuïssement de l' *r* qui suit une consonne initiale (le plus souvent devant semi-consonne): *A doile* (Bruant, *Dans la rue*, p. 11), *foïd* (J. Rictus, *Soliloques du Pauvre*, p. 122), *popiétaires* (*ib.*, p. 169); dans quelques patois, on entend *lois* pour *trois*.

2^o R après une consonne intérieure: *libra* > *livre* (§ 376,2), *capra* > *chèvre* (§ 369,2), *facere* > *faire* (§ 408), *sulphur* > *soufre* (§ 441), *liberare* > *livrer*, *februarium* > *février* (cf. § 452,2), etc. Sur le développement du groupe **LR**: *mol(e)re* > *moudre*, voir § 498,1; sur **MR**: *cam(e)ra* > *chambre*, voir § 497,2; sur **NR**: *cin(e)rem* > *cendre*, voir § 498,2; sur **SR**: *antecess(o)r* > *ancestre*, *ancêtre*, voir § 499; sur **ZR**: *co(n)-s(ue)re* > *cosdre*, *coudre*, voir § 498,4.

CAS ISOLÉS. *R* passe à *L* dans *cribrum* > *crible*; **acer-arborem?* > *érable*. Cet *l* s'amuit parfois: *Christophorum* > *Christophle* > *Christophe*; *scalprum* > *eschaupre* > *échoppe* > *échoppe*; *tempora* > *temple* > *tempe* (comp. § 341,2). *R* disparaît également dans plusieurs proparoxytons, après *a*, dans *Isara* > *Oise*, *passerem* > vfr. *passee*; par dissimilation, dans *feretrum* > *fierdre* > *fierdre*, *Treueris* > *Trèves*; par étymologie populaire, dans *vipera* > *vive* (comp. les formes collatérales *guivre* et *vipère*).

REMARQUE 1. On trouve dans la vieille langue *fierdre* et *fierdre*, *traître* et *traître*, *graindre* et *graindre*, etc.; on hésite encore entre *martre* et *martre*, tandis qu'on a assigné une signification différente à *pampr* et à *pampe*. Cette alternance de formes explique la présence d'un *r* adventice dans plusieurs mots, comme *tartre*, *tourdre*, etc. pour *tarte*, *tourte*, etc. (voir pour les détails, § 504,3).

REMARQUE 2. Si l' *r* devient final, il perd facilement la sonorité (§ 314,2, Rem.) et peut disparaître (§ 313,3 Rem.); dans les chansons argotiques actuelles *lettres* rime avec *dettes*.

362. R devant une consonne se maintient: *barba* > *barbe*, *carpinum* > *charme*, *servire* > *servir*, *porcum* > *porc*, *porcellum* > *porceau*, *cær(e)folium* > *cerfeuil*, etc. Il faut remarquer en outre que *r* change volontiers de place, en se joignant à la consonne initiale de la syllabe: **berbicem* > > *berbiz* > *brebis*; *formaticum* > *formage* > *fromage*; *paupertatem* > *poverté* > *pauvreté*; **turbulare* > *tourbler* > *troubler*; on trouve dans la vieille langue *bregier*, *fremier*, *govreuer*, *preté*, etc., pour *bergier*, *fermier*, *gouverner*, *preté*, etc.; comp. § 517 ss.

CAS ISOLÉS. — 1^o *R* devient *L* dans *Arvernica* > *Alvergne*, *Auvergne*; germ. *skarwachta* > *eschalgaite*, *échauguette*, et dans *alganon*, emprunté du bas-lat. *arganum* (corruption de *organum*). — 2^o *R* disparaît dans plusieurs cas. Le groupe

RS a été assimilé dans quelques mots, et cela dès le latin vulgaire: *dorsum* > **dossum* > *dos*; *persica* > **pessica* > *pêche* (it. *pesca*). De même *deorsum* est devenu **deosum* (roum., prov. *jos*; it. *gioso*), ou *jusum* (St. Augustin), d'où vfr. *jus* (it. *giuso*, *giù*), sous l'influence du mot correspondant *susum*, ancienne forme collatérale de *sursum*. Germ. *firste* > *feste*, *faîte* (§ 200, Rem.); comp. **acerarbores*? > *érable*, germ. *bercfrit* > *beffroi*. Dans d'autres mots, l'amuïssement de *R* est de date récente; ainsi *babiche*, *babichon*, *bénarde*, *frélampier*, *héberger*, *olénois* ou *alénois* (du »cresson al.«) sont pour *barbiche*, *barbichon*, *bernarde*, *frère lampier*, *herberger*, *orlénois* (§ 188); à côté de *muscadin*, on a conservé *muscardin* (comp. § 55); *faubourg* pour *forbourc* est dû à une étymologie populaire (§ 530); Ménage remarque (*Observations*, p. 329) que Ronsard a dit *marsepain* conformément à l'italien *marzapane*, mais il ajoute qu'il faut dire *massepain* conformément à l'espagnol *mazapán* (l'esp. actuel ne connaît que *marzapán*). L' *r* se supprimait aussi volontiers quand la syllabe suivante contenait un autre *r*; on disait *abre*, *mabre*, *mécredi*, etc. Vaugelas (*Remarques*, II, 147) soutient encore que »la plus saine opinion et le meilleur usage est non seulement de prononcer, mais aussi d'écrire *mécredy* sans *r*, et non pas *mercledy*«. Devant *L*, il y avait souvent assimilation: *Challon*, *paller*, *mellan*, *supellatif*, etc.; Bovelles (1533) atteste que les Parisiens disaient *Challes*, *vallet*, *paller*, *malle*, pour *Charles*, *varlet*, *parler*, *marle*; on a conservé *chambellan*, qui était en vfr. *chamberlenc*.

REMARQUE. Les poètes du moyen âge négligeaient souvent dans leurs rimes *R* devant une consonne; on trouve *rivage* : *barge*, *merveillos* : *dolors*, *dras* : *eschars*, *bagne* : *espargne*, etc., etc. Ces rimes imparfaites, qui semblent accuser une prononciation affaiblie (uvulaire?) de l' *r*, existaient encore aux *XV^e* et *XVI^e* siècles, surtout dans la littérature populaire: Villon fait rimer *rouges* : *courges*, *mesle* : *perle*, *hurmes* : *grumes*, etc.

IV. R FINAL.

363. **R final**, simple ou double, se maintient généralement:

cor	cœur	per	par
par	pair	heri	hier

habere	avoir	ferum	fier
florem	fleur	ferrum	fer
carum	cher	purum	pur
carrum	char	securum	sûr

CAS ISOLÉS. *R* devient *L* dans *altare* > *autel* (on trouve au moyen âge *alter*, à côté de *attel*); ce passage s'explique le plus simplement comme un changement de suffixe; on pourrait aussi y voir l'effet d'une assimilation harmonique (§ 508): *principel alter* > *principel attel*, puis la forme *attel* se serait généralisée. *R* a disparu dans l'interjection *aga* < vfr. *agar*, altération de *agare*, impératif de *agarer* (regarder).

364. R final se prononce ordinairement: *car*, *par*, *air*, *chair*, *amer*, *mer*, *cher*, *fier*, *cuiller*, *douleur*, *bonheur*, *sœur*, *cœur*, *finir*, *plaisir*, *or*, *trésor*, *miroir*, *soir*, *mur*, *sûr*, *cuir*. Il est muet dans les infinitifs en **-er** (-are) et dans la plupart des substantifs ou adjectifs en **-ier** et **-er** (-arium): *donner*, *chercher*, *chevalier*, *premier*, *papier*, *foyer*, *berger*, *léger*, *oranger*, *cocher*, etc. Aux siècles précédents, l'amuïssement de l'*r* final était encore plus général et s'étendait aussi aux désinences **-ir** (-ire), **-oir** (-orium) et **-eur**. Voici quelques renseignements historiques sur le sort de ces terminaisons:

1^o ER. Pour les infinitifs en *-er*, la consonne finale ne s'entend aujourd'hui que dans le débit solennel; voir § 172. Pour les noms, l'*r* se prononce dans *amer*, *fer* et *mer*, dans *enfer*, *hiver*, qui se terminaient autrefois en *n* (§ 327,2, Rem.), dans *ver* (vfr. *verm*; § 324) et dans *cher*, *cuiller*, qui se terminaient autrefois en *-ier*.

2^o EUR. Les noms d'agent en *-eur* avaient autrefois perdu la consonne finale: on disait *menten* pour *menteur*, etc. (voir pour les détails II², § 407). De même, *leur(s)* se disait *leu* (II², § 551). L'usage moderne a rétabli l'*r* dans ces cas; mais, à côté de *sieur* [sjœ:r], il a gardé pour *monsieur* la prononciation ancienne [mœsjø] et cela sans changer l'orthographe. Quand É. Augier associe à la rime *monsieur* et *cœur* (*L'Aventurière*, I, sc. 4), il rime pour les yeux, et suit bravement l'exemple des classiques: *Monsieur* : *flatteur* (*La Fontaine, Fables*, I, 2); *monsieur* : *cœur* (*Dépît amoureux*, I, sc. 4); *monsieur* : *crieur* (*Les Plaidiers*, II, sc. 10), etc., à côté de *monsien* : *feu* (*École des femmes*, I, 2).

3^o IER. Dans cette terminaison, qui s'est réduite à *-er* après certaines consonnes (§ 193), le *r* est généralement muet: *premier*, *rocher*, etc.; il s'entend dans *fier* et *hier*.

4^o IR. La prononciation *bâti(r)*, *couri(r)*, *fini(r)*, *mouri(r)*, *plaisi(r)*, etc., dont on constate l'existence déjà au XVI^e siècle, était générale au grand siècle; Vaugelas même l'accepte sans observation: »On prononce *aller* et *courir*, comme si l'on escrivoit *allé* et *courié*« (*Remarques*, I, 328). Depuis le milieu du XVIII^e siècle, le *r* s'est rétabli dans le langage cultivé. Mais [kri] est resté comme prononciation populaire de *quérir*, et la forme réduite en *-i* s'entend encore dans quelques patois: Mon fi, quand la f'ras tu *mouri* (Bujeaud, *Chants et chansons populaires*, etc., II, 231).

5^o OIR. Le *r* était autrefois muet dans quelques substantifs polysyllabes en *-oir*. On disait *dortoi(r)*, *miroi(r)*, *mouchoi(r)*, *tiroi(r)*, etc.; cette prononciation, qui paraît n'avoir jamais été très répandue, a disparu depuis longtemps; on a pourtant conservé dans le langage technique: *boutoi*, *cochois*, *rivois* et *tentoi* (à côté de *boutoir*, *cochoir*, *rivoir*); est demeuré aussi *couvet*, doublet de *couvoir*. Sur l'emploi de *-oir* pour *-oi*, voir § 115,1.

6^o OUR. Dans le parler vulgaire, *pour* se prononçait autrefois *pou*. Tabourot dit qu'en prononçant »selon le dialecte parisien«, *poulets trepassez* représente *pour les trepassez* et (un soldat qui) *poule appareille*, *pour la pareille* (*Bigarrures*, p. 7). Comp. la graphie *pou les femmes* (RPF, X, 188). La locution *pour l'amour de* se prononçait *plamou de*; elle a été conservée en wallon avec le sens de »à cause de« (cf. Molière, *École des Maris*, v. 1042).

7^o UR. Dans le parler parisien de nos jours, *sur* est devenu *su*, surtout devant un *l*: *sur le bauc* > [syłbã], *sur le boulevard* > [syłbulva:r]. On trouve dans les romans de Gyp les notations *su' l' journal*, *su' l' dos*, *su' l' museau*, *su' la pelouse*, *su' ces outils-là*, etc.; comp. *Manuel phonétique*, § 56.

VI. RR

365. Le groupe RR se simplifie en R, s'il est final: *carrum* > *char*, *ferrum* > *fer* (§ 363); s'il est intervocalique, il se conserve intact jusqu'au XVII^e siècle. Th. de Bèze enseigne (p. 37): »Quum geminatur, fortiter est efferenda, una quidem

priorem syllabam finiente, altera vero sequentem inchoante, ut *barre, beurre, courre, errer, ferrer, fourrer, quarre, verre*. Itaque cavendum est Cenomanorum, Pictonum et Lotharingorum vitium, qui duplicem ut simplicem enuntiant, quum tamen contra iidem Cenomani simplicem ut duplicem efférant, ut *faire* (facere) et *voirre* (vere).« La prononciation de l'*r* double subsiste encore au XVII^e siècle, mais l'usage commence alors à devenir incertain et flottant. L'observation de Vaugelas est intéressante: »Plusieurs Parisiens . . . prononcent l'*r* simple et douce comme double et forte, et l'*r* double comme simple; car ils disent *burreau* pour *bureau*, et *arest* pour *arrest*« (*Remarques*, II, 150). Suivant l'Anonyme de 1654, »Les mots prononcez en *êrre* et *ienne* . . . doublent leur dernière consonne dans leur écriture, et non dans leur prononciation«. Un *r* double s'entend encore dans les futurs *courrai, mourrai, acquerrai*, dans *horreur, horrible, terreur, terrible, corrélatif, corréridor*, et dans le préfixe *ir(r)-*: *irrégulier, irréparable, irrévérence*, etc. Dans la prononciation vulgaire de Paris, un *rr* (*r*) intervocalique est souvent prolongé très notablement; dans la graphie on note ce prolongement par l'intercalation de *re*. »Ah! ben, si vous croyez que vous *verrez* des dorures« (J. Marni, *Fiacres*, p. 161). On trouve de même *serrerurier* pour *serrurier*.

CAS ISOLÉS. Si l'on écrit dès les plus anciens textes *courant, courais, courir*, c'est que, dans ces formes, le groupe *rr* s'est réduit à *r*: on a dû dire en gallo-roman *curentem, cureham*, etc.

REMARQUE. On trouve parfois au moyen âge *rr* provenant de *tr* (§ 383): *latro* > *lerre*, *latronem* > *larron*, *vitrum* > *verre*; quelques mots hésitent entre *rr* et *r*: *cantator* > *chanterre* ou *chantere*; d'autres, enfin, ne présentent que *r*: *patrem* > *père*, *matrem* > *mère*.

CHAPITRE V.

LES EXPLOSIVES.

366. Les explosives sont labiales: **p—b**, dentales: **t—d**, ou palatales: **c** [k]—**g** [g]. Leur développement dans les différentes positions est assez uniforme.

1^o **A l'initiale d'un mot ou d'une syllabe** (après consonne), elles persistent sans changement:

p are <i>m</i>	<i>pair</i>	cri s pare	<i>crêper</i>
b on <i>um</i>	<i>bon</i>	car b onem	<i>charbon</i>
t ale <i>m</i>	<i>tel</i>	hosp(i) t ale <i>m</i>	<i>hôtel</i>
d entem	<i>dent</i>	ar d entem	<i>ardent</i>
c or	<i>cœur</i>	sarcophagum	<i>cercueil</i>
g urga	<i>gorge</i>	ang u stia	<i>angoisse</i>

REMARQUE. La palatale se change dans les groupes *ca, ce, ci, ga, ge, gi*.

2^o **Devant une consonne**, elles disparaissent, en s'assimilant ou en se vocalisant:

scri p tum	<i>écrit</i>	bib b (i)t	<i>boit</i>
frat t rem	<i>frère</i>	cred d (e)re	<i>croire</i>
factum	<i>fait</i>	digitum	<i>doigt</i> (§ 426)

REMARQUE. Les labiales restent sous une forme altérée devant *L* et *R*: *capra* > *chèvre*, *febre*m > *fièvre*. Les palatales se combinent souvent avec un phonème suivant en un son mouillé.

3^o **Entre deux voyelles**, elles s'affaiblissent et, dans certains cas, finissent par s'effacer complètement. Les changements qu'elles subissent sont d'une double nature. — a) Changement

relatif à la voix: les explosives sourdes deviennent sonores, [p > b]: *sapere* > *sabere*; [t > d]: *maturum* > *maduro*; [k > g]: *securum* > *seguro*; *pacare* > *pagare*. — b) Changement de classe; les explosives deviennent fricatives, [b̥ > v]: *sabere* > *saver*, *debere* > *dever*; [d > ð]: *maduro* > *maður*, *nuda* > *nuða*; [g > γ]: *seguro* > *seγur*, *ruga* > *ruγa*; [g > j]: *pagare* > *pajar*, *plaga* > *plaja*. Seule la fricative [v] se conserve en français: *saver* > *saveir*, *savoir*, *dever* > *deveir*, *devoir*; la fricative dentale [ð] et la postpalatale [γ] s'amouissent: *maður* > *meður*, *mëur*, *mûr*; *nuða* > *nuðe*, *nue*; *seγur* > *sëur*, *sûr*; *ruγa* > *rue*; la médiopalatale [j] se combine avec la voyelle précédente: *pajar* > *paiier*, *plaja* > *plaie*.

REMARQUE. Les différentes étapes du développement des explosives intervocaliques se retrouvent dans les autres langues romanes. L'étape sourde de l'explosive a été conservée en roumain: *ceapă*, *ripă*, *roată*, *sele*, *lap-tucă*, *mică*; en sicilien: *ripa*, *vila*, *oca*; et en partie en toscan: *capo*, *capello*, *sapone*, *vita*, *sele*, *acuto*, *amico*. L'étape sonore est propre surtout à l'espagnol: *riba*, *cabo*, *lobo*, *lado*, *vida*, *ruda*, *amigo*, *lago*; au portugais: *cebola*, *sabão*, *segredo*, *mudar*, *amado*, *amigo*, *seguro*, *cego*; au toscan: *budello*, *badissa*, *strada*, *paga*, *ago*, *lago*, *luogo*, et au provençal: *riba*, *cuba*, *vida*, *ruda*, *miga*, *prega*. L'étape spirante des labiales et, en partie, des dentales se retrouve dans la prononciation courante de l'espagnol, du portugais et du lombard. L'effacement complet des dentales est surtout représenté par le portugais: *miollo*, *grao*, *raiz*, *suar*, l'espagnol vulgaire: *aniao*, *lao*, *sentio*, et le vénitien: *mario*, *anû*, *suar*.

A. EXPLOSIVES LABIALES.

P.

367. SORT GÉNÉRAL DE P.

1^o P persiste au commencement d'un mot: *purum* > *pur*, et d'une syllabe après consonne: *talpa* > *taupe*.

2^o P devient B devant L, à l'intérieur des mots: *duplum* > *double*.

3^o P devient V devant R, à l'intérieur des mots: *capra* > *chèvre*, et entre deux voyelles: *sapa* > *sève*.

4^o P devient F à la fin des mots, s'il est libre: *capum* > *chef*.

5^o P s'amuît devant une consonne (excepté *R* et *L*): *rupta* > *route*, et entre deux consonnes: *hosp(i)tem* > *hoste*, *hôte*.
 6^o P se vocalise sporadiquement en *u*.

REMARQUE. Le groupe *ph* (ϕ), qui représente ordinairement une affriquée, s'est simplifié en *p* ou *f*. On a *p* dans *κόλαφος* > *colapum* (cf. § 11) > *coup*, *phantaziare* vfr. *pantaisier*, *pantoiser* (resté dans *pantois*), *triumphare* > *tromper*. On a *f* dans: *phantasia* > *fantaisie*, *phantasma* > *fantôme* (cf. § 169), *phasianum* > *faisan*, *phiala* > *fiolle*; dans les mots d'emprunt plus récents, on écrit *ph*: *phantasme*, *phase*, *philosophie*, *philtre*, *phrase*, etc., rarement *f*: *flegme*, *frénésie*. Ajoutons que *ph* disparaît tout à fait dans *phthisicus* > vfr. *tisique*, devenu plus tard par réaction étymologique *phthisique* (l'orthographe *phthisique* est abandonnée).

1. P INITIAL.

368. P initial se conserve sans changement.

1^o **P initial d'un mot**: *panēm* > *pain*, *purum* > *pur*, *purgare* > *purger*, *plenum* > *plein*, *pretium* > *prix*, *plorare* > *pleurer*.

CAS ISOLÉS. *P* devient *B* dans quelques mots grecs: *πύξος* > *buxus* > *buis*; *πυξίς*, acc. *πυξίδα* > **bux'da*, *buxta* > *boîte*. *P* > *M* dans *mandore*, altération inexpliquée de *pandore* (*pan-dura*, *πανδοῦρα*). *P* > *F* dans *præsaga* > *fresaie*. *P* s'amuît dans les mots grecs commençant par *pn*, *ps*, *pt*: *pneuma* > *neume*; *ptisana* > *tisane*; *psalmum* > vfr. *saume*; *psalterium* > vfr. *sautier*; on a de bonne heure donné une orthographe savante aux deux derniers mots: *psaume*, *psautier*, et l'initiale étymologique a fini par pénétrer dans la prononciation (cf. § 119); on dit maintenant [pso:m], [psotje]; Vaugelas n'articulait pas encore le *p*. Les mots tels que *pneumatique*, *psychique*, *psalmique* sont modernes.

MOTS D'EMPRUNT. *Boutique* (altération de *apotheca*, emprunté de l'italien ou de l'espagnol), *brugnon* (emprunté de prov. *brugnoun*, qui remonte à un dérivé de *prunum*).

2^o **P initial d'une syllabe**, après une consonne: *talpa* > *tanpe*, *vespa* > *guêpe*, *asperum* > *âpre*, *vulpiculum* > *goupil*, *crispare* > *crêper*, *vesper* > *vêpre*.

CAS ISOLÉS. *P* devient *F* dans *mespilum* > *nesple* > *nêfle* (cf. § 320,1). *P* disparaît dans les proparoxytons *episcopum*

> *évêque*, principem > *prince*. Sur pampinum > *pampre*, tympanum > *timbre*, voir § 327,2.

II. P + CONSONNE.

369. P suivi d'une consonne (et précédé d'une voyelle). P devient *B* devant *L*, se change en *V* devant *R*, et s'amuit devant les autres consonnes.

1^o **PL** > **BL**. Telle est l'évolution normale. On trouve en effet **BL** dans les deux adjectifs *double* (duplum) et *treble* (triplex), remplacé par *triple*; dans *pueble* (populum; cf. *poblo* dans les Serments de Strasbourg), remplacé par la forme savante *peuple*; dans vfr. *couble* (copulum), remplacé par *couple*, savant lui aussi. De même *Gratianopolis* > *Grenoble* (comp. *Constantinople*, vfr. *Costentinnoble*, Roland, 2329); *capulum* > vfr. *chable* (câble vient du provençal). Pour *stipula*, devenu *stupula* (Schuchardt, II, 227), on trouve, à côté d'*élouble* (Furetière), les formes probablement patoises *éteuble* et *éleule*. On rencontre en vfr. *chabler* (capulare), à côté de *chapler*, qui peut s'expliquer soit par une influence savante (cf. *couble* et *couple*) soit peut-être par *capulare.

CAS ISOLÉS. Par une sorte d'assimilation progressive, P paraît être devenu *C* dans *scopulum* > **scoclo* > *écueil*; comp. § 341,3.

MOTS SAVANTS. *Triple*, *multiple*, *couple*, *accoupler*, etc.

2^o **PR** > **VR**:

ap(ri)lem	avril	op(e)ra	œuvre
capra	chèvre	pip(e)rem	poivre
*copreum	cuivre	sep(e)rare (§ 257)	sevrer
lep(o)rem	lièvre	recup(e)rare	recouvrer

CAS ISOLÉS. Super (ou supra) > *sour(e)* (conservé dans *sourcil*), *seur*, *sur* (§ 302). L'ancienne forme régulière *savrai* (**saperaio*) a été remplacée par *saurai* (cf. II², § 208,1).

MOTS SAVANTS. *Caprice*, *cyprès*, *lèpre*, *propre*, *opération*, *recupérer*.

3^o **PS** > **S**: *scripsi* > vfr. *escriis*; **metipsimum* > *meesue*, *même*; *capsa* > *châsse* (§ 169, Rem.).

MOTS SAVANTS. *Éclipse*, *lups*, *relaps*, *reps*, *seps*, *triceps*.

4^o **PT** > *T*, et **PD** > *D*:

(via)rupta	route	sap(i)dum	(maus)sade
scripta	écrite	tep(i)dum (§ 165)	tiède
*accaptare	acheter	rap(i)dum	vfr. rade
sapit	sait (§ 170)		

Par restauration orthographique, *P* a été réintroduit dans *baptême*, *baptiser*, *Baptiste*, *cheptel* (*capitale*), *sept* (*septem*); on écrivait au moyen âge *batesme*, *batisier*, *Batiste*, *chetel*, *set*. Dans *septembre*, autrefois *setembre*, le *p* restauré a fini par s'introduire dans la prononciation (§ 119). Notons aussi les rimes *Égypte* : *dite* (*Vrai Aniel*, v. 40) et *ancestre* : *sceptre* (*Villon*); comp. § 314,1, Rem.

CAS ISOLÉ. *Captivum* > *chaitif*, *chétif* (§ 5).

MOTS SAVANTS. *Adopter*, *apte*, *aptitude*, *captif*, *corrupteur*, *crypte*, *interruption*, *précepte*, *reptile*, *rupture* (comp. vfr. *roture*, d'où *roturier*), *transept*, etc. On a hésité entre [abrypt] et [abry] (*abrupt*), [kõsɛpt] et [kõsɛ] (*concept*), [rapt] et [rat] (*rapt*).

5^o **PJ**: *sapiam* > *sapja* > *sache*; voir § 472.

370. P entre deux consonnes s'amuit (§ 313,2), si la dernière n'est pas *R* ou *L* (cf. *rumpere* > *roupre*; *exempla* > vfr. *essample*):

comp(u)tat	conte	comp(n)tare	conter
hosp(i)tem	hôte	hosp(i)talem	hôtel
rump(i)t	vfr. ront	corpus	vfr. cors
temp(u)s	vfr. tens	hirp(i)cem	herse
camp(o)s	vfr. chans	carp(i)num	charme

Grâce à cette règle, on déclinait au moyen âge: *chans* (*campus*), *champ* (*campum*) — *chaupt* (*campi*), *chans* (*campos*), voir II², § 266; par restauration orthographique, on a introduit le *p* dans *champs*; on écrit de même *roupt*, *corps*, *compte*, *compter* (doublets de *conte*, *conter*), *prompt*, *temps* (la vieille forme survit dans l'angl. *tense*).

MOTS SAVANTS. *Assomption*, *consouption*, *contemptible*, *présomption*, *promptitude*, *rédempteur*, *rédemption*, *sculpter*, *sculpture*, *synoptôme*, etc. Dans la langue actuelle, on prononce le *p* de tous ces mots (excepté *promptitude*; pour *sculpter*, voir § 119); il faut

certainement y voir une influence de l'orthographe; on trouve au moyen âge la graphie *assoncion*, et Littré signale encore la prononciation *sintôme*.

III. P INTERVOCALIQUE.

371. P entre deux voyelles devient V (comp. § 366,₃):

crepas	<i>crèves</i>	capillos	<i>cheveux</i>
cupa	<i>cuve</i>	nepotem	<i>neveu</i>
lupa	<i>louve</i>	præpositum	<i>prévôt</i>
ripa	<i>rive</i>	saponem	<i>savon</i>
sapa	<i>sève</i>	*sapēre	<i>savoir</i>

La sonorisation du *p* remonte au moins au VI^e siècle, comme le prouve la forme *coberturio* (Le Blant n^o 215). L'étape spirante se trouve dans le glossaire de Reichenau, où *tugurium* (n^o 1135) est expliqué par *cavanna* (pour *capanna*, Isidore).

CAS ISOLÉS. *P* a disparu dans *saputum > *sēu*, *su*; comp. § 378, Cas isolés, et II², § 95,₁.

MOTS D'EMPRUNT. *Apôtre*, *capitaine*, *chapitre*, *crapule*, *épître*, *occuper*, *pape*, *papillon*, *pipe*, *stupeur*, *superbe*, *tulipe*, *vapeur*, *vitupère*, etc. Viennent du provençal: *abeille* (*apicula*), *cabane* (*capanna*), *cabus* (*cap-*), *ciboule* (*cæpulla*).

IV. P FINAL.

372. P final peut être libre ou appuyé.

1^o **P final libre**, en passant probablement par V, aboutit à F (cf. § 379,₁): *capum* > *chef*; *apem* > vfr. *ef*; *napum* > vfr. *nef*; *sepem* > vfr. *seif*; *prope* > vfr. *pruef*. Il s'amuit par assimilation dans *lūpum* > *lôvu* > vfr. *leu*, remplacé par *loup* (§ 182); on écrit *lou* dans le cri de chasse *harlou*.

2^o **P final appuyé** se conservait au moyen âge (§ 314,₂): *campum* > *champ*, *colapum* > **colpum* > *colp*, *cippum* > *cep*, *drappum* > *drap*. De nos jours, le *p* final, originairement appuyé, est muet: *cham(p)*, *cou(p)*, *dra(p)*, *galo(p)*, *tro(p)*, etc.; cet amuïssement est dû soit à la phonétique syntaxique: *drap*

blanc > *dra(p)* *blanc* (selon § 315,1), soit à l'influence du pluriel qui était *chans*, *cous*, *dras*, etc.; voir II², § 287 ss. Dans plusieurs mots, *p* s'est longtemps maintenu devant une pause et une voyelle; jusque dans le XVII^e siècle, on a dit *du bon drap*, *il en demande trop*, *un coup*, *ce coup est mortel*, etc.

REMARQUE. Dans la langue moderne, on n'a de *p* final que dans les mots d'emprunt: *eap*, *eroup*, *julep*, *jalap*, *salep*, *Alep*, et devant un *e* féminin amuî: *frappe*, *coupe*, *Dieppe*, *guêpe*, *pipe*, *tulipe*, etc. *Cep* [sɛp] et *hanap* [anap] sont dus à une réaction de l'orthographe (§ 119).

V. PP.

373. Le groupe PP se réduit à un *P* simple.

1^o **PP final**: *cippum* > *cep*, etc.; voir ci-dessus § 372.

2^o **PP intervocalique** se réduit à *P* après le changement des voyelles libres (*cappa* > *chape*, mais *sapa* > *sève*); dans quelques mots on a réintroduit l'orthographe latine. Exemples:

<i>cappa</i>	<i>chape</i>	* <i>cappone</i>	<i>chapon</i>
<i>cuppa</i>	<i>coupe</i>	<i>sappinum</i>	<i>sapin</i>
<i>mappa</i>	<i>nape</i> , <i>nappe</i>	<i>stuppa</i>	<i>étoupe</i>

Un *p* double ne s'entend de nos jours que dans les mots d'emprunt: *hippodrome*, ou dans les rencontres de mots: *cela ne coupe pas* [sankuppa], *des principes politiques* [deprēsip-politik].

B.

374. SORT GÉNÉRAL DE B.

1^o B persiste au commencement d'un mot ou d'une syllabe après consonne: *barba* > *barbe* et devant L: *tabula* > *table*.

2^o B devient V devant R à l'intérieur des mots: *libra* > *livre* (§ 376,2), et entre deux voyelles: *faba* > *fève* (§ 378).

3^o B devient F à la fin des mots, s'il est libre: *trabem* > *tref* (§ 379,1).

4^o B devient P à la fin des mots, s'il est appuyé: *corbum* > vfr. *corp* (§ 379,2).

5^o B s'amuît devant une consonne (excepté L et R): sub-tus > *sous* (§ 376,₃), et entre deux consonnes: presb(y)ter > *prêtre* (§ 377).

6^o B se vocalise sporadiquement en *u* (§ 376,_{1 2, 3}).

I. B INITIAL.

375. B initial persiste sans changement.

1^o **B initial d'un mot:** bene > *bien*, bonum > *bon*, blasphemare > *blâmer*, brachium > *bras*.

CAS ISOLÉ. Sur *véricle*, pour *béricle*, voir § 119, Rem.

2^o **B initial d'une syllabe** après consonne: alba > *albe* > *aube*, carbonem > *charbon*, corbicula > *corbeille*, germ. furbjan > *fourbir*.

CAS ISOLÉS. B précédé d'un R est devenu V dans: *cerveau* (cerebellum), *merveille* (mirabilia; § 151), *orvet* (dér. du vfr. *orp* < *orbum*?), *verve* (verba), vfr. *arvoire* (arbitrium); sur *verveine* (verbena) voir § 507,₁. B est remplacé par M dans vfr. *Jaïmes* (angl. James) de Jacobus (§ 410,₁). B a subi une assimilation progressive dans Ambianis > *Amiens*.

II. B (NON INITIAL) + CONSONNE.

376. B suivi d'une consonne reste sans changement devant L, devient V devant R, et s'amuît devant les autres consonnes:

1^o **BL** > *BL*:

sab(u)lum	<i>sable</i>	eb(u)lum	<i>hièble</i>
stab(u)lum	<i>étable</i>	flebilem	<i>faible</i>
tab(u)la	<i>table</i>	*affib(u)lare	<i>affubler</i>

CAS ISOLÉS. B est devenu *P*, par étymologie populaire, dans insubulum > *ensouple* (infl. de *souple*). A côté de sibilare (ou subulare, d'où vfr. *subler*), on avait la forme collatérale sifilare, d'où *siffler*; comp. vfr. *fondefle* (< fundibalum). *Buffle* est emprunté de l'ital. bufalo (bubalum). B s'est vocalisé dans parabola > *paraula > *parole*, tabula >

*taula > *tôle*; le premier de ces mots est grec, le deuxième n'appartient pas originairement au francien, la vocalisation de B étant propre au wallon (comp. *diaule* > *diabolum*, dans l'*Eulalie*).

2^o **BR** > **VR** (comp. § 369,2):

*colōbra	<i>couleuvre</i>	libra	<i>livre</i>
fabrum	(or)fèvre	robur	<i>rouvre</i>
fēbrem	<i>fièvre</i>	februarium (§ 452,2)	<i>février</i>
labrum	<i>lèvre</i>	lib(e)rare	<i>livrer</i>

CAS ISOLÉS. B s'est vocalisé dans *abrotonum* > *aurone*, *brica* > *faurga > *forge*. B a disparu dans *bibere* > *boivre*, *boire* (infl. de *croire*?), *scribere* > *escrire*, *écrire* (infl. de *lire*?). L'ancienne forme régulière *avrai* (*haberaio) a été remplacée par *aurai* (cf. II², § 208,1). *Palpebra* (§ 138) a cédé la place à *palpetra* (Varron), d'où *paupière*.

MOTS D'EMPRUNT. *Abricot*, *caudélabre*, *fébrile*, *funèbre*, *glabre*, *labre*, *libre*, *octobre*, *sobre*, *ténèbres*, *vibrer*, etc.

3^o **B** s'amuit devant les autres consonnes:

cub(i)tum	<i>coude</i>	dub(i)tare	<i>douter</i>
deb(i)ta	<i>dette</i>	sub(i)tanum	<i>soudain</i>
gab(a)ta	<i>jatte</i>	subtilem	vfr. <i>soutil</i>
subtus	<i>sous</i>	subvenire	<i>souvenir</i>
scrib(i)s	<i>écrits</i>	tibia (§ 472)	<i>tige</i>
scrib(i)t	<i>écrit</i>	rubeum (§ 472)	<i>rouge</i>

Par une réaction savante, *b* a été réintroduit dans l'orthographe, et de là dans la prononciation, dans *absoudre*, *s'abstenir*, *obscur*, *s'obstiner* (notez que dans ces mots *b* se prononce *p*); on disait au moyen âge *assoldre*, *s'asténir*, *oscur*, *s'ostiner* et la langue populaire dit encore *il s'ostine*, *il est ostiné*.

CAS ISOLÉ. B s'est vocalisé dans *gab(a)ta* > *gauta > *joue*.

MOTS D'EMPRUNT. *Abject*, *absolution*, *abstraction*, *absurde*, *objet*, *obscène*, *obsèques*, *obstacle*, *obtus*, *obvier*, *subdélégué*, *subdivision*, *subjonctif*, *subreption*, *substitut*, *subtil* (vfr. *soutil*), etc. Dans la prononciation vulgaire de nos jours, le groupe *bs* devient *ss* [s]: J' peux pas arretourner à l'Osservatoire (J. Marni, *Fiacres*, p. 268). La même assimilation avait lieu au moyen âge, où l'on trouve *ossèque* (*Roman de Thèbes*, v. 6463).

377. B entre deux consonnes s'amuit :

galb(i)num	<i>jalne, janne</i>	amb(o)s duos	vfr. <i>ansdous</i>
balb(u)s	vfr. <i>baus</i>	cambjare	(de cam-
presb(y)ter	<i>prestre, prêtre</i>	biare; comp. § 472)	<i>changer</i>

CAS ISOLÉS. B reste quand la dernière consonne est R: arborem > *arbre*; membrum > *membre*; umbra > *ombre*; comp. cannabem > *chanvre* (§ 504,3).

III. B INTERVOCALIQUE.

378. B entre deux voyelles devient V (comp. § 371):

bibat	<i>boive</i>	abante (III, § 583,1)	<i>avant</i>
caballum	<i>cheval</i>	cubare	<i>conver</i>
faba	<i>fève</i>	probare	<i>prouver</i>
hibernum	<i>hiver</i>	debere	<i>devoir</i>

Presbyterum est devenu probyterum par une sorte de changement de préfixe, d'où vfr. *prouvoire* (II², § 260).

Le passage de B à V remonte peut-être à l'époque impériale proprement dite. On trouve dans le Glossaire de Reichenau travis (n° 165), cavanna (n° 191), et dans celui de Cassel cavallus (n° 63).

CAS ISOLÉS. B disparaît devant une voyelle arrondie: viburna > *viorne*, tabonem > *taon* [tā], sabucum > vfr. *sēu* (sureau); *debutum > *dēn, dū*, *habutum > *ēn, en*; tributum > vfr. *trēn* (§ 39,2); habunt (pour habent) > *ont* (voir II², § 58,3); comp. encore *nuba (pour nubes) > *nae*. B s'est aussi amui dans les terminaisons de l'imparfait (-ebam): habebam > *avea > *aveie, avoie, avois, avais*; scribebam > *écrivais*; vendebam > *vendais*, etc. (II², § 158). Ce développement s'explique difficilement; le point de départ de -ebam > -ea est peut-être habebam et debebam, où le dernier B aurait disparu par dissimilation (§ 513,3).

MOTS D'EMPRUNT. *Abusif, acrobate, cabane* (§ 32 et § 371),

débile, ébène, furibond, glèbe, habile, habitude, labeur, labourer, robuste, subtil, tribut, etc.

DOUBLETS. *Probantem* > *prouvant* — *probant*. *Præbenda* > *provende* (§ 233,5) — *prébende*.

IV. B FINAL.

379. B final peut être libre ou appuyé.

1° **B final libre** devient *F* par l'intermédiaire de *V* (cf. § 372,1 et § 449): *scribe* > vfr. *escrif*, *bibe* > vfr. *boif*, *sebum* > *suif*, *trabem* > vfr. *tref*, *probo* > vfr. *pruef*.

B s'est effacé dans *où* (*ũbi*) et *y*, vfr. *i* (*ĩbi*), peut-être à cause de l'emploi proclitique de ces monosyllabes.

MOTS D'EMPRUNT. *Globe, incube, plèbe, tube.*

2° **B final appuyé** devient *P* (§ 314,2): *corbum* > vfr. *corp*, ou il s'amuit: *columbum* > *coulou*, *plumbum* > vfr. *plou*, et, par réaction orthographique, *ploub*.

CAS ISOLÉ. Un *b* intervocalique d'un mot français se dévocalisait au moyen âge quand il passait à la finale (§ 314,2); ainsi de *gaber*, on tirait *gap*. Ce changement ne se produit pas dans les formations postérieures: *radouber* — *radoub* [radu], *gober* — *gob*, aujourd'hui écrit *go* dans *tout de go*.

REMARQUE. La langue actuelle possède un *b* final prononcé dans quelques mots étrangers: *club, nabab, Jacob, Job*, et devant un *e* muet: *bube, bribe, robe, tube, etc.*

V. BB.

380. Le groupe BB se réduit à un *B* simple: *abbatem* > vfr. *abé*, et, par restauration orthographique, *abbé*. Un *b* double ne s'entend de nos jours que dans les mots d'emprunt: *abbah*, ou dans les rencontres de mots: *une robe blanche* [ynrɔbblā:f].

CAS ISOLÉS. *Sabbatum* (it. *sabbato*, esp. *sabado*) se retrouve dans le composé **sambati dies*, d'où *sanubedi, samedi*. Il est intéressant de trouver **sambatium* en gallo-roman: cette forme était propre à la partie orientale de l'Empire, et se retrouve en roumain (*sâmbătă*), en rhéto-roman, en vieux slavons (*sqbola*), en hongrois (*szombat*) et en vieux haut-allemand (*sambaz-lac*, d'où *Sanstag*).

B. EXPLOSIVES DENTALES.

T.

381. SORT GÉNÉRAL DE T:

1^o T se maintient au commencement d'un mot: *talem* > *tel*; au commencement d'une syllabe, après une consonne: *virtutem* > *vertu* (§ 382).

2^o T devient sporadiquement D.

3^o T s'amuit devant une liquide: *fratrem* > *frère* (§ 383); entre deux consonnes: *masticare* > *mâcher* (§ 385); entre deux voyelles: *vita* > *vie* (§ 386); à la fin des mots: *scutum* > *écu*; *partem* > *part* [pa:r] (§ 387).

I. T INITIAL.

382. T initial persiste sans changement.

1^o **T initial d'un mot**: *talem* > *tel*; *tibia* > *tige*, *trans* > *très*, *triginta* > *trente* (§ 435).

CAS ISOLÉS. Le groupe initial *TR* s'altère parfois en *DR* ou *CR*. *T* > *D* s'observe dans quelques mots étrangers: *tragemata* (τρᾶγγματᾶ) > *dragée*; ital. *trozza* > *drosse*. — *T* > *C* [k] a eu lieu dans *tremere*, devenu *criembre*, puis *craindre*: ce changement a été expliqué par une influence celtique (§ 5). Dans l'argot actuel de Paris, *travail*, *travailler* se prononcent *cravail*, *cravailler*, voir J. Rictus, *Les soliloques du Pauvre*, p. 111, 119.

2^o **T initial d'une syllabe**, après une consonne: *festa* > *feste*, *fête*, *cantare* > *chanter*, *vectura* > *voiture*, *virtutem* > *vertu*, *hosp(i)talem* > *hôtel*, *medietatem* > *moitié*.

CAS ISOLÉS. *T* est devenu *D* (selon § 255) dans *adj(u)tare* > *aider*, **bomb(i)tire* (pour *bombitare*) > *bondir*, *cog(i)tare* > *cuidir*, **placitare* > *plaider*, *sub(i)tanum* > *soudain*; **voc(i)tare* > *vuidir*, *vider* (§ 455); comp. encore *cub(i)tum* > *coude*, *male habitum* > *malade*. *T* est tombé dans *anatem* > vfr. *ane*, conservé dans *bec-d'âne* ou *bédane* (§ 99). *Antouiller* (encore dans Trévoux, 1704) > *andouiller*, par étymologie populaire; *écartiller* (dér. de *quart*) >

écarquiller, selon § 507,1. *Cadeau* (capitellum) est emprunté du prov. capdel.

REMARQUE. Dans la langue vulgaire moderne, le groupe final *-ste* devient *-sse* [s]; on prononce ainsi *anarchisse*, *artisse*, *capitalisse*, *socialisse*, *fumisse*, *journalisse*, *Ernesse*, *je resse*, *Augusse*, etc. Notons aussi *prétexte* pour *pré-texte*. La disparition du *t* est probablement une des conséquences de l'amuïssement de l'e féminin final (§ 253). On trouve *-sse* pour *-ste* déjà dans *La payse*, chanson d'Alphonse Allart, publiée dans les *Œuvres poétiques* de Chauvin (1825):

Pourquoi donc que t'as l'air si trisse? . . .
On dirait que t'as la jaunisse.

Ces formes sont fréquentes chez H. Monnier: *Je suis jusse et d'bon compte* (*Paris et la province*, p. 123). *Je resse chez eux six semaines* (ib., p. 322).

II. T + CONSONNE.

383. T devant une liquide finit par s'effacer:

fratrem	frère	latronem	larron
matrem	mère	nutrire	nourrir
patrem	père	putrire	pourrir
petra	piere	latrocinium	larcin
vitrum	verre	it(e)rare	errer
but(y)rum	beurre	*pot(e)raio	pourrai
abrot(o)num	aurone	rot(u)lare	rouler
plat(a)num	plane	ret(i)na	rêne

Voici comment on peut se figurer l'évolution de la dentale: *retina* > *redna* > *reðne* > *rêne*. C'est probablement l'étape spirante qu'on trouve dans les plus vieux textes: *fradre* (Serments), *nodrit* (St. Léger), *pedre*, *medre*, *edrer* (St. Alexis); *redne* (R. de Rou, I, 1485). La vieille *Karlamagnus saga* norvégienne offre une trace curieuse de cette étape spirante dans le mot *arremenl* (atramentum); on y lit au chap. 33 (p. 520): »Nú sá Rollant petta lið blámanna, ok var hundrað hlutum svartara en aðrir menn«. Si l'on se reporte à l'original français, le ms. d'Oxford donne aux vers 1932—33:

Quant Rollanz veit la contredite gent
Ki plus sunt neir que nen est *arrement*.

Ceci paraît prouver que le traducteur a eu sous les yeux un texte plus ancien et datant d'un temps où *arrement* était encore *adrement*; ce mot lui a été incompréhensible, et il l'a rendu par l'expression presque homophone de *aōrir menn* (les autres hommes). D'où provient la différence entre *errer*, *larron*, *verre* et *frère*, *mère*, *père*? est-ce seulement une différence graphique (comp. § 365, Rem.)?

MOTS D'EMPRUNT. *Athlète*, *atlas*, *litre*, *matrice*, *matrone*, *mètre*, *neutre*, *nutritif*, *patrie*, *patron*, *pénétrer*, *pétrifier*, *vitrail*, etc. *Arbitre* (*arbitrium*) existait au moyen âge sous la forme populaire *arvoire*. *Loutre* est calqué sur *lutra*; l'ancienne langue et les patois connaissent *loure*, *leure* (*Romania*, XXXII, 446).

CAS ISOLÉS. Sur quelques développements particuliers de *TL*, voir § 341,3.

384. TS. L'affriquée sourde [ts] (§ 307,3) fut représentée au moyen âge par *z*: *nat(u)s* > *nez*: *canut(u)s* > *chenuz*: *bonitat(e)s* > *bonlez*; *dormit(u)s* > *dormiz*: *cantat(u)s*, *cantat(o)s*, *cantat(i)s* > *chantez*; *intus* > *enz*. Peu à peu, l'élément explosif de l'affriquée s'amuît (§ 404,4), et le son composé [ts] devient une simple spirante [s]: *nez* > *nes*, *chenuz* > *chenus*, *bontez* > *bontes*, etc.; cette réduction s'opère en picard (XII^e siècle) plus tôt que dans les autres dialectes. L'orthographe conserve *z* comme signe du pluriel de certains mots jusqu'au XVIII^e siècle (II², § 285). Dans la langue moderne, on ne trouve *z* (< ts) qu'à la deuxième personne du pluriel des verbes: *chantez*, *donnez*, *avez*, et dans *assez* (ad satis).

REMARQUE. Devant une palatale, *T* disparaît sans laisser de trace: *natica* > *nache* (§ 401,2, Rem.), *-aticum* > *-age* (§ 400,2, Rem.). Sur le développement du groupe **TJ**, voir § 474.

385. T entre deux consonnes s'amuît, si la dernière des consonnes n'est pas *R* (§ 313,2): *mast(i)care* > *mâcher*, *test(i)monium* > *témoin*, *æst(i)mare* > vfr. *esmer*, *sept(i)mana* > *semaine*, *part(i)cella* > *parcelle*, *art(e)misia* > *arnuoise*, *pert(i)ca* > *perche*; **fort(i)mente* > vfr. *forment*. Rappelons aussi les mots d'emprunt *asthme* [asm], *isthme* [ism], *post-scriptum* [pɔskriptɔm] (on prononce aussi [pɔtskriptɔm]), *rosbif* (de *roastbeef*), etc.

T reste si la dernière consonne est *R*: *contra* > *contre*; *alt(e)rum* > *altre, autre*; *capistrum* > *chevestre, chevêtre*; *stringere* > *estreindre, êtreindre*; *ostrea* > *huistre, huître*; *mitt(e)re* > *mettre*. *Meurdre, meurdrir* sont devenus *meurtre, meurlrir*, sous l'influence de *mort* (avec *t* prononcé).

Dans le groupe **STS**, c'est la première consonne qui s'amuit: *hostis* > vfr. *oz*, *præpositus* > vfr. *prevoz*, *ecce istos* > vfr. *cez*.

Sur **STJ**, voir § 474,3.

III. T INTERVOCALIQUE.

386. T entre deux voyelles s'amuit:

<i>vita</i>	<i>vie</i>	<i>nativum</i>	<i>naïf</i>
<i>creta</i>	<i>craie</i>	<i>rotundum</i>	<i>rèont, rond</i>
<i>cantata</i>	<i>chantée</i>	<i>metallea</i>	<i>mèaille, maille</i>
<i>rota</i>	<i>roue</i>	<i>votare</i>	<i>vouer</i>
<i>minuta</i>	<i>uenuë</i>	<i>maturum</i>	<i>mœur, mûr</i>

T a dû se développer entre deux voyelles à peu près comme devant une liquide (§ 383): *vita* > *vida* > *viðe* > *vie*. L'étape [d] se trouve dans les inscriptions: *imudavit* = *immutavit* (CIL, II, 462); *Epicadi* (*ib.*, IV, 110); *extricado* (*ib.*, III, 3620); *amada* (*ib.*, VI, 26552). L'étape [ð] remonte probablement au gallo-roman; certaines transcriptions allemandes paraissent établir qu'elle existait déjà au VIII^e siècle. La spirante dentale se conserve dans les textes jusqu'au commencement du XII^e siècle; les Serments de Strasbourg la marquent par *dh*: *aiudha, cadhuna* (αατá + una), *Ludher* (Lotharium); dans les autres vieux textes, on trouve *d* ou *th*: *espede* (Enlalie), *presentede* (*ib.*), *contrede* (St. Alexis), *honurede, honurethe* (*ib.*), *vide, vithe* (*ib.*), etc. Il est probable que, dans la langue parlée, on a hésité longtemps entre *viðe* et *vie*. L'espagnol moderne nous offre un parallèle curieux: *amado* (*amatum*) se prononce [amaðo], rarement [amado], et dans le parler familier [amao]; il semble que cette fluctuation dure depuis plus d'un siècle. De même, en danois, le parler vulgaire néglige

souvent le [ð] que garde la prononciation plus soignée; on entend ainsi *vrie* à côté de *vide*.

MOTS D'EMPRUNT. *Autorité, bette, créateur, date, disputer, imiter, inviter* (vfr. *envier*, d'où à l'*envi*), *maturité, métal, motif, mutiler, natif, nature, noter, poète, prophète, rotonde* (comp. *ronde*, de *reonde*), *stature* (vfr. *estëure*), *visiter, vitalité*, etc. Dans d'autres mots, venus de l'italien où du provençal, on trouve *D: cadenas* (prov. *cadenat*), *défundude* (**defenduta*), *médaille* (*metallea*), *Adour* (*Aturem*), *Lodève* (*Luteva*).

IV. T FINAL.

387. T final peut être libre ou appuyé.

1^o T final libre s'amuit:

<i>amat</i>	<i>aime</i>	<i>nepotem</i>	<i>neveu</i>
<i>gratum</i>	<i>gré</i>	<i>votum</i>	<i>vœu</i>
<i>finitum</i>	<i>fini</i>	<i>scutum</i>	<i>écu</i>
* <i>alnetum</i>	vfr. <i>aunoi</i>	<i>minutum</i>	<i>menu</i>

Dans les plus anciens textes, la dentale se conservait comme spirante, sourde [p] ou sonore [ð], selon le commencement du mot suivant; on écrit *t*, rarement *d* (St. Alexis). Au XI^e siècle, la spirante disparaît presque partout de l'orthographe comme de la prononciation: *donet* > *done*, *gret* > *gré*, *perdut* > *perdu*, *fut* > *fu*, *chantat* > *chanta*, *servit* > *servi*, etc. (on la conserve dans quelques patois du Nord et de l'Est jusque dans le XIV^e siècle; voir *Romania*, XXX, 104). Plus tard, on a réintroduit le *t* dans les verbes après un *i* ou un *u* accentué: *servit*, *écrivit*, *valut*, *fut* (mais *chanta*, *aima*, *chante*, *aime*, etc.); voir II², § 53. Pour les noms, la restauration orthographique du *t* a eu lieu dans *salut*, autrefois *salu*, de *salutem*.

CAS ISOLÉ. *Sitim* > vfr. *seid*, *sei*, et déjà au XIII^e siècle *seif* (§ 503,3).

MOTS D'EMPRUNT. *Appétit, attribut, célibat, couplet, dévot, discret, érudit, esprit, état, légat, secret, soldat* (cf. § 44), *statut, subit*, etc. Parfois le *t* final se prononce: *accessit*, *aconit*, *brut*, *dot* (§ 32), *fat*, *introït*, *mat*, *vivat*, etc. Un grand nombre de mots

d'emprunt se terminent par un *e* muet: *illicite, implicite, insolite, rite, site, tacite*, etc.

2^o T final appuyé se conservait au moyen âge: *partem* > *part*, *amantem* > *amant*, *hostem* > *ost*, *septem* > *set*, *factum* > *fait*, *dictum* > *dit*, *fac(i)t* > *fait*, *leg(i)t* > *lit*, *deb(e)t* > *deit*, etc. Dans la langue moderne, le *t* final de tous ces mots ne s'entend plus (§ 315); on conserve pourtant, devant une pause et devant une voyelle, quelques traces de l'ancienne prononciation: *Dire à quelqu'un son fait* [fɛt]; *Charles sept* [sɛt]; *il y en a huit* [ɥit], etc.; *un guet-apens*; *un brillant orateur*; devant une église; *ils sont à moi*; *vingt hommes*; *vingt et un*; *pot-au-feu*; *mot à mot*; *un petit homme*, etc. (voir Manuel phonétique, § 164). Malgré son amuïssement, le *T* final primitivement appuyé s'est conservé dans l'écriture, excepté dans *plan*, altération de *plant* (subst. verb. de *planter*), et *repas*, qui s'écrivait au moyen âge *repast* (lat. *pastum*). Dans *marchand* (vfr. *marchēant*) et *lézard* (vfr. *lesert*), il y a eu confusion de suffixes. *T* a disparu dans les mots composés *babeurre* (< *bat beurre*), *chafouin* (< *chat fouin*), *morfil* (< *mort fil*), *néanmoins* (< *néant moins*), *plafond* (< *plat fond*), *vaurien* (< *vaut rien*), *verjus* (< *vert jus*).

MOTS D'EMPRUNT. *Est, lest, ouest, zest, Christ, whist, toast, malt, indult*. *T* s'amuït après une voyelle nasale: *accent, corpulent*, et après un *c* tombé: *conflit, contrat, déset, défunt, édit, effet, objet, préfet, projet, sujet*, etc.

REMARQUE. *T* appuyé devenu final par l'amuïssement d'un *e* féminin disparaît souvent dans le parler vulgaire. Les groupes: *-iste, -este, -uste, -exte*, se réduisent à *-isse, -esse, -usse, -exe*; nous en avons donné des exemples ci-dessus (§ 382,2, Rem.). Ajoutons ici *-ecte* qui peut se réduire à *-eque*: V'là des insecqu's par tourbillons (J, Rictus, *Les soliloques du Pauvre*, p. 182).

V. TT.

388. Le groupe *TT* se réduit à un *T* simple.

1^o TT final. Exemples: *muttum* > *mot*, *cattum* > *chat*.

2^o TT intervocalique. Dans ce cas, l'orthographe moderne a rétabli le groupe latin: *mittat* > *mete* > *mette*, *matta* > *nate* > *natte* (§ 320), *gutta* > *goute* > *goutte*. La réduction du *t*

double est postérieure au changement du *t* simple intervocalique (§ 386): *rota* > *roue*, mais *gutta* > *goutte*.

Un *t* double ne s'entend de nos jours que dans quelques rares mots d'emprunt: *littoral*, ou dans les rencontres de mots ou de syllabes, par l'amuïssement d'un *e* féminin: *une violente tempête* [ynvjɔlɑ̃ttɔ̃pɛ:t], *netteté* [nɛtte], *honnêteté* [ɔnɛtte].

D.

389. SORT GÉNÉRAL DE D.

1^o D se maintient au commencement d'un mot: *dentem* > *dent*; au commencement d'une syllabe, après consonne: *chorda* > *corde* (§ 390).

2^o D se change sporadiquement en *T* et en *F*.

3^o D non initial s'amuït devant une consonne: *rid(e)re* > *rire* (§ 391, § 392); entre deux consonnes: *mand(u)care* > *manger* (§ 393); entre deux voyelles: *nuda* > *nue* (§ 394); à la fin des mots: *fidem* > *foi* (§ 395).

I. D INITIAL.

390. D initial persiste sans changement.

1^o **D initial d'un mot**: *dentem* > *dent*, *durum* > *dur*, *dolorem* > *douleur*. Sur *DJ*, voir § 475.

2^o **D initial d'une syllabe**, après consonne: *chorda* > *corde*, *mandare* > *mander*, *smaragdum* > *émerande*, *cal(i)da* > *chaude*, *rig(i)da* > *raide* (§ 159, Rem.).

CAS ISOLÉS. *D* > *T*, par assimilation progressive: *nitida* > *nete*, *nette*; *putida* > vfr. *pute*; *mūcidum*, pour *mūcidum* (influence de *mūsteum*) > *moiste*, *moite*. *D* > *T*, par étymologie populaire: *demandibuler* (dér. de *mandibule*) > *démantibuler* (sous l'infl. de *démanteler*?). *D* s'est amuï dans les mots d'emprunt: *pâle* (*pallidum*), *rance* (*rancidum*).

FORMES ANALOGIQUES. *Prendant* (*prendentem*), *prendons*, *prendais*, *prende*, etc., ont été remplacés par *prenant*, *prenons*, *prenais*, *prenne*, etc., probablement sous l'influence de *tenant*, *tenons*, *tenais*. A côté de *respondons*, *répondez*, on a en vfr. *responons*, *responez*, sous l'influence de *repondre*. Cf. II², § 40,2 et 3.

II. D NON INITIAL + CONSONNE.

391. D devant une liquide disparaît:

cathedra (§ 138).	<i>chaire</i>	quadraginta	<i>quarante</i>
cred(e)re	<i>croire</i>	desid(e)rare	<i>désirer</i>
rid(e)re	<i>rire</i>	mod(u)lum	<i>moule</i>
hed(e)ra (§ 489,1)	<i>lierre</i>	Red(o)nis	<i>Rennes</i>
claud(e)re	<i>clore</i>	Rhod(a)num	<i>Rhône</i>
quadratum	<i>carré</i>		

L'explosive sonore, avant de tomber, est d'abord devenue spirante [d > ð]: rid(e)re > *riðre* > *rire* (comp. § 383). L'étape spirante est encore représentée dans les plus vieux textes: *edre* (Jonas), *creidre* (Eulalie), etc. Rappelons aussi la forme espagnole *Roldan*, qui ne peut remonter qu'à *Rodlant* (Hruodlandus), forme qui a dû précéder *Rollant*, *Roland*.

CAS ISOLÉ. Le groupe DL paraît s'être changé en GL (comme *tl* > *cl*; § 341,3): rad(u)la > vfr. *railte*, tringle, barreau; comp. *querqued(u)la* > *sarcelle*,

MOTS D'EMPRUNT. *Cadre*, *cèdre*, *escadre*, *escadron*, *goudron*, *admirer*, *cadmie*, *considérer* (vfr. *consirer*), etc. Remarquez *Ariane* (< *Ariadne*).

392. Devant les autres consonnes (excepté *s*, *j*), D disparaît sans laisser de traces:

advocatum	<i>avoué</i>	rad(i)cina	<i>racine</i>
advenire	<i>avenir</i>	med(i)cina	vfr. <i>meicine</i>
vidua (§ 262,3)	<i>veuve</i>	judicare (§ 401,2)	<i>juger</i>
duod(e)cim (§ 403,2)	<i>douze</i>		

DS se développe, comme **TS** (§ 384), en *z* [ts], réduit, au XIII^e siècle, à [s]: nudus > *nuz* > *nus*, grandis > *granz*, pedes > *piez* > *pies*, *pieds*, fides > *feiz* > *feis*, *fois*, vides > *veiz* > *veis*, *vois*. Dans quelques mots, DS s'est assimilé: ad satis > *assez*, adsalire > *assaillir*.

DJ, voir § 475.

MOTS D'EMPRUNT. Dans les mots savants commençant par *ad*, on ne prononçait pas autrefois le *d*; on disait *averbe*,

adjectif, aversaire, aversité, amonition. Pourtant, comme l'orthographe maintenait le *d*, il a fini par s'introduire dans la prononciation: *adjectif, adverbe*, etc. (comp. § 119); il faut excepter les mots *amodier, aperception, avent, avocat*. Pour *avenir* et *advenir*, voir § 119.

393. D entre deux consonnes s'amuit: *mand(u)care* > *manger*, *pend(i)care* > *pencher*, *vend(i)care* > *venger*, *und(e)cim* > *onze*. D reste si la dernière consonne est R: *perd(e)re* > *perdre*, *mord(e)re* > *mordre*, *find(e)re* > *fendre*, *fund(e)re* > *fondre*, etc.; comp. le D qui se développe après L, N, S [z] et devant R (§ 498). Sur le groupe NDJ, voir § 475,3.

III. D INTERVOCALIQUE.

394. D intervocalique s'amuit:

<i>cauda</i>	<i>queue</i>	<i>audire</i>	<i>ouïr</i>
<i>crnda</i>	<i>crue</i>	<i>sudare</i>	<i>suer</i>
<i>nuda</i>	<i>nue</i>	<i>videre</i>	<i>vëoir, voir</i>
<i>*ridam</i>	<i>rie</i>	<i>cadere</i>	<i>chëoir, choir</i>
<i>laudat</i>	<i>loue</i>	<i>Cadurcis</i>	<i>Cahors</i>

Avant de s'amuïr, [d] a passé par [ð] (comp. § 386): *audire* > *oðir* > *oïr, ouïr*. La spirante dentale n'a disparu complètement qu'au commencement du XII^e siècle; les Serments de Strasbourg la marquent par *dh*: *Lodhuuigs*, les autres vieux textes par *d* ou *th*: *adunet* (Eulalie), *lauder* (St. Léger), *fideilz* (St. Alexis), *lethece, ledece* (*ib.*), etc.; comp. § 386. La chute de la dentale s'est effectuée d'abord entre deux voyelles identiques; dans des chartes du X^e siècle provenant de la région entre Langres et Mâcon, on trouve les graphies *Aalsenda, Ermendraa, Aalaidis*, etc.

MOTS D'EMPRUNT. *Adorer* (vfr. *aorer*), *cadavre, céder, commodé, crédit, crédule, crudité, fidèle* (comp. *féal*), *fraude, habitude, humide, modérer, nudité, odeur, pédestre, perfide, remède, solide, stupide*, etc.

REMARQUE. Un passage apparent de *d* à *r* se trouve dans le langage des marins, où l'on dit *suroi* (écrit *suroît*) pour *sud-ouest*; il faut y voir une influence analogique de *nord-ouest*, que les marins prononcent *norouê*, sans lier le *d*; comp.: *le hasar(d) a fait la chose*. Voir O. Jespersen, *Fonetik*, p. 445.

IV. D FINAL.

395. D final peut être libre ou appuyé.

1^o **D final libre** s'amuît:

<i>crudum</i>	<i>cru</i>	<i>vadum</i>	<i>gué</i>
<i>nudum</i>	<i>nu</i>	<i>fidem</i>	<i>foi</i>
<i>gradum</i>	<i>(de)gré</i>	<i>mercedem</i> (§ 403,2)	<i>merci</i>

Dans les plus anciens textes, la dentale se conservait, probablement comme spirante, [ð] ou [p] selon la position du mot; la spirante paraît s'être amuïe dès le XI^e siècle. Pour les monosyllabes, on a eu longtemps des doublets: *ad*, *od* (a *pud*) et *qued* devant une voyelle, *a*, *o* et *que* devant une consonne; par une fausse analogie, on a même ajouté un *d* mobile à quelques mots qui n'y avaient aucun droit: *ne*—*ned*, *se*—*sed* (cf. en italien *ned* et *sed*). L'orthographe savante de la Renaissance a réintroduit *d* dans beaucoup de mots; nous avons conservé *nid*, *næud* et *pied* (§ 97). Un *D* final prononcé n'existe que dans les mots d'emprunt: *Cid*, *David*, *Bagdad*, *Sud*, *Talmud*, et devant un *e* muet: *coude* [kud], *aide* [ɛd], *cède* [sɛd], etc.

REMARQUE. Les mots en -a d (o), -ë d (o), -ö d (o) présentent plus ou moins sporadiquement, à côté des formes où *D* est tombé, des formes où il est remplacé par *F*: **bladum* > vfr. *blef* (encore dans E. Deschamps, IX, v. 58); *modum* > vfr. *muef*; *nidum* > vfr. *nif*; germ. *allod* > vfr. *alluef*; germ. *bed* > vfr. *bief*; germ. -*bod* > vfr. -*buef*, conservé dans des noms de lieux: *Elbeuf*, *Paimbeuf*, *Quillebeuf*, et des noms de personnes: *Marbeuf*, *Tubeuf*; germ. *feod* > *fief*. L'origine de cet *F* est obscure. On a voulu y voir le résultat d'une analogie: *bues*, *buef* aurait amené *mues* (pour *muez*), *muef*. Une explication phonétique nous paraît plus acceptable, et, comme point de départ de *f*, nous admettons une spirante interdentale (comme le [ð] espagnol dans *doce*): ces deux phonèmes sont en effet très rapprochés et se confondent facilement; en russe le ð grec est devenu *f*: *Theodor* (Θεόδωρος) > *Feodor*, *Martha* (Μάρθα) > *Marfa*; en anglais vulgaire on entend *nuffin* pour *nothing*, etc. Comp. G. Paris, *Mélanges linguistiques*, p. 340, note 3.

2^o **D final appuyé** devient *T*:

<i>grandem</i>	vfr. <i>grant</i>	<i>cal(i)dum</i>	vfr. <i>chalt</i>
<i>profundum</i>	vfr. <i>parfont</i>	<i>frig(i)dum</i>	vfr. <i>froit</i>
<i>tardum</i>	vfr. <i>tart</i>	<i>rig(i)dum</i>	vfr. <i>roit</i>

La dentale se prononçait encore au XVI^e siècle. Tabourot (1587) recommande de dire: *Il fait froit. Il est lait*. Dans la langue moderne, la dentale ne s'entend que devant une voyelle: *Un grand homme* [ægrātōm], *un profond abîme* [æprofōtabi:m], *un froid hiver* [æfrwativē:r], *quand il vient* [kātivjē]. Si, dans ces exemples, l'ancienne prononciation s'est-maintenue, l'orthographe s'est modifiée; au XVI^e siècle, on a presque partout réintroduit le *d* étymologique: *chaud, froid, grand, lourd, profond, quand, rond, sourd, tard*. On continue pourtant à écrire *souvent* (subinde), *dont* (de unde) et *vert* (viridem); cette dernière forme a été conservée à cause du féminin *verte* (II², § 413,7).

V. D D.

396. Un *D* double n'existe que dans les mots d'emprunt, tels que *Edda*, ou dans les rencontres de mots ou de syllabes, par l'amnïssement d'un *e* féminin: *là-dedans* [laddā], *beaucoup de daues* [bokuddam]. Voir *Manuel phonétique*, §§ 126—132.

C. EXPLOSIVES PALATALES.

397. On avait en latin la palatale sourde [k], dans *cura*, *quare*, *carrns*, *cervus*, et la palatale sonore [g], dans *gula*, *galbinus*, *gelare*. Le lieu de l'articulation des palatales dépend de la nature de la voyelle suivante (parfois, précédente): devant les voyelles d'arrière (»back vowels«), *o*, *u* [u], on articule une postpalatale; devant *a*, une médiopalatale; devant les voyelles d'avant (»front vowels«), *e*, *i*, une prépalatale (l'influence de la voyelle précédente se fait sentir dans les combinaisons *oca*, *uca*, *aca*; non dans *oce*, *uće*, *ace*). Cette différence d'articulation, qui se retrouve, plus ou moins marquée, dans toutes les langues (comp. en français moderne *cou*, *cas*, *qui*, et *goût*, *gars*, *gui*), n'est pas notée par l'orthographe ordinaire; elle est aussi assez mince au point de vue acoustique, mais au point de vue physiologique, elle est très notable; aussi voyons-nous que les trois palatales aboutissent, dans les parlers néo-latins, à des résultats très différents, ce qui ne pourrait avoir lieu si elles avaient, comme on le pensait autrefois, un même son.

REMARQUE. Pour l'explosive sourde, l'alphabet latin nous offre, en certains cas, trois caractères pour les trois variétés. La postpalatale est désignée par **q**, devant un *u* non syllabique: *quare*, *qualis*, *quum*, etc.; la médio-palatale, par **k**, devant *a*: *kalendarum*, *Karthago*; la prépalatale, par **c**, devant *e* ou *i*: *centum*, *cingere*.

C.

398. SORT GÉNÉRAL DE C.

1^o C reste au commencement d'un mot devant une consonne et devant *o*, *u*: *crucem* > *croix*, *collum* > *cou*; à l'intérieur des mots, après une consonne, devant *o*, *u*: *sarcophagum* > *cercueil*, *arcum* > *arc* (§ 399—400).

2^o C devient [ʃ] devant *a*, au commencement d'un mot: *carum* > *cher*, et après une consonne: *arca* > *arche* (§ 401—402).

3^o C devient [s] devant *e*, *i*, au commencement d'un mot: *cera* > *cire*, et après une consonne: *mercedem* > *merci* (§ 403—404).

4^o C aboutit à [z], tout en dégageant un *i*, s'il se trouve entre deux voyelles dont la dernière est *e*, *i*: *racemum* > *raisin* (§ 416).

5^o C aboutit à [j] devant *S*, *T*, *R*: *factum* > *fait*, et parfois devant ou après *a*: *baca* > *baie*, *fac* > *fai(s)*.

6^o C s'amuït devant (parfois, après) *o*, *u*: *securum* > *sœur*, *sûr*, *jocat* > *joue* (§ 414, § 415,1), *amicum* > *ami* (§ 417,1).

I. C INITIAL.

399. C + consonne reste sans changement:

<i>clavem</i>	<i>clef</i>	<i>credere</i>	<i>croire</i>
<i>clarum</i>	<i>clair</i>	<i>crucem</i>	<i>croix</i>

CAS ISOLÉS. Dans quelques mots, la sourde est devenue sonore. De bonne heure *crassus* est devenu *grassus* (sous l'influence de *grossus*), d'où *gras*. C > G dans *glas* (*classicum*), *gratler* (germ. *krattôn), *gril* (*craticulum*), *grille* (*craticula*), *groseille* (dér. de l'all. *kraus*, dans *kraus-beere*?); *grotte* est emprunté de l'ital. *grotta* (*crypta*). On

disait au moyen âge *gravanter, greanter, grisolite, grisoprase*, etc.; ajoutons que *Claude* s'est longtemps prononcé *Glaude*, dans *prunc de reine-Claude*.

REMARQUE. Dans les mots commençant par **qu** [kw], la palatale reste sans changement, et la labiale s'amuit (§ 452): on écrit tantôt *c*: *quare* > *car*, *quomodo* > *conune*, *quadratum* > *carré*, *quadragesima* > *carême*, *quietum* > *coi*; tantôt *qu*: *quando* > *quand*, *qualem* > *quel*, *quatuor* > *quatre*, *quartum* > *quart* (comp. *écarter*), *quindecim* > *quinze*, *quadraginta* > *quarante*. Dans quelques mots, l'élément labial a disparu par dissimilation (§ 114) avant le VII^e siècle, et la palatale, se trouvant devant une voyelle d'avant, s'est échangée: *quinque* > **cinque* (§ 513) > *cing*; *quinquaginta* > **einquaginta* > *cinquante*. *Querquedula* > **cercedula* > *sarcelle*. Comp. *quiritare* > *crier* (§ 260).

400. C suivi d'*O* ou d'*U* se maintient sans changement.

1^o C (+ o, u) initial d'un mot reste [k]; on écrit **c**, **ch** ou **qu**:

<i>cornu</i>	<i>cor</i>	<i>coda</i> (§ 188)	<i>queue</i>
<i>coxa</i>	<i>cuisse</i>	<i>coagulare</i>	<i>cailler</i>
<i>cor</i>	<i>cœur</i>	<i>cumulare</i>	<i>combler</i>
<i>chorum</i>	<i>chœur</i>	<i>cubitum</i>	<i>coude</i>
<i>cotem</i>	<i>queux</i>	<i>culum</i>	<i>cul</i>
<i>coquus</i>	<i>queux</i>	<i>cogitare</i>	<i>cuidier</i>

MOTS D'EMPRUNT. Un adoucissement en **g** s'observe dans quelques mots empruntés: *gonfler* < it. *gonfiare* (conflare); *golfe* et *gouffre* < it. *golfo* (ζόλπος), *gourde* < prov. *cougourdo* (cucurbita).

2^o C (+ o, u) initial d'une syllabe après une consonne reste [k]; on écrit **c** ou **qu**:

<i>sarcophagum</i>	<i>cercueil</i>	<i>percurrere</i>	<i>parcourir</i>
<i>episcopum</i>	<i>évêque</i>	<i>male contentum</i>	<i>malcontent</i>

La palatale est devenue sonore dans *verecundia* > *vergogne*, mot demi-savant.

REMARQUE. Pour les mots en -*Yeus*, dont le développement n'est pas tout à fait clair, on trouve ordinairement une chuintante sonore: *Gemeticus* < *Junièges*, *medium* > vfr. *miège*, *hereticum* > vfr. *herege*, *salvaticum* > *sauvage*, (*caseum*) *formaticum* > *fromage*; on trouve la chuintante sourde dans les mots où -*ticus* est précédé d'une consonne: *porticum* > *porche*, *Aventicum* > *Avenche*, (*pagum*) *Perticum* > *le Perche*. Notcz encore *clerium* > *clerc*, *sanetum* *Cyricum* > *Saint-Cyr*, *rusticum* > *ruiste*, *ruste*, *rustre* (§ 504, s). *Canonieum* > *chanonie* > *chanoine*, mot demi-savant.

401. C suivi d'A se change en [ʃ], qu'on écrit **ch**.

1^o C (+ a) initial d'un mot:

carum	cher	carbonem	charbon
cantat	chante	cantare	chanter
campum	champ	cambiare	changer
cal(a)mum	chaume	capillum	cheveu
causa	chose	caballum	cheval
caulem	chou	catena	chaîne

CAS ISOLÉS. Quelques mots présentent la chuintante sonore [ʒ] au lieu de la sourde [ʃ]: *germandrée* (altération de *chamædrys*); notons aussi *geôle* et *girofle* dont les primitifs (*caveola* et *caryophyllon*) avaient changé leur *c* en *g* déjà en latin vulgaire.

MOTS D'EMPRUNT. *Cab*, *cabale*, *cabane*, *cabaret*, *cabillaud*, *cacatois*, *cadavre*, *cadeau*, *cadence*, *cadène*, *cadet*, *caduc*, *café*, *calamité*, *calandre*, *calebasse*, *calèche*, *calice*, *calme*, *calouniateur*, *calvitie*, *canisard*, *campestre*, *canal*, *candélabre*, *canonisation*, *cantate*, *capituler*, *caporal*, *carafe*, *caraubole*, *caravane*, *caresse*, *caricature*, *cascade*, *castagnettes*, *causer*, etc. Dans plusieurs mots à demi savants, le groupe *ca* est représenté par *cha* (au lieu de *che*; § 194): *chapelle*, *chapitre*, *charité*.

DOUBLET. Dans quelques cas, la forme savante a remplacé une ancienne forme populaire: *calonne* — vfr. *chalonge*; *canaille* — vfr. *chienaille*; *capitaine* — vfr. *chevetaigne*. Dans d'autres cas, on a conservé la forme populaire à côté du nouveau mot d'emprunt: *cadène* — *chaîne*, *caisse* — *châsse* (§ 169, Rem.); *caleçon* — *chausson*; *canarade* — *chambrée*; *camp* — *champ*; *campagne* — *champagne*; *canal* — *chenal*; *cancre* — *chaucres*; *cap* — *chef*; *cape* — *chape*; *capital* — *cheptel*; *captif* — *chétif*; *carbonnade* — *charbounée*; *carguer* — *charger* (§ 401, 2); *carnage* — *charnage*; *carogue* — *charogue*; *carte* — *charte*; *castel* — *château*; *cause* — *chose*; *cavalcade* — *chevauchée*; *cavalerie* — *chevalerie*.

2^o C (+ a) initial d'une syllabe, après une consonne:

arca	arche	mercatum	marché
furca	fourche	circare	chercher
bucca	bouche	mast(i)care	mâcher
sicca	sèche	coll(o)care	coucher
vacca	vache	peccatum	péché

Dans d'autres mots, la langue littéraire actuelle présente la chuintante sonore [ʒ] au lieu de la sourde: *berb(i)carium* > *berger*; *carr(i)care* > *charger* (en vfr. aussi *charchier*; comp. *carcatus* dans le glossaire de Reichenau et it. *carcare*); *cler(i)catum* > *clergé*; *del(i)catum* > vfr. *delgié*; *fabr(i)care* > *forger*; **fil(i)caria* > *fougère* (vfr. *feuchière*, Coquillart, I, 79); *fod(i)care* > *fouger*; *jud(i)care* > *juger*; *mand(u)care* > *manger*; **plumb(i)care* > *plonger*; **tardicare* > vfr. *targer*; *vend(i)care* > *venger* (comp. *revanche*), etc. *Bercaïl*, qui remplace *bergeail*, est une forme picarde.

REMARQUE. Nous retrouvons le développement en *ch* dans la plupart des proparoxytons en *-ica*, dont la voyelle intervocalique a dû, par conséquent, disparaître avant l'altération du *c* intervocalique en yod (§ 413,2): *Basil(i)ea* > *Basoche*, *dies domen(i)ea* > *dimanche*, *man(i)ea* > *manche*; *nat(i)ea* > *nache*, *pertiea* > *perche*, *revind(i)cat* > *revanche*. Pour les deux premiers de ces mots, qui sont demi-savants, on trouve aussi des formes avec *g*. Dans *fabriea*, la pénultième est restée plus longtemps à cause du groupe de consonnes précédent, et la palatale est devenue sonore: *fabrega* > *faurga* > *forge*; *gauge* (gallica) et *serge* (seriea) sont probablement empruntés de quelque dialecte. Le développement des autres mots en *-ica* est peu clair: *bettonica* > *bétonie*, *bétoine*; *sardoniea* > *sardonie*, *sardoine*. Sur *grammatica* > *grammaire*, voir § 475,4, Rem.

MOTS D'EMPRUNT. *Calcaire*, *cavalcade* (cf. *chevauchée*), *communiquer* (cf. *communier* et vfr. *comengier*), *fabriquer*, *occasion*, *pâques*, *Parques*, *bacchanal*, etc. *Carguer*, doublet de *charger* (*carricare*), est emprunté du provençal *cargar*.

402. Voici les étapes principales du développement de **c** (+ a) en **ch** [ʃ]:

1^o Le point d'articulation de la médiopalatale se déplace peu à peu en avant dans la bouche; par ce déplacement se développe un son transitoire fricatif qui finit par devenir un élément indépendant, et l'explosive se trouve transformée en une affriquée, en même temps que son articulation devient de plus en plus prépalatale, et enfin dentale: *carrum* > *karro* > *kjar* > *tʃar*. Cette affrication est postérieure à l'invasion des Francs, comme le montrent les mots d'emprunt germaniques: *Karl* > *Charles*; *Rīkhard* > *Richard*; *skara* > vfr. *eschier*; *marka* > vfr. *marche*, etc.; elle est en même temps antérieure à la contraction de *au* en *o* (§ 189): *causa* donne *chose*, comme *casa*, *chez*; donc, on entendait un *a* après la

palatale (*cosa aurait donné *cose*); par conséquent, elle a dû avoir lieu entre le VI^e et le VIII^e siècle, probablement vers la fin du VII^e siècle. Rappelons que l'affrication n'est pas commune à toute la région du Nord; elle n'a eu lieu ni en picard, ni en wallon, ni dans la région septentrionale du normand, où l'on conserve l'explosive intacte: *cose*, *camp*, *kevat*, *kier*. *Cage* (cavea), *côcher* (calcare) et *cauchemar* sont à regarder comme des emprunts au normanno-picard; on trouve aussi les formes affriquées *chage* (conservé comme nom de lieu) et *chaucher* (dans J. Thierry, 1564). La prononciation normande se retrouve dans plusieurs mots adoptés en anglais: *carry*, *carriage*, *carpenter*, *carnal*, etc. La prononciation picarde se retrouve dans plusieurs mots passés en néerlandais et dans les langues scandinaves (§ 24).

REMARQUE. La prononciation de [k] pour [ʃ] est généralement regardée comme un des picardismes les plus saillants. Voici une anecdote d'Henri Estienne: »Vous scavez que les Picards, eomme *Vn cat* et *Vn kien*, aussi disent ils *Attaquer* pour *Attacher*. Tesmoin celuy qui estant mené au gibbet aima mieux y estre attaché, pendu et estranglé, qu'espouser une fille qui estoit boiteuse. Car voyant qu'elle clochoit. prit ineontinent sa resolution: et dit à l'exceuteur: *Attaque attaque, elle cloque*» (*Deux dialogues*, etc., p. p. Ristelhuber, I, 130). Nous avons le contre-coup de cette particularité dans une historiette de Tallemant des Réaux: quand un M. *Camus* fut nommé intendant en Picardie, les gens du pays, croyant bien faire, l'appelaient M. *Chanus*, parce qu'ils savaient qu'on devait dire un *chat* et non un *cal*.

2^o Dans la plus ancienne période du français, la palatale affriquée se prononçait [tʃ], orthographiée **ch**; on disait: [tʃar] (*char*), [tʃāmp] (*champ*), [tʃāntə] (*chante*), [tʃozə] (*chose*), [tʃəval] (*cheval*), etc. Cette prononciation, attestée par la transcription des mots d'emprunt français en moyen-haut-allemand et en moyen-néerlandais: *tschapel*, *tschevalier*, *Ritschard*, etc., s'est conservée dans plusieurs patois modernes, notamment le lorrain et le wallon. Nous la retrouvons également dans les mots français adoptés en anglais avant le XIII^e siècle: *chain*, *chair*, *challenge*, *chamber*, *chamberlain*, *champion*, *chance*, *chancel*, *cancellor*, *chandler*, *change*, *channel*, *chant*, *chapel*, *chaplain*, *chapter*, *charge*, *chief*, *butcher*, etc.; notons aussi la forme *natch*, dont l'orthographe reproduit l'ancienne prononciation de *nièche*.

REMARQUE. L'affriquée [tʃ] est inconnue au français moderne (cf. § 307, 2); dans les mots d'emprunt, on la remplace généralement par *ch*; voir § 116.

3° Au XIII^e siècle, l'affriquée *ch* [tʃ] perd son élément explosif et se réduit au simple son chuintant [ʃ]; l'orthographe reste intacte. Cette prononciation se reflète dans les transcriptions allemandes: *schachtelân*, *schanze*, *schanzune*, *schapel*, *schalmie*, etc.; nous la retrouvons également dans tous les mots d'emprunt français adoptés en anglais après le XIII^e siècle: *chagrin*, *chaise*, *chamade*, *champagne*, *chancre*, *charlatan*, etc.

403. C suivi d'E ou d'I se change en [s] qui s'écrit **c** (ou sporadiquement **s**); pour le développement historique, voir § 404.

1° **C (+ e, i) initial d'un mot:**

<i>centum</i>	<i>cent</i>	<i>cerebellum</i>	<i>cerveau</i>
<i>cera</i>	<i>cire</i>	<i>cessare</i>	<i>cesser</i>
<i>cervum</i>	<i>cerf</i>	<i>cinerem</i>	<i>endre</i>
<i>cælum</i>	<i>ciel</i>	<i>cinctura</i>	<i>ceinture</i>
<i>cepa</i>	<i>cive</i>	<i>civitatem</i>	<i>cité</i>

On écrit *sangle*, *serfonir*, et parfois *siller* (comp. *dessiller*; IV, § 346), pour *cengle* (*cingula*), *cerfonir* (**circumfodire*), *ciller* (dér. de *cil* < *cilium*).

CAS ISOLÉS. Quelques mots présentent *ch* au lieu de *c*: *chercher* < vfr. *cerchier* (*circare*) est dû à une assimilation (§ 507,1); *chirurgie* et *chirurgien* ont remplacé *cirurgie* et *cirurgien* sous l'influence de l'orthographe latine *chirurgia* (comp. § 119). On peut citer aussi quelques mots empruntés de l'italien comme *chicorée* (< it. *cicorea*), ou influencés par l'italien, comme *chiffre* (it. *cifra*) et *Chypre* (it. *Cipro*), dont les formes primitives sont *cifre* (§ 44,3) et *Cypre*.

2° **C (+ e, i) initial d'une syllabe** après consonne:

<i>mercedem</i>	<i>merci</i>	<i>pull(i)cenum</i>	<i>poussin</i>
<i>monticellum</i>	<i>moncean</i>	<i>poll(i)cem</i>	<i>pouce</i>
<i>porcellum</i>	<i>pourceau</i>	<i>pōm(i)cem</i> (§ 226)	<i>ponce</i>
<i>pull(i)cella</i>	<i>pucelle</i>	<i>rum(i)cem</i>	<i>ronce</i>
<i>rad(i)cina</i>	<i>racine</i>	* <i>herp(i)cem</i>	<i>herse</i>
<i>ram(i)cellum</i>	<i>rinceau</i>	<i>pant(i)cem</i>	<i>panse</i>
<i>baccinum</i>	<i>bassin</i>		

CAS ISOLÉS. On trouve la sonore [z] dans *onze* (undecim), *douze* (duodecim), *treize*, *quatorze*, *quinze*, *seize*; *consin* (*cullicinum, de culex) est probablement un mot dialectal.

REMARQUE. Dans quelques mots d'emprunt, la graphie *ch* (χ) est rendue par *ch*; on prononce [ʃ]: *chimie*, *chimère*, *chérubin*, *Chine*, *architecte*, *monarchie*, *archi-*, etc., ou, dans les mots plus récents, [k]: *chiragre*, *chiromancie*, *chénopode*, *orchestre*. Sur *archevêque* et *chirurgie*, voir § 119.

404. Pour le développement historique de *c* (+ *i*, *e*) en [s], on peut établir les points suivants:

1° Le *c* latin devant *e* ou *i* était sans aucun doute une explosive prépalatale; on prononçait *kentum*, *kera*, *kinis*, *kito*, etc. Cette prononciation s'est maintenue jusqu'à nos jours dans le sarde logodourien, où l'on dit *chentù*, *chera*, *chervu*, *chena*, *chehi*, *chibudda* (cæpulla), *chircare*, *chingere*, etc.; dans ce qui reste de l'illyro-roman (dialecte parlé jadis probablement dans toute la Dalmatie et même sur une partie du littoral de la Vénétie), le patois de l'île de Veglia (sur la côte de Croatie), où l'on dit: *caira* (cera), *kis* (caseum), *carviale* (cerebellum), *dic* (decem), etc. Nous la retrouvons également dans les mots empruntés à une époque ancienne par les langues germaniques: *Kirsche* (ceraseus), *Kiste* (cista), *Kicher* (cicer), *Kaiser* (Cæsar), *Keller* (cellarium); et de même, dans les mots latins passés en breton, en islandais et en anglo-saxon. Les faits épigraphiques et paléographiques viennent attester que le *c* prépalatal a gardé sa prononciation explosive peut-être jusqu'au VII^e siècle; un vase trouvé en Gaule, et qui appartient à la fin du VI^e siècle, porte, comme marque de fabrique, *ofikina Laurenti*.

2° L'explosive prépalatale *c* s'est altérée dans presque tous les parlers néo-latins (pour les exceptions, voir ci-dessus): elle a été remplacée par une affriquée, dont l'articulation et le développement varient selon les régions. Voici comment on peut se figurer cette altération du *c*, un des faits les plus curieux de la phonétique romane. En perdant peu à peu de son articulation nette, l'explosive finit par se continuer en un son fricatif: on ne dit plus [ke], mais à peu près [kje]. Le changement survenu attaque en même temps et le mode d'arti-

culation de l'explosive, et le lieu de son articulation, grâce à l'avancement dans la bouche du point de contact. La prépalatale s'altère ainsi en une consonne composée, une affriquée, dont les deux éléments palataux se changent lentement en éléments dentaux: l'explosive prépalatale [k] devient [t], et la fricative prépalatale [j] devient la chuintante [ʃ] ou la dentale simple [s]. De cette manière, *c* (+ *e*, *i*) aboutit à [tʃ] ou à [ts]; on ne sait si l'une de ces étapes est sortie de l'autre, ou si elles sont indépendantes entre elles.

3^o L'altération de la prépalatale a eu lieu à une époque différente dans chacune des régions qui la présentent. En gallo-roman, elle s'est probablement produite dans le courant du VII^e siècle; les gloses de Reichenau (§ 12), où *c* a la valeur de *ts*, nous présentent la transformation accomplie. L'affriquée *ts*, qui provient aussi de [k + j]: *faciam* > *face*, de [t + j appuyé]: *cantionem* > *chançon*, et de quelques autres combinaisons (§ 307,3), se maintient jusque dans le XIII^e siècle; on prononçait: [tsirə] (*cire*), [tsɛrf] (*cerf*), [mɛrtsi] (*merci*), et de même [fatsə] (*face*), [tʃǣntson] (*chanson*), [tʃatsə] (*chace*, *chasse*), [fɔrtsə] (*force*), [printsə] (*prince*), [tjɛrts] (*hierz*, *tiers*), [fats] (*faz*, remplacé par (*je fais*), etc., etc. Cette prononciation est attestée par plusieurs anciennes graphies, telles que *fazet*, (Serm. de Strasbourg), *manatce* (Eulalie), *domnizelle* (*ib.*), *czo* (*ib.*), etc.; par les transcriptions allemandes: *zinc*, *zendat*, *merzi*, *puzele*, *fianze*, et néerlandaises: *fortse*, *falsoen* (comp. en moyen danois *fadson* et *kantse*); par les transcriptions hébraïques: *lsindre* (*cendre*), *pietze*, *fortze*, *montsiel* (*monceau*), etc. Elle est encore vivante dans plusieurs mots passés en allemand: *Prinz*, *Pelz* (*pelisse*, vfr. *pelice*), *Franz*, *Mütze* (*aunusse*, vfr. *almuce*), et le vieux mot *Schanze* (*chance*).

REMARQUE. L'affriquée [ts] se retrouve, comme type fondamental de l'altération de la prépalatale, en hispano-roman, dans certains cantons ladins et dans une partie du domaine roumain. Partout ailleurs, à savoir en Italie et dans la plus grande partie des domaines roumain et ladin, la prépalatale s'altère en [tʃ]; ce même son s'est aussi développé dans la région normanno-picarde dans les cas qui ont donné [ts] dans le reste de la Gaule du Nord; ainsi, dans la région indiquée, on trouve *chirc*, *cherf*, *ichelle*, *merchi*, *brach*, *fach*, *tierch*, *comenchier*, *cachier* (*ehasser*), etc.; ce dernier mot se retrouve dans l'angl. *catch* (comp. le doublet *chase*, de *chacier*).

4^o L'affriquée [ts] perd, probablement dans le courant du XIII^e siècle, l'élément explosif et se réduit ainsi à la simple spirante sourde [s]; comp. la réduction de [tʃ] à [ʃ], § 402.

II. C INTÉRIEUR + CONSONNE.

405. Suivi d'une consonne, le *c* [k] intérieur se développe de différentes manières, selon la nature de la consonne.

1^o Dans les groupes CS (X), CT, CR, l'explosive disparaît en dégageant un yod qui se combine avec la voyelle précédente: *axem* > *ais*, *factum* > *fait*, *facere* > *faire* (§ 406—408). On a probablement passé par des formes mouillées (§ 305).

2^o Dans le groupe CL, l'explosive se fond avec la latérale, qu'elle mouille: *quac(o)la* > *caille* (§ 409).

3^o Dans quelques cas isolés, C devient G ou S tout en dégageant un yod: *acrem* > *aigre*, *gracilem* > *graisle*, *grêle*.

4^o Le groupe CV (QV) suit des voies particulières et embrouillées; voir § 411.

406. **CS.** Ce groupe, qui s'écrit par la lettre X, peut être libre (intervocalique) ou appuyé (suivi d'une consonne).

1^o **CS (X) libre** devient **is (iss)**:

<i>coxa</i>	<i>cuisse</i>	<i>axilla</i>	<i>aisselle</i>
<i>axem</i>	<i>ais</i>	<i>maxilla</i>	vfr. <i>maisselle</i>
<i>buxum</i>	<i>buis</i>	<i>exire</i>	vfr. <i>eïssir</i>
<i>exit</i>	vfr. <i>ist</i>	<i>laxare</i>	<i>laisser</i>
<i>Axona</i>	<i>Aisne</i>	<i>uxorem</i>	vfr. <i>oïssor</i>
<i>fraxinum</i>	<i>fraisne, frêne</i>		

On a réintroduit l' *x* étymologique dans *sex* > vfr. *sis* > *six*, et *sexaginta* > vfr. *soissante* > *soixante* (cf. § 97).

CAS ISOLÉS. Il y a eu assimilation entre les deux éléments du groupe [ks] dans *exagium* > *essai*, *examen* > *essaim*, **exaurare* > *essorer*.

MOTS D'EMPRUNT. *Auxiliaire*, *axiome*, *complexe*, *convexe*, *élixir*, *examen*, *fluxion*, *index*, *laxatif*, *lux*, *maxime*, *maxillaire*, *préfixe*, *prolix*, *rix*, *saxifrage*, *sexe*, *silex*, etc.; sur la prononciation

de *x* dans la langue moderne, voir *Manuel phonétique*, § 271. L'existence du groupe [ks] dans plusieurs mots d'emprunt est due à l'influence de l'écriture (§ 119); on trouve dans les auteurs des XV^e et XVI^e siècles *Alessandre, essemple, essentiel, prolisse*, etc.; Marot fait rimer *prolix* avec *propice*. Notons enfin que *exil* a remplacé l'ancien *eissil* (exilium).

2^o Devant un R, il se développe une consonne transitoire, un T (§ 499): *tex(e)re* > *listre*, *dux(e)runt* > vfr. *duistrent*.

3^o **CS appuyé.** Quand le groupe [ks] est suivi d'une consonne (excepté *r*), il se réduit déjà en gallo-roman, par l'amuïssement de la palatale, à *s* + *consonne*: *dextra* > *destra* (CIL, VII, 1336, 411) > vfr. *destre*; *dextrarium* > *destrarium* > *destrier*; *exclusa* > *esclusa* > *écluse*; **exligere* > *esligere* > *élire*; *extra* > *estra* > vfr. *estre*; *extraneum* > *estrange, étrange*; *juxta* > *justa* > *jouste, joute*; *juxtare* > *justare* > *jouster, jouster*; *sextarium* > *sestarium* > *sestier, setier*. Dans quelques cas, l'*x* a été réintroduit par réaction étymologique; ainsi *exploit* et *exploiter* étaient en vfr. *espleit* et *espleitier* (**explicite*).

REMARQUE. La réduction de [ks] à [s] devant une consonne est un phénomène qui se retrouve dans la langue moderne, où l'on entend, dans le parler négligé, *escuser, esclure, exprimer, expression, espress, esplication*, etc. Cette prononciation, que presque tous les théoriciens déclarent «d'une vulgarité révoltante», est pourtant très répandue, même parmi les gens cultivés. Le groupe *x* + *consonne* est parfois adouci par l'épenthèse d'une voyelle (voir § 494,2). Comp. *Manuel phonétique*, § 55, Rem. 1.

407. CT. Le groupe [kt] devient **it**, dont l'*i* se combine ordinairement avec la voyelle précédente:

<i>tracta</i>	<i>truite</i>	<i>Pictavum</i>	<i>Poitou</i>
<i>directa</i>	<i>droite</i>	<i>lĕctum</i>	<i>tît</i>
<i>dictum</i>	<i>dît</i>	<i>noctem</i>	<i>nuît</i>
<i>factum</i>	<i>fait</i>	<i>tĕctum</i>	<i>toît</i>
* <i>allactare</i>	<i>allaiter</i>	* <i>pectorina</i>	<i>poitrine</i>
<i>factorem</i>	<i>(bien)faiteur</i>	<i>tractare</i>	<i>trailer</i>
<i>lactuca</i>	<i>laitue</i>	<i>vectura</i>	<i>voiture</i>

La forme *pis* (pectus) est pour *piz*, qui se prononçait [pits]; voir § 384.

CAS ISOLÉS. *Luctare* > vfr. *luitier* > *luite*, *lutter* (comp. § 455,2); on disait *luite*, *luile*, *luiteur* encore au commencement du XVII^e siècle. Le groupe *ct* paraît s'être assimilé dans **auctoricare* > vfr. *otreier* (fr. mod. *octroyer*), *jactare* > **jettare* > *jeter* (comp. it. *gettare*), *ructare* (+ *ruptus*) > *rũptare* > **rottare* > *roter*.

Sur le développement de **ctj** (*factionem* > *façon*), voir § 474,4.

MOTS D'EMPRUNT. *Acte*, *contracter*, *dicter*, *docteur*, *doctrine*, *facteur*, *objecter*, *octobre*, *octroyer*, *réfectoire*, *rétracter* (vfr. *retraitier*), *respect* (comp. le doublet *répit*), etc. Grâce à une assimilation, on a prononcé autrefois, dans plusieurs de ces mots, *t* au lieu de *ct*; on trouve, par exemple, les graphies *dottrine*, *objetter*, *dilon*, *ottroyer*, etc. Dans beaucoup de mots savants, le *c* est tombé: *pratique* (*practicus*), *élique* (*hecticus*), *lutrin* (vfr. *letrin* < **lectrinum*), *auteur*, *autorité*; et surtout dans les mots en *-at*, *-et*, *-il*: *contrat*, *objet*, *présel*, *projet*, *sujet*, *conflit*, *édit*, etc. (à côté de *contact*, *exact*, *correct*, *direct*, *infect*, *convict*). Dans quelques mots, *c* s'écrit sans se prononcer: *aspect* [aspɛ], *respect* [rɛspɛ], etc.; voir *Manuel phonétique*, § 193.

408. CR. Le groupe [kr] devient **-ir**, dont l'*i* se combine ordinairement avec la voyelle précédente:

<i>fac(e)re</i>	<i>faire</i>	<i>confic(e)re</i>	<i>confire</i>
<i>duc(e)re</i>	<i>duire</i>	<i>dic(e)re</i>	<i>dire</i>
		<i>fec(e)runt</i> (II ² , § 182)	<i>firent</i>

Ajoutons *lacrima* > *lairme*, devenu *larne* au lieu de *lerme* (§ 245); *sacramentum* > *sairement*, devenu *serement* (§ 200), *serment* (§ 291); *coquere* > **cocere* (§ 411,1) > *cuire*; *cicer* > vfr. *ceire*, *cerre*, remplacé par *chiche*, d'origine incertaine.

Vu leur apparition assez tardive en vfr., *plaire* et *taire* semblent non pas issus de *plac(ē)re* et *tac(ē)re*, mais tirés des futurs *plairai*, *tairai* (cf. II², §§ 75,1 et 79,2). Il en est de même de *nuire* et de *luire*.

CAS ISOLÉS. *Acrem* > *aigre*; *macrum* > *maigre*; *alacrem* > vfr. *alaigne*, changé en *allègre*; *socerum* > vfr. *soigre*.

MOTS D'EMPRUNT. *Acrobate*, *lacrymal*, *lavacre*, *lucre*, *lucratif*, *sacrement*, *sacrer*, *sacristie*, *secret*. Rappelons encore *migraine* (ἡμικρανία).

409. CL. Le groupe [kl] aboutit à *l* mouillé [Λ] (comp. § 352):

oc(u)lum	<i>œil</i>	canic(u)la	<i>chenille</i>
vermic(u)lum	<i>verneuil</i>	corbic(u)la	<i>corbeille</i>
*fenuc(u)lum	<i>fenouil</i>	quac(o)la	<i>caille</i>
genuc(u)lum	vfr. <i>genouil</i>	acūc(ũ)la (§ 414)	<i>aiguille</i>

CAS ISOLÉS. Dans quelques mots d'introduction postérieure, le groupe *cl* est devenu *gl*: *aboculum > *aveugle*; aquila > *aigle*; aquilentum > vfr. *aiglent*, d'où *églantier*; buculum > *bugle*, *beugle*, d'où *beugler*; ecclesia > *église*; jocularorem > vfr. *jo(n)gleor* > *jongleur*; matricularium > vfr. *marreglier*, *marglier*, altéré en *marguillier*. Gracilem a donné *graisle* *gresle*, *grêle* (comp. § 410).

MOTS D'EMPRUNT. *Cénacle*, *miracle*, *obstacle*, *spectacle*, *tabernacle*: *article*, *besicles*, *cycle*, *manicle*; *siècle*; *binocle*, *monocle*, *socle*, etc. L'ancienne forme *eclogue* (ecloga) a été remplacée par *églogue*. *Seigle* (secale) vient probablement de quelque dialecte; en champenois, on trouve la forme correcte *soille*.

410. C + nasale. Cette combinaison est très rare; elle ne se trouve que dans quelques proparoxytons. La palatale, d'abord intervocalique, se change en **s** [z].

1⁰ **CM** se trouve dans decima > *disne*, *dîme*. Les deux formes verbales dicimus et facimus étaient en lat. vulg. *dijmus et *fajmus, d'où *dimes* et *faines* (cf. II², § 119,2 et § 127). Rappelons encore qu'à côté de Jacobus, qui aboutit à *Jacques*, on a créé, probablement sous l'influence de Hieronymus, Chrysostomus, etc., le doublet *Jacomus (ital. *Giacomo*), d'où en vfr. *Jaimes* (angl. *James*).

MOT SAVANT. Drachma (bas-lat. dragma) a donné *drachme*; la forme *dragme* est vieillie. La prononciation de la palatale est due à l'influence de l'orthographe (§ 119); elle était muette au moyen âge, comme l'indique la rime *drane* : *dame* (E. Deschamps, vol. IX, v. 3317), et encore au commencement du XVII^e siècle. Le mot est devenu *dram* en danois.

2⁰ **CN** se trouve dans acinum > vfr. *aisne*, conservé dans les patois sous la forme d'*aine* (marc de raisin); cicinum > vfr. *cisne*; Vendocinum > *Vendosne*, *Vendôme*. Sequana

est devenu *Secona* ou *Segona* (cf. *Sîgen* en anglo-saxon), d'où *Seine*. *Diaconum* > *diacne*, *diacre* (§ 327,2) est un mot savant.

411. CW. Le développement de ce groupe, qui s'écrivait en latin *qn*, n'est pas tout à fait clair; on peut établir les deux points suivants:

1^o Dans quelques mots, la labiale s'est amuïe en latin vulgaire, et la palatale s'est développée conformément à sa nouvelle position: *Laqueum* > **laceum* > vfr. *laz*, d'où *lacs* (§ 98). *Querquedula* > **cercedula* > *sarcelle*. *Coquus* > **cocus*, d'où *quenx*; comp. aussi *coquere* > *cnire* et *coquina* > *cuisine*.

2^o La palatale se change en un *i*, qui se combine avec la voyelle précédente, et la labiale reste: *ëqua* > vfr. *ive*; **sëquere* > *sivre*, *suivre* (voir § 197); *æqualem* > vfr. *ivel* (comp. la forme demi-savante *igal*, remplacée par *égal*).

Sur le développement de *aqua*, voir § 199,1. Pour *aiguille*, voir §§ 409 et 414.

CAS ISOLÉS. Après une consonne, la palatale se conserve telle quelle, la labiale s'amuit (cf. les graphies où *qn* est remplacé par *k*): *unquam* > vfr. *onque*; *aliquod* > vfr. *alque*.

MOTS D'EMPRUNT. *Aquatique*, *loquace*, *équestre*.

412. C entre deux consonnes.

1^o *C* s'amuit dans les cas où il est, soit précédé de *S* ou de *R*, soit suivi de *S*: *Masc(u)lum* > *masle*, *mâle*; **misc(u)lare* > *mesler*, *mêler*; *musculum* > *monsle*, *moule*. *Marc(o)mania* > *Marmagne*; **circ(um)fodire* > *cerfonir*, *serfonir*. *Porc(o)s* > vfr. *pors*; *cler(i)c(o)s* > vfr. *clers*; *arc(o)s* > vfr. *ars*, etc. Les formes modernes telles que *clercs*, *pores*, *arcs*, etc. sont refaites (comp. II², § 266,2, § 288). Notons aussi *culc(i)ta* > vfr. *conte*, conservé dans *contil* et le composé *contepointe*, devenu *courtepointe* par étymologie populaire (§ 531); sur un autre développement de *culcita*, voir ci-dessous n^o 4.

MOTS SAVANTS. *Masculin*, *muscle*, *musculaire*, *musculature*.

2^o *C* se maintient devant *L* dans les groupes **NCL**, **RCL**. Exemples: *Avunc(u)lum* > *oncle*; *carbunc(u)lum* > vfr.

escarboncle, devenu *escarboucle* (§ 329); *circ(u)lum* > *cercle*; *coopere(u)lum* > *couvercle*; *sarc(u)lare* > *sarcler*.

3^o C devient T sous l'influence d'une dentale dans les groupes **RCR** et **NCR**. Exemples: *Care(e)rem* > *chartre*; *torq(u)ere* > vfr. *tortre*, remplacé par *tordre* (sous l'influence des verbes en *-dre*?); *vinc(e)re* > vfr. *veintre* (remplacé par la forme analogique *vaincre*). Il s'agit ici d'une assimilation: sous l'influence de la vibrante dentale [r] (§ 355), l'explosive palatale sourde [k] change de lieu d'articulation et devient également dentale. Sur le sort de **SCR**, voir § 499.

CAS ISOLÉS. Dans *mercredi* (*Mercurii dies*), le *c* s'est conservé, parce qu'il était suivi d'une voyelle vélaire. *Ancre* (*ancora*) et *chancre* (*cancer*) sont de formation postérieure; *encre* sera expliqué au § 504,₃.

4^o C aboutit à J dans le groupe **NCT**; il mouille la nasale précédente qui dégage un [j] en perdant son mouillement: *sanctum* > **sapto* > *saint*; *junctum* > *joint*; *punctum* > *point*. Un développement analogue s'observe dans *culcita* > *coûta* > *coûte*, *couette*.

MOTS SAVANTS. *Sanctifier*, *sanctuaire*, *fonction*, *onction*, *punctuel*, etc.

III. C DOUBLE INTERVOCALIQUE.

412. bis. Le groupe CC est primaire ou secondaire.

1^o **CC primaire**. Le développement de la palatale double dépend de la voyelle suivante: *vacca* > *vache*, *sicca* > *sèche*, *peccare* > *pécher*, etc. (voir § 401,₂); mais *saccum* > *sac*, *siccum* > *sec*, etc. (voir § 418). Sur la réduction de la consonne double, voir § 316.

2^o **CC secondaire**. Une palatale double secondaire s'est développée dans les cas où une voyelle a été syncopée entre deux palatales. De *figere* on paraît avoir tiré, dans le parler populaire, **figicare*, d'où par amuïssement de la voyelle et assimilation anticipante du *g*, **ficcare*, resté tel quel en italien et devenu *ficher* en français. La palatale double de formation secondaire se développe ainsi comme la palatale double primitive.

IV. C INTERVOCALIQUE.

413. Le sort du *c* intervocalique dépend du lieu de son articulation, c'est-à-dire de la nature des voyelles environnantes (cf. § 397).

1^o **La postpalatale**, qui se trouve devant *o, u* (**voy. + co, voy. + cu**), et devant *a* après *o, u* (**oca, uca**), s'amuit: *securum* > *sœur, sûr*; *jocat* > *joue* (cf. § 201, Rem.), etc. Il faut admettre que l'explosive postpalatale sourde [k] est d'abord devenue sonore [g]: *securus* > *seguro*; comp. le changement de *p* en *b* et de *t* en *d* (§ 366,_s). Ensuite, l'explosive sonore [g] a changé de mode d'articulation et est devenue fricative [ɣ]: *seguro* > *seɣuro*; comp. le changement de *b* en *v* (§ 378) et de *d* en *ð* (§ 394). Le son [ɣ], qui s'entend souvent en espagnol, dans *seguro, luego*, etc., et qui est très fréquent en danois, s'est finalement amui: *seɣuro* > *seuro* > *sœur, sûr*, comme la dentale correspondante (§ 383, § 386). L'amuïssement de la fricative palatale est probablement antérieur au IX^e siècle.

2^o **La médiopalatale**, qui se trouve devant *a*, non précédée de *o, u* (**aca, eca, ica**), se change en yod: *pacat* > *paie*; *decanum* > *doyen*. Il faut également admettre ici [g] comme étape intermédiaire: *baca* > *baga*; puis la médiopalatale sonore a cessé d'être explosive et est devenue fricative: *baga* > *baja*.

3^o **La prépalatale**, qui se trouve devant *e, i* (**uce, oce, ace, ece, ice, uci, oci, aci, eci, ici**), devient [z] en dégageant un yod: *racemum* > *raisin*. Le dégagement du yod est dû à l'étape mouillée par laquelle *a* dû passer la prépalatale (comp. § 305).

414. **Voyelle + CO (CU)**. Devant une vélaire, le *c* [k] intervocalique disparaît:

<i>acutum</i>	vfr. <i>ēu</i>	* <i>lacusta</i> (pour	
<i>ciconia</i>	vfr. <i>ceogne</i>	<i>locusta</i>)	vfr. <i>laouste</i>
<i>cicuta</i>	vfr. <i>cēue</i>	<i>Sauconna</i> (§ 188, Rem.)	<i>Saône</i>
<i>cuculla</i>	vfr. <i>cooule, coule</i>	<i>securum</i>	<i>sœur, sûr</i>
<i>dracunculum</i>	vfr. <i>draoncle</i>	* <i>placutum</i>	<i>plēu, plu</i>
		* <i>tacutum</i>	<i>tēu, tu</i>

Rappelons aussi *fozum* > *fou, feu*, *jocum* > **jou, jeu*, *locum* > *lou, lieu* (§ 201, Rem.), *facunt* (II², § 58,2) > *font*, etc.

CAS ISOLÉS. A côté des formes citées, on en trouve d'autres où le *c* est représenté par *g*: *Ëu* (se trouve dans l'ancien nom de lieu *Montëu*) — *agu, egu*, fr. mod. *aigu*; de même vfr. *aguille* (qui devient *aiguille*, sous l'influence de *aigu*; cf. § 409). *Cëogne* — *cegogne, cigogne*. *Cëue* — *ceguë, ciquë*. *Coule* — *cagoule*. *Draoncle* — *dragon*. *Laouste* — *langouste*. Les formes avec *g* ont été refaites d'après le provençal, sauf *cagoule* (dialectal) et *dragon* (savant).

MOTS D'EMPRUNT. *Crocodile, cuculle, faconde, fécond, lacune, pécune, pellicule, persécution, préconiser, protocole, second, sécurité*, etc. Dans quelques mots, on trouve *g*; voir ci-dessus.

415. Voyelle + CA. Il faut distinguer deux cas, selon la nature de la palatale, qui peut être postpalatale (après *o, u*) ou médiopalatale (après *a, e, i*).

1^o Après *o, u*, la palatale disparaît:

<i>rauca</i>	vfr. <i>roue</i>	<i>advocatium</i>	<i>avoué</i>
<i>auca</i> (de avis)	vfr. <i>oue</i>	<i>focacia</i>	<i>fouace</i>
<i>jocat</i>	<i>juee, joue</i>	<i>carruca</i>	<i>charrue</i>
<i>locat</i>	<i>luce, loue</i>	<i>lactuca</i>	<i>laitue</i>
<i>jocare</i>	<i>jouer</i>	<i>manducat</i>	vfr. <i>manjue</i> (pour
<i>locare</i>	<i>louer</i>		<i>mandue</i> ; § 401,2)
<i>hoc anno</i>	vfr. <i>ouan</i>	<i>verruca</i>	<i>verrue</i>

CAS ISOLÉS. Quelques mots présentent un yod entre les deux voyelles. La forme régulière de *auca, oue*, s'emploie encore au XVII^e siècle; elle a été remplacée par *oie* qui apparaît au XIV^e siècle (Chirurgie de H. de Mondeville); cette forme est dialectale ou due à une influence de *oison*. *Exsucare* > vfr. *essuer*, remplacé par *essuyer* (comp. § 279,1). *Vocalem* > *voyelle* n'est pas populaire.

MOTS D'EMPRUNT. *Colloquer, époque, vocation, invoquer, provoquer, suffoquer, éduquer, caduque, nuque*, etc. *Ducat* vient de l'it. *ducato*; le doublet *duché* est un dérivé de *duc*.

2^o Si la voyelle précédente n'est pas vélaire, mais *a*, *e* ou *i*, *c* devient yod:

ba ^c a	baie	decanum	doyen
brac ^a s	braies	vicarium	vfr. voyer
pac ^a t	paie	pacare	payer
plīc ^a t	ptoie	plīcare	ployer
frīc ^a t	vfr. froie	frīcare	vfr. froyer
nēc ^a re	noyer	*prēc ^a re	vfr. proyer

MOTS D'EMPRUNT. *Monacal*, *placard*, *décanat*, *défécation*, *séca-teur*, *sécant*, *délicat*, *pélican*, *plicatif*, *complication*, *bibliothèque*, *abdiquer*, *communiquer*, etc.; dans plusieurs mots savants, la terminaison *-icare* est rendue par *-ier*: *édifier*, *justifier*, *communier*, *publier*, *supplier*, etc. *Intriguer* vient de l'italien *intrigare*; la vieille forme française est *intriquer* (lat. *intricare*), employé encore au commencement du XVII^e siècle. *Cigale* (*cicada*) et *viguier* (*vicarium*) viennent du provençal.

3^o Si la voyelle précédente est un *ī* ou un *ē* accentués, elle se combine avec le yod:

amī ^a	amie	pī ^a	pie
mendī ^a t	mendie	nēc ^a t	vfr. nie
urtī ^a	ortie	*prēc ^a t	prie
fī ^a	vfr. fie	sēc ^a t	scie

FORMATION ANALOGIQUE. *Dicam* devient régulièrement *die*, qui a été remplacé par *dise* (II², § 139,4).

MOTS D'EMPRUNT. *Figue*, du prov. *figa*, a remplacé l'ancien *fie* (< lat. *fica*). *Grecque* (II², § 417) est tiré de *grec* (emprunté à *græcus*).

416. Voyelle + CE (CI). C devant nne voyelle palatale non finale, se transforme en **s** [z], en dégageant un yod avant lui:

placere	plaisir	licere	loisir
tacere	vfr. taisir	mucere	moisir
racemum	raisin	*vēcinum	voisin
aucellum (§ 206)	oiseau	dom(i)nicella	demoiselle
recentem	vfr. reisent		

CAS ISOLÉS. Un *ī* précédent absorbe le yod: *dīcebam* > *disais*, *dīcentem* > *disant*. *Gésir* (*jacere*) et *lézard* (*lacertum*) sont difficiles à expliquer. L'ancien *fesis* (*fecisti*) s'explique par l'influence de *mesis* (*misisti*); cf. II², § 182.

MOTS D'EMPRUNT. *Décéder*, *décembre*, *décent*, *décence*, *décider*, *difficile*, *innocent*, *jacent*, *précis*, *récent*, *vernicelle*, *vicinal*. On trouve [k] dans *coloquinte* (*colocynthis*), et [ʃ] dans *machine* (*machina*); comp. *Achille* [aʃil] et *Achéron* [aʃerɔ̃] ou [akerɔ̃].

V. C FINAL.

417. C final libre.

1^o **La postpalatale**, qui se trouve après *o* et peut être suivie d'un *o*, paraît rester: *ab hoc* > *aveuc*, *avec* (on avait aussi autrefois *poruec*, *senuec*); *illo loco* > vfr. *illuec*. Pourtant, le simple *hoc* devient *o* (§ 14, Rem.); *ecce hoc* > vfr. *iço*, *ço* (fr. mod. *ce*); à côté de *poruec*, on trouve *poro*. Sur *focum* > *fou*, *feu*: *paucum* > *pou*, *peu*, etc. voir § 248 et § 201, Rem. Dans certains mots, *c* a dégagé un yod: à côté de *pou*, on rencontre le vfr. *poi*.

MOTS D'EMPRUNT. *Caduc*, *récioproque*.

2^o **La médiopalatale**, qui se trouve dans le groupe *ac* final ou suivi d'une voyelle vélaire caduque, se change en yod (comp. § 415,2): *fac* > *fai*, *fais*; **veracum* > *vrai*; *Camaracum* > *Cambrai*; *Sparnacum* > *Épernay*; *paco* > vfr. *pai*; *illac* > vfr. *illai*, *lai*; *ecce hac* > vfr. *çai*. Mais à côté de *lai*, *çai*, apparaissent *là*, *çà*, qui ne s'expliquent que par la chute du *c*: *là* proviendrait de la forme attestée *illa*, qui aurait entraîné *ecce ha* par analogie, d'où *çà*. Pour l'évolution du suffixe *-iacum*, voir § 208.

MOTS D'EMPRUNT. *Aminoniac*, *bac*, *bivouac*, *cornac*, *lac*, *micmac*, *tric-trac*, etc.; le *c* est muet dans *estomac*, *tabac*.

3^o **La prépalatale**, qui se trouve devant *e*, *i*, devient [ts] et dégage un yod. Le yod se combine avec la voyelle précédente, et l'affriquée [ts] se simplifie en un [s] (§ 404), qui finit par s'amuïr; par réaction savante, *s* est souvent remplacé par *x*: *nucem* > *noiz*, *nois*, *noix*; *vocem* > *voiz*, *vois*, *voix*; *decem* > *diz*, *dis*, *dix*; *picem* > *peiz*, *peis*, *poix*; *vicem* > *feiz*, *fois*; *berbicem* > *brebiz*, *brebis*; *perdicem* > *perdriz*, *per-*

dris, perdrix; soricem > souriz, souris. Pacem donne *païs, paix*. Sur le sort de -ce final dans les proparoxytons, voir § 251,6 et § 403,2.

MOTS D'EMPRUNT. *Atroce, calice, cilice, féroce, précoce*, etc. *Duc* est primitivement un accusatif tiré du nominatif *ducs* (plus tard *dus*; cf. § 314, Rem.) < lat. *dux*.

4⁰ La prépalatale qui se trouve dans le groupe *ic* final ou suivi d'une voyelle vélaire caduque, disparaît (comp. § 415,3): *sic > si; ecce hic > ici; dico > vfr. di; amicum > ami; *spicum > épi; ficum > vfr. fi*, puis écrit et prononcé *fic* par réaction étymologique; il en est de même de *picum > pi*, puis *pic*; l'ancienne forme est conservée dans *pivert*.

MOTS D'EMPRUNT. *Arsenic, ombilic, public, syndic, pronostic*, etc.

5⁰ Dans le groupe *ec* final ou suivi d'une voyelle vélaire caduque, *c* tantôt disparaît: *nec > vfr. ne*, tantôt dégage un yod qui se combine avec la voyelle précédente: *præco > priei > vfr. pri; nēco > miei > vfr. ni* (comp. § 415,3).

MOT D'EMPRUNT. *Salamalec*.

418. C final appuyé se conservait primitivement tel quel:

<i>arcum</i>	<i>arc</i>	<i>beccum</i>	<i>bec</i>
<i>porcum</i>	<i>porc</i>	<i>saccum</i>	<i>sac</i>
<i>cler(i)cum</i>	<i>clerc</i>	<i>siccum</i>	<i>sec</i>
<i>juncum</i>	<i>jonc</i>	<i>soccum</i>	<i>soc</i>
<i>frank</i>	<i>franc</i>	<i>succum</i>	<i>suc</i>

CAS ISOLÉS. Dans quelques mots, un *c* final a disparu ou a été remplacé par une autre consonne: *Bau* < vfr. *bauc, balc* (aha. *ba l e h o*); comp. *balcon*. *Carrefour* (blat. *quadrifurcum*) doit être une réduction de **carreforc* (comp. prov. *carreforc*); cette forme, que les textes du moyen âge n'ont pas conservée, se retrouve dans le moyen anglais *carfouk* (conservé à Oxford comme nom propre sous la forme altérée de *Carfax*, qui est primitivement un pluriel). *Haubert* < vfr. *hauberc, halberc* (aha. *halsberg*); comp. *haubergeon*.

419. Comme le *c* final disparaissait devant l's de la déclinaison (§ 314,₁, Rem.), on avait *ars, pors, sas, ses*, à côté de *arc, porc, sac, sec*. L'analogie a généralisé tantôt les formes avec *c*, tantôt celles sans *c*.

1⁰ *C* s'entend dans *arc, turc, bec, bouc, sac, sec, soc, suc, roc* (ital. *rocco*). Le *c* final ne disparaît plus devant l's du pluriel, mais encore quelquefois devant la consonne initiale d'un mot suivant: *be(c)-d'âne* (§ 99), *béjaune* (pour *bec jaune*), *cin(q)francs*; comp. *un coq* [køk], mais *un coq d'Inde* [kødẽ:d]. On disait autrefois un *sa(c) mouillé*, et on entend parfois encore *ar(c)-boulant*.

2⁰ *C* s'est amuï dans *clerc, marc, porc, banc, blanc, flanc, franc, jonc, tronc, broc, croc, accroc, escroc* (ital. *scrocco*). La forme pleine reparait parfois devant une voyelle: *porc-épic* [pørkepik], *courir à franc étrier, franc et net, franc-archer, de broc en bouche, croc-en-jambe*. Le *c* semble se prononcer dans *porc* employé comme injure.

G.

420. SORT GÉNÉRAL DE G.

1⁰ *G* reste au commencement d'un mot devant une consonne et devant *o, u*: *gratum* > *gré*, *gutta* > *goutte*; après une consonne: *angustia* > *angoisse* (§ 421—422).

2⁰ *G* devient [k] à la finale d'un mot après une consonne: *largum* > vfr. *larc* (§ 436,₂).

3⁰ *G* devient [ʒ] devant *a, e, i*, au commencement d'un mot: *gentem* > *gent*, et après une consonne: *argentum* > *argent* (§ 423—424).

4⁰ *G* devient yod devant *D, T, R*: *flagrare* > *flairer* (§ 426—427), et parfois devant (ou après) *a*: *saga* > *saie* (§ 434,₂).

5⁰ *G* se combine avec *N* et *L* en [ɲ] et [ʎ]: *agnellum* > *agneau*, *vigilare* > *veiller* (§ 429—430).

6⁰ *G* s'amuï entre deux voyelles dont la première est vélaire: *ruga* > *rue*, *fugire* > *foir, fuir* (§ 433, § 434,₁), et parfois entre deux consonnes: *margula* > *marle, marne* (§ 431).

I. G INITIAL.

421. G suivi d'une consonne reste sans changement: *gratum* > *gré*, *grandem* > *grand*, *glandem* > *gland*, etc.

CAS ISOLÉS. G est devenu C dans *clatir* < vfr. *glatir* (*glattire*), altéré sous l'influence de *claquer*; rappelons aussi l'ancienne forme *crottesque* pour *grotesque* (ital. *grottesca*). G est tombé dans *glērem* (§ 150) > *loir*; *Glycerium* > *Lézer*.

422. G suivi d'O ou d'U reste sans changement:

1° G (+ o, u) initial d'un mot: *gobionem* > *gonjon*; *gula* > *guenle*; *gurga* > *gorge*; *gustare* > *goûter*; *gutta* > *goutte*; *gundfanon* > *gonfanon* (on a dit aussi *confanon*).

2° G (+ o, u) initial d'une syllabe, après une consonne: *angustia* > *angoisse*.

423. G suivi d'A, d'E ou d'I devient [ʒ], orthographié **g** ou **j**.

1° G (+ a, e, i) initial d'un mot:

<i>galbinum</i>	<i>jaune</i>	<i>gard-</i>	<i>jardin</i>
<i>gabata</i>	<i>jone, jatte</i>	<i>gemere</i>	<i>geindre</i>
<i>gaudia</i>	<i>joie</i>	<i>gentem</i>	<i>gent</i>
* <i>gaudire</i>	<i>jouir</i>	<i>genuculum</i>	<i>genon</i>
<i>gagatem</i>	<i>jaiet, jais</i>	<i>gelare</i>	<i>geler</i>
<i>ga(l)lina</i>	<i>geline</i>	<i>gingiva</i> (§ 512,1)	<i>geneive</i>

MOTS D'EMPRUNT. *Gabelle*, *galactite*, *galbanum*, *gambader*, *gamelle*, *gamme*, *galline*, etc. Pour *gangrène* (*gan græ n a*), Vaugelas observe: »Il faut escrire *gangreine*, avec vn *g* au commencement, et non pas *cangreine*, avec vn *c*, mais on prononce *cangreine*, avec vn *c*, et il est plus doux à cause qu'on eute la repetition des deux *g*« (*Remarques*, II, 61).

2° G (+ a, e, i) initial d'une syllabe, après une consonne:

<i>larga</i>	<i>large</i>	<i>And(e)gavum</i>	<i>Anjon</i>
<i>virga</i>	<i>verge</i>	<i>argentum</i>	<i>argent</i>
<i>purgare</i>	<i>purger</i>	<i>nav(i)gare</i>	<i>nager</i>

Si le groupe *ge* (*gi*) est précédé de *l* ou de *n*, la palatale se combine avec cette consonne, et l'on a [ʎ] et [ɲ]: *colligire > *cueillir*, *fingebat* > *feignait*; sur *longe* > *loin*, *plangit* > *plainl*, voir § 336.

CAS ISOLÉS. *Longa* > vfr. *longe*, remplacé par *longue*, forme refaite sur le masculin (II², § 418). *Gingiva* > *gencive*, par dissimilation (§ 114 et 512,1). *Parchemin* remonte au lat. vulg. *particaminum, où se sont fondus lat. pergaminum et lat. parthica pellis (cf. vfr. *parche*, couverture de livre).

MOTS D'EMPRUNT. *Organiser*, *divulguer*, *promulguer*, *purgatoire*, etc. *Vergue*, doublet de *verge* (*virga*), est emprunté au normanno-picard.

424. Le développement de *g* en [ʒ] est parallèle à celui de *c* en [ʃ] (voir § 402). Le son [ʒ] est une simplification de l'afriquée [dʒ]; on prononçait au moyen âge [dʒəjə] (*joie*), [dʒardin] (*jardin*), [lardʒə] (*large*), [verdʒə] (*verge*), etc. Dans les mots d'emprunt français, ce son est rendu en moyen haut-allemand par *sch*, *zh*, *j*, *ti*: *schent*, *zhoie*, *sarjent*, *liosl* (vfr. *jouste*; il passe en bas-allemand sous la forme de *dust*, et devient *dyst* en danois). Le son [dʒ] s'est conservé dans plusieurs patois; en lorrain, on dit par ex.: *dgens*, *djardin*, etc., en tourquennois: *djaune*, *djéole*, *djambe* (*jambe*), etc. Nous le retrouvons en anglais où il s'est conservé dans les mots d'emprunt: *giant*, *gentle*, *general*, *gest*, *George*, *just*, *joy*; la graphie *budget* (vfr. *bougette*) est remarquable. Dans le francien, [dʒ] se réduit, au XIII^e siècle, à [ʒ], mais l'orthographe reste intacte; [dʒ] n'existe aujourd'hui que dans des mots d'emprunt: *djinn*.

II. G + CONSONNE.

425. Suivi d'une consonne, G [g] se développe de différentes manières.

1^o Dans les groupes GD, GT, GR, l'explosive se change en un yod, qui se combine avec la voyelle précédente: *frig(i)da* > *froide*, *flagrare* > *flairer* (§ 426—427).

2^o Dans le groupe GM, l'explosive se change en [u] (§ 428).

3^o Dans les groupes GL et GN, l'explosive se fond avec la consonne suivante, qu'elle mouille: coag(n)lare > *cuiller*, dignare > *daigner* (§ 429—430).

426. GD, GT. G se change en yod qui se combine avec la voyelle précédente: frig(i)dum > *freit, froit, froid* (§ 395,2); frig(i)da > *freide, froide*; rig(i)dum > *reit, roit* (remplacé par le féminin *raide*, de rigida; II², § 389); leg(i)t > *lit*, fug(i)t > *fuit*.

CAS ISOLÉS. Amygdala est devenu en latin vulgaire amandula (it. *mandorla*) > *amande*. G est tombé dans Magdalena > *Madeleine* (comp. v. angl. *Maudeleyne*). La vieille forme *Baudas*, pour Bagdad, est peut-être provençale.

427. GR. G se change en yod, qui se combine avec la voyelle précédente:

fragrare (§ 361,1)	<i>flairer</i>	legere	<i>lire</i>
nigrum	<i>noir</i>	frigere	<i>frire</i>
integrum	<i>entir, entier</i>	Ligerim	<i>Loire</i>

CAS ISOLÉS. G disparaît sans laisser de trace dans peregrinum > *pèlerin*, pigritia > pagritia (Reichenau) > *paresse* (§ 245). Sur le développement de **rgr**, **lgr** et **ngr**, voir § 431.

MOTS D'EMPRUNT. *Flagrant*, *intégral*, *intègre*, *intégrité*, *dénigrer*, *régressif*, etc.

428. GM. G se vocalise en [u]: sagma > *saume, somue* (§ 12, 1^o, n^o 348); flegma > vfr. *fleuue*; figmentum > vfr. *fiument*; pigmentum > *piument* > *piment*; phantasma > phantagma > *fantôme* (§ 169). Ce changement, qui suppose comme étape intermédiaire la palatale fricative [ɣ], est d'ancienne date; déjà l'*Appendix Probi* recommande de dire »pegma non peuma«, et on trouve plus tard, dans des textes vulgaires, fraumentum, sauma (cf. § 12), fleuma.

MOTS D'EMPRUNT. *Augmenter*, *diaphragme*, *dogue*, *énigme*, *flegme*, *fragment*, *pignent*, *pygmée*, *segment*, etc. Les grammairiens anciens protestent parfois contre la prononciation vulgaire qui néglige le g: *auumenter*, *fleuue*, *draume* (pour

dragme, cf. § 410,¹). La forme *flemme* est restée populaire et s'emploie dans la conversation familière; cf. l'expression populaire *flémard* (ou *flemmard*).

429. GN. Ces deux consonnes se fondent en une seule, en un *n* mouillé [ɲ]: *agnellum* > *agneau* [apo], *dignare* > *daigner* [dɛpe], etc.; pour les détails, voir §§ 333—336.

CAS ISOLÉS. Dans plusieurs proparoxytons d'adoption postérieure, *N* est tombé: *pagina* > *page*, etc., voir § 327,². Notez *plantaginem* > *plantain*, et *propaginem* > *provain*, remplacé par *provin* (§ 222,²). Vfr. *imagine* (d'où *image*, voir § 259, Rem.) < *imaginem* est savant.

430. GL. Ces deux consonnes se fondent en une seule, en un *l* mouillé: *coagulare* > *cailler*; *vigilare* > *veiller*, etc.; pour les détails, voir § 350 ss.

CAS ISOLÉS. *Fragilem* > *fraile*, *frêle*; on a eu aussi une forme *fraisle* due probablement à l'influence de *graisle* (*gracilem*). Dans quelques mots, *g* s'est vocalisé en [u]: *Tegula* > *tiule*, *tuile* (§ 518,⁴). *Regula* > vfr. *reule* (resté en anglais sous la forme *rule*) > *riule* > *ruile*, d'où *ruiler*, *ruilée*; on avait aussi *reille* (§ 352). Le nom de saint *Regulus* avait au moyen âge les formes *Rient* et *Reelle*.

MOTS D'EMPRUNT. *Règle*, *régler*, *coaguler*, *fragile*, etc.

431. G entre deux consonnes:

1^o *G* disparaît après *R*, dans les groupes **RGL**, **RGN**, **RGT**: *marg(u)la* > *marle*, *marne*, *marg(i)nare* > *marner*, *gurgitem* > vfr. *gort*. De même dans *sanguisuga* > *sancsue*, *sansue*, écrit maintenant par réaction étymologique *sangsue*.

2^o *G* se maintient devant *L*, dans le groupe **NGL**: *cing(u)la* > *sangle*, *ung(u)la* > *ongle*, *sing(u)lare* > *sangler*, *sangler* (III, § 212), *strangulare* > *étrangler*.

3^o *G* devient *D* devant un *R*, dans les groupes **LGR** et **RGR**: *fulg(u)r* > *foldre*, *foudre*, *surg(e)re* > *sourdre*, *spargere* > vfr. *espartre*, *terg(e)re* > vfr. *terdre*, *experg(e)re* > vfr. *esperdre*. Il s'agit ici d'une assimilation: sous l'influence de la vibrante dentale [r] (§ 355), l'explosive palatale sonore [g] change de lieu d'articulation et devient également dentale; comp. § 412,³.

4⁰ Dans le groupe **NGR**, *ng* devient [ɲ]: *cingere* > *cipere* (§ 333), et un *D* accessoire se développe devant la vibrante dentale: *cipere* > *ceindre* (§ 498,3).

III. G INTERVOCALIQUE.

432. Le sort du *g* intervocalique dépend du lieu de son articulation (comp. § 413).

1⁰ **La postpalatale**, qui se trouve devant *o*, *u* (*voy.* + **go**, **gu**), et devant *a* après *o*, *u* (**oga**, **uga**), disparaît sans laisser de trace: *augustum* > *août*, *ruga* > *rue*.

2⁰ **La médiopalatale**, qui se trouve devant *a*, non précédée de *o*, *u* (**aga**, **ega**, **iga**), se change en un yod, qui, ordinairement, se combine avec la voyelle précédente: *plaga* > *plaie*.

3⁰ **La prépalatale** qui se trouve devant *e*, *i*, s'amuït: *regina* > vfr. *rēine*.

433. **Voyelle + GU (GO)**. Devant une voyelle vélaire, le *g* intervocalique disparaît (comp. § 414):

<i>augurium</i>	<i>ëur</i> , <i>heur</i>	<i>legumen</i>	vfr. <i>lëun</i>
<i>augustum</i>	<i>août</i>	<i>segusium</i>	vfr. <i>sëus</i>
<i>regularem</i>	vfr. <i>rëuler</i>	* <i>Hugonem</i>	<i>Huon</i>

CAS ISOLÉS. Rappelons les paroxytons *sarcopha(g)um* > *sarcofao* > vfr. *sarcou* > *cercueil* (II², § 320), *vertra(g)um* > *veltrum* > *vautre* (§ 238), *Rotoma(g)um* > *Rouen*; *Novio-ma(g)um* > *Noyon*. Le *g* de ces mots, qu'on retrouve dans les formes allemandes *Neumagen*, *Dormagen*, *Remagen*, etc., s'est amuï après le V^e siècle. On trouve dans les textes latins des VII^e et VIII^e siècles -omaus pour -omagus (cf. *RF.*, X, 868).

MOTS D'EMPRUNT. *Auguste*, *augurer*, *figure*, *légume*, *lugubre*, *négoce*, *régulier*, *vigneur*, etc.

434. **Voyelle + GA**. Il faut distinguer deux cas selon la nature de la voyelle précédente.

1⁰ Après une voyelle vélaire (*o*, *u*), *G* disparaît (cf. § 415,1): *ruga* > *rue*, *sanguisuga* > *sangsue* (cf. § 431,1).

CAS ISOLÉS. *Fuga* > vfr. *fuie*, sous l'influence de *fuir*. *Rogare*

> vfr. *rover*, où apparaît un *v* transitoire (comp. *donve*, du vfr. *done*).

MOTS D'EMPRUNT. *Arrogance*, *arrogant*, *conjuguer*, *subjugu**er*, etc. Pour plusieurs verbes, l'usage a hésité entre [g] et [ʒ]: on trouve *abrogner*, *arrogner*, *déroguer*, *interroguer*, *subroguer*, à côté de *abroger*, *arroger*, *déroger*, *interroger*, *subroger*; les dernières formes ont seules survécu (cf. Thurot, II, 226).

2^o Après *a*, *e*, *i*, *G* se change en un yod, qui reste indépendant: *paganum* > *payen*; *gagatem* > *jaïet*, ou qui se combine avec la voyelle précédente: *plaga* > *plaie*; *saga* > *saie*; *ossifraga* > *orfraie*; *præsaga* > *fresaie*; *legalem* > *loyal*; *regalem* > *royal*; après un *i*, le yod disparaît sans laisser de trace: *castigare* > *châtier*, *castigat* > *châtie*.

CAS ISOLÉS. *Gigantem* devient par assimilation (§ 506,1) **gagante* > *jaiant*, *jéant*, *géant*. La même réduction d'une diphtongue inaccentuée se trouve peut-être dans *legalem* > *leial*, *léal*, vieux doublet de *loyal*.

MOTS D'EMPRUNT. *Alléguer*, *déléguer*, *diriger*, *divaguer*, *exiger*, *fatiguer*, *gigantesque*, *légal*, *léguer*, *ligament*, *négatif*, *obliger*, *paganisme*, *protéger*, etc. Pour plusieurs verbes, la langue a hésité entre [g] et [ʒ]: on a dit *fustigner* et *fustiger*, *mitiguer* et *mitiger*, *navigner* et *naviger* (cf. Thurot, II, 226). L'usage moderne a adopté *fustiger*, *mitiger* et *navigner*; pour cette dernière forme, Vaugelas la rejetait: »Tous les gens de mer disent, *nanigner*, mais à la Cour on dit, *naniger*, et tous les bons Auteurs l'escriuent ainsi« (*Remarques*, I, 144); si la forme avec [g] l'a emporté, on peut y voir l'influence analogique de *navigateur* et de *navigation*. A côté de *vagabond*, on a eu longtemps la forme *vacabond*.

435. Voyelle + GE (GI). Devant une voyelle d'avant, la palatale finit par disparaître (en passant par yod), quelle que soit la voyelle précédente:

<i>fagina</i>	<i>faïne</i>	<i>regina</i>	<i>reine</i> (§ 267)
<i>vagina</i>	<i>gaine</i>	<i>sigillum</i>	<i>seel</i> , <i>scean</i>
<i>magistrum</i>	<i>maître</i>	<i>nigella</i>	<i>nielle</i>
<i>sagimen</i>	<i>sain</i> (<i>donx</i>)	<i>viginti</i>	<i>vingt</i>
<i>flagellum</i>	<i>flael</i> , <i>fléau</i>	<i>triginta</i>	<i>trente</i>
<i>pagensem</i>	<i>pays</i>	<i>fugire</i>	<i>fuir</i>

Sur le sort des hiatus produits par la chute de la palatale, voir § 275 ($a + i$), § 265 ($e + a$), § 267 ($e + i$), § 274 ($u + i$). Pour les noms de nombre qui perdent leur *g* intervocalique, voir II², § 483.

MOTS D'EMPRUNT. *Fragile, fugilif, légende, magistral, nigelle, registre.*

IV. G FINAL.

436. G final peut être libre ou appuyé.

1^o **G final libre** s'amuit: *jugum* > vfr. *jou*, devenu *joug* par réaction étymologique. Dans *legem* > *lei*, *loi*, *regem* > *rei*, *roi*, le *g* a peut-être été transformé de bonne heure en yod.

MOTS D'EMPRUNT. *Grog, zigzag. Astrologue, épilogue, prologue, pédagogue, synagogue, prodigue*, etc. *Mage*, au moyen âge *maque*, a peut-être subi l'influence de *magie*.

2^o **G final appuyé** se change en *c* [k]: *largum* > *larc*, *longum* > *lanc*, **sanguem* > *sanc*, *burgum* > *bourc*, *ring* > *ranc* (cf. § 314,2). Après le moyen âge, le *c* final de ces mots s'est amui, et il a été remplacé dans la langue écrite par un *g* (orthographe étymologique, § 96,2): *long*, *sang*, *bourg*, *rang* (*larc* a été remplacé par le féminin *large*; cf. II², § 387,2). Il est curieux de constater que l'ancienne prononciation sourde de la palatale est encore vivante, sous l'orthographe changée, dans quelques liaisons: *un long hiver* [œlōkivɛ:r], *suer sang el eau* [sɥesākeo]; pour *un rang élevé*, on hésite entre [œrākelve] et [œrāelve]; en 1835, l'Académie exigeait *un bourg élendu* [œburketādy].

FORMES ANALOGIQUES. Les verbes présentent beaucoup de formes analogiques; rappelons, par exemple, *purge*, *ceins*, *feins*, *plains*, etc. au lieu de **purc* (*purgo*), **cenc* (*cingo*), **fenc* (*fingo*), **planc* (*plango*); voir II², § 115 et § 118.

CAS ISOLÉS. Si le groupe *ng* est suivi d'une voyelle palatale, il se fond en [ɲ]: *longe* > *loɲ* (§ 336) > *loin*.

CHAPITRE VI.

LES FRICATIVES.

A. FRICATIVES LABIALES.

437. On avait en latin trois fricatives labiales: [f], [v], [w]; elles se retrouvent toutes en français, avec une quatrième de formation plus récente [ɸ].

1^o F et V étaient à l'origine des bilabiales; elles se sont changées, probablement déjà dans les premiers siècles après J.-C., en labio-dentales, et telle est encore leur articulation en français: *fer*, *ver*, etc.

REMARQUE. Les plus anciens mots d'emprunt latins passés en allemand paraissent attester la prononciation bilabiale du *v*: *vinum* > *Wein*; *vivarium* > *Weiher*; les mots d'adoption postérieure, au contraire, reproduisent l'articulation labio-dentale: *versus* > *Vers*; *viola* > *Veilchen*; *vetula* > *Vettel*; *vespera* > *Vesper*; *cavea* > *Käfig*; *advocatus* > *Vogl*.

2^o [w] et [ɸ] sont des bilabiales, la première vélaire, la seconde palatale; [w] est de date ancienne, [ɸ] n'a pu se développer qu'après l'altération de [u] (§ 187).

F.

438. SORT GÉNÉRAL DE F.

1^o F se maintient sans changement au commencement d'un mot: *ferrum* > *fer*; au commencement d'une syllabe après une consonne: *infernum* > *enfer* (§ 439), ou devant une consonne: **caryoph(yllon* > *girofle* (§ 440).

2^o F se change sporadiquement en H.

3^o F s'amuit entre deux consonnes: blasphemare > *blâmer* (§ 441), et entre deux voyelles (§ 442).

I. F INITIAL.

439. F initial se maintient.

1^o **F initial d'un mot:** ferrum > *fer*, florem > *fleur*, fratrem > *frère*.

CAS ISOLÉS. A côté de *fors* < foris (VI, § 109), on a le doublet *hors*, tiré vraisemblablement de *dehors* (§ 442); comp. *sus* et *dessus*, *soz* et *dessoz*, etc. *Hâbler* a été emprunté à l'esp. *hablar* (lat. *fabulare*).

2^o **F initial d'une syllabe** après une consonne: infernum > *enfer*, infantem > *enfant*, aur(i)fabrum > *orfèvre*.

II. F + CONSONNE.

440. **F devant une consonne** reste dans sufflare > *souffler*, sifilare (§ 376,1) > *siffler* et dans les deux mots étrangers *καρυόφυλλον* > lat. *caryophyllon* (§ 401,1), *garofolum* > *girofle*, *τρίφυλλον* > **trīfŭlum* > *trèfle*.

CAS ISOLÉS. F a disparu dans *Étienne* (lat. *Stephānum*) et dans le terme de la langue ecclésiastique *antienne* (vfr. *antievene*), dont l'origine est à chercher dans le grec *ἀντίφωνος*, devenu *antefāna* (Grégoire de Tours). *Usine*, vfr. *uisine*, continue probablement *officina* ou *oficina* (cf. § 404,1); les formes françaises semblent dues à divers croisements (influence de *cuisine* et de *user*).

441. **F entre deux consonnes** s'amuit: blasph(e)mare > *blâmer*, forf(i)ces > *forces*. Comp. *ner(f) de bœuf* (voir § 450,1). F reste si la dernière consonne est R: ossifraga > *orfraie*; sulphur > *soufre*.

III. F INTERVOCALIQUE.

442. **F intervocalique** n'existait en latin que dans les mots composés ou étrangers; les quelques exemples que présente le gallo-roman sont plus ou moins obscurs.

1^o F a disparu dans: *de foris* > *dehors*, **scrofellas* (pour *scrofulas*) > *écrouelles*, comme dans les vieux verbes *aïgier* (*aedificare*), *froligier* (*fructificare*) et *panegier* (*panificare*). *Ruser*, vfr. *rëuser*, remonte peut-être à **refusare*.

CAS ISOLÉ. *Zizyphum* s'est altéré en *jujube*.

MOTS D'EMPRUNT. *Édifice*, *édifier*, *olifant* (elephantem), *scrofule*, *scrofuleux*, *sarcophage*. *Profond* est refait; on disait autrefois *parfont*.

2^o Le changement de la sourde en sonore (§ 310, § 366,3) s'observe dans *proueta*, pour *propheta*, dans les »Joca Monachorum« (P. Meyer, *Recueil*, I, p. 17). Rappelons aussi les vieux mots demi-savants *beneviz* (*beneficium*) et *maleviz* (*maleficium*). *Mauvais* remonte à *malifatius* (créé sur le modèle de *Bonifatius*).

IV. F FINAL.

443. F final peut être libre ou appuyé.

1^o **F final libre** devrait, semble-t-il, se conserver; nous n'en avons pas d'exemple. *Tuf* ne vient pas directement du lat. *tofus*, mais de l'it. *tufo*; *tarif* est emprunté de l'italien *tariffa*. Comp. § 449.

2^o **F final appuyé** s'amuit: *gomphum* > *gon*, écrit arbitrairement *gond*; *Radulphum* > *Raoul*; *Rolf* > *Rou*; germ. **wari-wulf* > *garou*.

V.

444. SORT GÉNÉRAL DE V.

1^o V se maintient au commencement d'un mot: *vermem* > *ver* (§ 445,1); au commencement d'une syllabe, après une consonne: *servire* > *servir* (§ 445,2); devant R: *vivere* > *vivre* (§ 446,1); entre deux voyelles: *viva* > *vive* (§ 448).

2^o V devient F à la fin des mots: *navem* > *nef* (§ 449).

3^o V se change sporadiquement en B: *vervecem* > *brebis*; en F: *vapidum* > *fade*; en G: *vadum* > *gué* (§ 445,1, Cas isolés).

4⁰ V se vocalise sporadiquement en [u]: *avica* > *auca* > *oie* (§ 446,2, Cas isolés).

5⁰ V s'amuît devant une consonne (excepté *R*): *civitatem* > *cité* (§ 446,2), et entre deux consonnes: *serv(i)t* > *sert* (§ 447).

I. V INITIAL.

445. V initial persiste sans changement.

1⁰ **V initial d'un mot:** *ventum* > *vent*, *vindicare* > *ven-ger*, *vocem* > *voix*, etc.

CAS ISOLÉS. V devient *B* dans *vervecem* > lat. vulg. *berbicem* (CIL, VI, n   2099) > *brebis*, et dans les deux noms de lieux méridionaux *Vesuntionem* > *Besançon* et *Verzemonum* > *Bargemont*. V devient *F* dans: *vapidum* > *fade* (influence de *fatuum*?), *vices* > *fois* (influence germanique ou assimilation dans des locutions comme *tres vices*). Un changement de V en G [g] a lieu dans quelques mots qui subissent l'influence de leurs synonymes allemands commençant par *w* (cf. § 525): *vadum* + germ. *wad* > *gué*; *vastare* + germ. *wastan* > *guaster*, *g  ter*; *vespa* + germ. *wespa* > *guêpe*; *vipera* + germ. *wipera* > *guivre*; *v  lpiculum* (class. *vulpecula*) + germ. **hwelp* > *goupil*; et sans doute aussi *vervactum* > *guéret* (cf. wallon *warescait*, champs incultes; mn  cerl. *waerschap*, mha. *werschaft*; voir ZRPh., XXXII, 47). Dans *gaine* < *vagina* et *Gascogne* < *Vasconia*, le *v* s'est développé comme le *w* germanique (§ 454); ces mots ont sans doute passé de bonne heure du latin en germanique, d'où ils sont venus au français. *Gui*, mot plus récent, doit être mis à part. Le lat. *viscum* a donné régulièrement en vfr. *vist*, *visc* (XIV^e siècle), où G a remplacé V par croisement avec *glu*; la *glu*   tait en effet souvent faite avec des baies de *gui*, et au XVI^e siècle on rencontre le mot *glu* au sens de »gui  «.

2⁰ **Au commencement d'une syllabe, après une consonne:**

<i>calva</i>	<i>chauve</i>	<i>cer(e)visia</i>	<i>cervoise</i>
<i>malva</i>	<i>mauve</i>	<i>advocatum</i>	<i>avoué</i>
<i>servire</i>	<i>servir</i>	<i>silvaticum</i> (§ 237)	<i>sauvage</i>

Ajoutons à ces exemples: *januarium* > *janvier*, *vidua* > *veuve*, *annualement* > vfr. *anuel*, etc., où *v* vient d'un [u] non syllabique (§ 262,3).

CAS ISOLÉS. *V* est devenu *B* dans *curvare* > *courber*; comp. *corbeau*, dérivé de vfr. *corp* (*corvum*). *V* est tombé dans *vervactum* > *guéret* (cf. § 247).

II. V + CONSONNE.

446. V suivi d'une consonne reste sans changement devant *R*, et s'amuit devant les autres consonnes.

1^o **VR** > *VR*: *viv(e)re* > *vivre* (comp. § 369,2, § 376,2). *V* devient *F* dans *parav(e)redum* > *palefroî*.

2^o **V** tombe devant toutes les autres consonnes:

<i>viv(i)s</i>	<i>vis</i>	<i>nav(i)gare</i>	<i>nager</i>
<i>viv(i)t</i>	<i>vit</i>	<i>nav(i)cella</i>	<i>nacelle</i>
<i>bov(e)s</i>	vfr. <i>bues</i>	<i>civ(i)tatem</i>	<i>cité</i>
<i>mov(e)s</i>	vfr. <i>mues</i>	<i>mov(i)ta</i>	<i>meute</i>
<i>mov(e)t</i>	vfr. <i>muet</i>	<i>*jöv(e)nem</i>	<i>jeune</i>

Selon cette règle s'expliquent aussi *cavea* > *cavja* (§ 262,3) > *cage*, **leviarium* > *léger*, et peut-être **aviolum* > *aïeul*, *caveola* > *cavjola* > *gaiola* (§ 401) > *geôle* (voir § 472,3).

CAS ISOLÉS. *V* s'est vocalisé dans *avica* > *auca* (Glossaire de Cassel, n^o 83) > *oie* (§ 415,1); *avicellum* > *aucellum* > *oiseau*; *avis struthio* > *autruche*; *avis tarda* > *outarde*. (Cette vocalisation rappelle celle qui a eu lieu en vieux latin: *aviceps* > *auceps*, *gavidet* > *gaudet*.)

447. V entre deux consonnes s'amuit:

<i>serv(i)s</i>	<i>sers</i>	<i>absolv(i)s</i>	<i>absous</i>
<i>serv(i)t</i>	<i>sert</i>	<i>absolv(i)t</i>	<i>absout</i>
<i>servientem</i>	<i>sergent</i>	<i>cerv(o)s</i>	vfr. <i>cers</i>
		<i>serv(o)s</i>	vfr. <i>sers</i>

Les pluriels modernes *cerfs*, *serfs* sont des formes refaites; voir § 450.

CAS ISOLÉS. *Pulv(e)rem* > *poudre*; *solv(e)re* > *soudre* (comp. § 498,1). *Involare* > *embler* (comp. § 497,1).

III. V INTERVOCALIQUE.

448. Le sort du **V intervocalique** dépend des voyelles environnantes. Il faut distinguer trois cas :

1^o Le *v* intervocalique se maintient régulièrement devant *a* : *nova* > *neuve*, *vivat* > *vive*, *lavare* > *laver*, *lĕvare* > *lever*, *lixiva* > *lessive*.

2^o Le *v* intervocalique s'amuît devant *o*, *u* : *pavonem* > *paon*, *pavorem* > *pĕor*, *peur*, *avunculum* > *oncle*. L'absorption du *v* par la voyelle arrondie suivante remonte très haut ; l'« Appendix Probi » recommande de dire : *avus*, non *aus* (n^o 29) ; *flavus*, non *flaus* (n^o 62) ; *rivus*, non *rius* (n^o 176). Rappelons *clavum* > *clou* (§ 234).

3^o Le *v* intervocalique s'amuît devant *i* et *e*, s'il est précédé d'une voyelle arrondie : *ovicula* > vfr. *oeille* > *ouaille* ; *uvĭtta* > *luelle* (§ 489,1).

MOT SAVANT. *Faveur* (*favorem*).

FORMES DISSIMILÉES. *Vivenda* > *viande*, *vivacius* > vfr. *vĭaz* (comp. § 511).

CAS ISOLÉS. Sur *cantai* pour *cantavi*, voir II², § 164.

IV. V FINAL.

449. **V final**, libre ou appuyé, devient *F* :

<i>nivem</i>	vfr. <i>neif</i>	<i>salvum</i>	<i>sauf</i>
<i>navem</i>	<i>nef</i>	<i>cervum</i>	<i>cerf</i>
<i>bovem</i>	<i>bœuf</i>	<i>servum</i>	<i>serf</i>

V disparaît régulièrement en gallo-roman devant un *u* final (§ 448). Il se maintient ou se réintroduit grâce à l'analogie d'autres formes qui le conservent. Ainsi, tandis que *riuvum* devient *riu* (§ 518,4) en vieux français, *vivum*, qui avait à côté de lui *viva*, d'où *vive*, aboutit à *vif* ; comp. *nativum* > *naïf*, *novum* > *neuf* (mais *clavum* > *clou*) ; *ovum* > *œuf* (à cause de *ovare* > vfr. *ouver*).

450. **F final**, quelle qu'en soit l'origine, peut s'amuîr ou se changer en la sonore V.

1^o F final s'amuïssait régulièrement devant une consonne (§ 314,1). On déclinaît au moyen âge *sers* (*servus*) — *serf* (*servum*), *serf* (*servi*) — *sers* (*servos*); et de même *vif* — *vis*, *nef* — *nes*, etc. (II², § 266,1). On conjuguaît *laver* au subj. prés.: *lef* (*lavem*), *les* (*laves*), *let* (*lavet*), *lavons* (*lavemus*), etc. L'analogie a, en règle générale, effacé ces différences. Pour les substantifs, la forme du singulier a ordinairement réagi sur celle du pluriel, en y introduisant le *f*: *serfs*, *vifs*, *nefs*, *saufs*. Dans quelques cas isolés, le pluriel a réagi sur le singulier, qui a perdu son *f*: *apprenti* (vfr. *apprentif*); *bailli* (vfr. *baillif*, angl. *bailiff*; comp. *baillive*); *brandi* (vfr. *brandif*); *clef* [kle]; *joli* (vfr. *jolif*; comp. *jolivelé*, *enjoliver*); *tré* (vfr. *tref*). Notons encore *chégros* (pour *chef gros*), *che(f)-d'œuvre*, *cer(f)-volant*, etc. Pour d'autres détails, voir II², § 288, et *Manuel phonétique*, § 213.

2^o F final libre devant une voyelle redevient V. On a dit autrefois *viv ou mort*, *viv argent*, *du bœuv à la mode*, *veuv à trente ans*, etc.; un dernier reste de cette particularité s'observe dans la prononciation de *neuf heures* [nœvœ:r] (comp. *achever*, tiré de *chef*). Voir *Manuel phonétique*, § 161,3.

W.

451. La fricative bilabio-vélaire [w] existait en latin classique après une explosive palatale: *quare* [kware], *equa* [ekwa], *lingua* [lingwa]. Dans la langue vulgaire, elle s'est souvent dégagée d'un [u] en hiatus: *tenuem* > **tenwe*, *jannarium* > *janwario*, etc. (cf. § 262,3). L'*Appendix Probi* recommande de dire *vacua*, non *vaqua*. Nous retrouvons le même son dans les mots d'emprunt germaniques (§ 8), où il était d'un emploi fréquent: *werra*, *wisa*, *warda*, *sparwari*, *Gerwald*, *Godwin*, *Ludwig*, etc. Dans tous ces mots, [w] se modifie ou disparaît; mais il se développe de nouveau, en vieux français, dans les diphtongues *uo*: *buof* [bwɔf] (§ 178), et *oi*: *moi* [mwɛ] (§ 158). La langue moderne fait entendre le son [w] assez fréquemment: *oui* [wi], *ouate* [wat], *ouest* [wɛst], *loin* [lwɛ̃], *bois* [bwa], *whist* [wist]; *toi* [twɔ], *échouer* [ɛʃwɛ], *fouetter* [fwɛtɛ], etc.

I. W LATIN.

452. Le [w] latin tombe:

1^o Après une palatale initiale: *quare* > *car*, *quomodo* > *comme*, *quindecim* > *quinze*, etc. (voir, pour les détails, § 399, Rem.). L'amuïssement de la labiale est postérieur à l'affrication des palatales (§ 402): *carum* > *cher*, mais *quare* > vfr. *quer* (§ 112). Il remonte bien plus haut dans *quinque*, qui par dissimilation (§ 513,₃) est devenu **cinque*, d'où *cinq* (it. *cinque*, esp. *cinco*).

MOTS D'EMPRUNT. Tous les mots où *qu* se prononce [kw] ou [kɥ], sont empruntés: *quadrangle*, *quadrat*, *quadrature*, *quatuor*, *quartette*, *quiescent*, *quiétiste*, *quintette*, *quassier*, *quaker*, *quartz*, etc.; dans plusieurs cas, *qu* a été réduit à [k]: *quadiennal*, *quadrille*, *qualifier*, *qualification*, *qualité*, *quantilé*, *quarteron*, *quérimonie*; on écrit même *c* dans *cadrat*, *cadratin*, *cadration*. Rappelons enfin *cancan*, doublet de *quamquam*.

2^o Après une consonne intérieure appuyée: *lingua* > *langue* [lã:g], *linguere* > *languir* [lãgi:r], **mansuetinus* > *mâtin*, *mortua* > *morte*, *victualia* > vfr. *vitaille* (fr. mod. *victuaille*), *februarium* > *febrarium* > *février*, *quattuor* > *quattor* > *quatre*, *battualia* > *battalia* > *bataille*, *battuo* > *batto* > *bats*, *Confluentes* > *Conflans*. Le [w] tombe également dans *extinguere* > *éteindre* (§ 498,₃).

MOTS D'EMPRUNT. Le [w] se prononce dans *aquarium*, *aqualique*, *aquarelle*, *équatorial*, *équateur*, *équation*, *lingual*, *sanguipurge*, et quelques autres. Pourtant, l'élément labial s'est ordinairement amuï: *acquiescer*, *antiquaire*, *aqueux*, *éloquence*, *équilibre*, *extorquer*, *liqueur*, etc.

REMARQUE. Sur les mots français qui ont perdu le [w] de l'ancienne diphtongue [wɛ], voir § 159.

453. Le [w] latin devient [v]:

1^o Après une palatale intérieure: *aqua* > vfr. *aive* (forme rare), *equa* > vfr. *ive*, *antiqua* > vfr. *antive*, etc., voir § 411.

2^o Après *n*: *januarius* > *janvier*, *tenuem* > vfr. *tenve* (encore dans Acad. 1694), *annualement* > vfr. *anvel*. Comp. *Genua* > vfr. *Genvres* (on trouve aussi *Gevenes*), d'où *Gênes*.

3^o Après *d*: *vidua* > *veuve*.

4^o Après *s(t)*: *de* + *aestuare*? vfr. *desver*; *re* + *aestuare*? > *resver*, *rêver*: *statualem* vfr. *estavel* (*Romania*, XXXVII, 299).

II. W GERMANIQUE.

454. W initial devient **gu** [gw]: *want* > *guant*, *werra* > *guerra*; cette étape se trouve encore en italien: *quanto*, *guerra*, et dans plusieurs patois français (voir la Remarque). En francien, le groupe **gu** [gw] se simplifie au moyen âge en [g]: vfr. *quant* > *gant*; comme l'orthographe est obligée de garder la labiale devant *e* et *i*, *guerre* reste intact malgré la prononciation changée. Voici quelques autres exemples du passage de [w] à [g]: *Warda* > *garde* > *garde*. *Warjan* > *guarir*, *garir*, *guérir*. *Warnjan* > *guarnir* > *garnir*. *Waht-* > *guait* > *guet*. *Wisa* > *guise*. *Waso* > *guason* > *gazon*. *Walthari* > *Gualtier* > *Gautier*. *Warinhari* > *Guarnier* > *Garnier*. *Wilihelm* > *Guillehne* > *Guillaume*. *Widhart* > *Guiard*, etc.

CAS ISOLÉS. Dans les mots d'adoption plus récente, le *w* germanique est rendu par *v*: néerl. *wacharme* > *vacarme*; néerl. *wase* > *vase*; néerl. *wimpelkin* > *vilebrequin*; all. *wagenmeister* > *vagueunestre*; all. *walzer* > *valse*; néerl. *brandewijn* > *brandevin*, etc.

REMARQUE 1. Le passage de *w* à *gu* [gw], qui s'observe aussi dans d'autres langues (ar. *Wadalkebîr* > esp. *Guadalquivir*, ar. *alwazîr* > esp. *alguacil*), a eu lieu assez tard. Le Glossaire de Cassel donne encore *wanz* (n^o 118), et *w* se conserve intact (ou devient *v*) dans le Nord et l'Est de la France, en picard, en lorrain et en wallon, où l'on trouve *warde*, *werpir*, *warnir*, *want*, etc. Le grammairien Sylvius (§ 49, Rem.) atteste que les Picards prononçaient *ouaine*, *ouan*, *ouage*, *ouaster*, *ouastel*, *ouaire*, *ouairir*, ce que les Français prononcent *gaine*, *gant*, *gage*, *gaster*, *gasteau*, *gaire*, *guarir*. Bovelles (1533) représente la prononciation picarde par un double *w*: *Wallon*, *Willaume*, *Wauthier*, *wantz*, *warder*, *wespe*, répondant au français *Gallon*, *Guillaume*, etc. R. Estienne emploie *ou*: »*Guarir*, le Picard dit *ouairir*, le Picard dit *ouaine* ou *waine* ce que le François dit *gaine* . . ., *ouan* ou *wan* ce que le François dit *gant*» (Thurot, II, 253).

REMARQUE 2. Pour les mots latins où *v* a été traité comme le *w* germanique, voir § 445, 1, Cas isolés.

Y [ɥ].

455. La fricative bilabio-palatale [ɥ] s'articule avec un frottement très faible et se rapproche beaucoup d'une voyelle: c'est un [y] non syllabique. Elle est ordinairement sonore: *lui*, *buis*, *nui*, *muid*, etc., mais elle devient partiellement sourde après une consonne sourde: *puis*, *fui*, *tuile*. Elle se présente toujours comme la première partie d'une diphtongue croissante: *nuit* (noctem), *lui* (*illui), *puils* (puteum), etc. Dans quelques mots elle est la réduction d'un [y]: vfr. *fuïr* > *fuir* [fuir]; vfr. *muël* (dér. de *nuu*) > *muet* [mɥɛ]; vfr. *luër* > *luer* [tɥe]. Comp. § 274, 2. Le groupe *ui* [ɥi] peut se réduire à [i] ou à [y].

1° Réduction de [ɥi] à [i]. Exemples: vfr. *buigne* > *bigne*, vfr. *suïron* > *siron*, *ciron*, vfr. *tremuie* > *trémie*, vfr. *uide* > *vide* (§ 202). A côté de *effruiter* (dér. de *fruit*), on a le doublet *effriter*. Dans l'ancienne langue on trouve *bie* (*Vaux-de-Vire*, p. p. P.-L. Jacob, p. 29) pour *buie* (= *buire*) et *bisson* pour *buisson*; on hésite de nos jours pour *aiguïser* entre [egɥize] et [egize]. La réduction de *ui* à *i* paraît fréquente dans les patois; dans le *Don Juan* de Molière (II, sc. 1) on trouve *pisque*, *pis*, *depis*; ces formes se retrouvent dans les patois d'aujourd'hui et dans l'argot actuel de Paris (voir A. Bruant, *Dans la rue*, p. 88, 89, 94, 118).

2° Réduction de [ɥi] à [y]. Exemples: vfr. *buirette* > *burette*; vfr. *charcuitier* (dér. de *char cuite*) > *charcutier*; vfr. *cuirée* > *curée*; vfr. *escuïerie* (dér. de *escuier*) > *escuerie* > *écurie*; vfr. *fuïrole* (dér. de *fuir*) > *furole*; vfr. *luïtier* (*luctare) > *lutter*; vfr. *luïle* > *lutte*; vfr. *ruït* (dér. de *ruire*, *rugir*) > *rut*; vfr. *saunnuire* (de *sal* et *muria*) > *saumure*; vfr. *uisine* > *usine* (§ 440).

REMARQUE. Certains mots se présentent parfois sous la triple forme [ɥi], [i], [y]: ainsi, vfr. *lambruïs*, *lambris* et vfr. *lambrus*; *buïre*, *bire* et *bure*.

B. FRICATIVES DENTALES.

456. Voici d'abord quelques observations sur l'historique des deux fricatives [s] et [z].

1° **La fricative sourde** [s]. C'était probablement la seule forme connue du latin, où le *s* a dû se prononcer de la même

manière dans toutes les positions: *soror*, *versare*, *rosa*, *meus*. Ce phonème se retrouve dans toutes les langues romanes. Il est très fréquent en français, où il continue, en certains cas, le *s* latin: *soror* > *sœur*, *versare* > *verser*; il provient en outre d'un [k] initial prépalatal: *cera* > *cire* [si:r]; de [kj]: *faciam* > *fasse*; de [sj] appuyé: *missionem* > *moisson*; de [tj] appuyé: *angustia* > *angoisse*.

ORTHOGRAPHE. La fricative sourde s'écrit ordinairement par **s**: *sensé*. On trouve aussi **ss**: *passer*, *fasse*, *ressort*; **c**: *place*, *source*; **ç**: *soupçon*; **sc**: *scinder*, *escient*.

2^e **La fricative sonore** [z]. Ce phonème paraît avoir été inconnu au latin, comme il l'est encore au roumain et à l'espagnol. D'un usage restreint en italien, il est fréquent en portugais et en français. Dans cette dernière langue, [z] s'est développé régulièrement, entre deux voyelles, de [s], [sj], [tj] et [k] prépalatal: *pausare* > *poser*, *basiare* > *baiser*, *rationem* > *raison*, **vecinum* > *voisin*; notre phonème peut aussi provenir d'une assimilation progressive: *balsamine* [bal-zamin], ou anticipante: *svelte* [zvɛlt] (à côté de [svɛlt] et aussi [sfɛlt]); il reproduit enfin le *z* de quelques mots d'emprunt: *zinc*, *zèbre*, *zèle*, *gaz*, *amazone*.

REMARQUE. On n'a pas inventé un nouveau signe pour figurer le nouveau phonème [z]; la fricative sonore s'écrit, comme la fricative sourde, par **s**; ce signe a ainsi une valeur toute différente dans *rosa* et *rose*. Dans quelques cas on se sert de **z**, qui désignait autrefois une affriquée sourde et moins souvent une affriquée sonore (cf. § 307); de là *douze*, *treize*, etc. Au XVII^e siècle on substitue souvent *z* à *s*; on trouve ainsi *embrazer* (Audromaque, v. 163). Quelques mots ont abandonné *s* pour *z*; on écrit ainsi *alèze*, *gazon*, *suzerain*, pour *alèse* (dér. du vieux verbe *alaisier*), *gason*, *suserain* (dér. de *sus*); il y a eu longtemps hésitation entre *hasarder* et *hazarder*.

S.

457. SORT GÉNÉRAL DE S.

1^o **S** se maintient au commencement d'un mot devant une voyelle: *sal* > *sel*; au commencement d'une syllabe, après une consonne: *versare* > *verser* (§ 458); sporadiquement à la fin des mots: *ursum* > *ours* (§ 464).

2^o S passe à la sonore [z] dans deux cas: entre deux voyelles (*causa* > *chose*; § 459), après ou devant une consonne sonore (§ 458.2; § 462).

3^o S devient sporadiquement *R* entre deux voyelles (§ 360).

4^o S s'amuit devant une consonne à l'intérieur d'un mot: *gustare* > *goûter* (§ 460), ou au commencement d'un mot: *scutum* > *escu* > *écu* (§ 461). Elle s'amuit aussi ordinairement à la fin d'un mot: *plus* > *plus* (§ 465).

I. S INITIAL.

458. S initial se maintient sans changement.

1^o **S initial d'un mot:** *seta* > *soie*, *salutare* > *saluer*, *soror* > *sœur*. Sur le développement de *s* initial devant une consonne, voir § 461.

REMARQUE. Dans quelques mots, *s* a été remplacé par *c*: *Cereueil* < vfr. *sercueil* < *sarcophagum*. *Cidre* < vfr. *cisdre* < **cisera*, altération de *sicera*. *Cingler* < vfr. *sigler* < anc. norr. *sigla*. *Cèleri* < ital. *selleri*. On écrit abusivement *sc* dans *sceau*, *sceller* pour *seau* (*sigillum*), *seller* (*sigillare*); on écrivait autrefois *scilence*, *sceurement*, *sçavoir*, etc. (comp. *scion* pour *cion*). Voir § 529,1.

2^o **S initial d'une syllabe**, après une consonne: *ursa* > *ourse*, *versare* > *verser*, *pulsare* > *pousser*.

CAS ISOLÉS. Dans quelques mots d'emprunt, [s] est devenu [z] après une consonne sonore: *Alsace* [alzas], *balsamique* [balzamik], *balsamine* [balzamin], *balsamier* [balzamje].

REMARQUE. Dans quelques mots, *s* a été remplacé par *c*: *Amorce* < vfr. *amorse*, subst. particip. de *amordre*. *Coneierge* < **conservium*. *Farce* < vfr. *farse* < **farsa* de *farcire*. *Fonceur* < vfr. *fonser* (dér. de l'ancienne forme *fons* < **fundus*, -oris) et *fonceau*, *foucier*, *enfonceur*, *défoncer*. *Forcé* < vfr. *foršené* (dér. de *sen* < all. *Sinn*), rapproché à tort au XVI^e siècle de *force* (cf. § 529,1). *Harceler*, pour *herseler*, dér. de *herse*. *Morceau* < vfr. *morsel*, dér. de *mors* < *morsus*. *Sance* < *sausse* (Acad. 1690—1740) < vfr. *salse* < *salsa*. *Saucisse* < vfr. *salsée* < *salsicia*. *Semonce* < vfr. *semonse*, *somonse*, part. sigmatique de *somondre* (II², § 100). *Souci* < *solsequia*. *Source* < vfr. *sorse*, subst. particip. de *sordre*: de même *ressource* pour *ressourse*. Ajoutons le mot d'emprunt *escarcelle* < it. *scarsella*.

II. S INTERVOCALIQUE.

459. S entre deux voyelles devient [z], son marqué le plus souvent dans l'orthographe par la lettre *s* :

<i>causa</i>	<i>chose</i>	<i>pausare</i>	<i>poser</i>
<i>otiosa</i>	<i>oiseuse</i>	<i>thesaurum</i>	<i>trésor</i>
<i>spo(n)sa</i>	<i>épouse</i>	<i>pe(n)sare</i>	<i>peser</i>

Exemples germaniques: *wisa* > *guise*, *waso* > *gason*, *gazon* (cf. § 456,2, Rem.).

MOTS D'EMPRUNT. Dans tous les mots d'emprunt, un *s* intervocalique se prononce comme [z]: *accusatif*, *basilique*, *brasero*, *caséaux*, *casemate*, *caséum*, *casimir*, *casino*, *casoar*, *causal*, *causatif*, *cause*, *cosaque*, *curiosité*, *hasard*, *présider*, *résultat*, *spumosité*, *usufruit*, *usurpateur*, etc.

MOTS COMPOSÉS. Dans les mots composés, le [s] primitivement initial reste sourd, si le sentiment de la composition est conservé: *antisocialiste*, *contresigner*, *entresol*, *monosyllabe*, *parasol*, *présupposer*, *raisonnable*, *Lasalle*, *Lesage*, *Desaix*, etc. On redouble *s* graphiquement dans *maussade* (pour *mausade* = *mal* + *sade*), *unisson* et dans quelques composés commençant par *de-* ou *re-*: *dessous*, *dessus*, *ressac*, *ressaiguer*, *ressaisir*, *ressasser*, *ressauter*, *ressembler*, *ressemblance*, *ressemeler*, *ressentir*, *ressentiment*, *resserrer*, *resservir*, *ressort*, *ressortir*, *ressouder*, *ressource*, *ressouvenir*. Remarquez la différence entre *resigner* [rəsipe] et *résigner* [rezipe]; on prononce aussi [rezudr], [rezɔlysɔ̃], [dezipe]. Si le [s] est primitivement final, il se change en [z]: *plus-offrant* (comp. § 310, Rem.).

REMARQUE. Au XVI^e siècle, *s* [z] devient souvent *r*: *chemire*, *Jérus*, *furil*, *je vous-r-aime*, etc. Ce phénomène, qui se rencontre encore dans plusieurs patois, surtout en berrichon, est probablement provoqué par le passage de [r] à [z] dont nous avons parlé au § 360. Il y a encore des endroits qui s'appellent *Baroche* au lieu de *Basoche* (Basilica).

III. S + CONSONNE.

460. S intérieur + consonne. *S* peut se trouver devant les liquides *l*, *m*, *n*, *r*, devant les explosives sourdes *p*, *t*, *c* [k], et devant *f*; il s'amuît dans tous les cas.

1^o **SL.** Exemples: ins(u)la > île; mas(cu)lum > mâle; *mis(cu)lare > mêler.

MOTS D'EMPRUNT. *Dislocation, disloquer.*

2^o **SM.** Exemples: abysmum > abîme; spasmare > pâmer; baptisma > baptême; tes(ti)monium > témoin.

MOTS D'EMPRUNT. *Cosmétique, cosmique, cosmogonie, jasmin,* etc., et les mots en **-asme, -isme**: *enthousiasme, miasme, héroïsme, lyrisme,* etc. Dans ces derniers mots, il se produit ordinairement une assimilation progressive: *-asme* > [asm] (comp. § 320, Rem.); sur le développement contraire: *-asme* > [azm], voir *Manuel phonétique*, § 39, Rem.

3^o **SN.** Exemples: as(i)num > âne; eleemos(y)na > aumône.

4^o **SR.** Exemples: antecess(o)r > ancêtre; cons(ue)re (II², § 14) > coudre; *ess(e)re > être; *cis(e)ra (§ 458,1, Rem.) > cidre. Sur le développement de la consonne accessoire, voir §§ 498, 499.

5^o **SP.** Exemples: vespa > guêpe; despectum > dépit; crispare > crêper; suspicionem > soupçon

MOTS D'EMPRUNT. *Disputer, hospitalité, jaspe, prospérité, suspect,* etc.

6^o **ST.** Exemples: costa > côte, castellum > château, testa > tête, posterula > poterne, gustum > goût, vestire > vêtir, augustum > août, noster > notre, nôtre (II², § 543). On a le même développement quand s se trouve primitivement entre deux consonnes: *exteras* (sc. partes) > *esteras > estres, êtres; voir § 406,3. Rem.

CAS ISOLÉS. Devant s, le groupe *st* se réduit à *t* (§ 385): *hostis* > vfr. *ots, oz*, *Christus* > vfr. *Criz.* etc.

MOTS D'EMPRUNT. *Astronomie, auguste, baptistère, bastion, bestial, céleste, chaste, clystère, compositeur, costume, cristal, festin, flibustier, fruste, funeste, histoire, illustre, inceste, instrument, investir, juste, langouste, locuste, manifeste, ministère, modeste, pastel, pasteur, psalmiste, questeur, robuste, rusticité, rustique, testament, triste, vestiaire,* etc., etc. Notons aussi les suffixes **-aste** et **-iste**: *contraste, copiste, légiste,* etc.

7^o **SC.** Le développement de ce groupe est compliqué. — a) La spirante s'amuit régulièrement si la voyelle suivante est *a*: *lusca* > *louchie*, *musca* > *mouche*, *piscare* > *pêcher*, germ. **frisca* > *fraîche*, et dans *ascultare* > *écouter*. — b) Dans les autres cas, [sk] aboutit, comme [ks] (§ 406), à *is*: *cognosco* > *connois*, *connaiss*; *cresco* > *creis*, *crois*; *discum* > *deis*, *dais* (§ 159); *luscum* > vfr. *lois* (II², § 389); *fascem* > *fais*; *cognoscentem* > *connaissant*; *crescentem* > *croissant*; *vascellum* > *vaisseau*.

CAS ISOLÉS. Il y a eu assimilation dans *rossignol* (§ 339), mot emprunté au provençal. Quand le groupe *sc* est suivi de *r*, il se développe, comme toujours entre *s* et *r*, un *T* (§ 499): *crescere* > *creistre*, *croistre*, *croître*; **nascere* > *naître*; *pas cere* > *paître*; *paescere* > *paraître*.

MOTS D'EMPRUNT. *Brusque*, *discorde*, *discret*, *fresque*, *Gascon* (pour l'origine du *g*, voir § 445,1), *lansquenet*.

461. S initial + consonne. Si le groupe commence le mot, il se développe une voyelle prosthétique (§ 493): *scutum* > *escudo*, puis *S* s'amuit: *escudo* > *escu* > *écu*:

<i>spatha</i>	<i>épée</i>	<i>sparsum</i>	<i>épars</i>
<i>spissum</i>	<i>épais</i>	<i>spo(n)sum</i>	<i>époux</i>
<i>stabulum</i>	<i>étable</i>	<i>stabilire</i>	<i>établir</i>
<i>strena</i>	<i>étrenne</i>	<i>sternutare</i>	<i>éternuer</i>
<i>strictum</i>	<i>étroit</i>	<i>stuppa</i>	<i>étoupe</i>
<i>scala</i>	<i>échelle</i>	<i>scribere</i>	<i>écrire</i>
<i>scūtella</i>	<i>écuelle</i>	* <i>scoclum</i>	<i>écueil</i>
* <i>scĭtia</i>	<i>éclisse</i>	<i>scienter</i>	vfr. <i>escientre</i>

Exemples germaniques: *skum* > *écume*, *spēhon* > *épier*, *sparwāri* > *épervier*. Dans certains mots anciens, il convient de noter la transformation de *sc* en [ʃ] devant *e* et *i*: **skērpa* > vfr. *escherpe* (fr. mod. *écharpe*); **skina* > *échine*.

CAS ISOLÉS. *S* était tombé déjà en latin vulgaire dans *spas mare* > *pâmer* (cf. *Rom.*, XLIV, 122); comp. *tricoter*, de l'all. *stricken*; *lockfisch*, prononciation archaïque de *stockfisch*.

MOTS D'EMPRUNT. *Scabreux*, *scalpel*, *scandale*, *scaphandre*, *scapulaire*, *scarlatine*, *scélérat*, *sceptre*, *scoffion* (Molière, *Étourdi*, v. 1944), *scorbut*, *scorpion*, *scribe*, *sculpter*, *small*, *snaragdin*, *snob*, *spasme*, *spatule*, *spécialité*, *spectacle*, *spectateur*, *spéculer*, *spirituel*, *splendeur*, *spongieux*, *sport*, *squelette*, *stabilité*, *stagnant*, *stalle*, *station*, *statut*, *stellaire*, *stérile*, *stipuler*, *stomacal*, *strict*, *studieux*, *stupide*, etc. Pour plusieurs de ces mots on trouve une forme collatérale commençant par *e*: dans la prononciation vulgaire de nos jours, on entend fréquemment *escandale*, *escrupule*, *espécial*, *esquelette*, *estation*, *estalue*, *espatule*, etc., et les grammairiens d'autrefois mettaient déjà en garde contre *escabreux*, *espécial*, *esprituel*, *esquelette*, *estatut*, *estrapontin*, etc. Cette hésitation est due soit à la phonétique syntaxique (comp. § 493), soit à une difficulté qu'ont dû éprouver les Français (comme maintenant les Espagnols) à prononcer une »s impura« au commencement d'un mot; elle remonte très haut: nous trouvons dans la *Chirurgie* de H. de Mondeville *l'estomac* (§ 199), *son estomac* (§ 1847), à côté de *du stomac* (§ 239), *au stomac* (§ 1872). L'*e* prosthétique a été adopté dans les mots d'emprunt suivants: *escabeau* (*scabellum*), *escadre* (it. *squadra*), *escadron* (it. *squadrone*), *escalade* (it. *scalata*), *escamper* (it. *scampare*), *escarcelle* (it. *scarsella*), *escarmouche* (it. *scaramuccia*), *escarpe* (it. *scarpa*), *escarpin* (it. *scarpino*), *esclave* (*sclavus*), *escoffion* (it. *scoffione*), *escopette* (it. *scopetta*), *escorte* (it. *scorta*), *espace* (*spatium*), *espadon* (it. *spadone*), *espatier* (it. *spalliere*), *espèce* (*species*), *espion* (it. *spione*), *esprit* (*spiritus*), *esquif* (it. *schifo*), *esquille* (*schidia*), *estampe* (it. *stampa*), *estomac* (*stomachus*), *estropier* (it. *stroppiare*), et quelques autres.

462. *S* ne s'amuit pas dans tous les mots à la même époque. L'assourdissement dépend du caractère de la consonne qui suit: il gagne d'abord *S* devant une sonore, puis *S* devant une sourde.

1^o Devant les **sonores** (liquides: *l, m, n, r*; spirantes: *j, v*; explosives: *b, d, g*) et **f**, l'amuissement de *S* paraît avoir eu lieu au milieu du XI^e siècle, probablement avant la conquête de l'Angleterre, attendu que les mots français adoptés en anglais n'offrent aucune trace phonétique de l'*s*: *male*, *valet*, *isle*, *dine*, *blame*, *hideous* (vfr. *hisdos*), *defeat* (vfr. *desfait*), *effray*

(vfr. *esfreer*), *efforce* (vfr. *esforcier*), etc. Il semble que, par une assimilation anticipante, *S* soit d'abord devenu [z], puis ce [z] a dû s'altérer de différentes manières, qui ont amené sa chute complète. Devant les dentales, [z] est probablement devenu [ð]: *asinum* > *azne* > *aðne* > *âne*; *i(n)sula* > *izle* > *iðle* > *île* [il], etc.; on trouve dans les textes anglo-normands: *idle*, *gredle*, *medler*, *madle*, *adne*, *didne*, etc.; rappelons aussi les formes anglaises *meddle* (vfr. *mesle*), et *medlar* (vfr. *meslier*); pourtant, le *d* de ces formes n'est pas (ou n'est plus) ouvert. Parfois, c'est un *r* qui se substitue à [z], surtout dans les textes picards, où l'on trouve *varlet*, *marle*, *parle*, *merler*, *almorne*, *arne*, *derver*, *orfraie*, etc.; on a retenu de ces formes *varlet* et *orfraie* (ossifraga). Dans la région orientale et wallonne, *h* remplace [z] devant *m*, *n*: *raihnable*, *ahnesse*, *blahmer*.

2^o Devant les **explosives sourdes** *p*, *t*, *c*, l'amuïssement de [s] est postérieur à la conquête de l'Angleterre; témoin les formes anglaises *beast* (bête), *feast* (fête), *host* (hôte), *estate* (état), *forest* (forêt), *tempest* (tempête), *astonish* (étonner), *spy* (épier), *squire* (écuyer), *squirrel* (écureuil). La chute de [s] s'observe d'abord dans la région occidentale et embrasse, au XIII^e siècle, tous les dialectes, excepté le wallon, qui présente encore des formes telles que *aubespène* (aubépine), *disponi* (dépouiller), *fiesti* (fêter), *haster*, *hustin*, etc. Il est probable que, devant les sourdes, [s] s'est d'abord réduit à une sorte d'aspiration; on lit dans l'*Orthographia gallica*: »Item quedam syllabe pronuntiate quasi cum aspiratione possunt scribi cum *s* et *t*, verbi gracia *esl*, *plest*, *cest*«, et ailleurs: »Quant *s* est joynt [a la *t*] ele avera le soun de *h*, come *est*, *plest* seront sonez *eght*, *pleght*.« Rappelons aussi les graphies anglo-normandes *osaht*, *vonsiht*, *miht*, *veniht*, etc.; les rimes allemandes, telles que *foreht* : *sleht*, *foreht* : *reht*, et les transcriptions allemandes, telles que *tschahtel* (*chastel*), *schahtelân* (*chastelain*). Un autre témoignage curieux de l'étape spirante se trouve dans l'élégie hébraïque de 1288. A. Darmesteter remarque dans son commentaire: »*S* dans l'intérieur des mots, devant une consonne, ne se fait plus entendre. Partout, dans notre texte, elle est tombée. La chute de cette consonne semble avoir amené une sorte d'allongement de la voyelle précédente, qui, quand c'est un *é*, paraît se faire suivre d'un *e* mi-muet ou d'une sorte d'*h* douce. C'est du moins ce qu'on peut conclure de l'ortho-

graphe des mots *mechief*, *egaree*, *près* (XVII₄). En effet, après le *yod* qui représente l'*é*, vient un *alef* qui indique soit une sorte d'*e* muet, soit plutôt une légère aspiration^a (*Romania*, III, 473).

REMARQUE. Tous les mots qui présentent maintenant un *s* prononcé devant une consonne sont ou des mots d'emprunt: *studieux*, *pastel*, etc., ou des mots repris dans les livres par les lettrés de nos jours: *destrier*, *escriuer*; *uénestrel*, *ost*, *senestre* (comp. § 83), ou des mots qui ont subi l'influence de l'orthographe (voir § 463₁, Rem.); il y en a aussi quelques-uns qui demandent une explication spéciale: *puisque*, *jusque*, *plus-que-parfait*, etc.

463. L'amuïssement de *S* et l'orthographe.

1^o *S* s'est conservé dans l'orthographe bien longtemps après son amuïssement; ce n'est que dans la troisième édition de son *Dictionnaire* (1740) que l'Académie supprime l'*s* muet et change *bastir*, *teste*, *isle*, *fust*, etc., en *bâtir*, *tête*, *île*, *fût* (comp. § 61 et § 104). Pourtant, il se conserve devant *c* dans *descendre*, *escient*, *lascif*, devant *t* dans *est* (verbe); et en outre, dans beaucoup de noms propres: *Aisne*, *Asnières*, *Nesle*, *Suresnes*; *Daumesnil*, *Descartes*, *Duquesclin*, *Lemaistre*, *Lévesque*, *Prévost*, *Rosny*, *Saint-Genest*, etc. Avant l'Académie, P. Corneille s'était occupé de l'orthographe des mots contenant un *s* muet. Dans la grande édition de ses *Œuvres* (1682), il remarque: »Je n'ay pu souffrir que ces trois mots: *reste*, *tempeste*, vous *estes*, fussent écrits l'un comme l'autre, ayant des prononciations si différentes. J'ay réservé la petite *s* pour celle où la syllabe est aspirée, la grande pour celle où elle est simplement allongée, et l'ay supprimée entièrement au troisième mot, où elle ne fait point de son, la marquant seulement par un accent sur la lettre qui précède.«

REMARQUE. Dans quelques mots isolés, l'*s* amuï, mais toujours écrit, a fini par pénétrer dans la prononciation (cf. § 119). Grâce à l'influence de l'orthographe, on prononce maintenant *registre*, au lieu de *regître*, qui est vieilli; beaucoup font sonner l'*s* de *de Maistre*, etc.

2^o La suppression de [s] est ordinairement indiquée par un **accent circonflexe** sur la voyelle précédente: *asne* > *âne*, *bastir* > *bâtir*, *fust* > *fût*, *teste* > *tête*, etc. (§ 104₁); si la voyelle est un *e* inaccentué, on emploie très souvent l'**accent aigu**: *bétail*, *connétable*, *crépu*, *défaire*, *détruire*, *dévêtir*, *écouter*, *écu*, *épaule*,

épée, épi, étais, éveiller, fêtu, ménage, méprendre, répondre, témoin, trépas, etc.

3^o Assez souvent, la suppression n'est nullement marquée dans l'écriture: *aine, ajouter, atelier, autruche, Autun* (Augustodunum), *batteur, baume, bocage, brouter, cel, chacun, cidre, coleau, cotret, coudre, diaprer, flacon, futaie, jeudi, joute, jouler, ladre, madre, malotru, moile, mouche, moule, notre, otage, outarde, oulil, pacage, panais, polerne, racaille, ruche, selier, vavasseur, vendredi, vidame, vile, volre*. Il en est de même dans les composés: *babeure* (= bas beurre), *bavoler* (= bas voler), *bavolet* (= bas volet), *plupart* (= plus part), *plutôt* (= plus tost), *raifort* (= rais fort), *soucoupe* (= sous coupe), *sourire* (= sous rire), *soumettre, soulever, soutenir* (cf. *soutenir* dans Corneille, *Cid*, v. 1306), etc., *toujours* (= tous jours; encore *loûjours* au XVII^e siècle et plus tard), *toutefois* (= toutes fois). On hésite entre *sous-barbe* et *soubarbe*, *sous-garde* et *sougarde*, *sous-pied* et *soupied*.

REMARQUE. Comme l'amouïssement de [s] amenait d'ordinaire l'allongement de la voyelle précédente (§ 130,1), un *s* a souvent été introduit après une voyelle longue dans des mots qui n'y avaient aucun droit (comp. § 104,2): *aisle, chaisne, trosne, presle*.

IV. S FINAL.

464. Tout S final, appuyé ou libre, primaire ou secondaire, reste en gallo-roman. Ce trait est particulier aux langues romanes occidentales et au sarde: *cantas* > fr. *chantes*, prov., esp., port. *cantas*, sarde *kantas*; *nos* > fr. *nous*, prov., esp., port. *nos*, sarde *nois*; *rosas* > fr. *roses*, prov., esp., port., sarde *rosas*. Les langues romanes orientales ne conservent pas l's final: *cantas* > roum. *cîntî*, it. *canti*; *nos* > roum. *noî*, it. *noi*. En français, l's s'est conservé, au moins dans l'orthographe, jusqu'à nos jours:

<i>cursum</i>	<i>cours</i>	<i>corpus</i>	<i>corps</i>
<i>ursum</i>	<i>ours</i>	<i>sparsum</i>	<i>épars</i>
<i>turres</i>	<i>tours</i>	<i>bassum</i>	<i>bas</i>
<i>versus</i>	<i>vers</i>	<i>crassum</i>	<i>gras</i>

plus	<i>plus</i>	risum	<i>ris</i>
nos	<i>nous</i>	amas	<i>aines</i>
vos	<i>vous</i>	debes	<i>dois</i>
visum	<i>vis</i>	scribis	<i>écris</i>

Dans beaucoup de mots, *s* a été remplacé par *z*: *chez* (*casa*; § 252), *nez* (*nasum*), *rez* (*rasum*), ou par *x*: *deux* (*duos*), *creux*, *choix*, vfr. *loix* (= *lois*), *roux* (*russum*), *loux* (*lussim*) et les nombreuses formes en *-aux* (*chevaux*, *journalux*, etc.), en *-eux* (*ci eux*, *ceux*, etc.; *faucux*, *heureux*, etc.; *jeux*, *feux*, *neveux*, etc.), en *-oux* (*époux*, *jaloux*, *genoux*, *poux*, etc.). Il ne s'agit ici que de graphies arbitraires. On écrit *nez*, *rez*, *chez*, par analogie avec les anciennes formes en *-ez* (*boutez*, *citez*, *pitiez*, *chantez*, *parlez*, *avez*, etc.), dont le *z*, représentant primitivement le groupe *ts*, était légitime (§ 384). Quant à *x*, dont l'emploi est encore si répandu, c'était au moyen âge un signe graphique qui représentait le groupe *us* à la fin des mots: on écrivait *diex* pour *dieus*, *chevar* pour *chevaus*, etc.; à la fin du XIV^e siècle, il a été considéré comme un équivalent de l'*s* final, et l'on a écrit *dieux*, *chevaux*, etc. (cf. II^e, § 283 ss.).

CAS ISOLÉS. Sur quelques mots où un *s* final a disparu de l'orthographe, voir II^e, § 364.

465. *S* final a dû se prononcer au moyen âge dans tous les cas; cet état de choses a été troublé de bonne heure, surtout par la phonétique syntaxique. *S* s'amuïssait devant un mot commençant par une consonne (comp. § 460): *plus fort* > *plu(s) fort*, *faus pas* > *fau(x) pas*, comme *fustaie* > *fûtaie*, *crispat* > *crêpe*, etc. *S* devenait sonore devant un mot commençant par une voyelle: *plus acutum* > [plyzægy], comme dans *usare* > [yze] (§ 459). *S* restait intact devant une pause. De là, dans la vieille langue, trois prononciations différentes pour beaucoup de mots qui finissaient par *s*. La langue actuelle nous présente encore ce phénomène curieux dans les quatre mots *six*, *dix*, *plus*, *tous*. Pour les autres, l'analogie a ordinairement réduit le nombre des formes à deux, en éliminant celle avec [s], ou à une, en éliminant aussi celle avec [z]. Voici quelques détails.

1⁰ **Devant une pause.** Dans la langue moderne, l's final est généralement muet. La prononciation primitive s'est conservée dans *hélas*, *de guerre lasse* (mauvaise orthographe pour *las*), *courir sus*, dans *tous*, *six*, *dix*, *plus*. Pour d'autres détails, voir *Manuel phonétique*, § 253—254. Th. de Bèze (1584) admettait encore l'articulation de l's final; selon lui, les mots *les bons hommes* sonnaient *lé bon zommes*. Mais elle ne tarde pas à tomber en désuétude. Maupas (1625) remarque: »Prononcer l's au bout des mots, n'est point à reprendre, pourveu que foiblement. Et quand bien on la voudra supprimer, si faut-il tenir la syllabe un peu plus longuette.«

REMARQUE 1. L'amuïssement de l's final est un phénomène gros de conséquences. Il a contribué à l'écroulement de l'ancienne déclinaison; il a amené l'effacement du pluriel des noms: *garçon* = *garçons* (II², § 366 ss.); il a concouru à l'unification du présent au singulier: *chantes* = *chante* (II², § 52).

REMARQUE 2. Sous l'influence de l'orthographe, un s autrefois muet s'est réintroduit dans la prononciation; ainsi *ès*, *filz* (§ 354), *mœurs*, *ours* se prononçaient autrefois sans s; de nos jours on dit ordinairement [ɛs], [fis], [mœrs], [urs].

2⁰ **Devant une voyelle.** En liaison, beaucoup de mots ont conservé la sifflante finale à l'état de sonore: *mes amis*, *les enfants*, *vous avez*, *plus aimable*, *allons-y*, *vis-à-vis*, *de temps en temps*, *dans un an*, *chez eux*, *des chevaux arabes* et *six ans*, *dix heures*, etc. Dans la langue vulgaire, on voit parfois la forme courte l'emporter sur la forme longue. G. Paris (*Romania*, XXII, 155) déclare qu'il a entendu dire *nou(s) avon(s) eu*, et A. Bruant fait dire à un »dos«: *dan' un coin* (*Dans la rue*, p. 118), *dan' eun' maison* (*ib.*, p. 125). Inversement, un son [z] est parfois introduit par une fausse liaison dans le parler populaire: *J'ai-z-été*; et l'on dit couramment: *Entre quatre yeux* [ãtrəkatrəzjø]; *le Bal des Quat'-z-Arts*. Voir pour plus de détails, *Manuel phonétique*, §§ 161—168.

V. SS.

466. Le groupe SS se réduit à un phonème simple.

1⁰ **SS final.** A la fin des mots, la simplification en [s] remonte à l'époque où la voyelle suivante s'est amuïe: *cras-*

sum > *gras*; grossum > *gros*; passum > *pas*; pressum > *près*.

2° **SS intérieur.** Entre deux voyelles l'orthographe moderne conserve les deux *s*, malgré la prononciation simplifiée: *passare* > *passer* [pāsē]; *quassare* > *casser*; *grossa* > *grosse*; *pressa* > *presse*; *vessica* > *vessie*, etc. La simplification semble s'être effectuée dans le moyen français. Dans quelques mots, la réduction du groupe [ss] à [s] a amené un allongement de la voyelle précédente: *passion* > [pɑ:sjɔ̃], *grosse* > [gro:s].

CAS ISOLÉ. *Massilia* > *Marseille*.

MOTS D'EMPRUNT. Ces mots se présentent sous deux formes différentes: on a d'un côté *abcès*, *accès*, *cyprès*, *congrès*, *profès*, etc., et de l'autre *colosse*, *Parnasse*, *Narcisse*, etc.

C. FRICATIVES PALATALES.

467. On avait en latin la médio-palatale ordinaire [j] qui s'entendait dans *jocus*, *jam*, *junius*, etc.; le même son remplaçait dans la langue populaire un *i* (*e*) en hiatus: *filia* > *filja*, *cavea* > *cavja* (voir § 262,3). Le yod latin subit en français de profondes modifications et est remplacé par des phonèmes tout nouveaux: *jam* > [za], *rationem* > [rezɔ̃], *cavea* > [ka:z], etc. Cependant, un nouveau yod s'est développé en français, où ce phonème est aujourd'hui d'un emploi fréquent; il provient surtout d'un *i* en diphtongue ou en hiatus, et d'un [ʎ] réduit (§ 351): *pied* [pje], *yeux* [jø], *viande* [vjā:d], *payer* [pɛje], *fille* [fi:j], etc.

REMARQUE. La postpalatale [ɣ] était inconnue au latin classique, comme elle l'est au français; elle a dû exister en gallo-roman, comme dernière étape du développement de l'explosive palatale précédée ou suivie d'une voyelle d'arrière: *locare* > *logar* > *loɣar* > *loer*, *louer*; *securum* > *seguro* > *seɣur* > *sœur*, *sûr* (comp. § 413,1).

J.

468. SORT GÉNÉRAL DE J:

1° J peut rester sans changement s'il se trouve entre deux voyelles: *majum* > *majo* (§ 470), et dans les groupes **dj** et

gj, s'ils sont intérieurs et libres: *radium* > *radjo* > *rajo* (475,4), *exagium* > *essagjo* > *essaio* (§ 477,1). Ce yod se combine au moyen âge avec la voyelle précédente.

2^o J peut se développer en une affriquée sonore [dz]; on a la forme correspondante sourde [tʃ], si la consonne précédente est sourde. Les deux affriquées se simplifient au moyen âge et deviennent [ʒ] et [ʃ]. Ce développement a lieu à l'initiale: *jam* > *jà* [ʒa] (§ 469); dans le groupe initial **dj**: *diurnum* > *djorno* > *jour* (§ 475,1); dans les groupes médiaux **bj**, **vj**, **pj**, *cons.* + **dj**: *tibia* > *tibja* > *tige* (§ 472,2); *cavea* > *cavja* > *cage* (§ 472,3); *sapiam* > *sapja* > *sache* (§ 472,1); *hordeum* > *ordjo* > *orge* (§ 475,2); sporadiquement dans les groupes **nj**, **rj**: *lanea* > *lanja* > *lange* (§ 471,1); *cerea* > *cerja* > *cierge* (§ 471,3).

3^o J peut, en combinaison avec la consonne précédente, se développer en une affriquée sourde [ts], qui se simplifie en [s]. Ce développement a lieu dans les groupes **cj** et *cons.* + **tj** (excepté *stj*; § 474,3): *faciam* > *facja* > *face* [fatsə] > *fasse* [fas] (§ 476); *captia* > *captja* > *chace* > *chasse* (§ 474,4).

4^o J peut se fondre avec la consonne précédente (suivante) en un son mouillé; ce développement a lieu dans les groupes **nj**, **lj**, **rj**, **sj**, **tj**, **ssj**, **stj**, qui se changent en [ɲ], [ʎ], [r'], [z'], [s']: *linea* > *linja* > *lipa*; *filia* > *filja* > *fiʎa*; *varia* > *varja* > *var'a*; *basia* > *basja* > *bas'a*; *orationem* > *oratjone* > *oraz'one*; *missionem* > *messjone* > *mes'one*; *angustia* > *angostja* > *angos'a*. (Pour **nj**, **lj**, **rj**, voir § 471; pour **sj**, § 473; pour **tj**, § 474; pour **ssj**, § 473,2; pour **stj**, § 474,3.) De tous ces sons mouillés, un seul s'est maintenu jusqu'à nos jours: *lipa* > *ligne*; [ʎ] s'est réduit à [j] depuis le commencement du XIX^e siècle: *fiʎa* > *fille* > [fi:j] (§ 351); les trois autres se sont résolus, dès le X^e siècle, en *ir*, *is* (*s* sonore) et *iss* (*s* sourd).

REMARQUE. Dans plusieurs patois, *tj* et *kj* se sont fondus en un seul et même son qu'on écrit *qui* dans les mots où l'orthographe usuelle offre *ti*: *amiquié* (= amitié), et *ti* là où l'orthographe usuelle offre *qui*: *cintième* (= cinquième). On trouve un développement correspondant pour le groupe sonore *dj*: *guien* (= dieu). Voici quelques exemples tirés surtout du *Don Juan* de Molière (II, sc. 1): *amiquié*, *piquié*, *quien* (tiens), *quienne*, *lanquiu* (tant il y a), *s'équians* (s'étaient), *beguien* (= bedian, bedeau, § 239, Rem.),

quiamant, *guieu*, *morguienne*, etc. Ce phénomène, très général en normand, se rencontre aussi dans d'autres idiomes populaires au nord de la Loire. Il se trouve dans l'argot de Paris: *l'un méquier* (J. Rietus, *Les soliloques du pauvre*, p. 11), *quiens* (*ib.*, p. 12), *quient* (*ib.*, p. 86), *enquier* (*ib.*, p. 153), *guieu* (*ib.*, p. 79), etc. Le doublet *revertier* et *reverquier* a même passé dans la langue (cf. Dictionnaire Général).

I. J INITIAL.

469. J initial se développe, comme *g* devant *a*, *e*, *i* (§ 423), en une affriquée [dʒ] qui se simplifie en [ʒ], orthographié **j** ou **g**:

jocum	jeu (§ 201, Rem.)	jacere	gésir
judicat	juge	juniperum	genièvre
jungere	joindre	*jenicia	génisse

CAS ISOLÉ. Par assimilation harmonique (§ 505), *Juliabona* est devenu *Lillebonne* (comp. *julium* > *it. luglio*).

MOTS D'EMPRUNT. Dans les mots d'emprunt, on prononce également le yod latin comme [ʒ]: *jactation*, *jonction*, *justice*, *Jésus*, *jusqu'ame*, etc. Pour les mots qui commençaient par *hia-* ou *hie-*, on a parfois hésité entre *hia-*, *hié-* et *ja-*, *jé-*: *Hyacinthus* > *hyacinthe*, *jacinthe*; *hierarchia* > *hiérarchie*, *jérarchie*; *Jeronimus* > *Hiérôme*, *Jérôme*; *Hierosolyma* > *Hiérusalem*, *Jérusalem*; *hieroglyphicus* > *hiéroglyphique*, *jéroglyphique*. L'usage s'est décidé pour la forme savante dans les mots les plus rares: *hiérarchie*, *hiéroglyphique*, tandis que la forme populaire a été adoptée dans les mots les plus usités: *Jérôme*, *Jérusalem*; on a conservé *Hyacinthe*, comme nom propre, à côté de *jacinthe* (le vfr. *jagonce*, qui reproduit le syriaque *jaqunta*, venu du grec, est une troisième forme du même mot).

II. J MÉDIAL.

470. J médial se maintient sans changement et se combine, au moyen âge, avec la voyelle précédente: *raja* > *raie*; *trōja* > *truie*; *majorem* > vfr. *maieur*.

MOTS D'EMPRUNT. Dans les mots savants, le [j] médial se prononce [ʒ]: *majesté*, *majeur*, *major*, *majorité*, *majuscule*, etc.

III. LIQUIDE (N, L, R) + J.

471. Dans les groupes **nj**, **lj**, **rj**, le yod mouille la consonne précédente, et l'on a [ɲ], [ʎ], [rʲ].

1° **NJ** > [ɲ]: *linea* > *ligne*, *seniorem* > *seigneur*, etc.; pour les détails, voir § 334.

CAS ISOLÉS. Dans quelques mots le yod ne se combine pas avec la nasale; il se développe librement en [ʒ], tandis que n nasalise la voyelle précédente et s'amuit (§ 210): *extraneum* > *extranjo* > *étrange*; *granea* > *grange*; *lanea* > *lange*; *lineum* > *linge*. Comp. § 472, 1.

2° **LJ** > [ʎ]: *filia* > *fille*; *meliozem* > *meilleur*, etc. L'i mouillé ne vit plus que dans les patois; dans la langue cultivée, il s'est réduit à [j] au commencement du XIX^e siècle; pour les détails, voir § 351.

3° **RJ** > r mouillé, qui se résout en **ir**, et l'i voyelle se combine avec la voyelle précédente: *area* > *ar'a* > *aire*; *paria* > *paire*; *fēria* > *foire*; *gloria* > *gloire*; *dormitorium* > *dortoir*; *cōrium* > *cuir*; **mōrio* > vfr. *muir*, remplacé par *meurs* (II², § 122). On a le même développement quand r est précédé d'une ou de plusieurs consonnes: *cupreum* (§ 204) > *cuivre*; *ostrea* > *huître*; *repatriare* > vfr. *repaïrier*; *mat(e)-riamen* > vfr. *mairien* (fr. mod. *mairain* ou *merrain*), etc. Les suffixes -arium et -erium aboutissent à -ier: *primarium* > *premier*, *ministerium* > *métier*, *monasterium* > *moutier*. Transformation assez obscure: c'est peut-être sous une influence germanique que -arium a passé anciennement à -eriu partout où il était senti comme suffixe (comp. au contraire *variu* > *vair*), pour aboutir, comme lui, à -ier. Voir, pour plus de détails, III, § 248, et A. Thomas, *Nouveaux Essais de philologie française*, p. 119 ss.

CAS ISOLÉS. Dans quelques mots, le yod ne se combine pas avec r, mais se développe librement en [ʒ]: *cerea* > *cierge*; *sororium* > vfr. *serorge*; **sturiōnem* > *esturgeon*. *Augurium*, en perdant son yod, devient **aguro* (§ 188, Rem.) > *ëur* > *eur* (§ 276), *heur* (§ 99).

MOTS D'EMPRUNT. *Ministère*, *monastère*, *adultère*, *sobre*, *propre*, etc. Sur -aire, doublet savant de -ier, voir III, § 299.

REMARQUE. La forme mouillée de l' *r* a probablement existé encore au Xe siècle. On trouve dans les plus anciens textes *glorie*, *memorie*, *ivorie*, *victorie*, *adjutorie*, *adversarie*, *armarie*, *sacrarie*, *neccessarie*, *avullerie*, *baptistirie*, *martirie*, etc.; dans ces graphies, qui s'emploient jusque dans le XI^e siècle, *ri* doit indiquer une prononciation spéciale de *r*: *glorie*, qu'il ne faut pas lire *glo-ri-e*, était dissyllabe (*glo-rie*) et se prononçait très probablement [glør'ə].

IV. LABIALE + J.

472. Dans les groupes **pj**, **bj**, **vj**, **mj**, le yod se développe comme au commencement d'un mot, mais, par une assimilation progressive, il devient sourd [f] ou sonore [ʒ], selon le caractère de la labiale. Quant à la labiale, elle tombe régulièrement (§ 369, § 376, § 446); pourtant, les vieux glossaires hébreux-français offrent encore *apje* et *sahje* pour *ache* et *salgc*, [sauge]. La labiale nasale, avant de tomber, nasalise la voyelle précédente.

1^o **PJ** > [f]: *sapiam* > *sache*; *sepia* > *sèche*, *seiche*; **propium* > *proche*; *apium* > *ache*; *apiarium* > vfr. *achier*; **repropiare* > *reprocher*; **adpropiare* > *approcher*; *Clipiacum* > *Clichy*. Exemples germaniques: **krippja* > *crèche*, **hapja* > *hache*.

CAS ISOLÉS. *Pipionem* > *pigeon*; **sapium*? > *savie* > *sage*. La labiale est tombée de très bonne heure dans *sapio* > **sajo* > vfr. *sai* > *sais* (II², § 118,1); comp. ci-dessous 2^o. *Recipio* a été remplacé par la forme analogique **recepto* (II², § 113) > vfr. *reccif* (selon § 372,1), fr. mod. *reçois*.

2^o **BJ** > [ʒ]: *tibia* > *tige*; **rabia* (pour *rabies*; II², § 234) > *rage*; *rubeum* > *rouge*; **lumbea* (dér. de *lumbus*) > *longe*; *Argubium* > *Argonge*; *cambiare* > *changer*; *gobionem* > *gonjon*. Exemple germanique: *laubja* > *loge*.

CAS ISOLÉS. La labiale était tombée déjà en latin vulgaire dans *habeo* et *debeo* (II², § 123), *habeam* et *debeam* (II², § 145), sans doute à cause de l'emploi proclitique des formes verbales de ces auxiliaires. Comp. *sai*, ci-dessus 1^o.

MOT D'EMPRUNT. *Marrube* (*marubium*) a remplacé la vieille forme populaire *marouge*.

3^o **VJ** > [ʒ]: *cavea* > *cage*; **alvea* > *auge*; *salvia* > *sauge*; *viduvium* (mot d'origine celtique; § 4) > *vouge*; **levia-*

rium > *léger*; servientem > *sergent*; *conservium > *con-*
cierge; abbreviare > *abrégé*; Novientum > *Nogent*.

CAS ISOLÉS. Sous l'influence de pluere, la labiale est tom-
 bée dans plŭvia, devenu *ploia > *pluie* (§ 204). Une chute
 inexplicable de la labiale s'observe dans aviolum > *aïeul*;
 atavia > vfr. *taie*, *aïeule*; *atavionem > vfr. *taion*, fr. mod.
tayon; *caveola (§ 401,1) > vfr. *jaiole* (comp. angl. *jail*), d'où
géole, *geôle*; Noviomagum > *Noyon*.

MOTS D'EMPRUNT. *Bréviaire*, *fluvial*, *pluvieux*, etc. Notez aussi
 diluvium > *déluge*, fluvium > *fluive*, *flueve*, *fleuve*.

4^o **MJ (MNJ, MMJ)** > [ʒ]: vindemia > *vendange*, simium
 > *singe*, comneatum > vfr. *congiet* > *congé*, somnium >
songe, somniare > *songer*, calumnia > vfr. *chalonge*. Cf.
 l'évolution de *nj* (§ 471,1. Cas isolés).

V. DENTALE + J.

473. **SJ**. Ce groupe peut être libre (nausea > *nausia* >
nausja) ou appuyé (missionem > *messjone*).

1^o Si le groupe **sj** est **libre**, il se fond en un [z] mouillé
 qui se résout en **is** (*s* sonore), dont l'*i* se combine avec la
 voyelle précédente:

nausea	<i>noïse</i>	fŭsionem	<i>foïson</i>
*cerēsia	<i>cerise</i>	ma(n)sionem	<i>maïson</i>
cerevisia	<i>cervoïse</i>	to(n)sionem	<i>toïson</i>
basiare	<i>baisier</i>	kausjan	<i>choïsir</i>

Faisan remonte au lat. phasianum par l'intermédiaire
 du provençal *faisan*. — Le vfr. *achoisson* (fr. mod. *occasion*,
 mot d'emprunt) vient de *accasionem < occasionem.

MOTS D'EMPRUNT. *Allusion*, *circoncision*, *collision*, *élision*, *éva-*
sion, *fusion*, *lésion*, *vision*, etc.

2^o Si le groupe **sj** est **appuyé** sur une consonne précédente,
 il se développe comme *sj* libre, avec cette seule différence que
 la sifflante devient sourde: bassiare > *baisser*, missionem
 > *moisson*, Suessionis > *Soissons* (§ 4, Rem.).

MOTS D'EMPRUNT. *Admission*, *agression*, *cession*, *commission*,
convulsion, *mission*, *passion*, etc.

474. TJ. Ce groupe peut être libre (acutiat > acutjat) ou appuyé (angustia > angustja; tertia > tertja).

1° Si le groupe **tj** est **libre** et **intérieur**, il se développe comme *sj* libre (§ 473) et aboutit à **is** (*s* sonore), dont l'*i* se combine avec la voyelle précédente:

prētiat	<i>prise</i>	rationem	<i>raison</i>
prētiare vfr.	<i>preisier</i>	sationem	<i>saison</i>
*acūtiare	<i>aiguiser</i>	tītionem	<i>tison</i>
ōtiōsum	<i>oiseux</i>	Sarmatia	<i>Sarmaise</i>
pōtionem	<i>poison</i>	Wormatia	<i>Gormaise</i>
orationem	<i>oraison</i>	Venētia	<i>Venise</i>

Sur le développement du suffixe -itia, voir III, § 218.

CAS ISOLÉS. Platea s'est altéré en *plattea qui donne *place* (selon § 474,4); l'altération est peut-être due à l'influence de l'adjectif populaire *plattus (*plat*).

MOTS D'EMPRUNT. *Dédicace, espace, grâce, gracieux, patience, précieux, préface*, etc. Sont également empruntés tous les mots en -ice, -uce, -ation, -ilion, -otion, -ution: *avarice, justice, police, service; astuce; abdication, manifestation, ration; coalition, apparition, pétition; motion, potion; absolution, locution*.

REMARQUE. Voici comment s'explique le développement du groupe *tj*: l'explosive dentale subit d'abord une affrication et devient [ts] qui s'affaiblit en [dz], puis [z] (cf. § 404). Pour aboutir à *raison*, *rationem* a dû passer par [ratjone], [ratsjone], [radzjone], [razjone]. On trouve dans les textes bas-latins et les inscriptions: Tiltius, Acuzius, Tezianus, et osiosus, observasione, etc.

2° Si le groupe **tj** est **libre** et **final**, il se développe comme à l'intérieur des mots, avec cette différence que la sifflante devient sourde et finit par s'amuïr: prētium > pretjo > pres'o > *preis* (§ 197) > *pris, prix*; palatium > palatjo > palas'o > *palais*; *pūteum > *puits* (§ 204).

3° Si **tj** est **appuyé** sur **s**, le groupe **stj** se développe comme *ssj* (§ 473,2) et aboutit à **iss** (*s* sourd) dont l'*i* se combine avec la voyelle précédente: angūstia > *angoisse*; *frūstiare > *froisser*; bēstia > *bīstia > vfr. *bisse*.

A la finale, **stj** suit le même développement, mais le [s]

final s'est normalement amuĩ (§ 465): ūstium (lat. class. ōstium) > *huis*; *pōstius > *puis*.

MOTS D'EMPRUNT. *Bestial*, *chrétien*, *combustion*, *question*, etc.

4⁰ Si le groupe **tj** est **appuyé** sur une consonne autre que *s*, il aboutit, comme *cj* (§ 476), à une affriquée [ts], qui se simplifie en [s], orthographié **c**, **s** ou **ss**: cantionem > *chanson*; infantia > *enfance*; tērtia > *terce* (§ 164); fortia > *force*; sortiarium > *sorcier* (§ 471,3); *altiare > *hausser*; bībitionem > *boisson* (pour *besson*), sous l'influence de *boire*; redemptionem > *rançon*; nēptia > *nièce* (§ 164); nūptias (changé en *noptias sous l'influence de *nox* ou de *nōvius*; voir § 176) > *noces*; *captiat > *chasse*; tractiare > *tracer*; factionem > *façon*; lectionem > *leçon*; frictionem > *frisson*; coctionem > *cuisson* (pour *cosson*; § 203) sous l'influence de *cuire*; *punctionem > *poinçon* (pour *ponçon*), sous l'influence de *poindre*; *mattia > *masse*; *mattiūca > vfr. *maçue*, fr. mod. *massue*; *plattea (§ 474,1) > *place*.

À la finale, le groupe **tj appuyé** suit le même développement, et l'affriquée se simplifie en [s], aujourd'hui amuĩ, mais maintenu dans l'orthographe (§ 465): *comīnitio > vfr. *comenz*; tertium > *tiers* (§ 164); *captio > vfr. *chaz* (cf. le nom verbal *pourchas*); tractio > vfr. *traz*.

MOTS D'EMPRUNT. *Coction*, *direction*, *faction*, *factieux*, *friction*, *rédemption*, *rétraction*, etc.

475. DJ. Ce groupe peut être initial (*diurnum* > *djorno*), médial appuyé (*hordeum* > *ordjo*; *verecundia* > *verecundja*), médial libre (*gaudia* > *gaudja*; *radium* > *radjo*).

1⁰ Le groupe **dj initial** devient [ʒ], comme le yod simple (§ 469): *diurnum* > *jour*; *diurnalem* > *journal*; *deusque?* > *jusque*; *deorsum* > *jus* (§ 118,3).

MOTS D'EMPRUNT. *Diable*, *diacre*, *diane*, *diurne*, *diète*, etc.

REMARQUE. *Z* se développe comme *dj* initial: *zelosum* > *jaloux*; *zingiberi* > *gingembre*; *zizyphum* > *jujube*. Sont savants: *zéphyr*, *zèle*, *zodiaque*, etc.

2⁰ Le groupe **dj médial** et **appuyé** sur une consonne autre

que *n*, devient [ʒ], orthographié *g*: hordeum > *orge*, viridiarium > *verger*. Il faut citer aussi *gage*, qui remonte à *waddium (et non pas wadium); on trouve vuaddio dans un document de 692 (Tardif, *Monuments historiques*, 30,1,9).

3^o Le groupe **dj appuyé sur n** se simplifie par l'amuïssement de la consonne médiane: [ndj] aboutit à [nj] qui devient [ɲ] (§ 334): verēcūndia > *vergoque*; Burgūndia > *Bourgogne*; *rōlūndiare > *rogner*; grandiore[m] > vfr. *graignor*.

4^o Le groupe **dj médial libre** ou **final** se réduit à un simple yod qui se combine avec la voyelle précédente: gaudia > *joie*; audiat > *oie*; gladiolum > *glaiëul*; adjutare > *aidier*, *aider*; adjutat > vfr. *aiue*; audio > vfr. *oi*, *ois* (§ 118,1); badium > *bai*; gladium > *glai*; radium > *rai*; medium > *nui*; modium > *nui*, *muid*; podium > *puy*; hodie > *hui*. Pour le suffixe verbal -īdiare > -eier > fr. mod. -oyer, voir III, § 449. La dentale est tombée, au plus tard, au VIII^e siècle; le glossaire de Cassel offre déjà *moi* < modium.

CAS ISOLÉS. Gladium > régulièrement *glai*; le doublet *glaiue* s'explique difficilement. Quelques noms de lieux présentent un développement de [dj] à [ʒ]: Leodium > *Liège*, Malbodium > *Maubeuge*.

MOTS D'EMPRUNT. *Gladiateur*, *médial*, *médiateur*, *radieux*, *répudier*, etc. *Étude*, *prélude*, *homicide*, *remède*, etc.

REMARQUE. Un développement spécial du groupe [dj] (primitif ou venu de [tj]) se présente dans un certain nombre de mots anciens, mais non entièrement populaires, où il aboutit à *r*: invidia > vfr. *enviire*; Ægidius > vfr. *Gires*; medicum > medjo > vfr. *mire*; remedium > vfr. *remire*; dalmatica > *dalmadja > vfr. *danmaire*; grammatica > *grammaire*; ar[tem]ma[thematicam] > vfr. *artimaire*. On trouve parfois des formes collatérales avec *l* au lieu de *r*; elles disparaissent avec le moyen âge, excepté *Giles*, qui remplace *Gires*.

VI. PALATALE + J.

476. CJ. Ce groupe, libre ou appuyé, se fond en une affriquée [ts], qui se simplifie en [s], orthographié **s**, **ss**, **c**, **ç**, **sc**.

1^o Le groupe **cj** est à l'intérieur des mots:

bracchia	<i>brace, brasse</i>	aciarium	<i>acier</i>
faciam	<i>face, fasse</i>	*arcionem	<i>arçon</i>
Francia	<i>France</i>	faciatis	<i>faciez, fassiez</i>
nutricia	<i>nourrice</i>	*pasticiare	<i>pâtisser</i>
pellicia	<i>pelisse</i>	provincialem	<i>provençal</i>
vicia	<i>vesce</i>	suspectionem	<i>sospeçon, soupçon</i>

L'ancienne prononciation [ts] (comp. § 404,4) est directement attestée par la graphie *manatce* de la Séquence de Sainte Eulalie.

CAS ISOLÉS. On constate le développement d'un yod, si le groupe [kj] est précédé de *s*: fascia > *faisse*, piscionem > *poisson*. Ajoutons *aucionem (comp. dans le Glossaire de Cassel, n° 84: auciuu — *caesincli*), dér. de *auca (§ 415,1), qui est devenu *oison* (pour *osson*), peut-être sous l'influence de *oiseau*.

FORMES ANALOGIQUES. Les vieilles formes *place* (placeam) et *tace* (taceam) ont été remplacées par *plaise* et *taise*; voir II², § 149.

MOTS D'EMPRUNT. *Glacial, parochial, provincial, social. Adventice, édifice, novice, office, délices, vivace*, etc.

2° Si le groupe **ej** devient **final**, on a le même développement en [ts]: facio > vfr. *faz*; placeo > vfr. *plaz*; facticium > vfr. *faitiz*; brachium > vfr. *braz*, *ladium (§ 411,1) > *laz*, etc. La vieille affriquée se simplifie en [s] qui s'amuit en suivant le sort ordinaire du *s* final. L'orthographe moderne est capricieuse: *braz* > *bras*, *laz* > *lacs*. On écrit *élan* pour *élans* (encore dans Trévoux), subst. verbal d'*eslancier* (< *lanciare < lanceare).

FORMES ANALOGIQUES. Les vieilles formes *faz* (facio), *plaz* (placeo), *taz* (taceo) ont été remplacées par *fais*, *plais*, *tais*; voir II², § 127.

477. **GJ**. Ce groupe peut être libre (exagium > *essagjo*) ou appuyé (spongia > *spongja*).

1° Si le groupe **gj** est **libre**, il aboutit à un simple yod qui se combine avec la voyelle précédente: exagium > *essai*; corrigia > *correie, courroie*; regionem > vfr. *reion, roion*.

MOTS D'EMPRUNT. *Adage, cartilage, naufrage, suffrage, prodige, vestige, horloge, refuge, région, transfuge*, etc.

2° Si le groupe **gj** est **appuyé**, il devient [ʒ]: *spongia* > *éponge*; *Georgius* > *Georges*. Exemple germanique: **duŋjo* > *donjon* (§ 7,4).

D. FRICATIVE LARYNGALE.

478. La fricative laryngale sourde [h] de *homo*, *hora*, *habere*, *herba*, *hiems*, etc. s'était amuïe, dans la prononciation populaire, dès les premiers siècles de l'Empire; seule la société cultivée maintenait l'aspiration comme plus élégante, et un *h* négligé ou un *h* fautivement employé était regardé — comme de nos jours en Angleterre — comme une marque de mauvaise éducation. Mais c'était une prononciation artificielle, qu'il fallait apprendre soigneusement; le latin vulgaire ne connaissait que les formes *omo*, *ora*, *abere*, *erba*, etc. (*Romania*, XI, 399); aussi les langues romanes ne conservent-elles aucune trace de l'aspiration latine. Si pourtant un certain nombre de mots français présentent un *h* aspiré, c'est qu'ils sont soit des mots d'emprunt soit des onomatopées.

I. MOTS D'ORIGINE LATINE.

479. Les mots d'origine latine s'écrivaient généralement au moyen âge sans *h*: *on* (*homo*), *ome* (*hominem*), *ost* (*hostem*), *ostel* (*hospitalem*), *ore* (*hora*), *aveir* (*habere*), *aim* (*hamum*), *oan* (*hoc anno*), *erbe* (*herba*), etc. Pourtant, des tendances savantes réintroduisent *h* de bonne heure dans plusieurs mots; la graphie savante *honestel* se trouve déjà dans la Séquence de Ste Eulalie (v. 18). Au XVI^e siècle, *h* est rétabli presque partout; on écrit *hon*, *homme*, *host*, *hostel*, *heure*, *avoir*, etc.; on introduit même abusivement *h* dans beaucoup de mots qui n'y avaient aucun droit: *habondance* (*abundantia*), *hun* (*unus*), *hauteur* (*anctorem*), etc. La langue moderne garde l' *h* étymologique dans *herbe*, *heure*, *hier*, *hiver*, *hoir*, *homme*, *honneur*, *horloge*, *horreur*, *hôte*, *hôtel*, *humble*, et le rejette dans *avoir*, *on*, *orge* (*hordeum*), *ordure* (de *ort*, *ord* < *horridum*).

MOTS D'EMPRUNT. *Habile*, *habiter*, *habitude*, *hériter*, *hirondelle* (vfr. *arondelle*), *histoire*, *humanité*, *humidité*, etc.; plusieurs de

ces mots s'écrivaient au moyen âge sans *h*. Rappelons aussi *appréhender*, *cohorte*, *prohiber*, *véhicule*, *véhémence*, etc., où l'*h* est intérieur.

REMARQUE. Un *h* non étymologique s'est introduit, pour diverses raisons, dans un certain nombre de mots. *Hièble* ou *yèble* (*ebulum*), *huile* (*oleum*), *huis* (*ūstium*), *huit* (*octo*), *huître* (*ostrea*) doivent leur *h* au désir d'éviter la confusion de *i* ou *ū* initial avec *j* ou *v*; pour *octo* cependant, on trouve déjà la graphie *hocto* dans des inscriptions chrétiennes de la Gaule. *Heur* (*augurium*), *bonheur*, *malheur*, pour *eur* (vfr. *ëur*, § 276), *boneur*, *maleur*, s'expliquent par l'influence de *heure* (*hora*). Enfin dans *cahier*, *Cahors*, *cahoter*, *ébahir*, *envahir*, *trahir*, *trahison*, *h* est employé pour marquer graphiquement l'hiatus; on trouve de même dans les manuscrits du moyen âge: *crehanter*, *jehuner*, *vehu*, etc.

480. Dans tous les mots cités, la présence ou l'absence de *h* est une pure question d'orthographe, l'*h* étant partout muet. Un *h* soi-disant aspiré se trouve exceptionnellement dans:

1^o Quelques mots populaires: *haut*, et les dérivés *hauteur*, *hautesse* (cf. *allesse*, § 43,3), *hausser* (cf. *exhausser*, *exaucer*, sans *h* aspiré), *hérisson* (dér. de *ēricium*) et *hérisser* (< **hericiare*), *herse* et le doublet dialectal *herche* (**herpīcem*, pour *hirpīcem*), *hoqueton*, et *huppe* (*upupa*; cf. all. *Hopf*). *Haut* a subi l'influence du synonyme allemand *hōh* (§ 8, § 525); *hoqueton* est une contamination du vfr. *huque*, *heuque*, *hoquet* (manteau, cape), et *auqueton* (§ 20,1). L'aspiration des autres mots est sans doute d'origine expressive. Pour *herse*, il peut y avoir eu en outre influence de *houe*, et pour *huppe*, influence de *héron*.

2^o Quelques mots savants: *hargne* (*hernia*); *harpie* (*harpia*), *vieilli* (*h*)*arpie*; *haste* (*hasta*); *héros* (*heros*); *hile* (*hylum*); *hoc* (*hoc*).

REMARQUE. Pour plusieurs mots, l'usage a longtemps hésité; on a dit *héros* et (*h*)*éros*, *héroïque* et (*h*)*éroïque*; *hésiter* et (*h*)*ésiter*. La langue moderne s'est décidée pour *héros*, (*h*)*éroïque*, (*h*)*ésiter*.

3^o Quelques verbes issus d'onomatopées; voir § 484.

II. MOTS D'ORIGINE NON LATINE.

481. La fricative laryngale, qui n'existait pas dans le fonds latin du gallo-roman, a été introduite dans la langue par les Francs (§ 8): tous les mots germaniques commençant par *h* + voyelle conservèrent leur aspiration en français:

haga	haie	heiger	héron
halsberc	haubert	huls	houx
hatjan	haïr	*Haimrīk	Henri
haunjan	houïr	Haribert	Herbert
hosa	vfr. <i>huese</i> (houseaux)	Hugibert	Hubert

Voici quelques autres exemples: *hache*, *hagard* (IV, § 346), *haillon*, *haine*, *haire*, *haler*, *halle*, *hameau* (le mot primitif a été conservé comme nom de lieu: *Ham*, *Hau-sur-Meuse*, *Renauhan*, en Ardenne), *hanche*, *harangue*, *hardi*, *hareng*, *harpe*, vfr. *hav(e)ne* ou *havre*, port de mer (conservé comme nom de lieu: *Le Havre*), *hêtre*, vfr. *hobe* (d'où *hobereau*), *honte*, *houe*, *hourd*, *huche*, *lune*. Sont d'adoption plus récente: *hallebarde*, *halte*, *havesac*; *halbran*, *haveron*, *havel*, *lie*, *houard* (III, § 354), *hotte* (suisse), *houblon*, *hutte*.

REMARQUE 1. Le [h] germanique a disparu dans *ardillon*, autrefois *hardillon* (dér. de *hart*). De même dans *arlequin* (cf. it. *arlecchino*) pour *harlequin* (Furetière), altération du vfr. *hellequin*.

REMARQUE 2. Les mots germaniques passés en français à une époque où cette langue avait perdu l'aspiration (§ 485), ne présentent pas de *h*: *Haubitze* > *obus*. *Hornfisch* > *orpie*. Les noms propres conservent l'*h* dans la graphie: les *Contes d'Hoffmann*.

482. Quand l'*h* germanique se trouvait devant une consonne, l'aspiration était probablement plus forte, et l'on observe plusieurs développements différents:

1^o L'aspirée devient **f**: **Hlothaving* > *Floevenc*, *Flovent*; **Hlodeberht* > *Flobert*; *hrim* > *frimas*; *hrok* > *freux*; *hlao* > *flou*.

2^o L'aspirée reste intacte, s'il se développe une voyelle accessoire (§ 494) qui la sépare de la consonne suivante: *hnapp* > *hanap*, *hring* > *harangue*.

3^o L'aspirée tombe: **Hlodwig* > *Louis*.

MOTS D'EMPRUNT. On trouve [kl] dans quelques noms propres: *Clovis* (doublet de *Louis*), *Cloud* (vfr. *Clood*). La prononciation [k] est due à la notation *ch* pour désigner l'aspirée (comp. *nichil*, *Abracham*, etc.).

REMARQUE. L'aspiration germanique ne s'est maintenue intacte qu'à l'initiale des mots devant une voyelle; elle s'est amuie à l'initiale d'une syllabe, après une consonne: *Gerhard* > *Gérarl*, *Rikhard* > *Richard*, *Reginhard* > *Renard*. Pour l'aspiration entre deux voyelles, on relève deux traitements

différents: elle subsiste normalement dans vfr. *jehir*, *gehir* (germ. *ja hjan*, *jë han*), et le dér. vfr. *gehine* > *gène* (XVI^e siècle); elle a disparu de très bonne heure dans *espier*, *épier*, qui remonte à germ. *spehon*, mais sans doute par l'intermédiaire du provençal *espiar*.

483. Beaucoup d'autres mots étrangers, empruntés surtout aux langues orientales et américaines, au grec, à l'anglais, etc., présentent aussi l'*h* aspiré. Exemples: *Hasard* (IV, § 585), *harem*, *henné*, *houri*, *houssé*, *hachisch*, *halo*, *halurgie*, *héros* (§ 480), *hiérarchie*, *Hadès*, *Hellas*, *handicap*, *héler*, *honrra*, *humoriste*, *hâbler*, *hamac*, *haricot* (IV, § 464), *houtra*, *houppelande*, *hongre*, *hnssard*, *horde*, *hallebreda*, *hangar*, *haridelle*, *hibou*, *horion*, *houille*, *hourvari*, *hurluberlu*.

III. ONOMATOPÉES.

484. L'*h* aspiré se trouve enfin dans plusieurs interjections venues d'onomatopées: *Ha*, *haie*, *hallali*, *hare*, *hein*, *hem*, *holà*, *hopla*, *hou*, *houp*, *huau*, *hue*. Rappelons aussi des verbes où l'*h* aspiré a la même origine: *haleter* (pour *aleter*, proprement »battre de l'aile«, ala), *hennir* (hinnire), *hôler*, *houper*, *hucher* (dér. de huc), *huer*, *hnrler* (ululare; peut-être aussi influence de *huer*).

485. L'*h* aspiré des mots d'emprunt s'articulait fortement au moyen âge; mais, déjà au XVI^e siècle, l'aspiration semble avoir été peu sensible; Th. de Bèze (1584) observe: »Aspirationem Franci quantum fieri potest emolliunt, sic tamen ut omnino audiatur, at non aspere ex imo gutture efflata, quod est magnopere Germanis et Italis, præsertim Tuscis, observandum.« Au XVII^e siècle, elle ne s'entendait plus du tout; Lartigue (1670) remarque expressément: »Le propre êfêt de l'*h* au comancement du mot et uniquement d'anpêcher l'élizion de la voyèle précédante.« Il paraît pourtant qu'on a continué à aspirer quelque peu les *h* dans le parler soigné. Hindret dit, en 1696: »Les *h* aspirées sont celles qui se prononcent par un souffle qui se fait dans la bouche, sans aucune articulation, comme vous pouvez remarquer en ces mots, *le harnois*, *la hache*, *la honte*, où vous entendez l'aspiration sensible de ces *h*.« Et Mme Dupuis observe (1836): »L'*h* est muette ou aspi-

rée: muette, elle n'ajoute rien à la prononciation de la voyelle suivante; aspirée, elle exige un léger effort de poitrine, ce qui lui donne une sorte de ressemblance avec un soupir à demi étouffé, outre qu'elle interdit toute espèce de liaison et d'éli-sion.« De nos jours, l'*h* aspiré ne s'articule que dans les onomatopées; pour les autres groupes de mots, l'aspiration a disparu complètement de la langue parlée (comp. § 487); la lettre *h* n'est plus qu'un signe orthographique, qui a pour effet d'empêcher la liaison de la consonne précédente ou l'éli-sion de la voyelle précédente: *les hêtres* [le(—)ɛ:tr], *la hâte* [la(—)ɑ:t]; c'est pourquoi il vaudrait mieux l'appeler »disjonctif«.

486. Dès le moment où la prononciation de l'*h* aspiré fut devenue peu sensible, les mots commençant par cette lettre furent traités, dans le parler moins soigné, comme s'ils commençaient par une voyelle. Littré remarque que c'est une grosse faute de dire *j'hais* pour *je hais*, et il a raison — à son point de vue. C'est en effet une grosse faute contre les règles plus ou moins arbitraires des grammairiens, mais non contre le génie de la langue. Comme *h* s'est amuï, le mot commence réellement par une voyelle, et on devrait dire *j'hais* comme *j'aime*; c'est la prononciation *je hais* qui est artificielle. Voici maintenant quelques exemples qui attestent l'amuïs-sement complet de l'*h* aspiré. Dans ses *Remarques* (1647), Vaugelas observe qu'il y en a beaucoup qui prononcent *j'haïs* »comme si l'*h* en ce verbe n'estoit pas aspirée et que l'*e* qui est devant se peust manger«. Voltaire lui-même a deux fois omis d'aspirer l'*h* de ce mot:

Je meurs au moins, sans être haï de vous.

(*Enfant prodigue*, IV, sc. 3.)

Aurait rendu comme eux leur dieu même haïssable.

(*Alzire*, I, sc. 2.)

Ménage observe: »Les peuples de France qui sont voisins de l'Italie, comme les Bourguignons, les Dauphinois & les Provençaux, n'aspirent presque aucun mot. Cette vicieuse façon de prononcer a passé depuis quelques années jusques à Paris. J'y ay souvent onï dire à des personnes tres-savantes, & de la plus haute condition, *mon harangue*, *mon haquenée*, *l'Hollaude*, *l'hazard*, *l'hallebarde*« (*Observations*, p. 175). Res-

lant (1730) remarque que «les lingères et les marchands ont introduit l'usage de dire *toile d'Hollande, chemises d'Hollande, fromage d'Hollande*». D'Olivet (1736) cite aussi les termes de *l'eau de la reine d'Hongrie, du point d'Hongrie*. L'Académie tolère *toile d'Hollande* et condamne les autres prononciations. Il y a eu la même hésitation pour plusieurs autres mots, notamment *Henri* et *Henriette*, qui maintenant se prononcent sans *h* aspiré, bien que beaucoup écrivent encore *de Henri*. Le peuple dit de nos jours *des (h)omards, des (h)aricots, des (h)ardes*, etc. Rappelons, par curiosité, la scie populaire: «*En voulez-vous des z'homards*», tirée d'une chanson lancée, en 1895, par Dufour au Moulin Rouge, et le cri d'alerte de gamin à gamin à l'arrivée de la police: «*Ohé! Tili, ohée, y a de la grippe, y a de la coque, prends les zardes et va l'en, passe par l'égout*» (V. Hugo, *Les Misérables*, 3^e partie, livre I, chap. VIII). Le même fait s'observe dans des chansons populaires ou argotiques: *Faut avoir bonne grâce et n'être pas 'onteux (Romania, VII, 55)*. C'est c' bon Dieu d'hoquet qui m'tracasse (A. Bruant, *Dans la rue*, p. 132).

REMARQUE. On trouve déjà au moyen âge, surtout en bourguignon, des exemples isolés de la disparition de l' *h* aspiré; ainsi l'auteur des «*Narbonnais*» emploie *l'aubere* (v. 4183), *l'ante* (v. 4016), *l'iame* (v. 1776), à côté de *le haubere, la hante, le hiane*.

487. L'ancienne aspiration forte s'est conservée dans plusieurs patois, notamment le normand, le saintonguais et le lorrain; on dit en Normandie *héron* [herɔ̃], *hâte* [hɑ:t], *honte* [hɔ̃:t], etc.; le [h] normand nous paraît identique au [h] allemand ou danois. Dans quelques régions normandes, on substitue un *r* uvulaire voisin du *ch* vélaire allemand au [h], en disant *rée, ranè, rankar, ronte, rou*, etc., pour *haie, haureau, hangar, honte, houx*; la forte expiration, en passant la lèvre, l'ébranle, et la fricative laryngale devient une vibrante uvulaire.

REMARQUE. Dans le style soutenu, surtout devant une voyelle accentuée, on emploie souvent une aspiration, qui paraît le simple résultat d'un effort organique. Ainsi, on peut entendre sur la scène ou dans les discours solennels *la honte* [lahɔ̃:t], *lù-haut* [laho], *je le hais* [ʒələhɛ], *fléau* [fləho], *géant* [ʒehɑ̃], etc., sans tenir compte si l'écriture présente *h* ou non; comp. § 279, a. Une forte aspiration s'entend aussi dans plusieurs mots qui présentent un caractère onomatopéique; voir *Manuel phonétique*, § 65.

LIVRE QUATRIÈME.

PHÉNOMÈNES DIVERS.

CHAPITRE I.

SONS ACCESSOIRES.

488. Si l'on compare *indictum* et *lendit*, *scutum* et *écu*, on voit que les formes françaises présentent des phonèmes auxquels rien ne correspond dans les mots latins. Ces sons accessoires sont dus, tantôt à une pure agglutination (*lendit* = *le* + *endit*), tantôt à un développement phonétique (*scutum* > *s-cuto* > *escuto*); dans quelques cas spéciaux il s'agit au contraire de sons qu'il faut qualifier de »parasites« et dont l'origine est souvent très obscure. Nous allons examiner ces trois groupes, dont, du reste, il n'est pas toujours facile de faire la distinction.

I. AGGLUTINATION.

489. Il faut distinguer deux cas principaux: il y a tantôt agglutination de deux mots entiers, tantôt ce n'est que le dernier phonème d'un mot qui se soude au mot suivant. Nous examinerons d'abord le premier cas qui comprend les groupes suivants:

1^o ARTICLE + SUBSTANTIF. L'article »défini« se soude parfois à des substantifs commençant par une voyelle: *landier* (vfr. *andier*; celt. **andĕra*); *lendemain* (vfr. *endemain*); *lendit* (vfr. *endit* < *indictum*); *lierre* (vfr. *iere* < *hedera*); *loriot*

(vfr. *oriol* < *aureolum*); *lors* (vfr. *ors* = *or* + *s*); *luette* (pour *l'uetle* < **uvĭtta*). La même prosthèse se trouve dans quelques mots étrangers: *l'algalife* de la Chanson de Roland (*li algalifes*, v. 453) est devenu *Lalgalife* dans les remaniements postérieurs du texte, et *Laustic*, titre d'un lai de Marie de France, provient de *l'austic*, c'est-à-dire *li* + *aostlik*, dénomination armoricaine du rossignol; comp. *lingot* < angl. *ingot*. Pour la langue moderne, notons *Lallemant*, *Lauge*, *Langlois*, *Loisean*, etc., et d'assez nombreux noms de lieux: *Insula* > *Lille*; *Stirpis* > *Lesterps*; *Eremus* > *Lerui*; *Alnetum* > *Launay*, etc. On écrit aujourd'hui *Lorient*, le nom de la ville qu'on écrivait au XVIII^e siècle *L'Orient*. Le parler populaire offre de nombreux exemples de ce phénomène: *le labit* (= *l'habit*), *le lévier* (= *l'évier*), *le Lantecry* (= *l'Antéchrist*), *le loquet* (= *le hoquet*), *la Lionne* (= *l'Yonne*), *la Louche* (= *l'Ouche*), etc. On lit dans *Gaspard*, de René Benjamin (p. 292): »Mon pauv' l'ami!«

REMARQUE 1. L'article se soude rarement à des substantifs commençant par une consonne. Citons à cette occasion l'anecdote que raconte Henri Estienne (*Apol. pour Hérodote*, I, 61) d'une jeune demoiselle »qui dict au Roy François premier de ce nom, qu'en le voyant en tel habit, il lui sembloit qu'elle voyoit un des neuf *lépreux*, selon qu'on avoit accoustumé de les peindre: pensant signifier *preux* par ce mot *lépreux*«.

REMARQUE 2. La première syllabe des mots tels que *alcade*, *algèbre*, *almanach*, est l'article arabe; *alchimie* est ainsi un doublet de *chiniue*, cf. § 20, 1.

2^o ADJECTIF + SUBSTANTIF. Certains noms de lieux présentent une fusion de *sanctus* avec le nom propre: *Sanumarçoles* (*Sanctus Martialis*), *Senneterre* (*Sanctus Nectarius*); ce dernier nom a été remplacé de nos jours par *saint Nectaire*. De même *Xaintrailles* représente *Saint Arailles* (*Sancta Eulalia*), et *Sancerque*, *Saint Cergue* (*Cyricus*), etc.

3^o PRONOM + SUBSTANTIF. L'agglutination d'un adjectif possessif à un substantif se rencontre dans *uamie* (= *u'amie*), décomposé en *ua mie*, et *uamour* (= *u'amour*), employé dans la locution 'faire des mamours' (voir II², § 547, et III, § 561).

4^o NOM DE NOMBRE + SUBSTANTIF. Cette fusion s'observe dans la vieille forme curieuse *sesseauune*, expliquée II², § 363.

5^o PRÉPOSITION + SUBSTANTIF. Agglutination assez fréquente. Exemples: *Abandon* (vfr. à *bandon*), *alors* (de à *lors*), *alarme* (à l'origine à *l'arme* < it. *all' arme*), *alerte* (pour à *l'erte* < it. *all' erta*), *alout*, *aval*, *amont*, *derechef* (vfr. *de rechef*), *dinde* (abrégé de *coq d'Inde*). Voir III, § 572 et § 596. Molière a rendu célèbre la forme *dor* (pour *d'or*), employée dans *Le Misanthrope* (II, sc. 5) et *Don Juan* (II, sc. 1). Le même phénomène se rencontre aussi dans quelques noms de lieux: *Astaillac* (< ad *Staliacum*), *Deléries* (< de *Heriis*), *Dax* (< [civitas] de *aquis*), etc. Dans Sone de Nansay, on trouve la forme curieuse *Joseph d'Abarimathie* (v. 4703); cf. § 491,1.

6^o PRONOM + VERBE. Dans le parler populaire, on entend *il a s'agi*, pour *il s'est agi*; un ministre de la guerre a dit une fois à la Chambre: »Lorsqu'il a s'agi de former l'armée du Nord.« Le fait semble assez rare.

490. PROSTHÈSE D'UNE VOYELLE.

1^o A. L'*a* de l'article féminin vient se souder au substantif suivant, par suite d'une analyse fautive. Sur le modèle trompeur de *l'aveline* et *une aveline*, *l'aventure* et *une aventure*, etc. on tire de *la velanède* la forme *une avelanède*. En voici quelques autres exemples: *La bajoue* > *l'abajoue*; *la bée* > *l'abée*; *la lemelle* > *l'alemelle*, *l'alumelle* (§ 233,2). Ce phénomène est fréquent dans les patois où l'on trouve *agland*, *aglu*, *ahaie*, *amuscate*, *aronce*, pour *gland*, *glu*, *haie*, *muscade*, *ronce* (voir Thomas, *Mélanges d'étymologie française*, p. 10). Rappelons, pour la vieille langue, le titre d'honneur *la mulane* (ou *la mulaine*), tiré de l'arabe *moulana* (notre seigneur), qui est devenu *l'amulaine* (comp. *l'amiral*, *l'amustant*, *l'amurafle*), d'où la forme latinisée *amulanus*.

REMARQUE. Le phénomène contraire, aphérèse d'un *a* initial, s'observe par ex. dans *la Natolie* pour *l'Anatolie* (< *Anatolia*); comp. § 261,1.

2^o E. Quelques noms féminins présentent un *é* prosthétique: *écrevisse* (vfr. *crevisse*), *épontille* (de *pontille* < it. *pontile*), *étangue* (holl. *tang*), *émoi* (doublet de *mail*), *étnette* (doublet de *tenette*); il s'agit peut-être ici d'une soudure de la voyelle finale de *une*, et sans doute aussi, pour plusieurs de ces mots qui

ont un sens collectif ou s'emploient de préférence au pluriel, d'une soudure de la voyelle de l'article pluriel *les* : *les tenettes*, *l'étnette*, etc.

491. PROSTHÈSE D'UNE CONSONNE. Ce phénomène est peu fréquent; voici les cas principaux où il s'observe :

1^o B. On trouve au moyen âge *Joseph de Barimathie* (voir *Le saint voyage de Jhérusalem du Seigneur d'Anglure*, p. 140—141); cette forme, encore conservée en Bretagne, remonte à *Joseph ab Arimathia* (cf. § 489,5).

2^o L. L'initiale de *lurette*, qui s'emploie dans la locution 'il y a belle *lurette*', est évidemment due à l'adjectif qui précède; il faudrait 'il y a belle *hurette*' (pour *heurette*; § 302).

3^o N. La consonne finale de *un*, *uue*, *en* peut se détacher et se souder au mot suivant (comp. § 327,1, Rem.). Ce phénomène s'observe dans le langage enfantin et les patois. Dans une pièce de Brioux, Fifine parle d'un chien »avec des petites *noreilles*« (*La couvée*, p. 52, 59). Yvonne Sarcey (*Annales*, 1907, p. 108) célèbre un autre chien, *joli conuue un »n'amour*«. On dit en Normandie »monter à cheval à *nar*« (à nu, sans selle). L'énigmatique *nar* est pour *ars* (armos), et on a dû dire d'abord *en ars* (A. Thomas, *Nouveaux essais*, p. 298). Le même fait se retrouve dans les noms de lieux: *Noirnuoutier* provient ainsi de *en Oir-moutier* < *Heri monasterium*); voir A. Dauzat, *Noms de lieux*, p. 60. On dit dans le Centre *nain* pour *ain* (hamum), en picard *nobépine*; pour d'autres exemples voir ZRPh, XIII, 323; XXXII, 116—117. Comp. aussi en anglais *a nickname* de *an ekename*. Un autre *n* prosthétique se rencontre dans *Naineric*, emprunté du prov. *Naiueric*, ou mieux *n'Aimeric*, dont le *n* est un reste de *domen* et sert de particule honorifique (voir § 519,1).

4^o S [z]. Dans le parler populaire, le *s* (x) du pluriel de l'article (d'un démonstratif, d'un possessif, d'un nom de nombre) se soude parfois au substantif suivant, s'il commence par une voyelle: [lezwazo] (*les oiseaux*) se décompose en [le] [zwazo] (*les zoiseaux*), d'où un *zoiseau* (pour le phénomène contraire, voir § 309, Rem.). Ex.: Allez donc promptement comme le *zoiseau* qui vole (Decombe, *Chansons populaires*, 275). Ce phénomène s'observe dans plusieurs dialectes et dans les patois créoles, où l'on trouve des formes comme *zabitan*,

zanimo, *zœufs* (cf. *Romania*, IX, 574; X, 611; XIX, 348; XX, 287). M. A. Meillet remarque qu'on en est venu à dire *zenfants* avec valeur de vocatif sans aucun article (*Revue critique*, 1903, I, 488). La prosthèse de l' *s* a reçu droit de cité dans le nom de lieu *Zotoux* (Pas-de-Calais), autrefois *les Antelx* ou *les Hoslenlx*.

5° **T.** Dans quelques noms de saints, le *t* final s'est détaché de l'adjectif précédent; ainsi s'expliquent les formes populaires: *saint Taignan* (pour *saint Aignan*), *saint Talar* (pour *saint Alar*), *saint Tortaire* (pour *saint Ortaire*). Le même phénomène se retrouve en provençal: *San Chamans* (pour *sanch Amans*), et en espagnol: *el fuego de San Telmo* (pour *sant' Elmo*). Rappelons aussi, à titre de curiosité, la forme latinisée *Torestagnus* des »*Gesta Karoli Magni*«; il s'agit du duc de Bretagne *Orestains*, et le *t* initial est dû à un *et* précédent (voir Schultz-Gora, dans *ZRPh*, XXVII, 629).

II. DÉVELOPPEMENT PHONÉTIQUE.

492. Vowelles accessoires. Un son transitoire, un *glide* selon la terminologie de H. Sweet, se développe facilement entre deux consonnes consécutives, de même qu'au commencement d'un groupe de consonnes initial, ou après une consonne finale. Ce son transitoire peut finir par se renforcer en voyelle indépendante. Voici les différents cas.

493. Prosthèse. Une voyelle prosthétique se développe devant *S* suivi d'une consonne (§ 461); les groupes initiaux *sp*, *st*, *sc*, *sm*, *sn*, deviennent ainsi *esp*, *est*, *esc*, *esm*, *esn*: *sponsa* > *esposa* > *esponse* > *éponse*, etc. Ce développement remonte très haut; la voyelle accessoire se montre déjà dans le latin populaire, où elle s'écrivait par *i* ou *e*: *iscala*, *iscripsit*, *escola*, *escripsi*, *escriptura*, etc; le plus ancien exemple, *iscripta*, se trouve dans une inscription de l'an 197 (Schuchardt, II, 338). En français, on ne trouve que *e*, et il semble qu'à l'origine la prosthèse ne se produisait pas quand le mot précédent se terminait par une voyelle; on trouve ainsi dans le *St. Alexis* *la spouse* (v. 102), mais *ad espos* (v. 66); comp. encore

une spede (Eulalie), *ma spee* (Pèler. Charlem., v. 633, 647); *ma sperance* (Adam, v. 586), *une steille* (*ib.*, 816), *la steille* (*ib.*, 852), *sa scole* (*ib.*, 855), *la spee* (Ernoul, p. 373), *de steile* (Comput, v. 508), *li spiriz* (*ib.*, v. 2748), *a spous* (Bartsch, *Altfranz. Romanzen*, p. 12.⁶³), etc. Le même phénomène existe encore en italien: *lo studio*, mais *con istudio*; *la scuola*, mais *in iscuola*.

494. Épenthèse. Une voyelle épenthétique se développe au milieu d'un groupe de consonnes initial ou intérieur. Ce phénomène, ou, comme dit J. Vendryes (*Le langage*, p. 72), cette introduction d'un «phlônème tampon», s'observe non seulement dans des mots d'origine étrangère, dont les groupes consonantiques inusités rendaient la prononciation particulièrement difficile, mais aussi dans des mots français.

1^o Groupes initiaux de mots étrangers. Il s'agit des groupes suivants: *hn*, *hr*, *kn*, *schm*, *schn*, *sl*, *sn*, *sp*:

vha. <i>hnapp</i> > <i>hanap</i>	néerl. <i>sloep</i> ? > <i>chaloupe</i>
vha. <i>hring</i> > <i>harangue</i>	angl. <i>slam</i> > <i>chelen</i>
vnorr. <i>hross</i> > <i>harousse</i> (norm.)	all. <i>schlitte</i> > <i>chelitte</i> (dial.)
néerl. <i>knif</i> > <i>canif</i>	néerl. <i>smac</i> > <i>senaque</i>
all. <i>knappsack</i> > <i>canapsa</i>	néerl. <i>snauw</i> > <i>senau</i>
all. <i>knödel</i> > <i>quenelle</i>	all. <i>schnapphahn</i> > <i>chenapan</i>
flam. <i>knijpe</i> > <i>guenipe</i>	all. <i>spule</i> > <i>sépoule</i>

De même *varangue* < anglo-saxon *wranga*.

Le terme de marine *dériver* était originairement *driver* (emprunté de l'angl. *to drive*); il paraît avoir subi l'influence de *dériver* < *derivare*.

L'e épenthétique, dans les exemples précédents, se prononce parfois encore: *chelitte* (dial.), *senau*, *guenipe*; il a complètement disparu dans *chelen* [ʃlɛm], *chenapan* [ʃnapɑ̃], dans *schlitte* [ʃlit], et l'on entend *quenelle* [knɛl] à côté de [kənɛl]. Le nombre croissant des apports étrangers ou savants et la pratique plus courante des langues étrangères ont-ils diminué les difficultés de prononciation qui se faisaient sentir à l'origine? La chose est fort possible. Voir aussi *Manuel phonétique*, §§ 85—93.

2^o Groupes intérieurs de mots étrangers:

all. <i>bollwerk</i>	<i>boulevard</i>	all. <i>landsmann</i>	<i>lanacement</i>
all. <i>kränzlein</i>	<i>crancelin</i>		(Rabelais)
all. <i>lantgrave</i>	<i>andegrave</i>	angl. <i>partner</i>	<i>parlenaire</i>
	(§ 339, Rem.)	angl. <i>bulldog</i>	<i>boutedogue</i>
all. <i>landsknecht</i>	<i>lausquenel</i>	it. <i>calzone</i>	<i>caleçon</i>

Ajoutons *caravane*, avec assimilation de voyelles (§ 506,₂), du pers. *karwan*: comp. it. *carovana*.

L'*e* épenthétique ne s'entend plus dans *boulevard*, *crancelin*, *boutedogue*, *caleçon*; il ne subsiste qu'en vertu de la règle dite «des trois consonnes»: *lausquenel*, *parlenaire*. Voir *Manuel phonétique*, § 87.

3^o Cette intercalation d'une voyelle dans un groupe de consonnes, qui correspond à peu près au «*svarabhakti*» des grammairiens indiens, est un phénomène des plus fréquents, surtout dans le parler populaire ou négligé. Citons à ce propos une remarque curieuse de Clair Tisseur: «A Lyon nous disons *dont-p-ter*, quoique *douter* soit la prononciation régulière et ancienne. Et comme on place volontiers une voyelle d'appui dans un groupe de deux consonnes, maint Lyonnais dit *dompeter*; ce n'est pas bien joli. De même, au lieu de *sculler*, sous l'influence de la lecture, nous prononçons *scu-l-p-ter*; d'où le plus souvent *seculpeter*, et même parfois *seculepeter*. Aussi en vers suis-je toujours tenté de faire *sculpter* de quatre syllabes, au minimum» (*Modestes observations sur l'art de versifier*, p. 163). Pour les parlers du Centre, le dictionnaire de Jaubert donne *perier*, *perière*, *querier*, *obelier* pour *prier*, *prière*, *crier*, *oublier*, et dans le parler vulgaire de Paris, on entend *labelier*, *tremblement*, *exexpress*, *St. Pétersebourg*, *Wursebourg*, *Arque d(e) Triomphe*, etc.; comp. § 406, Rem. L'intercalation d'un *e* féminin se rencontre dès le moyen âge: *queronique*, *chamberiere* (*Ivain*, v. 1628), *culebute* (encore chez La Fontaine, *Ragotin*, l, sc. 10, vers 261), *houbelon*, *marbérin*, *triquetrac*, etc. (voir Thurot, l, 160). La langue officielle ne reconnaît cet *e* épenthétique que dans *tourtureau* qui est pour *tourtreau*.

REMARQUE. La voyelle intercalée est ordinairement un *e* féminin. Les mots étrangers nous présentent aussi un *a*, parfois dû à une harmonie syllabique:

hanap, et, dans les patois modernes, on trouve diverses autres voyelles (voir RPGR, IV, 31). L'harmonie syllabique s'observe aussi dans le portugais, qui présente *baraça*, *coroça*, *gurumele* pour *braça*, *croça*, *grumete*.

495. Épithèse. Après les explosives finales, il se produit facilement un souffle vocalique qui peut finir par devenir une voyelle indépendante. Le phénomène s'observe souvent dans la prononciation moderne: *nabab* > [nababə], *Max* > [maksə], *Brest* > [brɛstə], etc. et en particulier dans le style soutenu ou oratoire. Godard (1620) observe que les Picards disent vulgairement *joure*, *amoure*, *ouyre*. Comme il s'agit ici d'un [r], il est probable que l'*e* épithétique est un renforcement de la détente qu'on entend après la vibrante dentale; la même détente s'entend aussi après [l], [m], [n] finals; elle est entièrement inconnue à l'allemand et à l'anglais. Les formes *brique*, *chèque*, *dogue*, *elfe*, *halle*, nous montrent les mots anglais *brick*, *check*, *dog*, *elf* et l'allemand *halt* adaptés à l'orthographe française; dans tous ces mots, l'*e* s'écrit, mais ne se prononce pas dans la langue courante (comp. *brick* (vaisseau), *cheik*, *dog-cart*, *Salf* (marque de vêtements), *mall*). Le mot *monde* ne vient pas du vfr. *mont* (mundum); *mont* est la forme populaire normale et *monde*, qui l'a supplanté, est une forme savante issue de mundum, avec terminaison francisée en *e* (cf. porticum > *portique*).

REMARQUE 1. Pour la voyelle accessoire *e* qui se développe très anciennement après un groupe de consonnes final (semper > vfr. *sempre*), voir §§ 249—252.

REMARQUE 2. Un *e* épithétique se trouve parfois, dans la poésie populaire, surtout après *R* ou *L*:

Pour un bel anneau d'*ore*
Mon amant s'est noyé.

(Decombe, *Chansons populaires*, II, n° 1.)

Ils sont embarqués sur la *mère*
Qui voyagent nuit et jour.

(Romania, VII, 59.)

Je prêcherais la *sœur* par amitié.

(Tiersot, *Mélodies populaires*.)

Le *voire* baigné dans son sang.

(Bujeaud, *Chants et chansons populaires*, II, 244.)

Il n'est ni roi ni prince

Ni *ducque* ni seigneur.

(Le pauvre laboureur.)

Nous allons au *ciele* chercher notre maman.

(*Romania*, IV, 109.)

Vont *voire* leur maîtresse avant que se coucher.

(*ib.*, VII, 54.)

Est-ce seulement un son parasite, ajouté pour compléter le vers, ou est-ce un son analogique? Comme beaucoup de mots prennent en vers un *e* final qu'ils n'ont pas en prose, cette même voyelle a pu s'ajouter par analogie à des mots qui n'y avaient aucun droit; l'existence de *boire* à côté de *voir* a pu aussi jouer un rôle. Comp. § 253, Rem. 1.

496. CONSONNES ACCESSOIRES. Le développement d'une consonne transitoire se produit souvent dans un groupe de consonnes, surtout si la dernière est *r* ou *l* [mr, nr, lr, zr, sr, ml, nl]. Le fait s'explique facilement. Examinons par exemple le groupe [mr]. Pour passer de [m] à [r], deux articulations sont nécessaires: il faut ouvrir la fermeture des lèvres et relever le voile du palais; si la dernière articulation se produit un instant trop tôt, le passage de l'air est complètement fermé, et il se produit nécessairement, au moment de desserrer les lèvres, un [b] transitoire qui peut devenir indépendant; ainsi [mr] > [mbr]. De la même manière [nr] > [ndr], etc. La nouvelle consonne devient sonore ou sourde, selon la nature de la consonne précédente. Il faut ajouter que les groupes de consonnes dont il s'agit ici n'existaient pas en latin classique: ils se sont produits en gallo-roman grâce à l'amuïssement d'une voyelle intermédiaire.

497. B se développe après un M, et devant L ou R:

1^o Le groupe **ML** devient **MBL**:

cum(u)lum	comble	cum(u)lare	combler
Rom(u)lum	Romble	sim(u)lare	sembler
hum(i)lem	humble	trem(u)lare	trembler
insim(u)l	ensemble		

Ajoutons *involare*, où *u* devient *m* par assimilation anticipante: **emvolare* > *embler* (cf. § 447); et *flammula* > vfr. *flantle*, d'où par dissimilation *flambe* (§ 513,1).

2° Le groupe **MR** devient **MBR**:

<i>cam(e)ra</i>	<i>chambre</i>	<i>Cam(a)racum</i> (§ 257)
<i>num(e)rum</i>	<i>nombre</i>	<i>Cambrai</i>
<i>cucum(e)rem</i>	<i>concombre</i>	<i>remem(o)rare</i> <i>remembrer</i>
<i>cam(u)r</i>	vfr. <i>chambre</i> (adj.)	<i>redim(e)re</i> vfr. <i>reembre</i>

Ce développement d'un *b* est étranger au picard et au wallon.

REMARQUE. Dans quelques infinitifs, il y a eu substitution de désinences; ainsi *craindre*, *geindre*, *empreindre*, *épreindre* ne remontent pas directement à *tremere*, *gemere*, *imprimere*, *exprimere*; ce sont des formations analogiques, dues à l'influence des verbes en *-eindre* (*-aindre*). On trouve dans l'ancienne langue la forme étymologique *crembre* (II², § 47).

498. **D** se développe après **L**, **N**, **S** [z], et devant **R**; toutes ces consonnes sont sonores et de formation dentale.

1° Le groupe **LR** devient **LDR**:

<i>mol(e)re</i>	<i>moldre</i> , <i>moudre</i>	* <i>val(e)raio</i> <i>valdrai</i> , <i>vaudrai</i>
<i>toll(e)re</i>	vfr. <i>toldre</i>	* <i>vol(e)raio</i> <i>voldrai</i> , <i>voudrai</i>
<i>mel(io)r</i>	vfr. <i>uieldre</i>	

Dans d'autres mots, on constate aussi la chute d'une consonne entre **L** et **R**:

<i>pul(ve)rem</i>	<i>poldre</i> , <i>poudre</i>	<i>ful(gu)r</i> (§ 431,3) <i>foldre</i> , <i>foudre</i>
<i>sol(ve)re</i>	<i>soldre</i> , <i>soudre</i>	

CAS ISOLÉ. Par métathèse (§ 517,2), *corulum* devient **col(u)rum* > *coldre*, *coudre* (arbuste).

2° Le groupe **NR** devient **NDR** (comp. § 330,4):

<i>cin(e)rem</i>	<i>cendre</i>	<i>ven(e)ris dies</i> <i>vendredi</i>
<i>gen(e)rum</i>	<i>gendre</i>	<i>ingen(e)rare</i> <i>engendrer</i>
<i>ten(e)rum</i>	<i>tendre</i>	* <i>ven(i)raio</i> <i>viendrai</i>
<i>min(o)r</i>	<i>moindre</i>	* <i>ten(e)raio</i> <i>tiendrai</i>
<i>pon(e)re</i>	<i>pondre</i>	

3° Le groupe **N mouillé** + **R** devient **NDR**:

cingere (§ 336,2)	<i>ceindre</i>	stringere	<i>étreindre</i>
finger	<i>feindre</i>	pungere	<i>poindre</i>
plangere	<i>plaindre</i>	ungere	<i>oindre</i>
Angere	<i>Indre</i>		

Notez *extinguere* > *éteindre*, avec chute de consonne entre [p] et [r].

4⁰ Le groupe **SR** (avec *s* sonore [z]) devient **SDR**:

cons(ue)re	<i>cosdre, coudre</i>	cons(ue)runt	<i>cosdrent, condrent</i>
Laz(a)rum	<i>lasdre, ladre</i>	mis(e)runt	vfr. <i>misdrent</i>
germ. mas(a)r	<i>masdre, madre</i>	prens(e)runt	vfr. <i>prisdrent</i>

Ajoutons encore *sicera*, qui s'est changé en **cisera* (§ 458, Rem.) > *cisdre, cidre*.

499. **T** se développe après **S** [s] et devant **R**; le groupe **SR** devient ainsi **STR** qui se simplifie en **TR**:

antecess(o)r	vfr. <i>ancestre</i>	dix(e)runt	vfr. <i>distrent</i>
lex(e)re	vfr. <i>liste</i>	dux(e)runt	vfr. <i>duistrent</i>
*ess(e)re	vfr. <i>estre</i>		

On trouve le même phénomène dans les mots en -escere (-oscere, -ascere): *crescere* > *creistre, croistre, croître*; *cognoscere* > *connaître*; *paescere* > *paraître*; **nascere* > *naître*; *pascere* > *paître*. Il semble qu'un **T** peut se développer dans le groupe **SR**, tant que **R** reste dental (§ 355): on trouve ainsi *casseroles* > *castrole* (Fournel, *Contemporains de Molière*, I, 13). Cette dernière forme se retrouve dans la langue populaire actuelle et dans plusieurs patois; elle a aussi passé dans l'Allemagne du Sud et du Nord et au Danemark.

500. Le développement d'une consonne entre deux voyelles syllabiques est assez fréquent. La consonne accessoire peut être [j], [v], [w], [h]; sa nature dépend de la nature de l'hiatus. Voir § 279.

III. PHONÈMES PARASITES.

501. Nous appelons »parasites« les phonèmes accessoires qui ne sont dus ni à une agglutination quelconque, ni à un développement phonétique régulier. Dans la plupart des cas,

ces phonèmes parasites semblent provenir d'analogies, et ces analogies sont de différentes sortes.

502. VOYELLES PARASITES.

1^o **A parasite** se trouve dans *astic* (probablement altération de l'angl. *stick*), *avives* (corruption du vfr. *vives*, sous l'influence de *aviver*?). Dans les patois, on entend *apromettre*, *aperdrix*, *aforêts*, *avacaucés*, etc. (voir *Romania*, IV, 111; VII, 72). Cf. § 490,1.

2^o **É parasite** se trouve dans *écraser* (vfr. *crasir* < germ. **krasjan*; cf. suéd. *krasa*). La forme parallèle vfr. *accraser* semble montrer qu'il s'agit dans *écraser* d'une extension du suffixe *é, cs*), *émouchet* (autrefois *mouchet*; peut-être analogie de *épervier*, *émerillon*), *épicéa* (autrefois *picéa*; on disait au XVI^e siècle *arbre de picéa*, qui a été corrompu au XVIII^e en *arbre d'épicéa*). Des formes correspondantes se trouvent dans les patois: Belle, allons-nous *épromener* (Ulrich, *Franz. Volkslieder*, p. 10); comp. encore *éciseau*, *échardon*, *échcnet* pour *ciseau*, etc. Ces dernières formes semblent dues à une fausse coupure de *les ciseaux*, *les chenets*, pluriel pris pour un singulier: *l'éciseau*, *l'échenet*. Pour *échardon*, il a pu y avoir en outre influencé du verbe *échardonner* et du nom *écharde*.

3^o **I parasite** se trouve dans les vieilles formes *itant* (Orson de Beauvais) pour *tant*, *itel* pour *tel*, dues à l'analogie de *icest*, *icel*, *icelni*, etc., et dans *ilà*, *yla* (ATF, Gloss.; *Pathelin*, v. 100) pour *là*, transformé d'après *ici*.

503. CONSONNES PARASITES. Les consonnes parasites qui se rencontrent le plus souvent, sont *R*, *L*, *N*; on ne trouve qu'exceptionnellement *B*, *C*, *F*, *G*, *H*. Sur l'origine de *T* dans *parle-t-il*, *parla-t-il*, etc., ainsi que de tons les cuirs populaires, voir § 289 et *Mannel Phonétique*, § 167.

1^o **B parasite** se trouve dans *bruire*, qui semble remonter à **brugere*, croisement du lat. class. *rugire* (vfr. *ruire*) et de **bragere* (fr. *braire*).

2^o **C parasite** se trouve dans *caoutchouc* (d'un mot indien *cahuchu*).

3^o **F parasite** se trouve dans *soif* (*sitim*), forme curieuse, isolée, et qui jusqu'à présent n'a pas reçu d'explication pleine-

ment satisfaisante. Peut-être est-elle due à l'influence de l'ancien impératif *boif* (bibe); on a pu dire à l'origine 'beif se as seif', puis 'beif se as seif'; comp. les assimilations harmoniques mentionnées au § 508. Peut-être, selon W. Meyer-Lübke (*Hist. fr. gr.*, I, § 251), faut-il y voir une influence de vfr. *neif* < *nivem* (cf. § 387,1).

4^o **G parasite** se trouve dans *grenouille* (vfr. *reuouille* < **ranucula* pour *ranunculus*); influence de *crassantus*, *crapaud*, ou influence de *grain*, à cause de sa peau grenue?

5^o **H parasite** se trouve dans *haut*, *hérisson*, *herse*, etc.; voir § 480.

6^o **L parasite** se trouve dans *enclume* (**incudinem* pour *incudem*), *esclandre* (vfr. *escandle* < *scandalum*). Autrefois, il s'introduisait très souvent après l'accent et devant l'e féminin final: *bouticle*, *musicle*, *démoniacle*, *maniacle*, *syllable*, *triacle*, *tunicle*, etc. se disaient, probablement par contre-coup (§ 115), pour *boutique*, *musique*, *démoniaque*, *maniaque*, *syllabe*, *thériaque*, *tunique*. Celtophile, dans les *Deux dialogues* de Henri Estienne, (§ 42) remarque: »Or ça à propos de mots François, tirez du Grec, ie croy que ces messieurs les courtisans, aussi bien que les autres, ne disent pas moins *Triacle* pour *Theriaque*, que *Demoniacle* pour *Demoniaque*, et *Bouticle* pour *Boutique*« (I, 201). Les formes avec *l* ont aujourd'hui disparu de la langue; on a pourtant conservé les dérivés *bouticlard*, *triacleur*, *triacleurie* (comp. les formes anglaises *syllable*, *chronicle*).

REMARQUE. Dans les chansons populaires, on trouve souvent un *n* parasite initial: N'appelle sa servante (*Romania*, X, 209). N'a laissé sa mie (*ib.*, VII, 83). Comp. § 289,4.

7^o **S parasite** se trouve dans *remous* (prov. *remou*), *salmis* (pour *salmi*, abréviation de *salmigondis*), *talus* (vfr. *talu*); l'épithèse n'est que graphique.

504. R parasite. L'addition d'un *R*, très fréquente, est un phénomène compliqué. Nous énumérerons les exemples selon la place où a lieu l'insertion.

1^o Après l'initiale: *Brusquer* (chercher) dans »*brusquer fortune*« est une altération de *busquer* (esp. *buscar*), due à l'influence de *brusquer* (de *brusque*). *Froude*, altération peut-être d'origine expressive de *fonde* (*funda*). *Trésor*, du lat. *thesau-*

rum; une forme *tresaurus a dû exister de bonne heure, nous retrouvons l' *r* dans plusieurs vieux dialectes germaniques (v. saxon *tresulûis*; vha. *lreso*, *tresohus*, etc.). *Tringle* < vfr. *tingle*, emprunté du néerl. *tingel*. *Vrille* < vfr. *ville*, *veille* (blat. *viticula*, pour *viticula*); cf. § 531.

2^o Après une consonne intérieure, avant l'accent: *Chartrense* (comp. it. *Certosa*), *forleresse* (vfr. *fortrece*, *fortece*), *perdrix* (*perdicem*), *perdrean*. On trouve dans la vieille langue: *jardin*, *pertruis*, *ardrille*, *tristresse* (Richars li bians, v. 105), *Trislan*, *Bertrain*, etc.; comp. le précepte de l'*Appendix Probi*: *frustum*, non *frustrum*. Dans tous ces exemples, l'*r* parasite répète, par assimilation progressive (§ 507), un *r* de la syllabe antérieure.

REMARQUE. Le raisonnement de Vaugelas sur la forme *jardin* est curieux: »*Jardin* pour *jardin* est un mauvais mot, et qui n'est pas moins fâcheux à l'oreille de celui qui l'écoute, qu'à la langue de celui qui le prononce. A quel propos cette *r* après le *d* pour rendre un mot rude qui de soy est doux, et signifier une chose si agréable et si délicate? Je m'étonne néanmoins qu'à la cour une infinité de gens qui parlent tres bien quant au reste, commettent cette faute« (*Remarques*, II, 402).

3^o Après une consonne intérieure, après l'accent: *Chanvre* < vfr. *chanve* (*canabum*, pour *cannabem*; le groupe *fierte* — *fierte* (§ 361, Rem.) amène *chanvre* à côté de *chanve*). *Dartre* < vfr. *dertre*, *derle* (*derbita*). *Écolâtre* < vfr. *escolaste* (*scholasticum*). *Encre* < vfr. *enque*; cf. angl. *ink* (*encautum*, pour *encaustum*). *Épeautre* < vfr. *espeaute* (*spelta*; all. *Spelz*). *Filandre* pour *filande*, dér. de *filer*. *Gouffre*, emprunté de l'ital. *golfo*. *Litre*, bande noire, en vfr. *listre*, doublet de *liste*. *Rustre* < vfr. *ruste*, de *rusticum*, conservé dans *rustaud*. Dans l'ancienne langue, ce phénomène était très fréquent; on trouve: *celestre*, *tempestre*, *arbalestre*, *alchemistre*, *batistre*, *choristre*, *evangelistre*, *legistre*, *saluistre*, *sophistre*, *tristre*, *calendre*, *offrendre*, *diaspre*, *tarltre*, *tonltre*, etc.; on emploie encore les dérivés *arbalétrier*, *calendrier*, *diaprer*. Cet *r* est dû parfois à une assimilation harmonique (cf. ci-dessus), parfois à l'influence de la terminaison d'un autre mot: *celeste* > *celesre* (≠ *terrestre*); dans quelques cas il s'agit de formes à rebours. *Registre* doit être mis à part; il semble en effet emprunté du blat. *registrum*, pour *regesta*.

4^o A la finale. Exemples: *Topinambour*, pour *topinambon*,

nom du pays (Brésil) d'où la plante est venue. *Velours*, vfr. *velous* < *villosum*; Ménage discute s'il faut dire *velous* ou *velours* (*Observations*, p. 34); l'ancienne prononciation se retrouve encore dans les chansons populaires, qui présentent p. ex. la rime *doux : velours* (Rolland, IV, 70). Dans l'argot de Paris, on dit *lieur* pour *lieu*: Au *lieur* d'histoir's à la guimauve Hurle ta peine à plein gosier (J. Rictus, *Les soliloques du pauvre*, p. 138). Il s'agit dans ces exemples de »fausses régressions«.

5⁰ Dans plusieurs mots qui ont subi des altérations sous l'influence de fausses analogies (cf. § 529): *Courtepointe*, vfr. *coute poinle* (*culcita puncta* = couverture piquée); infl. de *court*. *Maladrerie*, vfr. *maladerie* (dér. de *malade*); infl. de *ladrerie*. *Mitraille*, vfr. *mitaille*; infl. de *ferraille*, les deux mots étant souvent employés ensemble. *Pimprenelle* (au XVI^e siècle, *pimpinelle*) altéré sous l'influence de *pimpernelle*, vieux nom d'un petit poisson. Pour quelques mots l'explication reste douteuse: *élrésillon* < vfr. *estesillon* (influence de *étréindre*, *étrangler*, *étroit*?); *patrouiller*, autre forme de *patouiller* (dér. de *patte*). Monet (1635) donne *patouille* et *patrouille*.

504 bis. Nasale parasite. Le développement d'une nasale s'observe souvent dans la vieille langue, et il se produit encore dans les patois. L'explication de ce phénomène nous échappe dans la plupart des cas. Exemples: *Brimborion* < vfr. *briborion* (cf. les deux verbes parallèles en vfr. *briber* et *brimber* = mendier). *Cingler* < vfr. *sigler* (§ 13,1), peut-être par croisement avec *cingler* (frapper), appliqué à l'action du vent sur la voile. *Lambeau* < vfr. *label*. *Lambrusque* ou *lambruche* < lat. *labrusca*. *Langouste* (§ 414). *Regimber* < vfr. *regiber* (influence de *jambe*?). *Tambour* < vfr. *labour* (influence de *timbre* ou de l'italien).

Ajoutons quelques noms de lieux: *Angoulême* (*Iculisma*), *Ingrande* (*Igoranda*), *Sambre* (*Sabis*). Parfois la forme primitive a été conservée à côté de la forme nasalisée: *bimbelot* — *bibelot*, *grimper* — *gripper*; *Gringoire* paraît être un doublet de *Grégoire*. Dans beaucoup de cas l'ancienne forme nasalisée a disparu sans laisser de trace: on n'a plus *brimbe*, *lincorne*, *papingay* (conservé dans l'angl. *popinjay*), etc.

FORMES CONTAMINÉES. La nasale est probablement due à

une contamination dans les cas suivants: *Cancrelat* (§ 530); *galantine* (§ 531). *Jongleur* < vfr. *jogleor* (*joculatore*), *jongler*, *jonglerie*; il faut admettre l'influence du vieux verbe *jangler*. *Martingale*, emprunté du prov. *martegalo*; l'altération paraît due à *Martin* (§ 118,4). *Ronger* (**rodicare*; cf. vfr. *rogier*) a subi l'influence de *runger*, *ronger* (*rumigare*).

Sous l'influence de *pingere*, etc., *pictor* (it. *pittore*) est devenu **pinctor*, d'où *peintre*. De même *reddere* est devenu **rendere* (≠ *prendre*, *vendre*), d'où *rendre*. Vfr. *octembre* est dû à *novembre* (§ 118,3). *Refrain* a remplacé vfr. *refrail*, probablement sous l'influence de *refraindre*. Sur *pris* pour *pris*, voir II², § 99,14.

FORMES ASSIMILÉES. Sur *lonton* pour *lolon*, etc., voir § 506.

CHAPITRE II.

ASSIMILATION HARMONIQUE.

505. A côté des assimilations ordinaires (*septem* > *sette*, etc.), il y en a d'autres qui se produisent entre deux phonèmes non juxtaposés, et qui sont dues à un besoin instinctif d'harmonie. L'oreille aime à entendre répéter deux fois les mêmes sons, et les organes reprennent avec une grande facilité la position qu'ils viennent de quitter [*braba* > *brabra*]; l'assimilation peut aussi être anticipante: [*babra* > *brabra*]. Cette tendance à l'harmonie peut ou changer l'articulation d'un phonème quelconque (*cercher* > *chercher*), ou faire disparaître des phonèmes existants (*clincaille* > *quincaille*), ou en ajouter de nouveaux (*enfant* > *fanfan*). L'assimilation harmonique, qu'on pourrait aussi appeler »dittologie«, joue un grand rôle dans le langage hypocoristique.

REMARQUE. Jean Passy a fait dans les *Phonetische Studien* (III, 353) l'observation suivante: »En français, l'harmonie vocalique n'est pas une loi, mais plutôt une tendance individuelle. Elle est assez marquée dans ma prononciation: je dis *solonel* et non *solennel* (*solanel*), *eureupéen* et non *européen*, *j'aitais* et non *j'étais*.«

506. VOYELLES.

1^o **Assimilation anticipante.** La voyelle atone de la syllabe initiale est assimilée à la voyelle tonique. Exemples: *Bilancea* > **balancea* > *balance*. *Gigantem* > **gagantem* > vfr. *jaiant*, d'où *géant*. *Silvaticum* > *salvaticum* (Schuchardt, I, p. 217) > *salvage*, *sauvage*. *Telonium* > *tolonem* (Appendix Probi) > *tonlieu* (§ 517,2). *Vervactum* > **var(v)actum*

> vfr. *garail*, d'où *guérel* (§ 247). It. *celata* > *salade* (casque). Vfr. *manace*, fréquent pour *menace*. Ces mots nous présentent: $i-a > a-a$, $e-a > a-a$, $e-o > o-o$. Dans les exemples suivants, il y a assimilation d'une voyelle orale à une voyelle nasale: *Bobance* (encore dans Oudin, 1642) > *bombance*; *co-combre* (encore admis par Buffet, 1688) > *concombre*; *lapon* (dér. de *laper*) > *lampon*; *lolon* (totum) > *lonton*. Dans l'usage familier, *maman* et *nanan* se prononcent *mauman* et *nannan*; les patois présentent *mançon* pour *maçon*.

2^o **Assimilation progressive.** La voyelle atone de la syllabe initiale s'assimile la voyelle suivante: *Strategema* > vfr. *strategème* > *stratagème*. Vfr. *cormaran* (pour *cormaranc*, c.-à-d. *corp marenc*, *corvum marinum*) > *cormoran*. *Zingiberi* > vfr. *gingibre* > *gingembre*; comp. la vieille forme *ainsin* pour *ainsi*. Même fait dans les mots d'emprunt italiens: *carnevale* > *carnaval*, *mascherata* > *mascarade*. Sur *caravane*, voir § 494,2.

507. CONSONNES. On observe ici les phénomènes suivants:

1^o **Dittologie de consonnes.** — Exemples d'assimilation anticipante: Vfr. *cerchier* (*circare*, § 403,1) > *chercher*; la forme primitive s'emploie encore dans les patois: Nous vons *sercher* nout' mée (E. Rolland, *Chansons populaires*, III, 7), et dans l'argot: Es-tu v'nu *sercher* du cravail (J. Rictus, *Les Soliloques du Pauvre*, p. 111). Vfr. *essangier* (*exsaniare*) > *échanger* (décrasser le linge). *Guideau* a comme forme secondaire *dideau*. Vfr. *larcaïs* (*ταρχάσιον*) > *carcaïs*, d'où *carquois*. La forme hypocoristique de *Claude* est *Daude*, d'où *Daudet*; comp. *Tolon* de *Margoton*, *Babel* de *Élisabeth*. — Exemples d'assimilation progressive: *écartiller* ou *équartiller* (dér. de *quart*) > *écarquiller*; *verbena* > *verveine*. A côté de *vousoyer* (dér. de *vous*), on entend *vouvoyer* (comp. *lutoyer*).

2^o **Élision harmonique d'une consonne.** *Clincaille* > *quincaille*; *clincaillier* > *quincaillier*; *clincaillerie* > *quinquaillerie*. Dans la comédie des *Faux Bonshommes*, quand madame Dufourré dit que son mari a fait ses affaires dans la *clinquaillerie*, on se moque d'elle et on la reprend (I, sc. 6). A côté de *crocodile* (*crocodilum*), on trouve jusqu'au commencement du XVII^e siècle la forme *cocodrille* (it. *cocodrillo*, esp. *cocodrilo*).

3^o **Addition harmonique d'une consonne.** Ce phénomène s'observe souvent dans les termes de caresse (§ 121) et les mots de tendresse; il est surtout fréquent dans les noms propres: *Anna* > *Nana*; *Annette* > *Nanette*; *Auselme* > *Sanselme*; *enfant* > *fanfan*; *Hélène* > *Lélène*; *Madetaine* > *Nêne*; etc. *Tante* pour *ante* (*amita*), encore en usage au XV^e siècle, doit probablement son premier *t* à une anticipation hypocoristique (voir § 121). Rappelons aussi une ancienne forme telle que *flabliau* pour *fabliau*. C. Nisard (*Étude*, p. 328) donne la forme populaire *afflable* pour *affable*. Des exemples d'assimilation progressive se trouvent au § 504,2.

508. Parfois la dittologie a lieu d'un mot à un autre: ainsi *rime léonine* se prononçait autrefois *rime léonime*; *autel* (*altare*), qui s'employait souvent avec *principel*, doit peut-être son *l* (§ 363) à une assimilation de ce genre: *principel aller* > *principel attel*. La forme *aspic* pour *aspit* (prov. *aspit*) est probablement due à l'influence de *basilic*, à cause de la phrase biblique souvent citée: «Vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic» (Psaume 90). Pour d'autres exemples voir § 118,3.

509. REDOUBLEMENT HARMONIQUE D'UNE SYLLABE.

1^o La répétition caressante de toute une syllabe initiale joue un rôle important dans le **langage enfantin** et **hypocoristique**, où l'on dit *filille*, *pépère*, *mémère*, *sesœur*, *bobonne*, *poupoule*, *bibiche*, *bobosse*, *bébête*, *sosotte*, *babarbe*, pour *fille*, *père*, etc. A ces exemples il faut joindre les formations *baba* (adj.), *bobo*, *dodo* (de *dormir*), *gogo* (subst.), *lolo* (de *lorette*), *glouglou*, *froufrou*, *joujou* (de *jouer*), *nounou* (de *nourrice*), *zouzou* (de *zouave*), *bonbon*, *ronron*, *papa*; sur *maman*, voir § 506,1. Ces mots s'échelonnent du XV^e siècle à nos jours (*bobo*, *dodo*, XV^e; *papa*, *maman*, XVI^e; *bonbon*, *glouglou*, XVII^e; *joujou*, *ronron*, XVIII^e; *baba*, *gogo*, *froufrou*, XIX^e), et ce fait montre la constance du phénomène. Est-il nécessaire d'ajouter que plusieurs d'entre eux sont de véritables onomatopées (cf. III, §§ 13—33), et que, si tous sont issus du langage enfantin et de l'argot, quelques-uns sont définitivement entrés dans la langue? Rappelons un fragment de conversation rapporté par V. Henry: «Et cette brave dame, Monsieur, elle était bien drôle. Elle venait de voir, je suppose,

quelque chose qui lui avait beaucoup plu. Eh bien, elle ne pouvait pas vous dire simplement: »C'est magnifique«. Le mot ne voulait pas sortir. Il fallait qu'elle s'y reprenne, et elle disait à ma femme: »Oh! Madame, voyez-vous, c'est magni—magni—magnifique!« (*Antinomies linguistiques*, p. 73). Les noms propres offrent de nombreux exemples: *Babel* (pour *Élisabeth*), *Dédèle* (pour *Adèle*), *Fifine* (pour *Joséphine*), *Mimile* (*Émile*), *Totor* (*Victor*), et *Cléclé* (*Clémentine*), *Cloclo* (*Clotilde*), *Mini*, *Nini*, etc.; cf. § 121. On trouve même *Bibi* pour *Bicêtre*.

2^o Notre phénomène se retrouve aussi dans le **langage poétique** de plusieurs écrivains de la Pléiade: dans les passages à effet ils répètent la première syllabe des mots dont ils veulent renforcer la signification. Du Bellay, voulant sans doute imiter le mot *προπροκυλινδόμενος* de l'Iliade (XXII, v. 221), s'exprime de la sorte:

Ainsi nous oyons dans Virgile
Galoper le coursier agile,
Et les vers d'Homere exprimer
Le *flo-flolement* de la mer.

Flo-flolement paraît employé ici avec une petite nuance de moquerie. Ronsard, au contraire, fait très sérieusement parler l'onde »d'une *flo-floitante* voix«, et dans l'*Ode à Michel de l'Hospital* il écrit: ». . . . leur sein qui *ba-batoit*«; dans les dernières éditions il a pourtant substitué *haletoit* à *ba-batoit*. Du Bartas revient à ce procédé étrange, et il s'en vante: »Pour augmenter la signification et représenter plus au vif la chose i'ay repeté la première syllabe du mot comme *pe-petiller*, *ba-battre*.« Voici quelques exemples tirés de *la Création du monde*:

. . . priez l'astre du iour
Qu'il quitte vistement le *flo-floitant* sejour.
(5^e iour de la Sepmaine, p. 495.)

Là le subtil esprit, sans cesse *ba-balant*,
Tesmoigne la santé d'un poulx tout-iour constant.
(6^e iour de la Sepmaine, p. 680.)

. . . leur chaleur encor *pe-petillante* allume
Vn froid barreau de fer.
(1^{er} iour de la Seconde Sepmaine: Eden, p. 104.)

REMARQUE. Le redoublement de la dernière syllabe d'un mot est employé dans plusieurs jeux d'esprit ou amusements poétiques: ainsi la rime »couronnée« demande, à la fin de chaque vers, un mot répétant la dernière partie du mot qui le précède immédiatement:

Je vois en moy toute laidure dure,
Par quoy d'enfer j'attends morsure sure:
Car c'est le lieu où sans pardon ardons.

(Pierre Fabri.)

La rime »emperiere«, renchérisant encore, demandait qu'il y eût double répétition, au lieu d'une seule:

Prenez en gré mes imparfaits faits, faits.
Benins lecteurs très diligens gens, gens . . .

510. ALLITÉRATION. C'est aussi la tendance à l'harmonie qui provoque et favorise l'emploi, dans le même vers ou la même phrase, de mots commençant par la même consonne. Pourtant, l'allitération, qui a été d'une importance capitale dans la versification des langues germaniques, joue, à cause de l'accentuation différente, un rôle bien modeste dans les langues romanes. En français, elle ne se montre qu'à l'état sporadique, et elle n'a jamais constitué un principe métrique.

^{1°} L'allitération se rencontre dans beaucoup de **proverbes** et de **locutions** populaires tout faits; elle leur prête plus de force expressive, tout en les rendant plus faciles à retenir (comp. IV, § 478). En voici quelques exemples:

N'avoir ni pain ni pâte. N'avoir ni bure ni buron. Ne remuer ni pied ni patte. Jeter feu et flammue. Promettre monts et merveilles. Dire pis que pendre. Il n'y a ni rime ni raison. Repos et repas font gros et gras. Qui vivra verra. Selon le vent la voile. Qui dort, dîne. Bel et bon. Bel et bien. Gros et gras. Sain et sauf. Ni peu ni prou. A contre-cœur. A tue-tête. A tort et à travers. De but en blanc. En pure perte. Au long et au large. De bric et de broc. De broc en bouche. On disait autrefois: ne roi ne roc (voir Godefroy), ne pour roi ne pour roc (Ménagier de Paris, II, 380). Ne savoir ne vent ne voie (Escoufle, v. 5159). N'y entendre ni gros ni gresle (Pathelin, v. 1345). Ne savoir ni gré ni grâce (Jacob, Recueil de farces, p. 227). Comp. De fine amour l'ai requise Qui cuer et cors m'a espris (Blondel de Nesles, éd. L. Wiese, XVI, 6). Cueur et cors peut être une locution

populaire; il peut aussi être un pastiche de la langue littéraire.

2^o L'allitération se retrouve aussi dans beaucoup de combinaisons de **noms propres** que nous trouvons dans la vieille poésie: *Amis et Amiles*, *Florient et Florelle*, *Gerins et Geriers* (*Roland*, v. 794), *Basans et Basilie* (*ib.* v. 208), *Ive et Ivorie* (*ib.* v. 2406), *Valsore et Valsure* (*Charroi de Nismes*, v. 502), *Doon et Doelle* (*Bartsch, Rom. u. Past.*, I, 5), *Margot et Marion* (Paris, *Chans. du XV^e siècle*, p. 6). Ajoutons *Gautier et Garquille* (Régnier, *Macelle*, v. 189), *Pierre et Paul*, et n'oublions pas, pour la langue toute moderne, l'illustre *Tartarin de Tarascon*.

REMARQUE. Dans la poésie épique, la tendance à l'allitération est si forte qu'on la crée là où elle n'existe pas. Les deux traîtres *Rainfroi* et *Heudri* sont devenus *Hainfroi* et *Heudri* dans le poème de «Mainet». Le héros français *Tierry l'Ardennois* figure dans les romances espagnoles sous le nom de *Dardín Dardeña*.

3^o Au moyen âge, on usait volontiers de l'allitération pour exprimer les propriétés d'un objet. L'auteur inconnu du *Dit du boudin*, p. p. Paul Meyer (*Romania*, XL, 76) remarque:

Car, selonc la vieille gramaire,
Nuef lettres sont qui font savoir
Quel[s] chose[s] il y doit avoir
Trois *fff*, trois *ppp* [et] trois *sss*.

Les trois *f* sont le *fil* qui attache le boudin, le *fiel* et le *foie*, et le *fien*; les *p* sont la *peau*, le *poil* et la *porelle* (sorte de poireau); les *s* sont le *saindoux*, le *sel* et le *sang*. Les propriétés du vin s'exprimaient par vingt lettres: trois *b*, trois *c*, trois *s*, trois *n* et huit *f*. Le vin est *bon*, *bel* et *blanc*, *court*, *cresp* et *clair*, *sec*, *sain* et *sade*, *nel*, *nais* et *naturel*, *fin*, *frais*, *froid*, *fort*, *frick*, *flurant*, *freignant* et *furmenté* (*Romania*, XI, 572). Comp.:

Lors li firent le vin maintenant apporter
Fort et fier, fres et fin, franc, ferme, frois et cler.
(*Doon de Mayence*, v. 9670—71.)

4^o Les poètes d'autrefois se servaient à l'occasion de l'allitération. Voici quelques exemples de vers allitérés:

Messe et matines ad li reis escultet.
(*Roland*, v. 164.)

La porte passent sans parece.

(*R. de la Rose*, v. 13321.)

Et tant le fit plorer et plaindre.

(*ib.*, v. 1450.)

Fueilles ne flours ne mi font pas chanter.

(Mätzner, *Afrz. Lieder*. XX, 1.)

Mais ce lion . . .

Trouva moyen et manière et matière

D'ongles et dents de rompre la ratière.

(Marot, *Épistre à Lyon Jamet*.)

Pour qui sont ees serpents qui sifflent sur vos têtes?

(Racine, *Andromaque*, V, 5.)

Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours.

(La Fontaine, *Fables*, VII, n° 16.)

L'allitération semble n'être devenue un procédé de style poétique que dans les temps modernes. Les romantiques s'en servent souvent et avec habileté. Mais elle est particulièrement recherchée par certains auteurs, qui en ont tiré parfois des effets intéressants: Leconte de Lisle, Baudelaire, Henri de Régnier, C. Mendès, Stuart Merrill, etc.

Seul et derrière lui, dans les nuits éternelles

Tombaient plus lentement les plumes de ses ailes.

(V. Hugo, *Fin de Satan*.)

Voilà le vent qui s'élève

Et gémit dans le vallon.

(Lamartine, *Pensée des Morts*.)

. . . on eût dit les coups d'aile

D'un zéphyr éloigné glissant sur des roseaux.

(Musset, *Lucie*.)

Hippolyte, ô ma sœur! tourne donc ton visage,

Toi, mon âme et mon cœur, mon tout et ma moitié.

(Baudelaire, *Femmes damnées*.)

Et le peuple en rumeur gronde autour du prétoire.

(Leconte de Lisle, *La Passion*.)

Et faisant à tes bras qu'autour de lui tu jettes,

Sonner les bracelets où tintent des clochettes.

(Leconte de Lisle, *Cunacépa*.)

. . . notre humble fontaine
 Qui pleure goutte à goutte et rit d'avoir pleuré.
 (H. de Régnier, *Jeux rustiques et divins*.)

Chapons frais et friands, gros et gras, beaux et bons.
 (C. Mendès, *Searron*. I. se. 1.)

O roi des Roses et des Ris.
 (S. Merrill, *Poèmes*, 1887—1897.)

L'amour d'un geste las
 Sème les rimes et les rêves
 Parmi les fis et les titas.
 (ib.)

Pour plus de détails, voir Becq de Fouquières (*Traité de versification française*) et M. Maurice Grammont (*Le vers français*, 3^e éd. 1923. pp. 196—200 et 289—324).

REMARQUE. L'allitération employée comme pur amusement poétique a produit le vers »lettrisé« qu'on appelait »autogramme« ou »paronomeon«. Citons-en comme exemple quelques vers d'une épître de Clément Marot :

Ces mots finiz, demeure mon semblant
 Triste, transy, tout ternity, tout tremblant,
 Sombre, songeant, sans seure soustenanee,
 Dur d'esperit, desnüé d'esperanee,
 Melaucolie, morne, marry, musant,
 Pasle, perplex, paoureux, pensif, pensant,
 Foible, failly, foulé, fashedé, forelus,
 Confus, courecé. Croire crainte conelus, etc.

Rappelons aussi une épitaphe bien connue :

Passant, penses-tu pas passer par ce passage.
 Où pensant j'ai passé?
 Si tu ne penses pas, passant, tu n'es pas sage,
 Car en n'y pensant pas, tu te verras passé.

Edmond Rostand n'a pas craint, dans son théâtre et en particulier dans sa dernière pièce, d'user de pareils enfantillages. On connaît l'apostrophe fulminante qu'adresse Chantecler aux autres coqs (III, se. 4) :

Oui, Coquards cocardés de coquilles.

CHAPITRE III.

HAPLOLOGIE.

511. Nous venons de constater une forte tendance, surtout propre au langage enfantin et poétique, à créer des syllabes harmoniques («dittologie»); le phénomène contraire, que nous appellerons »haplologie« (du grec ἀπλόος), s'observe aussi, quoique plus rarement. On évite parfois la répétition, à courte distance, d'un même phonème ou d'une même syllabe, et cette dissimilation harmonique peut se manifester:

1^o Par le changement d'un phonème: *orphanium > *orphelin* [n—n > l—n]; finire > vfr. *fenir* [i—i > e—i].

2^o Par l'amuïssement d'un phonème: flebilem > *faible* [fl—bl > f—bl].

3^o Par la suppression d'une syllabe: *tragi-comédie*, au lieu de *tragico-comédie*.

REMARQUE. A plusieurs reprises, Vaugelas recommande d'éviter la répétition du même son; il préfère ainsi *cangrène* à *gangrène* (§ 423,¹), et il proteste contre *il vescut et mourut* au lieu de *il vesquit et mourut*, tout en admettant *il vescut et sortit de ce monde* (II², § 176,²).

512. CHANGEMENT DISSIMILANT D'UN PHONÈME.

1^o **Changement de consonne.** Si deux consonnes homophones se suivent à courte distance, l'une d'elles peut changer; ordinairement c'est la première qui se dissimile, moins souvent la dernière. R-R > L-R ou R-L: *Bertherot* (dér. de *Berthier*) > *Berthelot*; *contrarier* > *contralier* (forme fréquente au moyen âge); *ensorcerer* > *ensorceler*; *esquarterer* (§ 359) > *écarteler*; *fragrarare* > *flairer*; *frigorosus* > *frileux*; *peregrinus*

> *pèlerin*; **pruneraie* (dér. de *prunier*) > *prunelaie*, etc. L-L > R-L: **umbiliculus* > *nombril*. N-N > L-N: *Bononia* > *Boulogne*; *gonfanon* > *gonfalon*; **orphaninum* > *orphelin*. Rappelons encore *goguelureau* (dér. de *goguelu*) > *godelureau*; *gingiva* > *gencive* (§ 423,1).

REMARQUE. On sait qu'en latin les suffixes *-ris* et *-lis* se remplacent l'un l'autre, suivant que la partie antérieure du mot contient déjà un *l* ou un *r*: *velaris*, *insularis*, *muralis*, *lustralis*.

2^o Changement de voyelle. Si deux syllabes consécutives contiennent la même voyelle, il y a parfois dissimilation et c'est la première voyelle qui se dissimile. I-I > *E-I* (cf. § 151, Rem.): *dīvīnum* > *devin* (*divin* est savant); *dīvīnat* > *devine*; **dīvīsāt* > *devise* (*divise* est savant); *fīnīre* > vfr. *fenir* (*finir* est savant); *mīsīsti* > vfr. *mesis*. Comp. *liérīter* pour **hereter* (cf. vfr. *heretaige*). O-O > *E-O* (cf. § 180): *honorem* > vfr. *enor*; *sororem* > *serore* (CIL, II, 515, 5342) > vfr. *seror*; **colucula* > *conucula* > *quenouille* (§ 340); *subcurrere* > *secourir*; *submonere* > vfr. *semondre*.

513. SUPPRESSION DISSIMILANTE D'UN PHONÈME. Ce phénomène s'observe souvent avec les consonnes, surtout L, R, V.

1^o L a disparu dans *album* > *able*, *flebilis* > *faible*, *flamma* > *flamble* (§ 497,1), *flambe* (cf. § 341,2). On notera qu'en français moderne, *l'on* ne s'emploie guère si le mot suivant commence par *l*; on dit: »Qu'il parle, et *on* l'écouterà«, mais: »Parlez, et *l'on* vous écouterà«. Voir V, § 371.

2^o R disparaissait souvent dans la vieille langue quand la syllabe suivante ou précédente contenait un autre *r*; on disait ainsi *abre*, *mabre*, *mécredi*, *propet* (seule forme donnée par le Dict. de Trévoux) pour *arbre*, *marbre*, *mercredi*, *propret* (voir § 362). Dans le parler populaire, on entend *propriétaire* (comp. esp. *propietario*) pour *propriétaire*. Le nom propre *Ferri* est pour *Frerri* (Fridurīk).

3^o V a disparu dans *vivacius* > vfr. *viaz*, et peut-être dans *viande*, si le mot remonte directement à *vivenda* (comp. v. it. *vidanda*). Ajoutons: *quinque* > **cinque* > *cinq*; *quingenta* > **cinquanta* > *cinquante* (§ 399, Rem.). Il faut aussi mentionner ici *habebam* > **aveva* > **avea* > *avais*,

debebam > *devevā > *devea > *devais* (cf. § 378 et II², § 158).

REMARQUE. Pour l'amuïssement des voyelles, voir § 287.

514. HAPLOLOGIE DE SYLLABES. Si deux syllabes sont homonymes, on au moins commencent par la même consonne, l'une des syllabes peut se supprimer. Ce phénomène était assez général en latin: stipipendium > stipendium, vivipera > vipera, fastitidium > fastidium, venenificus > veneficus; comp. le grec ἀμφορεύς, pour ἀμφιφορεύς, et le pers. *hamâlâ* pour *hamamâlâ*. En français, les exemples sont moins nombreux et surtout moins sûrs. En voici quelques-uns:

Amphibologie, mot savant, reproduit exactement le latin de basse époque *amphibologia*, forme altérée pour *amphibolologia* < rad. grec ἀμφίβολος, ἀμφιβολία + suffixe *logia*.

Artimaire (vfr.) de ar[te ma]thematica (comp. § 475,1, Rem.).

Dicasse (vfr.), abrégement dialectal de *dédicace*; on dit *du-casse* en picard moderne.

Héroïcomique, pour *héroïcocomique*.

Hipotame, **ypotame** (vfr.), altération de *hippopolame*.

Idolâtre pour *idololâtre* (εἰδωλολάτρης).

Monôme, pour *mononôme* (μόνος + νόμος).

Retable est peut-être pour *reretable* (comp. prov. *reiretaule*), composé de l'anc. fr. *rere* ou *riere* (retro) et *table*.

Tragi-comédie pour *tragico-comédie* (τραγικοκωμῳδία).

Ajoutons les mots où une voyelle s'amuït entre deux consonnes pareilles et où la consonne double se simplifie: *contre-rôle* > *contrôle*, *levrerette* > *levrelle*, *levreron* > *levron*, *Nova-villa* > *Neuville*, *piërrerie* > *pierrie* (Macé, *Voyage de Charles V*, v. 1516), etc. Le nom propre *Villeroi* semble bien être une altération de *Ville-le-Roi*; comp. en effet *Choisy-le-Roi*, *Bourg-la-Reine*, etc. Le même fait se retrouve dans des futurs anciens comme *durrai* pour *dureraï* (voir II², § 205,2) et dans certains mots de la langue familière actuelle, par ex. [talœ:r] pour *tout à l'heure*.

REMARQUE 1. Rabelais — la chose est à noter — avait déjà observé ce phénomène dans la »Briefve Deelaration«, où on lit la note suivante: »Sainet Jan de la Palisse, manière de parler vulgaire par syncope, en lieu de l'Apopcalipse; comme *Idolatre* pour *Idololatre*« (éd. Moland, p. 478).

REMARQUE 2. Des haplogogies curieuses s'observent dans plusieurs formations argotiques de la langue actuelle: *vaticanaille* (= Vatican + canaille), *midinette* (= midi + dinette), etc.; comp. § 527.

515. HAPLOGOGIE DE MOTS. Ce phénomène assez rare, et qui appartient peut-être plutôt à la syntaxe (voir pour plus de détails V, § 25) s'observe dans diverses constructions où des petits mots comme *de*, *à* et *que* s'emploient avec une fonction double (*ἀπὸ κοινῆς*).

1° A: Ce qu'encor est *a* chief traire [= *a traire a chief*] (*Claris*, v. 11461). Nous étions appareillié *a* eus sus courre [= *a courre sus a eus*] (Joinville, § 239). Comp. § 287.

2° De: Molt pert son travail et sa peine, Qui d'amors rimoyer se peine (*Poire*, v. 353). Qui *de* trop haut choir dote l'onte (*Isopet de Lyon*, v. 721). Voir V, 25,1. Comp. pour la langue moderne: »Plaise au ciel que cette fillette-là t'en apporte un peu [sc. d'ambition] d'où elle vient« (D. Lesueur, *Fiancée d'outre-mer*; cité par M. Kr. Sandfeld, *Bisætningerne i moderne fransk*, p. 5, note).

3° Que. L'emploi haplogogique de *que* se rencontre dès l'ancien français: Melz voeill murir que huntage me venget (*Roland*, v. 1091; cf. v. 45, v. 59, etc.). Il se trouve encore souvent en français moderne: Je ne demanderais pas mieux qu'il fût mon ami (Desnoiresterres). Si cet enfant est à elle, quoi de plus simple qu'elle l'ait pris? (Daudet). Je ne demande pas mieux que cela soit. (A côté de l'emploi haplogogique de *que* [= *quam et ut*], on trouve aussi des périphrases: Cet homme dont on ne sait autre chose si ce n'est qu'il est italien.) Voir V, § 25 et VI, § 33,5. On trouvera d'autres exemples modernes dans Kr. Sandfeld, *Bisætningerne* (p. 5).

REMARQUE. Dans la vieille langue, on trouve aussi les deux *que*. Il est rare qu'ils se suivent immédiatement: Je ameroie miez que uns l'eseoz . . . gouvernast le peuple . . . bien, que que tu le gouvernasses mal (Joinville, § 21). Le plus souvent ils sont séparés par *ce*: Miels voluns nos tot nostre avoir

metre, et aler povre en l'ost que ce que elle se departist ne faillist (Villehardouin, § 60). J'amoie miex que il m'ancrassent en mi le flun que ce que il me menassent à terre (Joinville, § 317; voir aussi *ib.*, § 21).

4^o **Me = me me**, etc. Les pronoms personnels atones s'emploient aussi assez fréquemment en ancien français avec deux fonctions différentes: Trop m'anoie Qu'il me couvient mettre a la voie (*Chast. de Coucy*, v. 6137). Pour ce nous estuet aviser Comment vous le pories savoir (*ib.*, v. 2326). Pour d'autres exemples (*te = le te*, etc.), voir A. Stimming (ZRPh, XXXIX, 648).

5^o **Article**. L'article peut de même avoir dans l'ancienne langue un double rôle. Par le dieu d'amours volenté (*Chace as mesdis.*, v. 235; *le = la le*). Fus tu . . . a la roi cort (Bérout, *Tristan*, v. 2498; *la = la le*). Ailleurs *le = le le*, *la = la la*. Voir A. Stimming (*ib.*, pp. 655—656) et aussi VI, § 231,2 et 214, Rem.

6^o On a observé dans l'ancienne langue d'autres cas d'haplogologie où il s'agit de groupes de mots à double fonction:

Quant ne pot surmunter
La nef laisse aler.

(Ph. de Thaün, *Bestiaire*. éd. Walberg, v. 1695.)

Mes, se vus plest que jeo vus die
M'aventure vus cunterai.

(Marie de France, *Guigemar*, v. 312—3.)

La royne *Blanche* comme ung lys,
Qui chantoit à voix de sereine.

(Villon, *Ballade des dames*.)

Sur ton pis blanchissant ta race se débat.
Là le fruit *de ton flanc* fait le champ du combat.

(A. d'Aubigné, *Misères*, v. 96.)

Pour d'autres exemples, voir A. Stimming (*ib.*, 670) et A. Tobler (VB, I, chap. 21).

Il semble que ce soit une haplogologie du même genre que l'on rencontre aujourd'hui dans le tour: *Venez plus tôt que plus tard* (= *Venez plutôt plus tôt que plus tard*).

L'haplogologie des préfixes (*entre-*, *mi-*, *re-*) est étudiée à part; voir tome III, § 456.

CHAPITRE IV.

MÉTATHÈSE.

516. On appelle métathèse la transposition d'un ou de plusieurs phonèmes. Cette transposition peut être simple ou réciproque. Elle est **simple** quand le phonème est transporté à un endroit autre que celui où il se trouvait d'abord, sans être remplacé dans sa position primitive, comme dans le français vulgaire *Malthide* pour *Mathilde*; elle est **réciproque** quand deux phonèmes prennent la place l'un de l'autre, comme dans *scintilla* > **stincilla* > *estincelle* > *étincelle*. Dans ces exemples la métathèse a lieu entre des phonèmes qui ne se touchent pas; elle peut aussi être une simple transposition de phonèmes consécutifs comme dans *formage* > *fromage*.

517. MÉTATHÈSE ENTRE DES PHONÈMES NON CONSÉCUTIFS.

1^o **Métathèse simple d'une consonne.** Un R (L) se transporte, par anticipation, d'une syllabe à une syllabe antérieure [babra > braba]: *Temperare* > *tremper*; *tuberem* > **tufere* > **tufre* > *truffe* (comp. l'ital. *truffa*, qui est peut-être à l'origine du mot français); *Pancratium* > *Brancas*; vfr. *bevrag* > *breuvage*; vfr. *abevrer* > *abreuver*; *fimbria* > *frange*; anc. norr. *stafn* > **estavre* > *estrave*, *étrave*. On a dit autrefois *affluber* (ATF, III, 384) pour *affubler*, *flabe* (voir II², § 299) pour *fable*, *éplingue* pour *épingle* (Ménage, *Observations*, p. 230), etc. — La transposition d'une consonne dans une syllabe postérieure s'observe aussi: on trouve en vfr. *fambloïier* (Narbonnais, v. 6543) pour *flamboïier*.

2^o Métathèse réciproque entre consonnes. Ce phénomène s'observe dans les exemples suivants: Anhelare > *alenare > *haleuer* (cf. *anhēla* > *halēna* > *haleine*); Carnutis (§ 4, Rem.) > *Cartunis > *Chartres*; corulum > *colurum > *coldre*, *coudre*; liquiritia > vfr. *lequerisse* > *regullice* > *régglise*; esp. mosquito > *moustique*; scintilla > *stincilla > *estincelle*, *élincelle*; sicera > *cisera > *cisdre*, *cidre*; teloneum > *toloneum (§ 506,1) > *tonoleum > *tonlieu*. Les transpositions de cette sorte sont très fréquentes dans le parler de tous les jours; on peut entendre par exemple *féciliter*, *phisolopher*, *phisolophie* (J. Rictus, *Les Soliloques du Pauvre*, p. 62, 170), *blansicheur* (Xanrof, *Paris qui m'amuse*, p. 254), *inuuation* (= inhumation; Maupassant, *Contes choisis*, p. 232), *exarégation* (= exagération; Barbusse, *Clarté*, p. 55). Dans *l'Ancien théâtre français* se trouvent *culubrations* (VI, 196), jeu de mots sur *lucubrations*, et *parsuflux* (IX, 175), pour *superflu*: Noël du Fail (éd. Assézat, I, 324) emploie la forme *sparigique* pour *spagirique*.

REMARQUE. Si la métathèse a lieu entre les lettres (syllabes) initiales de deux mots voisins, elle s'appelle «contrepèterie» et s'emploie souvent chez les auteurs burlesques pour donner à la phrase un nouveau sens plaisant ou bizarre. Tabourot cite: *Un sot pâte* > *un pot sale*. *Il tiendra une vache* > *il viendra une tache*. *Il le dit à deux fenunes* > *il le fit à deux dames*. Les contrepèteries que Rabelais (II, chap. 16 et 21) a mises dans la bouche de Panurge ne peuvent se citer ici. Un témoin dans Xanrof, *Paris qui m'amuse* (p. 260) dit qu'il est *gardiaix de tapin*, pour *gardien de la paix*. Le comble de la contrepèterie est la transposition de mots entiers: Noël du Fail en offre un exemple curieux: «Beut à luy à la *trotte* qui *mode*, c'est à savoir, la goutte sur l'ongle» (*Œuvres facétieuses*, II, 75); la même plaisanterie se retrouve dans A. d'Aubigné (*Le baron de Faneste*, chap. 2).

3^o Métathèse réciproque entre voyelles. Exemples: *butelet* > *belnter* > *bluter* (§ 291); *buleteau* (Romania, XXVIII, 58) > *beluteau* > *bluteau*. Dans la vieille langue, on avait *hirelet* et *hiretage* à côté de *heriler* et *herilage*.

518. MÉTATHÈSE ENTRE DES PHONÈMES CONSÉCUTIFS. Ce phénomène a lieu entre voyelle et consonne, entre deux consonnes et entre deux voyelles.

1^o Métathèse entre voyelle et consonne. Le groupe *voyelle* + R (rarement L) précédé et suivi d'une consonne se transpose, de manière que R (L) se joint à la consonne initiale de la syllabe [barb > brab]: vfr. *berbiz* (vervecem > berbice) > *brebis*; vfr. *bertauder* > *bretauder* (on dit encore *ébertauder*); *écarboniller* > *écrabouiller*; *ederdou* (all. Eiderdun < isl. æðar-dun) > *édredon*; *furlonem* > *frelon*; *Forum Julii* > *Fréjus*; vfr. *formage* > *fromage* (le wallon connaît encore les deux formes *fourmache* et *froumache*); holl. *verlaten* > *fretaler*; vfr. *garbuge* (it. garbuglio) > *grabuge*; vfr. *poverité* (paupertatem) > *pauvrelé*; *singultum* > *singluttum* (influence de *gluttum*) > *sanglot*; *tribord* (vfr. *estribord*) cf. dan. *styrbord*; *torculum* > *treuil*; vfr. *torcier* (*tortiare) > *trousser*; *turbulare* > vfr. *lorbler* > *troubler*; *thursum* > vfr. *trous* > *trou* (de *chou*).

2^o Métathèse entre consonne et voyelle. Le groupe R + *voyelle*, ordinairement précédé et suivi d'une consonne, se transposait souvent au moyen âge [brab > barb]; c'est la contre-partie du phénomène précédent: *brelesche* > *bertesche*; *crenu* > *quernu*, *froment* > *forment*, *grenon* > *guernon*, *empereriz* (imperatricem) > *emperriz*, *delivrerai* > *deliverrai*, *jurerai* > *juerrai* (II², § 205), etc. De même *trecoise* (*lvicoise*; < néerl. *trek-ijssen*) > *tercoise* (cf. § 531). On trouve encore au XVIII^e siècle *éberner* pour *ébrener*. La langue actuelle a conservé les formes transposées *gourmet* (vfr. *groumet*; comp. angl. *groom*; sans doute influence de *gourmand*) et *pour* (lat. *pro*).

3^o Métathèse entre consonnes. Le groupe [ks] x se transpose souvent en [sk] dans le parler populaire. C. Nisard dit à ce sujet: »Le peuple prononce x comme les enfants, quand on les met aux prises avec l'alphabet, c'est-à-dire *isque*. J'ajoute qu'il n'y a pas encore longtemps, plus d'un maître d'école le prononçait de même. A Paris, cette dépravation de l'x n'est pas seulement dans la bouche du peuple; elle se rencontre aussi, à l'égard du moins de certains mots, dans la prononciation de la bourgeoisie. X sonne *isque*, *esque*, ou *asque*, selon qu'il est précédé d'un i, d'un e ou d'un a: *fisque*, *sesque*, *lasque*, pour *fixe*, *sexe*, *taxe*« (*Langage populaire de Paris*, p. 315). Dans l'argot actuel de Paris, on entend *Félisque*, *lusque* et *vesquer*

pour *Félix*, *lux*, *vexer*. On trouve dans une vieille farce *mu*x de *couche* pour *mus*c de *couche* (ATF, I, 41).

4^o **Métathèse entre voyelles.** Les groupes *iu* et *eo* deviennent *ui* et *oe* (*oue*): *Tegula* > *tiule* > *tuile*; *sebum* > *siuf* > *suif*; *sequo(r)* > *siu* > *sui*, *suis*; *rivum* > *riu* > *rui* (conservé dans *Duruy*), d'où le mot dialectal *ru*. *Medulla* > *meolle* > *moelle*; *retorta* > *reorte* > *reote* > *rouette* (§ 268). On trouve en vfr. *fui*z »fils« pour *fius* (voir Michaëlsson, *Ét. sur les nous de personnes fr. d'après les rôles de taille parisiens*. Upsal, 1927, p. 145).

CHAPITRE V.

ABRÉGEMENTS.

519. Les mots subissent parfois des contractions violentes ou des raccourcissements qui s'expliquent difficilement par les lois ordinaires de la phonétique; voir § 117, Rem. 1. En règle générale, la syllabe la plus éloignée de celle qui porte l'accent tonique est sacrifiée de préférence, et par suite on observe le plus souvent la chute des initiales (**aphérèse**): *Nicolas* > *Colas*. Pourtant, dans les cas nombreux de raccourcissement que présentent les divers argots, ce sont très souvent les syllabes finales qui sont frappées de suppression (**apocope**): *sous-officier* > *sous-off*. Il y a enfin des mots qui présentent les deux sortes d'abrégement; c'est le cas de *quinquina*: on disait autrefois *quin* ou *quina*, la langue moderne a adopté la dernière forme.

L'abrégement a surtout lieu dans:

1^o Les **appellations** et les **titres honorifiques** qui font souvent fonction de proclitiques. Ainsi *Dominus* aboutit à *Dom*, *Don* (on aurait attendu *domme*; § 251,3); en provençal le mot se réduit à *n* (§ 491,3). *Senior*, en passant par **sejor* (cf. en it. *signore* > *sio*, *signora* > *sio*), est devenu *sire* (§ 197). *Seniorem* aboutit régulièrement à *seigneur*; mais, à côté de cette forme, on a *sieur* < **sejorem*. *Consobrinus* s'est abrégé de bonne heure en **cosinus* > *cousin*, et ce développement particulier semble avoir été favorisé par le langage enfantin (voir ci-dessous 5^o). Rappelons pour la langue moderne: *monsieur* [mɔ̃sjø, msjø], ou même [psjø]; *madame* > *manne*; *mademoiselle* > *manzelle*. Comp. esp. *usted* (de *vuestra merced*) et port. *vossê* (de *vossa mercê*). Ce sont là ce que M.

Vendryes appelle, d'un mot très heureux, des »formes-limites« (*Langage*, pp. 69—70).

2^o Les **noms de personnes**, grâce à leur emploi dans le langage hypocoristique (§ 121).

3^o Les **exclamations** et les **jurons** (voir § 520,3).

4^o Le **langage argotique** (voir § 520 ss.).

5^o Le **langage des enfants**. Le comte de Jaubert remarque : »Les enfants, dans les jeux où on tire les places au sort, disent, par abréviation, *preu* pour *premier*, *seu* ou *seg* pour *second*, *ter* pour *troisième*, *der* ou *dergue* pour *dernier*« (*Glossaire du Centre*, II, 211).

520. APHÉRÈSE.

1^o **Noms de personnes**. Exemples: *Abraham* > *Brame*; *Antoinette* > *Toinette*; *Barbizet* > *Bizet*; *Denis* > *Nys*; *Denisard* > *Nisard*; *Élisabeth* > *Bette*; *Étienne* > *Thiénot*; *Gabriel* > *Briel*; *Hugot* > *Got*; *Margoton* > *Goton*; *Nicolas* > *Colas*; *Nicolin* > *Colin*; *Renaudet* > *Naudet*; *Renaudin* > *Nandin*; *Richardin* > *Chardin*; *Sébastien* > *Bastien*; *Silvestris* > *Vestris*; *Simonnet* > *Monet*; *Théodrine* > *Dorine*; *Thomas* > *Mas*; *Thouasset* > *Massenet*. Voir en outre § 121.

2^o **Noms de lieux**. Plusieurs noms de lieux présentent des abrégements curieux: *Banon* (Albarnone), *Bayne* (Nirbanium), *Garges* (Bigargium), *Thoisy* (Octasiacum), etc.

3^o **Jurons, exclamations**, etc. Exemples: *Sacré nom* > *cré-nom*. *Sacrelotte* > *crelotte*. *Sacristi* > *cristi*. *Sapristi* > *pristi*. *Notre Dame* > *tredame*. *Vertu Dieu* > *tudieu* (*tubieu*), etc. Nombreuses sont aussi les formes estropiées par la prononciation rapide dans les réponses ou interjections: *'tention*, *'faitement* (= *parfaitement*), *'fectivement*, *'turellement*, *'sent* (= *présent*; voir *Soirées de Médan*, p. 227), etc. Comp. le cri de Paris: *chand d'habits* (= marchand d'habits).

4^o **Termes d'argot**. Exemples: *Capitaine* > *pitaine*, *Fontainebleau* (élève de) > *Bleau*, *marchand de vin* > *chand de vin*, *municipal* > *cipal*, *omnibus* > *bus*, *boulevard Haussmann* > *boul' Mann*. Le mot tout récent (fin du XIX^e siècle) *chandail* (sorte de tricot), n'est qu'une abréviation populaire de *marchand d'ail*, terme par lequel on désignait aux Halles de Paris les ouvriers s'occupant du marché des légumes; cette sorte de vêtement ayant eu beaucoup de succès auprès de ces ouvriers,

le nom de l'individu fut donné à l'habit qu'il portait; des Halles où il est né, le mot a passé dans la langue, où il est usuel.

REMARQUE. Les patois actuels présentent un grand nombre d'aphérèses: *blon* (= houblon), *bot* (= sabot), *breuvair* (= abreuvoir), *fant* (enfant), *guiser* (= aiguiser), *raigne* (= araigne), *vec* (= avec), etc.

521. Il faut mettre à part quelques cas curieux d'aphérèse dus surtout à une analyse fautive des syllabes du mot:

Basin, pour *boubasin* (it. bombaggine), qui se trouve encore dans Oudin (1642); la première syllabe a été prise pour l'adj. *bon*.

Baustre, vieille forme pour *labaustre* (altération de *alabaustre*, *alabastre*; voir *Roumania*, XXIX, 428), considéré comme un composé de l'article et d'un mot féminin (cf. § 261,1). Comp. *cunette*, emprunté de l'it. *cunetta*, qui est pour la *cunetta* («petite lagune»).

REMARQUE. Certains cas plus particuliers d'aphérèse ont été étudiés dans les chapitres précédents. Pour l'aphérèse de L, voir § 339, Rem.; pour celle de N, voir § 327,1, Rem.; pour celle de S, voir § 461. En ce qui concerne les voyelles, voir pour A, § 261, et pour E, § 286.

522. APOCOPE.

1^o Noms de personnes: *Adélaïde* > *Adèle*. *Catherine* > *Catin* (§ 121 et IV, § 420). *Clémentine* > *Clème* (P. Bourget, *Complications sentimentales*, p. 139). *Clotilde* > *Clo* (G. de Maupassant, *Bel-Aui*, p. 259). *Georges* > *Geo* (*ib.*, p. 225). *Madeleine* > *Made* (*ib.*). *Élisabeth* > *Élise*. *Gabriel* > *Gab*. *Marguerite* > *Margot*. *Suzanne* > *Suze*. *Théophile* > *Théo*. Les pamphlétaires de la Fronde disent *Maza* pour *Mazarin*.

2^o Termes d'argot: *Absinthe* > *abs*; *aéroplane* > *aéro*; *alpaga* > *alpa*; *Ambassadeurs* (café des) > *ambass*; *amphithéâtre* > *amphi*; *arcane* > *arcat*; *aristocrate* > *aristo*; *associée* > *assoce* (dans le jargon des couturières); *automobile* > *auto* (cf. *autobus*, *autotaxi*, *taxi-auto*); *baccara* > *bac*; *bas-officier* > *bas-off*. *bazof* (adjudant, sous-officier de l'École polytechnique); *bénéfice* > *bénéf*; *boulangerie* > *boulange*; *boulevard St. Germain* > *boul' Ger*; *boulevard St.-Michel* > *boul' Mich*; *brigadier-fourrier* > *brig-four*; *cabotin* > *cabot*; *caporal* > *cabot*; *champagne* > *champne*;

chromolithographie > *chromo*; *cinématographie* > *cinéma* et *cinéma* > *ciné*; *colonel* > *colo*; *demi-supérieure* > *demi-supe*; *démocrate* > *démoc*; *fortifications* > *fortifs*; (*viande*) *frigorifiée* > *frigo*; *gratification* > *grate* (jargon des typographes); *kilogramme* > *kilo*; *macadam* > *mac*; *maquereau* > *mac*; *maréchal des logis chef* > *marchef*, *marchi*; *matador* > *mata*; *mathématiques* > *math*; *Mazas* > *Maz*; *mazagran* > *maza(g)*; *mêlé-cassis* > *mêlé-casse*; *mélodrame* > *mélo*; *métropolitain* > *mietro*; *nom d'un chien* > *nom d'unchi*; *observation* > *observasse*; *occasion* > *occase*; *Panama* (chapeau de paille de) > *pana*; *permission* > *perin*; *perpétuité* (à) > *à perpète*; *philosophie* > *plulo*; *phonographe* > *phono*; *photographie* > *photo*; *pneumatique* > *pneu*; *professeur* > *prof*; *propriétaire* > *proprio*; *radical* > *radic*; *réactionnaire* > *réac*; *redingote* > *redingue*; *Saint-Lazare* > *Saint-Laze*; *sanatorium* > *sana* (pluriel: *des sanas*); *sous-officier* > *sous-off*; *tramway* > *tram*; *tricycle* > *tri*; *typographe* > *typo*; *vélocipède* > *vélo*; *voiture* > *voite*; *zéphyr* > *zeph*, etc., etc.

Le mot *radio*, courant à l'heure actuelle, offre ceci de particulier qu'il provient de plusieurs argots et revêt ainsi des sens multiples, en changeant même de genre à l'occasion. On peut distinguer *radio* (f.) < *radiotélégraphie* (T. S. F.), *radio* (m.) < *radiotélégramme* ou *radiogramme*, *radio* (m.) < *radiotélégraphiste*, *radio* (f.) < *radiographie*, *radio* (f.) < *radiologie*, *radio* (m.) < *radiologue*, et parfois même *radio* (f.) < *radiothérapie*. Comp.: *Il est radio à bord du Paris. Je lui ai envoyé un radio. La radio n'a rien révélé de suspect au poumon. Le docteur X. s'occupe particulièrement de radio. La radio n'a pas amélioré son état.*

De ces mots, fort nombreux, il est à noter que les uns restent limités à leur »argot« propre (militaire, scolaire, etc.) et n'ont par suite qu'une vie toute relative (certains ont même déjà vieilli); les autres semblent déjà sortis de leur langue »spéciale« et pénètrent de plus en plus dans le langage courant: c'est le cas, par ex., de *auto*, *cinéma*, *kilo*, *photo*, *pneu*, etc.

En ce qui concerne le genre, on constate que le nom réduit garde le genre du nom complet: *de la frigo*, *faire faire une radio*, mais: *un typo*, *un phono*.

3^o *Salinis* (cf. § 503,7) < *saluigondis* semble avoir la même origine »argotique« que les mots précédents (cf. 2^o). Mais il

est passé dans la langue depuis longtemps (Acad. 1718). Le mot complet, sous la forme *salmiguondin* (< ital. salami conditi), remonte au XVI^e siècle. A l'heure actuelle, les deux mots paraissent se différencier: *salmis* ne s'emploie que comme terme de cuisine; *salmigondis* n'est guère usité qu'au figuré.

REMARQUE 1. Les formes apocopées des noms de choses ont parfois, comme celles des prénoms, quelque chose de câlin. On lit dans *Le vieux marcheur* de H. Lavedan (p. 315). »Ceci est mon testament, mon beau petit *testa*«. Ailleurs le même auteur écrit: »Je me sens un peu . . . comment dirai-je? — *Mélanco*. Un peu *mélanco*. C'est ça« (*Le Nouveau Jeu*, p. 115). Il semble qu'autrefois ces abréviations aient eu un caractère plus exclusivement vulgaire. Flaubert écrit dans une lettre du 24 mai 1855: »C'est une *occâse* (style Breda-street), que tu ne retrouveras jamais, mon bon« (*Correspondance*, 3^e série, p. 14).

REMARQUE 2. Les anciens poètes recouraient parfois à des apocopes hardies:

D'Octobre vient et s'appronche li moys,
Que gelées vendront sur le pays,
No, Decembre, et Janviers li destrois,
Février et Mars, de nature ennemis.

Ces vers se trouvent dans une ballade d'Eustache Deschamps (*Œuvres complètes*, V, 94); on trouve chez le même poète *Or* et *My*, pour *Orient* et *Midi* (*ib.*, II, 137).

523. Signalons en dernier lieu quelques cas où un mot est réduit à la seule initiale. Cet abrégement, d'abord purement graphique, passe parfois dans la langue parlée.

1^o Abrégement euphémistique. Par décence (§ 120) on évite d'écrire en toutes lettres ou de prononcer en entier certains mots triviaux, et l'on se contente de les indiquer discrètement par la lettre initiale. On trouve ainsi: *Parler par B et par F. Être de l'f*, être perdu (flambé, frit, fricassé, fumé, fichu, f . . . , au choix). Gresset, dans son *Vert-Vert*, écrit:

Les *b*, les *f* voltigeaient sur son bec
Et les nounains crurent qu'il parlait gree.

Il s'en f . . . est une orthographe fréquente à l'heure actuelle, et l'on prononce [ilsɑ̃f], ou plus souvent [ilsɑ̃ɛf], où apparaît le nom même de la lettre écrite. On peut rappeler

ici *nom d'un ch* (§ 522,₂) pour *nom d'un chien*. — Dans certaines locutions, l'abrégement semble dû plutôt à l'écriture qu'à l'«euphémisme». Ainsi l'on disait autrefois : *Être marqué d'une F* (initiale de *forçat*), ce qui, par image, a entraîné : *Être marqué au B* (être bigle, borgne, bossu, boiteux, etc.).

2^o **Noms de personnes.** Pour faire court, les petits noms sont souvent indiqués par l'initiale : H. Taine, A. Dreyfus. Ces abréviations intéressent d'ordinaire seulement la langue écrite ; pourtant Boileau en a introduit une dans sa première Satire, où il met P. pour Pierre (v. 124) :

Et dont les Cicérons se font chez Pé-Fournier.

Notons aussi les vers suivants où Verlaine, par boutade, emploie le même procédé pour son nom de famille :

Las ! je suis à l'Index et dans les dédicaces
Me voici Paul V, pur et simple. Les audaces . . .

(P. Verlaine, *Œuvres complètes*, I, p. 247.)

3^o La langue écrite moderne use très couramment de mots réduits à leur seule initiale, et ces initiales prononcées en arrivent à former des mots nouveaux. On observe ce phénomène aussi bien dans le langage sportif que dans celui des administrations civiles ou militaires, ou même internationales, etc. ; il est, à l'heure actuelle, courant. Nous l'étudions plus particulièrement au tome III (§ 5,₂). Nous ne donnerons ici que quelques exemples de plus : U. V. F. (Union Vélocipédique de France), T. C. F. (Touring-Club de France), P. L. M. (C^{ie} de chemins de fer Paris—Lyon—Méditerranée), P. O. (C^{ie} de chemins de fer Paris—Orléans), R. P. (Représentation proportionnelle), S. D. N. (Société des Nations), B. R. I. (Banque des Règlements Internationaux), G. V. C. (Gardes des voies de communication), A. L. G. P. (Artillerie lourde à grande puissance), etc. La R. P. a donné naguère naissance aux *erpéistes*. L'abréviation la plus répandue aujourd'hui est T. S. F. (télégraphie sans fil) : elle s'est fait à tel point sa place dans la langue que certains, comme Georges Duhamel, orthographient *têhessef*, et que le mot a déjà donné naissance au dérivé *técèfiste*, fréquent dans la presse et dans les journaux spéciaux de T. S. F. lus par un très grand nombre.

CHAPITRE VI.

CONTAMINATIONS.

524. Il peut arriver que deux mots à peu près synonymes se présentent à l'esprit en même temps; cette simultanéité a facilement pour résultat que les deux mots se confondent en un seul. De telles »contaminations« s'observent fréquemment dans le parler négligé, et surtout chez les enfants; comme elles sont vite rectifiées, elles arrivent rarement à obtenir droit de cité. Vaugelas a observé un très curieux croisement de *feu* avec *défun*t: »Il y en a mesme à la Cour qui de *feu* et de *défun*t font un mot, et disent *défeu* mon père; mais cela est barbare« (*Remarques*, II, 394). »Les omnibus du langage« (Paris, 1829) mettent en garde contre *pariure*, en ajoutant qu'il faut dire *pari* ou *gageure* [gazy:r]. Dans le français écorché que parle le comte de Gloucester dans *Jehan et Blonde* (Œuvres poétiques de Beaumanoir, p. p. H. Suchier, vol. II), un palefroi est qualifié de *griolé* (v. 3133); cette forme curieuse et unique paraît provenir d'une confusion entre *grivelé* et *piolé*. Voici un exemple observé par V. Henry: »Une jenne fille va monter à cheval, on vient de l'asseoir sur la selle, elle est un peu émue, elle s'écrie: »Donnez-moi les *rides*.« Il y eut un moment d'hésitation, puis on comprit ce qu'elle voulait, mais on ne trouva qu'après coup le procédé de formation qu'elle avait inconsciemment employé: elle avait contaminé *r(ênes)* + (*gu*)*ides*« (*Revue critique*, 1894, II, 503). Ce phénomène se produit constamment dans toute langue parlée. Pour l'allemand, M. Schleicher a cité un certain nombre d'exemples, que reproduit E. Egger en ajoutant: »Ces barbarismes peuvent être rendus dans notre langue par des équivalents: supposons

qu'une petite Française demande son *follet*, pour: le *filet* qui lui sert de *bonnet*; et qu'un petit garçon dise: »Le soleil *m'ébronille*«, pour »Le soleil *brille* tant qu'il *m'éblouit*«. Rappelons pour l'italien la forme bolognaise *cmínzepjár*, de *cmín-zar* + *prinzepjár*; une contamination analogue se trouve dans la vieille forme espagnole *compeçar*, de *començar* + *empeçar*.

Telle est la »contamination«, que nous allons étudier dans les paragraphes suivants. Mais ce phénomène — il ne faut pas l'oublier — n'est pas limité au vocabulaire. Il se retrouve et s'observe aussi dans la syntaxe, où il joue un rôle important; voir à ce sujet V, § 29 ss.

La contamination s'exerce dans les mots de deux manières: ou bien il y a »croisement« de deux mots de la même langue (§§ 526—528), ou bien il y a »croisement« de deux mots issus chacun d'une langue différente (§ 525). Dans l'un et l'autre cas, la synonymie favorise singulièrement le phénomène.

525. Une contamination de synonymes a naturellement lieu quand deux langues se rencontrent; et c'est ce qui s'est produit à plusieurs reprises au cours des siècles, en Gaule d'abord, plus tard en France. Les principaux types de »croisement« sont les suivants:

1^o **Mot gaulois + mot latin.** Comme nous l'avons expliqué au § 5, les formes *craindre*, *orteil* semblent être le résultat d'un tel compromis.

2^o **Mot germanique + mot latin.** Exemples: vha. *wida-r-lôn + donum > widerdonum > vfr. *guerredon*; vha. hôh + altus > *haut*; germ. wad + vadum > *gué* (§ 445,1).

3^o **Mot italien + mot français.** Exemples: *detto* + *dît* > *dito*; *marquese* + vfr. *marchis* > *marquis*, etc.; voir § 44,3 et § 67,1, Rem.

4^o **Mot espagnol + mot français.** Exemple: *redilla* + *ré-sean* > *résille* (ce mot peut toutefois avoir été dérivé directement de *réseau* avec le suffixe *-ille*).

5^o **Mot anglais + mot français.** Exemple: *blackbouler* est un dérivé de *blackball*, sous l'influence de *boule*.

526. Comme la précédente, la contamination entre mots de la même langue apparaît à toutes les époques.

Elle se rencontre déjà dans le latin vulgaire, ainsi que le prouve le mot français *fade* (cf. § 445,1). Celui-ci, en effet, semble bien être un »croisement« de *vapidus* (éventé, cf. *vapor*) avec *fatuus* (fade, insipide), d'où le latin populaire **fatidus* > *fade*. De même — mais l'exemple est moins sûr — *grenouille* peut s'expliquer par une contamination de **ranucula* et de *crassantus* (§ 503,4).

Voici maintenant, par ordre alphabétique, quelques exemples variés de »croisement« entre des mots français: **Ajonc** < vfr. *ajou* + *jouc*. **Bedondaine** < *bedou* + *bedaine*. **Comparaître** < *comparoir* + *paraître*. **Congréer** < vfr. *conreer* (conservé dans *corroyer*) + *gréer*. **Éclabousser** < vfr. *esclaboter* + vfr. *esbousser*. **Emprun** (vfr.) < vfr. *eupreu* (II², § 481,1, Rem.) + *un*. **Émute** (La Fontaine, *Fables*, VII, n° 8) < *émeute* + *ému*. **Épieu** < vfr. *espier* (germ. **speut*) + *pieu*. **Fanfreluche** < vfr. *fau-felue* + *freluche*. **Meugler** < *mugir* + *beugler*. **Oisdif** (= oisif) (vfr.) semble un compromis de *oisif* + *boisdif* (cf. ZRPh, XXXIX, 210). **Oreste** (vfr.) < *orage* + vfr. *tempeste*. **Phalanstère**, mot créé par Fourier; *phalanstère* n'est autre que *phalange* affublé de la terminaison de *monastère*; ainsi *phalanstère* est le *monastère* de la *phalange*. **Vavassaux**, mot employé par Béranger, qui a confondu *vavasseur* et *vassaux*. **Virelai** < *vireli* + *lai*.

527. Une contamination de synonymes s'observe souvent dans le français populaire et plaisant. A l'argot de Paris appartiennent ou ont appartenu *artilflot* (= *artilleur* ou *artificier* + *flot*, fantassin), *badingueusard* (= *badinguiste* + *gueusard*), *chambouler* (= *chambarder* + *rouler*), *se dégrouiller* (= *se débrouiller* + *grouiller*), *foullitude* (= *foule* + *multitude*), *radicanaille* (= *radicaille* + *canaille*), *républicoquin*, *salbinet* (= *salle* + *cabinet*), etc.

REMARQUE. La contamination est un phénomène assez général dans les patois (comp. *Romania*, XXXIII, 412); pourtant il ne faut pas en exagérer l'importance, comme on l'a souvent fait et d'une manière peu critique, M. Alcide Leroux, auteur d'un livre intitulé *Marche du patois actuel dans l'ancien pays de La Mée*, a adopté une théorie selon laquelle la plupart des mots de patois se sont formés par la fusion de deux autres mots, dont l'un a généralement perdu sa fin, et l'autre son commencement. D'après cette théorie, par exemple, dans le patois de La Mée, le mot *agricher* aurait été formé de *agr-afer* et *tr-icher*; le mot *aguigner*, de *ag-aer* et *rech-igner*; le mot *évail-*

ler de *év-enter* et *dét-ailler*; le mot *serpidais* ou *serpidas* (méchant, tapageur), du latin *serpens* et du grec *εἰζος*. Arthur de la Borderie a critiqué judicieusement cette théorie.

528. La «contamination» n'est pas restreinte aux seuls cas de synonymie. Quand on veut exprimer les idées contenues dans deux mots à l'aide d'un seul mot, on recourt volontiers à ce procédé si pratique de la contamination; le phénomène s'observe surtout dans les termes techniques ou dans le langage plaisant:

1^o La terminologie **chimique** offre quantité d'exemples de noms dus à une contamination: *Chloral* < *chlore* + *alcool*; *chloroforme* < *acide chlorique* + *acide formique*; *phénol* < *acide phénique* + *alcool*, etc.

2^o Langage **plaisant** ou argotique. Nous avons déjà cité le mot *famillionarité* (§ 124) et quelques autres; ajoutons *monocoqueologue*, créé par Fr. Sarcey (*Le Temps*, 11 janv. 1884) pour désigner un *monologue* dit par *Coquelin*, ou plutôt dit à sa manière, et *Sorbonnagre* (= *Sorbonne* + *onagre*) dû à Rabelais et réintroduit par Anatole France (*M. Bergeret à Paris*, p. 186); d'autres cas d'haplologie sont cités au § 514, Rem. 2. Rappelons enfin *vespétro* (nom d'une liqueur de ménage), qui paraît bien composé avec les premières lettres de *vesser*, *péter*, *roter*.

CHAPITRE VII.

ÉTYMOLOGIE POPULAIRE.

529. On peut brièvement définir l'étymologie populaire comme la transformation d'un mot plus ou moins obscur sous l'influence d'un autre mot qui offre quelque ressemblance de sens ou de son. Cette transformation lui prête ordinairement une apparence de sens: *calfaler* ou *calfeler* a été altéré en *calfentrer* sous l'influence du mot *feutre*. L'étymologie populaire atteint surtout les mots d'emprunt: bas-all. *sûrk rûl* > *choucroule*, moins souvent les mots français: *coule pointe* > *courlepointe*. Si le jeu de l'étymologie populaire s'exerce de préférence sur les mots d'emprunt, c'est qu'ils sont plus exposés à se déformer dans la bouche du peuple, à cause de leur forme étrangère, de leur nouveauté et de leur obscurité. On lit dans »Le Disciple« de P. Bourget (p. 11): »Y en a tant qui z'y vont, répliquait Carbonnet, que c'est des gaillards qui vous mènent des vies de remplaçant entre quatre et minuit (*en catimini*).« Henri Estienne s'est amusé à en recueillir des exemples; voir *Deux dialogues*, etc., I, 72, 199, 201. L'action de l'étymologie populaire s'exerce sur les mots de plusieurs manières:

1^o Elle peut changer l'orthographe d'un mot, comme dans *entre-temps* pour *entrelant*, etc., voir § 99—100. *Sérail* s'écrivait parfois au XVIII^e siècle *serrail*.

2^o Elle peut changer la phonétique d'un mot; c'est ainsi que la *sarbalane*, à cause de sa ressemblance phonétique et réelle avec une *canne*, a été transformée en *sarbacane*. Comp. *pantomime* et *caméopard* qui s'altèrent en *pantomine* et *caméléopard*. Voir § 530 ss.

3^o Elle peut changer le sens d'un mot: *souffreteux*, qui signifiait au moyen âge »indigent«, signifie maintenant »souffrant«: c'est qu'on y a vu un dérivé du verbe *souffrir*. Voir IV, § 451 ss.

4^o Enfin l'étymologie populaire n'atteint parfois un mot que dans certains emplois ou dans certaines locutions particulières. Celle est devenu *senle* dans la locution à *seule fin* (§ 532). Robinet écrit: »Ne prenez pas *Marc* pour *Renard*« (Molière, p. p. Despois et Mesnard, V, 45); Montaigne donne la forme correcte »prendre *martre* pour *renard*« (*Essais*, II, 37). Enfin dans l'expression: »Je m'en moque comme de *l'an quarante*«, *l'an quarante* est probablement une corruption de *l'Alcoran*.

REMARQUE. Sur une simple ressemblance de son (cf. IV, § 447), on a, surtout au moyen âge, forgé beaucoup de fausses étymologies. Quand Joinville écrit: »La royne accoucha d'un fil qui ot a nom Jehan; et l'appeloit l'on *Tritant*, pour la grant dolor la ou il fu nez« (*Chronique*, § 399), il dérive le nom celtique *Tristan*, de *triste*. La même étymologie se retrouve, plus largement développée, dans la *Saga af Tristram ok Isönd* (chap. 16). On sait aussi que, selon les poètes du moyen âge, *l'argent* s'appelle ainsi parce qu'il *art gent*. La naïveté du procédé fait sourire, et pourtant beaucoup des étymologies imaginées par les savants d'autrefois ne valent pas mieux que ces jeux de mots. Nous en avons déjà cité des exemples (§ 34, Rem.) En voici d'autres: pour Estienne Pasquier, »sonner le *beffroy* dans une ville n'est autre chose que sonner *l'effroy*, comme pareillement le mot de *chaussée* n'est autre chose que *haussée*« (*Recherches de la France*, VIII, chap. 62). Sur l'autorité de Huet, Ménage enseigne que le *requin* ou, comme il écrit, le *requiem* est »ainsi nommé, parce que quand il a saisi un homme, il ne lâche jamais sa prise, et il ne reste plus qu'à faire chanter le *Requiem*, pour le repos de l'âme de cet homme-là« (*Dictionnaire étymologique*, etc., Paris, 1750, vol. II, 397). Furetière reproduit, sans soulever, cette explication. Faut-il ajouter qu'on peut faire d'aussi jolies trouvailles dans la littérature philologique moderne? Les savants, aussi bien que les ignorants, deviennent si facilement les victimes inconscientes des similitudes phonétiques! Le comte Jaubert estime que le *pavais* (nom de l'iris pseudoacorus en Berry) doit son nom à ce que »l'on recherche ses longues feuilles pour les répandre sur le *pavé* des églises et sur le sol des rues dans les processions« (A. Thomas, *Mélanges d'étymologie française*, p. 115). Selon Littré, le *bailliar(d)* (*hordeum distichon*) serait l'orge »qui baille, qui donne beaucoup«; mais l'ancienne forme est *baillare*, et elle ne peut pas être un dérivé du verbe *bailler*. *Bailliar(d)* et *baillarge*, comme l'a admirablement démontré M. A. Thomas (*Mél. Étym.*, p. 27), remontent à *balearieum* (Pline), et signifient »orge« des Baléares.

530. Exemples de mots d'emprunt altérés par étymologie populaire: **Admiral** (encore dans Acad. 1718), ancienne forme

collatérale d'*amiral*, due à l'influence de *admiratus*; la forme avec *d* a passé dans les langues germaniques. **Aigrefin** < holl. *schelvisch*, devenu *esclefi*, *esglefi*, *aiglefi*, *aigrefin*, sous la double influence de *aigre* et de *fin*. **Ane salé** (jeu de l'), corruption de l'anglais »game of aunt Sally«. **Beaucuit** < angl. *buckwheat*. **Beaupré** < néerl. *broegspriet*. **Blanc-raisin** (sorte d'onguent) < *blanc-rhasis*; *Rhasis* est le nom d'un médecin arabe. **Bois de damier**, pour *badamier*, arbre de l'Inde qui produit des bâdâm. **Brouillamini** < boli arménii (bol d'Arménie), d'après *brouiller*. **Cancrelat** < holl. *kakkerlak*, d'après *cancre*; ce même mot a aussi provoqué la forme populaire *cangrène* pour *gangrène*. **Choucroute** < bas-all. *sûrkrût* (*Sauerkraut*), altération de *sourcroule*. **Dame-jeanne** < prov. *damajano*, probablement altération de *de mejano* (de moyenne grandeur). C'est une des étymologies proposées. Selon d'autres, *daute-jeanne* serait, plus simplement, un sobriquet donné à un récipient, comme *christine* en Normandie ou *jacqueline* dans le Nord. **Faubourg**, autrefois écrit *fauxbourg*, altération de la vieille forme *forbore*, empruntée du moyen bas-allemand *vorburg*. **Main de gloire**, altération de *mandragore* (*mandragora*). **Orange** < arabe *nârandj*, devenu **arange* (cf. it. *arancia*), puis *orange* sous l'influence de *or*. **Pertuisane**, altération de l'it. *partegiana* sous l'influence de *perluiser*. **Rebec**, altération d'après *bec* du vfr. *rebebe* ou *rubebe*, emprunté de l'arabe *rabâb*. **Sarbacane** < *sarbatane* (esp. *zarbatana* < arabe vulgaire *zarbatâna*), encore employé au XVII^e siècle, d'après *canue*. **Vertugade** (d'où *vertugadin*) < *verdugale* (esp. *verdugado*) + *vert* ou *vertu*.

REMARQUE. Dans presque tous les exemples cités, le sens des mots substitués paraît avoir joué un rôle; mais il y a aussi des cas où le mot étranger est absorbé par un mot français à peu près homonyme, sans que le sens y soit pour rien: ainsi le caraïbe *aouicall* (sorte de fruit) a été assimilé à *avocat*, le mexicain *ayacolli* (légumineuse) à *haricot* (ragoût), le basque *oregnac*, pluriel de *oregna*, cerf, à *original*. Le même fait se retrouve en latin où *palatum* a été absorbé par *palatium*, d'où le mot français *palais* avec ses deux sens distincts. De telles confusions de paronymes ont souvent égaré les lexicographes et les étymologistes; voir IV, § 47 et § 464.

531. Exemples de mots français altérés par étymologie populaire: **Artiller** (*artilleur*, *artillerie*) < vfr. *'alillier*, changé sous l'influence du mot *art*. **Bachelette** < vfr. *baissetele* +

bachelier. **Bascule** (*bassecule*, dans O. de Serres) < vfr. *bacule* (subst. verbal de *baculer*, composé avec *baltre* et *cul*) + *bas*. **Basculer** < vfr. *baculer* + *bas*. **Bastillé** < vfr. *batillé* + *bastille*. **Chatouille**, lamproie d'eau douce (d'où par changement de suffixe: *chatillon*) < vfr. *setueille* (*septem ocula*) + *chat*. **Compersonnier**, altération de vfr. *comparçonnier* (de *parçon*, part) sous l'influence de *personne* (peut-être aussi changement de *ar* en *er*, voir § 246—247). **Cordonnier** < vfr. *cordouanier* (ouvrier en *cordouan*, cuir de Cordoue) + *cordon*. **Courte-pointe** < vfr. *coute pointe* (*culeita puncta*, couverture piquée) + *courte*. **Creuset** < vfr. *croisuel* (dér. de *croix*) + *creux*. **Éconduire** < *escondire* + *duire*. **Escarboucle** < vfr. *escarbuncle* (*carbunculum*) + *boucle*. **Faufiler** < vfr. *forsfiler* + *faux*. **Faux-fuyant** < vfr. *forsfuyant* + *faux*. **Faux-marcher** < *formarcher* (XVII^e siècle) < vfr. **forsmarchier* + *faux*. (Pour *faufiler*, *faux-fuyant*, *faux-marcher*, cf. *faubourg*, § 530). **Flamberge** < vfr. *Floberge* (nom de l'épée de Renaud de Montauban) + *flambe* ou *flamber*. **Fleurer** < *flairer* (*fragrare*) + *fleur*. **Galantine** < vfr. *galatine* + *galant*. **Glouteron**, altération d'après *glout*, *glouton*, du vfr. *gleteron* (dér. de vfr. *gleton* < germ. **kletto*; cf. all. *Klette*); voir plus loin *grateron*. **Goupillon** < vfr. *guipillon*, *guépillon* (dér. du moyen bas-all. *wîpe*, *houppe*, conservé dans *guipon*; cf. dan. *vippe*) + vfr. *goupil*. **Grateron**, altération de l'anc. fr. *gleteron* (voir ci-dessus *glouteron*) sous l'influence de *gratter*. **Herboriste**, dér. de *herbe*, par confusion avec *arboriste*. **Jolivettes** dans l'expression »danser les jolivettes«, dont Littré (dans son *Supplément*) a donné un exemple tiré des *Lettres* du Père Duchesne; il y a ici une altération vulgaire de l'expression correcte »danser les olivettes« (*Romania*, XXVIII, 193). **Lumignon** < vfr. *limegnou* ou *leuignon* + *lumière*. **Lutin** < vfr. *netun* (*Neptunus*), devenu *nuilton* sous l'influence de *nuît*, puis *luiton*, sous l'influence de *luter* (*lutter*), contracté en *tuton* (§ 455,2), qui aboutit à *tutin*, par substitution de suffixe. **Machelière** (sc. *dent*) < vfr. *maisselère*, *maisselière* (dér. de *maxilla*) + *mâcher*. **Ordonner** < vfr. *ordener* (*ordinare*) + *donner*. **Orpailleur** < vfr. *arpailleur*, *harpailleur* (dér. de *harpailler*, saisir) + *or*. **Plein saut (de)**, altération de *prin* (*primum*; cf. *printemps*) *saut*. **Porc-épic**, altération de *porc-épi* (vfr. *porc espi* < prov. *porc-espi* < lat. vulg. **porcospinum*), due très probable-

ment au verbe *piquer*. **Pourpier** < pullipedem + *pourpre*(?); la terminaison *-ier*, empruntée à *pommier*, *prunier*, *sorbier*, etc., est un rapprochement graphique savant. **Ribordage**, au XVII^e siècle *ribodage* (Furetière), altéré peut-être sous l'influence de *bord*. **Roussi**, ancienne dénomination du cuir de Russie, altération de *Russie*, sous l'influence de *roussir*. **Rue des Chamailards** (à Paris) < *Rue des Champs-Maillard*, probablement le nom de l'ancien propriétaire du terrain; l'altération est due au verbe *chamailler*. **Rue aux Ours** (à Paris) < *Rue aux oues*; *oue* ou *oe* est un ancien doublet de *oie* (auca); cf. § 415,1. **Rue Saint-André-des-Arts** (à Paris) < *rue Saint-André-des-Arcs*. **Treillis**, pour *trélis*; la forme médiévale *treliz*, *tresliz* a été altérée sous l'influence de *treille*. **Turcoises**, au sens de »tenailles« (fr. mod. *tricoises*), est en vfr. une altération, d'après *turc*, de *tercoise*, *trecoise* (< néerl. *trek-ijsen*; cf. § 518,2). **Ustensile**, autrefois *utensile* (lat. *utensilia*), changé sous l'influence d'*user*. **Vaudeville** < vfr. *vaudevire* (c.-à-d. *Val de Vire*) + *ville*; on trouve aussi l'altération *voix de ville*. **Vert-de-gris**, altération de *vert de Grice* (Grèce). **Vrille** (§ 504,1) est sans doute une altération de vfr. *veille* sous l'influence de *virer*.

532. Voici enfin quelques exemples de substitutions de paronymes et d'homonymes. On dit maintenant à *seule fin*, ce qui offre une apparence de sens, et pourtant il y a là une altération; la forme primitive est à *celle fin* (II², § 557), que Vaugelas blâmait (*Remarques*, II, 427), mais que le peuple a conservée. Une confusion analogue paraît avoir provoqué les *pantoufles de verre* (pour *vair*) de Cendrillon. Remarquez que dans les deux cas le mot remplacé est un mot sorti de l'usage et qui n'est plus compris. Voir aussi IV, § 463.

533. Le parler populaire, de tout temps, a été riche en altérations de cette sorte; quelques-unes, comme nous l'avons vu, finissent par entrer dans la langue littéraire et sont ainsi officiellement consacrées; les autres — et c'est le plus grand nombre — attendent encore leur droit de cité, si jamais elles l'obtiennent. Citons les déformations vulgaires: *Cachematte*, pour *casematte*. *Cuirassé*, dans *bitter cuirassé*, pour *bitter curaçao* (Rigaud, *Dict.*). *Embarque-à-terre*, pour *embarcadère*. *Jeu d'eau*,

pour *jét d'eau*. *Pain enchanté*, pour *pain à chanter* (c.-à-d. à chanter la messe). *Patron-Jaquet*, pour *potron-jaquet*. *Richar*, dans *fil de richar*, pour *fil d'archal*. *Richedale* pour *risdale* (Leroux, *Dict.*). *Tête d'oreiller*, pour *taie d'oreiller*. *Violettes d'épargne*, pour *violettes de Parme*. *Lauterne à la Sainte-Hélène*, pour *lanterne à l'acétylène*, etc. Plus facilement encore les noms savants et les noms propres sont défigurés. C'est ce que montrent les exemples suivants:

1^o **Noms de maladies et de remèdes.** En voici une liste donnée par un chroniqueur du *Temps* (n^o du 4 mai 1876): »L'huile de ricin devient *huile d'Henri V*; — le sulfate de magnésic, *surface de magnésic*; — le nitrate d'argent, *la mitraille d'argent*; — un cataplasme émollient, *un cataplasme humiliant*; — du laudanum, *de l'eau d'ânon*; — l'inflammation du péritoine, *l'inflammation du père Anloine*; — la trachée-artère, *la tranchée artère*; — une luxation, *une luxure*; — le périnée, *les Pyrénées*; — le baume d'opodeldoch, *le baume de Paul de Kock*; — le sirop d'ipécacuana, *le sirop de pépins cuits à Naples*; — l'occiput, *l'os qui pue*; — la potion opiacée, *la polion à pioncer*; — le lierre terrestre, *le lierre Thérèse*; — follicules de séné, *fornicules de séné*; — kyste de l'ovaire, *cuisire de l'ovaire*; — polype du nez, *Hippolyte du nez*; — feuilles de pariétaire, *feuilles de propriétaire*; — la colophane, *la colle à femme*; — le delirium tremens, *le délire d'homme très mince*. Il va sans dire que dans le nombre il y a plus d'un farceur qui ne se gêne pas pour rigoler un brin à la barbe de l'apothicaire. Le *delirium très mince* est une plaisanterie »classique«. A cette liste qui pourrait être considérablement allongée, H. Gaidoz a ajouté les *mouches catholiques*, pour *mouches cantharides*.

2^o **Noms de personnes.** Dans les poésies populaires, on rencontre *Mathieusalé* pour *Mathusalem*:

Auparavant que la terr' fut créée,
J'étais au monde avant Mathieusalé.

(De Puymaigre, *Chants populaires*, II, 269.)

Cette déformation est de vieille date. On la trouve dans le *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac, où le paysan Gareau dit: »Ce feset-il, a celle fin de vivre aussi longtemps que *Maquien Salé*« (II, sc. 2); et elle existait déjà au XIV^e siècle (voir

Romania, XXIX, 422). Par un procédé analogue — mais il s'agit ici d'un calembour individuel — E. Rostand, dans *Chantecler* (p. 144), déforme le même nom en *Malousalem* : La pintade : »J'ai le vieux chat.« — Le merle : »*Malousalem*.«

Le nom de *Murad-Beg* vit dans la vieille littérature sous la forme altérée d'*amorabaquin*, d'où a été tiré *l'admiral Baquin* :

L'admiral Baquin a jousté
Contre le roy des ferinaux.

(*Recueil général des Solles*, p. p. É. Pieot, I, 94.)

G. Doncieux a cité un autre exemple tout récent et fort curieux : »Près du village des Laumes (Côte-d'Or), sur l'emplacement supposé de l'*oppidum* gaulois d'Alesia, Napoléon III a fait ériger, il y a une quarantaine d'années, une statue colossale, en bronze, de *Vercingétorix*; on l'aperçoit distinctement de la voie ferrée. Or, en 1872, un de mes amis, qui résidait pour lors à Dijon, ayant fait un tour aux Laumes, rencontra aux alentours du monument des bonnes femmes qui priaient *saint Gétorix*; et en effet, aux questions qu'il fit sur cette statue dans l'auberge du village, il fut répondu que c'était celle d'un très grand saint« (*Métusine*, IX, 78).

3^o **Noms de plantes.** *Belle-dame* remplace *folasse* (foliacea), faussement rattaché à *fol*; il s'agit sans doute d'un euphémisme populaire. Voir ZRPh, XL, 137.

REMARQUE. *Cyano* de *Bergerac* a forgé beaucoup d'altérations plus ou moins plaisantes, qu'il met dans la bouche de Gareau. Ce personnage original fait des voyages sur *l'Or riant* (l'Orient) et vers *la Mardi Terre Année* (la Méditerranée); chemin faisant, il arrive aux *deux trois de Gilles le Bâtard* (détroit de Gibraltar), et en *Harico* (Jéricho), et il rapporte de ces pays merveilleux des *guiamans* (§ 468, Rem.) rouges et des *hémoroïdes varles*. Gareau est aussi rempli d'admiration pour la science de son maître, qui étudie *des Amas de Gaules* (Amadis de Gaule), *des Cadets de Tirelire* (les Décades de Tite-Live) et *des Aînés de Vigile* (les Énéides de Virgile), etc.; voir le deuxième acte du *Pédant Joué*. C'est un procédé qui n'est pas inconnu de la langue facétieuse moderne: ainsi *tomber de Charybde en Scylla* est devenu *lomber de canif en syllabe*.

CHAPITRE VIII.

LANGUE ET NATIONALITÉ.

534. Après avoir examiné le système phonétique du français et les modifications successives qu'il a subies pendant plus de mille ans, considérons-le — pour terminer — dans ses rapports possibles avec la nationalité. Il paraît indubitable à la grande majorité des hommes que le génie national d'un peuple se reflète de quelque manière dans sa langue, comme dans toutes ses autres manifestations. C'est pourquoi on aime toujours à établir une correspondance intime entre le caractère et les mœurs d'un groupe d'individus déterminé et la manière dont il exprime ses sentiments et ses pensées. C'est surtout dans le domaine sémantique, et, plus spécialement, dans le choix des métaphores qu'on a pu retrouver l'influence du milieu; elle se manifeste probablement aussi dans la syntaxe, mais elle paraît très problématique dans les autres domaines.

535. On a souvent soutenu qu'il y a une certaine relation de cause à effet entre les tendances psychiques d'un peuple et le système phonétique dont il se sert. Cette hypothèse est des plus séduisantes, et elle apparaît sous des formes différentes dans plusieurs manuels et traités; beaucoup de faits semblent l'appuyer d'une manière tout à fait indiscutable, mais d'autres la contredisent absolument. La question est trop complexe pour être étudiée ici en détail; nous devons nous contenter de quelques observations toutes sommaires que nous suggèrent quelques citations.

536. Nous lisons sous la plume de M. Jules Lecoultré: »Sans comprendre le sens des paroles, l'auditeur pourra établir entre le caractère d'un peuple et sa langue certains rapports

plus ou moins intimes. En entendant le dialecte bernois, on reconnaît le rude fils des montagnes, l'italien donne l'impression d'une grâce un peu apprêtée, l'espagnol a de la fierté. Si l'on entendait encore parler le patois neuchâtelois, on y retrouverait les qualités du peuple qui le parlait: la solidité, l'honnêteté, avec un grain d'ironie plus narquoise qu'élégante. « Ces réflexions sont trop vagues pour qu'on s'y arrête; elles négligent de citer les faits qui auraient dû servir de preuves. Nous les laisserons donc de côté et passerons à quelques observations toutes récentes de M. Albert Sechehaye: »Telle langue emploie de préférence des voyelles claires, comme l'italien, telle autre multiplie les consonnes et assourdit volontiers l'élément vocalique de ses syllabes, comme l'allemand. Pourquoi? Est-ce une illusion de penser que cela correspond à la différence psychique que l'on constate entre ces deux peuples: l'un vivant en dehors de lui-même, aimant la couleur et tout ce qui frappe ses sens; l'autre attaché davantage à l'aspect intellectuel et subjectif des choses?« Nous sommes porté à soutenir que raisonner de cette manière, c'est faire de la littérature et non de la science; l'éminent linguiste s'est laissé entraîner à proposer une hypothèse qui paraît être en parfait accord avec l'opinion générale et qui pourtant, examinée de plus près, se montre insoutenable. Selon M. Sechehaye les Italiens ont des voyelles claires parce qu'ils vivent en dehors d'eux-mêmes et aiment les vives couleurs. Mais les Portugais aiment aussi les vives couleurs et la vie extérieure, et pourtant leur système vocalique est bien trouble et fait au premier abord une impression peu gaie et même très sombre. Et d'autre part, si nous nous en tenons à l'italien lui-même, beaucoup de voyelles inaccentuées, et surtout *a*, la voyelle claire par excellence, passent à une sorte d'*e* féminin où l'on cherche vainement la couleur.

REMARQUE. Rappelons, à titre de curiosité, que Jacob Grimm regardait le changement du *l* pur en une consonne aspirée comme un trait admirable; c'était, disait-il, un changement »auquel des nations plus tranquilles n'avaient pas pris part«, un changement »qui est intimement lié au puissant mouvement de progrès qui ouvre le moyen-âge et à l'aspiration des Allemands vers la liberté« (*der mit dem gewalligen das Mittelalter eröffnenden Vorschritt und dem Freiheitsdrang der Deutschen zusammenhängt*). Georges Curtius a presque renchéri sur le maître: il considère la première mutation consonantique comme un témoignage »de l'énergie et de l'ardeur juvénile des Germains«

(*der Thatkraft und der jugendlichen Rüstigkeit der Germanen*). Enfin notons qu'en 1900, un philologue a expliqué le petit nombre de *p* qu'on trouve dans la langue allemande par l'évolution du peuple allemand vers des mœurs plus douces et plus civilisées.

537. Pour la langue française en particulier, on n'a pas encore soumis la question à une étude d'ensemble; mais on trouve, par-ci par-là, des observations tendant à établir un rapport entre le phonétisme et le génie national. Au XVI^e siècle, Théodore de Bèze (§ 49) avait observé que la prononciation française est très rapide et n'est retardée que par un petit nombre de longues, et l'excellent humaniste établit un rapport de cause à effet entre l'esprit vif des Français et la rapidité de leur prononciation (voir § 128). C'est une assertion peu hasardeuse. Les érudits modernes sont moins prudents. Voici les conclusions téméraires que tire M. Jules Lecoultre du manque de syllabes fortement accentuées en français et du débit parfois monotone qui en résulte (comp. *Manuel phonétique*, § 135): »L'absence du rythme dans le langage dénonce un peuple peu musical, indifférent au charme de sa propre parole et peu soucieux de trahir par des sons le fond de son âme.« Au moins aussi problématiques sont les observations de M. A. Schenk. Dans son étude sur la langue de »Cyrano de Bergerac«, il constate dans les rimes de Rostand »la prédominance extraordinaire des sons aigus *i, é, u* [y] et surtout *è*; puis viennent en fréquence les sons moyens *a, an, oi*. Les sons profonds *o, u* [u] sont relativement rares«. Cherchant ensuite à expliquer ces faits, il s'exprime ainsi: »Ce sont certaines qualités (ou certains défauts) du caractère français, mouvementé, impératif (*ü, i*), démonstratif, résolutif (*é, è*) qui demandent, pour se manifester, des sons d'une nature psychologique correspondante.« Il est à peine nécessaire de combattre ces considérations: leur caractère fantasque saute aux yeux. L'édifice que M. Schenk a essayé de construire n'est qu'un château de cartes qui s'écroule au moindre examen critique. La question du rapport du phonétisme au génie national attend toujours sa solution.

BIBLIOGRAPHIE

I. ABRÉVIATIONS.

- AGIt.** — *Archivio glottologico italiano.*
ALLG. — *Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik.*
ASNS. — *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen.*
ATF. — *Ancien théâtre français*, p. p. Viollet-le-Duc. Vol. I—X. Paris, 1854—1857.
CIL. *Corpus inscriptionum latinarum.*
FS. — *Französische Studien.*
JBRPh. — *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der Romanischen Philologie.*
LBIGRPh. — *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie.*
MSLP. — *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris.*
MSNPhH. — *Mémoires de la Société néo-philologique.* Helsingfors.
MLN. — *Modern Language Notes.*
MVT. — *Le mystère du vieil Testament*, p. p. J. de Rothschild. Vol. I—IV. Paris, 1878—1891.
RF. — *Romanische Forschungen.*
RLR. — *Revue des langues romanes.*
Rom. — *Romania. Recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes.*
RPF. — *Recueil de poésies françaises des XV^e et XVI^e siècles*, p. p. A. de Montaiglon. Vol. I—XIII. Paris, 1855—1878.
RPGR. — *Revue des patois gallo-romans.*
RPhF. — *Revue de philologie française et de littérature* (L. Clédât et H. Yvon).
RPhFP. — *Revue de philologie française et provençale* (ancienne *Revue des patois*).
RS. — *Romanische Studien.*
Thurot. — *De la prononciation française depuis le commencement du XVI^e siècle, d'après les témoignages des grammairiens*, par CH. THUROT. 2 vol. Paris, 1881—1883.
ZFSL. — *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur.*
ZRPh. — *Zeitschrift für romanische Philologie.*

Études Paris. — *Études romanes dédiées à Gaston Paris, le 29 décembre 1890, par ses élèves français et ses élèves étrangers des pays de langue française.* Paris, 1891.

Mélanges Brunot. — *Mélanges de philologie offerts à Ferdinand Brunot à l'occasion de sa 20^e année de professorat dans l'enseignement supérieur par ses élèves français et étrangers.* Paris, 1904.

Mélanges Chabaneau. — *Festschrift Camille Chabaneau zur Vollendung seines 75. Lebensjahres 4. März 1906 dargebracht von seinen Schülern, Freunden und Verehrern.* Erlangen, 1907.

Mélanges Foerster. — *Beiträge zur romanischen und englischen Philologie. Festgabe für Wendelin Foerster.* Halle, 1902.

Mélanges Geijer. — *Uppsatser i Romansk filologi tillägnade professor P. A. Geijer på hans sextioårsdag den 9^{de} april 1901.* Upsala, 1901.

Mélanges Gröber. — *Beiträge zur romanischen Philologie. Festgabe für Gustav Gröber.* Halle, 1899.

Mélanges Meyer-Lübke. — *Prinzipienfragen der romanischen Sprachwissenschaft; Meyer-Lübke gewidmet. Teil I (Beiheft 26 zur ZRPh).*

Mélanges Mussafia. — *Bausteine zur romanischen Philologie. Festgabe für Adolfo Mussafia zum 15. Februar 1905.* Halle, 1905.

Mélanges Picot. — *Mélanges offerts à M. Émile Picot par ses amis et élèves.* Paris, 1913.

Mélanges Suchier. — *Forschungen zur romanischen Philologie. Festgabe für Hermann Suchier.* Halle, 1900.

Mélanges Thomas. — *Mélanges de philologie et d'histoire offerts à M. Antoine Thomas par ses élèves et ses amis.* Paris, 1927.

Mélanges Tobler. — *Abhandlungen Herrn Prof. Dr. Adolf Tobler zur Feier seiner fünfundsiebenzigjährigen Thätigkeit als ordentlicher Professor an der Universität Berlin von dankbaren Schülern in Ehrerbietung dargebracht.* Halle a. S., 1895.

Mélanges Vollmöller. — *Philologische und volkskundliche Arbeiten Karl Vollmöller zum 16. Oktober 1908 dargeboten, herausg. von K. Reuschel und K. Gruber.* Erlangen, 1908.

Mélanges Wahlund. — *Mélanges de Philologie romane dédiés à Carl Wahlund, à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa naissance.* Mâcon, 1896.

Recueil Paris. — *Recueil de mémoires philologiques présenté à M. Gaston Paris par ses élèves suédois le 9 août 1889, à l'occasion de son cinquantième anniversaire.* Stockholm, 1889.

Diss. inaug. — Dissertatio inauguralis.
 Progr. — Programme.

II. PARTIE GÉNÉRALE.

BEHRENS (D.), *Beiträge zur französischen Wortgeschichte und Grammatik. Studien und Kritiken*. Halle, 1910.

BEHRENS (D.), voir SCHWAN.

BOURCIEZ (É.), *Éléments de linguistique romane*. Paris, 1910, 3^e éd. 1930.

BOURCIEZ (É.), *Précis historique de Phonétique française*. 6^e éd. Paris, 1926.

BRUNOT (F.), *Histoire de la langue française des origines à 1900*. I—IX. Paris, 1905—1933.

BURGUY (G.-F.), *Grammaire de la langue d'oïl, ou grammaire des dialectes français aux XII^e et XIII^e siècles*. 2 vol. Deuxième édition. Berlin, 1869—70.

DARMESTETER (A.), *Cours de grammaire historique de la langue française*, publié par E. Muret et L. Sudre. I—IV. Paris, 1891—1897.

DAUZAT (A.), *Histoire de la langue française*. Paris, 1930.

DAUZAT (A.), *Essai de méthodologie linguistique dans le domaine des langues et des patois romans*. Thèse de doctorat. Paris, 1906.

DAUZAT (A.), *La philosophie du langage*. Paris, 1912.

DIEZ (F.), *Grammaire des langues romanes*. Trad. par A. BRACHET, A. MOREL-FATIO et G. PARIS. 3 vol. Paris, 1874—1876.

ERNOUT (A.), *Les éléments dialectaux du vocabulaire latin*. Thèse de doctorat. Paris, 1909.

FOUCHÉ (P.), *Études de phonétique générale*. Paris, 1927. (Fascicule 39 des Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg.)

GILLIÉRON (J.) et M. ROQUES, *Études de Géographie linguistique d'après l'Atlas linguistique de la France*. Paris, 1912.

GOURMONT (RÉMY DE), *Esthétique de la langue française*. La déformation, la métaphore, le cliché, le vers libre, le vers populaire. Paris, 1899.

GRAMMONT (M.), *Traité de phonétique*. Paris, 1933.

GRÖBER (G.), *Grundriss der romanischen Philologie*. I—II. Strassburg, 1888—1901.

LITTRÉ (É.), *Histoire de la langue française*. 2 vol. Sixième édition. Paris, 1873.

LONGNON (A.), *Origines et formation de la nationalité française*. Paris, 1913.

MARTY-LAVEAUX (C.), *Études de langue française* (XVI^e et XVII^e siècles). Paris, 1901.

MEYER (P.), *Les études de M. Littré sur l'histoire de la langue française* (Extrait de la Bibliothèque de l'École des Chartes, 5^e série, tome V). Paris, s. d.

MEYER-LÜBKE (W.), *Grammaire des langues romanes*. I—III. Paris, 1890—1900.

MEYER-LÜBKE (W.), *Historische Grammatik der französischen Sprache*. 2. und 3. durchgesehene Auflage. Heidelberg, 1913.

NISARD (C.), *Étude sur le langage populaire ou patois de Paris et de sa banlieue*. Paris, 1872.

PARIS (G.), *Étude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française*. Paris et Leipzig, 1862.

PARIS (G.), *Mélanges linguistiques*, publiés par MARIO ROQUES. Paris, 1909.

ROQUES (M.), voir GILLIÉRON, G. PARIS.

RYDBERG (G.), *Zur Geschichte des französischen a*. I—II. Upsala, 1896—1907.

SAINÉAN (L.), *Le langage parisien au XIX^e siècle*. Paris, 1920.

SCHWAN (E.), *Grammatik des Altfranzösischen*. Neu bearbeitet von D. BEHRENS. Neunte revidierte und vermehrte Auflage. Leipzig, 1911.

SCHWAN-BEHRENS, *Grammaire de l'ancien français*. Traduction par OSCAR BLOCH. 3^e éd. Leipzig, 1923.

SEELMANN (E.), *Die Aussprache des Lateins nach physiologisch-historischen Grundsätzen*. Heilbronn, 1885.

SUCHIER (H.), *Le français et le provençal*. Traduction par P. MONET. Paris, 1891.

SUCHIER (H.), *Altfranzösische Grammatik*. Teil I: *Die Schriftsprache*. Halle, 1893.

THOMAS (A.), *Essais de philologie française*. Paris, 1897.

THOMAS (A.), *Mélanges d'étymologie française*. Paris, 1902; 2^e éd. 1927.

THOMAS (A.), *Nouveaux essais de philologie française*. Paris, 1905.

THURNEYSSEN (R.), *Die Etymologie*. Eine akademische Rede. Freiburg i. B., 1905.

THUROT (CH.), *De la prononciation française depuis le commencement du XVI^e siècle, d'après les témoignages des grammairiens*. 2 vol. Paris, 1881—1883.

VENDRYES (J.), *Le langage*. Paris, 1921.

VOSSLER (K.), *Frankreichs Kultur im Spiegel seiner Sprachentwicklung. Geschichte der französischen Schriftsprache von den Anfängen bis zur klassischen Neuzeit*. Heidelberg, 1913.

WEY (F.), *Histoire des révolutions du langage en France*. Paris, 1848.

III. PARTIE SPÉCIALE.

1. G. PARIS, *Romani, Romania, Lingua romana, romancium* (Mélanges linguistiques, pp. 1—31).

2. F.-G. MOHL, *Introduction à la chronologie du latin vulgaire* (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, fasc. CXXII). Paris, 1899.

A. MEILLET, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*. Paris, 1928.

W. MEYER-LÜBKE, *Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft*. 3^e éd. Heidelberg, 1920.

3. GRANIER DE CASSAGNAC, *Histoire des origines de la langue française*. Paris, 1872. — Cf. *Revue critique*, 1873, I, 289—301 (G. PARIS), et 1898, I, 443—444 (BOURCIEZ).

REM. J. LOTH, *L'émigration bretonne en Armorique du V^e au VII^e siècle de notre ère*. Paris, 1883. — Cf. *Rom.*, XIII, 436—441 (G. PARIS).

4. G. DOTTIN, *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique*. 2^e éd. Paris, 1914.

R. THURNEYSEN, *Keltoromanisches. Die kelt. Etymologien im etymologischen Wörterbuch von Diez*. Halle, 1884.

REM. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France*. Paris, 1890. — Cf. *Romania*, XIX, 464—477 (G. PARIS).

M. HÖLSCHER, *Die mit dem Suffix -acum, -iacum gebildeten französischen Ortsnamen*. Diss. inaug. Strassburg, 1890.

A. LONGNON, *Les noms de lieu celtiques en France* (*Revue celtique*, VIII, 174 ss.; XIII, 361—367).

CH.-A. WILLIAMS, *Die französischen Ortsnamen keltischer Abkunft*. Diss. inaug. Strassburg, 1891. — Cf. *Rev. crit.*, 1892, II, 213—215 (H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE).

H. GRÖHLER, *Die Entwicklung franz. Orts- und Landschaftsnamen aus gallischer Volksnamen*. Progr. Breslau, 1906.

A. DAUZAT, *Les noms de lieux*. Paris, 1926 (pp. 126 et 131).

A. LONGNON, *Les noms de lieu de la France*. Publié par Paul Marchal et Léon Mirot. 4 fasc. Paris, 1920—30 (fasc. I).

5. G.-J. ASCOLI, *Una lettera glottologica*. Torino, 1881. — Cf. *Romania*, XI, 130—134 (G. PARIS). ZRPh, V, 590—595 (W. FOERSTER). — Sur l'influence celtique, voir aussi *Romania*, IX, 177—191 (versification); XVIII, 330; XIX, 626—627 (contaminations).

A. DAUZAT, *Hist. de la langue française*, § 24.

J. VENDRYES, *Celtique et roman* (*Revue de linguistique romane*, 1, 262—277).

6. A. SCHIBER, *Die fränkischen und alemannischen Siedlungen in Gallien, besonders in Elsass und Lothringen*. Ein Beitrag zur Urgeschichte des deutschen und des französischen Volkstums. Strassburg, 1894. — Cf. ZRPh, XVIII, 440—448 (G. GRÖBER).

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Études sur la langue des Francs à l'époque mérovingienne*. Paris, 1900.

7. J. BRÜCH, *Der Einfluss der germanischen Sprachen auf das Vulgärlatein*. Heidelberg, 1913.

E. MACKEL, *Die germanischen Elemente in der französischen und provenzalischen Sprache* (FS, VI, 1—200). — Cf. Rom., XVII, 289—291 (M. GOLDSCHMIDT). ZRPh, XII, 550—558 (A. POGATSCHER).

E. KORNMESSE, *Die französischen Ortsnamen germanischer Abkunft*. I Theil: *Die Ortsgattungsnamen*. Diss. inaug. Strassburg, 1888.

O. SCHULTZ-GORA, *Über einige französ. Frauennamen* (*Mélanges Tobler*, pp. 181—209).

C. CIPRIANI, *Étude sur quelques noms propres d'origine germanique (en français et en italien)*. Thèse. Angers, 1901.

A. DAUZAT, *Les noms de personnes*. Paris, 1925.

M. GOLDSCHMIDT, *Germanisches Kriegswesen im Spiegel des romanischen Lehnwortes* (*Mélanges Foerster*, pp. 49—70).

E. ULRIX, *De germaansche Elementen in de romaansche Taalen. Proeve van een germaansch-romaansch Woordenboek*. Gent, 1907. (Uitgaven der kon. vlaamsche Academie. 6. Reeks, 37).

A. DAUZAT, *Les noms de lieux*. Paris, 1926.

A. LONGNON, *Les noms de lieu de la France* (cf. Bibliographie, § 4), Fascicule II.

9. F. D'OVIDIO, *San Maminoleno e il volgare romanzo di Gallia*. R. Accad. dei Lincei, 1910. (*Comp. Romania*, 1910, p. 633)

10. C. H. GRANDGENT, *An introduction to Vulgar Latin*. Boston, 1907.

V. THOMSEN, *Latin og Romansk* (*Opuscula philologica ad Madvigium*. Hauniae, 1876. pp. 256—266).

JOH. VISING, *Om vulgärlatinet* (*Forhandl. paa det 4. nordiske Filologmøde*. Copenhagen, 1893. pp. 146—164).

H. SCHUCHARDT, *Der Vocalismus des Vulgärlateins*. I—III. Leipzig, 1866—1868.

A. GRAUR, *I et u en latin*. Paris, 1929.

CARL C. RICE, *The phonology of Gallic Clerical latin after the Sixth Century*. Diss. inaug. Cambridge (Massachusetts), 1909.

M. BONNET, *Le latin de Grégoire de Tours*. Paris, 1890. — Cf. *Romania*, XX, 470—473 (A. VERNIER).

L. HÜBERTS, *Beiträge zur Geschichte der französischen Wörter lateinisch-plebejischer Herkunft*. Diss. inaug. Kiel, 1905.

E. LÖFSTEDT, *Philologischer Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae. Untersuchung zur Geschichte der lateinischen Sprache*. Upsal u. Leipzig, 1911.

11. G. PARIS, *L'Appendix Probi* (Mélanges linguistiques, pp. 32—45).

Silviae vel potius Aetheriae Peregrinatio ad loca sancta, herausgegeben von W. Heraeus. Heidelberg, 1908. (Cf. art. de M. Férotin dans la *Revue des Questions Historiques*, 1903.)

EDMOND LE BLANT, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e siècle*. 2 vol. Paris, 1856—1865.

JULES PIRSON, *La langue des inscriptions latines de la Gaule* (Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège). Bruxelles, 1901.

Lex Salica zum akademischen Gebrauche herausg. und erläutert von H. GEFFKEN. Leipzig, 1898.

E. DE ROZIÈRES, *Recueil général des formules du V^e au X^e siècle*. 3 vol. Paris, 1859—71.

J. PIRSON, *Le latin des formules mérovingiennes et Carolingiennes*. (RF, vol. XXVI, 837—944).

J. VIELLIARD, *Le latin des diplômes royaux et chartes privées de l'époque mérovingienne*. Paris, 1927.

E. SLIJPER, *De Formularum Andecavensium latinitate*. Diss. inaug. Amsterdam, 1906. — *Comp. Romania*, 1907, p. 158.

O. HAAG, *Die Latinität Fredegars* (RF, 835—932).

Historia Apollonii regis Tyri. Rec. A. RIESE. Lipsiae, 1871.

La Vie de sainte Euphrosyne. Texte romano-latin du VIII^e — IX^e siècle. Publ. par A. BOUCHERIE. Montpellier, Paris, 1872.

12. FR. DIEZ, *Allromanische Glossare berichtigt und erklärt*. Bonn, 1865. — *Anciens glossaires romans corrigés et expliqués*. Trad. par A. BAUER (Bibl. de l'École des Hautes Études, fasc. 5). Paris, 1870.

W. FOERSTER, *Die Reichenauer Glossen, neueste Arbeiten, neueste Lesungen* (ZRPh, XXXI, 513—569). — Cf. *Romania*, 1908, p. 473.

K. HETZER, *Die Reichenauer Glossen. Textkritische und sprachliche Untersuchungen zur Kenntnis des vorliterarischen französisch*. Beiheft 7 zur ZRPh. Halle, 1906. — Cf. *Romania*, 1915, 122—130 (G. BERTONI).

G. BAIST, *Die Kasseler Glossen* (ZRPh, XXVI, 101—107).

J. PIRSON, *Das Kasseler Glossar* (ZRPh, XXVI, 521—532).

13. A. FABRICIUS, *Danske minder i Noruandict*. Copenhagen, 1897.

G. PARIS, *L'esprit normand en Angleterre* (La Poésie au moyen âge. 2^e série. Paris, 1895. pp. 45—74).

J. JACOBSEN, *Stednavne og Personnavne i Normandiet*. (Danske Studier, 1911, pp. 59—85.

A. PEDERSEN, *Nogle normanniske Lydforhold*. (Danske Studier, 1911, pp. 85—99).

CH. JORET, *Les noms de lieu d'origine non romane et la colonisation germanique et scandinave en Normandie*. Rouen, 1913.

A. SJÖGREN (*Romania*, LIV (1928), 381).

14. CH. DE TOURTOULON et M.-O. BRINGUIER, *Étude sur la limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oïl*. Paris, 1876. (Extrait des Archives des missions scientifiques et littéraires. 3^e série, III). — Cf. ZRPh, II, 325—327 (H. SUCHIER). *Romania*, VI, 630—633 (P. MEYER).

15. *Fratris ROGERI BACON, ordinis minorum, Opus majus ad Clementem Quartum, pontificem Romanum*. Ed. S. Jebb, M. D. Londini, 1733. p. 44.

D. BEHRENS, *Bibliographie des patois gallo-romans*. 2^e éd. revue et augmentée par l'auteur, traduite en français par E. RABET. Berlin, 1893. Un supplément a été publié dans ZFSL, XXV, 196—266.

D. BEHRENS, *Materialien zur Einführung in das Studium der altfranzösischen Mundarten*. Leipzig, 1923 (Schwan—Behrens Grammatik des Altfr., III).

Rem. Sur la question de l'existence des dialectes, voir P. MEYER dans *Romania*, IV, 294—296; V, 505; VI, 630—631; VIII, 469.

G. PARIS, *Les parlers de France*. (Mélanges linguistiques, pp. 432—448.

L. GAUCHAT, *Gibt es Mundartgrenzen?* (ASNS, 1903, vol. 111, p. 365).

H. MORF, *Mundartenforschung und Geschichte auf romanischem Gebiet* (Bulletin de Dialectologie romane, I, 1—17).

H. MORF, *Zur sprachlichen Gliederung Frankreichs*. Aus den Abhandlungen der königl. preuss. Akademie der Wissenschaften. Berlin, 1911.

E. WALBERG, *Franskt Riksspråk och Franska Dialekter*. Lund, 1911.

J. VENDRYES, *Le langage*, pp. 288—306.

A. DAUZAT, *La géographie linguistique*. Paris, 1922.

16. Rem. A. BRUN, voir § 80.

A. DAUZAT, voir § 80.

17. LITTRÉ, *Histoire de la langue française*, I, 338, II, 102. *Dictionnaire*, passim.

A. DELBOULLE et P. MEYER, *Bouquetin* (Rom., XVII, 597—598; XIX, 302—304).

G. PARIS, *Elme, osbere* (Mélanges linguistiques, pp. 502—506).

18. W. FOERSTER und E. KOSCHWITZ, *Altfranzösisches Übungsbuch*. Zweite Ausgabe. Heilbronn.

C. WAHLUND, *Bibliografie der französischen Strassburger Eide vom Jahre 842* (Mélanges Mussafia).

H. SUCHIER, *Die Mundart der Strassburger Eide* (Mélanges Foerster, p. 199—204). — Cf. *Romania*, XXXI, 615—616 (G. P.).

J. VISING, *Les débuts du style français* (Recueil Paris, Stockholm, 1889, pp. 175—209).

A. WALLENSKÖLD, (Philologische Studien dédiées à Karl Voretzsch, pp. 87—104).

19. H. BERGER, *Die Lehnwörter in der französischen Sprache ältester Zeit*. Leipzig, 1899.

G. PARIS, *Les plus anciens mots d'emprunt du français* (Mélanges linguistiques, pp. 315—352).

AD. EISELEIN, *Darstellung der lautlichen Entwicklung der französischen Lehnwörter lateinischen Ursprungs* (RF, X, 503—578).

J. TRÉNEL, *L'ancien Testament et la langue française du moyen âge (VIII^e—XV^e siècle). Étude sur le rôle de l'élément biblique dans l'histoire de la langue, des origines à la fin du XV^e siècle*. Paris, 1903.

20. M. DEVIC, *Dictionnaire étymologique des mots d'origine orientale*. (Imprimé dans le Supplément du Dictionnaire de Littré.) Paris, 1877. — Cf. *Revue critique*, 1877, II, 361—366 (L. GAUTIER).

M. DEVIC, *Quelques mots français d'origine orientale* (MSLP, V, 37—42).

H. LAMMENS, *Remarques sur les mots français dérivés de l'arabe*. Beyrouth, 1890. — Cf. *Rom.*, IX, 499—500. *LBIGRPh*, 1892, 23—25 (G. BAIST).

P. TAXNERY, *Sur l'étymologie du mot »chiffre«* (*Revue archéologique*, 1894, pp. 48—53).

TH. CLAUSSEN, *Die griechischen Wörter im Französischen* (RF, XV, 774—883). Diss. inaug. Kiel, 1903.

21. K. v. ETTMAYER, *Vorträge zur Charakteristik des Altfranzösischen*. Freiburg i. Ue., 1910.

Fragment de la Chanson de Roland v. 2312—2396, reconstitué par P. PASSY. (Le Maître Phonétique, 1909, p. 90.)

23. LEFEBVRE SAINT-OGAN, *Essai sur l'influence française*. Paris, 1885.

CH. BONNIER, *Le Français parlé et écrit en Angleterre*. Étude sur le mélange de langage. Berlin, 1899.

P. MEYER, *De l'expansion de la langue française en Italie pendant le moyen âge*. Roma, 1904. Estratto dagli Atti del Congresso internazionale di scienze storiche (Roma, 1903). Vol. IV Sezione Storia delle Letterature.

G. PARIS, *Les mémoires de Philippe de Novare* (Mélanges de littérature française du moyen âge, pp. 427—470).

L. REYNAUD, *Les origines de l'influence française en Allemagne*.

Étude sur l'histoire comparée de la civilisation en France et en Allemagne pendant la période précurtoise (950—1150). Paris, 1913.

Kongespejlet p. p. KEYSER, MUNCH et UNGER. Christiania, 1848. p. 6.

24. H. BRÜLL, *Untergegangene und veraltete Worte des Französischen im heutigen Englisch.* Halle, 1913.

D. BEHRENS, *Beiträge zur Geschichte der franz. Sprache in England* (FS, V, 101—323). Heilbronn, 1886.

F. HILDEBRAND, *Über das franz. Sprachelement im Liber Censusalis Wilhelms I von England* (ZRPh, VIII, 321—362).

POGATSCHER, *Zur Lautlehre der griechischen, lateinischen und romanischen Lehnworte im Altenglischen* (Quellen und Forschungen, 64). Strassburg, 1888.

F. FISCHER, *Die Lehnwörter im Altwestnordischen.* Berlin, 1909 (Palaestra, n° 85).

TH. MAXEINER, *Beiträge zur Geschichte der französischen Wörter im Mittelhochdeutschen.* Marburg, 1897. — Cf. *Romania*, XXVII, 155—159 (F. PIQUET).

R. MENTZ, *Französisches im mecklenburgischen Platt und in den Nachbardialekten.* I—II. Progr. Delitzsch, 1877—1898.

H. PALANDER, *Der franz. Einfluss auf die deutsche Sprache im zwölften Jahrhundert* (MSNPhH, III, 75—204).

J.-J. SALVERDA DE GRAVE, *L'influence de la langue française en Hollande d'après les mots d'emprunt.* Paris, 1913.

BEAUDOUIN, *Étude du dialecte chypriote moderne et médiéval.* Paris, 1884. — Voir aussi JBRPh, VI, 1, 69—70.

M. A. TRIANDAPHYLIDIS, *Die Lehnwörter der mittelgriechischen Vulgärlitteratur.* Strassburg, 1909.

P. KRETZSCHMER, *Lateinische und romanische Lehnwörter im Neugriechischen* (Byzantinische Zeitschrift, VII).

G. MEYER, *Die romanischen Lehnworte im Neugriechischen. Neugriechische Studien IV* (Sitz.-Berichte d. k. Akad. d. Wissenschaften. Phil.-hist. Klasse. Wien, 1895).

ROB. KARCH, *Die nordfranz. Elemente im Altprovenzalischen.* Diss. inaug. Darmstadt, 1901.

25. A. DAUZAT, *Les patois.* Paris, 1927.

A. LEROUX, *De l'introduction du français en Limousin du XIV^e au XVI^e siècle. Notes et documents.* Paris, 1911.

Rem. K. BARDENWERPER, *Die Anwendung fremder Sprachen und Mundarten in den französischen Farcen, Sottien, Moralitäten und Sermons joyeux des Mittelalters.* Halle, 1911.

K. BARDENWERPER, *Die Anwendung fremder Sprachen und Mundarten in den französischen Mysterien des Mittelalters.* Halle, 1912.

26. A. DARMESTETER et A. HATZFELD, *Le seizième siècle en France. Tableau de la littérature et de la langue.* Neuvième édition. Paris, 1933.

27. A. LANGE, *Der vokalische Lautstand in der franz. Sprache des 16. Jahrhunderts nach den Zeugnissen der alten Grammatiker und den Grundsätzen der neueren Phonetik*. Elbing, 1883.

O. THOENE, *Die lautlichen Eigenthümlichkeiten der französischen Sprache des 16. Jahrhunderts nach den Grammatikern jener Zeit, mit Berücksichtigung der Lautverhältnisse der Satyre Ménippée*. Diss. inaug. Marienburg, 1883.

30. H. VAGANAY, *Le vocabulaire français du XVI^e siècle* (ZRPPh, XXIX, 72—104).

R. DIEPENBECK, *Beiträge zur Kenntniss der altfranzösischen Umgangssprache des späteren Mittelalters*. Diss. inaug. Kiel, 1900.

E. STANGE, *Beiträge zur Kenntniss der französischen Umgangssprache des 16. Jahrhunderts*. Diss. inaug. Kiel, 1900.

31. M. LANUSSE, *De l'influence du dialecte gascon sur la langue française de la fin du XV^e siècle à la seconde moitié du XVII^e*. Paris, 1893.

33. L. SAINÉAN, *L'argot ancien*. Paris, 1907.

L. SAINÉAN, *Les sources de l'argot ancien*. 2 vol. Paris, 1912.

A. DAUZAT, *Les argots*. Paris, 1929.

34. É. BOURCIEZ, *Les mœurs polies et la littérature de cour sous Henri II*. Paris, 1886. p. 137 ss.

H. GUY, *L'école des rhétoriciens*. Paris, 1911.

P. SPAAK, *Jean Lemaire de Belges. Sa vie, son oeuvre, et ses meilleures pages*. Paris, 1926.

A. LEFRANC, *Grands écrivains français de la Renaissance*. Paris, 1914.

A. LEFRANC, *Histoire du Collège de France depuis ses origines jusqu'à la fin du premier empire*. Paris, 1893.

THOMAS SEBILLET, *Art poétique françoys*. Publié par F. Gaiffe. Paris, 1910.

RENÉ STUREL, *Jacques Amyot*. Paris, 1909.

REIM. EGGER, *L'hellénisme en France. Leçons sur l'influence des études grecques dans le développement de la langue et de la littérature française*. 2 vol. Paris, 1869.

H. ÉSTIENNE, *Conformité du langage françois avec le grec*. Nouv. éd. par Léon Feugère. Paris, 1853.

J. ESPAGNOLLE, *L'origine du français*. 3 vol. Paris, 1886—1891. — Cf. *Revue critique*, 1886, II, 208—210 (A. DELBOULLE); 1888, II, 200—201 (id.).

J. ESPAGNOLLE, *Le vrai dictionnaire étymologique de la langue française*. Paris, 1896.

35. J. DU BELLAY, *La deffense et illustration de la langue françoise*. Édition critique par Henri Chamard. Paris, 1904.

P. VILLEY, *Les sources italiennes de la »Deffense et illustration de la langue françoise« de Joachim du Bellay*. Paris, 1908.

36. P. LAUMONIER, *Ronsard poète lyrique*. 2^e éd. Paris, 1923.
 CH. MARTY-LAVEAUX, *La langue de la Pléiade*. 2 vol. Paris, 1896—98 (Appendice de *La Pléiade Française*).
 E. MELLÉRIO, *Lexique de Ronsard, précédé d'une étude sur son vocabulaire, son orthographe et sa syntaxe*. Paris, 1895.
37. G. TORY, *Champ fleury*. Reproduction phototypique de l'éd. princeps de Paris, 1529, avec introd. et notes par G. Cohen. Paris, 1931.
 E. PHILIPOT, *Recherches sur l'ancien théâtre français. Trois farces du recueil de Londres. Le cousturier et Esopet, Le cuvier. Maistre Mimin estudiant*. Textes publ. avec notices et commentaires. Rennes, 1931.
 L. SAINÉAN, *La langue de Rabelais*. Paris, 1922—23. Deux vol.
41. A. THOMAS, *De quelques mots italiens d'origine française* (Essais de philologie française. Paris, 1897. pp. 402—408).
42. L. CLÉMENT, *Henri Estienne et son œuvre française: étude d'histoire littéraire et de philologie*. Thèse. Paris, 1898.
 HENRI ESTIENNE, *Deux dialogues du nouveau langage françois italianisé*. Réimprimé avec Introduction et Notes par P. Ristelhuber. I—II. Paris, 1885.
43. G. KOHLMANN, *Die italienischen Lehnworte in der neufranzösischen Schriftsprache* (seit dem 16. Jahrh.). Diss. inaug. Kiel, 1901.
 A. SAYA, *Contribution de l'Italie à l'enrichissement du lexique français*. Thèse. Grenoble, 1901.
48. A. CLAUDIN, *Histoire de l'imprimerie*. Paris, 1900—1904.
 CALVIN, *Institution de la religion chrestienne*. Texte de la première édition française (1541), p. p. A. Lefranc. Paris, 1911. (Bib. de l'École des Hautes Études (Sciences historiques et philologiques): fasc. 176 et 177).
 O.-E. SCHARSCHMIDT, *Estienne Pasquiers Thätigkeit auf dem Gebiete der französischen Sprachgeschichte und Grammatik*. Diss. inaug. Bautzen, 1892.
49. CH.-L. LIVET, *La grammaire française et les grammairiens du XVI^e siècle*. Paris, 1859.
 G. HUTH, *Jacques Dubois, Verfasser der ersten latein-französischen Grammatik* (1531). Programm des Königl. Marienstifts-Gymnasium. Stettin, 1899.
 E. GAUFINEZ, *Notes sur le vocalisme de Meigret* (Mélanges Foerster, pp. 363—420).
 K. J. FRÖHLICH, *Garniers Institutio gallicae linguae* (1558) und ihre Bearbeitung von Morlet (1593). Progr. Eisenach, 1895.
 F. LÜTGENAU, *Jean Palsgrave und seine Aussprache des Französischen*. Diss. inaug. Bonn, 1882. — Cf. ZFSL, III, 286—288 (O. ULBRICH).

Rem. Pour le *Champ fleury* de G. Tory, voir § 37.

Pour les Dictionnaires du XVI^e siècle, voir § 60.

50. LOISEAU, *Etude historique et philologique sur Jean Pittot*. Paris, 1866.

MELLEMA, *Dictionnaire ou prouptuaire françoys-flaueng*. Anvers, 1589.

51. J. VISING, *Den fransk klassiska ståtens uppkomst* (Särtryck ur Göteborgs Högskolas Festskrift). Göteborg, 1898.

R. RAMM, *Beiträge zur Kenntniss der franz. Umgangssprache im 17. Jahrhundert*. Diss. inaug. Kiel, 1902.

52. F. BRUNOT, *La doctrine de Malherbe d'après son commentaire sur Desportes*. Paris, 1891.

53. J. VIANEY, *Mathurin Régnier*. Paris, 1896.

M. SCHIFF, *La fille d'alliance de Montaigne, Marie de Gournay*. Paris, 1910.

L'Ombre de la demoiselle de Gournay, œuvre composé de meslanges, à Paris, chez Jean Libert, 1626.

Les Advis ou les Présens de la demoiselle de Gournay, à Paris, chez Toussaint du Bray, 1634.

54. L. ARNOULD, *Racan, histoire anecdotique de sa Vie et de ses Œuvres*. Paris, 1898.

55. CH.-L. LIVET, *Précieux et précieuses*. Paris, 1859.

56. SOMAIZE, *Le dictionnaire des précieuses*. Nouv. éd. par CH.-L. LIVET. 2 vol. Paris, 1856.

F. BRUNOT, *Hist. lang. franç.*, tome III, 1^{ère} Partie.

57. A. FABRE, *Études littéraires sur le XVII^e siècle. Chapelain et nos deux premières académies*. Paris, 1890.

F. MASSON, *L'Académie française*. Paris, 1912.

58. VAUGELAS, *Remarques sur la langue française*. Nouv. éd. par A. CHASSANG. 2 vol. Paris, s. d.

A. FRANÇOIS, *Note sur le »Quinte-Curce« de Vaugetas* (Mélanges Brunot, pp. 137—161).

F. BRUNOT, *La langue du Palais et la formation du »bel usage«* (Mélanges Chabaneau).

59. G. SAUTEBIN, *Thomas Cornette grammairien*. Diss. inaug. Berne, 1897.

Rem. F. BRUNOT, *Hist. de la langue française*. Tome IV, pp. 78—82 (liste des ouvrages de grammaire entre 1660 et 1715).

On trouvera au t. III (1^{ère} partie, pp. 1—80) une étude sur le mouvement grammatical avant 1660; et au t. VI (2^e partie, fascicule I, pp. 863—921) une étude sur les grammairiens au XVIII^e siècle.

60. LANUSSE, *De Joanne Nicotio philologo*. Diss. inaug. Gratianopolis, 1893.

O. BLOCH, *Étude sur le dictionnaire de J. Nicot (1606)* (Mélanges Brunot, pp. 1—13).

Rem. C. BEAULIEUX, *Liste des dictionnaires, lexiques et vocabulaires français antérieurs au »Thésore« de Nicot (1606)* (Mélanges Brunot, pp. 371—398).

E.-E. BRANDON, *Robert Estienne et le Dictionnaire français au XVI^e siècle*. Thèse. Baltimore, 1904.

C. BEAULIEUX, *Histoire de l'orthographe*. Tome I (voir § 88).

61. Rem. 2. *Grammaire de l'Académie française*. Paris, 1932. 2^e éd. 1933.

62. E. SAMFIRESCO, *Ménage polémiste, philologue, poète*. Thèse. Paris, 1902.

63. G. DONCIEUX, *Un jésuite homme de lettres au XVII^e siècle. Le Père Bonhours*. Paris, 1886.

CH. REVILLOUT, *Boursault et la Comédie des mots à la mode* (Mémoires de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, 1888).

P.-A. GELJER, *François de Callières et ses critiques sur le langage de ses contemporains* (Mélanges Wahlund, pp. 255—271).

M. ROQUES, *Notes sur François de Callières et ses œuvres grammaticales (1645—1717)* (Mélanges Brunot, pp. 273—301).

A. SCHENCK, *Table comparée des observations de Callières sur la langue de la fin du XVII^e siècle*. Kiel, 1909.

F. WINKLER, *La Doctrine grammaticale française d'après Maupas et Oudin*. (Beiheft 38 zur ZRPh). Halle, 1912.

A. FRANÇOIS, *La Grammaire du Purisme et l'Académie française au XVIII^e siècle. Introduction à l'étude des commentaires grammaticaux d'auteurs classiques*. Paris, 1905.

M. J. MINCKWITZ, *Alexis François, la grammaire du Purisme et l'Académie française au XVIII^e siècle* (ZFSL, 1906, p. 119).

F. GOMIN, *Les transformations de la langue française pendant la deuxième moitié du XVIII^e siècle (1740—1789)*. Paris, 1903.

P. FOUQUET, *J.-J. Rousseau et la grammaire philosophique* (Mélanges Brunot, pp. 115—136).

F. BRUNOT, voir § 59, Rem.

TH. RANFT, *Der Einfluss der französischen Revolution auf den Wortschatz der französischen Sprache*. Diss. inaug. Darmstadt, 1908.

64. A. MOREL-FATIO, *L'Espagne en France (Études sur l'Espagne*. Première série; 2^e éd. Paris, 1895. pp. 1—108).

BARET, *De l'Amadis de Gaule et de son influence sur les mœurs et la littérature au XVI^e et au XVII^e siècle*. Paris, 1853.

G. LANSON, *Diffusion de la langue et de la littérature espagnoles* (Revue d'histoire littéraire, III, 52 ss.).

A. MOREL-FATIO, *Ambrosio de Salazar et l'étude de l'espagnol en France sous Louis XIII*. Paris, 1901 (Bibliothèque Espagnole).

66. VOLTAIRE, *Lettres philosophiques*. Édition critique avec une introduction et un commentaire par G. Lanson. T. 1—2. Paris, 1909.

F. BRUNOT, *Hist. de la langue française*. Tome VI, 2^e Partie, fascicule I, p. 1231 ss.

67. F. BRUNOT, *Hist. de la langue française*. Tome VI, 2^e Partie, fascicule I, p. 1236 ss.

68. W. HEYMAN, *Französische Dialektwörter bei Lexikographen des 16. bis 18. Jahrhunderts*. Diss. inaug. Giessen, 1903.

BRÜTTING, *Das Bauern-Französisch in Dancourts Lustspielen*.

F. BRUNOT, *Hist. de la langue française*. Tome VI, 2^e Partie, fascicule I, p. 1242 ss. et Tome IX, 1^{ère} Partie, livre III, pp. 173—216.

A. DAUZAT, *Les patois*. Paris, 1927.

70. C. LUICK, *Zur Aussprache des Französischen im XVII. Jahrh.* (Mélanges Mussalia).

P. PASSY, *Français du XVII^e siècle* (Le Maître phonétique, 1906, p. 103).

TH. ROSSET, *Les origines de la prononciation moderne étudiées au XVII^e siècle*. Paris, 1911.

F. BRUNOT, *Hist. de la langue française*. Tome IV, 1^{ère} partie. pp. 169—189.

RPhF, XXIII, 148.

GONÇALVES VIANNA, *Prononciation française à la fin du dix-huitième siècle* (Le Maître phonétique, 1896, 105—107).

71. GRIMAREST, *La vie de Molière*. Réimpression par A.-P. Malassis. Paris, 1877. p. 208.

A. RIVAROL, *Discours sur l'universalité de la langue française*. Édition critique avec introd. et notes par M. Hervier. Paris, 1929.

ALLOU, *De l'universalité de la langue française*. Paris, 1825.

F. BOCK, *Französische Einflüsse in Göthes Sprache*. Progr. Wien, 1903.

P. A. LANGE, *Über den Einfluss des Französischen auf die deutsche Sprache im 17. und 18. Jahrhundert* (Mélanges Geijer, pp. 225—240).

73. G. PELLISSIER, *Rénovation de la langue et de la métrique* (Le mouvement littéraire au XIX^e siècle. Paris, 1889. pp. 101—119).

M. FREY, *Les transformations du vocabulaire français à l'époque de la Révolution*. Paris, 1927.

F. BRUNOT, *Hist. de la langue française*. Tome VI, 2^e Partie, fascicule I, p. 1030 ss.

76. H. TARDEL, *Das englische Fremdwort in der modernen französischen Sprache* (Sonderdruck aus der Festschrift der 45. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner). Bremen, 1899.

JEAN DE LA POULAINÉ, *L'Anglomanie*. Paris, 1900.

É. BONNAFFÉ, *Dictionnaire des anglicismes*. Paris, 1920.

76—84. L. SAINÉAN, *Le langage parisien au XIX^e siècle*. Paris, 1920.

79. A. DAUZAT, *Les paloïs*. Paris, 1927.

80. CH. BONNIER, *Lettres de soldat. Étude sur le mélange entre le paloïs et le français* (ZRPPh, XV, 374—428).

A. BRUN, *Recherches historiques sur l'introduction du français dans les provinces du Midi*. Paris, 1923.

A. BRUN, *L'introduction de la langue française en Béarn et en Roussillon*. Paris, 1923.

A. BRUN, *La langue française en Provence, de Louis XIV au félibrige*. Marseille, 1927 (Bibl. de l'Institut hist. de Provence, I).

A. DAUZAT, *La pénétration du français en Bretagne du XVIII^e siècle à nos jours* (RPhF, 1929).

A. DAUZAT, *La langue française d'aujourd'hui*. Paris, 1912 (pp. 191—219).

Rem. 1. H. GAIDOZ, *La société liégeoise de littérature wallonne et le folklore à Liège* (Mélusine, IV, 562—570).

A. JEANROY, *Félibre* (Romania, XXIII, 463—465).

Rem. 2. *Pétition pour les langues provinciales au corps législatif* par le comte de CHARANCEY, H. GAIDOZ et CH. DE GAULLE. Paris, 1903.

81. A. NICEFERO, *Le génie de l'argot. Essai sur les langages spéciaux, les argots et les parlers magiques*. Paris, s. d.

L. SAINÉAN, voir § 33 et Bibliographie générale.

A. DAUZAT, voir § 33.

G. DELESALLE, *Dictionnaire argot-français et français-argot*. Préface de Jean Richepin. Paris, 1896. — Cf. ZFSL, XVIII, 2, 207—216 (K. SACHS).

L. LARCHEY, *Dictionnaire historique, étymologique et anecdotique de l'argot français*. Paris, 1876.

L. RIGAUD, *Dictionnaire d'argot moderne*. Nouv. éd. Paris, 1888.

C. VILLATTE, *Parisismen*. Vierte Auflage. Berlin, 1895.

G. ÉSNAULT, *Le poilu tel qu'il se parle*. Paris, 1919.

Y. PLESSIS, *Bibliographie raisonnée de l'argot*. Paris, 1901.

P. GOUGENHEIM, *La langue populaire dans le premier quart du XIX^e siècle*. Paris, 1929.

H. BAUCHE, *Le langage populaire*. Paris, 1920.

E. CHAUTARD, *La vie étrange de l'argot*. Paris, 1932.

83. C. FONTAINE, *Les Décadents. A propos du livre de M. A. Leune, Difficult Modern French* (MLN, X, 372—378).

J. PLOWERT, *Petit glossaire des auteurs décadents et symbolistes*. Paris, 1889. — Cf. Revue critique, 1889, I, 33—34 (A. DELBOULLE).

86. A. MEILLET, *Les langues dans l'Europe nouvelle, avec un appendice de L. Tesnière* . . . Paris, 1928.

A. DAUZAT, *Hist. de la langue française*, pp. 541—579.

L. GALLOIS, *Les limites linguistiques du français d'après les travaux récents, avec six cartes en couleur* (Annales de géographie, 1900, 15 mai).

J. ZIMMERLI, *Die deutsch-französische Sprachgrenze in der Schweiz*. I—III. Basel, 1891—1899.

C. THIS, *Die deutsch-französische Sprachgrenze in Elsass-Lothringen*, Strassburg, 1888—1889.

G. KURTH, *La frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France*. Tome I. Bruxelles, 1896.

P. LÉVY, *Histoire linguistique d'Alsace et de Lorraine*, 2 vol. (Fascicules 47 et 48 des Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg).

Sur le français en **Italie**, voir:

H. GAIDOZ, *Les vallées françaises du Piémont* (Annales de l'École libre des sciences politiques, 1887, pp. 53—86).

A. DAUZAT, *L'Italie nouvelle*. 2 éd. Paris, 1910.

P. MELON, *Le français dans la vallée d'Aoste*. Dôle, 1900.

P. MELON, *Le français dans les vallées vaudoises*. Dôle, 1901.

Sur le français en **Suisse**, voir:

L. GAUCHAT, *Langue et patois de la Suisse romande*. Neuchâtel, 1907.

A. DAUZAT, *La Suisse moderne*. Paris, 1911.

L. GAUCHAT et J. JEANJAQUET, *Bibliographie linguistique de la Suisse romande*. Neuchâtel, 1913.

Sur le français en **Allemagne**, voir:

H. SCHUCHARDT, *Das Französische im neuen Deutschen Reich* (Keltisches und Romanisches. Berlin, 1886. pp. 259—291).

C. MARMIER, *Geschichte und Sprache der Hugenottencolonie Friedrichsdorf am Taunus*. Marburg, 1901.

L. REYNAUD, *Histoire générale de l'influence française en Allemagne*. Paris, 1914.

Sur le français en **Belgique** et en **Hollande**, voir:

H. GAIDOZ, *Le Grand-Duché du Luxembourg: son Histoire, ses Institutions, ses Traditions* (La Nouvelle Revue, 1890, 1^{er} oct., pp. 597—616).

GUSTAVE COHEN, *Le parler belge* (Skandinavisk månadsrevy, 1906, p. 163).

H. CHARRIAUT, *La Belgique moderne*. Paris, 1910.

M. WILMOTTE, *La culture française en Belgique*. Paris, 1912.

J. DESTREE, *Wallons et Flamands*. Paris, 1923.

J.-J. SALVERDA DE GRAVE, *L'influence de la langue française en Hollande d'après les mots empruntés*. Paris, 1913.

G. COHEN, *Écrivains français en Hollande dans la première moitié du XVIII^e siècle*. Paris, 1920.

Sur le français aux **Iles normandes**, voir:

H. GAIDOZ, *Une visite aux Iles normandes* (Revue des Deux Mondes, 1889, 15 février, p. 917 ss.).

Kr. Nyrop: Grammaire. I

E. SEELYE LEWIS, *Guernsey, its people and dialect*. Diss. inaug. Baltimore, 1895. — Cf. *Rom.*, XXIV, 630—631. — *Comp.* § 13.

Sur les **patois créoles** en général, voir:

RENÉ DE POYEN-BELLISLE, *La littérature créole 1891—1894* (JBRPh, IV, 2, 376—381).

Sur les patois créoles des **Mascareignes**, voir:

A. DIETRICH, *Les parlers créoles des Mascareignes* (*Rom.*, XX, 216—276).

G. BAISSAC, *Étude sur le patois créole mauricien*. Nancy, 1880. — Cf. *Romania*, X, 610—617 (A. Bos).

A. BOS, *Note sur le créole que l'on parle à l'île Maurice* (*Romania*, IX, 571—578).

H. SCHUCHARDT, *Sur le créole de la Réunion* (*Romania*, XI, 589—593).

Sur les patois créoles de l'**Amérique**, voir:

FORTIER, *The french language in Louisiane and the negro-french dialect* (Transactions of the Modern Language Association of America. Baltimore, I, 1886, pp. 96—101). — Cf. *Romania*, XV, 635.

FRANCK L. SCHOELL, *U. S. A.* Paris, 1930.

RENÉ DE POYEN-BELLISLE, *Les sons et les formes du Créole dans les Antilles*. Baltimore, 1894. — Cf. JBRPh, II, 257—259.

TURIAULT, *Étude sur le langage créole de la Martinique*. Brest, 1874—1876. — Cf. *Mélusine*, I, 55—56 (H. GAIDOZ).

Sur le français **canadien**, voir:

S. CLAPIN, *Dictionnaire canadien-français*. Montréal, 1902.

Bibliographie du parler français au Canada. Catalogue analytique . . . dressé par J. GEDDES et A. RIVARD. Québec et Paris, 1906.

N.-E. DIONNE, *Le parler populaire des Canadiens français*. Québec, 1909.

HILLS, *Notes on Canadian French*. Publications of the Mod. Lang. Ass. of America, XVIII.

J. GEDDES, *Study of an Acadian-french dialect spoken on the North Shore of the Baie des Chaleurs*. Halle, 1908.

W. MEYER-LÜBKE, *Das Französische in Kanada*. (Germ.-rom. Monatsschrift, I, 12).

P. POIRIER, *Le parler franco-acadien et ses origines*. Québec, 1928.

Glossaire du parler français au Canada, par la Société du parler français au Canada. Québec, 1930.

Rem. F. WINTERSTEIN, *Die Verkehrs-Sprachen der Erde*. 2. Aufl. 1908.

Sur le français **langue internationale**:

J. NOVICOW, *Le français langue internationale de l'Europe*. Paris, 1911.

A. DAUZAT, *La Défense de la langue française*. Paris, 1912 (3^e partie).

H. ROUMIGUIÈRE, *Le français dans les relations diplomatiques*. Berkeley, 1926.

87. *Li Abecés par ekivoche et li Significations des lettres*, par Huon le Roi de Cambrai. Édition critique par Artur Långfors (Annales Academiae Scientiarum Fennicae. Ser. B. Tom. IV, N° 3). Helsinki, 1911.

88—92. CH. BEAULIEUX, *Histoire de l'Orthographe*. Tome I. *Formation de l'orthographe des origines au milieu du XVI^e siècle*. Paris, 1927.

F. BRUNOT, *Histoire de la langue française*, t. II, pp. 93—124; t. IV (1^{ère} partie), pp. 83—167; t. VI (2^e partie, fascicule I), pp. 925—970.

A. DAUZAT, *Hist. lang. fr.*, pp. 529—540.

90. A.-F. DIDOT, *Observations sur l'orthographe ou ortographe française suivies d'une histoire de la réforme orthographique depuis le XV^e siècle jusqu'à nos jours*. Deuxième édition. Paris, 1868.

91. CH.-L. LIVET, *La grammaire française et les grammairiens du XVI^e siècle*. Paris, 1859.

II. NIEMER, *Die orthografischen Reform-Versuche der französischen Phonetiker des XIX. Jahrhunderts*. Teil. I. Diss. inaug. Greifswald, 1882.

F. BRUNOT, *Histoire de la langue française*. Tome II, pp. 93—124.

92. P. MEYER, *Pour la simplification de notre orthographe*. Mémoire suivi du rapport sur les travaux de la commission chargée de préparer la simplification de l'orthographe française. Paris, 1905.

A. DUTENS, *Étude sur la simplification de l'orthographe*. Paris, 1906.

J. VENDRYES, *Le langage*, pp. 389—402.

A. DAUZAT, *La langue française d'aujourd'hui*. Paris, 1912, (pp. 115—159).

A. DAUZAT, *Hist. de la langue française*, pp. 529—541.

100. J. QUICHERAT, *De la formation française des anciens noms de lieu*. Paris, 1867.

P.-E. LINDSTRÖM, *Uetymologische Auflösung französischer Ortsnamen*. Stockholm, 1898. — Cf. Rom., XXVIII, 168.

A. DAUZAT, *Les noms de lieux*, pp. 58—62.

101—109. A. SCHINZ, *Les accents dans l'écriture française; étude critique de leurs diverses fonctions dans le passé et dans le présent*. Paris, 1912.

CH. BEAULIEUX, *Histoire de l'orthographe*. Tome II. *Les accents et autres signes auxiliaires*. Paris, 1927. — On trouvera d'autre part dans cet ouvrage: pp. 102—123, *la Bricque Doctrine*, et pp. 124—132, *Les accents de la langue françoise*, d'Etienne Dolet.

109—111. O. JESPERSEN, *L'individu et la communauté linguistique*. (Journal de Psychologie Normale et Pathologique, 1927, XXIV^e année, 573—590).

M. BRÉAL, *Des lois phoniques* (MSPL, X, 1—11).

V. HENRY, *Antinomies linguistiques*. Paris, 1896.

O. JESPERSEN, *Til spørgsmålet om lydlove* (Nord. tids. f. filologi. N. R., VII, 207—245). — Ce mémoire a aussi paru en allemand: *Zur Lautgesetzfrage* (Intern. Zeits. f. allg. Sprachwissenschaft, III, 188—216).

P. PASSY, *Étude sur les changements phonétiques et leurs caractères généraux*. Diss. inaug. Paris, 1890.

H. SCHUCHARDT, *Über die Lautgesetze. Gegen die Junggrammatiker*. Berlin, 1885.

A. WALLENSKÖLD, *Zur Klärung der Lautgesetzfrage* (Mélanges Tohler. Halle, 1895. pp. 288—305).

ED. WECHSSLER, *Giebt es Lautgesetze?* (Mélanges Suchier, pp. 349—538).

F. BRUNOT, *L'influence de l'autorité sur le langage* (Nouvelle Revue, 15 déc. 1912).

A. DAUZAT, *Histoire de la langue française*, § 20.

A. DAUZAT, *La géographie linguistique*. Paris, 1922 (pp. 46—52).

F. DE SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*. Paris 1916, (pp. 132—134).

J. VENDRYES, *Le langage*, pp. 40—61.

H. DELACROIX, *Le langage et la pensée*. Paris, 1924 (pp. 143—149).

112. F. NEUMANN, *Über einige Satzduppelformen der französischen Sprache* (ZRPh, VIII, 243—274; 363—412). — Cf. *Romania*, XIV, 157—159 (G. P.).

ED. SCHWAN, *Zur Lehre von den franz. Satzduppelformen* (ZRPh, XII, 192—219).

114. M. GRAMMONT, *L'assimilation*. Paris, 1923 (Bulletin de la Société de Linguistique, t. XXIV).

M. GRAMMONT, *La dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes*. Dijon, 1895.

G. PARIS, *La dissimilation consonantique dans les langues romanes* (Mélanges linguistiques, pp. 129—149).

A. THOMAS, *Remarques sur la dissimilation consonantique* (*Romania*, XXXVII, 284—292).

R. MERINGER, *Aus dem Leben der Sprache*. Berlin, 1908.

116. L. ROUDEL, *Remarques sur la phonétique des mots français d'emprunt* (RPhF, XXII, 241).

118. KR. NYROP, *Adjektivernes kønsbøjning i de romanske Sprog. Med en indledning om lydlov og analogi*. Copenhagen, 1886.

A. RISOP, *Begriffsverwandtschaft und Sprachentwicklung*. Berlin, 1903.

A. THUMB und K. MARBE, *Experimentelle Untersuchungen über die psychologischen Grundlagen der sprachlichen Analogiebildung*. Leipzig, 1901.

119. Rem. G. PARIS, *La Danse Macabré de Jean Le Fèvre* (Rom., XXIV, 129—132). — Cf. Rom., XVIII, 513; XXIV, 588.

AD. HATZFELD et ANT. THOMAS, *Coquilles lexicographiques. Première série, A—D*. Paris, 1893. (Extrait de la *Romania*.)

J. VENDRYES, *Le langage*, p. 389 ss.

120. Sur les serments et les jurons, voir une série d'articles par E. ROLLAND, H. GAIDOZ et O. COLSON dans la *Métusine*, III, 566—567; IV, 113—116, 307, 331, 356, 380, 498—500.

123. Sur les langages artificiels, voir MONTAIGLON, *Recueil de poésies françaises*, VII, 85.

L. LARCHEY, *Nouveau supplément du dictionnaire d'argot avec le vocabulaire des chasseurs de l'an VIII et le répertoire du Largonji*. Paris, 1892.

R. M. MEYER, *Künstliche Sprachen* (Indogermanische Forschungen, XII, 33—92, 242—318).

125. H. ANDRESEN, *Über den Einfluss von Metrum, Assonanz und Reim auf die Sprache der altfranzösischen Dichter*. Diss. inaug. Bonn, 1874. — Cf. *Romania*, IV, 280—288 (G. PARIS).

126. J. STÜRZINGER, *Orthographia gallica*. Heilbronn, 1884.

CH. BEAUMIEUX, *Le premier traité d'orthographe française imprimé* (Mélanges Picot, II).

E. STENGEL, *Die ältesten Anleitungsschriften zur Erlernung der französischen Sprache* (ZFSL, I, 1—40).

E. STENGEL, *Chronologisches Verzeichnis franz. Grammatiken vom Ende des 14. bis zum Ansange des 18. Jahrhunderts*. Berlin, 1890.

JEAN ANTOINE DE BAÏFS *Psautier*. Herausg. von Ernst Joh. Groth. Heilbronn, 1888. — Cf. Rom., XVIII, 514—515 (P. M.).

Sur la **transcription** de mots français par des **lettres étrangères**, voir:

L. BRANDIN, *Les gloses françaises (loazin) de Gershom de Metz* (Extrait de la Revue des études juives. 1901). Paris, 1902.

A. DARMESTETER, *Gloses et glossaires hébreux-français du moyen âge* (Rom., I, 146—176).

A. DARMESTETER, *Deux élégies du Valican* (Rom., III, 443—486).

EGGER, *Mémoire sur un document inédit pour servir à l'histoire des langues romanes* (Mémoires de l'Institut Impérial de France. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Tome XXI, première partie, pp. 349—376. Paris, 1857).

A. BERLINER, *Die altfranzösischen Ausdrücke im Pentateuch-Commentar Raschis*. Alphabetisch geordnet und erklärt. Frankfurt, 1905.

G. MASPERO, *Le vocabulaire français d'un copte du XIII^e siècle* (Rom., XVII, 481—512).

G. SCHLESSINGER, *Die altfranzösischen Wörter im Machsor Vitry nach der Ausgabe des Vercins »Mekize Nirdanum«*. Mainz, 1899. — Cf. LBIGRPh, 1900, p. 139—140 (A. ZAUNER).

127. J. STORM, *Romanische Quantität der romanischen Vokale in ihrer geschichtlichen Entwicklung* (Phonetische Studien, II, 138—177). Ce mémoire a été publié d'abord dans: Beretning om Forhandlingerne på det første nordiske filologmøde 1876. Copenhagen, 1878. pp. 157—192.

B. TEN BRINK, *Dauer und Klang. Ein Beitrag zur Geschichte der Vokalquantität im Altfranzösischen*. Strassburg, 1879. — Cf. ZRPh, III, 135—143 (H. SUCHIER).

ED. BÖHMER, *Klang, nicht Dauer* (Rom. Stud., IV, 336—348).

A. MEILLET, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, pp. 241 ss.

129. W. GASSMANN, *Die Vokalquantität des Französischen im 16. Jahrhundert*. Diss. inaug. Halle, 1906.

131. A. MARX, *Hilfsbüchlein für die Aussprache der lateinischen Vokale in positionslangen Silben*. Berlin, 1883.

E. SEELMANN, *Die Aussprache des Lateins nach physiologisch-historischen Grundsätzen*. Heilbronn, 1885.

133. P. G. GORDANICH, *L'origine e le forme della dittongazione romanza* (Beiheft 5 zur ZRPh.). Halle, 1907.

P. PASSY, *L'évolution de quelques diptongues en vieux français, ei (oi), ie, ou (eu), uo (uc)* (Mélanges Havet, 343—358).

134. P. PIERSON, *Métrique naturelle du langage*. Avec une notice préliminaire de G. Paris. Paris, 1884.

135. G. PARIS, *Étude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française*. Paris, 1862.

137.^{1.} A. HORNING, *Ein vulgärlateinisches Betonungsgesetz* (ZRPh, VII, 572—573.) — Cf. *ib.*, XIV, 547—548 (F. NEUMANN).

138. L. HAVET, *Colubra en roman* (Rom., VI, 433—436).

FR. NEUMANN, *Zu den vulgär-romanischen Accentgesetzen* (ZRPh, XX, 519—522). — Cf. Rom., XXVI, 140—141 (G. PARIS).

141. O. SCHERK, *Über den französischen Akzent*. Diss. inaug. Berlin, 1912.

143. H. SUCHIER, *Les voyelles toniques du vieux français*. Traduction de l'allemand, augmentée d'un index et d'un lexique par Guérin de Guer. Paris, 1906.

148. L.-E. MENDER, *Free and checked vowels in Gallie popular latin* (Publications of the Modern Language Association of America, X, 306—341). — Cf. LBIGRPh, 1896, 340—342 (W. MEYER-LÜBKE). ZRPh, XXI, 304—305 (D. BEHRENS).

J.-E. MATZKE, *The question of free and checked vowels in gallic popular Latin* (Publications of the Modern Language Association of America, XIII, n° 1). — Cf. ZRPh, XXIV, 159—160.

E. STAAFF, *Études sur quelques problèmes de la phonétique française* (Språkvetenskapliga Sällskapets Förhandlingar 1910—1912).

A. MEILLET, *De la différenciation des phonèmes*. MSLP, 1913.

P. FOUCHÉ, *Études de phonétique générale*. Paris, 1927. pp. 15—45.

J.-J. SALVERDA DE GRAVE, *Sur une double accentuation des diphthongues en français*. Amsterdam, 1928. Cf. Rom., XLVI, 140.

153. J. CORNU, *De l'influence régressive de l'i atone sur les voyelles toniques* (Rom., VII, 360—361; X, 216—217). — Cf. ZRPh, VI, 174—175 (G. GRÖBER).

W. FOERSTER, *Beiträge zur romanischen Lautlehre. Umlaut (eigentlich Vokalsteigerung) im Romanischen* (ZRPh, III, 481—517).

154. AMBROISE, *L'estoire de la guerre sainte*, p. p. G. PARIS. Paris, 1897. (Documents inédits sur l'Histoire de France).

156. E. MENDER, *On the development of popular latin e into French ei, oi* (MLN, XI, 116—120).

PH. ROSSMANN, *Französisches oi* (RF, I, 145—178). — Cf. Rom., XI, 604—609 (G. PARIS).

O. ULBRICH, *Zur Geschichte des franz. Diphthongen oi* (ZRPh, III, 385—394).

S. WEIGELT, *Französisches oi aus ei auf Grund lateinischer Urkunden des 12. Jahrhunderts* (ZRPh, XI, 85—106). — Cf. Rom., XVII, 148.

Voir § 149.

157. P. PASSY, *Deux problèmes de phonétique hist. française* 1) *L'évolution de l'e fém.* 2) *Le passage de ei à oi* (RPhF, XX, 1—13).

159. A. HORNING, *Der Wandel von we (aus oi) zu è im Französischen* (ZRPh, XXII, 481—490).

160. ALLEN, *Breve og Aktstykker til Oplysning af Christiern II's og Frederik I's Historie*. Copenhagen, 1854. Vol. I, n° 52, 61, 63, 68, 80, 81, 92, 96, 97, 100, 129, 131, 149.

Voir § 149.

166. A. ZIMMERMANN, *Lat. ie statt ě* (ZRPh, XXVIII, 96).

Rem. L. HAVET, *La prononciation de ié en français* (Rom., VI, 321—327).

171. Sur la valeur phonétique de l'ancien e, voir *Romania*, IV, 499—501; VII, 122—125 (G. PARIS).

A.-E. EDSTRÖM, *Studier öfver uppkomsten och utvecklingen af fornfranskans E-tjud i betonad stafvelse*. Diss. inaug. Upsala, 1883. — Cf. LBIGRPh, 1883, 469—470 (J. VISING).

Voir § 149.

173. Rem. A. MUSSAFIA, *Francese vals, valt, valent; sals, salt; chieft, chalt* (Rom., XXIV, 433—436).

176. O. ÖRTENBLAD, *Étude sur le développement des voyelles labiales toniques du latin dans le vieux français du XII^e siècle*, I: ö. Upsala, 1885.

177. Voir § 149.

178. JOHN E. MATZKE, *Über die Aussprache des altfranz. ue von latein. ö* (ZRPh, XX, 1—14).
RPhF, XXXV, 145.

181. G. PARIS, *Phonétique française: O fermé* (Mélanges linguistiques, pp. 231—265).

A. SCHREIBER, *Der geschlossene o-Laut im Altfranzösischen*. Stettin, 1888. — Voir aussi ZRPh, XIV, 544—545 (F. NEUMANN).

182. Voir § 149.

183. A. DAUZAT, *Hist. lang. fr.*, §§ 44, 45 et 79.

Rem. A. DARMESTER, *De la prononciation de la lettre u au XVI^e siècle* (Romania, V, 394—404. Réimprimé dans les »Reliques scientifiques«, II, 144—157).

F. TALBERT, *De la prononciation de la lettre U au XVI^e siècle*, lettre à M. A. Darmesteter. Paris, 1876.

187. G.-J. ASCOLI, *Una lettera glottologica* (Estratto della Rivista de Filologia e d'Istruzione classica, annata X). Torino, 1881.

P.-A. GELMER, *Om ljuden y och ö i franskan* (Studier i fransk lingvistik. Upsala, 1887. pp. 1—23).

HOOPE (H. MÖLLER), *Englische Studien*, VIII, 242.

G. PARIS, *Romania*, VII, 130; XI, 130—131.

E. PHILIPON, *L'ā latin dans le domaine franco-provençal* (Romania, XI, 1—16).

W. MEYER-LÜBKE, *Zur a—ā Frage* (ZFSL, XII, 1—7).

J. D. M. FORD. (Mélanges Thomas, p. 157).

189. A. DAUZAT, *Hist. lang. fr.*, § 41.

191. J. VISING, *Über franz. ie für lat. a* (ZRPh, VI, 372—385).

193. G. PARIS, *Anc. fr. ie = fr. mod. é* (Rom., IV, 122—125).

196. V. THOMSEN, *e + i en français* (Rom., V, 64—76).

199. C. HÜRLIMANN, *Die Entwicklung des lateinischen aqua in den romanischen Sprachen*. Diss. inaug. Zürich, 1903. — Cf. ZRPh, XXVIII, 378—384 (E. HERZOG).

201. Rem. W. FÖRSTER, *Lieu aus locum* (ZRPh, XIII, 543—545).
J.-E. MATZKE, *i in french lieu = lat. locum* (MLN, 1892, VII, 129—137).

Sur focus et locus, voir aussi *Romania*, XVII, 623; ZRPh, XIV, 555, 564.

G. GRÖBER, *Die Entstehung des französischen »ieu« und »eu-Lautes* (Studi letterari e linguistici dedicati a Pio Rajna. Firenze, 1911. 407—416).

204. Cas isolés. A. DAUZAT, *Hist. lang. fr.*, p. 39, note 2.

207. E. HERZOG, *Zur Entwicklung von -ïliu, -ilia in Frankreich* (ZFSL, XXIII, 302—310).

209. K. BERGHOLD, *Ueber die Entstehung der Nasalvokale im Altfranzösischen*. Diss. inaug. Leipzig, 1898. — Cf. ZFSL, XXI², 160—163 (E. HERZOG).

I. USCHAKOFF, *Zur Frage von den nasalirten Vokalen im Altfranzösischen* (Mémoires, II, 19—50). — Cf. *Romania*, XXVII, 300—304 (G. PARIS). ZRPh, XXII 536—542 (E. HERZOG).

Rem. — *Romania*, II, 248—259 (F. BONNARDOT); XV, 635.

212. J.-E. MATZKE, *The history of ai and ei in french before the dental, labial and palatal nasals*. Publications of the Modern Language Association of America. XXI, 637—686.

215. P. MEYER, *Phonétique française, au et en toniques* (MSLP, I, 244—274).

CH. THUROT, *De la prononciation française . . .*, II, 544—545.

233. P.-A. GEIJER, *Sur quelques cas de labialisation en français* (Recueil Paris. 21—30). — Cf. *Rom.*, XIX, 123—125 (G. PARIS).

234. A. NORDFELT, *Quelques remarques sur les consonnes labiales finales*. Stockholm, 1894. — Cf. *Rom.*, XXIV, 488.

H. O. ÖSTBERG, *Les voyelles vélaires accentuées, la diphtongue au et la désinence -avus dans quelques noms de lieux de la France du nord*. Diss. inaug. Upsala, 1899.

239. W. FOERSTER, *Franz. beau aus bellum* (ZRPh, I, 564—567).

245. K. DAMMEIER, *Die Vertauschung von er und ar im Wortschatz der heutigen französischen Schriftsprache nebst einer Berücksichtigung ihrer Spuren in einigen französischen Mundarten*. Diss. inaug. Berlin, 1903.

A. DAUZAT. (RPhF, XXXV, 137—143.)

248. SHEPARD, *A contribution to the history of the unaccented Vowels in old French*. Diss. inaug. Heidelberg, 1897.

A. WALLENSKÖLD, *Le sort des voyelles posttoniques finales du latin en ancien français* (Neuphilologische Mitteilungen. Helsingfors, 1908. 7—27).

H. WENDEL, *Die Entwicklung der Nachtonvokale aus dem Lat. im Altfranz.* Diss. inaug. Tübingen, 1907.

A. MEILLET, (MSLP, XXI, 108).

253. F. BRUNOT, *Hist. lang. fr.*, II, pp. 246—248 et IV, pp. 190—192.

T. ROSSET, *Les origines de la prononciation moderne étudiées au XVII^e siècle*. Paris, 1911, pp. 127—152.

254. A. DARMESTETER, *La protonique non initiale, non en position* (*Romania*, V, 140—164. Reliques scientifiques, II, 95—119).

255. E. GIERACH, *Synkope und Lautabstufung. Ein Beitrag zur Lautgeschichte des vorliterarischen französisch* (Beiheft 24 zur ZRPh.). Halle, 1910.

J. GERHARDS, *Beiträge zur Kenntnis der prähistorischen französischen Synkope des Pänultimavokals* (Beiheft 55 zur ZRPh.). Halle, 1913.

258. P.-E. LINDSTRÖM, *De obetonade vokalernas bortfall i några nordfranska ortnamn*. Diss. inaug. Upsala, 1892. — Cf. Rom., XXI, 479—480 (G. PARIS). LBIGRPh, 1893, 288—292 (J. VISING).

L. CLÉDAT, *La protonique et la pénultième atones* (RPhFP, XVIII, 103—117).

S. ECKARDT, *Beiträge zu einer Geschichte der Klangveränderungen altfranz. Vortonsvokale vornehmlich in erster Silbe aus Texten des Zeitraums von e. 1200—1400*. Diss. inaug. Heidelberg, 1904.

263 ss. E. GORRA, *Dell' epentesi di iato nelle lingue romanze* (Studi di filologia romanza, VI, 465—597). — Cf. Rom., XXIII, 594—601 (G. PARIS).

H. SCHUCHARDT, *Hiatusstilgung* (ZRPh, XIII, 317—318).

275. W. MEYER-LÜBKE. (ZFSL, XLV, 485—493).

282. A. PIAGET, *Le Chemin de Vaillance de Jean de Courey et l'hiatus de l'e final des polysyllabes aux XIV^e et XV^e siècles* (*Romania*, XXVII, 582—607).

289. THUROT, *De la prononciation française*, I, 287; II, 34, 37, 60, 170.

294. [M. GRAMMONT, *La loi des trois consonnes* (MSLP, VIII, 53—90).

297. D. BEHRENS, *Unorganische Lautvertretung innerhalb der formalen Entwicklung des franz. Verbalstammes* (FS, III, 357—448).

302. E. STAAF, *Quelques remarques sur le passage d'eu à u en français* (Mélanges Wahlund, 243—254). — Cf. Rom., XXVI, 105—106 (G. PARIS).

305. V. THOMSEN, *Remarques sur la phonétique romane. L'i parasite et les consonnes mouillées en français* (MSLP, III, 106—123).

A. DAUZAT, *Notes sur la palatalisation des consonnes* (*Romania*, XLII, 23—34).

311. R. GAUTHIOT, *La fin de mot en indo-européen*. Paris, 1913.
W. BENARY, *Zur Geschichte des konsonantischen Auslauts der Nomina im Alt- und Neufranzösischen*. Diss. inaug. Darmstadt, 1902.

312. F. GUTHMIE, *Über Konsonanten-Assimilation im Französischen*. Diss. inaug. Heidelberg, 1891. — Cf. Rom., XXI, 139—140 (G. PARIS).

O. ULBRICH, *Über die vocalisirten Consonanten des Altfranzösischen* (ZRPh, II, 522—548).

313. H. ELFRATH, *Die Entwicklung lateinischer und romanischer Dreikonsonanz im Altfranzösischen*. Diss. inaug. Marburg, 1898. Publié aussi dans RF, X, 755—826.

316. H. SCHUCHARDT, *Phonétique comparée* (Romania, III, 1—30).

R. HABERL, *Verdoppelung von Konsonanten im Romanischen* (ZRPh, XXXIV, 35—39).

R. HABERL, *Die Geminatio im Romanischen* (ZRPh, XXXVI, 302—306).

320. J. BRÜCH (ASNS, CXXXIII (1915), 362).

323,⁴ W. KLAHN, *Ueber die Entwicklung des lateinischen primären und sekundären *nn* im Französischen*. Diss. inaug. Kiel, 1898.

327,² J. GILLIÉRON, *La phonétique artificielle*. (RPhF, XXXII, 97—123).

335. T. ROSSET, *Les origines de la prononciation moderne . . .*, pp. 317—320.

338. K. ETTMAYER, *Zur Aussprache des lateinischen *l** (ZRPh, XXX, 648—659).

341. REM. GUERLIN DE GUER, *Essai de dialectologie normande. La palatalisation des groupes initiaux *gl, kl, fl, pl, bl*, étudiée dans les parlers de 300 communes du département du Calvados* (Bibl. de l'École des Hautes Études, vol. 123). Paris, 1899.

342. M. GRAMMONT, *Un phénomène de phonétique générale: Français populaire, *can(ne)çon, pan(ne)tot** (RLR, XI, 346—349).

343. J. HAAS, *Zur Geschichte des *l* vor folgendem Consonanten im nordfr.* Diss. inaug. Würzburg, 1889.

O. ULBRICH, **L = u** (ZRPh, II, 538—543).

R. SCHÖNIG, *Rom. vorkonsonantisches *L* in den heutigen französischen Mundarten*. Halle, 1913 (Beiheft 45 zur ZRPh.).

K. ETTMAYER, *Intervokalisches *l* für lat. *ll* im Romanischen* (ZRPh, XXX, 522—531).

350. J.-E. MATZKE, *Dialektische Eigenthümlichkeiten in der Entwicklung des mouillirten *l* im Altfranzösischen* (Publ. of the Mod.

Lang. Assoc. of America, V, 2; pp. 52—106). — Cf. Rom., XIX, 494. — Sur la graphie *ly*, voir *Romania*, XXI, 627; XXVI, 145.

351. P. HORLUC, *L non mouillé + y peut-il se réduire à y?* (Mélanges Brunot, 213—218).

Rem. Sur la graphie fautive *ill* pour *y*, voir *Romania*, XIX, 367; XXV, 623; XXVI, 419.

355. S.-F. EURÉN, *Étude sur l'R français. I, Prononciation et changements de l'R*. Diss. inaug. Upsala, 1896.

M. GRAMMONT, *Traité pratique de prononciation française*. Paris, 1925, pp. 66—68.

360. CH. JORET, *Changement de r en s et en dh dans les dialectes français* (MSLP, III, 155—162).

P. MEYER, *Du passage d'sz à r et d'r à sz en provençal* (*Romania*, IV, 184—194, 464—470. — Cf. *ib.*, V, 488; VI, 261).

A. THOMAS, *De la confusion entre r et sz en provençal et en français. Documents nouveaux* (*Giornale di filologia romanza*, II, 205—212). — Cf. *Romania*, IX, 622 (G. P.).

F. BRUNOT, *Hist. lang. fr.*, t. II, p. 274.

362. A. DAUZAT, *Histoire de la langue française*, § 33.

M. GRAMMONT, *L'assimilation* (Bulletin de la Société de Linguistique, t. XXIV).

364. L. CLÉDAT, *De l'amuïssement de l'r final en français* (RPhF, XIV, 81—111).

M.-A. STORK, *Über französisches r im Auslaute nach den Grammatikerzeugnissen des 16. Jahrhunderts*. Diss. inaug. Karlsruhe, 1891.

J. VISING et H. ANDERSSON, *L'amuïssement de l'r final en français* (*Romania*, XXVIII, 579—595).

369.^{1.} F. D'OVIDIO, *Scoglio, maglia, veglia e simili* (AGIt, XIII, 361—452).

383. FR. KLUGE und G. BAIST, *Altfranz. dh (ð) in altenglischen und alldutschen Lehnworten* (ZRPh, XX, 322—334).

386. ZIMMERMANN, *Zum Übergang von intervokalischem t zu d im Vulgärlatein* (ZRPh, XXV, 731—732).

A. THOMAS, *Sur la date de la chute du d intervocalique en Gaule* (*Romania*, XLII, 87).

387. JABERG, *Sprachgeographisches. Soif und die sprachliche Expansion in Nordfrankreich*. Mit 2 Karten (ZFSL, XXXVIII, 231—273).

A. HERZOG, *Noch einmal soif* (ZFSL, XL, 213).

398. CH. JORET, *Du C dans les langues romanes* (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, 16^e fasc.). Paris, 1874. — Cf. Rom., III, 379—398 (A. DARMESTETER).

G. PARIS, *L'altération du C latin* (Mélanges linguistiques, 78—126).

400. Rem. H. ANDERSSON, *Öfversigt af ordens på -icus fonetiska utveckling i franskan* (Språkvetenskapliga sällskapets förhandlingar 1888—91). Upsala, 1891. — Cf. Rom., XXIII, 320.

403. A. HORNING, *Zur Geschichte des lateinischen C vor e und i im Romanischen*. Halle, 1883.

W. MEYER-LÜBKE, *Zur Geschichte des C vor hellen Vokalen* (Mélanges Mussafia, 313—320).

404. O. DENSUSIANU, *Sur l'altération du c latin devant e, i dans les langues romanes* (Romania, XXIX, 321—333).

P. MEYER, *Die Aussprache des c und t im klassischen Latein*. Aarau, 1902. — Cf. Romania, XXXIII, 99—101 (O. DENSUSIANU).

411. FR. FRADEMANN, *Die Entwicklung der lateinischen Lautverbindung qu (k + u) im Französischen*. Diss. inaug. Kiel, 1904.

414. Cas isolés. A. DAUZAT, *Histoire de la langue française*, § 36, note.

415. J. BRÜCH, *Ueber die Entstehung von i aus k nach o, au im Französischen* (ZRPh, XXXVI, 312—331).

E. LANGLOIS, *I < K après O, Au* (Romania, XLI, 605—607).

417,². F. BRUNOT, *Hist. lang. franç.*, tome I, p. 172, note.

427. W. MEYER-LÜBKE, *Die Entwicklung von lat. — gr — im Romanischen*. (ZRPh, XXXIX, 257—266).

439. RF, XXVII, 609—624.

442,¹. Rom., XLV, 550.

444. PARODI, *Del passaggio di V in B e di certe perturbazioni delle leggi fonetiche nel latino volgare* (Romania, XXVII, 177—244).

445. J. SCHWARTZ, *Übergang von germ. u zu rom. gu* (ZRPh, XXXVI, 236).

454. Rom., L, 95.

462. W. KÖRITZ, *Über das s vor Consonant im Französischen*. Diss. inaug. Strassburg, 1885. — Cf. Romania, XV, 614—623. (G. PARIS).

A. HORNING, *Wandel von s vor Konsonant zu y in Frankreich* (ZRPh, XXIII, 411—413).

Sur l'amouïssement de S, voir Romania, XV, 616 ss (G. PARIS); ib., XVI, 123 (WILMOTTE); *Recueil Paris*, 255—260 (WULFF).

464. L. HAVET, *L's latin caduc* (Études Paris, 303—350). — Cf. Rom., XXII, 148—149.

468,⁴. Rem. CH. JORET, *De quelques modifications phonétiques particulières au dialecte bas-normand* (Rom., V, 490—492).

471 ss. L. J. JUBOSZEK, *Ein Beitrag zur Geschichte der jotazierten Konsonanten in Frankreich* (ZRPh, XXVII, 550—578, 675—707).

474. A. MUSSAFIA, *Osservazioni sulla fonologia francese. La formula tj fra vocati* (Rom., XVIII, 529—550). — Cf. Rom., XVIII, 550—552 (G. PARIS).

A. HORNING, *Zur ti-Frage im Französischen* (ZRPh, XXXI, 200 ss).

475. Rem. K. MICHAELSSON, *Le passage D > R en français*. Uppsala, 1924 (Studier i modern Sprakvetenskap, IX).

E.-G. WAHLGREN, *Un problème de phonétique romane, le développement d r*. Uppsala—Leipzig, 1930.

478. A. MEILLET, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, p. 253.

488. P.-A. GEIER, *Om accessoriska ljud i franska ord* (Studier i fransk linguistik. Uppsala, 1887. 24—51).

489,². M. BRÉAL, *Une prosthèse apparente en français* (Rom., II, 329). Comp. *ib.*, IX, 153, et RLR, XXXV, 604—611.

E. TAPPOLET, *Zur Agglutination in den französischen Mundarten* (Aus der Festschrift zur 49. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner. Basel, 1907).

H. URTEL, *Zur Agglutination des Artikels in französischen Mundarten* (Mélanges Vollmöller, 75—81).

A. LONGNON, *Les noms, de lieu . . .*, n° 1553.

A. DAUZAT, *Les noms de lieux*, pp. 59 ss.

489,³. G. COMEN, *Le parler belge* (Skandinavisk månadsrevy, 1906, p. 166).

489,⁵. KR. NYROP, *Études*, n° 24.

494. D. BEHRENS, *Frz. sépoule* (ZRPh, XIII, 406—408).

FAUSTE LACLOTTE, *Note zur épenthèse en français* (Mélanges Brunot, pp. 419—428).

498—500. M. GRAMMONT (MSLP, X, 199).

P. FOUCHÉ, *Études de phonétique générale*, chap. III.

503,². Sur *soif*, cf. E. HERZOG (ZFSL, XL, 213—221).

504. S.-F. EURÉN, *Exemples de l'r adventice dans des mots français*. (Recueil Paris. Stockholm. 1889. — pp. 11—20). — Cf. Rom., XIX, 119—123 (G. PARIS).

CH. JORET, *R final adventice* (Rom., XII, 593—594).

G. BAIST, *Trémousser* (ZRPh, XXIV, 405—409).

504 bis. C. BALCKE, *Der anorganische Nasallaut im Französischen* (Beiheft 39 zur ZRPh). Halle, 1912.

H. SCHUCHARDT, *Zum Nasaleinschub* (ZRPh, XXXV, 71—93).

505. M. GRAMMONT, *L'assimilation*. Paris, 1923. (Bulletin de la Société de Linguistique, t. XXIV).

507.^a. ASNS, CV, 447.

509. W. FOERSTER, *Die Herkunft der französischen biblot, bibelot, bimbelot und die Verdoppelung in der Kindersprache* (ZRPh, XXII, 263—273).

ED. WÖLFFLIN, *Reduplikation in der Kindersprache* (Zeits. f. deutsche Wortforschung, I, 263).

H. KJELLMANN, *Mots abrégés et tendances d'abréviation en français*. Upsal, 1920.

510. O. DENSUSIANU, *Aliteratiunea în limbile române*. Iași, 1895. — Cf. Rom., XXIV, 495.

F. KÖHLER, *Die Alliteration bei Ronsard*. München, 1901 (Münchener Beiträge zur romanischen und englischen Philologie, XX).

M. KÖHLER, *Ueber alliterierende Verbindungen in der altfranz. Litteratur*. Diss. inaug. Leipzig. 1890. (A paru d'abord dans ZFSL, XII, 90—120.)

P. MEYER, *De l'allitération en roman de France, à propos d'une formule allitérative relative aux qualités du vin* (Rom., XI, 572—579).

W. RIESE, *Alliterierender Gleichklang in der französischen Sprache alter und neuer Zeit*. Diss. inaug. Halle a. S., 1888.

O. KELLER, *Zur lateinischen Sprachgeschichte*. Zweiter Teil. Leipzig, 1895.

511. A. THOMAS, *Remarques sur la dissimilation consonantique, à propos d'un article de M. Maurice Grammont* (Romania, XXXVII, 284—293).

515. K. SANDFELD JENSEN, *Bisælningerne i moderne Fransk*. Copenhagen, 1909.

W. MEYER-LÜBKE (ZRPh, XXXIX, 216).

519. K. BRUGMANN, *Abkürzung im sprachlichen Ausdruck, ihre Anlässe und ihre Grenze* (Indogerm. Forsch., XXXII (1913), 368—372).

E. MURET. (Mélanges Thomas, p. 309).

520. J. ROUSSELOT, *Phénomènes d'aphérèse* (MSLP, VI, 180—186).

521. R. MOWAT, *De la déformation des noms propres* (MSLP, I, 171—188).

523.^a. A. DAUZAT, *Philosophie du langage*, pp. 87—88. — *L'argot de la guerre*, pp. 188—194. — *Histoire de la Langue française*, p. 241.

524. É. EGGER, *Observations et réflexions sur le développement de l'intelligence et du langage chez les enfants*. Paris, 1879, p. 54.

525. H. SCHUCHARDT, *Bret. eskop. > franz. escope > niederd. *skop(p)a > lat. scyphus + cup(p)a*, *Wasserschaukel* (ZRPh, XXXIII, 641—658).

526. J. JUD, (*Romania*, XLV, 274).

527. L. SAINÉAN, *Le langage parisien au XIX^e siècle*. Paris, 1920, pp. 111—118.

A. DAUZAT, *L'argot de la guerre*. Paris, 1918, pp. 179—185.

528. O. KELLER, *Lateinische Volksetymologie und Verwandtes*. Leipzig, 1891.

J. KJEDERQVIST, *Lautlich-begriffliche Wortassimilationen*. Zur halbhundertjährigen Geschichte des Begriffs der Volksetymologie (Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Litteratur, vol. 27).

C. FASS, *Beiträge zur französischen Volksetymologie*. Diss. inaug. Erlangen, 1887. (Tirage à part de RF, III, 472—515).

O. ROLL, *Über den Einfluss der Volksetymologie auf die Entwicklung der neufranzösischen Schriftsprache*. Diss. inaug. Kiel, 1888.

Rappelons aussi plusieurs articles de H. GAIDOUZ dans la *Revue critique*, 1876, II, 117—120; 1877, I, 346; 1883, II, 131—133; 1889, II, 29—37.

529. Cf. J. GILLIÉRON, *Généalogie des mots qui désignent l'abeille*... Paris, 1918. V^e Partie.

530. Voir l'article de H. GAIDOUZ dans la *Revue critique*, 1889, II, 29—37.

536. J. LECOULTRE, *Du génie de la langue française comparé à celui de la langue latine*. Neuchâtel, 1894.

A. SECHENAYE, *Programme et méthodes de la linguistique théorique*. Paris, 1908, p. 158.

537. A. SCHENCK, *Études sur la rime dans le Cyrano de Bergerac de Rostand*. Kiel, 1901.

TABLE ANALYTIQUE.

(Les chiffres renvoient aux paragraphes et à leurs subdivisions.
B = Bibliographie).

- A français. Origines: *A* < *ā*, *ǣ*, 169, 173—175; < *ē*, *ī*, 161, 162; < *e* (+ *r*), 244, 245, 247; < *oi*, 160, Rem. Agglutination, 490. Aphérèse, 261, 1. Apophonie, 298. Élision, 285, 1. Haplogie, 287. Nasalisation, 220. Prosthèse, 490, 502, 1. Synérèse, 270, 1.
- A latin tonique, 169—173: — protonique, 174—175; — final, 252—253; contrefinal, 257; — pénultième, 258.
- A + *l*, 240—241; + [*ʎ*], 207, 3; + *labiale*, 234; + *nasale*, 219—222; + [*ɲ*], 229, 4, 230, 3, 231, 2; + *palatale*, 192—194, 199, 200, 208; + *r*, 246, 247.
- Ablatif absolu, 40.
- Abrégements, 519—523.
- Absorption de paronymes, 530, Rem.
- ACA, 415, 2.
- Académie française [*l'*], 57. Son Dictionnaire, 61; son orthographe, 92; sa Grammaire, 61, Rem. 2.
- Accent aigu, 102; — circonflexe, 104, 264, 271, 463; — grave, 103.
- Accent de hauteur, 134.
- Accent d'intensité, 135—142; son déplacement, 137—140, 142.
- Accentuation du français moderne, 141—142; — des mots d'emprunt, 141, Rem.
- Accusatif avec infinitif, 40.
- ACE, ACI, 416.
- acum, 4, Rem., 208, 417, 2.
- ade, 170.
- Adenet le Roi, 16, 23.
- Adjectif agglutiné, 489, 2, 491, 3, 5.
- Affrication, 402, 404.
- Affriquées (consonnes), 307.
- Afrique. Le français en —, 86, 3.
- age, 199, 3.
- Agglutination, 489.
- agne, 229, 4.
- AI [*ɛ*] français. Origines: [*ɛ*] < *ā*, *a* + *palatale*, 199; < *a* + *i*, 275; < *oi*, 159; < *e*, 170, 200. Accentuation, 137, 2. Apophonie, 298. Labialisation, 233, 4. Nasalisation, 221, 222.
- A + *I* français > *ai* [*ɛ*], 275.
- ai*, graphie fautive pour *e*, 170, 200, Rem.; — remplace *oi*, 159.
- aie, 159.
- aient, 273, 3.
- aige, 199, 3, Rem.
- aigne, 229, 4, Rem.
- ail(*le*): *eil(le)*, 207, 3, Rem.
- AIN [*ɛ̃*]. Origines: [*ɛ̃*] < *a* + *n* (*m*), 221—222; < *a* + [*ɲ*], 230, 3, 231, 3.
- ain* écrit abusivement pour *ein*, 217, 2.
- ain, 213.
- aine, 222, Rem.
- ais, -ail, remplacent -ois, -oit, 159.
- AL > *au*, 240—241.
- al, -au, 347.

- al*, -*el*, 173,^a.
 -*ald*, suffixe germ., 8.
 Allemagne. Le français en —, 23, 24, 86,².
 Allemand. Mots français d'origine allemande, 7, 20,⁵, 46,¹, 67,², 78,³, 116,⁴. Mots français passés en allemand, 24,², 156, Rem. 2. La langue allemande en France, 86,¹, Rem. 1.
 Allitération, 510.
 Allongement des voyelles, 130.
 Amadis (roman d'), 64.
 Amérique. Le français en —, 86,³.
 -*amus*, 221.
 AN [ā]. Origines: [ā] < *ān*, *ǣn*, 219; < *on*, 223. Évolution: [ā] > *on* [ō], 219, Rem. *An*, écrit abusivement pour *en*, 215,².
 AN latin, 219—222.
 Analogie, 112, Rem., 117, 118, 130,³, etc.; — orthographique, 98, 104,³.
 -*ance*, 215,².
 Anecdotes: 41 (français italianisé); 47, Rem. (plaider en français); 55 (préciosité); 63, Rem. (mots bannis); 68, Rem. (parler gaseon); 158, Rem. (*oi* = *ouè*); 315,³, Rem. (consonnes finales); 320, Rem. (-*isme* = -*isse*); 402,¹, Rem. (prononciation picarde); 489,¹, Rem. (*lépreux*).
 Anglais. Mots anglais en français: 20,⁷, 46,³, 66, 76—77, 116,¹. Mots anglais d'origine française: 24,¹, 156, Rem. 2, 215,¹, 402,^{2,3}, 424, 462.
 Angleterre. Le français en —, 23, 24.
 Anglomanie, 66.
 Anglo-normand, 23,¹, Rem.
 Anne de Russie, 162, Rem.
 -*ant*, 215,².
 AON, 277.
 Aphérèse de *L*, 339, Rem.; — de *N*, 327,¹, Rem.; — de *S*, 461; — de syllabes, 520—21; — de voyelles, 261, 286.
 Apocope, 522.
 Apophonie, 297—302.
 Apostrophe (l'), 107.
 AR > ER, 246—247.
 Archaïsmes dans l'orthographe, 96,¹; — dans les rimes, 125,⁵; — dans le vocabulaire, 52,¹, 83.
 Argot, 33, 81, 123, 522.
 Armement, 7,², 43,¹.
 Armes parlantes, 335.
 Arrêté ministériel de 1901, 92, 108.
 Article agglutiné, 489,¹, 490, 491,^{4,5}.
 Asie. Le français en —, 86,³.
 -*asme*, 460,².
 Aspiration, 481—487.
 Assassins, 43,⁷, Rem.
 Assimilation, 114,¹, 505—509.
 Assonances, 126,².
 -*asle*, 460,⁵.
 -*at*, -*ale*, 170.
 -*aticum*, 199, Rem.
 -*alion*, 474,¹.
au français < *al*, 240—241.
au, écrit abusivement pour *eau*, 233; pour *o*, 188.
 A Û latin, 188—189; + *palatale*, 206.
 Aubigné (Agrippa d'), 34, 36.
 AUN, 215,¹, 220, Rem.
 -*avu*, 234.
 B français. Origines: [b] < *b*, 375, 376,¹; < *bb*, 380; < *m*, 320,²; < *p*, 368,¹, 369,¹; < *v*, 445. Développement de [b] dans les groupes *ML* et *MR*, 497. *B* parasite, 503,¹; — prosthétique, 491,¹.
 B latin, 374—379.
 Baïf (Ant. de), 126,¹.
 Balzac (H. de), 81, 83.
 Balzac (Jean Guez de), 54, 68.
 Banville (Th. de), 253, Rem. 2.
 Barbusse (Henri), 81.
 Bas-breton, 3, Rem., 79, 86,¹.
 Bas-latin, 11.
 Basque, 86,¹.
 BB, 380.
 Beauharnais (Joséphine de), 122.
 Belgique, 86,².
 Bellay (J. du), 35, 36, 38, Rem., 42, 91.
 Belloy (de), 73.
 Benjamin (René), 81.

- Benserade, 56.
 Berain (Nicolas), 159.
 Béranger, 76.
 Bersuïre (Pierre), 34.
 — *beuf*, 13,3.
 Bèze (Th. de), 49, Rem., 128, 537.
 Bilinguisme, 86,4.
 BJ [bj], 472,2.
 BL, 376,1.
 Boileau, 36, 52, 55, Rem., 56, 124, 125,2,5.
 Boisrobert, 57.
 Bouhours, 59, Rem., 63.
 Bourget (Paul), 120, Rem. 1.
 Boursault, 63.
 BR, 376,2.
 Brachylogie, 511—515.
 Brantôme, 45.
 Brillat-Savarin, 75.
 Bruant (Aristide), 81.
 Brunetto Latini, 23.
 Brunot (F.), 16, Rem., 80, 81, 92.
 BS, 376,3.
 BT, 376,3.
 -*bu*, 13,3.
 Budé, 34.
 Burgondes (les), 6.

C caudatum, 105, Rem.
C, écrit pour *s*, 458,2, Rem.
C [k] français. Origines: [k] < *c* post-palatal, 399, 400, 417,1; < *qu*, 399, Rem.; < *g* final, 436,2. *C* parasite, 503,2.
C [k] latin, 398—419.
 CA initial, 401—402; intervocalique, 415.
 Calembours, 124, 528,2, 533.
 Calvin, 48.
 Canadien (le), 86,3.
 Caracalla (édit de), 1, Rem.
 Carlingia, 6, Rem.
 Catalan (le), 86,1.
 Catherine II, 71.
 CE [ke] initial, 403—404; — intérieur, 416.
 Cédille (la), 105.
 Celtiques (langues), 3, Rem.
 Cervantes, 64.

CH espagnol, 116,3.
CH [ʃ] français. Origines latines: [ʃ] < *c* médiopalatal, 401, 402; [ʃ] < *c* prépalatal, 403,1; [ʃ] < *pj*, 472,1; [ʃ] < *ch*, 119, 403,2, Rem., 416. Origines étrangères: [ʃ] < *ch* espagnol, 116,3; [ʃ] < *c* et *ch* italiens, 44,3, 116,5, 403,1.
CH italien, 116,5.
CH latin, 119, 403,2, Rem., 416.
CH normand et picard, 404,3, Rem.
 Chansons satiriques, 159, 160.
 Chapelain, 57.
 Chastellain (Georges), 34, 83.
 Chateaubriand, 61, 83,1.
 Chaucer 23.
 Chaumié, 92.
 Christianisme, 2, 6, 9, 10,1.
 Chypre, 23,5, 24,5.
 CI [ki] initial, 403—404.
 Cid (le), 57.
 CJ [kj], 476.
 CL, 341, 350—354, 409.
 Clovis, 6.
 CM, 410,1.
 CN, 410,2.
 CO initial, 400; — intérieur, 414.
 Collège de France, 34.
 Combinaison de deux mots, 524—528; — de deux voyelles, 275—277.
 Commedia dell'arte, 41, Rem.
 Commission de Décentralisation, 80, Rem. 2.
Communis error facit jus, 58, 111, Rem. 3.
 Concile de Tours, 9.
 Conou de Béthune, 16.
 Conrart (Valentin), 57.
 Consonnes accessoires, 480; 491; 496 — 500; 503—504; — affriquées, 307; — allongantes, 130,2; — doubles, 95,4, 316; — étymologiques, 97; — euphoniques, 109, Rem. 1; — explosives, 303,2, 366—436; — finales, 311, 324,2; — friatives, 303,3, 306, 437—487; — initiales, 309—312; — intercalées, 278—279, 289, 496, 504; — intervocaliques, 310; — labialisées, 235; — latérales, 337—354;

- liquides, 303,¹, 317—365; — médianes, 313,²; — mouillées, 305; — nasales, 317—336; — nasalisées, 232; — parasites, 503—504; — ramistes, 61; — simples 309—311; — vibrantes, 355—365.
- Consonnes. Groupes de —, 312—315; tableau des —, 307.
- Contaminations, 5, 8, 44,², 524—528.
- Contrecoup phonétique, 115.
- Contrefinale, 144,², 254.
- Contrepèterie, 517, Rem.
- Coquillards (les), 33.
- Corneille (P.), 59, 64, 102, Rem., 296.
- Cotgrave, 60, Rem.
- Cotin (l'abbé), 56.
- Courier (P.-L.), 83,¹.
- Courtisans (prononciation des), 160, 239,⁴, 504, Rem.
- CR, 408.
- Créole (le), 86,², 491,⁴.
- Crocheleurs (langage des), 52,⁴.
- Croisement de mots, 194. Voir Contaminations.
- CS, 406, 419.
- CSR, 406,².
- CT, 407.
- CTJ, 474,⁴.
- CU initial, 400; intérieur, 414.
- CW (QU), 411.
- Cuir, 489.
- Cyrano de Bergerac, 68, Rem., 533, Rem.
- D* français. Origines: [d] < *d*, 390; < *t*, 382, ². Intercalation, 289,². *D* se développe dans les groupes *LR*, *NR*, 498.
- D* latin, 389—396.
- »Dancelag«, 13, Rem.
- danschier*, 13.
- Dante, 14, Rem.
- Darmesteter (Arsène), 36, 51, 119.
- Daudet (Alphonse), 79, 120.
- DD, 396.
- Décadents (les), 83,².
- Décomposition, 139,².
- Dénasalisation, 211.
- Déplacement de l'accent de force, 137—139, 142.
- Despériers (Bonaventure), 25, Rem., 32, 37, 42.
- Desportes, 52.
- Dévoicalisation des consonnes finales, 314,², Rem., 320, Rem.
- Diable*, 120.
- Dialectes, 15, 25, 31—32, 52,², 68, 79.
- Dictionnaires, 60—61, 86 bis, Rem. 2; — d'argot, 81(B); — de rimes, 126,².
- Diérèse, 296.
- Dieu*, 120.
- Diez (F. C.), 86 bis.
- Diminutifs, 10,², 52,².
- Diphthongaison, 149.
- Discours soutenu, 172, 351,¹, 356, 487, Rem.
- Dissimilation, 114,², 151, Rem., 328, 359, 511.
- Dittologie, 505—510.
- DJ [dj], 475.
- DL, 391.
- DN, 391.
- Dolet (Étienne), 49, Rem., 103, Rem., 104,², Rem., 106.
- Domesday book*, 343.
- Doublets, 119, 140. Doublets d'origine anglaise, 77; — dialectale, 32, Rem., 156, 502,²; — espagnole, 65, Rem.; — italienne, 44, 67,¹, Rem.; — latine, 19, Rem., 39, 138, 140; — orthographique, 95,²; — phonétique, 112, 159, Rem., 165, 253, Rem. 1, 315; — savante, 19, Rem., 140; — syntaxique, 112, 315.
- DR, 391.
- DS, 392.
- Dubois, 49, Rem., 103, Rem.
- dunum, 4, Rem., 226.
- durum, 4, Rem.
- E* féminin [ə]. Origines: [ə] < *a*, 194, 252, 257; < *ē*, *ī*, 162; < *ē*, 168; < *ī*, 151, Rem.; < *o*, 180; voyelle d'appui, 251, 256. Amuïssement après une voyelle tonique, 273; — après une voyelle inaccentuée, 264, Rem.,

- 271—272; — devant une voyelle tonique, 264—269; — à la finale, 253.
 Élision, 281—283. Hiaius 282. Épenthèse, 494. Épithèse, 495, Rem. Orthographe, 249, 253. Syncope, 294.
 E féminin et les poètes modernes, 253, Rem. 2, 273, 2, Rem.
 E français fermé [e]. Origines: [e] < a, 170. Labialisation, 233, 3. Pros-
 thèse, 461, 493. Syncope, 295, 2.
 E français ouvert [ɛ]. Origines: [ɛ]
 < a, 170; < ě, 163, 167; < ē, ĭ, 153,
 161. Labialisation, 233, 4. Syncope,
 295, 3.
 E latin fermé (ē, ĭ), tonique, 153—160;
 — protonique, 161—162; — final,
 248; — contrefinal, 254; + [l], 237;
 + [Ķ], 207, 1; + labiale, 233, 3; + [p],
 229, 2, 230, 1, 231, 1; + nasale, 214
 — 218; + palatale, 191, 196; + [r],
 245.
 E latin ouvert (ē), tonique, 163—166;
 — protonique, 167—168; + [l], 238
 — 239; + [Ķ], 207, 2; + labiale, 233, 4;
 + [p], 229, 3, 230, 2; + nasale, 214
 — 218; + palatale, 197—198; + [r],
 245, 247.
 e, graphie fautive pour ai, 200.
 E + A > A, 265.
 EAU < ÈL, 238—239.
 ECA, 415, 2.
 ECE, ECI, 416.
 Écriture artiste, 82, Rem.
 Ecthipsis, 318, 1.
 ECU, 413, 1; 414.
 E + E[æ] > E, 266.
 Église catholique, 2, 6, 9, 10, 1.
 EI [ɛ]. Origines: ei < ē, ĭ, 156; < ē, ĭ
 + palatale, 196; < ě + palatale,
 198. Évolution: ei > oi, 157, 196,
 198; > ai, 159, 217, 2. Apophonie,
 300, 1. Nasalisation, 216, 217.
 E + I [əi] > I, 267.
 -eil (< -iculum), 207, 1; -eil: -ail,
 207, 3, Rem.; -euil: -eil, 207, 4, Rem.
 EIN [ē]. Origines: [ē] < ē + n (m),
 216—217; < ē + [p], 230, 1, 231, 1.
 Ein, écrit pour ain, 222, 2.
 -eis, 191.
 ÈL > eu, 237.
 ÈL > eau, 238, 239.
 -el, -al, 173, 3.
 -el, -eau, 347.
 Élisabeth (la reine), 160.
 Élision, 280—285.
 Ellipse, 511; comp. Brachylogie,
 Élision, Haplogogie.
 -emment, 211, 2, Rem.
 Emprunts; voir Mots d'emprunt.
 -ēm us, 216.
 EN [ē], 214—215; en, écrit abusive-
 ment pour an, 220.
 Enclise, 293.
 -ent, 273, 3.
 Entrave, 148.
 E + O > o, 268; éo > eó, 137, 1.
 Épenthèse, 494.
 Épithèse, 495.
 ER > AR, 245, 247.
 -er (-ar em) > -ier, 173, 2.
 er, réduction de -ier, 193.
 -er (de l'infinif), 172, 193, 364, 1.
 -erium, 197.
 -erunt, 139, 2.
 -es élidé, 283.
 Esnault (Gaston), 81.
 Espagne. Son influence, 45, 64—65.
 Espagnol, 1. Mots d'origine espagnole,
 45, 65, 78, 2.
 -este, 387, Rem.
 Estienne (Henri), 25, Rem., 28, 31,
 34, Rem., 36, Rem., 42, 49, Rem.,
 402, 1, Rem.
 Estienne (Robert), 34, 49, Rem, 60,
 Rem.
 Étymologie populaire, 376, 1, 382, 2,
 529—533; — orthographique, 99
 — 100.
 EU [o] ou [œ]. Origines: eu < ō, ŭ,
 182; < ō, 177; < e, 233, 3, 4; < el, 237;
 < e + u, 276. Apophonie, 300, 302.
 EU latin, 302.
 E + U [əy] > u, 269; > eu, 276.
 -euil: -eil, 207, 4, Rem.
 Euphémisme, 120, 523, 1.
 Euphonic, 109, Rem. 1.

- Euphuisme, 56.
 -eur, 268, 364,².
 -ëure, > -ure, 269.
 -euve, pour -eve, 233,⁴.
 -eux, pour eur, 364.
 Évolution phonétique (l'), 109—116.
 Exclamations, 520,³.
 -exte, 387, Rem.
 Explosives dentales, 381—396; — labiales, 367—380; — palatales, 397—436.
F français. Origines: [f] < f, 439—443; < b, 379,¹; < d, 395,¹, Rem.; < h, 482,¹; < p, 368, 372,¹; < ph, 367, Rem.; < v, 445,¹, 449, 450. *F* parasite, 503,³.
F latin, 437—443.
 Faree de Maistre Mimin, 37; — de Pathelin, 25, Rem.; — de Pernet, 87, Rem.
 Fauchet (Claude), 36, Rem., 48.
 Fautes de lecture, 119, Rem.; — de prononciation, 111, Rem. 2, 117, Rem. 2.
 Félibres (les), 80, Rem.
 Femmes (les) et la langue, 55, 58; voir Langage.
 Fénelon, 63.
 -fir, for, 8.
 Flamand (le), 86,¹.
 Flaubert, 79, 82,².
 — fleur, 13,³.
 Foerster (W.), 86 bis.
 Formes à rebours, 115.
 Français, (extension du), 86.
 FR < HR, 482,¹.
 France (Anatole), 79, 83,¹, 528,².
 Francia, 6, Rem.
 Francien (le dialecte), 15, 16.
 franciscus, 6, Rem.
 François I^{er}, 34, 47, 64.
 Francs (les), 6.
 Fransquillons (les), 86,².
 Fricatives dentales, 456—466; — labiales, 437—455; — laryngales, 478—487; — palatales, 467—477.
 Friedrichsdorf (le français de), 86,² Rem., 211,².
 Froissart, 16, Rem., 25.
 FS, 450,¹.
 Furetière, 59, 60.
 Fusion de voyelles, 287.
 Futurs, 272.
G [g] français. Origines: [g] < g postpalatal, 421, 422; < c, 399, 411,², 414; < w, 454. Prosthèse, 503,⁴.
G latin, 420—436.
G [ʒ] français. Origines: [ʒ] < g [g] médiopalatal et prépalatal, 423, 424; < c médiopalatal, 401; < j [j] initial, 469; < (b)j, 472,²; < (d)j, 475,^{1,2}; < (g)j, 477,²; < (m)j, 472,⁴; < (v)j, 472,³.
 GA initial, 423; — intérieur, 434.
 Gaidoz (Henri), 80, Rem. 2, 120, 533.
 Gallo-Roman, 9.
 -gard, 13,³.
 Gaseon (patois), 31, 68, Rem. 1, 350.
 Gasconisme, 31, Rem.
 Gaston Phébus de Foix, 25.
 Gaulle (Ch. de), 80, Rem. 2.
 Gaulois, 3—5.
 Gautier (Théophile), 83,¹.
 GD, 426.
 GE initial, 423; — intérieur, 435.
 Germanique (influence du), 7, 8.
 GI initial, 423; — intérieur, 435.
 Gilliéron (J.), 86 bis, 115.
 GJ [gj], 477.
 GL, 350—354, 430.
 Glossaire de Cassel, 12,²; — de Reichenau, 12,¹.
 GM, 428.
 GN, 335, 429.
 GO initial, 422; — intérieur, 433.
 Godefroy (F.), 86 bis, Rem. 2, 119, Rem.
 Goncourt, 81.
 Gongorisme, 56.
 Gournay (Mlle de), 53, 68.
 Gower, 23.
 GR, 427.
 Grammaires, 49, Rem., 59, Rem., 61, Rem., 86 bis, Rem. 1.

- Graphie inverse, 351, Rem.
 Granier de Cassagnae, 3.
 Grec. Mots d'origine grecque, 10,¹, 20, 34. Mots français passés en grec, 24,^s. Le grec et le français, 34, Rem.
 Grégoire (l'abbé), 68.
 Grimarest, 71.
 Grimm, 536, Rem.
 Gringore (Pierre), 42.
 Groeber (G.), 86 bis.
 Groupes de consonnes, 312 ss.
 G T, 426.
 GU < W, 454.
 Guerre (termes de), 7,¹, 43,¹, 81, Rem.
 H aspiré, 478—487; — intercalé, 279, 479, Rem.; — orthographique, 87,^s; — parasite, 503,^s; — son emploi dans les mots grecs, 96, Rem.
 H < f, 439,¹; < s, 462; < r, 360, Rem.
 Hainaut (prononciation du), 285.
 Haplogogie, 287, 511—515.
 Harmonie, 505—511.
 -hart, suffixe germ., 8.
 Henri IV, 31, 45, 89, Rem.
 Henry (V.), 110, Rem., 1, 509, 524.
 hia, 469.
 Hiatus, 262—289.
 Holberg, 71.
 -holm, 13,^s.
 Hollandais, voir Néerlandais.
 Homonymes, 95,^s, 99.
 Hugo (Victor), 74, 79, 81, 82,^s.
 Huysmans, 81.
 I accessoire, 502,^s.
 I consonne, 61, 87,¹.
 I français. Origines: [i] < ī, 150—151, 195; < a, 208; < ě, 168; < ē, 191. Apophonie, 299,^s. Élisio, 284. Labialisation, 233,¹. Nasalisation, 212 — 213. Syncope, 295,¹.
 I latin tonique, 150; — protonique, 151; — final, 248—249; — contre-final, 254—256; — pénultième, 258. I + labiale, 233,¹; + nasale, 212—213; + [ɲ], 229,¹, 230,¹; + palatale, 195. I, remplacé par ē, 151, Rem.
 -iacum, 4, Rem., 208.
 -ian, pour -ien, 218.
 -iau, pour -eau, 239, Rem.
 ICA, 415,^s.
 -ica, 401,^s, Rem.
 -icare, 415,^s.
 -ice, 474,¹.
 ICE, ICI, 416.
 Ietus (l'), 135—136.
 -iculum, 207,¹.
 -ieum, 400,^s.
 IE français ([jɛ] ou [je]). Origines: ie < ě, 165; < a, 192—193; < iée, 166, Rem., 193, Rem. Apophonie, 299,¹. Évolution: ie > e, 193. Nasalisation, 218.
 ie dissyllabique, 296.
 IE latin: Évolution: ie > je [je], 262,^s; ie > ié, 137,¹.
 iée > ie, 166, Rem.
 IEI < ě + pal., 197; < pal. + a + pal., 208.
 -iement, 271,^s.
 IEN [jɛ] < ě + n (m), 218; < ě + [ɲ], 230,^s; < pal. + an, 221.
 -ier (de l'infinitif), 193, 415,^s.
 -ier (suffixe), 193, 197, 296, 364,^s, 471,^s.
 IEU, 165.
 -iez, 296.
 -il (prononciation), 345, 353.
 ill pour i, 351,^s.
 -imus, 212.
 IN [ɛ̃]. Origines: [ɛ̃] < ī + n (m), 212—213; < ē + n (m), 216. In, écrit abusivement pour ain, 222,^s.
 IN latin, 212—213.
 -in, 214.
 Ineroyables (les), 357, Rem.
 Influence anglaise, 66, 76—77; — classique, 19, 34—40; — espagnole, 45, 65, 78,^s; — gauloise, 4—5; — germanique, 6—8, 46, 67, 78; — italienne, 41—44; — orientale, 20, 67,^s, 78,^s; — scandinave, 13, 78,^s; — slave, 67,^s, 78,^s.
 -ing, suffixe germ., 8.

- Initiales pour mots entiers, 523,¹.
 IO: *fo* > *io*, 137,¹.
-ir, 364,⁴.
-is, pour *-eiz*, 267.
 Islandais, 24,⁴.
-isme, 460,⁷.
-iste, 387, Rem., 460,⁶.
 Italie. Le français en —, 23,².
 Italien, 1. Son influence, 41—42. Mots d'origine italienne, 20,³, 41—44, 78,¹, 116,⁵.
-ition, 474,¹.
- J* français. Origines, 467. Intercalation, 279,¹.
J [j] latin, 467—477.
 Jargon, 33.
 Javanais (le), 123.
 Jean d'Antioche, 23,⁵.
 Jeu de saint Nicolas, 33.
 Jeux floraux, 25.
 Jeux de mots, 124, 527, Rem.
JL, 350—354.
 Jobelin, 33. •
 Joinville, 356,¹, Rem. 1.
 Jonas (homélie sur), 18,².
jota (espagnol), 116,³.
 Jours de la semaine, 118,³, 139,⁴.
 Jurons, 120, 520,².
 Jusserand (J.-J.), 36, 66.
- K*, 87,², 397, Rem.
 Karlamagnus saga, 383.
 Konungs-Skuggsjá, 23.
- L* français. Origines: [l] < *l*, 339—341, 345; < *n*, 327, 328; < *r*, 359, 361—363. Amuïssement, 345. Influence sur les voyelles, 236—243. Intercalation, 503,⁶. Prosthèse, 491,². Redoublement, 349,³. Suppression, 339, 513,¹. Vocalisation, 342—343.
L latin, 337—348.
L mouillé, 350—354.
L vélaire, 337.
- Labiales fricatives, 437—455; — nasales, 319—325; — explosives, 367—379. Influence des labiales, 233—235.
 Labialisation, 233—235.
 La Bruyère, 63.
 La Fayette, 158.
 La Fontaine, 68, Rem.
 Langage archaïque, 83; — artificiel, 123; — chimique, 528,¹; — euphémistique, 120; — hypocoristique, 121, 509,¹; — plaisant, 115, 528,²; — poétique, 509,²; — poissard, 68, Rem. 2; — populaire, 42, 52,⁴, 111, Rem. 2.
 Langage des courtisans, 160, 239,⁴, 504, Rem; — des crocheteurs, 52,⁴; — des décadents, 83,²; — des enfants, 121, 491,⁴, 519,⁵, 524; — des femmes, 58, 247, 360; — des maçons, 339; — des merveilleux, 122; — des proverbes, 347; — des voleurs, 81.
 Langue de si, 14, Rem.
 Langue d'oc, 14.
 Langue d'oïl, 14.
 Langues filles et langues mères, 1, 110, Rem., 1.
 Lanson (Gustave), 54.
 Largonji (le), 123.
 La Sale, 14, Rem., 25.
 Latérales (les), 337—354.
 Latin vulgaire, 2 ss.
 Leconte de Lisle, 82,².
 Legonvé, 73.
 Leibnitz, 71.
 Lemaire de Belges, 34, 42.
 Lettres étymologiques, 39, Rem., 96, 97; — euphoniques, 109, Rem.; — ramistes, 61.
 Lex Salica, 6, 11.
lh, 350, Rem.
 Liaisons, 289.
 Limites dialectales, 15, Rem.
 Lingua daeisca, 13; — gallica, 3, 9; — latina, 9; — occitana, 14; — romana, 9, 18; — teudisca, 18.
 Littré (É), 17, 86 Bis, etc.
LJ, 350—354, 471,²; forme tantôt entrave, tantôt non, 148, Rem., 207.

LL, 348—349.

Lois phonétiques, 111.

Lorrain (le), 15, 158.

Loti (Pierre), 82,2.

Lotharingia, 6, Rem.

LR, 498,1.

Lyon (prononciation de), 241, 279,1, 289, Rem.

M français. Origines: [m] < *m*, 320, 321; < *mm*, 323,3; < *mn*, 323,4; < *n*, 327,2, 328.

M latin, 319—325; 318,1.

-*magnus*, 4, Rem.

Maladie (la) du sexa, 122.

Malherbe, 52—51, 68.

Marbot, 86,1, Rem. 1.

Marine (termes de), 13,1, 20,3, 43,4, 46,2, 65,3, 68, 76,3, 79, 394, Rem.

Marins (prononciation des), 434,2.

Marinisme, 56.

Marivaux, 68, Rem.

Marot (Clément), 25, 26, 29, 31, 360.

Maupassant (Guy de), 79, 82, Rem.

Maynard, 54.

Mazarinades, 68, Rem. 2.

Meïgret, 49, Rem., 90, 107, Rem., 241.

Ménage, 57, 59, Rem., 60, Rem., 63.

Mendelssohn (Moses), 71.

Merveilleux (les), 122.

Métaphonie, 153, 155.

Métathèse, 516—518.

Meyer (Paul), 15, Rem, 86 bis, 92.

Meyer-Lübke, 86 bis.

Mistral (Frédéric), 80, Rem.

— *miss*, 8.

ML, 472,4.

ML, 341,5, 497,1.

MM, 323,3.

MN, 323,4.

Mode (influence de la), 122.

Molière, 46, 56, 61, 68, Rem., 69, 119, 172, Rem, 211, 356.

Montaigne, 26, 28, 31, 34, 52,4, 53, 68.

Morf (Heinrich), 15, Rem.

Mots archaïques; 52,1, 83; — exotiques, 82,2; — nobles, 55, Rem.; — propres, 73; — sales, 55; — savants,

19, 31, 37—39, 82,1, 117, Rem., 2; — souvent répétés, 117, Rem., 1; — nouveaux, 69. Voir Néologismes.

Mots d'emprunt. Leur prononciation, 116; leur accentuation, 141, Rem.

Mots d'emprunt allemands, 20,5, 46,1, 67,2, 78,3, 116,4; — anglais, 20,7, 46,3, 66, 76—77, 116,1; — arabes, 20,1, 78,3, 116,2; — archaïques, 52,1, 83; — argotiques, 33, 81; — bretons, 20,8, 79; — dialectaux, 17, 32, 52,2, 68, 79, 111, Rem. 1; — espagnols, 45, 65, 78,2, 116,3; — franes, 7; — gaulois, 4; — grecs, 10,1, 20,2, 34; — italiens, 20,3, 43, 44, 67,1, 78,1, 116,5; — latins, 19, 34; — néerlandais, 20,3, 46,2, 67,3; — orientaux, 20,1, 67,3, 78,3, 116,2; — portugais, 67,4; — scandinaves, 13, 78,5; — slaves, 20,4, 67,5, 78,4; — suisses, 68.

MR, 497,2.

Mussafia (A.), 86 bis.

Musset (A. de), 85.

N français. Origines: [n] < *n*, 327, 328; < *nn*, 330,3; < *l*, 339, 340, 341,2; < *m*, 320,1. Intercalation, 289,4, 504 bis. Prosthèse, 491,3.

N latin, 326—332, 318,2.

N mouillé, 333—336.

Nasales. Consonnes —, 232, 317—336; voyelles —, 209—231. Influence des consonnes nasales sur les voyelles, 209—232.

Nasales parasites, 504 bis.

NCL, 412,2.

NCR, 412,3.

NCT, 412,4.

NDJ, 475,3.

Néerlandais, 6. Mots d'origine néerlandaise, 20,3, 46,2, 67,3. Mots français passés en néerlandais, 24,3.

Néologismes, 62, 63, 69, 75.

Nerval (Gérard de), 141, Rem.

Nervèze (Antoine de), 54, Rem.

Neustria, 6, Rem., 13.

NG, 335.

NGL, 431,2.

- NGR, 431,⁴, 498,³.
 Nicot (Jean), 60.
 NJ (nj), 334, 471,¹.
 NM, 330,².
 NN, 330,³.
 Nodier (Charles), 61.
 Noms de baptême, 121, 523,².
 Noms de lieux (les) et l'étymologie populaire, 100; — et la rime, 125,²; — et la prosodie, 283.
 Noms de lieux abrégés, 520,².
 Noms de lieux gaulois, 4, Rem.; — germaniques, 7,¹⁸; — scandinaves, 13,³.
 Noms de maladies, 533,¹.
 Noms de personnes germaniques, 7,¹²; — scandinaves, 13,².
 Noms de personnes. Allitération, 510,².
 Aphérèse, 520,¹. Apocope, 522,¹.
 Étymologie populaire, 533,².
 Langage enfantin, 121, 509, 520. Rime, 125,².
 Noms de rues, 531.
 Noms de saints, 120, 139,⁴, 491,⁵, 533,².
 Normandie, 13.
 Normands (prononciation des), 211,², 220, Rem., 468, Rem., 487.
 Norvège. Le français en —, 23.
 NR, 330,⁴, 498,².
 NS, 318,³, 330,⁵.
 O français fermé [o]. Origines: [o] < ō, 176; < au, 188,²; < a, 175. Élimination, 285,². Nasalisation, 225. Syncope, 295,⁵.
 O français ouvert [ɔ]. Origines: [ɔ] < ō, 176; < au, 188,¹.
 O latin fermé (ō, ŭ), tonique, 181—183; — protonique, 184—185; + [l], 243; + [ʎ], 207,⁵; + nasale, 223—225; + [p¹], 229,⁵, 230,⁴, 231,³; + palatale, 204.
 O latin ouvert [ɔ], tonique, 176—178; — protonique, 179—180; + [l], 242; + [ʎ], 207,⁴; + nasale, 223—225; + [p], 229,⁵, 230,⁴, 231,³; + palatale, 204.
 — o, suffixe, 522,¹.
 [o], [œ], 132, 177—178, 182—183.
 oa, écrit pour oi, 160.
 OCA, 415,¹.
 OCE, OCI, 416.
 OCU, 414.
 [œ]. Voir [o].
 [œ̃], 132, 226.
 oe, écrit pour oi, 158,¹.
 oe, écrit pour ne, 178,³.
 oe, germanique, 116,⁴.
 OGA, 434.
 -ogne, 229,⁵.
 OI [wa]. Origines: [wa] < ē, ĭ, 155—157; < ē, ĭ + pal., 196; < ě + pal., 198; < o + pal., 203; < ō, ŭ + pal., 204; < au + pal., 206; < oē, 160. Apophonie, 299,², 300,². Syncope, 295,⁶.
 -oialum, 4, Rem.
 -oigne, 229,⁵.
 -oil, 207,¹.
 OIN [wē]. Origines: [wē] < o + [p], 230,⁴, 231,³; < ein, 216.
 -oir > -oi, 364,⁶.
 -ois, 191.
 OL > ou, 242, 243.
 -ol, -ou, 347.
 ON [ō]. Origines: [ō] < o + n (m), 223—225. Évolution: [ō] et an [ā], 219, Rem., 223, 224.
 -on, 318,¹.
 ON latin, 223—225.
 Onomatopées, 484, 487, Rem.
 Ordonnance de Villers-Cotterets, 47.
 Oresme (Nicole), 34.
 Orient (Le français en), 23, 24, 50, 86,³.
 Oriental. Mots d'origine orientale, 20, 67,⁶, 78,⁶.
 Orléanisme, 28.
 Orthographe, 87—108; — analogique, 98; — archaïque, 96,¹, 125,⁵; — étymologique, 89, 96,², 97, 369,⁴; — euphémistique, 120, Rem. 1; — fautive, due à une étymologie populaire, 99, 100; — inverse, 351,²,³.
 Orthographe (l') et l'Académie française, 61, 92; — et les grammairiens,

- 90—92; — et les imprimeurs, 89;
— et les Précieuses, 55; — et les poètes, 125.
- Orthographe (l') influence la prononciation, 99, 119, 178,² Rem., 211,² Rem., 348, 368,¹, 370, 372,² Rem., 376,², 392, 406,¹.
- Orthographe (l') et la rime, 125.
- OU [u]. Origines: [u] < ō, ũ, 181—185, 233,¹; < ŏ, 179—180; < au, 188,²; < ol, 242—243. Ou remplace eu, 177, 301. Apophonie, 301. Syncope, 295,⁵.
- Oudin (Antoine), 54, 59, Rem., 60, Rem.
- Oxytons, 135, 146,².
- P français. Origines: [p] < p, 368, 372,²; < pp, 373; < b, 379,².
- P latin, 367—373.
- Palatales. Fricatives—, 467—478; explosives —, 397—436. Leur influence sur les voyelles, 190—208.
- Palsgrave, 49, Rem., 220, Rem.
- Paré (Ambroise), 48.
- Paroxytons, 135, 146,².
- Paris (Gaston), 6, Rem., 15, Rem., 22, Rem., 86 bis, 92, etc.
- Paris sans per, 23,⁶.
- Parler Malherbe, 54; — Vaugelas, 59.
- Pasquier (Estienne), 28, 31, Rem., 36, Rem., 48, 50, 529,⁴, Rem.
- Passion (la), 18.
- Passy (Paul), 114,¹.
- Pataquès, 289.
- Patois, 25, 31—32, 52,², 68, 79.
- Patois (les) dans la littérature, 25, Rem., 32, 68, Rem., 79.
- Patru, 59, Rem.
- Pays-Bas. Le français aux —, 24,².
- PD, 369,⁴.
- Peletier du Mans (J.), 31, 35, 49, Rem., 50, 91.
- Pellissier (G.), 73, 74.
- Périon, 34, Rem., 104,², Rem.
- Petits noms, 121, 522,¹.
- P11, 367, Rem., 96, Rem.
- Phonétique syntaxique, 112.
- Picards (prononciation des), 24,², 215, Rem. (in), 402,¹, Rem. (k), 404,², Rem. (ch), 454, Rem. (w), 495.
- Pillot, 49, Rem., 50.
- PJ [pj], 472,¹.
- PL, 369,¹.
- Pléiade (la), 35.
- Pluriel reformé sur le singulier, 314,¹, Rem., 346, 354, 450.
- PN initial, 368,¹.
- Portugais. Mots d'origine portugaise, 67, 4. Prononciation, 343, 494, Rem., 536.
- PP, 373.
- PR, 369,².
- Précieuses (les), 55—56, 356,².
- Préfixes: es-, 174; in-, 214; pour-, 185; pré-, 168; sous-, 463,².
- Préposition agglutinée, 489,⁵, 491,¹.
- PR J, 471,².
- Pronom agglutiné, 489,².
- Prononciation et orthographe. Voir *Orthographe*.
- Proparoxytons, 135, 146,¹, 251, 259.
- Prothèse, 489—491, 493.
- Proverbes, 347, 510.
- PS initial, 368,¹; — intérieur, 369,².
- PT initial, 368,¹; — intérieur, 369,⁴.
- QU (kw) latin, 399, Rem., 411, 452.
- Quantité des voyelles, 127 ss.
- Quinte-Curce (traduction de), 58, Rem.
- R anglais, 360.
- R français. Origines: R < r, 358—363; < l, 339, 340, 341,², 342, 345; < n, 327,², 329. Influence sur les voyelles, 184, 188,¹, 244—247, 257, 260, 375; — sur les consonnes, 393, 412, 431, 441, 446,¹. Intercalation, 289,², 504. Métathèse, 517—518, Redoublement, 365. Suppression, 361,², Rem., 362, 364, 513,².
- R latin, 357—365.
- Rabelais, 37, 46.
- Racan, 52,⁴, 54.
- Racine, 59, 335.

- Rambaud (Honorat), 91.
 Rambouillet (hôtel de), 55—56.
 Ramus, 47, Rem., 49, Rem., 52, 4, 61, 91, 103, Rem.
 Raynouard, 86 bis.
 RCL, 412, 2.
 RCR, 412, 3.
 Rebours (formes à), 115, 351, 2, 3, 504, 3.
 Recomposition, 139, 3, 151, Rem., 342, Rem.
 Redoublement de consonnes, 95, 4, 211, 1, Rem. (nasales), 316; — de syllabes, 509.
 Régnier (Mathurin), 45, 53.
 Régnier-Desmarais, 59, 61, Rem. 2.
 Régressions phonétiques, 115.
 Reichnau (Glossaire de), 12.
 Reîtres (Ics), 46.
 Révolution (la) et les patois, 68, 86, 1, Rem. 2; — et la prononciation, 70, 160; — et le vocabulaire, 63, Rem.
 RGL, RGN, RGT, 431, 1.
 RGR, 431, 3.
 Rhétoriciens (les grands), 34.
 Richelet, 59, 60, 92.
 Richelieu, 57.
 Richepin (J.), 79, 81.
 Rictus (Jehan), 81.
 Rime: sa correction, 315, 5; son influence, 125.
 Rime couronnée, 509, Rem.; — gasconne, 183, Rem.; — normande, 172.
 Rimes: -*age*: -*aige*, 199; -*agne*: -*aigue*, 229, 4, Rem.; -*ail*: -*eil*, 207, 3, Rem.; -*ar*: -*er*, 247; -*cil*: -*euil*, 207, 4, Rem.; -*er* [c]: *er* [ɛr], 172; -*ian*: -*ien*, 218. Comp. 362, Rem.
 Rivarol, 71.
 RJ [rj], 471, 3.
 RMN, 313, 3, 323.
 Roland (Chanson de), 18.
 Romancium, 2, Rem.
 Romania, 1, Rem.
 Romantisme, 83.
 Romanus, 1, Rem.
 Ronsard, 31, 35, 36, 42, 52, 53, 91.
 Roquefort, 86 bis.
 Rosny (J.-H.), 82, Rem.
 Rostand (Ed.), 79, Rem., 124, 273, 1, Rem.
 Rousseau (Jean-Jacques), 63.
 RR, 365.
 RS, 362.
 S [s] français. Origines: [s] < *s*, 458, 465; < *ss*, 466; < *c* prépalatal, 403, 416; < *cj*, 476; < *sj* appuyé, 473, 2; < *tj* appuyé, 474, 3, 4. Orthographe, 456, 1, 463. Prosthèse, 491, 4.
 S [z] français. Origines: [z] < *s* intervocalique, 459; < *s* devant une sonore, 462, 1; < *c* prépalatal intervocalique, 416; < *c* prépalatal appuyé, 403, 2; < *r*, 360; < *sj* libre, 473, 1; < *tj* libre, 474, 1. Intercalation, 289, 1. Orthographe, 456, 2, Rem., 476, 2.
 S latin, 457—465.
 S parasite, 503, 7.
s s'écrit pour *c* ou *ç*, 105, 403, 1, 476.
 Sagas islandaises, 24, 4.
 Saint Alexis (Vie de), 18.
 Sainte-Beuve, 52.
 Sainte Eulalie (Séquence de), 18.
 Saint-Évremond, 57.
 Saint Léger (Vie de), 18.
 Saint Louis, 356, Rem.
 Saintongeais (prononciation des), 219, Rem.
 Sand (George), 79.
 SC, 460, 7.
se écrit pour *s*, 97, 2, 458, 1, Rem.
 Scandinave (Mots d'origine), 13, 78, 5.
 SCR, 499.
 Scudéry, 56.
 Sebillot (Thomas), 34, 35.
 Serments de Strasbourg, 18.
 Sermo plebeius, 2.
 Sermo urbanus, 2.
 Sévigné (Mme de), 124.
 Sexa (maladie du), 122.
 Sigmatisme, 360.
 Singulier reformé sur le pluriel, 314, 1, Rem., 324, 331, 346, 354, 450.
 SJ [sj], 473.
 SL, 460, 1, 462, 2.

- Slave. Mots d'origine slave, 67,⁵, 78,⁴.
 SM, 460,², 461, 462,¹.
 -(i)sme, 320, Rem.
 SN, 460,³, 462,¹, 494,¹.
 Société des Nations, 86,⁴.
 sou(s)-, 463,².
 SP, 460,⁵, 461, 462,², 494,¹.
 SR, 460,⁴, 462,¹.
 SS, 466.
 ss s'écrit pour s, 307,³, 456,¹, 459, 476.
 ST, 460,⁶, 461, 462,².
 -ste, 382, Rem.
 STJ, 474,³.
 STRJ, 471,².
 STS, 385.
 Substitution de suffixes, 155,¹ 159, 197, 207, 208, 212.
 Suchier (H), 86 bis.
 Suffixes français: -ade, 170,; -age, 199; -agne, 229,⁴; -aie, 159; -ail, 207,³, Rem.; -aille, 207,³, Rem.; -ain, 212; -ais, 159; -al, 173,³; -ance, 215,²; -asme, 320,², Rem., 460,²; -aste, 460,⁶; -at, 170; -eigne, 229,⁴, Rem.; -el, 207,³, Rem., 207,⁴, Rem.; -el, 173,³; -er, 172; -euil, 207,⁴, Rem; -ier, 173,², 193,³; -il, 344, 345, 353; -ille, 348; -ure, 269.
 Suffixes latins (germaniques et celtiques): -acum, 4, Rem., 208, 417,²; -alis, 173,³; -anea, 229,⁴, Rem.; -arius, 193,³; -avus, 234; -ensis, 191; -eta, 159; -hart, 8; -iacus, 208; -ica, 401,², Rem.; -iculus, 207,¹; -icus, 400, Rem.; -ing, 8.
 Suisse. Le français en —, 86,². Mots d'origine suisse, 68.
 Svarabhakti, 494,².
 Syllabe élidée, 514; — fermée, 148; — ouverte, 149; — redoublée, 509.
 Sylvius; voir Dubois.
 Symbolistes, 83,².
 Syncope, 254—259, 290—295.
 Synérèse, 290.
 Synonymes (contamination de), 524—527.
 T français. Origines: [t] < t, 382, 387, 388; < d, 390,², 395,². Intercalation, 109, Rem. 1, 289,², 499. Prosthèse, 491,⁵.
 T latin, 381—388.
 Tabarin, 41, Rem.
 Tableau des consonnes, 307; — des voyelles, 133.
 Tabourot, 126,².
 Tahureau, 42.
 Tallemant des Réaux, 53, 55, 68, Rem. 1, 402,¹, Rem.
 Termes de tendresse, 121, 507.
 Thomas (Antoine), 86 bis, 162, Rem., 490, 529, Rem.
 TJ [tj], 474.
 TL, 341,³.
 TM, 383.
 TN, 383.
 Tobler (A.), 86 bis, etc.
 -torp, 13,³.
 Tory (Geofroy), 26, 37, 49, Rem., 105, Rem., 107, Rem.
 -tot, 13,³.
 Tours (concile de), 9.
 TR initial, 382,¹; — intérieur, 383.
 Trait d'union, 108.
 Tréma, 106.
 Trévoux (Dict. de), 60.
 TRJ, 471,².
 TS, 384.
 TT, 388.
 -tuil, 13,³.
 U anglais, 116,¹.
 U consonne, 61, 87,³.
 U espagnol, 116,³.
 U français [y]. Origines: [y] < ū, 186—187; < eu, 302; < e + u, 269; < i, 233,¹. Apophonie, 302. Élisision, 285,³. Nasalisation, 226—227.
 U italien, 116,⁵.
 U latin (ū), voir: O latin fermé.
 U latin [ū], 186—187; — final, 248; — contrefinal, 254. U + nasale, 226—227; + [ɲ], 230,⁵; + palatale, 205.
 UCA, 415,¹.
 UCE, UC1, 416.
 -uce, 474,¹.

- UE*, 178,^a.
ue, écrit pour *v*, 87,^a.
UEI, 202.
UGA, 434,¹.
UI [qi], 455. Origines: [qi] < ð + *pal.*, 201; < ū + *pal.*, 205; < uī, 274,².
 Évolution: uī > i, u, 455.
UIN [qē¹], 230,^s.
 -um dans les mots savants, 318,¹.
UN [œ], 226—227.
UO, 178,².
 -ure, pour -ēure, 269.
 -uste, 387, Rem.
 -ution, 474,¹.

V français. Origines: [v] < *v*, 445, 446,¹, 448; < *b*, 375,², 376,², 378; < *f*, 450; < *m*, 321; < *p*, 371. Intercalation, 279,². Influence, 233—234. Suppression, 513,^a. *V*, distingué de *u*, 61.
V latin, 445—450.
Vaugelas, 58, 62, 63, 68.
Vauquelin de la Fresnaye, 26, 31.
Velours, 289.
Verlaine (P.), 253, Rem. 2.
Verrier (P.), 157, Rem.
Verschleifung, 288.
Viennet, 75.
Vigny (A. de), 73.
Vikings (les), 13.
Villers-Cotterets (Ordonnance de), 47.
Villon (François), 25, Rem., 26, 33.
Vivonne (Catherine de), 55.
VJ [vj¹], 472,^a.
 Vocalisation de *l*, 343.
Voltaire, 63, 66, 71, 73, 125, 159.
 Voyelle + [l], 236—243; + [ʌ], 207; + [ɲ], 228—231; + *palatale*, 199—208; + [r], 244—247.
 Voyelles (Tableau des), 133.
 Voyelles accentuées, 150—189; — accessoires, 492—495; — atones, 248—261; — brèves, 128; — contre-finales, 254—257; — d'appui, 249, 251, 256; — élidées, 280—285; — en hiatus, 262—289; — entravées, 148; — épithétiques, 495; — finales, 248—253; — inaccentuées, 248—261; — intercalées, 494; — labialisées, 233—235; — libres, 149; — longues, 130; — nasales, 209—231; — parasites, 502; — pénultièmes, 258—259; — post-toniques, 144; — pro-toniques, 144; — syncopees, 290—295.
VR, 446,¹.
 Vulgarismes acceptés, 111, Rem. 3.

W français, 87,⁴, 451. Intercalation, 279,².
W germanique, 8, 454.
W latin, 452.
Wallon (le), 3, Rem., 15, 68, 79, 80, Rem.
Wallons (prononciation des), 213, Rem., 215, Rem., 279,¹, 315,^a, 454, Rem.
Wisigoths (les), 6.

X français [ks] dans les mots d'emprunt, 406; — se transpose en [sk], 518,^a; — remplace abusivement *s*, 406, 417,^a, 464; — lettre étymologique, 97.
X latin, 406.
X pour *us*, 87,^s.
Xanrof, 81.

Y, 152.
Y, son emploi en français, 87,^a.
 [y] français, 274,², 455.
Yeismo, 351,¹, Rem.

Z allemand, 404,^a.
Z français, 87,⁷, 456, Rem. Origines: *z* < *ts*, 384; < *ds*, 392; < *c*, 403,², 417,^a; < *cj*, 476; < *tj*, 474,⁴. *Z* écrit abusivement pour *s*, 417,^a, 464.
Z latin, 475,¹, Rem.
Zirliq stil, 56.
Zola (É.), 81.

INDEX DES MOTS.

(Les chiffres renvoient aux paragraphes et à leurs subdivisions.)

- a*, 173,₁
à, 173,₁
abajoue, 490
abandon, 489,₅
abatis, 95,₄, 267
abbaye, 257, 267, 279,₁
abbé, 174, 380
abbesse, 266
abée, 490
abeille, 32,₅, 111, Rem. 1, 371
abhorrer, 39,₂
abîme, 460,₂
able, 342, 513,₁
abrèger, 472,₃
abreuver, 517,₁
abroger, 434,₁
abs, 522,₂
absoudre, 242, 376,₃, 447
abstenir, 119
abstincr, 119
acajou, 67,₄
accabler, 270,₁
accon, 327,₁, Rem.
accort, 43,₈
accoster, 43,₈
achat, 169
achète, 169
acheter, 369,₄
achoisson, 473,₁
acier, 476,₁
acné, 119, Rem.
actuaire, 76,₁
adagio, 67,₁
Adèle, 522,₁
adenz, 12,₄₃
adeulé, 36
adjudant, 65,₂ et Rem.
adjuger, 119
adonc, 62
Adour, 386
adrcsse, 77, Rem.
advenir, 119, 392
adversaire, 119
aéro, 522,₃
aesmer, 310, Rem.
affaire, 316,₂
affété, 200
affidé, 44,₃
afflire, 195
affubler, 151, 233,₁, 376,₁
affûtiau, 239, Rem.
afié, 44,₂
aga, 363
âge, 265
Agen, 4, Rem.
agneau, 10,₃, 93, 335, 346, 347
agrément, 271,₂
aguet, 7,₁, 200
aherdre, 36
ai, 472,₂
aiche, 200, Rem.
aider, 199,₂, 382,₂, 475,₄
aie, 472,₂
aient, 253, Rem. 3, 273,₃
aies, 273,₃
aïeul, 10,₃, 137,₁, 345, 346, 446,₂, 472,₃
aïgicr, 442,₁
aigle, 409
aigliau, 239, Rem.
aigre, 408
aigrefin, 530
aigu, 414
aigue, 199, 411,₂
aiguillade, 32,₄
aiguille, 409, 411,₂, 414
aiguill(i)er, 193,₁
aiguiser, 205, 455,₁, 474,₁
ail, 207,₃, 353, 354
aile, 39, Rem., 170, 200, Rem.
ailleurs, 181, 352
aimable, 175, 298,₂
aimant, 275
aimer, 170, 175, 298,₂
Aimerillot, 351,₂
ainçois, 52,₁, 62
aine, 217,₂, 335
ainesse, 266
ains, 52,₁, 62
airain, 325
aire, 471,₃
ais, 199,₁, 406,₁
aisne, 251,₃, 410,₂
Aisue, 258, 406, 463,₁
aisselle, 406,₁
aïne (de *aider*), 475,₄

aive, 453,₁
ajonc, 526
alarme, 489,₅
albâtre, 257
alcade, 489,₁, Rem.2
alchimie, 20,₁, 489,₁,
 Rem.2
alcool, 270,₃
alcôve, 20,₁, 65,₅
alcube, 20,₁
alêne, 7,₄
alénois, 188,₁ 362
alerte, 43,₁, 489,₅
alezan, 65,₅
alèze, 290, 456, Rem.
alfage, 20,₁
alfange, 65,₂, 116,₃
algalife, 20,₁
alganon, 362
algarade, 65,₂
algèbre, 489,₁, Rem. 2
alguazil, 45
allaiter, 407
allègre, 340, 408
aller, 12,₁₁₂₂
alluef, 595, Rem.
allumer, 186
almaqour, 20,₁
almanach, 489,₁, Rem.2
alme, 52,₃
alors, 489,₆
aloue, 4,₃, 188,₃
alouette 4,₃
alpa, 522,₂
alqueton, 20,₁
altesse, 43,₃, 44,₁
altier, 43,₃
alumelle, 233,₂
amiable, 175, 298,₂
amande, 341,₂, 426
amant, 118,₁, 175
amateur, 39,₂
ambass, 522,₂
ambassade, 11, 43,₃
ambassadeur, 43,₃, 522,₂
Amboise, 233,₈

ambre, 20,₁
âme, 330,₂
amé, 175
amelette, 175
amer, 111, Rem., 170,
 171,₁
amers, 245
amertume, 323,₄
ami, 175, 195, 417,₄
amidon, 340
Amiens, 4, Rem., 322,
 375
amiral, 20,₁, 530
amilié, 193,₃, 195
amman, 67,₂
ammeistre, 67,₂
amodier, 392
amomon, 318,₁
amont, 489,₅
amoree, 458,₂, Rem.
amour, 17, 175, 182
amouracher, 43,₈
amphi, 522,₂
amphibologie, 514
amulaine, 490,₁
amusable, 69
an, 219
anarchie, 34
ancêtre, 460,₄, 499
anchois, 65,₄, 116,₃
ancien, 193,₃, 221, 270,₂
ancree, 412,₃
andegrave, 339, Rem.,
 494,₂
andouille, 207,₅, 215,₂
andouiller, 382,₂
Andrieu, 165
âne, 258, 460,₃
âne salé, 530
Anfry, 13,₂
ange, 341,₂
Angers, 4, Rem.
angoisse, 204, 366,₁,
 422,₂, 474,₃
Angoulême, 504 bis
anguille, 348

anille, 207,₁, 267
Anjou, 234, 423,₂
Anquetil, 13,₂
ansdous, 377
anspeet, 98
anspessade, 43,₁, 339,
 Rem.
antan, 83, 219
Antéchrist, 489,₁
antienne, 165, 440
anvel, 262, 445,₂
aoriste, 270,₁
août, 110, 270,₃, 433,
 460,₈
apôtre, 341,₃
appareux, 207,₃, Rem.
appel, 347
appert (il), 298,₁
apprenti, 450,₁
approcher, 472,₁
appui-main, 271,₂
appuyer, 203, 475,₄
aquarelle, 78,₁
araigne, 229,₄, Rem.
araire, 32,₄
arbalétrier, 504,₃
arbose, 32,₆
arbre, 169, 377, 513,₂
arbrisseau, 12,₃₃₃
arc, 418, 419,₁
arc-boutant, 419,₁
arcanne, 20,₁, 342
areat, 522,₂
archaïsme, 69
arehevêque, 119
arçon, 476,₁
Ardennes, 4, Rem.
ardillon, 481, Rem.1
ardre, 52,₁
arène, 55, Rem.
argent, 423,₂
Argenteuil, 4, Rem.
argot, 81, et Rem.
Argouge, 472,₂
argousin, 43,₃, 342
Ariane, 391

- aristo*, 522,₂
aristocratie, 34
Aristote, 341,₂
arlequin, 43,₃, 481,
 Rem., 1
armaille, 330,₂
Armand, 7,₁₂
arme (anima), 330,₃
arnuet, 45, 342
armoire, 233,₃
armoise, 385
Arnoul, 7,₁₂
aromate, 253, Rem.1
aroude, 245
arpège, 67,₁
arpent, 4,₄
arquebuse, 43,₁
arramir, 6, 7,₃
arrement, 383
arrêter, 295,₃
arroger, 434,₁
arsenal, 20,₃
artichaut, 43,₃
artiflot, 527
artiller, 531
artinaire, 475,₄ Rem.,
 514
artisan, 43,₂
Asnières, 463
aspeel, 407
asperge, 32,₆, 244, 246
aspie, 508
assassin, 42, 43,₇, Rem.
assez, 384, 392
assoce, 522,₂
assoupir, 39,₁
assouvir, 39,₁
assoyant, -ons, -ais, 265
astie, 502,₁
Astaillac, 489,₅
asthme, 385
atelier, 463,₃
atout, 489,₅
attaquer, 43,₁
atteindre, 222,₂
au, 293,₁
aubade, 32,₂
aube, 240, 342
auberge, 7,₁, 32,₁ et Rem.
aubergine, 68
aubiu, 46,₃
au déçu de, 99
aufage, 20,₁
auge, 472,₃
Augier, 7,₁₂
auguste, 188,₄
-auld, -ault, 97
Aulnay, 100
aumaille, 330,₂
aumône, 238, 460,₃
aune, 240
aunoi, 387,₁
aurai, 376,₂
Auroir, 257
aurone, 376,₂, 383
autel, 240, 363, 508
Auteuil, 353
autodafé, 67,₄
Automobile-Club, 76,₃
autour, 182
autre, 240, 342
autruche, 188,₂, 446,₂, 463
Autun, 4, Rem., 226,
 269, 463,₃
Auvergne, 362
aux, 293,₁
Auxerre, 4, Rem.
Auzouville, 13,₃
avais, 378, 513,₃
aval, 347, 489,₅
avalanche, 68
avaut, 310, Rem., 378
avan, 347
avec, 417,₁
avelanède, 490
Avenche, 400, Rem.
avenir, 119, 392
avent, 392
aversaire, 119
avette, 32,₃
avengle, 409
Avignon, 256,₃
aviso, 65,₃
avives, 502,₁
avocat, 392
avocat (arbre), 530, Rem.
avoine, 55, 216
avoir, 175, 363, 479
avoué, 392, 415,₁, 445,₂
avouer, 182
av'ous, 295,₂
avoutre, 279,₂
avril, 175, 369,₂
azur, 339, Rem.
B, 523,₁
baba (nom), 78,₄
baba (adj.), 509
ba-battre, 509
babeurre, 387,₂, 463,₃
babiche, -on, 362
bâbord, 46,₂, 99
baby, 76,₁₁
bae, 6
bae, 522,₂
baehellette, 531
baehelier, 174, 257
bachoue, 4,₇
bâeler, 32,₁
baeon, 7,₅
badand, 32,₃
badiagueusard, 527
baer, 298,₁
bagasse, 32,₃
bagatelle, 43,₈
bague, 67,₁
bagou, 81
bague, 32,₂
baguette, 43,₃
baie, 415,₂
baiguer, 118,₁, 229,₄, 334
bail, 354
baillarge, 529, Rem.
bâtiller, 270,₁
bailli, 450,₂
bain, 230,₃, 240, 336,₁,
 342
baiser, 199, 473,₁

- baisser*, 473,₂
baladin, 32,₃, 42
balanee, 162, 506,₁
balbutiement, 271,₂
baleon, 43,₂
baldaquin, 43,₂
ballade, 17
ballast, 66,₅
balourd, 43,₇
balt, 7,₁₁
balustre, 43,₂
balzan, 44,₂
bambou, 67,₈
ban, 6, 7,₃
banane, 67,₆
bane, 7,₄
bandit, 43,₇, 67,₁, Rem.
banne, 4,₆
bannière, 7,₂
bannir, 7,₃
Banon, 520,₂
banque, 43,₄
banqueroute, 43,₄
banquet, 43,₃
banquette, 32,₁
baptême, 369,₄, 460,₂
Baptiste, 369,₄
bar, 76,₄
baratron, 20,₂
barbaeane, 20,₁
barearolle, 67,₁
bard, 265
barge, 247
Bargemont, 445,₁
baril, 344
Barimathie (Joseph de),
 491,₁
barlin, 247
barlong, 245
Baroehe, 459, Rem.
baroque, 65,₅
barrique, 32,₁
bas, 464
baseule, 531
basin, 521
basoehe, 237, 401,₂, Rem.
- bas-off*, 522,₂
basquine, 65,₁
bassin, 403,₂
bastide, 32,₁
Bastien, 520,₁
bastillé, 531
bastion, 43,₁
bastringue, 68
bataille, 452,₂
bataillon, 43,₁
bateleur, 463,₃
battre, 509
battude, 68
bau, 418
baueent, 44,₂
Baudas, 426
baudet, 7,₁₁
Baudry, 7,₁₂
bauger, 36
baume, 463
baustre, 521
bavardiner, 69, 124
bavoler, 463
bayadère, 67,₄
bayer, 175, 279,₁
Bayeux, 4, Rem.
Bayne, 520,₂
bazar, 67,₆
Bazoehe, 456, Rem.
bazof, 522,₂
beau (bel), 12,₂₅, 238,
 347. Voir *bel*
beaueuit, 530
beaupré, 530
Beauvais, 4, Rem.
Beauvoisis, 191, 233,₅
bébé, 76,₁₁, 116,₁
bébouche, 120
bee, 4,₃, 418
bee-d'âne, 99, 104,₃, 382,₂,
 419,₁
bécharu, 68
bedeau, 7,₃
bedondaine, 526
béer, 175
beffroi, 7,₄, 362
- béqueule*, 120, 271,₂
béjaune, 419,₁
bel, 345, 346, 347. Voir
beau
bélandre, 67,₃
Belfort, 343, Rem.
bélier, 20,₆
bélître, 46,₁, 104,₃
belle-dame, 533,₃
belvédère, 43,₂
bénarde, 362
bénéf, 522,₂
benêt, 159, Rem.
bénigne, 335
bénir, 267
bèque-bois, 68
Béranger, 7,₁₂
bereail, 68, 401,₂
berfrei, 7,₄
berge, 247
berger, 255, 401,₂, 447
berle, 4,₂
berlin, 247
Bernard, 7,₁₂, 8
Berthelot, 512,₁
Bertram, 7,₁₂
Bertrand, 7,₁₂
besae, 162
Besançon, 445,₁
besant, 20,₂
besieles, 360
besoehe, 4,₄
besogneux, 229,₅
bête, 474,₃
bétoine, 4,₂
béton, 318,₁
beugler, 409
beurre, 186, 383
Beuzeville, 13,₃
bézoard, 67,₄
bey, 67,₆
bibelot, 504 bis
biehof, 78,₃
bieoque, 43,₁
bieyele, 76,₃
bieyelette, 76,₁₂

- bief*, 395, Rem.
bien, 218, 332
bienfaisance, 69
bienheureux, 52.₁
bienheureux, 276
bière, 46.₁
bifteck, 76.₄, 116.₁, 313.₃
bigle, 66.₄
bigne, 455
bijou, 79
bilan, 43.₄
bill, 66.₁
binbelot, 504, bis
biuiou, 79
birambrot, 67.₃
bire, 455
bisse, 474.₃
bitte, 13.₁
bitter, 78.₃, 141, Rem.
bivouac, 67.₂
bizarre, 45
Bizet, 520.₁
blackboulter, 76.₇, 525.₅
blague, 78.₃
blâmer, 10.₁, 375.₁, 441
blanc, 7.₁₁
blanc-raisin, 530
blandice, 62
blasonner, 36
bled, 78.₆
blef, 395, Rem.
blêue, 7.₁₁
blessier, 7.₁
bleu, 7.₁₁, 302
bleuâtre, 302
blockhaus, 78.₃
blocus, 46.₂, 78.₃
bloi, 7.₁₁
blond, 7.₁₁
bluet, 302
bluette, 291
bluter, 291, 517.₃
bobob, 509
bocage, 463.₃
bocal, 43.₂
bocambre, 67.₂
boche, 81
bock, 78.₃
bœuf, 177, 314.₁, Rem.,
 449, 450.₂
boghei, 76.₁
Boilève, 199.₁
boirai, 118
boire, 376.₂
bois, 451
bois de damier, 530
boisse, 4.₄
boisseau, 4.₄
boisson, 474.₄
boîte, 152, Rem., 368.₁
bol, 76.₄
bolchevik, 78.₄
bonbance, 504 bis, 506.₁
bombardon, 78.₁
bombasin, 521
bomerie, 67.₃
bon, 224, 332
bonace, 20.₃
bonbon, 509
bondir, 382.₂
bonheur, 276
boniment, 81
bonté, 223
bookmaker, 76.₃
bor, 345
bosseman, 46.₂
bouc, 4.₃
bouclier, 173.₂
bouffe, 67.₁
bouffon, 42, 43.₃, 116.₅
bouge, 4.₇
bouger, 36
bougette, 4.₇, 77
bougie, 20.₁
bougran, 291
bouige, 4.₁
bouillabaisse, 79
bouillir, 348
boukinkan, 66.₂
boul, 4.₂, 268
boulangé, 522.₂
bouleau, 4.₂, 268
bouledogue, 76.₃, 494.₂
boulevard, 46.₁, 245, 494.₂
boul' Ger, 522.₂
bouleverser, 292
boulingrin, 66.₄
boul' Mann, 520.₄
boul' Mich', 522.₂
Boulogne, 328, 334
bouquetin, 17
bouquin, 46.₂
bourbe, 4.₁
bourg, 436.₂
Bourges, 268
bourgmestre, 46.₁
Bourgogne, 475.₃
Bourguébus, 13.₃
bourle, 43.₃, 116.₅
bourlet, 292
bourrasque, 43.₄
bourrique, 32.₅
bourriquet, 32.₅
bourse, 152, Rem.
bous, 353
boussole, 43.₄
bouticlard, 503.₆
boutique, 155. Rem., 261,
 368.₁₁, 503.₆
boutoi(r), 364
boulon, 4.₆
boutriot, 239, Rem.
bouts-rimés, 69
bouvard, 279.₂
bouvreuil, 291, 299.₁
box, 76.₂
boxer, 66.₄
brachet, 7.₉
Bracquetuit, 13.₃
brai, 4.₁
braie, 415.₂
braire, 503.₁
brais, 4.₅
braise, 170, 200, Rem.,
 298.₁
Brame, 520.₁
brancard, 32.₁, 345
Braucas, 517.₁

- brand*, 7,₂
brandade, 68
brandevin, 67,₃, 454
brandi, 450,₁
brandir, 7,₂
bransqueter, 46,₂
brant, 13
brant, 7,₂
braque, 7, 7,₉
bras, 169, 476,₂
brasero, 78,₂, 102,₂
brasse, 476,₁
brasser, 4,₅
bravache, 43,₈
bravade, 43,₈
brave, 43,₈
bravo, 78,₁
bravoure, 116,₅
break, 76,₁
brebis, 417,₃, 445,₁, 518,₁
bref, 165
brehaing, 36
brelan, 8
brémart, 20,₅
brème, 7,₉
Brest, 495
bretauder, 518,₁
breuil, 4,₁
breuilles, 361,₁, Rem.
brevuage, 517,₁
brick, 66,₅
bridge, 76,₃
brief, 39,₂
Briel, 520,₁
brigade, 43,₁
brigand, 43,₁
brig-four, 522,₂
brigue, 20,₃
briller, 260
brimborion, 504 bis
brinde, 46,₁
brindesloc, 46,₂
brio, 78,₁
brique, 495
briser, 4,₇
briska, 78,₄
broche, 4,₇
brochette, 32,₁
brodequin, 46,₂
broigne, 7,₂, 12,₄₇₃
bronze, 43,₂
broquette, 32,₁
brouette, 291
brouillamini, 530
brouter, 463,₃
brugnon, 32,₆ 368,₁
brui, 4,₂
bruire, 503,₁
brûle-gueule, 74
brume, 186
brun, 7,₁₁
brusque, 43,₈
brusquer, 504,₁
brugère, 4,₂
budget, 4,₇, 66, 77, 424
buer, 117, Rem.
buffle, 376,₁
buire, 455,₁
buis, 205, 368,₁, 406,₁
buisson, 455
bulletin, 43,₈
bulteau, 291
burat, 43,₅
burette, 455,₂
burle, 116,₅
Burnouf, 13,₂
bus, 520,₄
buste, 43,₂, 116,₅
buvande, 215,₂
buvant, -ons, 233,₂
ca (casa), 252
ça, 107, 341,₁
çà, 173,₁, 417,₁
cab, 76,₁, 401,₁
caban, 65,₁
cabane, 32,₁, 77, 371, 401,₁
cabillaud, 46,₂
cabine, 66,₅, 77
cabinet, 43,₂
cabirotrade, 45
câble, 32,₇, 104,₂, 369,₁
cabot, 522,₂
cabouille, 78,₂, 351,₂
caboulot, 81
cabrer, 68
cabriole, 43,₈
cabus, 371
cacao, 65,₄
cadavre, 55
cadeau, 32,₂, et Rem., 382,₂, 401,₁
cadenas, 32,₁, 386
cadence, 43,₂, 44,₁, 401,₁
cadène, 44,₁, 401,₁
cadet, 32,₂, et Rem., 401,₁
cadre, 43,₂
Caen, 4, Rem., 270,₁
cafard, 81
café, 67,₆
cage, 402,₁, 446,₂, 472,₃
cagna, 78,₆
cagot, 32,₃
cagoule, 32, Rem., 414
cahier, 279,₃, 327,₂, Rem., 479, Rem.
Cahors, 4, Rem., 270,₁, 279,₃, Rem., 394, 479, Rem.
cahot, 270,₁
cahoter, 279,₃, Rem., 479, Rem.
çai, 417,₂
caille, 12,₂₀₀, 409
cailler, 352, 400,₁
caïman, 65,₄
caimand, 275
caisse, 32,₁ et Rem., 169, Rem., 401,₁
caisson, 43,₁
calandre, 17, 401
calebasse, 65,₄
calèche, 67,₅
caleçon, 43,₅, 494,₂
calendrier, 504,₃
caler, 68
calfeutrer, 529
calife, 20,₁
cal(i)fourchon, 295,₁

- Calleville*, 13,₃
calmar, 291
calme, 43,_s
caluniet, 68
Calvados, 119, Rem.
camail, 17
camarade, 45, 65, Rem.
401,₁
Cambrai, 14, Rem., 257,
417,₂ 497,₂
Cambrais, 191
cambricole, 81
cambruse, 67,₃
camée, 67,₁
caméléopard, 529,₂
camérier, 43,₃
camerlingue, 43,₃
Camille, 348
camisole, 43,₅
camouflage, 81
camp, 17, 401,₁
camus, 17
canaille, 43,₇, 44,₂, 401,₁
canapsa, 46,₁, 494,₁
canasse, 65,₅
canastre, 65,₅
cancan, 452,₁
cancrelat, 530
canevas, 32,₁
cancvettie, 78,₁
cangrène, 530
canif, 6, 7,₄ 312,₄ 494,₁
cannibale, 65,₄
canon, 43,₁
canot, 65,₃
Canouville, 13,₃
cantine, 43,₁
caoutchouc, 503,₂
cap, 17, 401,₁
eaparaçon, 45
capécr, 68
capelan, 32,₃ et Rem.
capilotade, 45, 459
capiscot, 68
capitaine, 44,₂, 295,₁, 371,
401,₁
capital, 401,₁
capitan, 65,₂ et Rem.
eaporat, 43,₁
caprice, 43,₈
captif, 39,₁, 401,₁
caquer, 46,₂
car, 112, 173,₁ 399.
Rem., 452,₁
caramel, 65,₅
caravane, 20,₁, 494,₂
carbonnade, 44,₁, 401,₁
carcan, 7,₃, 245
carène, 399, Rem.
carène, 150
caresse, 43,₈
cargaison, 68
carguer, 68, 401,_{1.2}
carillon, 256,₃, 334
carlovingien, 118,₃
carnaval, 43,₈, 506,₂
earnet, 271,₂
carogne, 17
earonade, 66,₅
caroussier, 46,₁
earquois, 20,₂, 507,₁
carré, 391, 399, Rem.
carrefour, 256, 292
carrière, 43,₈, 44,₂
carriole, 43,₈
carrosse, 43,₂
carrousel, 43,₃
cartouche, 43,₁
casaque, 67,₅
casemate, 43,₁, 257, 533
caserne, 32,₁
casque, 45
casse, 169, Rem.
casser, 466,₂
easserole, 499
cassollette, 65,₅
cassonade, 118,₄
cassoulet, 79
castagnette, 65,₁
caste, 67,₄
castel, 401,₁
castine, 46,₁
catacombe, 20,₃
catharre, 247
catholique, 124
Catin, 74, 121, 522,₁
cauchemar, 402,₁
cavalcade, 43,₃, 44,₁.
400,₁
cavalerie, 43,₁, 400,₁
cavalier, 44,₁
cave, 130,₂
caviar, 43,₆, 345
ce, 281,₁ et Rem. 2, 417,₁
céans, 215,₂
cédille, 65,₅
ceindre, 498,₃
ceinture, 403,₁
cela, 341,₁
cèle, 191
céleri, 43,₆, 458,₁, Rem.
écléste, 460,₇, 504,₃
celle, 261,₃, 529,₄
celluloïd, 76,₈
celui, 261,₃, 341,₁
cendre, 214, 403,₁, 498,₂
cent, 403,₁
ccogne, 414
ccp, 153, 372, 373
cercle, 412,₂
eercueil, 246, 400,₂, 433
cerf, 163, 403,₁, 449
cerise, 197, 199,₁, 473,₄
cerveau, 167, 375, 403,₁
cervoise, 4,₅, 196,₁, 473,₁,
445,₂
cet, cette, 261,₃, 463
cœue, 414
ceux, 237, 261,₃
Chablis, 253, Rem. 3
chaconne, 65,₁
ehacun, 161, 463,₃
chafouin, 387,₂
chai, 68
chaîne, 44,₁, 266, 401,₁
chair, 246, 327, Rem.
chairc, 138, 360, 391
chaise, 360

chaitif, 5. Voir *chétif*
chaland, 20.₂
chalengier, 256.₂
chalet, 68
chaleur, 194
châlit, 271.₂
chaloir, 191
chalonge, 256.₂, 472.₄
Châlons, 271.₂
chalonpe, 494.₁
chalumeau, 233.₂
chamade, 43.₁, 116.₅
Chamaillards (rue des),
 531
chambellau, 8, 215.₂
 368
Chambord, 100
chambouler, 527
Chambourg, 100
chambre, 219, 258, 497.₂
chambrière, 494.₃
chamean, 155
champ, 12.₈₄, 17, 219,
 370, 401.₁
champ (de), 99
Champaigne, 229.₄, Rem.
champignon, 256.₃
Champigny, 208
champlenre, 291
chance, 44.₁, 265
chancre, 401.₁, 412.₃
chandail, 520.₄
chand de vin, 520.₄
chandelle, 155, 340
chaufrein, 222.₂
changer, 219, 401.₁, 472.₂
chanson, 474.₄
chantai, 199.₁
chanter, 219, 401.₁
Chantereine, 100
chanvre, 258, 504.₃
chaos, 279.₃
chaouch, 78.₆
chape, 373, 401.₁
chapeau, 238, 346
chapelain, 32, Rem.

chapiteau, 32, Rem.
chapitre, 341.₃, 401.₁
chaplis, 267
chapon, 373
char, 169, 363
charade, 68
charbon, 174, 401.₁
charbonnée, 44.₁
charcentier, 246, 455.₂
Chardin, 520.₁
charger, 192, 401._{1,2}
charité, 401.₁
charlatan, 42, 43.₇, 116.₅
Charlemagne, 336
Charles, 7.₁₂, 251._{1,3}, 402.₁
charme (carmen), 313.₃,
 323
charme (carpinum),
 114, 235, 313.₂, Rem.
 1, 370.
charogne, 191, 401.₁
charretier, 292
charrier, 17
charrière, 44.₂
charroyer, 17
charrue, 415.₁
charton, 292
chartre (carcer), 251.₄,
 412.₃
chartre (cartula), 341.₃
Chartres, 4, Rem., 331,
 517.₂
Chartreuse, 504.₂
chasse, 474.₄
châsse, 32, Rem., 169,
 Rem., 369.₃, 401.₁
chasser, 174
chataigne, 44.₂
châtaigne, 229.₄, Rem.
château, 460.₆
chateaubrianesque, 315.₆
 Rem.
Châteaudun, 1, Rem.
Château-Landon, 327.₁
Châteaunoux, 100, 270.₁
chatouille, 531

chand, 395.₂
chaudron, 291
chaudelait, 99
chaume, 251.₂, 258, 401.₁
chanssée, 529, Rem.
chauve, 248
chavirer, 68
chef, 192, 193, 372,
 401.₁, 450.₅
chef-d'œuvre, 450.₁
chégros, 450.₁
chelem, 76.₃, 494.₁
chelitte, 494.₁
chemin, 4.₁
chemise, 194
chenal, 191, 401.₁
chenapan, 46.₁, 494.₁
chenil, 299.₁, 344
chenille, 409
chenu, 194
cheptel, 97, 174, 369.₄,
 401.₁
chéquard, 76.₁₂
chèque, 76.₂, 495
cher, 192, 363, 401.₁
chercher, 161, 403.₁,
 507.₁
chétif, 5, 39.₁, 174, 369.₄,
 401.₁
cheval, 11, 169, 194,
 345, 346, 347, 348,
 401.₁
chevalier, 44.₁
chevauchée, 44.₁
chevaucher, 11
chevet, 191
chevetaigne, 401.₁
chevêtre, 153, 194
cheveu, 191, 237, 342,
 346, 371, 401.₁
cheville, 341.₁
cheviot, 76.₅
cheviote, 76.₅
chèvre, 369.₂
chèvrefeuil(le), 125
chevreuil, 137.₁, 194

- chez*, 233,₃, 252, 464
chiche, 408
chicorée, 43,₆, 44,₃, 403,₁
chicnaille, 44,₂
chiffre, 20,₁, 44,₃, 403,₁
chiourme, 43,₄
chipolata, 44,₃
chirurgien, 39,₂, 119, 403,₁
chloral, 528,₁
chloroforme, 528,₁
chœur, 400
choir, 394
choisir, 7,₁₁, 206, 473,₁
choix, 98
Chonchon, 121
chose, 188,₂, 189, 401,₁₁, 402,₁, 459
chou, 188,₃, 189, 346, 401,₁
choucroute, 67,₂, 530
chou-fleur, 43,₆
chouffique, 78,₃
choumaque, 78,₁
chrétien, 193,₃, 270,₂
Christoph(1)e, 361,₂
Chypre, 403,₁
ci, 261,₃
cible, 67,₂
ciboule, 32,₆, 111, Rem. 1, 371
cidre, 460,₄, 463, 498,₄, 517,₂
ciel, 165, 342, 345, 346, 403,₁
cierge, 471,₁
cieu, 248
cifre, 20,₁, 44,₃
cigale, 32,₅, 415,₂
cigare, 65,₄
cigogne, 414
ciguë, 414
cil, 353, 404,₁
ciné, 522,₂
cingler, 13,₁, 504 bis
cinq, 212, 399, Rem., 419,₁, 513,₃
Cinq-Mars, 100
cinquante, 212, 399, Rem., 513,₃
ciutrer, 231,₁
circ, 191, 403,₁
ciroène, 158,₁, Rem.
ciron, 455
citadelle, 43,₁
cité, 151, 403,₁₁, 446,₂
citoyen, 352, Rem.
citrouille, 20,₃
cive, 191, 403,₁
civilisation, 69
claire, 4,₇, 159
clair, 111, Rem., 170, 200, Rem., 399
clairer, 298,₁
clairière, 298,₁
clamer, 298,₂
clarière, 298,₁
clarté, 174
clatir, 421
Claude, 399
clef, 170, 172, 399, 450,₁
clenche, 7,₄
Cléopâtre, 104,₂
clerc, 418
clergé, 401,₂
Clichy, 472,₁
Clo(clo), 509, 522,₁
cloison, 206
clore, 391
clou, 234
Cloud, 482
cloutier, 271,₂
Clovis, 482
club, 66, 116,₁
clystère, 341,₁
ço, 281, Rem., 285,₂, 417,₁. Voir *ce*.
coche, 46,₁
cochenille, 65,₄
côcher, 241, 402,₁, 512,₁
cochoi(r), 364
cocufter, 69
cœur, 177, 363, 400
coffre, 327,₂
cognéc, 334
coi, 118,₂, 315, Rem.
coin, 230,₄, 336,₁
coing, 230,₄, 270,₃, 336,₁
coint, 36
coïon, 43,₇, 351,₂
coïte (quieta), 118,₂, 315, Rem.
coïte (couette), 158,₁ Rem., 412,₄
col, 176
Colas, 520,₁
Colin, 520,₁
collauder, 36
colloïde, 76,₁₀
colombe, 180
colombe (columna), 323,₄
colonel, 43,₁, 340, 522,₂
colonne, 180
comble, -cr, 497,₁
comblcr, 400
comité, 66,₁
comme, 390, 399, Rem. 452,₁
communément, 344
communiquer, 401,₂
comparaître, 526
compersonnier, 531
Compiègne, 164
compost, 76,₆, 77
composteur, 67,₁, 460,₆
compte, 370
comte, 223
concetti, 67,₁, Rem.
conciergc, 458,₂, Rem., 472,₃
concombre, 497,₂, 506,₁
concubine, 74
Conflans, 452,₂
congé, 472,₄
congéable, 265, Rem.

- congréer*, 526
connaît, 204
connaître, 159, 335, 429, 499
connétable, 77, 321
conquérir, 299,₁
conseil, 207,₁, 330,₅, 353, 354
consort (prince), 66,₁
contemner, 36
content, 223
conter, 322, 370
contraindre, 217,₂
contrarier, 512,₁
contre, 223
contredanse, 66,₄, 530
contrôle, 514
convient, 139,₃
copain, 223, 230,₃, 322
copter, 291
coq, 67,₃, 419,₁
coquille, 329
cor, 176, 327, Rem., 400
corbeau, 445,₂
corbeille, 10,₃, 179, 375,₂, 409
corblen, 120
corde, 176
cordonnier, 531
cormoran, 506,₂
corne, 176
corneille, 179
corniche, 43,₂, 116,₅
coron, 79
corporation, 66,₁
corridor, 43,₂, 359
corroyer, 330,₄
cortège, 43,₃
cosaque, 67,₅
costume, 43,₂
côte, 460,₆
coteau, 463,₃
cognac, 32,₈
coton, 20,₁
cotre, 116,₁, 141, Rem.
cotret, 291, 463,₃
- cou*, 347
couble, 369,₁
coude, 251,₅, 376,₃, 382,₂, 400
coudre (consuere), 98, 182, 433, 460,₄, 498,₄
coudre (corylum), 498,₁, 517,₂
coudrent, 498,₄
couds, 98, 182
couenne, 211,₂, Rem.
couette, 158,₁, Rem., 412,₄
coule, 32, Rem., 270,₃, 414
couler, 182
couleur, 180
couleuvre, 138, 376,₂
coulis, 267
coulon, 379,₂
coup, 12,₃₇₃, 242, 342, 367, Rem., 372,₂
coupable, 243
coupe, 373
couper court à, 99
couple, 369,₁
coupole, 116,₅
cour, 181
courber, 445,₂
courcer, 256,₂
courir, -ant, -ais, 365
couronne, 180
courre, 181
courroie, 477,₁
courroucer, 256,₂
cours, 464
courte-pointe, 111, Rem.1, 412,₁, 504,₅, 531
courtier, 291
courtisan, 43,₃
courtiser, 43,₃, 44,₂
courtois, 184
courtoyer, 44,₂
cousin, 519,₁
cousin (insecte), 403,₂
coussin, 203
- couste, coustil*, 412,₁
couteau, 10,₃
coûter, 181
coutume, 323,₄
couvent, 329
couver, 185, 378
couvret, 364,₅
couvi, 464
couvrir, 177
craie, 159, 386
craindre, 5, 382,₁, 497, Rem.
cran, 215,₂
crancelin, 494,₂
crane, 20,₆
crâne, 104,₂
cravache, 67,₅
cravate, 67,₅
créance, 17, 265
créature, 43,₃
crèche, 472,₁
crédit, 43,₄
crelotte, 520,₃
crème, 4,₄
créneau, 215,₂
crénom, 520,₃
crenu, 151, Rem.
créole, 65,₄
crêper, 460,₅
crétin, 68
creuset, 531
crevette, 68
crevice, 7,₉
crible, 361,₂
cricket, 76,₃
criembre, 5
crient (crier), 273,₃
crier, 151, 260, 399, Rem., 494,₃
crin, 212
crique, 13,₁
cristi, 520,₃
croc-en-jambe, 419,₂
crocodile, 507,₂
croient, 273,₃
croire, 391, 399

- croissant*, 460,₇
croître, 406,₂, Rem.,
 460,₇, 499
croix, 97,₉, 204, 399
croup, 66,₆
croissance, 17, 265
croissant, -ais, 265
erogez, 266
cru, 395,₁
cruche, 6
crucifix, 39, Rem., 406,₁
cruiser, 76,₈
Crusoë, 106
cueillir, 423,₂
çui, 311,₁
cuidier, 255, 382,₂ 400,₁
cuiller, 207,₄ 352
cuir, 201, 471,₃
cuire, 201, 408
cuisant, 203
cuisine, 203, 411,₁
cuisse, 12,₈₉, 201, 400,
 406,₁
cuisson, 203, 474,₄
cuivre, 204, 471,₃
cul, 186, 344, 400
culbute, 491,₃
curée, 455,₂
cuve, 371
cygne, 152
czar, 67,₅
- D'Agny*, 100
daigner, 217,₂, 335
daim, 213, 325
daine, 321
daintier, 336,₂
dais, 159, 406,₂, 460,₇
dant, 223
damas, 20,₁
dame, 323,₄
dame, *dame-dieu*, 223
dame-jeanne, 68, 530
danger, 223
dans, 215,₂
- danse macabre*, 119,
 Rem.
dartre, 245, 217, 504,₃
datte, 341,₂
Daudet, 507,₁
daumaire, 475,₄, Rem.
dauphin, 238
daurade, 32,₅
davantage, 107
Dax, 489,₅
de, 281,₁, 282, 515,₂
dé, 266, 344
débiteur, 39,₂
déblayer, 279,₁
décime, 140
déçu (au d. de), 99
dédaigner, 118,₂, 217,₂
dédicace, 514
défundude, 386
défeu, 524
défoncer, 458,₂, Rem.
défunt, 231,₃, 387,₂
dégrouiller, 527
Dehéries, 489,₅
dehors, 442,₁
déluge, 472,₃
déluré, 302
démantibuler, 390
demi, 12,₂₉₀, 151, Rem.
demi aune, 284,₆
démocratie, 34
demoiselle, 256,₁, 323,₄,
 416
démoniaque, 503,₆
denier, 162
denrée, 291, 330,₄
de par, 99
dépècement, 299,₁
dépecer, 299,₁
dépêcher, 266
dépiauter, 239, Rem.
dépît, 197, 460,₅
déplaît, 139,₃
der, 519,₆
derechef, 489,₅
dérivée, 494,₁
- dernier*, 291,₂, 298,₂, 519,₃
déroger, 434,₁
derrée, 330,₄
des, 293,₁, 312
désagrément, 69, 271,₂
dés-amphitryonner, 69
désert, 162
désir, -er, 162
désirer, 391
dessiller, 353, 403,₁
dés-sosier, 69
dessous, 459
dessuissier (se), 69
dessus, 459
destrier, 83, 406,₃
destroyer, 76,₈
détective, 76,₁₁
détret, 156
deux, 182, 315,₄
devais, 513,₃
devin, 151, Rem., 512,₂
devise, 151, Rem., 512,₂
devoir, 162, 378
dévoré, 162
diable, 120, 274,₁
diacre, 258, 327,₂, 410,₂
diane, 45
diaprer, 463, 504,₃
dicton, 318,₁
dideau, 506,₂
dieu, 120, 165, 248
digue, 46,₂
dimanche, 215,₂, 271,₂,
 401,₂, Rem.
dîme, 140, 197, 410,₁
dimerque, 139,₄
dimcs, 110,₁
dinde, 489,₆
dine, 213
dîner, 39, Rem.
dire, 195, 408
disais, 191, 416
disc, 415,₃
disent, -ez, 118
disque, 115
distrent, 499

- dit*, 196
ditier, 195
dito, 526
dix, 98, 197, 315,₄, 417,₃, 465
dock, 76,_{2,8}
dodo, 121, 509,₁
dogue, 46,₃, 495
doigt, 39, Rem., 196,₁, 426
dois, 472,₂
doive, 472,₂
doléance, 52,₁
dom (don), 519,₁
dôme, 32,₁, 104,₂
dommage, 219, Rem.
dompter, 97, 98, 119, 494,₃
don, 224, 332
donjon, 7,₄, 477,₂
dont, 262,₂, 395
dor, 489,₅
dorade, 32,₅
dorénavant, 107
Dorine, 520,₁
dorloter, 291,₂
dormir, 176, 179
dorne, 36
dorrai, 330,₄
dortoir, 204, 471,₃
dos, 362
dot, 32,₂, 315,₂, Rem.
douane, 43,₄
double, 369,₁
douceâtre, 105, Rem.
doucé, 36
douke, 20,₆
douleur, 180, 182
douter, 181, 184
douve, 279,₂, 434,₁
douze, 392, 403,₂
doyen, 198, 221, 299,₂, 415,₂
drachme, 410,₁
dragée, 382,₁
dragon, 414
drain, 76,₆
drap, 12,₆₂₆
dravie, 119, Rem.
drenc, 13,₁
dresser, 151, 260
drinc, 20,₇
droit, 39,₁, 151, 260
dromadaire, 254
drosse, 382,₁
du, 293,₁, 302
dû, 104,₁, 269, 378
duc, 417,₃
ducat, 43,₄, 44,₁, 415,₁
duché, 44,₁, 415,₁
duègne, 65, Rem.
Duguesclin, 463
duire, 52,₁, 205, 408
duise, 205
duistrent, 499
Dun, 4, Rem.
dune, 20,₆
dunum, 4, Rem.
durer, 186
durum, 4, Rem.
Duruy, 518,₄
duvet, 321
cau, 199, 253, Rem. 3
ébahir, 275, Rem., 279, Rem., 479, Rem.
ébaudir (s'), 7,₁₁
éberner, 518,₂
écaille, 17
écarquiller, 382,₂, 507,₁
écarteler, 359, 512,₁
Écauville, 13,₃
échalas, 359
échaliér, 32, Rem.
échanger, 507,₁
échanson, 7,₃
échardon, 502,₂
écharpe, 7,₂, 245, 461
échasse, 20,₆
échauguette, 200, 362
échaume, 241
èche, 200, Rem.
échee, 20,₁
échelle, 44,₁, 461
échenet, 502,₂
écherpe, 7,₂
échevin, 6, 7,₃
échine, 7,₁₀, 461
échôme, 241
échoppe, 241, 361,₂
échouement, 271,₂
éclabousser, 526
éclaircir, 118,₁, 298,₁
éclaircissement, 298,₁
éclairer, 298,₁
éclanche, 46,₁
éclisse, 461
écluse, 406,₃
écofrai, 159, Rem., 291
écoine, 160
écolâtre, 504,₃
écolier, 173,₂
éconduire, 531
économie, 34
écoufle, 4,₃
écouter, 39, Rem., 174, 188, Rem., 243, 460,₇
écoutille, 65,₃
écrabouiller, 518,₁
écraser, 502,₂
écrelet, 339, Rem.
écrevisse, 7,₉, 490,₂
écrire, 376,₂, 461
écrit, 150
écrouelles, 442,₁
écu, 55, 387,₁
écubier, 65,₃
écueil, 369,₁, 461
écuelle, 461
éculer, -on, 271,₂
écume, 461
écurie, 271,₂, 455,₂
édredon, 518,₁
ef, 32,₅, 372
effrayer, 159, 279,₁
effriter, 455,₁
égal, 411,₂
églantier, 200, 215,₂, 409

- église*, 197, 261,₂, 409
églogue, 409
égratigner, 328
eissir, 406,₁
élan, 476,₂
Elbeuf, 395, Rem.
électron, 76,₁₀
elfe, 495
élire, 406,₃
Élise, 522,₂
élixir, 20,₁
elle, 153
elme, 7,₂, 17
éloigner, 229,₅
émail, 44,₁, 354
embarcadère, 65,₃, 533
embareation, 65,₃
emblaver, 279,₂
embler, 447, 497,₁
embrun, 79
embuseade, 43,₁, 44,₃
émeraude, 390,₂
énueri, 353
emmailloter, 211,₁
emmarquiser (s'), 69
eummi, 36
emnieller, 296, Rem.
émoi, 233,₅, 490,₂
émouchet, 502,₂
emparer, 220
empêcher, 266
empirer, 198
emplette, 159
emportement, 69
empour, 36
empreindre, 497, Rem.
emprun, 526
emprunter, 12,₄₅₄, 226, 506,₁
énuute, 526
enanourer, 211,₁
encanailler, 69
enelume, 323,₄, 503,₆
eneomédiennier, 69
enere, 504,₃
enfance, 474,₄
enfant, 12,₁₄₀
enfantillage, 340
enfer, 163, 327, Rem.
enfin, 214
enfoncer, 458,₂, Rem.
enfreindre, 222,₂
engendrer, 214, 498,₂
enger, 270,₁
engin, 230,₂
enherber, 211,₁
enivrer, 211,₁
ennoblir, 211,₁
ennuyer, 203, 211,₁
enor, 180, 512,₂
enromancier, 2, Rem.
eurouement, 271,₂
enseigne, 334
enseigner, 335
ensein, 230,₁
ensemble, 497,₁
enseveli, 12,₁₀₅
ensoreeler, 359, 512,₁
ensouple, 376,₁
entier 138, 197, 427
entraîner, 77, Rem.
entre, 281,₃
entre (integer), 138
entreehat, 99
entre quatre yeux, 289,₁
entresol, 253, Rem. 3
entre-temps, 99
entrevue, 77
entripaillé, 69
envahir, 275, Rem., 279,₃, 479, Rem.
envoûter, 104,₃
enz, 384
épais, 12,₂₄₈, 153, 159, 200, 461
épanouir, 118,₃
épars, 461
éparvin, 247
épaule, 463,₂
épeautre, 504,₃
épée, 461
Épernay, 246, 417,₂
éperon, 7,₂
épervier, 7,₉, 246, 461
épervin, 247
épi, 417,₄
épieça, 502,₂
épier, 7,₁, 461, 482,₃, Rem.
épieu, 7,₂, 526
épillet, 351,₂
épine-vinette, 334
épingle, 517,₁
épisser, 341,₂
épître, 341,₃
épルーcher, 291,₁
épouge, 477,₂
épontille, 490,₂
épouse, 330,₅, 459, 493
épouser, 182, 185
épouvanter, 279,₂
époux, 182, 461
épreindre, 497, Rem.
équerre, 44,₁, 65, Rem., 77, 391
Équeurdreville, 13,₃
équignon, 328
érable, 361,₂, 362
érailler, 270,₁
ere (être), 165
Eree, 13,₂
ergot, 246
Ernoul, 7,₁₂
errer (iterare), 161, 383
ersatz, 78,₃
es (en les), 293,₁, 342
es (être), 165
Ésaü, 263, Rem.
eseabeau, 461
eseadre, 43,₁, 44,₁, 65, Rem.
eseadron, 43,₁, 461
esealade, 43,₁, 44,₂, 461
eseale, 43,₄, 44,₁
esealier, 32,₁, et Rem., 351,₃
escampativos, 68
escamper, 43,₁, 461

- escarcelle*, 461
escarboucle, 329, 412,₂, 531
escargot, 32,₅
escarimant, 20,₂
escarniouche, 43,₁
escarpe, 43,₁
escarpe (voleur), 81
escarpin, 461
eschame, 323,₄
esche, 153
eschelement, 44,₂
escientre, 461
eselandre, 341,₃, 503,₆
esclave, 461
esclavitude, 69
esoeffion, 461
escopette, 43,₁, 116,₅, 461
escorte, 43,₁, 461
escouade, 65,₂, Rem.
escremir, 7,₁
eseute, 20,₄
esneque, 13,₁
espace, 461
espadon, 461
espadrille, 68
espalier, 461
esparde, 431,₃
espèce, 461
espiet, 7,₂, 526
espion, 43,₁, 461
espolette, 67,₁
espringuer, 7,₆
esprit, 254, 461
esquif, 461
esquille, 461
esquisse, 67,₁
esquiver, 44,₂
essai, 199,₁, 406,₁, 477,₁
essaim, 140, 325, 406,₁
essieu, 346
essuyer, 279, 351,₃, 415,₁
estacade, 43,₁, 44,₃
estafette, 67,₁
estaie, 20,₆
estampe, 461
estellin, 20,₇
estomac, 55, 417,₂, 461
estour, 7,₁
estrade, 32,₁
estrapade, 43,₃
estrapasser, 67,₁
estre (extra), 406,₃
estrieu, 7,₂
estropier, 461
esturgeon, 7,₉, 471,₃
esturman, 20,₆
étable, 376,₁, 461
établir, 461
étai, 20,₆
étain, 230,₃, 261,₂, 330,₃, 336,₁
étail, 295,₂
étamer, 298,₂
étangue, 490,₂
étape, 341,₂
éteindre, 452,₂, 498,₃
éternuement, 271,₂
éternuer, 461
éteule, 369,₁
Étienne, 165, 261,₂, 440
étincelle, 214, 517,₂
étique, 407
étiquette, 77
étoile, 348
étoupe, 373, 461
étoupin, 67,₁
étourderie, 69
étrange, 334, 406,₃, 471,₁
étrave, 13,₁, 517,₁
être, 460,₄, 499
étreindre, 498,₃
étreune, 217, Rem., 461
êtres, 460,₆
étrésillon, 504,₅
étrier, 7,₂
étrille, 352
étroit, 196,₁, 461
étron, 6
eu, 175, 264, 269, 378
ëu (acutum), 411
Eugène, 302
Eure, 188, Rem., 269
eus (avoir), 264, 269
Eustache, 302
eux, 237
évaltonner, 291
eve (eau), 199,₁
évêque, 153, 368,₂, 400,₂
Évêquemont, 7,₁₃
évier, 199, 489,₁
exactitude, 69
examen, 140
excise, 66,₁
exil, 353, 406,₁
exploit, 406,₃
express, 76,₁, 77, 494,₂
extraordinaire, 270,₁

f, 523,₁
fable, 517,₁
fabliau, 83,₁, 239, Rem., 507,₃
fabrique, 140
façade, 43,₂
façon, 39,₁, 77, 474,₄
faction, 39,₁
faeton, 318,₁
faetoton, 318,₁
fadaise, 200, Rem.
fade, 445,₁, 526
faible, 159, 341,₁, 376,₁, 513,₁
faide, 7,₃
faïence, 43,₂, 351,₂
faignant, 334
faillir, 348
faillite, 43,₄
faim, 221, 325
faîne, 137,₂, 275, 435
faire, 199,₁, 408
fais (impératif), 199,₁
fais (indicatif), 476,₂
faisais, 191
faisan, 473,₁
fait, 199,₁, 407
faite, 7,₄, 200, Rem., 362
faitiz, 476,₂

- faix*, 460,₇
faldestuel, 7,₄
falot, 46,₃
falot (subst.), 328, 340
famillionarité, 124
Fanchon, 121
faner, 162
fanfan, 121, 507,₃
fanfaron, 45
fanfreluche, 526
fange, 79
fantaisie, 257, 367, Rem.
fantasia, 78,₁
fantassin, 43,₁
fantoche, 78,₁
fantôme, 169, 428
faon, 264, 277
faquin, 43,₇
faquir, 67,₆
farce, 458,₂, Rem.
farniente, 67,₁ 69
fasse, 169, 476
fat, 32,₃
faubourg, 362, 530
faucou, 240, 342
faudrai, 240
faufiler, 531
fauteuil, 7,₄, 177
faux, 353
faux-fuyant, 531
faux-marcher, 531
féage, 265, Rem.
féal, 265, Rem., 394
Fécamp, 100
feignant, 335
feindre, 498,₃
félibre, 80, Rem. 1
Félix, 115
felouque, 65,₃, 116,₃
femme, 211,₂, Rem.,
 323,₄
fenêtre, 168
fenouil, 162, 353, 409
fer, 363
ferai, 175
férir, 168
- Féroë*, 116,₄
Ferry, 7,₁₂, 361,₁, 513,₂
fesse, 153
festival, 76,₉
fête, 7,₄, 163
fétiche, 67,₄
feu, 175, 276, 524
feu (focum), 201, Rem.,
 248, 414, 417,₁
feuchière, 401,₂
Féugère, 237
feuillage, 180
fenille, 352
feutre, 7,₂, 237, 342
fève, 170, 233,₄, 378
février, 376,₂, 452,₂
fez, 78,₆
fic, 417,₄
ficelle, 344
ficher, 412 bis
fichtre, 120
fidèle, 155, 394
fie (fica), 415,₃
fief, 395, Rem.
fiel, 165, 345
fiente, 218
fier, 363
fiercé, 299,₁
fierce, 138, 361,₂
fiens, 354, Rem.
fièvre, 165
fiévreux, 299,₁
Fifi, 121
fille, 509
Fifine, 121, 509
fifre, 46,₁
figue, 415,₃
fil, 150, 345
filandre, 504,₃
filer, 151
filigrane, 67,₁
fille, 352, 471,₂
filicul, 137, 151, 177,
 345, 346, 352
fillol, 177
film, 76,₃
- fil*, 354, 435
fin (finem), 212
fin, 23,₆
finablement, 52,₁
finir, 151, Rem., 512,₂
fiolle, 173,₃, Rem.
fioriture, 78,₁
firenl, 408
fis, 155
fiument, 428
fjord, 78,₃
flacon, 463
flairer, 361,₁, 427, 512,₁
flamand, 8
flamant, 32,₅
flambe, 323,₃, 497,₁, 513,₁
flamberge, 531
flan, 277
flanelle, 66,₂
flaque, 68
fléau, 26, Rem., 279,₃,
 435
flegme, 428
flémard, 428
fleur, 182, 363
fleuraison, 69, 118
fleurier, 531
fleuriette, 118
fleurir, 185
flenne, 472,₃
flibustier, 361,₁
Flipole, 295,₁
flirt, 76,₉
flirteuse, 76,₁₂
Flobert, 482,₁
flo-flottement, 509,₂
flonde, 13,₁
florin, 43,₄
flotte, 13,₁
flotter, 407
flottille, 65,₃
flou, 482,₁
flouer, 81
Flovenl, 271,₂, 482
flûte, 269
flux, 406,₁

- foi*, 155, 395,₁
foie, 12,₄₇₅
foin, 216
foire, 471,₃
fois, 445,₁
foison, 204, 473,₁
fol, 345, 346, 347
folasse, 533,₃
folliculaire, 69
fonceau, 458,₂, Rem.
foncer, 458,₂, Rem.
foucier, 458,₂, Rem.
fondesle, 376,₁
fonder, 223
fonds, 223
font (faire), 234
fontaine, 223
Fontainebleau, 265,
 520,₄
forban, 179, Rem.
forcené, 7,₁₁, 98, 458,₂,
 Rem.
forces, 251,₆, 441
forconter, 8
forfaire, 179, Rem.
forfanterie, 42, 43,₇
forge, 140, 188,₁, 376,₂
 401,₂, Rem.
formie, 181
fors, 177, 439
forteresse, 504,₂
fortifs, 522,₂
fou, 242, 347
fou (fagum), 248
fouace, 415,₁
fouage, 301,₁
fouc, 12,₁₆₁
foudre, 243, 431,₃, 498,₁
fouet, 160, 248
fouger, 401,₂
fougère, 237, 401,₂
foultitude, 527
four, 327, Rem.
fourbir, 7,₁, 375,₂
fourbu, 179
fourche, 181
fourmi, 179
fourmiller, 351,₂
fourreau, 7,₂
fourvoyer, 179
foyer, 203
fragile, 39,₁, 140
fraîche, 460,₇
frais, 7,₁₁, 159, 460,₇
framboise, 158,₁
franc, 6, Rem., 418
français, 6, Rem., 159,
 191
France, 12,₉₃₄
françois, 6, Rem., 159,
 Rem.
franco, 78,₁
frange, 517,₁
frayer, 159
frayeur, 268, 279,₁
frégate, 43,₄
frein, 216
freis, 7,₁₁
Fréjus, 518,₁
frélanpier, 362
frelater, 518,₁
frêle, 39,₁, 140, 200
frelon, 518,₁
frêne, 200, 258, 406,₁
frère, 383
Fréry, 7,₁₂
fresaie, 388,₁, 434,₂
fresque, 43,₂
fret, 20,₆
freux, 482,₁
frichti, 78,₃
frigo, 522,₂
frileux, 359, 512,₁
frimas, 482,₁
frîre, 195, 427
frise, 43,₂
frisson, 474,₃
frivolité, 69
froid, 195, 426
froisser, 474,₃
fromage, 12,₈₇₀, 184, 400,
 Rem., 518,₁
froment, 186, 518,₁
fronde, 504,₁
frotigier, 442,₁
froufrou, 509,₁
froyer, 415,₂
fruit, 205
frusquin, 81
fuerre, 7,₂
fugue, 67,₁
fuie, 204, 434,₁
fuient, 273,₃
fuir, 204, 274,₂, 435, 455
fuuer, 233,₂
fumerole, 257
fumier, 233,₂
fur, 302
furole, 455,₂
fusil, 344, 345
fusiniste, 213
justiger, 434,₂
fût, 186
fûtaie, 465
gabare, 32,₇
gabie, 32,₇
gabier, 32,₇
gabion, 43,₁
gage, 7,₃, 12,₂₈₅, 475,₂
gageure, 119
gagner, 7,₁₁, 270,₁
gain (de gaain), 270,₁
gain (de guain), 275
gaine, 137,₂, 275, 435,
 445,₁
galantine, 531
galbe, 43,₂
galéace, 43,₄
galée, 20,₃
galie, 20,₃
galère, 43,₁
galerie, 68
gallois, 3, Rem.
galoubet, 68
gambois, 7,₂
gamboison, 7,₂
gamelle, 67,₁

gangrène, 423,₁, 530
ganse, 32,₁
gant, 7,₂, 8, 454
gap, 379,₂
garantir, 7,₃
garde, 7,₁, 8, 169, 454
Garges, 520,₂
Garnier, 7,₁₂, 454
garnir, 454
Garonne, 4, Rem.
garou, 443,₂
gars, 111, Rem., 2
Gascogne, 445,₁
gâter, 8, 445,₁
gaufre, 7,₅
gauge, 401,₂, Rem.
gaut, 7,₇
Gautier, 7,₁₂, 454
gavaeche, 45
gavotte, 68
gazelle, 20,₁
gazette, 43,₈
gazdn, 7,₇, 454, 456,
 Rem.
géant, 279,₂, 431,₂, 506,₁
geindre, 423,₁, 497, Rem.
geler, 168, 423,₁
geline, 174, 194, 348,
 423,₁
geneive, 423,₁, 512,₁
gendre, 214, 498,₂
Gênes, 453,₂
genièvre, 159, 186, 469
génisse, 55, Rem., 186,
 469
genou, 10,₃, 168, 354, 409
genre, 330,₄
gent, 423,₁
gentil, 307,₂, 344, 345
gentiment, 344
gentleman, 66, 76,₈
Geoffroy, 7,₁₂
géographie, 268
geôle, 177, 264, 268,
 401,₁, 446,₂, 472,₂
Gérard, 7,₁₂, 482,₂, Rem.

Géraumont, 7,₁₃
gerbe, 7,₇, 12,₂₀₃, 246
gercer, 246
germandrée, 401,₁
germer, 323,₄
gernote, 13,₁
Gers, 261,₂
gésir, 191, 416, 469
geste, 83
gig, 76,₁
gigue, 7,₅
Gilbert, 7,₁₂
Gilles, 261,₂, 475,₄, Rem.
gimblette, 68
gingembre, 475,₁, Rem.,
 506,₂
girofle, 401,₁, 440
girouette, 13,₁
gît, 208
glai, 475,₄
glaïeul, 137,₁, 475,₄
glaive, 475,₄
gland, 421
glande, 341,₂
glaner, 4,₄, 162
glas, 399
glouglou, 509,₁
glouteron, 531
gnaquer, 13,₁
go (tont de), 379,₂
Godefroy, 7,₁₂
godelureau, 512,₁
Goethe, 116,₄
Gogo, 121
gogo, 509
golfe, 400,₁
gondole, 43,₄, 141, Rem.
gonfanon, 7,₂, 328, 422,₁,
 512,₁
gouffler, 400,₁
Gout(h)ier, 7,₁₂
gorge, 181, 422
Gornaise, 474,₁
Got, 520,₁
Goton, 121, 520,₁
gouape, 81

goudendart, 20,₆
goudron, 219, Rem.
gouffre, 400,₁, 504,₃
gouge, 32,₃, 74
goujat, 32,₃
goujon, 422,₁, 472,₂
goum, 78,₅
goupil, 445,₁
goupillon, 531
Gouraineourt, 340
gourbi, 78,₆
gourde, 400,₁
gourgouran, 77
gourmet, 518,₂
goût, 181, 460,₅
goûter, 422
goutte, 181, 422
gouvernail, 353, 354
grabuge, 518,₁
grâce, 104,₂
graille, 352
graim, 7,₁₁
grain, 221.
grammaire, 211,₁, 475,₄,
 Rem.
grand, 219, 395,₂, 421
grandesse, 65,₅
grange, 334, 471,₁
granter, 265
gras, 399, 464
grateron, 531
gratieule, 67,₁
gratter, 399
grave, 39,₁
gré, 170, 311, 387,₁, 421
grecque, 415,₃
grêle, 200, 409
grenette, 298,₂
grenier, 175, 298,₂
Grenoble, 369,₁
grenouille, 503,₄
grenu, 298,₂
grève, 4,₁, 298,₁
grever, 175
grief, 39,₁, 118, 299,₁
grièveté, 299,₁

- gril*, 399
grill-room, 76,₄
grille, 267, 399
grimoire, 117, Rem. 2, 233,₅
grimper, 504 bis
Gringoire, 504 bis
griolé, 524
griotte, 261,₁
grip, 20,₇
gris, 7,₁₁
grisou, 68
grobianisme, 46,₁
Groënland, 116,₄
grog, 76,₄
grogner, 330,₃
groin, 296,₂
groseille, 399
grossièreté, 69
grotesque, 421
grotte, 399
gruau, 238
guaisde, 7,₈
guaitier, 7,₁
gualt, 7,₇
guano, 78,₂
quant, 7,₂
garde, 7,₁
gué, 311, 395,₁, 445,₁, 525
guède, 7,₈, 200
guenchir, 7,₁
guenipe, 494,₁
guêpe, 445,₁, 460,₅
guerdon, 7,₁₁, 291, 525,₂
guerdonner, 52,₁
guéret, 167, 200, 246, 247, 445,₁₋₂, 506,₁
guérilla, 78,₂
guérir, 246, 454
guérite, 246
guerre, 7,₁₁, 8, 454
guerredon, 7,₁₁, 291, 525,₂
guet, 7,₁₁, 200, 454
guet-apens, 7,₁, 287
guetter, 7,₁₁, 200
gueule, 182, 422
gueux, 33
gui, 445,₁
Guiard, 454
guideau, 507,₁
Guillaume, 7,₁₂, 238, 454
guimpe, 7,₂, 341,₂
gui(n)che, 12,₂
guise, 8, 150, 454
guitare, 65,₁
guivre, 445,₁
Guyenne, 261,₁
habit, 489,₁
hâbler, 65,₅, 104,₂, 439, 483
hache, 472,₁
haie, 7,₇, 481
haine, 137,₂, 275
hair, 7,₁₁, 8, 118,₅, 275, Rem., 481, 486
hairon, 7,₉
halberc, 7,₂, 17
halener, 300,₁, 517,₂
haler, 359
haleter, 484
hall, 76,₉
hallali, 484
hallebarde, 20,₅
hallope, 67,₃
halte, 46,₁, 495
ham, 7,₃
hameau, 7,₃
hanap, 7,₄, 372, Rem., 482,₂, 494,₁
hanche, 7,₁₀
handicap, 483
happer, 20,₆
haquebute, 46,₁
haquenée, 20,₇
harangue, 7,₃, 215,₂, 482,₂, 494,₁
harceler, 245, 458,₂, Rem.
harde, 245, 486
hardi, 7,₁₁, 8
harem, 483
hareng, 7,₉, 8
Harfleur, 13,₃
hargne, 480,₂
hargneux, 245
haricot, 486, 530, Rem.
harlou, 291
harnais, 159, et Rem.
harousse, 13,₁, 494,₁
harpe, 7,₆, 169
harpie, 480,₂
hasard, 20,₁
hasarder, 456, Rem.
haschiere, 7,₃
hase, 7,₉
haspe, 341,₂
haste, 480,₂
hâte, 7,₁₁
Hattencourt, 7,₁₃
haubert, 7,₂, 17, 418, 481
hausser, 474,₄
haut, 8, 480,₁, 503,₅, 525
hautesse, 44,₁
heäume, 7,₂, 8, 12,₉₂₈, 17, 238, 296,₁
héberge, 7,₁, 12,₈₇₂
héberger, 362
heit, 13,₁
hélas, 465
heller, 20,₇
helme, 7,₂, 17
hennir, 211,₂, Rem., 484
Henri, 7,₁₂, 481
Henriette, 486
héraut, 8
herbe, 479
herberge, 7,₁, 12,₈₇₂, 32, Rem.
Herbert, 481
Herbeuval, 7,₁₃
herboriste, 531
herche, 480,₁
hercher, 68
hérissier, 480,₁
hérisson, 480,₁, 503,₅
hériter, 512,₂, 517,₃

- Herland*, 7,₁₂
hermine, 246
héroïcomique, 514
héron, 7,₉, 481
héros, 480,₂
Hiéronville, 7,₁₃
herse, 370, 403,₂, 480,₁,
 503,₅
hésiter, 480,₂, Rem.
hêtre, 6, 7,₈, 481
heur, 99, 175, 188, Rem.,
 276, 433, 471,₃, 479,
 Rem.
heure, 182
heureux, 276
heut, 7,₂
hidenr, 83
hièble, 259,₃, 376,₁, 479,
 Rem.
hier, 21, 165, 296,₁₁, 363
hiérarchie, 469
high-lifeur, 76,₁₂
hillot, 31
hippopotame, 514
histoire, 201
hioer, 151, 163, 327,₂,
 Rem., 378, 479
hogue, 13,₁
hôler, 484
Hotlande, 486
Hlom(le), 13,₃
homard, 481, 486
homme, 65,₁, 65, Rem.
homme, 323,₄
Hongrie, 486
honnir, 7,₁₁, 481
honte, 7,₁₁, 8
hoquet, 486, 489,₁
hoqueton, 20,₁, 241,
 480,₁
hors, 439,₁
hôte, 258, 370
hôtel, 179, 345, 370
houblon, 291, 491,₃
houille, 32,₉
hontier, 359
houper, 484
housseaux, 7,₂, 12,₄₂₃, 481
housse, 20,₁
houx, 6, 7,₃, 481
Hubert, 481
hucher, 484
huer, 484
huese, 7,₂, 12,₄₂₃
huguenot, 46,₁
hui, 201, 475,₄
huile, 207,₄, 352, 479,
 Rem.
huis, 204, 474,₃, 479,
 Rem.
huit, 201, 479, Rem.
huitre, 201, 385, 471,₃,
 479, Rem.
humble, 223, 479,₁, 497,₁
humour, 77, 182
hune, 13,₁
Huon, 433
huppe, 480,₁
hurler, 348, 484
hyacinthe, 469
hymne, 323,₄
ïambe, 106
iceux, 237
ici, 261,₃, 417,₄
icil, 153
icist, 153
idolâtre, 104,₂, 514
idre, 341,₃
idylle, 67,₁
il, 153, 344
il a s'agi, 489,₆
ilà, 502,₃
île, 460,₁
illai, 417,₂
illec, 62
image, 327,₂, 259, Rem 2
immanquable, 69
impasse, 69
impolitesse, 69
impresario, 78,₁
improviste (à l'), 43,₃
incognito, 69
incrédulité, 39, Rem.
indigo, 65,₄
Indre, 498,₃
induction, 76,₁₀
infâme, 104,₂
infant, 65,₅, 65, Rem.
Ingrande, 504 bis
insidieux, 69
inspectateur, 69
instruire, 39, Rem.
insulter, 69
interroger, 39,₂, 434,₁
interview, 76,₇, 77
interviewer, 76,₁₂
intransigeant, 78,₂
intrigant, 42, 67,₁
intrigue, 43,₈
intriguer, 415,₂
ion, 76,₁₀
isnel, 7,₁₁, 36, 52,₁, 62
issir, 198
ist, 153
ist (de issir), 197
isthme, 385
itel, 502,₃
ithos, 155
ive, 197, 453,₁
ivoire, 168, 201
ivre, 155
jà, 52,₁, 173,₁
jachère, 4,₄
jacinthe, 469
jaçoit, 62
jacquet, 66,₄
Jaimes, 375, 410,₁
jais, 423,₁, 434,₂
jaloux, 118,₁, 162, 182,
 475,₁, Rem.
jante, 4,₆
janvier, 445,₂, 453,₂
jarbe, 7,₇
jardin, 7,₇, 423,₁, 504,₂
 Rem.
jargon, 245

- jarret*, 4,₃
jatte, 376,₃ 423,₁
jaune, 377, 423,₁
je, 112, 281,₁
Jean, 185, 264, 265
Jérôme, 469
Jérusalem, 469
jeter, 407
jeu, 201, Rem., 248, 414, 469
jeudi, 463,₃
jeun, 276
jeune, 182, 251,₃, 446,₂
jeûner, 276
jo, 285,₂
jockey, 66, 76,₃
joie, 206, 423,₁
joindre, 469
joli, 450,₁
jolivette, 531
jonc, 226, 418
jongleur, 409, 504 bis
jonquille, 65,₄
jone, 188,₃ 376,₃, 423,₁
jouer, 180
joug, 311, 436,₁
jouir, 423,₁
joujon, 509
jour, 327, Rem., 475,₁
journal, 347, 475,₁, Rem.
journée, 184
joute, 406,₃ 463,₃
jouter, 406,₃, Rem., 463,₃
juge, 469
juger, 186, 192, 255, 392, 401,₂
juif, 274,₂
juin, 230,₅, 336,₁
jujube, 442, 475,₁, Rem.
julep, 20,₁
junéan, 233,₂
Jumièges, 233,₂, 400, Rem.
jupe, 20,₁
jury, 76,₇, 77
jus (adv.), 118,₃, 181, 362, 475,₁
jusque, 281,₂, 475,₁
jute, 76,₅
kaolin, 67,₈
kasbah, 78,₆
képi, 78,₃
kermesse, 46,₂
kilo, 522,₂
kiosque, 67,₆
kirsch, 78,₃
knout, 67,₅
kopeck, 78,₄
la, 139,₁, 173, 261,₃, 285,₁
là, 173,₁, 285, 417,₂
labour, 182
lacs, 267
laes, 98, 476,₂
ladre, 463, 498,₄
Lagny, 208
lagune, 67,₁
laïche (lèche), 7,₉
laid, 7,₁₁, 395,₂
laisser, 199, 406,₁
laitue, 407, 415,₁
Lallemant, 489,₁
lambeau, -el, 347, 504 bis
laubrequin, 46,₂
lambris, 455, Rem.
lambruche, 496, Rem., 504 bis
lambrusque, 504 bis
lancement, 46,₁, 494,₂
lancepessade, 43,₁, 339, Rem.
landan, 78,₃
landes, 4,₁
landier, 489,₁
lange, 334, 471,₁
Lange, 489,₁
Langlois, 159, 489,₁
langonste, 400,₂, 414, 504 bis
Langres, 215,₂, 327,₂
langue, 215,₂, 452,₂
languir, 219, 452,₂
lansquenet, 46,₁, 494,₂
Laou, 4, Rem., 277
là où, 285
laouste, 414
lapis-lazuli, 339, Rem.
laquais, 45
larcin, 256,₁, 291, 383
lard, 169
larrecin, 256,₁, 291, 383
large, 423,₂, 436,₂
larme, 199, 245, 408
larron, 175, 224, 365, Rem., 383
lasse (de guerre), 465
Launay, 489,₁
laurier, 188
laustic, 489,₁
lavatory, 76,₆
laver, 175, 298,₁, 450,₁
le, 139,₁, 261,₃, 281,₁, 293,₁,₂
léal, 434,₂
léans, 215,₂
leçon, 474,₄
lécrelet, 339, Rem.
Lefébure, 119, Rem.
Lefeuv(r)e, 233,₄
légalité, 39,₁
léger, 167, 446,₂, 472,₃
Léger, 7,₁₂
legs, 99, 119
légume, 39,₂
Le Havre, 327,₂
leitmotiv, 78,₃
Lélène, 507,₃
Lemaistre, 463
lendemain, 232, 489,₁
lendit, 489,₁
lent, 214
léonime (rime), 508
Lerm, 489,₁
lerre, 365, Rem.
les, 293,₁,₂

- Les Chères*, 100
lésine, 67,₁
Lesterps, 489,₁
leu, 182
lëun, 433
leur, 182, 261,₂
leurs, 364,₂
levain, 325
lève, 165, 233,₄, 299,₁
lever, 168, 299,₁
levis, 267
lèvre, 170, 233,₄
levrette, -on, 299,₁, 514
lézard, 199,₂, 245, 387,
 416
Lézer, 421
L'Hérat, 100
li, 284,_{4,5}
lieorne, 261,₅, 327,₁
licou, 271,₂, 347
lie, 166, Rem.
Liège, 102,₁
lien, 196, 221, 325
lier, 192, 196
terre, 165, 391, 489,₁
liesse, 52,₁, 118,₁, 168
lien, 201, Rem.
lieue, 4,₇
lieur, 504,₁
lièvre, 165, 258, 369,₂
lifeop, 20,₆
ligne, 334, 471,₁
Lili, 121
Lille, 489,₁
Lillebonne, 469
limier, 271,₂
lin, 212
linceul, 12,₃₁, 137,₁, 212
linge, 334, 471,₁
Lingard, 13,₃
lingot, 489,₁
lion, 168, 268
lire, 197, 427
lis, 87,₅, 354
Liselotte, 121
lit, 197, 407
litre, 504,₃
livre (libra), 150
livrer, 151
loe, 7,₄
Lodève, 386
loge, 7,₄, 472,₂
loi, 196,₁
loin, 230,₄, 336,₁
loir, 150, 421
Loire, 4, Rem., 251,₄,
 427
lois (luscum), 460,₇
Loiseau, 489,₁
loisir, 191, 196,₂, 416
lolo, 509,₁
Lolotte, 121
Londe (la), 13,₃
Londres, 327,₂
londrès, 141, Rem.
long, 436,₂
longe, 472,₂
longue, 423,₂
loquet, 7,₄
Lorient, 489,₁
loriot, 489,₁
lors, 489,₁
lorsque, 281,₂
lossignol, 339
loterie, 67,₁
louche, 460,₇
louer (locare), 180
lougre, 66,₅
Louis, 7,₁₂, 482,₃
Loulou, 121
loup, 182, 372,₁
lourd, 186, 395,₂
lourdaud, 8
loustic, 67,₂
loutre, 383
louve, 233,₇
Louvre, 233,₇
lovendrant, 20,₇
loyal, 196,₂, 434,₂
loyauté, 39,₁
loyer, 203
luelle, 448, 489,₁
luge, 4,₆, 68
luire, 408
lumignon, 233,₂, 531
lundi, 118,₃, 226, 254
lurette, 302, 491,₂
luth, 20,₁, 269
lutin, 327,₁, 531
lutrin, 407
lutte, 455,₂
lutter, 407, 455,₂
Lyon, 4, Rem.

ma, 285,₁
mae, 522,₂
macabre, 83, 119, Rem.
maeadam, 76,₆
maehelière, 531
maçon, 12,₈₇₆
madame, 519,₁
Made, 522,₁
Madeleine, 426, 522,₁
mademoiselle, 117,
 Rem., 519,₁
madre, 7,₄, 463, 498,₄
madrigal, 43,₅, 253, Rem.
Maëstricht, 106, Rem.
maëstro, 78,₁
magasin, 20,₃
mage, 436,₁
magnan, 79
magne, 336,₁
magus, 4, Rem.
mai, 199,₁
maigre, 408
mail, 353, 354
mailcoach, 76,₁
maille (macula), 352
maille (monnaie), 44,₁,
 265, 386
main, 221
mainbour, 7,₃
main de gloire, 530
Mainet, 336,₁
maint, 52,₂, 62
maire, 140, 199,₁
mairien, 471,₃

- maison*, 330,⁵, 473,¹
maisselle, 406,¹
Maistre (de), 119, 463,¹,
 Rem.
maître, 137,², 275, 435
majolique, 359
major, 140
mal, 173,³, Rem., 342
 Rem., 347
malade, 382,²
maladrerie, 504,⁵, 529
malandrin, 43,⁷
malaria, 78,¹
malecontent, 400,²
mâle, 12,⁴⁷, 251,¹, 258,
 412,¹, 460,¹
mal(e)chance, 292
malgré, 342, Rem.
malheur, 276
malin, 335
malitorne, 359
maller, 7,³
malotru, 463
maltôte, 291, 342
maman, 506,¹, 509,¹
ma mie, 489,³
mamour, 489,³
manche, 219, 401,²,
 Rem.
mander, 219
mandoline, 67,¹
mandore, 368,¹
manège, 67,¹
mânes, 104,²
manger, 12,¹⁵, 192, 393,
 401,²
mangonel, 20,²
manieque, 503,⁶
manier, 334
manille, 340
manoir, 175
manteau, 347
mantille, 65,¹
maquette, 43,²
maquis, 78,¹
marbre, 324, 513,²
mar(e), 117, Rem. 1, 345
marais, 159
Marbeuf, 395, Rem.
marbrin, 494,²
marchand, 245, 265, 387
marché, 12,⁸⁰⁰, 192, 245
marchef, 522,²
marchi, 522,²
maréchal, 7,¹, 7,³
marelle, 245
marge, 327,²
Margot, 121, 522,¹
marguillier, 291, 409
mari, 175
marjolaine, 359
marle, 4,¹
Marmagne, 412,¹
marne, 4,¹, 341,², 431,¹
marner, 431,¹
marouge, 472,²
marprime, 67,³
marque, 245
marquer, 245
marquis, 44,³, 191
marron, 32,⁶
marrube, 472,²
Marseille, 466,²
marsouin, 20,⁶, 296,²
marle, 361,², Rem. 1
marteau, 347
Martineourt, 7,¹³
martingale, 32,¹, 504 bis
martre, 361,², Rem. 1
martyr, 152
Mas, 520,¹
mascarade, 43,³, 506,²
mascaret, 32,⁷
masdre, 7,⁴
masse, 474,⁴
Massenet, 520,¹
massepain, 43,⁸, 362
massue, 474,⁴
matamore, 65,²
matassin, 45
matelas, 20,³, 359
matelot, 46,², 328
matériel, -aux, 173,³
math, 522,²
Mathieu, 165
Mathieusale, 533,²
mâtin, 452,²
matois, 33
matras, 4,⁷
matrimonion, 318,¹
mau, 342, Rem., 344
maussade, 342, Rem.,
 369,⁴, 459
mauvais, 442,²
Max, 495
Maz, 522,²
maza, 522,²
mazagran, 78,⁶, 522,²
me, 281,¹, 293,²
méchant, 265
mecine, 392
méconnaître, 8
médaille, 43,², 44,¹, 386
médaillier, 193,¹
Médan, 4, Rem.
médecine, 254
médianoche, 65,¹
mehaigne, 36
meilleur, 12,⁵⁷⁴, 352, 471,²
mélanco, 522, Rem.
mélancolie, 340
mêlé-easse, 522,²
mêler, 161, 412,¹, 460,¹
mêlèze, 32,⁶
mélo, 522,²
mélodie, 34
Melun, 4, Rem.
membrer, 322
même, 266, 369,³
mémère, 121, 509
menacer, 12,¹³¹
ménage, 200
mendier, 192
mener, 162, 330,¹
ménestrel, 83
menin, 65,⁵
menotte, 298,²
menu, 162, 387,¹

- nier*, 170
merci, 167, 191, 395,₁
 403,₂
mercredi, 118,₃, 139,₄,
 167, 513,₂
mère, 383
méridional, 118,₃
merlan, 8
merle, 259,₃
uerme, 330,₂
merrai, 330,₁
merrain, 200, 256,₃
merveille, 151, 257, 291,
 375
mésange, 7,₉
mcs, 112
meschin, 20,₁, 44,₂
mesquin, 20,₁
mess, 76,_{14,8}, 77, 315,₆
messe, 153
métairie, 271,₂
métayer, 200
métier, 161, 471,₃
mètre, 69
métro, 522,₂
mets, 98
mettre, 153, 161
meuble, 259,₃
meugler, 526
meule, 177
Menng, 4, Rem.
mennier, 242
meurs, 201, 471,₃
neurtre, 385
meurtrier, 296
meut, 177
mente, 446,₂
mi, 197, 475,₄
micoconlier, 32,₆
midi, 12,₇₅₃
nidinette, 514, Rem. 2
mie (mica), 150, 195,
 261,₁
mie (amica), 489,₃
miège, 165, 251,₆
nien, 218
uies, 7,₅
miendre, 354
mieux, 164
migraine, 261,₂, 408
mil (miliun), 353, 354
mil (mille), 150, 345
mille, 352
mille-z-amitiés, 289,₁
million, 43,₄, 351,₃
milord, 46,₃
Mimi, 121, 509
Mimile, 121, 509
mine, 261,₂
miniature, 334
minnit, 271,₂
mioche, 81
mire, 36, 475,₄, Rem.
mirer, 151
misdrent, 498,₄
mistral, 32,₇
mitiger, 434,₂
mitraille, 504,₅
mnadies, 232
moelle, 160, 268, 518,₄
mœurs, 182, 465
moindre, 214, 216, 250,₄,
 498,₂
moins, 216
moisir, 204, 416
moisson, 198, 473,₂
moite, 390, 463
moitić, 193,₃, 198
mol, 176, 345
monarchie, 34
moncean, 403,₂
monde, 248, 495
Monet, 520,₁
monnaie, 159
monocoque, 528,₂
monôme, 514
monsieur, 117, Rem. 1,
 364,₂, 519,₁
mont, 223
montagne, 223, 334
Moutaigne, 119, 229,₄,
 Rem.
Mont-Louis, 100
Montmartre, 246, Rem.
Montparnasse, 246,
 Rem.
morbleu, 120, 529
morceau, 458,₂, Rem.
mordoré, 291,₂
morfil, 387
morfondre, 313,₂
morne, 7,₁₁, 181
mortaise, 159
mortel, 55, Rem., 179
mosaïque, 43,₂
mot, 176
motif, 78,₃
mou, 242, 347
monche, 181, 460,₇, 463
mondre, 242, 342, 498,₁
monette, 20,₈
monillier, 137,₁
moukère, 116,₃
moûle (modulum),
 251,₁, 391
monle (musculum),
 186, 412,₁, 463,₃
moulin, 180
moult, 62, 83
mourir, 180
Mours, 261,₁
monsse, 7,₈
monsse (mozo), 45
moustache, 152, Rem.
moustachu, 74, Rem.
moustique, 517,₂
montier, 257, 471,₃
monton, 4,₃
mouvoir, 180
moyen, 198, 221, Rem.,
 299,₂
moyen, 137,₁, 203
nuñ, 104
mucl, 395,₁, Rem.
Muette (la), 178, Rem.
nuuid, 201, 475,₄
nuulon, 302
nuûr, 175, 269, 386

- mûre*, 182
musaraigne, 229.₄, Rem.
musc, 253, Rem. 1
musca(r)din, 55, 362
muserat, 20.₁
muscle, 313.₂, 412.₁
musique, 503.₆
mussoudor, 233.₁
mutin, 302

nabab, 495
nacaire, 20.₁
nacelle, 446.₂
nache, 259.₃
nacre, 20.₁
nadir, 20.₁
nager, 39.₁, 423.₂, 446.₂
naïf, 39.₁, 275, Rem., 386
Naimeric, 491.₃
nain, 491.₃
naître, 460.₇, 499
Nana, 121, 507.₃
nanan, 506.₁, 509
Nanette, 507.₃
Nantes, 4, Rem., 331
nappe, 320.₁, 373
narquois, 33
nasiller, 360
natal, 39.₁
natif, 39.₁, 386
Natole, 261.₁
Natolie, 261.₁, 490.₁,
Rem.
natte, 320, 388.₂
Naudet, -in, 520.₁
naviguer, 39.₁, 434.₂
navire, 352
navrer, 7.₁
ne, (non), 14, Rem., 224,
281.₁, 395.₁
ne (nec), 417.₅
néanmoins, 387.₂
ned, 289.₃, 395.₁
nef, 170, 372.₁, 449, 450.₁
nèfle, 320, 368.₂
nègre, 65.₄, 65, Rem.

neif, 449
neïs, 153
nenni, 211.₂, Rem.
Nesle, 463
n'est-ce-pas, 117, Rem. 1
nette, 153, 390
nettoiment, 271.₂
neuf (novem), 177,
315.₄, 450.₂
neuf (novum), 112,
Rem., 177, 449
Neufjours, 100
Neuilly, 4, Rem., 256.₃
neume, 368.₁
Neustrie, 296.₃
Neuville, 257, 514
neveu, 168, 182, 387.₁
nez, 170, 464
niche, 116.₃
nid, 39, Rem., 97, 150,
395.₁, Rem.
nieble, 320.₁
nièce, 164, 474.₄
nielle, 435
nier, 192, 198, 299.₂
nille, 261.₁
Nini, Niniche, 121, 509
Nisard, 520.₁
niveau, 111, Rem. 2, 339
niveler, 339
noees, 176, 474.₄
nocher, 43.₄, 116.₅
noël, 39.₁, 160, 175
noer, 175
Nogent, 472.₃
noëud, 97, 182, 395.₁
noir, 65, Rem., 427
Noirmoutier, 491.₃
noise, 206, 473.₁
noisir, 203
noix, 97.₈, 417.₃
nom, 224, 325
nomble, 339
nombre, 322, 497.₂
nombril, 339, 341.₂, 345,
512.₁

nom d'unch, 522.₂
nommer, 323.₄
non, 14, Rem., 224
non-moi, 78.₃
nord-ouest, 394, Rem.
noreilles, 491.₃
notre, 460.₆, 463
nouer, 185, 301.₂
nougat, 68
nourrice, 476.₁
nourrir, 185, 383
nourrisson, 256.₁
nourriture, 256.₁
nounou, 509
nous, 182
nouveau, 180, 238, 347
noyer (necare), 11,
12.₂₀₂, 192, 299.₂, 415.₂
Noyon, 4, Rem., 433
nue, 378
nuire, 201
nuit, 201, 407, 455
nul, 345
Nys, 520.₁

o, 14, Rem.
obéir, 267
objet, 376.₃, 387.₂, 407
obseénité, 69
obscur, 119, 179, 376.₃
obstiner, 376.₃
obus, 67.₂, 141, Rem.,
481, Rem. 2
oecase, 522.₂
octobre, 118.₃, 376.₂, 407
octroyer, 407
Odier, 7.₁₂
œil, 207.₄, 258, 353, 354,
409
œuf, 182, 449
œuvre, 177, 369.₂
œuvrer, 301.₁
offenseur, 69
officiosité, 69
offrande, 215.₂
oïe, 415.₁, 446.₂

- oignon*, 226, 229,⁵, 334
oil, 14, Rem.
oindre, 498,³
oisdif, 526
Oise, 361,²
oiseau, 10,³, 206, 342,
 347, 416, 446,²
oiseux, 182, 204, 474,¹
oison, 12,², 476,¹
oissor, 406,¹
oitante, 203
oituevre, 203
olifant, 442
omelette, 32,⁸, 175
on, 224, 325, 479
ouce, 339, Rem.
oucle, 412,², 448,²
onques, 52,¹
out, 234, 378
onze, 226, 393, 403,²
opportun, 52,³
oraison, 474,¹
orange, 20,¹, 530
ordalie, 7,³
ordel, 7,³
ordonner, 531
ordre, 327,²
ordure, 479
oreille, 10,³
ores, 62
oreste, 526
orfèvre, 233,⁴, 376,², 439,²
orfraie, 434,², 441
orge, 475,², 479
orgue, 327,²
original, 530, Rem.
original, -el, 173,³
ormaie, -oie, 159, Rem.
orme, 181, 243, 250,²,
 342
Orne, 342
orne, 181
ornemaniste, 211,², Rem.
orpailleur, 531
orphelin, 328, 512,¹
orphie, 481, Rem. 2
- orteil*, 5, 174, 207,⁴,
 Rem., 525,¹
ortie, 184, 415,³
ortolan, 68
orvet, 375
osberc, 7,², 17
osmium, 76,¹⁰
otage, 463,³
otreier, 407
ottomane, 67,⁶
où, 182, 379,¹
ouailles, 274,³, 448,³
ouan, 415,¹
oublier, 494,²
ouche, 4,⁴
Ouche, 489,¹
oue, 415,¹
oued, 78,⁶
oui, 14, Rem., 274,³
ouiller, 270,¹
ouïr, 394
ours, 181, 464, 465
Ours (rue aux), 531
outarde, 188, 446,², 463
outil, 353, 463
ouvrier, 301,¹
ouvrir, 177
Ozair, 257, 360
Ozouer, 158
- pacage*, 463,³
padou, 253, Rem. 3
page (paggio), 43,³
page (pagina), 327,²
pagne, 65,⁴
pagode, 67,⁶
Paimbeuf, 395,¹, Rem.
païen, 193,³, 221, 434,²
paille, 352
païment, 271,²
pain, 221
pain enchanté, 533
pair, 170, 200, Rem.,
 363, 366
paire, 471,³
paître, 460,⁷, 499
- paix*, 199,¹, 417,³
palace, 76,⁹
palais, 474,², 530, Rem.
palanquin, 67,⁴
pâle, 104,², 130,³, 390
palefroi, 292, 359, 446,¹
paletot, 20,⁶
palette, 271,²
palier, 270,¹
palladium, 76,¹⁰
palsambleu, 120
pâmer, 461
pampe, 361,², Rem., 2
pampre, 258, 327,²,
 361,² Rem., 2
panais, 253, Rem. 3,
 313,², 463,³
panegier, 442,¹
panier, 12,³⁸⁵
panue, 211,², Rem.
panuequet, 76,⁴
panse, 403,²
panser, 95,², 215,², 330,⁵
pantalon, 43,⁸
pantois, 367, Rem.
pantouime, 529,²
paon, 277, 448,²
papa, 509
paquebot, 66
par, 245, 363
par (de), 99
parabole, 140
paradis, 19, 19, Rem.
paraître, 159, 460,⁷, 499
parangon, 65,⁵
parapet, 43,¹
parbleu, 120
parchemin, 216, 423,²
pareïs, 19, Rem.
parer, 298,¹
 paresse, 245, 427
Paris, 4, Rem.
Parisis, 191
pariure, 524
paroi, 137,¹
paroir, 52,¹

- parole*, 140, 175, 188,₁
 234, 376,₁
parrain, 212
part, 169
partenaire, 66,₄, 494,₂
parvis, 19, Rem., 279,₂,
 291
passé, 361,₂
pastel, 67,₁, 460,₆
pastille, 348
patache, 45
pâtir, 104,₂
patrie, 38, Rem.
patrouiller, 504,₃
paume, 342
paupière, 138, 376,₂
pauvre, 39, Rem., 188
pauvreté, 188, 518,₁
pavais, 529, Rem.
pavane, 65,₁
pavillon, 256,₃
payer, 192, 199, 273,₁,
 Rem., 415,₂
pays, 191, 275, Rem.,
 279,₁, 435
paysan, 275, Rem.
peau, 238
péage, 265, Rem.
pêche, 362
pécher, 167, 192
pêcher, 153, 161, 460,₇
peeque, 68
pédant, 43,₃
peigne, 197
peine, 217, Rem.
peintre, 504 bis
peler, 162
pèlerin, 256,₂, 359, 427,
 512,₁
pelisse, 476,₁
pelle, 340
pelouse, 182
pencher, 393
pendant, 232
pendre, 214
pêne, 341,₂
- penser*, 330,₅
pétoine, 279,₃
perche, 163, 385
Péche (le), 400, Rem.
perdre, 163
perdrix, 97, 417,₃, 504,₂
père, 170, 383
perfectibilité, 69
péril, 168, 345, 353
période, 34
périr, 168
perle, 331
perm, 522,₂
pers, 36
persil, 256, 291, 344
personne, 167
pertuis, 504,₂
pertuisane, 530
peser, 17, 162, 459
peu, 188,₄, 248, 417,₁
peuple, 369,₁
peur, 448,₂
peut, 177
pcux, 201
phalanstère, 526
phénol, 528,₁
philosophisme, 69
phono, 522,₂
photo, 522,₂
phthisique, 367, Rem.
pie, 417,₄
pie, 415,₃
piéça, 62
pick-pocket, 76,₁₁
pied, 39, Rem., 97, 395,₁
piège, 165
pie-grièche, 271,₂
pierraille, 299,₁
pierre, 383
pierré, 299,₁
pierrierie, 299,₁, 514
Pierreval, 7,₁₃
piètre, 266
pieu, 173,₃, Rem.
pieuvre, 79
pigeon, 472,₁
- pignouf*, 81
pilier, 173,₂
pilote, 43,₄
pilule, 340
piment, 428
pimprenelle, 504,₅
pinceau, 214
pinque, 67,₃
pintade, 67,₄
pion, 168, 268
pipi, 121
pire, 197
pis (pectus), 55, 197,
 299,₂, 407.
pis (pejus), 197
piteux, 62
pitié, 193,₃
pivert, 417,₄
pivoine, 168, 279,₂
place, 474,₁
plafond, 387,₂
plafonner, 315, Rem.
plaider, 382,₂
plaidoirie, 271,₂
plaie, 199,₁
plaignant, 229,₄, 335
plain, 291,₁
plaindre, 498,₃
plaire, 408
plais, 476,₂
plaise, 476,₁
plaisir, 191, 199,₂, 416
plan, 387,₂
plane (platanum), 169,
 383
plantain, 429
plante, 329
planteur, 77, Rem.
plantureux, 99, 269
plaquesin, 336,₁
platine, 78,₂
plein, 216, 332
plein (mettre au), 99
plein saut (de), 531
pleurer, 182, 185, 368,₁
pleuvoir, 180, 279,₂

- plier*, 17, 112, 196
plomb, 379.₂
plonger, 401.₂
ployer, 17, 112, 192,
 196, 415.₂
plu (plaire), 414
pluie, 204, 472.₃
plupart (la), 463.₃
plus, 310, Rem., 315.₄,
 311.₁, 465
plusieurs, 359
plutôt, 463.₃
pneu, 522.₂
Poë, 106, Rem.
poêle (pallium), 207.₃,
 233.₃
poêle (patella), 160, 175
poêle (pisele), 12.₂
poème, 34
poète, 160
poïds, 17, 39, Rem.
poi (paucum) 417.₁
poilu, 81 et Rem.
poinçon, 474.₄
poiudre, 498.₃
poing, 230.₄, 336.₁
poirier, 118.₁
poison, 39.₁, 204, 474.₁
poisson, 196.₂, 476.₁
Poitiers, 4, Rem.
Poitou, 234, 407
poitrine, 55, 407
poix, 97, 196.₁, 417.₃
policeman, 76.₁₁
polichinelle, 340
polisson, 33
politesse, 44.₃
politique, 34
polka, 78.₄
poltron, 42, 43.₇
polype, 39.₁
ponce, 226, 403.₂
ponceau, 277, Rem.
pondre, 329, 498.₂
pont, 223
pontife, 253, Rem., 1
- pope*, 78.₄
populæe, 43.₇
poques, 46.₁
porc, 418
porcelaine, 20.₃
pore-épic, 419.₂, 531
porelic, 251.₆, 400, Rem.
porillon, 351.₂
poro, 417.₁
porter, 179
poruec, 417.₁
poser, 459
post-scriptum, 385
poterne, 341.₂, 460.₆,
 463
potion, 39.₁
pou, 74, 268, 354
pou (paucum), 417.₁
pouce, 242, 342, 403.₂
poudre, 181, 243, 342,
 447, 498.₁
Pouille, 261.₁
poulain, 212
poulpe, 39.₁
pour, 182, 185, 362,
 364.₆, 518.₂
poureeau, 12.₂, 179, 238,
 403.₂
pourmener, 185
pourpier, 342, 531
pourpre, 258
pourriture, 256.₁
poursuivre, 52.₂
pourvoirie, 271.₂
poussin, 12.₂, 216, 403.₂
pouvoir, 279.₂
pratique, 407
pré, 170
préau, 265, Rem.
prêcher, 266
prêle, 261.₁, 463, Rem.
premier, 151, 471.₃
prenant, 390
prendre, 214
près, 163
presque, 281.₂
- preste*, 44.₁
prêt, 44.₁
preu, 519.₅
preuve, 177
preux, 182
Prévost, 463
prévôt, 168, 371, 385
prier, 12.₂₇, 192, 197
 198, 299.₂, 494.₃
prière, 198, 494.₃
priuce, 212, 368.₂
printanier, 211.₂, Rem.
printemps, 212
pris, 155
prisdrent, 498.₄
priser, 197, 198, 474.₁
pristi, 520.₃
priver, 151
prix, 197
proche, 472.₁
profit, 185
profond, 442.₁
promener, 185
pronostic, 253, Rem., 1,
 417.₄
pronuuciamiento, 78.₂
propret, 513.₂
propriétaire, 513.₂
proprio, 522.₂
prosateur, 69
prostituée, 74
proue, 43.₄, 182, 359
prouesse, 52.₁
prouveire, 152
prouver, 177, 180
prouvoire, 152, 378
provende, 233.₅
provin, 222.₂, 429
proyer, 415.₂
prud'homme, 302
prunelaie, 359, 512.₁
psaume, 368.₁
puee, 186, 344
pucelle, 344, 403.₂
puisque, 281.₂
puits, 204, 474.₂

pull-over, 76,₅
punch, 66,₃
pupitre, 341,₃
pur, 363
pureté, 254
purger, 423,₂
puros, 78,₂
pute, 390
puy, 201, 475,₄

quadrille, 65,₁
quai, 4,₁
quaiche, 66,₅
quaker, 66, 141, Rem.
quand, 395, 399, Rem.
quarante, 391, 399,
 Rem.
quatorze, 403,₂
quatre, 399, Rem.
quat'z arts, 289,₁, 465,₂
que, 281,₁
qued, 289,₃
quel, 345
quelque, 281,₂, 344
quémand, 275
quémander, 200
quenelle, 78,₃, 494,₁
quenne, 7,₁₀
quenotte, 7,₁₀
quenouille, 180, 340,
 512,₂
querelle, 168, 340
quer, 173,₁
quérir, 299,₁, 364,₄
queue, 182, 188,₄, 394,
 400,₁
queux (coquum), 400,
 411,₁
queux (cotem), 182,
 400
qui, 284,₃
quille, 13,₁
Quillebeuf, 13,₃
quincaille, 341,₁, 507,₂
quineailier, 193, 507,₂
quinola, 45

quinquina, 519
quinze, 403,₂, 452,₁
quoique, 281,₂

râble, 270,₃
rabobliner, 291, 341,₂
racaille, 463,₃
racer, 76,₉
racine, 392, 403,₂
Racine, 335
rack, 261,₁
rade, 46,₃
rade (adj.), 259,₁, 369,₄
radeau, 32,₇
radicanaille, 527
radio, 522,₂
radoub, 379,₂
raembre, 264, 497
rage, 472,₂
rai, 199,₁
raid, 76,₃
raide (roide), 140, 159,
 Rem., 426
raie, 159, 470
raifort, 275, 463,₃
rail, 76, 116,₁
raille, 391
raim, 221, 325
raire, 170, 200, Rem.
raisin, 199,₂, 216, 416
raison, 39,₁, 199,₂, 224,
 474,₁
râle, 270,₁
ralliement, 271,₂
ramequin, 67,₂
ranee, 390
rançon, 265, 474,₄
rang, 215,₂, 436,₂
Raoul, 270,₁, 443,₂
raout, 66, 77, 116
raque, 20,₀
ration, 39,₁
rave, 32,₃
ravelin, 44,₃, 245, Rem.
Raynaud, 7,₁₂
raz, 13,₁

razzia, 78,₀, 116,₂
rebebe, 20,₁, 530
rebec, 20,₁, 530
récif, 65,₃
réclame, 77, Rem.
reçoit, 139,₃, 191
record, 76,₃
redan, 215,₂
redingote, 66,₂, 522,₂
refrain, 504 bis
regain, 275
registre, 463,₁, Rem.,
 504,₃
réglisse, 291, 517,₂
Regnard, 7,₁₂, 119
Regnauld, 7,₁₂
régulier, 433
rehaut, 98
reille, 352
reillièrre, 351,₂
Reims, 4, Rem., 216
rein, 216
reine, 267, 435
reine-Claude, 399
reître, 46,₁
reluquer, 68
remembrer, 497,₂
remerciement, 271,₂
remords, 98
remorquer, 342
remous, 68, 503,₇
rempart, 98
renard, 7,₁₂, 8, 482,₃
 Rem.
Renaud, 7,₁₂, 8
rendre, 504 bis
rêne, 383
renégat, 44,₁
renfort, 98
Rennes, 4, Rem., 391
renouille, 503,₄
repaïrier, 471,₃
répondre, 390
reprocher, 472,₁
reporter, 76,₇, et Rem.,
 77

- républicoquin*, 527
requin, 529, Rem.
reseapé, 79
résille, 525,₄
résigner, 459
respect, 407
respectable, 69
ressac, 68, 459
ress-, 459
ressource, 458,₂, Rem.,
 459
retable, 514
reterçage, 105, Rem.
retient, 139,₃
rets, 97, 159
réussir, 43,₈
revanche, 255, 401,₂,
 Rem.
revancheher, 215,₂
rêver, 453,₄
reverquier, 468, Rem.
reversi, 43,₈
révolte, 43,₁
revolver, 76,₃
rez, 464
Rhône, 4, Rem., 391
rhubarbe, 302
rhum, 66,₃
ribordage, 531
riehar (fil de), 533
Riehard, 7,₁₂, 8, 402,₁,
 482,₃, Rem.
riehe, 7,₁₁
riededale, 533
rides, 524
ridieoculiser, 124
rien, 218, 325
rigide, 140
rinceau, 219, 222, 403,₂
ring, 76,₃
rire, 391
ris, 13,₁, 464
risban, 67,₃
rive, 150, 371
rivoi(r), 364
riz, 261,₄
robe, 7,₂
Robert, 7,₁₂
roeambole, 67,₂
rôder, 104,₂
rodomont, 43,₇
rogaton, 318,₁
Roger, 7,₁₂
rogner, 270,₃, 475,₃
rognon, 229,₅
rogue, 336
roi, 196,₁
roide, 159, Rem.
Roland, 7,₁₂, 383
Romainville, 7,₁₃
roman, 2, Rem.
romancier, 2, Rem.
romande, 2, Rem.,
 118,₃, 508
romantieisme, 118,₄,
 508
romantique, 2, Rem.,
 66,₇
romantisme, 2, Rem.
romarin, 460,₂
Romble, 497,₁
ronce, 322, 403,₂
rond, 268, 386, 512,₂
ronger, 504 bis
ronron, 509,₁
rosbif, 66,₃, 116,₁, 313,₂,
 385
roseau, 7,₃, 12,₀₅₀
Rosny, 463
rosse, 81
rossignol, 10,₃, 177,
 339, 346, 460,₇
roter, 407
rôtir, 7,₅
Rou, 443,₂
roue (rota), 177, 386
roue (rauca), 415
Rouen, 4, Rem., 433
rouennais, 211,₂, Rem.
rouette, 268, 518,₄
rouge, 250,₅, 376,₃, 472,₂
rouler, 341,₃, 383
roulette, 271,₂
roussi, 531
roussin, 329
rout, 77, 116
route, 369,₄
royal, 196,₂
ru, 518,₄
rubiean, 175
ruehe, 4,₃, 463,₃
Rue aux Ours, 531
Rue des Chamaillards,
 531
Rue des Grès, 314,₁,
 Rem.
rui, 449, 518,₄
rumer, 323,₄
ruser, 269, 442,₁
rustaud, 504,₃
rustre, 504,₃
rut, 455,₂
rutabaga, 78,₅
sa, 285,₁
Saardam, 329
sable, 20,₄
sable (sabulum), 12,₈₀,
 376,₁
sabot, 105
sabouler, 79, Rem.
sabre, 341,₂
sabretache, 78,₃
sac, 418
saeramental, -el, 173,₃
saere, 20,₁
saeristine, 213
saga, 78,₅
sagacité, 69
sage, 472,₁
sagette, 52,₃
sai, 472,₁
saie, 4, 434,₂
saille, 353
saillir, 340
sain (sanum), 221
saindoux, 137,₂, 275,
 435

- Saint-Dremond*, 100
Saint-Cyr, 400, Rem.
Saint-Eng, 100
Saint-Genest, 463
saint Gétorix, 533.₂
Saint-Laze, 522.₂
Saint-Saëns, 106, Rem.
saint Talar, 491.₅
saint Taignan, 491.₅
saint Tortaire, 491.₆
Saint-Tron, 100
Sainte-Hélène, 533
sais, sait, 170, 200,
 369.₄, 472.₁
saison, 474.₁
salade, 506.₁
salamandre, 257
salbinet, 527
salep, 67.₆
salmis, 503.₇, 522.₃
salope, 493
salut, 387
Sambre, 504 bis
samedi, 380
Sammarçoles, 489.₂
San Chamans, 491.₅
sana, 522.₂
saneir, 68
sandwich, 76.₄
sang, 436.₂
sangle, 215.₂, 403.₁, 431.₂
sanglier, 173.₂, 214,
 215.₂, 431.₂
sanglot, 214, 215.₂, 243,
 518.₁
sangsue, 431.₁
sans, 215.₂
Sanselme, 507.₃
San Telmo, 491.₅
santé, 219
Saône, 4, Rem., 270.₁,
 414
sapajou, 67.₆
sapin, 373
sapristi, 120, 520.₃
sarabande, 65.₁, 116
sarbaeane, 529.₂, 530
sarcelle, 245, 391, 399,
 Rem., 411.₁
sareler, 412.₂
sareou, 433
Sarmaise, 474.₁
sarrazin, 17, 216
sas, 265
Sassetot, 13.₃
sauce, 458.₂, Rem.
saucisse, 195, 458.₂,
 Rem.
sauf, 449, 450.₁
sauge, 472.₃
saumure, 455.₂
saunier, 240, 342
saur, -e, 7.₁₁, 12.₁, 188.₄
saurai, 369.₂
sauvage, 237, 445.₂, 506.₁
savate, 105
Savigny, 256.₃
savoir, 39, Rem., 175,
 371
savon, 371
savourer, 182
sav'ous, 295.₂
sbire, 43.₁
scalper, 76.₁₁
seeau, 266, 347, 435
seel, 347
schlague, 67.₂
seier, 198
seintiller, 348
seorbut, 46.₂
seulpter, 119, 370, 494.₃
se, 281.₁, 293.₂, 395.₁
see, 153, 418
secourir, 184, 512.₂
secret, 155
sécurité, 69
sed, 289.₃, 395.₁
seg, 519.₅
segrairie, 271.₂
segrais, 159
seiche, 153, 472.₁
seigle, 409
seigneur, 229.₃, 334,
 471.₁, 519.₁
seille, 341.₃
sein (sinum), 216, 332
sein (signum), 230.₁, 336
Seine, 4, Rem., 258, 410.₂
seize, 156, 403.₂
séjourner, 184
sel, 345
semaine, 167, 385
senaque, 494.₁
sembler, 214, 497.₁
semer, 323.₄
semonee, 458.₂, Rem.
semondre, 184, 512.₂
sen, 7.₁₁
senau, 494.₁
sénéchal, 7.₃
senestre, 118.₃
sénévé, 344
Senneterre, 489.₂
Sens, 4, Rem.
sens dessus dessous, 99
sent, 520.₃
sentimental, 66.₇
sentinelle, 43.₁
sentir, 214
seoir, 264, 299.₁
séparer, 39.₁
sépoule, 494.₁
sept, 97, 163, 369.₄
septembre, 369.₄
sequin, 43.₄
sérail, 529.₁
serein, 216
serf, 449, 450.₁
serfouir, 403.₁, 412.₁
serge, 55, 246
sergent, 447, 472.₃
serment, 200, 257, 291,
 408
seror, 180
serorge, 471.₃
serpe, 246
serpent, 167
servir, 21, 167
session, 66.₁
setier, 167, 406.₃, 463
seu, 519.₅

- sēu* (sabucum), 378
seul, 182, 345
seule fin (à), 529,₄, 532
sève, 371
sevrer, 39,₁, 254, 369,₂
Shakespeare, 66, 116,₁
shako, 67,₅
si (sic), 284,₂, 417,₄
si (si), 284,₁
siècle, 165
siège, 165
sieur, 519,₁
siffler, 376,₁, 440
sigler, 13,₁
signe, 336
signer, 229,₂
signet, 335
siller, 403,₁
silo, 65,₅
s'il vous plaît, 117,
 Rem. 1
sindie, 253, Rem.
sinéceure, 76,₁₁
singe, 212, 472,₄
singleton, 76,₃
sire, 197, 519,₁
sirop, 20
six, 97, 197, 315,₄, 406,₁,
 465
ski, 78,₅
skielke, 78,₅
sleeping-ear, 76, Rem.
smalah, 78,₆
smalt, 43,₂, 44,₁
snob, 76,₉
snobisme, 76,₁₂
soe, 4,₄, 418
soeial-démoeratie, 78,₃
sœur, 177
soient, 273,₂
soif, 387, 503,₃
soigner, 229,₅
soin, 6
soirée, 118,₁
Soissons, 4, Rem., 473,₂
soixante, 97, 198, 299,₂
 406,₁
- sol*, 83
solbatu, 291
soldat, 43,₁, 44,₁, 342
soleil, 10,₃, 185, 207,₁,
 354
solennel, 211,₂, Rem.
sofège, 67,₁
solide, 140
somme (sagma), 12,₃₄,
 188,₁, 428
somme (somnum), 323,₄
sommelier, 359
son, 268
son (sonum), 224
son (suum), 325
sopha, 67,₆
songe, 472,₄
sorbonnagre, 528,₂
sorcellerie, 359
soreier, 12,₁₀₉₄, 474,₄
sospeçon, 256,₂
soť, 21
Sotteville, 13,₃
sou, 140,₂₄₂, 346, 347
soubrette, 68
souei (solsequia), 458,₂,
 Rem.
soueoupe, 463,₃
soudain, 255, 382,₂
soudart, 44,₁, 342
souder, 242, 342
soudre, 447, 498,₁
souffreteux, 528,₃
souffrir, 177
soufre, 250,₄, 441
souhait, 13,₁
soûl, 175, 270,₁, 345
soulte, 343
soupçon, 256,₂, 291,
 460,₅, 476,₁
souquenille, 20,₄, 351,₂
source, 181, 458,₂, Rem.
sourel, 353, 369,₂
sourd, 181
sourdeline, 67,₁
sourdine, 67,₁
sourdre, 431,₂
- sourire*, 463,₃
souris, 417,₃
sous, 376,₃
sous-off, 522,₂
soutil, 376,₃
souvenanee, 52,₁, 83
souvenir, 184, 376,₃
souvent, 185, 214, 395,₂
souverain, 494,₂
soviét, 78,₄
spadassin, 42, 43,₇
spahi, 78,₆
spleen, 66,₇
sportif, 76,₁₂
square, 76,₆, 77, 116,₁
Staël, 106, Rem.
stagnant, 335, 461
stockfish, 46, 461
stoeille, 20,₆
stoff, 77
stopper, 76,₈, 77
stratagème, 506,₂
struggleforlifeur, 76,₁₂
stue, 43,₂
stylet, 98
su, 371
subroger, 434,₁
subtil, 39,₂
sue, 418
sud-ouest, 394, Rem.
suer, 394
suif, 379,₁, 518,₄
suís (de suivre), 518,₄
suivre, 197, 411,₂
supercherie, 43,₇
sur, 302, 364,₇, 369,₂
sûr, 269, 363, 414
Suresnes, 463,₁
suroît 394, Rem.
surplis, 291
sus, 362, 465
suspect, 407
suzerain, 456, Rem.
sweater, 76,₅
symptôme, 370
syntaetique, 78,₃
syntaxique, 78,₂

- ta*, 285.₁
tabac, 65.₁, 175. 417.₂
tabatière, 118.₂
tablier, 494.₃
tabor, 20.₁
tafia; 67.₈
taïe, 159, 472.₃
tailler, 352
taion, 472.₃
tain, 261.₂
taire, 408
tais, 476.₂
taisc, 476.₁
taisir, 191, 416
taisson, 7.₉
talc, 67.₈
talent, 175
talky, 76.₃
talmouse, 291
Talou, 234
talus, 503.₇
tambour, 20.₁, 504 bis
tampon, 504 bis, 506.₁
tancer, 215.₂
tanche, 215.₂
tangue, 13.₁
tank, 76.₃
tante, 121, 322, 507.₃
taon, 270, 378
tape-chose, 120
tapis, 155. Rem.
tapon, 506.₁
tarcaïs, 20.₂
tarentelle, 220
tarif, 443.₁
Tartuffe, 253, Rem.
tartuffier, 69
tasse, 20.₁
taupc, 240, 342
taurcau, 188, 238
tayon, 472.₃
te, 281.₁, 293.₂
tc (tu), 285, Rem.
tcigné, 334
témoigner, 229.₅
témoin, 230.₄, 460.₂
tempe, 341.₂, 361.₂
tempête, 214
temple, 55. Rem.
tcmps, 370
tcndcr, 76. Rem.
tcndrc (tenerum), 498.₂
tenter, 214
tcution, 520.₃
tcnvc, 36
tercet, 44. Rem.
terdre, 431.₃
terme, 323.₄
terrain, 222.₂
terroir, 268
testa, 522, Rem.
tête, 10.₁, 163, 460.₆
tête d'orciller, 533
tétin, tétine, 7.₁₀
téton, tette, 7.₁₀
théâtre, 104.₂
thème, 233.₄
thériaque, 503.₆
Thiénot, 520.₁
Thierry, 7.₁₂, 150
Thiers, 7.₁₂
Thoisy, 520.₂
tialz, 13.₁
ticket, 76.₈, 77
tiède, 165, 259.₃
tiendrai, 498.₂
tiennc, 164, 229.₃, 334
Tiennette, -ot, 261.₂
tiens, 230.₂
ticnt, 218
tierrc, 13.₁
Tierry, 7.₁₂
tiers, 164, 474.₄
ticscher, 20.₅
tiçu, 173.₃, Rem.
tige, 376.₃, 472.₂
tillac, 13.₁
timbre, 327.₂
tinrcnt, 330.₄
tisane, 368.₁
tison, 195, 474.₁
tistre, 499
Titi, Titinc, 121
titre, 341.₃
toast, 66
tocsin, 32.₂, 230.₁, 336
toile, 155
Toinette, 520.₁
toison, 204, 473.₁
toit, 196.₁, 407
toldre, 498.₁
tôle, 376.₁
tollir, 62
ton (tonum), 224
tonlicu, 506.₁, 517._{2,3}
tonne, 12.₂
tonneau, 347
tonnerre, 138, 159
tonton, 318.₁, 504 bis,
 506.₁
topinaubour, 504.₄
tordrc, 412.₃
torgnole, 334
toton, 318.₁, 504 bis,
 506.₁
Totor, 121, 509
toubib, 78.₈
toujours, 463
toupiller, 351.₂
tourbc, 7.₇
Touring-Club, 76.₃
tourment, 179
Tours, 4. Rem., 331
tourtercau, 494.₃
tourtercelle, 184
Tourville, 13.₃
tous, 112, 314.₁, Rem.,
 315.₄, 465
tout dc go, 379.₂
Toutain, 13.₂
traditionniste, 76, Rem.
trafic, 43.₄, 253, Rem.
tragi-comédie, 514
trahir, 275, Rem., 279.₃,
 479, Rem.
trahison, 275, Rem.,
 279.₃, 479, Rem.
traille, 352
trailler, 295.₁
train, 137.₂, 275
traine, 20.₈

- traîner*, 275
traiter, 199.₂, 407
traître, 104.₃, 275
tram, 522.₂
tramail, 245
trancher, 215.₂
transcendantal, 78.₃
transfert, 98
transfuge, 69
transit, 67.₁
travail, 245, 353, 354,
 382
tré, 450.₁
tredame, 520.₃
tref, 379.₁
trèfle, 440
treillis, 531
treize, 156, 403.₂
tremblement, 494.₃
trembler, 497.₁
trémie, 455
trémolo, 78.₁
tremper, 517.₁
tremplin, 220
trente, 435
treschier, 7.₆
trésor, 188.₁, 459, 504.₁
treuil, 518.₁
trêve, 104.₂, 233.₄
Trêves, 4, Rem..₂ 361.₂
tri, 522.₂
triacle, 260, 503.₆
triacleur, 503.₆
tribord, 261.₂, 518.₁
tribut, 39.₂, 378
tricoises, 518.₂, 531
tricoter, 461
trictrac, 494.₃
trimmer, 81
tringle, 504.₁
trinquer, 46.₁
Tristan, 529, Rem.
trocart, 99
trognonner, 74, Rem.
trois, 315.₄
trompe, 20.₅
tromper, 367, Rem.
- trône*, 463, Rem.
trop, 372.₂
trou (de chou), 518.₁
troubler, 184, 518.₁
trousser, 518.₁
trouvère, 83
Trouville, 13.₃
Troyes, 4, Rem.
truand, 4.₇
truble, 233.₂
trucher, 33
truck, 76._{1,6}
truffe, 517.₁
truie, 204, 470
truisme, 76.₁₁
truite, 205, 407
tu, 285.₂
tu (de taire), 414
tub, 76.₆
Tubeuf, 395, Rem.
tudieu, 520.₃
tuile, 430, 518.₄
tuit, 204
tunique, 503.₆
tunnel, 76.₆, 77
turban, 342
turbin, 81
turbulence, 69
turco, 78.₆
turcoises, 531
turellement, 520.₃
turf, 76.₃
turnep, 76.₁₁
tutoyer, 507.₁
typo, 522.₂, -ote, 315.₆,
 Rem.
- ues*, 177
un, 226, 282, 332
unir, 226
unisson, 459
universal, -aux, 173.₃
usine, 440, 455.₂
ustensile, 531
utlage, 20.₇
va, 173.₁
vacarme, 20.₆
- vache*, 55, Rem., 169
vagabond, 434.₂
vague, 13.₁
vaguemestre, 67.₂ 454
vail (valeo), 353
vaillant, 340
vain, 221, 332
vaincre, 217.₂, 412.₃
vair, 199.₁
vaisseau, 10.₃, 460.₇
val, 345, 347
valaque, 3, Rem.
valet, 257, 462.₁
valse, 454
vampire, 67.₅
van, 219
vanille, 65.₄
vantail, 215.₂
varangue, 494.₁
varech, 13.₁
varlet, 257, 462.₁
varlope, 46.₂
vase (n. m.), 170
vase (n. f.), 46.₂, 454
vassal, 4.₇
vaticanaille, 514, Rem. 2
Vaucluse, 347
vaudeville, 347, 531
vaudrai, 240, 498.₁
vaurien, 387
vaut, 173.₃, Rem.
vautour, 182, 243
vautrait, 98
vautre, 4.₃, 9, 238, 433
vaux (je), 353
vaux (tu), 173.₃, Rem.
vaurhall, 66.₁
vavassaux, 526
vavasseur, 463.₃
veau, 238, 347
vedette, 43.₁
veiller, 352
vélo, 522.₂
velours, 504.₄
veltre, 4.₃
vendange, 215.₂
Vendôme, 410.₂

- vendredi*, 214, 463,₃, 498,₂
venelle, 300,₁
venger, 214, 255, 329, 393, 401,₂
venin, 216
venir, 168, 299,₁
Venise, 474,₁
vent, 214
ventouse, 182
ventre-saint-gris, 120
ver, 163
Verberie, 320
verdict, 76,₇, 77, 156, Rem.
Verdun, 4, Rem., 226
verge, 153, 423,₂
verger, 161, 475,₂
vergeure, 119
vergne (verne), 4,₂
vergogne, 229,₅, 334, 400, 475,₃
vergue, 423,₂
vérielle, 119, Rem., 375,₁
verjus, 387,₂
vermeil, 207,₁₁, 354, 409
vermieelle, 116,₅
vérole, 200
verre, 159, 365, Rem., 383, 532
verron, 354
verrue, 167, 415,₁
verseau, 107
vert, 153, 395,₂
vert-de-gris, 531
verté, 19, Rem.
vertige, 327,₂
vertu, 161
vertugade, 530
verve, 375
verveine, 167, 375, 507,₁
vespétro, 528,₂
vessie, 466,₂
Vestris, 520,₁
vêtir, 167, 460,₈
veule, 68, 74
veut, 177
veuve, 262,₃, 392, 453,₃
veux, 353
viande, 215,₂, 448, 513,₃
viaz, 513,₃
vietuaille, 39,₂, 452,₂
vidame, 463,₃
vide, 202, 233,₅, 455,₁
vider, 382,₂
vie, 150, 386
vieil, 341,₃, 353
vieillard, 8
viendrai, 498,₂
vienne, 164, 229,₃, 334
viens, 230,₂, 299,₁
vient, 218, 248
vierge, 120, 327,₂
vieux, 354
vif, 449, 450
vigne, 334
vignier, 415,₂
vil, 345
vilain, 151
vilebrequin, 20,₈, 454
vilenie, 298,₂
ville, 150
villégiature, 78,₁
vin, 212, 332
vingt, 39, Rem., 155, 248, 435
vinrent, 330,₄
viorne, 378
virelai, 526
vis, visse (de voir), 267
vitaille, 452,₂
vite, 463,₃
Vitry, 208
vive (vipera), 361,₂
vizir, 67,₈
vœu, 182, 387,₁
voguer, 20,₃
voient, 273,₃
voir, 394
voire, 83
voisin, 196,₂, 416
voiture, 198, 407
voiturin, 67,₁₁, Rem.
voir, 97, 204, 417,₃
vont, 234
votre, 463,₃
vôtre, 118, 176
voudrai, 498,₁
vouer, 185, 386
vouge, 4,₄, 472,₃
vous, 182, 309, Rem.
vonsoyer, 507,₁
voûte, 104,₃
vouvoyer, 507,₁
voyelle, 340, 415,₁
voyer, 415,₂
voyez, 266
voyou, 81
vrae, 46,₂
vrai, 260, 417,₂
Vrenne, 261,₁
vrille, 504,₁, 531
vrombir, 79
wallon, 3, Rem.
wambois, 7,₂
Wandre, 341,₃
warrant, 76,₂, 87,₄, 116,₁
Weber, 141, Rem.
whisky, 76,₄
whist, 66, 451
wirewite, 13,₁
y, 379,₁
yaeht, 76,₃, 116,₁
yèble, 479, Rem.
yeuse, 150
Yonne, 489,₁
Yvetot, 13,₃
zéph, 522,₂
zéro, 20, 309, Rem.
zodiaque, 253, Rem. 1
zoiseau, 491,₄
zoologie, 270,₃
Zoteux, 491,₄
zouave, zouzou, 78,₈, 509,₁

TABLE DES MATIÈRES.

	Page
Préface	VII
Abréviations et signes	XIII
Transcription phonétique	XIV

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE.

CHAPITRE	I. — Les origines	3
CHAPITRE	II. — La période ancienne	22
CHAPITRE	III. — La période moyenne	40
CHAPITRE	IV. — La période classique	69
CHAPITRE	V. — La période moderne	99
CHAPITRE	VI. — L'orthographe	123

DEUXIÈME PARTIE.

PHONÉTIQUE HISTORIQUE.

LIVRE PREMIER.

REMARQUES PRÉLIMINAIRES.

CHAPITRE	I. — Évolution des phonèmes	143
CHAPITRE	II. — Évolution des mots	154

LIVRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DES VOYELLES.

CHAPITRE	I. — Quantité et qualité	169
CHAPITRE	II. — Accentuation	174
CHAPITRE	III. — Sort général des voyelles	179
CHAPITRE	IV. — I accentué	183
CHAPITRE	V. — E fermé accentué	185
CHAPITRE	VI. — E ouvert	195
CHAPITRE	VII. — A accentué	199
CHAPITRE	VIII. — O ouvert accentué	206

	Page
CHAPITRE IX. — O fermé accentué	210
CHAPITRE X. — U accentué	215
CHAPITRE XI. — AU accentué	218
CHAPITRE XII. — Influence des palatales	220
CHAPITRE XIII. — Influence des nasales	234
CHAPITRE XIV. — Influence des labiales	252
CHAPITRE XV. — Influence de L	255
CHAPITRE XVI. — Influence de R	259
CHAPITRE XVII. — Voyelles atones	263
CHAPITRE XVIII. — Voyelles en hiatus	274
CHAPITRE XIX. — Syncope et diérèse	304
CHAPITRE XX. — Apophonie	311

LIVRE TROISIÈME.

HISTOIRE DES CONSONNES.

CHAPITRE I. — Remarques générales	316
CHAPITRE II. — Les nasales	330
CHAPITRE III. — Les latérales	345
CHAPITRE IV. — Les vibrantes	361
CHAPITRE V. — Les explosives	371
A. Explosives labiales	372
B. Explosives dentales	382
C. Explosives palatales	392
CHAPITRE VI. — Les fricatives	420
A. Fricatives labiales	420
B. Fricatives dentales	429
C. Fricatives palatales	441
D. Fricative laryngale	451

LIVRE QUATRIÈME.

PHÉNOMÈNES DIVERS.

CHAPITRE I. — Phonèmes accessoires	457
CHAPITRE II. — Assimilation harmonique	473
CHAPITRE III. — Haplologie	481
CHAPITRE IV. — Métathèse	486
CHAPITRE V. — Abrégements	490
CHAPITRE VI. — Contaminations	496
CHAPITRE VII. — Étymologie populaire	500
CHAPITRE VIII. — Langue et nationalité	507

BIBLIOGRAPHIE	511
TABLE ANALYTIQUE	545
INDEX DES MOTS	559
TABLE DES MATIÈRES	593

APR - 2 1980 Date Due

NOV 8		DEC 9 1976	
NOV 17			
OCT 29		APR 27 1984	
FEB 12 1975		APR 12 1985	
FEB 23 1975			
APR 25 1975			
MAY 30 1977			
DEC 21 1978			
APR 3 1980			
FEB 20 1991			



CAT. NO. 23 233

PRINTED IN U.S.A.



0 1164 0300376 1

PC2101 .N9 1935 t.1

Nyrop, Kristoffer

Grammaire historique de la
langue française.

DATE

1935 25

1935 25

1935

60326

PC
2101
N9
1935
t.1Nyrop, Kristoffer
Grammaire historique
de la langue française.
4. éd.Trent
University

